



HAL
open science

Les réseaux personnels des jeunes : formes de sociabilité et parcours inégaux

Jérémy Alfonsi

► **To cite this version:**

Jérémy Alfonsi. Les réseaux personnels des jeunes : formes de sociabilité et parcours inégaux. Sociologie. Université d'Aix-Marseille (AMU), 2018. Français. NNT: . tel-01827779

HAL Id: tel-01827779

<https://hal.science/tel-01827779>

Submitted on 2 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



UNIVERSITE D'AIX-MARSEILLE

ECOLE DOCTORALE ESPACES, CULTURES, SOCIETES / ED 355

LABORATOIRE D'ECONOMIE ET DE SOCIOLOGIE DU TRAVAIL (LEST) / UMR 7317

Thèse présentée pour obtenir le grade universitaire de docteur en sociologie

Jérémy ALFONSI

sous la direction de Claire BIDART

**Les réseaux personnels des jeunes :
formes de sociabilité et parcours inégaux**

Soutenue le 28 mai 2018 devant le jury :

Thierry BERTHET, Directeur de recherche CNRS, LEST (examineur)

Claire BIDART, Directrice de recherche CNRS, LEST (directrice de thèse)

Claire FABRE, Chargée de mission pour l'UNML (examinatrice)

Michel GROSSETTI, Directeur de recherche CNRS, LISST (rapporteur)

Marc-Henry SOULET, Professeur de sociologie, Université de Fribourg (rapporteur)

Pour Laurence

REMERCIEMENTS

En premier lieu je tiens ici à remercier ma directrice de thèse, Claire Bidart, pour sa patience, sa bienveillance et la confiance qu'elle m'a accordée au fil des années. Claire m'a guidé tout au long de mon parcours, toujours avec le même enthousiasme. Dans les moments de doute, c'est elle aussi qui a su m'encourager. Ses relectures et ses conseils ont été décisifs.

Merci ensuite à mon frère Nicolas, qui m'a accueilli pendant cette dernière année de rédaction, aussi longtemps qu'il a pu. Merci à mon père Dominique et à Cristina, qui m'ont offert une chambre chez eux quand l'écriture s'est prolongée.

Je tiens spécialement à remercier mon amie Tiziana pour sa patience, son soutien et la motivation qu'elle a su me transmettre. Merci également pour ses corrections.

Merci aux membres du LEST pour leurs conseils et leurs encouragements. C'est aussi grâce à mon laboratoire que j'ai pu bénéficier du prêt d'un ordinateur pendant le temps de la rédaction.

Ma reconnaissance va tout particulièrement à Léo Joubert, doctorant au LEST, qui a développé le programme de visualisation des graphes de réseaux utilisé ici et qui m'a accompagné dans le maniement de ce logiciel.

Je souhaite aussi remercier Anne Le Bissonnais qui très tôt dans ma recherche m'a accordé sa confiance. C'est aussi Anne qui a facilité mon accès à la Mission locale de Montpellier.

Merci aux équipes des antennes Centre, Croix d'Argent et Port-Marianne de la Mission locale de Montpellier pour leur accueil. Je remercie également la conseillère-référente de l'incubateur de *start-up* qui m'a permis d'entrer en contact avec les bonnes personnes dans l'établissement.

Enfin, je tiens à remercier vivement toutes les personnes qui ont accepté de me raconter leur histoire, sans qui cette recherche n'aurait pas abouti.

SOMMAIRE

Introduction générale	11
CHAPITRE 1 :	
Devenir soi avec les autres. Une sociologie de la dimension relationnelle des parcours individuels	19
1. La jeunesse	19
1.1 La jeunesse comme processus	21
1.2 Un processus, des trajectoires	23
1.3 Un double processus d'accès à l'autonomie	26
1.4 Les transformations de la jeunesse	28
1.5 Derrière la diversification des trajectoires, des différences sociales	34
1.6 Un processus d'individualisation	36
2. L'individu moderne	44
2.1 Genèse de l'individu moderne : spécialisation des fonctions et conscience de soi	44
2.2 Expériences et supports de l'individu moderne	49
3. L'être social	58
3.1 La socialisation	58
3.2 L'habitus, principe opératoire de la socialisation	59
3.3 Des logiques d'action plurielles	62
4. L'examen des destinées individuelles	71
4.1 Glisser la focale vers l'individu	71
4.2 Etudier les parcours de vie	76
4.3 Etudier l'entourage relationnel	101
4.4 Description de notre modèle	137
5. Conclusion	141
CHAPITRE 2 :	
En quête d'histoires de vie. De la passation des entretiens à l'objectivation des parcours et des réseaux	145
1. La constitution de l'échantillon	146
1.1 Un échantillon non-représentatif	147
1.2 Critères de sélection de l'échantillon	151
1.3 Montpellier, une capitale dynamique mais contrastée	155
1.4 Deux terrains d'enquête	160
1.5 Caractéristiques de l'échantillon	166
2. Une enquête par entretiens	177
2.1 Les conditions de passation de l'entretien	179
2.2 La grille d'entretien	184

3. La fabrique des objets d'analyse	190
3.1 Reconstituer les séquences de transition statutaire	193
3.2 Reconstituer le réseau de connaissances personnel	206
4. Conclusion	223
CHAPITRE 3 :	
Séquences de transition statutaire et analyse des « ingrédients relationnels »	225
1. Une collection de séquences	229
1.1 Election des séquences dans le parcours de Christophe	231
1.2 Un parcours, plusieurs séquences	235
2. Un album de séquences	237
2.1 Composition d'une séquence	239
2.2 Composition d'une frise	240
2.3 Des séquences variées, des processus incertains	247
3. Une typologie de séquences	251
3.1 Six types de séquences face à l'imprévisible	251
3.2 Quels types de séquences pour quels individus ?	271
4. Les ingrédients des séquences	283
4.1 Distinguer les ingrédients	284
4.2 Les ingrédients d'une séquence du parcours d'Anaïs	295
4.3 Les apports inégaux des relations personnelles	303
5. Conclusion	310
CHAPITRE 4 :	
Réseaux de connaissances personnels et relations-clés	313
1. La naissance des relations personnelles	317
1.1 Contextes de rencontre	317
1.2 L'émergence des liens	325
2. Les caractéristiques des relations personnelles	332
2.1 Des critères d'homophilie	334
2.2 Diversité des relations	344
3. Les caractéristiques des réseaux personnels	383
3.1 La taille du réseau	385
3.2 La structure du réseau et les liens remarquables	386
3.3 Mesurer l'ouverture des réseaux	403
3.4 Dynamiques des réseaux à l'entrée dans l'âge adulte	413
4. Les relations-clés	416
4.1 Le nombre de relations-clés	419
4.2 Les relations-clés au regard de leur rôle dans l'entourage	422
4.3 La force des liens	437
5. Conclusion	452

CHAPITRE 5 :	
Savoir-faire relationnels et dynamiques socialement différenciées	457
1. Sociabilité de jeune, sociabilités de classe	460
2. Modes de sociabilité	467
2.1 Faire des rencontres	469
2.2 Construire le réseau	478
2.3 Entretenir les relations	492
2.4 Concevoir les apports du réseau	506
3. Les savoir-faire relationnels	523
3.1 Des profils et des dynamiques contrastés	525
3.2 Des savoir-faire multiples et flexibles	532
4. D'autres facteurs biographiques dans l'exercice des savoir-faire relationnels	536
4.1 La mobilité sociale ascendante	537
4.2 La mobilité géographique	539
4.3 Au contact des institutions	542
4.4 Des savoir-faire à l'épreuve	548
5. Conclusion	568
Conclusion générale	571
Bibliographie	585
Annexes	605
Annexe n°1 : Le guide d'entretien	607
Annexe n°2 : Présentation des enquêtés et graphes de réseau	613

Note : dans cet ouvrage, j'ai recours à un « nous » de modestie pour m'exprimer, afin d'atténuer ma présence personnelle dans la conduite de l'analyse. Cependant, j'utilise ponctuellement le « je », dans les moments qui nécessitent de rendre compte de mon engagement particulier dans des interactions. C'est notamment le cas dans le deuxième chapitre, lorsque sont évoquées les conditions de réalisation de l'enquête de terrain.

INTRODUCTION GENERALE

Les lieux rapprochent parfois des êtres que la vie sinon tient à l'écart. A Montpellier, quand on se balade sur la place de la Comédie le matin, il est agréable de profiter du soleil pour remonter le long des terrasses, en direction d'Antigone. En quelques foulées, on a vite fait de dépasser l'Esplanade, sur la gauche. Là, avant de s'engouffrer dans le centre commercial Polygone, l'œil avisé remarque alors, en retrait, une passerelle. Celle-ci mène à un bâtiment massif et sombre qui dénote avec le beige des échoppes environnantes. Ce sont les locaux de l'ancienne mairie, qui a déménagé il y a six ans.

A l'intérieur, dans le grand hall en cours de rénovation, trône encore une maquette de la ville dont les miniatures ne reflètent pas l'urbanisation récente et rapide de certains quartiers périphériques. Dans un renforcement, un groupe de quelques filles et de garçons semblent patienter, adossés contre un mur. La plupart d'entre eux portent un dossier à la main. En effet, la Mission locale va bientôt ouvrir ses portes. L'organisme public d'aide à l'insertion sociale et professionnelle des jeunes a installé une antenne dans les bureaux du rez-de-chaussée depuis plusieurs années déjà. Aujourd'hui, ces jeunes ont certainement rendez-vous avec leur conseiller afin d'affiner leur projet professionnel. Peut-être cherchent-ils aussi à bénéficier d'informations sur les offres de reprise de formation, ou bien nécessitent-ils d'être accompagnés au regard de difficultés de logement ou de transport.

Au même moment, trois autres jeunes hommes pénètrent dans le hall, mallette à la main ou sac à dos sur l'épaule. Alors qu'ils sont pris dans leur discussion, ils croisent le premier groupe, dépassent les portes de la Mission locale, et montent dans l'ascenseur. Leurs badges indiquent qu'ils sont entrepreneurs, porteurs de projets dans des domaines technologiques de pointe. Comme en atteste l'immense coq rose stylisé qui orne désormais la façade, symbole du label d'Etat « French Tech », le bâtiment a été requalifié il y a quelques mois comme lieu de rassemblement et de travail pour les professionnels de l'innovation. En marge des événements et des rencontres organisés dans la grande salle de conférence, les équipes d'une dizaine de *start-up* (des jeunes entreprises à fort potentiel) ont aussi élu domicile dans les étages.

Les garçons et les filles que nous venons de croiser ont tous sensiblement le même âge, ils résident dans la même ville et leurs occupations les conduisent à se rendre régulièrement dans ce même bâtiment. Pourtant, ils ne se connaissent pas. Pour la plupart, ils sont engagés dans des activités différentes et ils fréquentent des cercles de connaissances distincts. Si ce n'est au détour du hall d'un bâtiment public, leur vie se déroule dans des moments et dans des lieux différents de la métropole. L'histoire singulière qui a conduit chacun d'entre eux à se rendre ici ce matin n'est pas la même. Demain, leurs projets ou leurs obligations les porteront ailleurs, sans qu'ils n'aient peut-être plus l'occasion de se recroiser. Ou peut-être bien que si...

La recherche que nous allons exposer ici se fonde d'abord sur une curiosité personnelle au regard des inégalités sociales. Qu'est-ce qui amène ces jeunes à fréquenter des étages différents de l'ancien hôtel de ville ? A la faveur de quelles situations et des quels événements dans leur biographie se sont constitués leurs rôles professionnels ? Il s'agit d'une curiosité qui dépasse les clivages entre les étages. Au sein de la Mission locale, en vertu de quelles circonstances cette jeune femme vient préparer une demande de service civique, une étape anticipée dans le cours de sa carrière professionnelle ; quand un autre est là pour remettre le pied à l'étrier, après plusieurs années de « galère » ? De même, comment se fait-il que ce garçon féru d'informatique ait décidé récemment de créer son entreprise ? Et cette jeune ingénieure en stage dans une *start-up*, pour quelles raisons a-t-elle quitté son poste dans une grande entreprise et repris des études ?

Plus tard dans la journée, quand chacun rentre chez soi, nous pouvons encore nous demander : résident-ils seuls ? Ou bien habitent-ils chez leurs parents ? Sont-ils en couple ? Ont-ils des enfants ? Peut-être aussi sont-ils bénévoles dans une association, pratiquent-ils un sport en club, ou bien militent-ils dans une organisation politique. A chaque fois, il y a un chemin que la personne s'est frayée pour parvenir jusqu'aux positions qu'elle occupe. Ce sont ces chemins que nous souhaitons mettre en lumière. Dans cette recherche, nous nous proposons en fait de réfléchir sur les inégalités sociales à l'œuvre dans les trajectoires des jeunes Français, au moment où ceux-ci sont amenés à investir les rôles majeurs (professionnels, conjugaux, parentaux) qui vont caractériser leur vie d'adulte.

- Une analyse sociologique des parcours individuels

A en croire une affiche dans le grand hall, annonçant une rencontre à venir entre étudiants et entrepreneurs, chacun peut devenir un « acteur de l'innovation », pour peu qu'il travaille dur et qu'il prenne le risque de « se lancer dans l'aventure ». La carrière professionnelle se dessinerait ainsi au regard de traits personnels comme le courage, l'abnégation ou la motivation. Il s'agit là d'un discours commun selon lequel la vie d'une personne est avant tout le résultat de ses choix et de ses actions individuelles. Il est vrai que depuis plusieurs décennies maintenant, les hommes et les femmes sont invités à davantage prendre en main leur existence. A l'école, on demande aux élèves d'anticiper leur orientation. Dans l'entreprise, l'implication personnelle de chaque travailleur est attendue. Dans la constitution et la vie d'un couple, les sentiments amoureux dépassent désormais toute autre considération. Depuis un demi-siècle au moins, la dimension individuelle semble ainsi avoir pris de l'ampleur dans de nombreux contextes de la vie sociale.

Les politiques publiques aussi mettent aujourd'hui l'accent sur l'autonomie des personnes. A la Mission locale, face aux difficultés que rencontrent les jeunes, l'avenir se construit individuellement : chacun est amené à faire le bilan de sa carrière, à reconnaître ses capacités et ses envies, à développer un projet professionnel adapté et personnalisé. Parfois, les crises que traversent les jeunes sont telles qu'il s'agit d'abord d'éviter que la situation n'empire. Mais l'accueil se fait alors en travaillant à la réappropriation progressive d'une estime de soi, toujours en tant qu'individu. Dans ces conditions, l'histoire de vie de chaque jeune fréquentant le bâtiment semble alors bien singulière.

Pour autant, des inégalités traversent le monde social. La situation des plus précaires à la Mission locale en témoigne : tous les individus n'ont pas les mêmes ressources personnelles pour conduire leur trajectoire et les contextes de leur existence ne les exposent pas non plus aux mêmes contraintes. Nous sommes convaincu que c'est en examinant l'apparente diversité des parcours pendant la jeunesse que nous pouvons mettre en évidence les logiques sociales contrastées qui habitent ces histoires. Pour cela, nous allons mettre à profit les outils théoriques et méthodologiques permettant de penser les parcours de vie et le déroulé de processus dans le cours des biographies.

Depuis de nombreuses années, la sociologie s'est en effet donnée les moyens d'observer et de rendre compte des vies individuelles. En considérant la diversité et la pluralité des parcours, des cadres conceptuels permettent désormais d'appréhender des cas singuliers, tout comme

des situations de la vie semblant relever de l'ordre de l'événement ou de la seule contingence. L'individu et sa trajectoire peuvent ainsi être pris pour objets dès lors que l'on reconnaît que le social ne s'exprime pas que dans le collectif mais qu'il se retrouve aussi dans les comportements individuels. C'est alors au chercheur de mettre en évidence le caractère social des réalités vécues par les individus.

Dans cette enquête, nous nous proposons d'explorer les évolutions des jeunes pendant leurs études et dans leurs premières expériences du monde professionnel. Nous allons observer les conditions dans lesquels ils quittent le domicile familial, nous allons analyser les situations d'installation en ménage. Nous examinerons aussi des épisodes de ruptures amoureuses, comme des moments de création d'entreprise ou d'association. Que ces « tranches de vie » constituent des étapes anticipées, des crises ou des bifurcations dans les trajectoires, tous ces changements qui rythment la jeunesse nous intéressent. Nous pensons que, même s'ils sont supportés par des individus singuliers, ces histoires nous disent quelque chose sur les façons de devenir adulte, aujourd'hui en France.

Dans l'examen de ces moments, nous allons porter un regard attentif sur la présence et sur la contribution des relations personnelles de chacun. Nous allons en effet chercher à mettre en lumière la façon dont l'itinéraire à travers la jeunesse se dessine aussi en partie au contact des parents, du conjoint, des amis proches, comme des copains d'école, des collègues de travail ou bien encore des voisins ou des connaissances de soirée. Même si ces liens peuvent sembler strictement personnels, « privés » voire intimes pour certains d'entre eux, nous pensons qu'ils revêtent aussi une dimension sociale : les ressources et les contraintes qu'ils constituent supportent inégalement les trajectoires.

- Une analyse sociologique des réseaux de connaissances personnels

Depuis plusieurs années, à travers le monde social, une attention particulière semble portée aux réseaux de connaissances et aux ressources qui circulent dans l'entourage de chacun. Sans même avoir à sortir de l'ancienne mairie de Montpellier, nous pouvons apprécier la façon dont la mise à disposition de bureaux pour les entrepreneurs de l'innovation constitue un moyen pour la métropole de soutenir les rencontres et les rapports entre les professionnels locaux. A l'antenne de la Mission locale, des événements réguliers sont également organisés afin de favoriser les échanges entre les différents bénéficiaires. Ces structures semblent ainsi miser

sur le partage d'informations, de biens et de services que permettent la rencontre et l'entretien de liens personnels.

Il faut dire que cette représentation connectiviste de la société s'accorde particulièrement bien avec la place plus importante accordée aujourd'hui à l'individu, son autonomie et sa responsabilité. Il peut alors être séduisant de s'imaginer que les individus, plutôt que d'appartenir à des groupes sociaux, avant même de jouer des rôles dans des institutions, s'engagent désormais dans des relations libres, au gré de leurs évolutions dans le temps et dans l'espace. Nous allons voir que ces liens personnels ne sont en fait pas détachés de toute considération collective, mais qu'ils s'inscrivent en fait dans les contextes et dans les activités de la vie en société. L'entourage relationnel concourt à situer chacun en différents points du monde social.

En mobilisant les outils développés par la sociologie des réseaux sociaux, nous allons nous attacher à montrer la façon dont des relations personnelles sont impliquées aux différentes étapes d'un itinéraire de jeunesse. Parfois, c'est un ami qui va encourager à entreprendre un long séjour à l'étranger. Souvent, ce sont des parents qui vont déconseiller un choix d'orientation dans les études. D'autres fois encore, c'est un ancien collègue de travail qui va faire part d'une opportunité professionnelle à saisir. Les attributs des personnes, la qualité des liens comme la structure que forment leurs interconnexions autour de l'individu, seront examinés pour rendre compte de l'inégale portée de l'entourage relationnel sur le cours de la trajectoire.

La mise en évidence des interdépendances entre le réseau de connaissances personnel et le parcours de vie nous permettra alors de souligner les logiques sociales différenciées qui concourent à la production d'itinéraires si contrastés. Nous aurons enfin à cœur de montrer que ces dynamiques sont également alimentées par des comportements individuels remarquables.

- Une analyse sociologique des modes de sociabilité

Enfin, nous nous proposons d'étudier la façon dont un réseau personnel se constitue et s'entretient aussi à la faveur de pratiques et de représentation distinctes dans la façon de nouer de liens, de les fréquenter et de les conserver. Nous pensons que c'est aussi par la mise en œuvre de certaines habitudes individuelles de sociabilité que s'apprécie la capacité de l'entourage relationnel à soutenir les évolutions de l'individu. Dans cet exercice, nous

chercherons à montrer comment ces habitudes reflètent d'abord des pratiques culturelles situées socialement. Mais nous observerons comment elles peuvent aussi se développer à la faveur d'autres facteurs biographiques.

Nous nous attacherons notamment à exposer la façon dont des institutions cherchant à favoriser l'autonomie des jeunes, vont mettre en valeur ces comportements. Par exemple, dans l'ancienne mairie, le réseau « French Tech » et la Mission locale ne font pas qu'organiser des rencontres soutenant les échanges relationnels. Dans ces moments, nous pensons qu'il s'agit aussi de développer les capacités de sociabilité de chacun, en tant qu'individu. Nous montrerons que l'intervention pédagogique se traduit aussi par un travail de renforcement de pratiques de sociabilité et de représentations du réseau personnel socialement valorisées.

Cette enquête a pour enjeu de décrypter les modalités d'articulation entre l'entourage relationnel et la trajectoire pendant la jeunesse, afin de mettre en évidence des dynamiques socialement différenciées. L'originalité du modèle proposé réside dans un examen des processus biographiques de changements dans les positions sociales, conjuguée avec une analyse du réseau de connaissances personnels. Nous proposons aussi de considérer l'effet des modes de sociabilité dans ces interdépendances.

L'objectif n'est pas de valider des théories générales sur le poids des origines sociales dans les destinées individuelles, mais plutôt de mettre en évidence les processus concrets par lesquels des mécanismes sociaux agissent dans le fil des biographies, jusque dans l'entretien des relations personnelles. Dans un contexte sociétal où les jeunes sont invités à se frayer leur propre chemin vers l'âge adulte, nous montrerons alors comment des propriétés relationnelles différentes concourent à la production d'individus aux identités contrastées.

Pour répondre à nos interrogations, nous nous sommes longuement entretenu avec 30 garçons et filles résidant à Montpellier, aux origines sociales contrastées. Une moitié de ces jeunes a été rencontrée parce qu'ils fréquentent différentes antennes de la Mission locale de la métropole héraultaise. L'autre moitié est composée de jeunes entrepreneurs ou salariés de *start-up* dont les bureaux sont situés dans un même « incubateur » d'entreprises innovantes, implanté dans la ville.

Avec chacun d'entre eux, nous sommes revenu sur leur parcours scolaire et sur leur carrière professionnelle depuis la fin du lycée. Nous avons aussi évoqué leurs expériences de

résidence, leur investissement sportif ou associatif, comme leurs joies et leurs peines de cœur. Cette discussion fut aussi l'occasion de recueillir des informations sur une variété de personnes composant leur entourage relationnel. Nous avons pu évoquer avec eux la qualité de chaque lien, leur histoire et les habitudes de fréquentation. Les rôles que ces personnes ont pu jouer dans les différents moments de la trajectoire, par leurs conseils, par leurs ressources ou bien par l'exemple de vie qu'ils ont constitué, a particulièrement été scruté. A partir de ces données, nous avons ainsi recomposé plus de 200 séquences de transitions statutaires qui ont pu être analysées et comparées. Près de 400 relations personnelles ont aussi été identifiées et resituées dans le réseau de connaissances personnel de chacun. Enfin près d'une vingtaine de modes de sociabilité spécifiques et susceptibles d'être combinés ont été distingués dans les pratiques des enquêtés. Ce sont ces objets d'analyse que nous allons manipuler tout au long de cette recherche.

Le premier chapitre est consacré à la présentation des concepts utilisés. En faisant le récit de l'élaboration de notre objet de recherche, nous allons reconnaître la jeunesse comme un processus dans le cours des biographies au cours duquel s'acquièrent les statuts et une identité d'individu autonome et responsable. Nous détaillons aussi comment de tels individus déploient des logiques d'action plurielles dans les différents contextes de leur existence, dans l'entretien de leurs multiples relations. Après avoir présenté les apports des sociologies des parcours de vie et des réseaux sociaux, nous serons alors en mesure de formuler précisément nos hypothèses et d'exposer le modèle qui a été mis en œuvre pour les tester.

Le deuxième chapitre retrace les conditions de réalisation de l'enquête de terrain. Nous y exposons d'abord les modes de constitution et les caractéristiques de l'échantillon, ainsi que les traits remarquables des deux terrains sur lesquels nous avons recruté nos enquêtés. Après avoir mis en évidence les avantages et les limites de notre enquête qualitative par entretiens, nous détaillons les « boîtes à outils » qui nous ont permis d'objectiver des séquences de transitions statutaires et des réseaux de connaissances personnels, comparables et analysables.

Dans le troisième chapitre, nous nous consacrons alors pleinement à l'analyse des séquences de changements de positions sociales dans le cours de la jeunesse de chacun. Nous mettons d'abord en évidence différents scénarios dans la façon dont l'incertitude et l'imprévisibilité pèsent sur ces épisodes. Puis, en distinguant plusieurs types d'éléments décisifs dans les

séquences, nous reconnaissons les apports contrastés des relations personnelles sur le cours des trajectoires, au regard de l'origine sociale de chacun.

Dans le quatrième chapitre, nous examinons l'entourage personnel des enquêtés afin de tenter de comprendre les nuances précédemment mises en évidence. Pour en rendre compte, nous mettons en avant les caractéristiques de chaque lien, mais nous scrutons aussi les propriétés des structures que forment entre elles ces relations. Après avoir réalisé ce travail, nous sommes alors en mesure de reconnaître les traits distinctifs des « relations-clés », ces personnes de l'entourage ayant effectivement contribué de manière décisive dans le cours des séquences examinées. Les différences portées au regard permettent d'apprécier la façon dont le réseau personnel concourt à situer chacun dans son milieu social.

Dans le cinquième et dernier chapitre, nous nous interrogeons sur la façon dont les pratiques de sociabilité des jeunes peuvent toutefois influencer sur les propriétés du réseau personnel et donc, à travers elles, sur les capacités de l'entourage à soutenir les évolutions entre des positions sociales. Nous identifions d'abord toute une variété de façons de faire et de penser le réseau que déploient les enquêtés, puis nous distinguons parmi elles de véritables « savoir-faire relationnels ». Développés dans des milieux culturels et auprès d'institutions différentes, ces savoir-faire favorisent l'entretien d'une dynamique vertueuse entre le réseau et le parcours.

A travers cette enquête, il s'agit ainsi de mieux comprendre la façon dont les relations personnelles constituent des supports inégaux dans les parcours. Au cours de la jeunesse, ce sont alors des processus d'individualisation socialement différenciés que nous allons donner à voir.

DEVENIR SOI AVEC LES AUTRES

Une sociologie de la dimension relationnelle des parcours individuels

Dans cette recherche, nous nous proposons de saisir les trajectoires biographiques de jeunes Français au regard de l'influence de leurs relations personnelles. Dans ce chapitre, nous allons commencer par mobiliser les connaissances sociologiques existantes pour définir notre objet d'étude et alors éclairer sous un nouveau jour notre questionnement. C'est ainsi que nous allons passer d'une première définition de la jeunesse à la prise en compte des modes d'entrée dans la vie adulte aujourd'hui en France, en considérant aussi le processus de formation des individus qui est à l'œuvre dans cette période (1). Par la suite, nous ferons un détour par la genèse de l'individu moderne, afin d'en cerner les caractéristiques (2) comme pour définir la manière dont nous allons penser les logiques d'action plurielles des personnes (3). Enfin, nous articulerons différents dispositifs d'analyse que nous présenterons de manière critique, en revenant sur les apports de la sociologie des parcours de vie et sur ceux de l'analyse des réseaux sociaux (4). Nous dégagerons par là même le modèle explicatif mis au point pour cette recherche, qui nous permettra d'éclairer sous un jour nouveau les phénomènes sociaux pertinents pour comprendre la distribution des positions sociales à l'entrée dans l'âge adulte.

1. La jeunesse

Nous souhaitons comprendre comment se distribuent les positions sociales, en étudiant les cheminements des jeunes vers l'âge adulte. Mais de quels individus parle-t-on précisément ? *A priori*, l'affaire semble entendue : la « jeunesse » désignerait un âge de la vie particulier, après l'enfance et avant l'âge adulte, qui posséderait ses spécificités. Pourtant, lorsqu'on s'y attarde, les images se font multiples. Dans le langage courant, la notion englobe parfois la période de l'adolescence quand d'autres fois elle l'exclut pour ne désigner que les années pleines de potentialités qui suivent l'âge de la majorité. Il arrive aussi qu'en parlant de la

jeunesse, on ne cherche pas à circonscrire une période du cycle de vie mais plutôt à qualifier un groupe d'individus. Dans les discours médiatiques, les jeunes nous apparaissent alors tantôt comme une génération à éduquer, ou bien comme un avenir à protéger, ou encore comme un groupe d'individus potentiellement rebelles et dangereux. Dans plusieurs articles au cours de sa carrière, Jean-Claude Chamboredon a ainsi montré que, sous le mot « jeunesse » on pouvait en fait distinguer plusieurs périodes de la vie¹, mais aussi plusieurs modèles culturels contrastés par l'origine sociale des individus². Parfois, le terme est également employé pour diffuser un discours commun sur la délinquance³. Depuis plusieurs décennies, les sociologues ont donc cherché à rendre compte tant de la pluralité de ces jeunesses, comme Christian Baudelot et Roger Establet⁴, que des tensions qui peuvent animer les rapports des jeunes avec la société dans son ensemble, comme Gérard Mauger⁵.

A travers leurs travaux nous comprenons qu'en fait, le terme est générique. L'appellation peut recouvrir plusieurs acceptions et ses limites restent floues. Comme toutes les catégories sociales, la jeunesse est une construction dont les contours ont évolué au cours de l'histoire et restent mouvants. Sa définition dépend ainsi de qui utilise ce terme, et dans quel but. Pour bien définir notre objet d'étude, il nous faut donc commencer par rappeler clairement ce que nous souhaitons observer : nous cherchons à saisir les évolutions biographiques qui précèdent et supportent l'installation dans l'âge adulte.

C'est cette idée qui va nous guider dans nos réflexions. Elle va nous permettre de concevoir la jeunesse comme un processus (1.1) qui, tout en laissant apparaître des différences sociales (1.2), permet de penser les conditions d'accès aux positions de l'âge adulte (1.3). Après avoir évoqué les évolutions récentes de la société ayant contribué à transformer profondément les expériences vécues à ce moment-là (1.4), dans des conditions contrastées selon l'origine

¹ J-C. Chamboredon, « Adolescence et post-adolescence, la "juvénisation" : remarques sur les transformations récentes des limites et de la définition sociale de la jeunesse », in A-M. Alleon, O. Morvan, S. Lebovici (dir.), *Adolescence terminée, adolescence interminable, Colloque national sur la post-adolescence (Grenoble, 30 avril-1er mai 1983)*, Paris, Presses universitaires de France, 1985, p. 13-28.

² J-C. Chamboredon, « La société française et sa jeunesse », in Darras, *Le partage des bénéfices. Expansion et inégalités en France*, Paris, Minuit, 1966, p. 156-175.

³ J-C. Chamboredon, « La délinquance juvénile, essai de construction d'objet », *Revue française de sociologie*, 1971, n°12-3, p. 335-377.

⁴ C. Baudelot, R. Establet, « Une jeunesse en panne d'avenir », in D. Cohen (dir.), *Une jeunesse difficile. Portrait économique et social de la jeunesse française*, Paris, Éditions de la rue d'Ulm, coll. « Collection du CEPREMAP », 2007, p.25-57.

⁵ G. Mauger, *Les bandes, le milieu et la bohème populaire. Études de sociologie de la déviance des jeunes des classes populaires (1975-2005)*, Paris, Belin, 2006.

sociale des personnes (1.5), nous désignerons alors la jeunesse comme un processus de construction des identités individuelles (1.6).

1.1 La jeunesse comme processus

Tentons de partir des usages communs qui sont faites de la notion. Puisqu'il semble qu'elle puisse caractériser une période de la vie, nous sommes d'abord tenté de circonscrire la jeunesse par des bornes d'âge. Dans le monde social, plusieurs institutions ont en effet recours à cette méthode. Par exemple, la Société Nationale des Chemins de fer Français (SNCF) propose sa « carte jeune » uniquement aux personnes ayant entre 18 et 27 ans. Nous sentons bien que cette fourchette d'âge constitue un bon aperçu de qui sont les jeunes, mais dans le même temps nous voyons aussi ce que ces limites ont d'arbitraire. Si cette solution est pratique pour gérer de nombreuses situations de la vie en collectivité, elle n'est pas satisfaisante pour notre exercice. Elle établit des frontières absolues là où nous cherchons plutôt à rendre compte d'une adaptation progressive vers l'âge adulte. D'ailleurs, selon l'organisation qui les promulgue (Missions locales, banques, clubs sportifs...) la catégorie d'âge considérée varie sensiblement. Ce n'est pas en soufflant ses bougies à 18, 25 ou à 30 ans que l'on devient subitement un adulte ; d'autres éléments semblent entrer en jeu. En outre, tout le monde ne parcourt pas ce chemin de la jeunesse vers l'âge adulte exactement au même moment dans sa biographie, fixer des bornes d'âge communes à tous empêche donc de saisir la variété intra-individuelle du phénomène que nous cherchons à cerner.

Il nous apparaît alors que ces limites d'âges sont avant tout posées pour encadrer et ainsi rendre visible des événements qui se déroulent habituellement à l'intérieur de cet intervalle. Si la SNCF et d'autres institutions ressentent le besoin de désigner spécifiquement les jeunes utilisateurs de leurs services, c'est parce qu'il est communément admis que ceux-ci vivraient en général à cet âge des situations suffisamment similaires pour qu'on les distingue des autres usagers. Ce sont bien ces situations et ces événements que nous souhaitons saisir, et non les limites d'âges qui permettent de les circonscrire.

De quel ordre sont ces situations ? La jeunesse, telle que nous la concevons, se dessine plutôt comme une période de transition vers l'âge adulte, faite de situations particulières et de changements, vécue sur des rythmes pouvant varier quelque peu d'une personne à l'autre. Devons-nous alors considérer comme référence le processus biologique, celui qui

accompagne la vie des individus entre le début de la puberté et jusqu'à la fin de la croissance ? Après tout, il s'agit bien d'une série de transformations menant à l'âge adulte, que chacun éprouve sur des temps particuliers : en général les garçons et les filles ne commencent pas leur puberté au même moment, et même deux jeunes femmes en particulier ne termineront pas non plus leur croissance exactement au même âge. Si cette définition de la jeunesse peut être pertinente dans l'étude de la physiologie humaine, ce n'est là bien sûr pas ce phénomène que nous cherchons à cerner. Ici, il s'agit de considérer un processus d'un autre ordre, non pas biologique mais social. Si la SNCF accorde des réductions aux jeunes de 18 à 27 ans, c'est bien parce qu'elle considère que dans cette période de la vie, les individus traversent généralement un ensemble de situations sociales qui justifie qu'ils soient aidés économiquement : ils sont des adultes « en devenir », aux ressources financières limitées, parfois sans moyens de transport, nécessitant alors d'être soutenus dans leurs déplacements.

Léa Lima⁶ retrace ainsi l'histoire du droit à l'assistance pour les jeunes et les différentes étapes de la construction d'une catégorie spécifique de l'aide à partir de l'âge. L'auteure identifie une première grande période, qui suit directement la Seconde Guerre mondiale, pendant laquelle le droit à une rémunération est conditionné par la poursuite d'études (l'objectif de qualification est perçu comme un investissement pour le pays). Une seconde période commence à partir des années 1980 avec la naissance de politiques publiques visant l'autonomie des jeunes et la mise en place de nombreux dispositifs d'insertion vers l'emploi. Les Missions locales sont par exemple créées en 1982 et les Fonds d'aide aux jeunes en 1989. Ainsi les jeunes peuvent être observés comme les individus en passe d'accéder aux statuts sociaux de l'âge adulte, des personnes qu'il s'agit parfois d'accompagner dans leur processus d'insertion sociale et professionnelle. Bientôt ils occuperont un emploi, s'installeront éventuellement en couple et fonderont une famille ; mais aujourd'hui ils sont probablement encore en train d'étudier, ils vivent peut-être leurs premières expériences de résidence seul ou en ménage, ils apprennent à vivre en dehors de leur famille d'origine. Plutôt qu'une période d'âge définie, ce sont ces processus de changements dans les statuts sociaux que nous souhaitons étudier.

⁶ L. Lima, *Pauvres jeunes. Enquête au cœur de la politique sociale de jeunesse*, Nîmes, Champ social, 2016.

1.2 Un processus, des trajectoires

Ici la jeunesse nous intéresse donc en ce qu'elle permet d'appréhender un ensemble de mouvements vers les positions sociales de l'âge adulte, qui ont lieu tôt au tard dans le cours de la biographie de chacun, au cours d'une période plus ou moins longue selon les individus. L'âge proprement dit apparaît alors plus relatif pour cerner ces phénomènes. Quand le rappeur Hugo TSR évoque « les vieux de [son] âge »⁷, il se fait justement l'écho des contrastes qui peuvent exister entre l'âge des personnes, les positions sociales qu'elles occupent et leurs représentations du monde. A 30 ans, il considère qu'il a su rester jeune dans ses habitudes quand d'autres sont « vieux » bien avant. En voici un extrait tiré du premier couplet :

*« Les vieux d' mon âge pensent que l' bonheur est dans un caddie
à Darty / Que l' art est dans les galeries à Paris
Ils taffent sous les ordres d' un gros tyran / Dans leurs discours, rien d' motivant
Ils parlent de meufs, de mode, pour eux, j' ai l' mode de vie d' un mort vivant
À part la merde qu' on leur sert, fini, ils écoutent plus d' son
Pour eux, j' suis un extra-terrestre, j' regarde même pas la Coupe du Monde
Ils d' mandent toujours : "Qu' est-ce-tu fais dans la vie ?"
Après trois ans en entreprise, ils prennent l' accent d' slarvi [vicelard en verlan]
Tu peux rester jeune, même marié et deux enfants
Il vient d' souffler 25 bougies, t' as l' impression qu' le mec a 200 ans »*

A travers cette dizaine de vers, l'artiste semble retranscrire l'idée que, quel que soit l'âge factuel des personnes, ce sont plutôt les positions qu'elles occupent et les rôles qu'elles endossent qui sont significatifs pour comprendre ce qu'elles vivent, pensent et font. Pour lui, l'accès à l'emploi et à une propriété de biens par la consommation ont contribué à transformer la personnalité de certain des membres de sa génération, au point qu'il ne les reconnaisse plus comme des « jeunes ». Pendant ce temps, lui-même prolonge son existence dans les positions intermédiaires caractéristiques de la jeunesse, au gré d'un mode de vie plutôt bohème.

⁷ Hugo TSR, « Les vieux de mon âge », in *Tant qu'on est là*, Chambre froide prod, 2017, piste 8 (enregistrement sonore).

Mais à travers son texte apparaît aussi, en creux, une définition de la jeunesse qui dépasse le seul phénomène d'évolution dans les positions sociales : il soulève aussi une conception plus culturelle de la jeunesse. En affirmant que l'on puisse toujours être jeune même en ayant accédé à la vie de famille, les deux derniers vers cités viennent consacrer cette dimension. Au-delà des évolutions dans les statuts sociaux, il met donc aussi à jour certaines activités et représentations généralement associées aux jeunes, et que ses camarades auraient perdu. Ainsi les jeunes sont parfois désignés comme moins conformistes que les adultes, plus libres, ils auraient davantage soif de découverte et de changement. Dans le monde social, ces traits de caractère sont suffisamment assimilés à la jeunesse pour que, par exemple, on puisse entendre qu'« être jeune, c'est dans la tête » au sujet d'une personne plus âgée qui cultiverait cet état d'esprit.

Nous pouvons effectivement repérer certains traits communs aux jeunes, qu'ils possèdent ou qu'on leur prête. Le mot jeunesse permet alors d'évoquer un groupe d'individus similaires sur certains points. Des sociologues comme Dominique Pasquier⁸ et Aurélia Mardon⁹ ont ainsi mis en avant le partage de pratiques culturelles qui se diffusent dans les cours de récréation des lycées. Ces pratiques sont notamment récupérées de la culture populaire et diffusées par l'industrie de la musique. Comme le rappelle Florian Dauphin¹⁰, les jeunes se démarquent aussi par un rapport particulier aux technologies de l'information et de la communication. D'autres auteurs encore comme Madeleine Gauthier¹¹ témoignent des représentations générales dont les jeunes font l'objet. En même temps qu'ils seraient plus indisciplinés (ce qui en fait un groupe à surveiller de près par les institutions de contrôle social telles que la police et la justice), la société valorise aussi généralement cette catégorie comme des individus capables de s'adapter et d'innover. Dans les discours, la jeunesse apparaît alors comme un groupe social à la fois craint¹² et idéalisé¹³.

⁸ D. Pasquier, *Cultures lycéennes : la tyrannie de la majorité*, Paris, Autrement, 2005.

⁹ A. Mardon, « Sociabilités et travail de l'apparence au collège », *Ethnologie française*, vol. 40, n°1, 2010, p. 39-48.

¹⁰ F. Dauphin, « Culture et pratiques numériques juvéniles : Quels usages pour quelles compétences ? », *Questions Vives* (en ligne), volume 7, n°17, 2012, <http://journals.openedition.org/questionsvives/988> (consulté le 12 février 2018).

¹¹ M. Gauthier, « Les représentations de la jeunesse », in J. Hamel, C. Pugeault-Cicchelli, O. Galland, V. Cicchelli, (dir.), *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 23-32.

¹² Comme le montre A. Muxel, « Les contours de l'expérience des jeunes. À partir d'enquêtes récentes sur les 18-25 ans », *Informations sociales*, vol. 136, n°8, 2006, p. 70-81.

¹³ Comme le montre M. Bozon, « Des rites de passage aux "premières fois". Une expérimentation sans fins ? », *Agora Débats/Jeunesses*, n°28, 2002, p. 22-33.

Pour autant ces caractéristiques semblent secondaires pour nous qui souhaitons cerner les évolutions vers l'âge adulte. En effet, elles donnent à voir une image de « la » jeunesse, quand nous cherchons à appréhender la pluralité des expériences vécues par les jeunes. Ici, nous réaffirmons donc que la jeunesse nous intéresse plus en tant que processus ponctuant le cours des biographies que comme un groupe cohérent évoluant dans le monde social. Non seulement nous savons que les pratiques culturelles adolescentes ne sont pas exclusives (elles sont avant tout reprises de la société des adultes au travers des industries culturelles¹⁴), mais nous pensons aussi que les jeunes, en tant que personnes en transition vers les positions de l'âge adulte, vivent des réalités sociales très différentes qu'il s'agit justement de distinguer. Quel point commun existe-t-il par exemple entre la situation d'un jeune homme issu d'un milieu modeste à la recherche d'un emploi après avoir délaissé ses études au lycée en filière professionnelle, vivant toujours chez ses parents, et celle d'une jeune femme aux origines sociales plus aisées partant suivre des études supérieures après l'obtention de son baccalauréat, et s'installant pour l'occasion en colocation dans une nouvelle ville ? Ils sont jeunes tous les deux, dans le sens où ils sont effectivement chacun en train de parcourir le chemin les conduisant vers les principales positions sociales qu'ils occuperont dans leur vie d'adulte. Certainement écoutent-ils tous les deux du rap et utilisent-ils Instagram pour communiquer avec leurs amis. Mais au-delà de ces similitudes, ils ont sans doute aussi des goûts et des pratiques culturelles très contrastés, qu'ils entretiennent au contact de relations aux attributs assurément dissemblables. Surtout, leurs itinéraires et les positions qu'ils occuperont à l'âge adulte seront très différents. Comme Pierre Bourdieu, nous estimons que penser la jeunesse en tant que groupe ne nous fournit que peu d'informations sur les réalités sociales vécues par les individus que cette catégorie désigne, tant elle recouvre alors « des univers sociaux qui n'ont pratiquement rien en commun »¹⁵.

En revanche, le concept de jeunesse nous semble pertinent dès lors qu'il nous permet de penser le processus général dans le cycle de vie qui conduit tous les individus d'une même génération à investir les différents rôles sociaux de l'âge adulte. Observer cette transition dans les biographies de chacun nous autorise alors à mettre en lumière d'où les individus partent et où est-ce qu'ils arrivent, à la faveur de quels parcours, en ayant recours à quelles pratiques et dans l'entretien de quelles relations. Ces déplacements dans le monde scolaire,

¹⁴ D. Pasquier, *Cultures lycéennes : la tyrannie de la majorité*, op. cit.

¹⁵ P. Bourdieu, « La jeunesse n'est qu'un mot », in *Questions de sociologie*, Paris, Minit, 1992 [1981], p. 145.

professionnel, conjugal et parental s'avèrent alors très variés. Et c'est justement cette diversité qui nous intéresse, en ce que son analyse va nous permettre de révéler des lignes de contrastes entre les réalités sociales éprouvées par les uns et les autres.

Ainsi, pour revenir au texte d'Hugo TSR, ce sont non seulement des parcours sociaux inégaux que l'artiste relève, mais aussi des tensions, voire des antagonismes qui sont à l'œuvre au sein même de la jeunesse. Nous convenons donc avec Stéphane Beaud que « si bien sûr il y a des caractéristiques communes à la jeunesse, le plus intéressant aujourd'hui consiste à décrire les formes d'hétérogénéité au sein même de la jeunesse »¹⁶. Plutôt qu'une approche culturaliste, nous adoptons ainsi une vision processuelle de la jeunesse nous permettant d'étudier, à partir de cette situation de transition commune dans les biographies, les disparités du monde social.

1.3 Un double processus d'accès à l'autonomie

Dans la littérature sociologique, l'effort de définition et de contextualisation de la jeunesse s'est particulièrement orienté vers la reconnaissance de la jeunesse comme un processus de transition vers l'âge adulte, permettant d'observer la pluralité des itinéraires empruntés. Ainsi pour Michel Bozon¹⁷, la jeunesse ne constitue pas un groupe social stable se distinguant par une culture et des conditions de vie spécifiques, mais elle est bien une situation sociale. Par-delà les contrastes entre les expériences vécues, les jeunes ont en commun d'être des individus dont la définition sociale est en devenir. De la même façon, pour Cécile Van de Velde¹⁸, les disparités apparentes entre les parcours des jeunes ne doivent pas faire oublier la logique sociale fondamentale derrière cette catégorie : la jeunesse est bien une période caractérisée par des épisodes de mobilité dans le domaine scolaire, professionnel, conjugal et résidentiel. Enfin, selon Thierry Blöss¹⁹, c'est justement pour pallier une définition homogénéisante que la sociologie de la jeunesse s'est déplacée depuis les années 1980 « vers une sociologie des modes d'entrées dans la vie adulte ».

¹⁶ S. Beaud, « Frontières scolaires et fractures de la jeunesse », *Cahiers de Sociologie Economique et Culturelle*, n°56, 2013, p. 98.

¹⁷ M. Bozon, « Des rites de passage aux "premières fois". Une expérimentation sans fins ? », op. cit.

¹⁸ C. Van de Velde, *Devenir adulte. Sociologie comparée de la jeunesse en Europe*, Paris, Presses Universitaires de France, collection Le Lien Social, 2008.

¹⁹ T. Blöss, *Les liens de famille. Sociologie des rapports entre générations*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.

Il s'agit alors d'identifier de quels mouvements de positions nous parlons. Pour Françoise Battagliola²⁰, la jeunesse constitue un double parcours allant d'un part de l'école au travail, et de l'autre de la famille d'origine à la famille de procréation. Nous pouvons ajouter que ces transitions impliquent aussi des épisodes de mobilités résidentielles (entre le domicile parental et son propre foyer), voire géographiques (la poursuite d'études supérieures et les opportunités d'emploi pouvant amener à changer de ville). La jeunesse est alors conçue comme un passage, symbolisé par le franchissement de plusieurs seuils d'accès à l'âge adulte. Nous pouvons identifier quelques marqueurs principaux que l'on retrouve tant dans les études sociologiques menées sur le continent américain (comme celles compilées par Jeylan Mortimer et Michael Shanahan²¹) que dans les enquêtes sur la jeunesse réalisée en France par l'INSEE²². Ces seuils sont généralement composés de la fin des études, de l'installation dans un emploi stable, de la décohabitation parentale, de l'installation en couple et de la naissance du premier enfant. Passées ces étapes-clés, l'individu serait un adulte.

Pour Olivier Galland²³, ces changements de positions racontent en fait l'accès des individus à l'indépendance par rapport à leur famille d'origine. En s'inscrivant dans les rôles majeurs associés à l'âge adulte (les rôles professionnel, conjugal, familial), les individus acquièrent une autonomie financière, résidentielle et des droits sociaux qui leur permettent d'exister en dehors de leur famille d'origine. Cette période de transition constitue aussi généralement le moment où se stabilise la vie amoureuse, qui conduit à découvrir la famille de son ou sa partenaire avant de fonder la sienne. La jeunesse se situe ainsi après la dépendance adolescente et avant l'autonomie adulte, dans un temps intermédiaire entre la famille d'origine et la société globale. Ce sont ces mouvements que nous souhaitons analyser et comparer dans les parcours de plusieurs jeunes, pour mieux comprendre comment se distribuent les positions sociales.

Mais depuis de nombreuses décennies maintenant, ce processus ne constitue plus de manière évidente une période simple et concise de transition vers les statuts de l'âge adulte. Les lignes semblent brouillées, les positions plus incertaines. Nous allons donc maintenant

²⁰ F. Battagliola, « Les modes sexués d'entrée dans la vie adulte », in T. Blöss, *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001, p. 177-195.

²¹ J. Mortimer, M. Shanahan (sous la direction de), *Handbook of the Life Course*, New-York, Springer, 2003.

²² Comme par exemple M. Meron, « Les trajectoires des jeunes : transitions professionnelles et familiales », *Economie et Statistique*, n°283-284, 1995, p. 3-8.

²³ O. Galland, « Précarité et entrées dans la vie », *Revue française de sociologie*, vol. 25, n°1, 1984, p. 49-66.

mettre en lumière les transformations profondes qui animent la jeunesse (et l'âge adulte) depuis un demi-siècle, en montrant que les expériences vécues selon les milieux sociaux sont toujours contrastées.

1.4 Les transformations de la jeunesse

La jeunesse est comprise comme le parcours qui conduit les individus jusqu'à leurs positions sociales dans l'âge adulte. Telle que nous la concevons, elle commence donc au moment où s'amorce le processus d'évolution vers ces nouveaux statuts conférant une autonomie par rapport à la famille d'origine. Nous pouvons grossièrement en situer le début quelque part pendant les années de lycée. Alors que jusqu'à la fin du collège, l'institution scolaire a rythmé de manière relativement identique les biographies de tous, les choix d'orientation vont ensuite rendre visible la poursuite de plusieurs itinéraires vers l'âge adulte, notamment entre lycée général et professionnel. Avec l'éventuelle obtention du baccalauréat, l'inscription dans une filière d'études supérieures viendra encore contribuer à la spécialisation dans un domaine professionnel. C'est aussi dans cette période que pourront avoir lieu les premières expériences de décohabitation parentale : on commencera par exemple par vivre seul pendant les jours de la semaine pour étudier au lycée ou à l'université, ou bien pour certains on s'installera déjà en couple. Jobs d'été et autres petits boulots constitueront aussi les premiers contacts avec le monde du travail. Notre définition de la jeunesse fait donc commencer cette période au moment où s'amorcent les premières déconnexions avec les positions adolescentes de dépendance par rapport à la famille d'origine. Cet âge de la vie se poursuivra ensuite au moins jusqu'à ce que l'individu se soit installé dans un emploi, en dehors du foyer parental, ou qu'il ait éventuellement fondé un ménage et/ou une famille.

Ce processus couvre donc une période de la vie relativement longue, loin de constituer un parcours de tout repos, englobant des changements de positions dans plusieurs dimensions de la vie, échelonnés sur des rythmes différents selon les personnes. Il n'en a pas toujours été ainsi. Jusque pendant la première moitié du XX^{ème} siècle, et en particulier dans les milieux populaires comme le souligne Stéphane Beaud²⁴, les seuils de passage à l'âge adulte sont franchis plus tôt dans les biographies et de manière simultanée : on quitte le domicile parental au moment où l'on commence à travailler, pour s'installer en ménage et fonder une famille.

²⁴ S. Beaud, « Que reste-t-il de la jeunesse populaire? », *Revue Projet*, vol. 320, n°1, 2011, p. 64-70.

Les étapes de passage à l'âge adulte sont alors bien identifiées, ritualisées et concentrées sur un temps court.

Aujourd'hui pourtant, « si l'on considère [la jeunesse] comme un processus de transition pendant lequel se met au point la définition sociale de l'individu, on observe un allongement de cette transition depuis les années soixante » nous indique Michel Bozon²⁵. En effet, depuis au moins un demi-siècle, les mouvements de positions sociales accompagnant l'inscription des individus dans les rôles de l'âge adulte non seulement se prolongent, mais aussi se complexifient. Françoise Battagliola, Elizabeth Brown et Maryse Jaspard²⁶ montrent que le recul de l'entrée dans la vie adulte accentue d'ailleurs les décalages entre les parcours des jeunes, selon leur milieu social et selon leur sexe (en particulier pour les jeunes aux origines modeste et peu qualifiés).

Pour Marc Bessin²⁷, les étapes sont plus difficiles à cerner car elles ne sont plus forcément prévisibles ni stabilisées une fois pour toutes. On peut par exemple partir vivre seul le temps des études avant de revenir habiter au domicile parental. Le premier emploi correspond aussi rarement à l'installation stable dans une profession. Comme le montrent Jean-François Giret, Alberto Lopez et José Rose²⁸, l'adéquation entre la formation et l'emploi n'est plus aussi évidente qu'auparavant. Les parcours sont marqués par des éventuelles ruptures professionnelles qu'a analysées Sophie Denave²⁹, voire des bifurcations dans le cours des biographies comme les a étudiées Claire Bidart³⁰. Les expériences vécues par les uns et les autres apparaissent plus diversifiées et les parcours semblent alors plus individualisés.

Nous assistons en fait depuis plusieurs décennies à la complexification, au retardement et la désynchronisation des grandes étapes du passage à l'âge adulte. La jeunesse, telle que nous l'entendons ici, correspond donc plutôt à l'âge de la vie que Jean-Claude Chamboredon³¹ qualifie de « post-adolescence », pour rendre compte du phénomène de retardement

²⁵ M. Bozon, « Des rites de passage aux "premières fois". Une expérimentation sans fins ? », op. cit., p.23

²⁶ F. Battagliola, E. Brown, M. Jaspard, « Itinéraires de passage à l'âge adulte. Différences de sexe, différences de classe », *Sociétés contemporaines*, n°25, 1997, p. 85-103.

²⁷ M. Bessin, « Les transformations des rites de la jeunesse », *Agora Débats/Jeunesses*, n°28, 2002, p. 12-20.

²⁸ J-F. Giret, A. Lopez, J. Rose, (dir.), *Des formations pour quels emplois ?*, Paris, La Découverte, 2005.

²⁹ S. Denave, *Reconstruire sa vie professionnelle. Sociologie des bifurcations biographiques*, Paris, Presses universitaires de France, col. Le lien social, 2015.

³⁰ C. Bidart, « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, n°120, 2006, p. 29-57.

³¹ J-C. Chamboredon, « Adolescence et post-adolescence, la "juvénisation" : remarques sur les transformations récentes des limites et de la définition sociale de la jeunesse », op. cit.

d'entrée dans la vie adulte. Il est intéressant de noter que c'est d'ailleurs à partir du moment où la jeunesse n'a plus été un simple et bref moment de transition vers l'âge adulte que la sociologie s'est intéressée à cette période en tant que processus. Nous allons voir que plusieurs phénomènes sont en jeu pour expliquer ces bouleversements, et qu'à chaque fois des différences sociales sont à l'œuvre pour rendre compte de leurs effets contrastés.

1.4.1 Massification scolaire et inégalités sociales

Pour commencer, pour François Dubet³², si la jeunesse a changé c'est d'abord parce que la scolarité s'est considérablement allongée. Expérience commune à tous les membres d'une même génération, l'école n'a cessé de s'étendre, depuis le début du XX^e siècle en France, dans le cours des biographies individuelles. Talcott Parsons³³ déjà observait, dans les Etats-Unis du début des années 1940, les transformations culturelles provoquées par la généralisation et l'allongement des études. Le prolongement de la scolarité est en effet un phénomène qui s'accompagne fréquemment, dans l'histoire, de celui de la massification scolaire. En s'allongeant, l'école intègre à chaque fois de nouvelles populations qui auparavant quittaient ses bancs plus tôt. Ainsi en France la réforme de 1959 adopte le prolongement de la scolarité obligatoire jusqu'à 16 ans, en même temps qu'elle programme la généralisation de l'entrée en sixième. Mais les transformations de l'expérience scolaire ne font pas que prolonger le temps de la jeunesse, elles participent aussi, parallèlement, à une dispersion entre les carrières scolaires vécues par les élèves.

Pierre Merle³⁴ montre bien comment le fait que de plus en plus de jeunes atteignent le lycée se traduit en réalité par ce qu'il appelle une « démocratisation ségrégative ». Certes la quantité de lycéens au sein d'une même génération augmente, mais la filière scientifique reste toujours l'apanage des enfants des classes supérieures, tandis que le recrutement dans les filières technologiques et professionnelles se prolétarise. Dès lors, l'écart se creuse entre ceux qui sont dans le parcours « normal » (les filières générales) et les autres, quelque peu disqualifiés (sans parler de ceux qui ne poursuivent pas jusqu'au baccalauréat, principalement

³² F. Dubet, « La jeunesse n'est-elle qu'un mot ? », in J. Hamel, C. Pugeault-Cicchelli, O. Galland, V. Cicchelli, (dir.), *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était*, op. cit., p. 13-21.

³³ T. Parsons, « Age and sex in the social structure of the United States », *American Sociological Review*, n°7, 1942, p. 604-616.

³⁴ P. Merle, « Le concept de démocratisation de l'institution scolaire : une typologie et sa mise à l'épreuve », *Population*, 55^e année, n°1, 2000, p. 15-50.

des jeunes des milieux populaires) comme le montre Ugo Paetha³⁵. Ainsi selon Stéphane Beaud, l'étude des parcours scolaires montre clairement que « le tri scolaire est aussi un tri social »³⁶.

A chaque fois que la scolarité se prolonge, de nouvelles différences sociales s'établissent. Lorsque le long mouvement de massification scolaire est relancé en 1985 par la politique volontariste ministérielle de « 80% d'une classe d'âge au baccalauréat »³⁷ il s'agit alors, dans un contexte économique difficile, de permettre au plus grand nombre l'accès aux études supérieures (et aux qualifications qu'elles certifient). Mais Stéphane Beaud³⁸ nous montre que ce phénomène massif de poursuite des études a en fait participé à la hiérarchisation de l'enseignement supérieur : l'accroissement du nombre d'étudiants a fait naître une nouvelle sélection entre les filières, prolongeant après le lycée le tri effectué entre les élèves. Principalement, nous pouvons retenir qu'il existe un dualisme entre les classes préparatoires aux grandes écoles d'un côté, qui n'accueillent toujours que l'élite, et l'ensemble de l'université de l'autre, qui récupère ces nouveaux « enfants de la démocratisation scolaire »³⁹. A chaque étape, nous pouvons ainsi observer ces phénomènes comme de nouvelles formes du mécanisme de la reproduction des inégalités sociales par l'école, mis en lumière dès les années 1960 par Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron⁴⁰.

Cependant, cette ambivalente « démocratisation » des études supérieures a bien contribué à ériger la norme des études longues pour l'ensemble des nouvelles générations, prolongeant en conséquence le temps de la jeunesse. A travers l'allongement généralisé de l'expérience scolaire, la jeunesse nous apparaît donc comme un processus plus long dans les biographies, mais aussi aux itinéraires plus contrastés selon le milieu social d'origine.

³⁵ U. Paetha, *La domination scolaire. Sociologie de l'enseignement professionnel et de son public*, Paris, Presses universitaires de France, col. Le lien social, 2012.

³⁶ S. Beaud, « Frontières scolaires et fractures de la jeunesse », op. cit., p. 83.

³⁷ Voir S. Beaud, *80 % au bac... et après? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, La Découverte, col. Textes à l'appui, 2002.

³⁸ S. Beaud, « Enseignement supérieur : la "démocratisation scolaire" en panne », *Formation emploi*, vol. 101, n°1, 2008, p. 149-165.

³⁹ S. Beaud, *80 % au bac... et après? Les enfants de la démocratisation scolaire*, loc. cit.

⁴⁰ P. Bourdieu, J.-C. Passeron, *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, Minuit, col. Le sens commun, 1964.

1.4.2 La précarisation de l'emploi

Les changements qui marquent la jeunesse depuis un demi-siècle ne peuvent pas non plus être cernés sans appréhender les évolutions du capitalisme moderne. Depuis le milieu des années 1970, la hausse du chômage, l'émergence des formes d'emploi flexibles et la remise en cause des protections sociales ont progressivement éloigné les individus de la situation d'inscription dans un travail stable, comme le montre Robert Castel⁴¹. Dès lors, ce processus de précarisation de l'emploi a participé à modifier les manières d'entrer dans la vie professionnelle et de s'y maintenir, brouillant par là même les frontières et la définition de l'âge adulte.

Dès les années 1980, Olivier Galland⁴² a illustré comment, en parallèle du prolongement de la scolarité, le phénomène de durcissement des conditions d'entrée sur le marché de l'emploi a lui-aussi contribué à l'allongement de la jeunesse, en repoussant l'installation dans la vie professionnelle. Les premières expériences de travail correspondent désormais rarement à l'inscription dans un emploi stable, mais plutôt à des petits boulots ou encore à des essais professionnels, dans divers domaines. L'accès à l'emploi, qui pouvait constituer un marqueur évident d'entrée dans la vie adulte, est ainsi aujourd'hui moins facilement identifiable, alors que l'âge adulte lui-même apparaît moins stable. En conséquence, la jeunesse semble de ce point de vue également s'étendre et se complexifier.

Encore une fois, ces phénomènes d'allongement et de brouillage des frontières se traduisent différemment selon les classes sociales. En effet, toujours selon Olivier Galland⁴³, les difficultés d'accès à l'emploi impactent d'abord les jeunes issus des milieux populaires sans formation. Les jeunes originaires des classes moyennes titulaires de formations dévaluées voient eux aussi leur entrée dans le monde professionnel différée de manière importante après l'obtention de leur diplôme. Ce sont finalement les jeunes issus des classes supérieures ayant fait de longues études qui réussiront plus rapidement à « se placer ». Ainsi, le caractère désormais plus incertain des positions professionnelles dans l'âge adulte participe aussi au prolongement et à la dispersion des itinéraires empruntés pendant la jeunesse.

⁴¹ R. Castel, *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Fayard, 1995.

⁴² O. Galland, « Précarité et entrées dans la vie », op. cit.

⁴³ Ibid.

1.4.3 Les modes de vie contemporains

La jeunesse a donc changé car le parcours entre l'école et le travail s'est allongé et complexifié. Mais la jeunesse se fait aussi l'écho d'un autre parcours : celui qui va de la famille d'origine à la famille de procréation. Or, là aussi, la seconde moitié du XX^{ème} siècle a été marquée par des changements dans les modes de vie, qui ont contribué à modifier les expériences vécues pendant cette période de transition. Comme le montrent Jean-Hugues Déchaux⁴⁴ mais aussi Michel Bozon et François Héran⁴⁵, nous assistons progressivement depuis les années 1960 à la fin de la morphologie « traditionnelle » de la famille au profit de nouvelles formes de vie conjugale et familiale. Le recul du mariage, la banalisation du divorce, la diffusion de la cohabitation hors-mariage mais aussi la multiplication des familles monoparentales et recomposées sont autant d'éléments qui contribuent à rendre plus incertaines les positions de l'âge adulte. La vie sentimentale des jeunes constitue ainsi désormais une période plus étendue d'expérimentations. Pour s'en convaincre, on peut par exemple évoquer le temps entre le premier rapport sexuel et le premier enfant, qui s'est considérablement étendu depuis un demi-siècle⁴⁶. Dès lors, les frontières avec l'âge adulte sont moins évidentes, l'installation en ménage et l'accès à la parentalité sont différés. Le processus de la jeunesse, sous cet aspect, se retrouve également allongé et complexifié.

Si nous venons de les aborder séparément, les trois phénomènes concourant aux transformations de la jeunesse se retrouvent en fait mêlés dans les biographies des individus. L'allongement des études, la précarisation de l'emploi et les modes de vie contemporains génèrent des situations qui s'enchevêtrent pour impacter ensemble toutes les composantes du processus de passage à l'âge adulte. Ainsi nous avons vu que c'est notamment pour pallier les difficultés rencontrées sur le marché de l'emploi que la poursuite des études supérieures se généralise. Mais l'accès problématique à l'indépendance économique (par l'emploi) peut aussi se traduire par une prolongation de la dépendance à la famille d'origine. Dans la mesure où l'entrée dans la vie active est repoussée, la décohabitation parentale et l'installation en couple peuvent parfois aussi être différés, notamment dans les milieux populaires où la famille

⁴⁴ J-H. Déchaux, *Sociologie de la famille*, Paris, La Découverte, col. Repères, 2009.

⁴⁵ M. Bozon, F. Héran, *La formation du couple. Textes essentiels pour la sociologie de la famille*, Paris, La Découverte, col. Grands Repères, 2006.

⁴⁶ N. Bajos, M. Bozon (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008.

d'origine n'a pas forcément les ressources pour remédier à ces difficultés d'installation, comme le montre Thierry Blöss⁴⁷. Bien souvent, la naissance du premier enfant attendra alors aussi que les conjoints aient terminé leurs études et aient trouvé un emploi.

Des tensions existent ainsi entre les différents calendriers professionnels, matrimoniaux et résidentiels, qui font aujourd'hui de la jeunesse un processus prolongé au cours duquel se jouent des mouvements sur des rythmes différents, pour accéder à des positions plus instables.

1.5 Derrière la diversification des trajectoires, des différences sociales

Les événements traditionnellement retenus pour évoquer la fin de la jeunesse (les seuils d'accès à l'âge adulte que nous avons évoqué) ne sont donc plus concentrés précocement sur une courte période de la vie mais sont au contraire de plus en plus repoussés et désynchronisés dans le cours de l'existence. Comme le récapitule Olivier Galland⁴⁸, ces seuils sont aujourd'hui franchis plus tard, sur un temps plus long, de manière plus incertaine.

La jeunesse telle que nous la pensons, c'est-à-dire comme un processus d'évolution vers l'autonomie de l'âge adulte, semble ainsi désormais marquée par une diversification des trajectoires. Les transitions entre les positions se faisant de manière plus progressive, sur des rythmes différents selon les individus, les situations vécues étant incertaines, instables et précaires, les parcours apparaissent en effet plus hétérogènes. Cependant, cet éclatement entre les itinéraires empruntés par les uns et les autres ne doit pas nous interdire de chercher à dégager différents modèles du passage à l'âge adulte. L'inégale répartition des ressources dans la société semble en effet tracer des lignes de démarcation significatives entre les expériences vécues par les différents jeunes d'une même génération.

Comme nous l'avons vu, les mutations de la jeunesse, conséquentes des évolutions récentes de la scolarité et du monde professionnel, sont toujours nuancées par des contrastes entre les milieux sociaux. La démocratisation scolaire apparaît en fait ségrégative, les difficultés rencontrées sur le marché de l'emploi touchent inégalement les catégories socioprofessionnelles et l'aide à l'installation fournie par la famille d'origine s'avère elle aussi

⁴⁷ T. Blöss, *Les liens de famille. Sociologie des rapports entre générations*, op. cit.

⁴⁸ O. Galland, *Sociologie de la jeunesse*, 5ème édition, Paris, Armand Colin, 2011.

inégaie selon les classes sociales. Si l'entrée dans la vie adulte semble moins codifiée, si les parcours apparaissent moins linéaires, une certaine reproduction des inégalités sociales est ainsi toujours à l'œuvre.

Les travaux de Louis Chauvel⁴⁹ cherchant à mesurer les déplacements sociaux entre parents et enfants ont établi l'existence d'une tendance à l'hérédité de catégorie socioprofessionnelle. Pendant une courte période après la seconde guerre mondiale, la mobilité sociale intergénérationnelle ascendante a certes constitué en France une régularité statistique. Certains auteurs comme Henri Mendras⁵⁰ ou Robert Nisbet⁵¹ aux Etats-Unis ont alors annoncé la disparition des classes sociales et de leurs antagonismes, au profit d'une « moyennisation » de la société. Pourtant, selon Camille Peugny⁵², cette hausse objective de la mobilité sociale n'a pas été le fait d'une société plus juste ou plus méritocratique, mais plutôt la conséquence d'un mouvement d'ensemble vers le haut de toute la structure sociale sur cette période. Les générations d'après 1950 ont bénéficié des phénomènes singuliers de la massification scolaire (que nous avons déjà évoquée) et de la tertiarisation de l'économie. Robert Castel⁵³ relève que, depuis les années 1970, un phénomène de déclassement est apparu en conséquence des transformations du capitalisme industriel et de la détérioration du compromis salarial. Toujours selon Camille Peugny⁵⁴, la tendance actuelle est désormais à une stabilisation, voire à une intensification de la reproduction sociale. En outre, il faut souligner que les épisodes effectifs de mobilité sociale actuels se font surtout entre catégories proches. Le poids de l'origine sociale continue ainsi d'être déterminant dans le devenir des individus.

Pour observer le processus d'accès à l'âge adulte dans les biographies, il nous semble alors judicieux de mobiliser une approche par les classes sociales. Sous ce flou apparent qui semble caractériser la jeunesse contemporaine, penser les différences de milieu social nous permet d'apprécier comment se distinguent les trajectoires et comment se distribuent en conséquence les positions associées à l'âge adulte dans la société. Dans ces conditions,

⁴⁹ L. Chauvel, *Le destin des générations. Structure sociale et cohortes en France au XXe siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1998.

⁵⁰ H. Mendras, *La seconde Révolution française*, Paris, Gallimard, 1988.

⁵¹ R. Nisbet, « The Decline and Fall of Social Class », *The Pacific Sociological Review*, vol. 2, n°1, 1959, p. 11–17.

⁵² C. Peugny, *Le destin au berceau. Inégalités et reproduction sociale*, Paris, Seuil, col. La République des idées, 2013.

⁵³ R. Castel, *La montée des incertitudes. Travail, protections, statut de l'individu*, Paris, Seuil, col. La couleur des idées, 2009.

⁵⁴ C. Peugny, *Le destin au berceau. Inégalités et reproduction sociale*, loc. cit.

observer le processus de la jeunesse dans les biographies de chacun, c'est alors aussi observer comment les inégalités sociales se reproduisent d'une génération à l'autre.

Cela est d'autant plus vrai qu'en France, selon Cécile Van de Velde⁵⁵ qui compare la situation nationale à celle d'autres pays d'Europe, le modèle de trajectoire qui prévaut chez les jeunes est encore très imprégné de la logique d'intégration sociale. La jeunesse est spécifiquement perçue comme une période d'investissement en vue d'accéder aux positions sociales de l'âge adulte. Le diplôme notamment y est tout particulièrement valorisé comme la porte d'accès assurant l'installation dans un métier lui correspondant. Au cours de ce processus, le milieu social va donc jouer de tout son poids, tant dans les carrières scolaires empruntées que dans les différents apports que pourront fournir les relations proches de chacun (à commencer par les parents). A la sortie de la jeunesse, ce sont des positions sociales distinctes qui seront occupées par les uns et les autres. Les expériences vécues pendant cette période de transition auront contribué à légitimer la position de chacun. Car ce qui se joue dans cette période, c'est aussi l'acceptation d'un ordre social, au travers de la construction d'une identité individuelle qui fait porter sur chacun la responsabilité personnelle de sa situation.

1.6 Un processus d'individualisation

A l'issue de ces réflexions, nous avons maintenant un meilleur aperçu de ce qu'est pour nous la jeunesse et l'intérêt qu'il y a à l'observer sous cet angle : elle est un processus d'accès à l'autonomie par rapport à la famille d'origine, qui se traduit par l'installation dans les positions professionnelle, conjugale et parentale associées à l'âge adulte. Ces transitions dans le cours de la vie sont aujourd'hui plus longues et plus complexes qu'auparavant, mais l'apparente multiplicité des trajectoires dissimule toujours des logiques de reproduction des inégalités sociales entre les générations.

Pour autant, la jeunesse n'est-elle qu'une affaire de transition dans les positions sociales ? Ce processus n'est-il que le récit biographique de mouvements dans les espaces scolaire, professionnel, familial, vers de nouveaux statuts ? Nous venons justement d'énoncer que les positions de l'âge adulte, tant dans l'emploi que dans la famille, sont aujourd'hui moins certaines et moins durables. On continue d'évoluer même dans la suite des biographies et les frontières marquant objectivement la fin de la jeunesse sont plus floues. Nous pouvons alors

⁵⁵ C. Van de Velde, *Devenir adulte. Sociologie comparée de la jeunesse en Europe*, op. cit.

nous demander si les grandes transformations qu'a connues la jeunesse depuis un demi-siècle n'ont pas radicalement transformé le type d'expériences subjectives vécues à ce moment des biographies.

1.6.1 Un « nouvel âge de la vie » ?

Pour Michel Bozon⁵⁶, puisque la jeunesse n'est plus autant marquée par le franchissement de seuils définitifs, les individus accordent plutôt de la valeur aux « premières fois » qui jalonnent leur parcours. Sortes de rites contemporains qui n'amorcent que des évolutions symboliques et ponctuelles, ces expériences toujours plus nombreuses s'accumulent et servent de repères temporels. La première cigarette, le premier rapport sexuel, la première voiture, les premières vacances loin des parents, le premier salaire, ou encore le premier logement sont des exemples de ces « étapes » à portée limitée. Selon Marc Bessin⁵⁷, elles sont vécues comme autant des rites de passage par les jeunes, alors même que la pertinence d'une telle notion est limitée au regard de la réversibilité de nombreuses situations.

La désynchronisation des calendriers scolaires, professionnels, matrimoniaux et les modes de vie contemporains ont en fait contribué à généraliser une situation inédite dans les biographies. D'un côté, l'indépendance matérielle des individus est obtenue plus tard dans le cours de la vie : parce que la scolarité se prolonge et que l'entrée dans l'emploi est différée, les jeunes restent plus souvent et plus longtemps tributaires de leurs parents. Mais dans le même temps, l'autonomie privée est accordée plus tôt : alors qu'ils vivent encore chez leurs parents, les jeunes sont invités à se responsabiliser et à penser plus librement leur devenir personnel, tant dans leur carrière scolaire, que dans la gestion de leur vie sentimentale et sexuelle. Le droit de sortir le soir avant 18 ans s'est par exemple affirmé au fil des générations, comme le montrent Nathalie Bajos et Michel Bozon⁵⁸. Il existe bien sûr des nuances dans l'autonomie accordée aux jeunes selon les sexes et les milieux sociaux, nous y reviendrons.

Ce que nous souhaitons mettre en avant, c'est que les évolutions de la jeunesse et de la morphologie des liens familiaux ont aussi contribué à renégocier les rapports entre générations : aux contrôles directs autrefois exercés par les parents s'est substitué un appel à la responsabilisation individuelle et à l'engagement personnel dès l'adolescence (non sans

⁵⁶ M. Bozon, « Des rites de passage aux "premières fois". Une expérimentation sans fins ? », op. cit.

⁵⁷ M. Bessin, « Les transformations des rites de la jeunesse », op. cit.

⁵⁸ N. Bajos, M. Bozon (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, op. cit.

crainte chez les parents comme le montre Michel Bozon⁵⁹). Puisque les parcours sont moins tracés, les jeunes sont désormais invités à construire leur propre itinéraire, et ainsi à façonner leur propre identité. Selon François de Singly⁶⁰, une des nouvelles fonctions de la famille contemporaine est justement d'accompagner les jeunes dans leur processus de construction identitaire. C'est en effet dans cet entre-deux qui s'allonge, entre la famille d'origine et l'âge adulte, que se succèdent toutes ces nouvelles expériences, toutes ces « premières fois », au point que la jeunesse puisse être reconnue et valorisée comme une véritable période d'expérimentation au cours de laquelle on se découvre et l'on se construit une identité.

Toujours selon Michel Bozon⁶¹, la jeunesse n'est ainsi pas vécue par les individus comme un temps de latence ni comme une attente avant les « choses sérieuses » de l'âge adulte, mais elle est au contraire appréciée comme une période toujours plus étirée d'ajustements et d'essais dans l'acquisition des attributs de la maturité, de la responsabilité et de l'indépendance. Pour Olivier Galland, elle constitue aujourd'hui une période combinant « trois phases flexibles simultanées : l'une a trait au travail - c'est la période des essais professionnels ; la seconde a trait à la sociabilité - c'est le temps des expériences amoureuses et amicales ; la dernière a trait à la résidence - c'est le temps du logement précaire et changeant »⁶². Le stationnement prolongé des jeunes dans ces statuts transitoires constitue alors pour l'auteur un « nouvel âge de la vie »⁶³, mettant en valeur ces logiques d'expérimentation. Si la jeunesse se prolonge, ce serait donc aussi parce que les personnes choisiraient de « s'attarder » quelque peu dans ces positions dégagées des responsabilités de l'âge adulte, afin de prendre le temps de « se découvrir » en tant qu'individus singuliers. De même pour Cécile Van de Velde⁶⁴, l'entrée dans la vie adulte fait désormais moins référence à l'acquisition de statuts sociaux qu'à un processus évolutif d'expérimentation et de construction identitaire, en référence à un « devenir soi ». Puisque les seuils traditionnels sont désormais moins marqués, puisque les expériences et les itinéraires sont multiples, chacun serait aujourd'hui invité à suivre son propre chemin (notamment à travers sa carrière scolaire),

⁵⁹ M. Bozon, « Autonomie sexuelle des jeunes et panique morale des adultes. Le garçon sans frein et la fille responsable », *Agora Débats/Jeunesses*, n°60, 2012, p. 121-134.

⁶⁰ F. de Singly, « La famille individualiste face aux pratiques culturelles », in O. Donnat, P. Tolila (dir.), *Le(s) public(s) de la culture. Politiques publiques et équipements culturels*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003, p. 43-57.

⁶¹ M. Bozon, « Des rites de passage aux "premières fois". Une expérimentation sans fins ? », op. cit.

⁶² O. Galland, « Précarité et entrées dans la vie », op. cit., p. 59.

⁶³ O. Galland, « Un nouvel âge de la vie », *Revue française de sociologie*, 1990, vol. 31, n°4, p. 529-551.

⁶⁴ C. Van de Velde, *Devenir adulte. Sociologie comparée de la jeunesse en Europe*, op. cit.

en fonction des positions qu'il souhaite occuper, participant à l'individualisation des trajectoires et des calendriers.

Si le processus d'individualisation à l'œuvre à ce moment-là dans les parcours est réel, nous ne pensons pas que cette définition identitaire et compréhensive du processus de la jeunesse prévale sur celle, statutaire, qui permet d'identifier les évolutions dans les positions sociales. Certes les critères d'expérimentation et de construction de soi sont aujourd'hui constitutifs de la jeunesse mais les possibilités mêmes de tels processus reposent toujours sur des supports matériels objectifs qui nous ramènent aux conditions d'existence des individus, à leur milieu social et aux positions qu'ils occupent. Comme l'explique Thierry Blöss⁶⁵, si le concept de « nouvel âge de la vie » permet de cerner les enjeux identitaires qui animent cette période toujours prolongée de l'existence, elle masque en revanche la disparité des réalités sociales vécues entre les sexes et les milieux sociaux.

En effet, les filles évoluent différemment que les garçons dans leurs parcours d'accès à l'âge adulte : elles quittent généralement plus tôt le domicile parental, pour s'installer plus souvent en couple d'après Françoise Battagliola⁶⁶, notamment en milieu populaire. Elles sont aussi plus contrôlées par leurs parents, selon Thierry Blöss⁶⁷. De plus, les phénomènes interprétés par Olivier Galland comme des reports volontaires, voire comme des stratégies individuelles, nous semblent davantage constituer des situations reposant sur un soutien apporté par la famille d'origine. Dans bien des cas, le report de l'entrée dans la vie adulte n'est en effet possible que grâce à l'aide apportée par les parents (Olivier Galland⁶⁸ lui-même évoque ce filet protecteur du soutien parental, presque toujours indispensable). Or, les ressources parentales sont bien sûr très différentes selon les milieux sociaux. Pour s'en convaincre, nous pouvons par exemple observer les différences dans les modes de décohabitation du domicile parental.

D'après Anne Pellissier⁶⁹, ce sont d'abord les jeunes issus des milieux les plus aisés qui peuvent bénéficier dès le temps de leurs études d'un logement indépendant, gage de liberté, en étant aidés financièrement par leurs parents pendant cette période. Au contraire, dans les milieux populaires, l'aide fournie par les parents de garçons peu ou pas diplômés se limite plus

⁶⁵ T. Blöss, *Les liens de famille. Sociologie des rapports entre générations*, op. cit.

⁶⁶ F. Battagliola, « Les modes sexués d'entrée dans la vie adulte », op. cit.

⁶⁷ T. Blöss, *Les liens de famille. Sociologie des rapports entre générations*, loc. cit.

⁶⁸ O. Galland, *Sociologie de la jeunesse*, 5^{ème} édition, op. cit.

⁶⁹ A. Pellissier, « Trajectoires de décohabitation et cheminements vers l'âge adulte », *Agora Débats/Jeunesses*, n°28, 2002, p. 80-92.

souvent à une possibilité offerte de re-cohabiter en cas d'échec dans l'insertion professionnelle. En conséquence, les possibilités d'épanouissement dans ce « nouvel âge de la vie » et les expériences qui y sont vécues restent toujours contingentes des environnements sociaux dans lesquels évoluent les individus.

1.6.2 Une épreuve identitaire

Une fois de plus, les phénomènes à l'œuvre pendant la jeunesse nous apparaissent nuancés selon l'origine sociale des individus. L'existence prolongée dans ce « nouvel âge de la vie », les expériences qui y sont faites et le déroulé du processus de construction identitaire sont eux-aussi contrastés par l'environnement social dans lequel évoluent les jeunes. Leurs ressources, leurs pratiques culturelles, les caractéristiques de leurs relations personnelles (à commencer par leur famille d'origine), ou encore les rapports qu'ils entretiennent avec les institutions contribuent à les aiguiller sur différents itinéraires. Pour autant, dans notre raisonnement, penser le processus de construction identitaire à l'œuvre durant la jeunesse s'avère primordial. L'étude des conditions de la production d'acteurs sociaux singularisés nous permet en effet de comprendre comment est vécu, à l'échelle des biographies individuelles, le phénomène massif de reproduction des inégalités sociales.

Même si leurs conditions d'existence sont contrastées, tous les jeunes sont invités par les institutions du monde social à parcourir leur propre itinéraire vers les positions qu'ils désirent occuper dans l'âge adulte. A travers l'expérience scolaire notamment⁷⁰, chacun est appelé à se construire une identité en tant qu'individu autonome et responsable. Ainsi Léa Lima⁷¹ décrit bien le caractère individualisant des « politiques d'activation » désormais adressées aux jeunes bénéficiant d'une assistance sociale. Les Missions locales développent par exemple une activité d'accompagnement personnalisé des jeunes, qui intègre les différentes dimensions de leur vie personnelle. Comme le détaille Anne Le Bissonnais⁷², les problèmes d'emploi sont pensés par les conseillers des Missions locales en interaction avec les éventuels problèmes de logement, de santé ou de famille, en mettant alors l'accent sur la responsabilité de l'individu et sur ses capacités d'action. Les jeunes fréquentant ces antennes sont ainsi conviés à

⁷⁰ F. Dubet, D. Martuccelli, *A l'école : sociologie de l'expérience scolaire*, Paris, Seuil, 1996.

⁷¹ L. Lima, *Pauvres jeunes. Enquête au cœur de la politique sociale de jeunesse*, op. cit.

⁷² A. Le Bissonnais, *Les Missions du possible. Avec et pour les jeunes en parcours d'insertion*, Rennes, Apogée, 2009.

participer à des événements organisés en partenariat avec d'autres organismes et des entreprises, au cours desquels ils apprennent notamment à se présenter aux autres, à échanger ou encore à mettre au point leur projet professionnel. Pour assurer l'insertion sociale, nous voyons que les conseillers tentent en fait de développer chez les jeunes les comportements socialement signifiants et convertibles permettant d'accéder à l'autonomie. C'est tout le pan du travail social actuel qu'Anthony Giddens⁷³ et d'autres auteurs à sa suite comme Marc-Henry Soulet⁷⁴, qualifient de « politique générative », c'est-à-dire promouvant une mise au travail de l'individu sur lui-même.

A l'école, au travers de l'épanouissement dans un nouvel âge de la vie et/ou au contact des institutions du travail social, chacun apprend ainsi au cours de la jeunesse à se percevoir comme « entrepreneur de lui-même » et responsable de sa trajectoire. Pourtant, nous avons vu que la tendance à l'hérédité des catégories socioprofessionnelle d'une génération à l'autre reste importante. Nous pensons alors que le phénomène de construction identitaire qui compose l'expérience contemporaine de chaque jeune participe en fait à l'acceptation par tous des logiques de cet ordre social inégalitaire. A travers ce « travail sur soi », au gré d'une trajectoire moins balisée qu'avant, ce sont les destinées contrastées des uns et des autres qui ressortent légitimées comme étant d'abord les conséquences d'expériences singulières et personnelles, là où les positions de départ de chacun dans la structure sociale sont pourtant également déterminantes. De ce point de vue, le phénomène de massification scolaire, en célébrant l'égalité des droits et l'égalité des chances, tend alors en fait à naturaliser les différences sociales. Comme le montre Marie Duru-Bellat⁷⁵, les résultats des individus sont mis sur le compte de leur capacité propre en oubliant qu'ils découlent en partie de leur environnement social.

Nous rejoignons là un constat que fait François Dubet⁷⁶. Pour cet auteur, à défaut de seuils d'entrée dans la vie adulte évidents et ritualisés, la jeunesse est désormais plutôt caractérisée par des « épreuves », des séries d'expériences qui font sens dans le processus d'accès à l'âge adulte, et qu'il s'agit de repérer. La scolarité constitue ainsi pour lui une épreuve d'investissement. Depuis que les positions sociales ne sont plus héritées mécaniquement

⁷³ A. Giddens, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994.

⁷⁴ M-H. Soulet, « De l'habilitation au maintien. Les deux figures contemporaines du travail social », *Savoirs*, vol. 18, n°3, 2008, p. 33-44.

⁷⁵ M. Duru-Bellat, *Le mérite contre la justice*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009.

⁷⁶ F. Dubet, « La jeunesse n'est-elle qu'un mot ? », op. cit.

(comme dans la société d'ordre de l'Ancien Régime), c'est désormais l'obtention d'un diplôme qui vient sanctionner le mérite des individus et qui leur donne accès à une carrière professionnelle correspondante. Or lui aussi constate que depuis que l'école est devenue « la grande machine à distribuer les individus dans la structure sociale »⁷⁷, cette épreuve ne change guère le résultat de la distribution (en termes de rapports de domination). Le mécanisme compétitif de la scolarité reste commandé par des inégalités initiales, qu'elle vient légitimer : les jeunes les plus défavorisés sont rendus responsables de leurs échecs scolaires, pendant que les élites peuvent se sentir fières de leurs réussites. Sous cet aspect, la jeunesse apparaît comme un processus qui, dans le cours des biographies, assure la production et la reproduction des inégalités sociales par la généralisation d'un rapport à soi pensé individualiste.

Pour cerner ce dernier phénomène, Dubet met alors en avant une seconde épreuve dans les biographies : une épreuve identitaire, constitutive de la jeunesse. Selon lui, les institutions sociales ont effectivement changé depuis les années 1970 pour promouvoir l'idée que désormais « tout dépend de soi ». Plutôt qu'un contrôle direct et vertical par l'école ou la famille, chacun est maintenant appelé à se percevoir comme l'auteur de sa propre vie. Les seuils d'entrée dans la vie adulte ne sont plus autant ritualisés et ce sont désormais les expérimentations de la jeunesse qui constituent les signes de la conquête de son identité. Les normes se diffusent alors plutôt de manière horizontale. Les relations personnelles, et en particulier le groupe de pairs à l'école, constituent notamment des miroirs pour tenter de se situer et de cerner les facettes de sa personnalité. Dans ce contexte, un certain culte de l'authenticité est alors entretenu : chacun se doit d'être reconnu comme un individu singulier, original et maître de son destin, malgré le conformisme des codes juvéniles et le poids des inégalités sociales dans les parcours. Voilà ce qu'est donc aussi la jeunesse : à un éclatement objectif des expériences sociales vécues par les personnes selon leurs ressources et leur milieu d'origine, correspond aussi un processus d'individualisation qui met en avant des critères identitaires pour rendre compte des destinées de chacun.

Cependant, contrairement à Dubet, nous ne pensons pas que la jeunesse soit aujourd'hui seulement organisée autour de ce processus d'individualisation, à travers cette épreuve identitaire. La jeunesse n'est pas qu'une expérience subjective. Les mouvements de positions

⁷⁷ F. Dubet, « La jeunesse n'est-elle qu'un mot ? », op. cit. p.15

sociales dans l'accès à l'autonomie de l'âge adulte constituent toujours pour nous des situations socialement contrastées, pertinentes pour éclairer les grandes divisions qui sillonnent le monde social. C'est donc l'ensemble de ces évolutions qu'il s'agit de saisir dans le cours des trajectoires pour comprendre comment se distribuent les positions sociales dans l'âge adulte.

A l'issue de ces réflexions, nous avons mis au point une définition opérationnelle de la jeunesse. Elle a pour principe d'unité de caractériser une période dynamique dans les biographies entre des positions sociales. Elle raconte le processus qui accompagne les individus depuis leur famille d'origine et jusqu'à l'acquisition des statuts sociaux de l'âge adulte (par l'installation dans les rôles professionnel, conjugal et parental). Elle a pour principe de diversité de faire état de la multiplicité des itinéraires empruntés dans le monde social pour accéder à cette autonomie. Les changements dans la scolarité, dans le monde du travail et dans les rapports familiaux à l'œuvre depuis un demi-siècle ont en effet contribué à la dispersion des expériences vécues par les uns et les autres, à la désynchronisation des calendriers professionnels, conjugaux et matrimoniaux et au prolongement de cette phase transitoire. A vrai dire, ces évolutions ont tellement marqué la jeunesse qu'aujourd'hui les itinéraires apparaissent comme individualisés. Cette période de la vie se présente alors aussi comme un temps de découverte et d'apprentissage pendant lequel se joue la construction identitaire d'un individu pensé comme autonome et singulier. Mais en fait, ce dernier processus se révèle être plus un rapport à soi qu'une réalité, puisque les positions de départ des jeunes dans la structure sociale, leurs ressources et leurs cadres culturels continuent d'orienter fortement leurs trajectoires. Simplement, à l'issue de la jeunesse, chacun est reconnu individuellement comme le responsable des positions sociales qu'il occupe.

La jeunesse est donc un double processus toujours plus étendu visant à produire des adultes, en tant qu'êtres à la fois autonomes et individualisés, alors qu'en arrière-plan se reproduisent des inégalités dans la distribution des positions sociales. Observer les parcours des jeunes vers l'âge adulte ce sera donc, pour nous, observer les logiques sociales à l'œuvre dans le cours des trajectoires et leur intériorisation à une échelle individuelle. Nous allons maintenant voir que la production de tels individus n'a pas toujours existé mais qu'elle est plutôt la conséquence d'une histoire et d'une configuration sociale particulière.

2. L'individu moderne

En même temps qu'ils évoluent dans leurs positions sociales et qu'ils accèdent aux rôles majeurs de la vie adulte, les jeunes expérimentent, apprennent à se situer dans le monde social et façonnent ainsi leur identité en tant qu'individus autonomes et individualisés. Nous avons vu que la jeunesse peut être comprise comme un temps dans les biographies consacré à l'acquisition de ces statuts et de cette identité sociale. De même, il nous faut mettre à jour le caractère socialement construit de la figure de l'individu autonome et individualisé. Cette condition de l'être humain qui peut parfois nous sembler évidente est loin d'être universelle ou intemporelle, elle apparaît au contraire comme le résultat tout particulier du procès de fabrication des individus dans nos sociétés modernes et individualistes. Pour comprendre ce qui se joue pendant la jeunesse à l'échelle d'une vie humaine, il nous faut donc resituer à l'échelle de l'histoire les conditions de l'émergence et de la production d'un tel individu (2.1), avant d'en présenter les caractéristiques et les supports (2.2).

2.1 Genèse de l'individu moderne : spécialisation des fonctions et conscience de soi

Le terme d'individu, d'abord, a quelque chose de trop englobant. De manière générale, il peut servir à désigner une personne, considérée comme une unité au sein d'une population, quels que soient ses attributs, l'époque ou encore le groupe concerné. De manière plus spécifique, la notion peut renvoyer à la situation particulière des êtres humains dans nos sociétés modernes. C'est de ce dernier individu dont nous souhaitons éclairer l'histoire et les caractéristiques, pour comprendre les expériences aujourd'hui vécues par les jeunes. Danilo Martuccelli⁷⁸ cerne bien le personnage qui nous intéresse en faisant l'énoncé d'un « raisonnement canonique » en sociologie. Dans une société homogène, aux fonctions peu différenciées, incluant peu de cercles sociaux, correspond un acteur faiblement singularisé et soumis à la tradition. Cet acteur social n'est pas un individu au sens où nous l'entendons. Dans la société d'ordre de l'Ancien Régime par exemple, deux frères, fils de paysans résidant dans le même village, développaient très certainement des pratiques et des représentations du

⁷⁸ D. Martuccelli, *Forgé par l'épreuve. L'individu dans la France contemporaine*, Paris, Armand Colin, 2006.

monde en commun, au contact des mêmes relations, en effectuant le même travail. Leurs existences sociales étaient alors suffisamment similaires pour qu'on ne puisse pas parler d'eux comme des individus (dans le sens particulier que nous développons ici). Au contraire, dans une société complexe, aux fonctions hautement différenciées et rationalisées, les acteurs déploient leur existence dans plusieurs cercles sociaux. Dans le quotidien de leur vie sociale, ils sont amenés à croiser de nombreux inconnus, à faire face à toute une variété de situations et à accomplir plusieurs tâches différentes. A notre époque, cette multiplication des rencontres, des rôles et des expériences vécues occasionne justement la singularisation de l'itinéraire de chacun : nous avons bien là affaire à des individus « individualisés ».

Dès la fin du XIX^{ème} siècle, en période de développement du capitalisme industriel, Emile Durkheim⁷⁹ estime que c'est le processus historique et mosaïque de division du travail qui a abouti, avec le passage aux sociétés modernes, à la naissance de l'individu (mais Durkheim se garde bien d'en faire une finalité de l'organisation sociale). Il constate que, jusqu'à la fin du Moyen-Age, l'affiliation au groupe absorbe l'acteur social tout entier, alors que par la suite l'individu bénéficie d'une plus grande marge de manœuvre dans la société. Entre temps, c'est en fait la complémentarité entre les personnes qui a changé de forme. Dans les sociétés traditionnelles, la solidarité y était « mécanique » car, vivant en communautés, les hommes étaient similaires. Les sentiments et les rites de la vie sociale étaient partagés ensemble : la signification des actes et des croyances s'imposait à tous, mais la survie de chacun était assurée en tant que membre du groupe. Par la suite, la spécialisation progressive des hommes dans des branches de travail toujours plus différentes a contribué à instituer une forme de solidarité « organique » : les individus coopèrent car ils ont chacun besoin du travail particulier des autres pour vivre, pour autant ils peuvent maintenant davantage se mouvoir et se penser indépendamment du groupe.

Mais la notion d'individu n'est pas qu'une question de degré de spécialisation dans les fonctions et d'autonomie par rapport au groupe, elle se fait aussi l'écho d'un certain rapport à soi. En effet au cours de l'histoire, la différenciation toujours plus élevée des positions sociales et la multiplication des rôles endossés ont aussi favorisé l'émergence d'un certain regard de l'acteur sur lui-même. Pour Georg Simmel⁸⁰, c'est ainsi la diversification des

⁷⁹ E. Durkheim, *De la division du travail social*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013 [1893].

⁸⁰ G. Simmel, *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013 [1908].

appartenances dans les sociétés modernes (on peut être à la fois un membre actif d'une entreprise, d'un club de sport, d'une association, d'une famille, d'un pays...) qui entraîne une plus grande conscience chez les êtres humains de leur individualité (tous ces groupes ne se croisent qu'à l'intérieur d'une seule et même personne). L'individu, c'est alors aussi celui qui revendique une existence en dehors et au-delà des groupes auxquels il est affilié, c'est celui qui se pense séparé de la société.

Notons pourtant que, même dans les sociétés modernes, l'individu reste toujours dépendant des autres, des groupes et de la société toute entière, tant pour satisfaire ses besoins que pour mettre au point sa propre définition sociale. L'individu et la société n'existent pas l'un sans l'autre. Simplement, la plus grande autonomie dont jouissent les acteurs dans le cadre des rapports de solidarité organique, et la reconnaissance qu'ils ont de la singularité de leurs positions sociales, les conduisent à développer ce regard individualiste, alors même que les liens d'interdépendance entre les hommes sont toujours plus nombreux. C'est Norbert Elias⁸¹ qui expose ces transformations de la conscience de soi au travers du concept de « processus de civilisation », un phénomène évolutif à l'œuvre sur plusieurs siècles. Pour lui, la régulation de la violence dans les sociétés a évolué d'une forme de répression externe exercée avec force par les autorités, vers un contrôle interne des pulsions que chacun se doit désormais d'exercer en lui-même, entre ses envies et les règles de la vie en communauté. Ce phénomène entraîne un décalage grandissant entre d'un côté les émotions contenues ou refoulées dans le for intérieur de l'individu et de l'autre la société toute entière, objectivée (à tort) comme une réalité extérieure.

Dans les sociétés occidentales, toujours selon Norbert Elias⁸², c'est à partir du XVIII^e siècle que cet élan individualiste a véritablement conquis les imaginaires. Le sentiment d'une séparation nette entre le domaine de l'intimité d'un côté et celui de la sphère publique de l'autre habite dès lors les pratiques et les représentations. C'est par exemple à cette époque qu'en littérature le genre romanesque commence à s'intéresser aux émotions et aux bouleversements internes qui animent les personnages. Les réflexions que ces derniers mènent sur eux-mêmes dévoilent des tensions entre les désirs d'émancipation individuels d'un côté et les attentes du monde social de l'autre. L'individu moderne, c'est donc l'être qui non seulement expérimente une certaine autonomie par rapport au groupe, mais c'est aussi

⁸¹ N. Elias, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Pocket, col. Agora, 2002 [1939].

⁸² N. Elias, *La Société des individus*, Paris, Pocket, col. Agora, 2004 [1987].

celui qui éprouve en conséquence une plus grande conscience de son individualité. Nous retrouvons là les deux composantes que nous avons identifiées pour définir l'âge adulte contemporain, et que le processus de la jeunesse permet de développer : autonomie (notamment par rapport à la famille d'origine) et mise au point d'une identité singularisée.

Précisons que lorsqu'on évoque ce rapport à soi individualiste, il ne s'agit pas de prétendre que les hommes d'autres époques et d'autres lieux ne jouissaient pas des capacités cognitives à pouvoir penser pour eux-mêmes. Si nous cherchions à remonter jusqu'aux origines de toute réflexivité sur soi, il nous faudrait certainement tenter de reconstituer la psyché de nos aïeux jusqu'à quelque part dans la très vaste étendue de temps que constitue la préhistoire. Ce n'est pas le sujet de notre réflexion. Nous reconnaissons volontiers aux générations antérieures aux sociétés modernes l'aptitude à examiner leur situation singulière, dans et par rapport au groupe. Comme le remarque Michel Foucault⁸³, dès l'Antiquité Marc-Aurèle témoigne d'un certain « souci de soi » dans ses Pensées pour lui-même. De même, nous pouvons facilement imaginer qu'au Moyen-Âge, un prêtre pouvait, à l'intérieur de son ordre clérical pourtant très normé, réfléchir et travailler à son ascension personnelle.

Ici, il s'agit plutôt de saisir un mode spécifique de composition du collectif. Nous souhaitons appréhender la mise en place d'un ordre social basé sur l'individu et sur ses droits, dans les sociétés occidentales après la Renaissance (d'ailleurs en latin, langue de l'écrit, le mot « individu » n'apparaît pas avant le Moyen-âge tardif). Par là même, nous resituons donc l'individu comme une figure qui a émergé d'un ensemble de conditions historiques, et non comme le fait d'une condition humaine innée et universelle, comme tendent parfois à le laisser croire nos valeurs contemporaines bercées d'idéologie capitaliste (à un niveau sémantique, le terme polysémique d'« individu » participe d'ailleurs lui aussi à cette confusion).

L'individu individualisé se développe donc en conséquence de la division toujours plus avancée du travail humain et à travers la pluralité des appartenances qui relie désormais chaque homme aux autres. Au XVIII^e siècle, ce sont notamment des artistes à travers l'Europe, des banquiers ou encore des commerçants qui, en s'aventurant en dehors des cadres normés de la société d'ordres, vont valoriser la poursuite de trajectoires sociales singulières. Mais la production et la reproduction d'un tel type d'homme va aussi et surtout être assurée

⁸³ M. Foucault, *Histoire de la sexualité. Tome 3 : Le souci de soi*, Paris, Gallimard, col. Tel, 1994.

par des évolutions radicales à ce moment-là dans les structures sociales. Pour Georg Simmel⁸⁴, c'est ce nouveau rapport à soi et la volonté d'autonomie qui habitent alors les individus qui vont finir par faire éclater les systèmes stricts d'ordres au sein desquels les personnes restaient encore assignées, indifférenciées.

En France, la Révolution de 1789 vient ainsi consacrer l'individu et ses droits inaliénables. Dès lors, des changements politiques, économiques et culturels ont accompagné et soutenu la dynamique de l'individualisation⁸⁵. Une production juridique foisonnante, d'abord, donne à l'individu sa place centrale. Il est représenté comme un sujet muni d'une liberté fondatrice, ce qui le rend aussi responsable de tous ses actes. Selon l'analyse marxiste⁸⁶, des exigences économiques participent aussi au phénomène d'individualisation : c'est à la fin de l'Ancien Régime que se met en place un marché de travailleurs « libres » et spécialisés, contraints de vendre leur force de travail. Ces processus structuraux façonnent ainsi à leur tour les existences individuelles.

Notons enfin que dans ses travaux historiques, Philippe Ariès⁸⁷ situe au même siècle l'émergence d'une considération inédite accordée aux enfants dans les familles bourgeoises. Auparavant les enfants, une fois qu'ils n'avaient plus besoin de leur mère (ou de leur nourrice), basculaient directement dans le monde des adultes, en partant par exemple en apprentissage chez un maître, auprès duquel ils étaient directement considérés comme de véritables « petits hommes ». Mais en accord avec la reconnaissance nouvellement apportée aux êtres en tant qu'individus uniques et sensibles, une période de la vie commence à être dégagée, dans ces milieux, pour que l'enfant puisse se consacrer à la construction de son identité adulte. L'invention de l'adolescence dans ces familles est donc indissociable de l'émergence de l'individu moderne, préfigurant la généralisation à venir d'un âge de la vie toujours plus étendu et dont nous avons déjà étudié les contours : la jeunesse, en tant que processus résolument dédié à l'affirmation de l'individu. Un individu dont nous comprenons mieux maintenant les attributs fondamentaux d'autonomie et de singularité.

⁸⁴ G. Simmel, *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*, op. cit.

⁸⁵ Voir Xavier Molénat (dir.), *L'individu contemporain. Regards sociologiques*, 2ème édition, Paris, Editions Sciences Humaines, 2014.

⁸⁶ M. Godelier, « La théorie de la transition chez Marx », *Sociologie et sociétés*, vol. 22, n°1, 1990, p. 53–81.

⁸⁷ P. Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Points, 2014 [1960].

2.2 Expériences et supports de l'individu moderne

Sans que personne ne l'ait programmé, et sans qu'il ne s'agisse non plus d'une issue inévitable, les actions humaines dans les sociétés occidentales se sont progressivement objectivées en de nouvelles structures sociales qui aujourd'hui façonnent les hommes comme des individus. Mais pour bien comprendre ce qui se joue actuellement dans les trajectoires des jeunes vers l'âge adulte, dans la construction d'une identité singulière et dans l'acquisition des statuts sociaux de l'autonomie, il nous faut aussi saisir comment les dynamiques de l'individualisation sont aujourd'hui supportées par différents phénomènes sociaux.

2.2.1 La figure de l'individu autonome et responsable

Deux à trois siècles de production de normes juridiques, économiques, politiques et culturelles soutiennent aujourd'hui l'existence de l'individu, tel que nous le concevons jusque dans les actes les plus ordinaires de la vie sociale. Alors que dans l'histoire de la pensée occidentale, l'individu n'était auparavant perçu que comme un élément particulier au sein d'un modèle plus général (notamment un modèle religieux), voilà que la modernité a renversé l'équation : l'individu est devenu lui-même le modèle à accomplir. Pour Danilo Martuccelli⁸⁸, le mouvement structurel d'individualisation est ainsi le plus certain principe d'unité de la société contemporaine, plus encore que le processus de rationalisation (qui serait assailli de mouvements contradictoires) ou que le processus d'« égalitarisation » (trop insuffisant). Aujourd'hui le centre de gravité de la société n'est plus l'église, ni le politique, ni l'économique mais l'individu et ses droits. La vie sociale toute entière s'organise autour de ce rapport à soi proprement individualiste.

Cela n'est pas sans conséquences sur les réalités alors vécues par les acteurs sociaux. Selon Danilo Martuccelli⁸⁹, une des expériences fondamentales de la modernité est, pour l'individu, d'éprouver une dissociation entre lui et le monde social. Nous retrouvons là la dichotomie illusoire mise en avant par Norbert Elias⁹⁰ dans le « processus de civilisation », entre le sujet d'un côté et la société de l'autre : c'est paradoxalement au moment où l'individu est davantage relié aux autres, quand ses activités quotidiennes l'engagent auprès de personnes

⁸⁸ D. Martuccelli, *Forgé par l'épreuve. L'individu dans la France contemporaine*, op. cit.

⁸⁹ Ibid.

⁹⁰ N. Elias, *La Société des individus*, op. cit.

différentes et dans des cercles toujours plus nombreux, qu'il prend conscience de l'originalité de sa position, au fondement de son individualité.

Aujourd'hui, dans le cadre d'un capitalisme mondialisé, les vies humaines sont plus que jamais imbriquées les unes avec les autres, jusqu'à l'échelle de la planète. Qu'il s'agisse de se procurer un revenu par l'emploi (sur un marché parfois en concurrence avec d'autres régions du monde), de subvenir à ses besoins par la consommation (par l'achat de biens fabriqués sur tous les continents), ou encore d'assurer sa propre protection (au travers d'alliances militaires internationales), l'individu est obligé de coopérer avec les autres dans un jeu de dépendances réciproques toujours plus nombreuses, qu'a eu à cœur de décrire Norbert Elias⁹¹. Du point de vue de l'acteur social cependant, la conduite de sa trajectoire individuelle apparaît plus autonome car davantage singularisée, au travers des multiples situations parfois contradictoires dont il fait l'expérience, et au gré des différentes positions qu'il occupe dans plusieurs cercles sociaux. Ainsi l'individu n'existe, ne se reconnaît et ne bénéficie de son autonomie qu'en relation avec les autres. Pourtant il semble que l'idée d'un individu responsable et indépendant, voire parfois opposé à la société, ait pris de l'ampleur dans le monde social ces dernières décennies. Car au-delà de l'expérience personnelle de dissociation entre le sujet et la société, les institutions sociales actuelles concourent aussi à promouvoir cette figure de l'individu libre et responsable.

Comme nous l'avons vu plus tôt dans ce chapitre, la société française a beaucoup évolué pendant la seconde moitié du XX^e siècle. Le prolongement généralisé de la scolarité, les difficultés économiques qui bousculent l'accès et les rapports à l'emploi ou encore les morphologies désormais plurielles des modèles familiaux ont contribué à transformer en profondeur l'expérience de la jeunesse. Ces évolutions se font aussi l'écho, dans le même temps, d'un phénomène d'affirmation de la dimension individuelle dans la vie sociale. Comme l'explique François Dubet⁹², aujourd'hui, les modèles familiaux, politiques et religieux n'affichent plus le puissant caractère normatif sur les vies individuelles qui les caractérisait encore il y a peu. C'est l'idée contemporaine selon laquelle « tout dépend de soi » que nous avons déjà évoqué et avec laquelle les jeunes doivent notamment composer pour construire leur parcours et leur identité. Désormais chacun est incité à prévoir, ajuster et contrôler librement sa trajectoire personnelle. Le discours de l'institution scolaire à destination des

⁹¹ N. Elias, *La Société des individus*, op. cit.

⁹² F. Dubet, *Le déclin de l'institution*, Paris, Seuil, col. L'épreuve des faits, 2002.

élèves a par exemple évolué d'une prescription directe des comportements (hérité du modèle de la religion) vers un appel à la responsabilisation et l'engagement individuel, selon François Dubet et Danilo Martuccelli⁹³.

Ainsi, à l'inverse de la dynamique croissante du processus d'individualisation, les institutions de tout ordre semblent perdre du terrain. Depuis les années 1970, comme l'analyse François Dubet⁹⁴, l'idée d'une crise des institutions se diffuse, notamment dans les discours médiatiques : le sentiment d'appartenance à la classe ouvrière se délite, les églises se vident, le pouvoir politique semble impuissant face aux volontés des firmes multinationales... Les collectifs organisés, en tant que dispositifs symboliques et pratiques chargés d'instituer des sujets, perdraient de leur pertinence pour comprendre et agir sur le monde social, au point qu'on puisse parler de « déclin de l'institution ». Au milieu de ces nuages, l'individu seul est appelé à devenir son propre « commandant de bord » pour conduire sa trajectoire.

Mais plutôt que décliner, il semble en fait que les institutions qui encadrent les activités de la vie sociale aient évolué pour promouvoir elles aussi l'idée d'un individu indépendant et responsable. Selon Robert Castel⁹⁵, ce sont notamment les politiques néolibérales à l'œuvre depuis les années 1980 dans plusieurs pays des sociétés occidentales qui ont aussi contribué à imposer cette figure particulière de l'individu, comme le seul acteur capable de résoudre les défis du monde moderne. Il n'y a qu'à constater, par exemple, l'évolution du métier de conseiller à l'emploi ANPE (aujourd'hui Pôle Emploi) étudiée par Yolande Benarrosh⁹⁶ : l'institution axe désormais sa parole sur la responsabilité spécifique du demandeur d'emploi face à sa situation (à travers l'élaboration de bilans de compétences, ou encore par la mise en place de formations adaptées aux aspirations individuelles), là où les rapports étaient avant moins « personnalisés ». Nous retrouvons là aussi les politiques publiques « d'activation » à destination des jeunes, déjà évoquées, qui visent à équiper les individus des capacités socialement valorisées permettant d'engendrer des résultats autonomes. Marc-Henry Soulet⁹⁷ montre également comment, dans les entreprises, les contextes d'exercices des activités professionnelles se sont transformés (notamment avec la tertiarisation de

⁹³ F. Dubet, D. Martuccelli, *A l'école : sociologie de l'expérience scolaire*, op. cit.

⁹⁴ F. Dubet, « Déclin de l'institution et/ou néolibéralisme ? », *Education et sociétés*, vol. 25, n°1, 2010, p. 17-34.

⁹⁵ R. Castel, C. Haroche, *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi. Entretiens sur la construction de l'individu moderne*, Fayard, 2001.

⁹⁶ Y. Benarrosh, *Recevoir les chômeurs à l'ANPE*, Paris, L'Harmattan, 2006.

⁹⁷ M-H. Soulet, « La vulnérabilité comme catégorie de l'action publique », *Pensée plurielle*, vol. 10, n°2, 2005, p. 49-59.

l'économie) pour demander aujourd'hui aux travailleurs plus de réactivité et de prise d'initiative, engageant jusqu'à leur singularité propre. Les nouvelles formes de management, analysées par Vincent de Gaulejac⁹⁸, s'efforcent d'ailleurs d'obtenir l'adhésion subjective des individus plutôt que leur simple obéissance. Il semble en fait qu'il s'agisse d'une nouvelle étape de ce que Talcott Parsons dénommait déjà « l'individualisme institutionnel »⁹⁹ : l'individu est le modèle à accomplir et les structures sociales sont désormais organisées pour assurer la production de ce type d'hommes.

Dans le contexte sociétal actuel, l'expérience de dissociation entre le sujet et le monde social éprouvée par les personnes, ainsi que les nouvelles formes institutionnelles, concourent donc ensemble à rendre évidente, voire naturelle, l'idée d'un sujet libre, autonome et responsable. Mais pour nous qui venons de mettre à jour les circonstances historiques d'émergence de l'individu et les modalités structurelles de sa reproduction, il nous apparaît que ce travail de « naturalisation » de la condition de l'individu moderne va surtout participer à légitimer les différences sociales entre les hommes : dès lors, les réussites comme les échecs professionnels apparaissent d'abord comme l'expression de qualités ou de défaut personnels.

2.2.2 Les supports sociaux de l'individu

Exister en tant qu'individu dans une société d'individus exige, dans la vie de chacun, un travail de construction de soi pour être reconnu comme tel. Pour Danilo Martuccelli¹⁰⁰, une autre expérience fondamentale de la modernité se retrouverait alors dans le souci des acteurs de se singulariser. Dans nos sociétés, les individus ont en effet tendance à réfléchir à l'image qu'ils ont d'eux-mêmes, à celles qu'ils pensent que les autres leur attribuent, en cultivant un certain rapport à eux-mêmes pour cerner et valoriser leur individualité. Ce souci d'atypicité, qui est plus un rapport à soi qu'une réalité objective tant les codes culturels sont partagés, confine parfois au culte de l'authenticité. Nous avons déjà évoqué ce phénomène comme composante du processus de construction identitaire dans la jeunesse. Cette généralisation de la norme de l'autonomie individuelle, quand elle devient une injonction à constamment se produire soi-même, peut alors provoquer une certaine « fatigue d'être soi », comme l'appelle Alain

⁹⁸ V. de Gaulejac, *La société malade de la gestion. Idéologie gestionnaire, pouvoir managérial et harcèlement social*, Paris, Seuil, 2005.

⁹⁹ F. Bourricaud, *L'individualisme institutionnel. Essai sur la sociologie de Talcott Parsons*, Paris, Presses Universitaires de France, 1977.

¹⁰⁰ D. Martuccelli, *Forgé par l'épreuve. L'individu dans la France contemporaine*, op. cit.

Ehrenberg¹⁰¹. A travers le processus d'individualisation, les problèmes sociaux se retrouvent même « mentalisés » en termes personnels comme autant de « souffrances psychiques »¹⁰² vécues subjectivement. Des souffrances que ne connaissent pas les acteurs sociaux lorsque leur existence est toute entière accaparée par la vie en communauté, tandis que des rituels fournissent la signification de chaque pratique et de chaque représentation.

En fait, comme le résume Marc-Henry Soulet¹⁰³, les individus sont plus vulnérables dès lors qu'ils sont exposés à l'incertitude, provoquée par l'exigence de se construire et de se maintenir comme sujet responsable. Se produire soi-même, c'est aussi savoir communiquer, négocier, se motiver, gérer son temps... Les exigences de responsabilité sont accrues, les individus se retrouvent plus fragiles et davantage isolés face à ce travail jamais terminé de réalisation personnelle. Selon les positions dans lesquels ils sont engagés, selon les ressources dont ils disposent, tous les individus ne sont pas exposés de la même manière à ces fragilités. Jusque dans les capacités à se présenter et à être reconnu positivement comme un individu, nous allons retrouver des logiques de domination basées sur la reproduction des inégalités sociales.

Robert Castel¹⁰⁴ est un auteur qui a travaillé à mettre à jour les supports sociaux à l'œuvre derrière les possibilités même d'exister en tant qu'individu, et leur inégale répartition entre les personnes. Dans une approche objectiviste, il montre qu'il est nécessaire de posséder plusieurs moyens matériels pour effectivement se conduire en individu, c'est-à-dire pour être relativement autonome, pour s'exprimer en son propre nom ou encore pour avoir une certaine liberté de choix. Pour qu'un individu soit considéré comme responsable, il faut ainsi s'assurer qu'il ait les possibilités réelles d'exercer sa liberté : il a besoin de ressources matérielles et de droits lui offrant l'occasion de développer sa propre trajectoire, ce que l'économiste Amartya Sen¹⁰⁵ appelle des « capacités ».

Le premier support de l'individu indépendant que Robert Castel¹⁰⁶ identifie est la propriété privée. Le droit à la propriété individuelle fait en effet partie de ces supports qui nous sont hérités directement de la Révolution française, au moment où se met en place une société

¹⁰¹ A. Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998.

¹⁰² J. Ion (dir.), *Travail social et souffrance psychique*, Paris, Dunod, 2005.

¹⁰³ M-H. Soulet, « La vulnérabilité comme catégorie de l'action publique », op. cit.

¹⁰⁴ R. Castel, *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, op. cit.

¹⁰⁵ A. Sen, *Ethique et économie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012 [1993].

¹⁰⁶ R. Castel, *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, op. cit.

individualiste. Par exemple, par son article 19, la déclaration des droits de l'homme de 1789 fait déjà de la propriété un droit « inviolable et sacré ». Car en possédant un patrimoine, des biens, l'individu s'assure des revenus qui lui permettent effectivement d'être plus autonome, puisqu'il a le temps et les moyens de développer des stratégies individuelles. Au contraire, comme l'analyse Karl Marx¹⁰⁷, sur le marché du travail, la personne qui ne dispose pas de ressources est forcément commandée par le besoin. Elle ne peut pas attendre ni développer de stratégie alternative : elle se plie à ce qu'on lui impose. En ce sens, elle ne peut pas vraiment être un individu puisqu'elle n'exerce aucune autonomie. Ainsi, comme le résume Robert Castel, dans ce contexte sociétal, « c'est par la propriété privée que l'homme peut accéder à la propriété de soi »¹⁰⁸.

Ce constat, le philosophe John Locke le faisait déjà dans son Angleterre du XVIème siècle. Il l'accompagnait d'une autre observation qui est elle aussi toujours d'actualité : la propriété privée est le support de l'individu, mais la majorité des personnes en sont dépourvus. Robert Castel raconte alors comment, à partir de la fin du XIXème siècle, d'autres supports sont progressivement et péniblement mis en place, afin de donner une chance aux non-propriétaires de devenir à leur tour des individus. Une « propriété sociale » qui donne accès à des ressources collectivisées voit ainsi le jour. Protections sociales, mutualisations des risques et nouveaux droits sociaux garantis constituent autant de supports qui permettent petit à petit de généraliser à d'autres hommes le processus d'individualisation, en les faisant rentrer dans un système de protection collectif. « A défaut d'être propriétaire de biens, le travailleur devient propriétaire de droits »¹⁰⁹ résume Robert Castel.

Propriété privée et/ou propriété sociale sont ainsi les deux supports majeurs requis pour devenir un individu capable d'être reconnu et traité comme tel dans la société. Dans l'analyse de Robert Castel, le travail occupe alors une place prépondérante puisque c'est bien souvent à partir de leur activité professionnelle que les individus conquièrent ces supports, qu'il s'agisse de la propriété elle-même ou bien de protections qu'offre la condition salariale. Sans ces ressources indispensables, les personnes ne peuvent pas assurer une existence autonome ni développer de stratégies individuelles. Or, la distribution des positions professionnelles

¹⁰⁷ A. Vachet, « La dialectique de l'individu et de la collectivité dans la pensée de Marx : Remarques pour une esquisse d'une théorie marxiste des fondements des droits et des libertés humaines », *Philosophiques*, vol. 2, n°1, 1975, p. 23–53.

¹⁰⁸ R. Castel, *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, op. cit., p. 16.

¹⁰⁹ R. Castel, *La montée des incertitudes. Travail, protections, statut de l'individu*, op. cit., p. 416.

dans la société (et la reconnaissance de ce qui est reconnu ou non comme un travail) est conditionnée par de nombreuses inégalités sociales. Nous avons vu comment l'hérédité de catégorie socioprofessionnelle constitue toujours une tendance lourde sur les destinées individuelles, et comment l'école participe aussi à reproduire des logiques de domination.

Dans ces conditions, lorsque les normes d'autonomie et de responsabilité continuent de s'exercer avec force dans le cadre d'une exigeante production de soi, ce sont les supports même de l'individu qui sont niés. Les inégalités sociales elles-mêmes se retrouvent singularisées. L'individu en échec social (à l'école, au travail) est reconnu comme le seul, ou du moins le principal, responsable de sa situation, malgré les processus objectifs qui concourent à l'inégale distribution des ressources et des supports. C'est ce phénomène analysé par Didier Demazière¹¹⁰ qui permet de culpabiliser les chômeurs ou les « disqualifiés » du système scolaire, pendant que ceux qui ont les ressources peuvent s'inscrire dans une compétition « entre égaux ».

Pour Robert Castel, la condition de l'individu moderne est ainsi toujours éprouvée par excès ou par défaut. Les individus par excès sont ceux qui possèdent les supports (et donc les ressources) pour vivre positivement la singularisation de leur trajectoire. Le souci de leur authenticité les conduit parfois aussi à se passionner d'eux-mêmes. Ils perçoivent la société comme un obstacle à leurs potentialités, tandis qu'ils ont évacué toutes les déterminations structurelles qui les inscrivent pourtant dans le monde social. A l'inverse, les individus par défaut constituent une catégorie regroupant les exclus et les précaires qui, n'ayant pas accès à suffisamment de supports (et de ressources), développent un rapport négatif à leur individualité. Face à l'exigence de porter la responsabilité de ce qu'ils subissent, ces individus malgré-eux souffrent de porter une identité qui semble inaboutie, au regard des possibilités qui leur étaient offertes de « se réaliser ». Marc-Henry Soulet¹¹¹ détaille d'ailleurs comment, quand le travail social ne peut plus constituer une activité générative transitoire visant l'autonomisation des individus mais qu'il devient un exercice de gestion durable de l'assistance aux personnes vulnérables, il s'agit alors d'abord d'assurer la réhabilitation de l'individu comme personne morale et porteur de dignité.

¹¹⁰ D. Demazière, « La négociation des identités des chômeurs de longue durée », *Revue française de sociologie*, vol. 33, n°3, 1992, p. 335-363.

¹¹¹ M-H. Soulet, « La vulnérabilité comme catégorie de l'action publique », *op. cit.*

Dans le contexte actuel de notre société, la norme d'autonomie contribue donc aussi à légitimer des inégalités sociales. Il existe ainsi un réel enjeu à repérer et à révéler les supports personnels qui accompagnent les acteurs sociaux dans l'expérience de leur trajectoire individuelle. Cela est d'autant plus vrai au moment où les supports collectifs permettant de se substituer à l'absence de propriété privée assurent de moins en moins leur rôle. En effet depuis les années 1970 (en parallèle du nouvel essor de la figure de l'individu autonome) la dynamique néolibérale à l'œuvre dans les politiques publiques tend à remettre en cause les régimes de protections collectives. Marc-Henry Soulet parle de « dé-collectivisation des protections »¹¹² pour évoquer la façon dont les coûts des risques jusque-là assumés par la collectivité sont progressivement rebalancés vers les individus au nom de leur responsabilité. Les règles sociales sont ainsi flexibilisées, l'accès aux droits se retrouve davantage singularisé et conditionné à l'engagement des personnes à participer activement à leur propre intégration. Au contact des Caisses d'allocations familiales par exemple¹¹³, les individus doivent désormais travailler à afficher le profil adapté pour bénéficier d'un droit social conditionné. Dans cet exercice, les autres sont alors perçus comme des concurrents dans l'accès à cette ressource limitée, ce qui soumet à une individualisation forcée des personnes qui nécessitent pourtant des supports sociaux dans le développement de leur autonomie. Pour Robert Castel¹¹⁴, cette inflexion est d'autant plus périlleuse que ce sont des collectifs qui avaient permis l'acquisition de ces supports, en les imposant au travers d'un Etat social. Or selon lui, le processus d'individualisation est aujourd'hui si avancé que de telles organisations ont perdu de leur efficacité. En effet, les acteurs sociaux sont de moins en moins conduits à se penser en référence à des collectifs dans leurs activités, tant ils sont pris dans ce rapport « entrepreneurial » à eux-mêmes. Dès lors, il est plus difficile pour les acteurs sociaux en position de faiblesse de continuer à exister positivement en tant qu'individus, sans être en position de dépendance.

Ainsi aujourd'hui, lorsque nous observons les jeunes accéder aux positions sociales de l'âge adulte, au travers de trajectoires singulières au cours desquelles chacun construit son identité,

¹¹² M-H. Soulet, « La vulnérabilité comme catégorie de l'action publique », op. cit., p. 51.

¹¹³ S. Bérout, P. Bouffartigue, H. Eckert, D. Merklen, *En quête des classes populaires. Un essai politique*, Paris, La Dispute, 2016.

¹¹⁴ R. Castel, *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, op. cit.

nous n'assistons pas au déroulé d'un phénomène universel. L'émergence d'un acteur autonome et individualisé est la conséquence particulière d'une division du travail social toujours plus spécialisée et d'une diversification des appartenances qui, dans l'histoire, a contribué à rendre les hommes moins dépendants des groupes auxquels ils sont affiliés, et à ce qu'ils portent sur eux-mêmes un certain regard individualiste, alors même qu'ils continuent à exister en relation avec les autres. Dans ce contexte, les acteurs sociaux éprouvent en effet une dissociation entre le sujet et la société, quand bien même ce sentiment résulte justement de l'intériorisation de modèles collectifs soutenant les conduites individuelles. Conjugué à de nouvelles formes institutionnelles vantant une conception libérale de l'individu, ces phénomènes favorisent alors la négation de tous les supports sociaux de l'individu pour ne mettre en avant que son autonomie et sa responsabilité.

A l'issue de ces réflexions sur les conditions d'existence de l'individu moderne, nous pouvons donc appréhender les trajectoires individuelles des jeunes sous un aspect bien particulier. Dans notre étude du processus de la jeunesse, nous nous proposons en fait de repérer certains supports sociaux venant accompagner les jeunes dans leur accès aux positions de l'âge adulte et dans la construction de leur identité, en ayant à l'esprit que l'expérience de leur individualité les conduits à sous-estimer le rôle de ces supports. Les ressources pour accomplir cette exigence de production de soi peuvent être d'ordre sociale, économique, ou encore culturelle, mais dans cette recherche nous nous focaliserons particulièrement sur les supports véhiculés par et dans l'entretien des relations personnelles.

Mais avant de décrire la manière spécifique dont nous allons examiner les trajectoires des jeunes, il nous faut encore mettre au clair la façon dont nous concevons les pratiques et les représentations de ces acteurs sociaux. En effet, pour éclairer leurs choix et leurs évolutions dans le monde social, nous pensons qu'il nous faut d'abord apprécier la manière dont les expériences passées colorent les conduites présentes. Nous pensons aussi que les relations personnelles des jeunes participent tant à influencer leurs habitudes que par ailleurs ils les engagent dans certaines situations. Il nous faut donc mettre à jour les façons dont nous pensons les logiques d'action et de réflexion de cet individu moderne que nous avons décrit. Cela va nous amener à penser la façon dont son passé et son présent se conjuguent dans les différents contextes de ses activités sociales.

3. L'être social

Dans les sociétés modernes, les hommes sont de plus en plus singularisés. Les consciences individuelles s'autonomisent. Nous nous demandons alors comment pensent et agissent ces individus individualisés dans le monde social. Si leur existence n'est plus strictement normée par le partage de traditions communes qui fournissent les clés d'interprétation du réel et qui dictent les conduites, comment rendre compte de leurs agissements ? Il semble que la diversité des appartenances permette aujourd'hui d'exercer une certaine réflexivité sur ses pratiques. En fréquentant d'autres individus, au contact de différentes institutions, les acteurs sociaux se confrontent en effet à une pluralité d'expériences et de représentations, tandis que leur sont renvoyées des images d'eux-mêmes sensiblement différentes. Pour saisir les phénomènes à l'œuvre dans le cours du processus de la jeunesse, il nous faut donc aussi déterminer comment des influences multiples et parfois contradictoires se combinent à l'intérieur de chacun, afin d'analyser la manière dont se façonnent les identités, les comportements et les choix. En recourant au concept de socialisation (3.1) nous allons revenir sur la façon dont une certaine tradition sociologique s'est proposée de rendre compte du caractère social des actions et des manières d'être individuelles, d'abord grâce système opératoire d'un habitus unificateur (3.2) puis au travers d'un modèle permettant de penser des logiques d'action plurielles (3.3).

3.1 La socialisation

Le regard particulier que l'analyse sociologique porte sur le monde s'est justement forgé au moment où, avec le passage aux sociétés modernes, des penseurs se sont demandé de quoi étaient faits ces hommes qui ont conscience de leur individualité, et ce qui pouvait bien désormais les relier entre eux pour qu'ils continuent à faire société. A la fin du XIXème siècle, l'industrialisation et l'urbanisation provoquent en effet des transformations rapides des modes de vie et des rapports sociaux. C'est donc non sans inquiétude que les « pères fondateurs » de la discipline comme Emile Durkheim et Georg Simmel, Max Weber ou Karl Marx, interrogent la condition de l'individu moderne et la distance qu'il entretient entre lui et la société.

Pour penser l'apprentissage de leurs rôles sociaux par les acteurs, un concept-clé se développe alors peu à peu : la socialisation. La notion permet de rendre compte du fait que même si les liens qui le rattachent aux autres semblent à la fois plus lâches et pluriels, l'individu ne se construit jamais seul. Son identité demeure le produit d'influences plus ou moins hétérogènes qui s'incorporent, dans et par le déroulé habituel de l'activité sociale. L'acteur est ainsi perçu comme un lieu de production où s'intériorisent et s'actualisent des manières de faire et d'agir. Il est aussi le point de départ d'actions qui peuvent influencer d'autres personnes à leur tour et conduire à transformer plus ou moins abruptement les structures sociales. La notion de socialisation permet ainsi d'éclairer la dimension profondément relationnelle des identités individuelles.

Emile Durkheim et ses contemporains emploient peu le terme de socialisation car le concept a mis du temps avant d'être formalisé. Pourtant, à un moment où les analyses portent surtout sur des mouvements structuraux à l'œuvre à l'échelle macrosociale, ils s'intéressent déjà à la façon dont se forment en chacun « des manières d'agir, de penser, de sentir »¹¹⁵. Claude Dubar¹¹⁶ rappelle également qu'au début du XX^{ème} siècle, les travaux pionniers des anthropologues comme Ruth Benedict ou Ralph Linton ont contribué à diffuser l'idée que la personnalité des individus est le produit de la culture dans laquelle ils sont nés.

Par la suite, le concept de socialisation a été retravaillé et perfectionné par plusieurs auteurs afin de mieux rendre compte de la variation des personnalités individuelles constatée à l'intérieur d'un même groupe. Il s'agit aussi de cerner comment les multiples influences qui habitent les vies individuelles dans la modernité peuvent en même temps se conjuguer avec le sentiment d'une unité de soi. L'individu devient alors le produit complexe de processus de socialisations pluriels. Nous allons voir que nous pouvons en fait retracer une certaine histoire de la notion de socialisation comme étant celle des évolutions d'une analyse toujours plus fine des façons dont la société se dépose dans les individus et participe à orienter leurs conduites.

3.2 L'habitus, principe opératoire de la socialisation

La socialisation est une notion qui nous permet d'appréhender le processus par lequel l'acteur social développe certaines pratiques au contact des autres et des groupes. Elle permet alors

¹¹⁵ E. Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Flammarion, 1988 [1895], p. 97.

¹¹⁶ C. Dubar, *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin, col. U, 1991.

aussi de rendre compte des manières dont se met au point une identité sociale individuelle, en rapport à ces autres et à ces groupes. En effet, l'identité n'est pas donnée à la naissance mais se met en place pendant l'enfance, elle évolue pendant la jeunesse et elle continue même à se reconstruire tout au long de la vie, selon les expériences vécues, les positions sociales occupées et les personnes rencontrées.

Comme le montre Claude Dubar¹¹⁷, c'est dans l'enfance que l'individu apprend à se situer par rapport aux autres, en fonction de son sexe, de son ethnie, de la classe sociale de ses parents. Par la suite, il s'identifie personnellement à un groupe professionnel, à un groupe culturel ou encore à un groupe d'amis. Si les instances de socialisations peuvent être plurielles et si elles se succèdent dans le cours de l'existence, la condition de l'homme est donc d'être constamment immergé dans un monde « vécu » au sein duquel d'autres hommes le précèdent et l'entourent, depuis toujours. Ainsi son environnement ne lui est pas présenté comme un univers possible parmi d'autres mais bien comme le seul monde existant et concevable. C'est en cela que la socialisation est génératrice des pratiques sociales communes : les façons d'agir et de penser les plus improbables sont exclues avant tout examen, au titre d'impensable.

Le concept de socialisation se voit donc associé d'un principe opératoire pour rendre compte des pratiques et des représentations ainsi formées et transformées. Pour décrire les habitudes personnelles qui se forment dans l'activité sociale, la notion d'*habitus* est alors utilisée. Repris du latin, ce mot traduit le grec *hexis* employé par Aristote pour désigner « les dispositions acquises du corps et de l'âme »¹¹⁸. Emile Durkheim d'abord parle d'*habitus* en évoquant « une disposition générale de l'esprit et de la volonté qui fait voir les choses sous un jour déterminé »¹¹⁹. L'auteur y décrit la façon dont le christianisme peut être considéré comme une instance de socialisation permettant le développement de certaines conceptions morales composant l'*habitus* de ses contemporains, et comment l'éducation scolaire peut également jouer ce rôle de formation des individus, de leurs valeurs et de leurs pratiques.

Mais c'est Pierre Bourdieu qui va donner au terme une définition plus exploitable pour analyser les comportements individuels. Dans une première version en 1972, il décrit d'abord l'*habitus* comme « un système de dispositions durables et transposables qui, intégrant toutes

¹¹⁷ C. Dubar, *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, op. cit.

¹¹⁸ Ibid., p. 67.

¹¹⁹ E. Durkheim, *L'évolution pédagogique en France*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968 [1938], p. 37.

les expériences passées, fonctionne à chaque moment comme une matrice de perceptions, d'appréciations et d'actions »¹²⁰. La pratique, l'action de l'individu, est ainsi comprise comme la rencontre entre la situation actuelle (finalement peu décisive dans ce premier modèle) et la présence plus active et synthétique de toutes les expériences passées qui ont produit l'habitus.

Telle que la pense Pierre Bourdieu encore en 1980, au moment de développer sa théorie de la pratique¹²¹, la socialisation permet donc l'intériorisation de schèmes presque immuables, et ce dès les premières années de la vie. En référence aux stades de développement cognitif de l'enfant exposés par Jean Piaget¹²², Bourdieu conçoit en effet la construction de l'habitus comme étant dominée par les premières expériences. L'idée d'un « habitus de classe » lui est alors chère car il considère que, puisque les membres d'une même classe sociale vivent dans leur enfance, statistiquement, les mêmes expériences, ils développent en conséquence les mêmes dispositions. L'habitus d'un individu particulier n'apparaît alors que comme une variation plus ou moins à la marge de son habitus de classe, regroupant des schèmes d'action et de pensée permanents et transférables en toute situation.

Ainsi conceptualisé, l'habitus apparaît statique et quasi-éternel, bien que Bourdieu n'ait pas avancé l'idée de déterminations mécaniques dans sa théorie, mais plutôt l'existence de causalités probabilistes. Malgré tout, cet outil conceptuel ne permet de penser que la production d'individus cohérents et unifiés en tout instant avec leurs expériences passées, dans leur milieu social, là où nous avons justement défini la société moderne comme faisant place à des acteurs sociaux aux trajectoires toujours plus individualisées, faits d'appartenances plurielles dans des cercles sociaux variés. En 1992 avec Loïc Wacquant, Pierre Bourdieu¹²³ propose une version plus souple de l'habitus permettant de répondre en partie à ces critiques. Le nouvel essai de conceptualisation tente désormais d'intégrer l'idée que l'évolution de l'environnement social au fil d'une biographie puisse entraîner des modifications dans les schèmes incorporés, par socialisation auprès de nouvelles instances. Si l'habitus structure encore le regard que l'individu porte sur la situation présente, Bourdieu admet donc qu'il puisse être en partie transformé dans le cours de l'existence. Les dispositions

¹²⁰ P. Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique. Précédé de Trois études d'ethnologie kabyle*, Genève, Librairie Droz, 1972, p. 261.

¹²¹ P. Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, col. Le sens commun, 1980.

¹²² J. Piaget, *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*, 9^{ème} édition, Lonay, Delachaux et Niestlé, 1998 [1936].

¹²³ P. Bourdieu, L. Wacquant, *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Seuil, 1992.

acquises n'apparaissent plus aussi immuables. Plus dynamique, l'habitus demeure cependant caractérisé par une forme d'inertie intrinsèque : les modifications qui lui sont apportées au fil de l'existence ne font que constituer de nouvelles couches qui opèrent à leur tour comme un prisme filtrant l'ensemble des expériences ultérieures.

Depuis les années 1980 pourtant, les théories de la socialisation accordent de plus en plus de place au processus d'individualisation, comme le rappelle Muriel Darmon¹²⁴. Il s'agit désormais de faire une place, dans l'explication des pratiques sociales, à la pluralité des contextes sociaux au sein desquels évoluent maintenant les individus, pour pouvoir penser l'effet de ces influences multiples sur les identités.

3.3 Des logiques d'action plurielles

Pour Ulrich Beck¹²⁵, lorsqu'il propose en 1986 son analyse de la configuration des sociétés modernes, le processus historique d'individualisation est selon lui tellement avancé que les propriétés spécifiques de chaque milieu social ne suffisent plus à rendre compte des destinées individuelles de manière satisfaisante. Comme nous l'avons vu, c'est en effet dans cette période de fin du XX^e siècle que la dimension individuelle dans la vie sociale prend une nouvelle ampleur. A l'école et dans les études supérieures, dans le cours de la carrière professionnelle, ou encore dans l'entretien de liens familiaux, chacun est amené à « se faire soi-même », à conduire une trajectoire singularisée, en investissant des positions toujours plus incertaines et changeantes. Or le modèle de l'habitus, même dans sa version assouplie, offre encore une vision du processus de socialisation trop causaliste/probabiliste, correspondant à un acteur dont l'identité est toujours marquée par la symbiose entre son statut social et sa classe sociale. De nouveaux modèles vont donc naître pour rendre compte des agissements d'individus mus par des logiques d'action hétérogènes, en plaçant l'interaction et l'incertitude au cœur de la réalité sociale.

3.3.1 Un présent plus incertain

Depuis plusieurs décennies déjà, outre-Atlantique, des sociologues de l'école de Chicago ont pensé la socialisation comme la construction d'une identité sociale qui se joue dans et par

¹²⁴ M. Darmon, *La socialisation*, Paris, Armand Colin, col. 128, 2006.

¹²⁵ U. Beck, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier, 2001 [1986].

l'interaction avec les autres individus. En développant une forme de sociologie compréhensive des vécus individuels, il s'agissait pour Robert Park ou Herbert Blumer d'interroger empiriquement les effets des bouleversements consécutifs de l'industrialisation rapide de leur ville, au début du XX^{ème} siècle (comme David Le Breton en fait le récit¹²⁶).

Pour George Herbert Mead¹²⁷, la socialisation va ainsi de pair avec le processus d'individualisation : c'est dans l'échange et la communication entre individus que se négocie une adaptation réciproque des conduites. C'est d'abord en apprenant à organiser les réactions qu'il provoque chez ses proches (les « autrui significatifs ») et alors aussi en lui-même que l'individu intériorise les normes de la société. C'est également en s'identifiant à une communauté partageant les mêmes attitudes (un « autrui généralisé ») et en y prenant une part active qu'il assure sa construction identitaire. En ne présupposant pas de l'unité des groupes sociaux mais en partant des interactions vécues par l'individu, Mead propose ainsi un regard sur la socialisation qui accorde davantage d'importance à la situation présente, qui apparaît plus incertaine.

A sa suite, dans les années 1960, Peter Berger et Thomas Luckmann¹²⁸ distinguent la socialisation primaire de l'enfance, des socialisations secondaires qui surviennent ensuite. Ces dernières sont définies comme l'intériorisation de sous-mondes institutionnels. Pour ces auteurs, les liens entre les institutions de la socialisation primaire et celles des socialisations secondaires sont moins resserrés qu'avant le passage aux sociétés modernes, qui produit désormais des identités moins unifiées. Les instances de socialisation leur apparaissent en tout cas faire preuve d'une autonomie croissante, contribuant à sensibiliser les individus à des univers de plus en plus différenciés. Dans ce contexte, la socialisation apparaît comme n'étant alors jamais vraiment terminée. Tout ce qui a été appris, au contact de plusieurs instances parfois hétérogènes, se confronte à chaque instant à la situation présente et y est susceptible d'être remis en cause.

Ce regard particulier sur la socialisation permet, lui, de rendre compte de la diversité des situations vécues par les acteurs sociaux, en se focalisant sur les interactions en situation. On regroupe d'ailleurs ces théories sous le nom d' « interactionnisme symbolique ». De ce point

¹²⁶ D. Le Breton, *L'interactionnisme symbolique*, Paris, Presses Universitaires de France, col. Quadrige, 2004.

¹²⁷ Tel que présenté par C. Dubar, *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, op. cit.

¹²⁸ P. Berger, T. Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin, 1986 [1966].

de vue, cette approche semble donc mieux correspondre à la situation qui nous intéresse, celle d'un individu moderne inséré dans plusieurs cercles sociaux, soumis à des influences variées et nouvelles. En effet, le présent recouvre un aspect décisif dans l'explication des pratiques dès lors que les acteurs sont pluriels. George Herbert Mead¹²⁹ décrit d'ailleurs sa théorie comme celle d'une « diversité des soi » variant avec les relations.

Mais en donnant à voir ce qui se joue sur le moment, ce modèle selon ne se préoccupe alors pas assez du passé de l'individu pour rendre compte de ses pratiques, au risque d'accorder une trop grande importance à la fragmentation de son identité. Nous pensons pourtant que les influences des diverses situations rencontrées dans le cours de l'existence sont effectivement prolongées par le filtre qu'elles apposent, en situation, sur la perception du monde. Il nous faut donc envisager une théorie de la pratique qui fasse place à la pluralité des appartenances de l'individu moderne, en conférant un rôle actif tant au vécu de l'acteur qu'à la situation présente.

3.3.2 L'homme pluriel

Il nous semble que la condition de l'acteur social moderne que nous avons mis à jour (un individu aux appartenances multiples, qui évolue au contact de nouvelles formes institutionnelles appliquant un contrôle moins strict sur les pratiques pour mettre en avant l'autonomie et la responsabilité de chacun) demande effectivement d'accorder une place plus importante aux situations présentes (qui peuvent être davantage variées) pour comprendre la construction de sa personnalité et pour rendre compte de ses agissements.

En même temps, nous pensons que les manières de faire et de penser puisent inmanquablement leur source dans le passé des individus, au travers des différentes expériences auxquelles leurs affiliations hétérogènes les ont exposés. Nous pensons d'ailleurs que ces abrégés d'expériences passées peuvent dans certains cas constituer des supports au processus d'individualisation biographique qui se joue pendant la jeunesse. Les capacités de chacun à exister en tant qu'adulte autonome et responsable se développent certes sur la base de ressources économiques, de droits sociaux et juridiques, mais aussi au regard de certaines habitudes de pensée et de schèmes d'action significatifs lorsqu'ils sont employés dans les

¹²⁹ G. H. Mead, *L'esprit, le soi et la société*, Paris, Presses Universitaires de France, col. Le lien social, 2006 [1934].

contextes adaptés. Dans cette recherche, nous aurons notamment à cœur de révéler la multiplicité des dispositions mobilisées par les acteurs sociaux dans l'entretien de leurs différentes relations personnelles. Il nous apparaît donc nécessaire de penser les pratiques individuelles comme le produit de la rencontre entre une situation présente et des dispositions qui sont le prolongement d'expériences vécues, mais dans une dialectique plus complexe, qui fasse place aux incertitudes et à la diversité des contextes de l'existence. C'est précisément le modèle de l'acteur pluriel développé par Bernard Lahire¹³⁰ à partir des années 1990.

Lorsque Pierre Bourdieu propose un assouplissement de son concept d'habitus¹³¹, nous avons vu qu'il remet quelque peu en cause le principe de durabilité des schèmes acquis, en laissant entrevoir comment ceux-ci peuvent évoluer dans le cours de la vie, au contact d'un nouvel environnement social. Par la même occasion, c'est aussi l'idée de transférabilité des dispositions intériorisées à toutes les situations qui commence à être relativisée. Bourdieu rappelle que l'habitus n'est pas un mécanisme autosuffisant mais qu'il doit être envisagé en corrélation avec la situation présente, pour rendre compte de l'action en cours. Il appelle alors à considérer l'état conjoncturel particulier du « champ » (pensé comme un espace social relativement autonome et cohérent) dans lequel se déroule cette action, pour comprendre la transférabilité, ou pas, du schème dans la situation. Dépouillé de ses dispositions strictement durables et transposables, l'habitus individuel perd de sa cohérence et de son unité, qui fondaient pourtant son modèle. Par la suite, Bernard Lahire se défait alors tout simplement de ce concept pour proposer une théorie de la socialisation qui porte en son cœur l'intériorisation d'habitudes hétérogènes.

Pour Bernard Lahire¹³², le modèle de l'habitus est en effet inadapté aux sociétés hautement différenciées, puisque les conditions socio-historiques actuelles donnent désormais à voir des acteurs à la fois plus individualisés et moins unifiés, évoluant dans une pluralité de contextes sociaux. Il propose alors un modèle de l'homme pluriel qui convient résolument à des individus se mouvant d'un champ à l'autre dans l'espace social, en intégrant les multiples occasions qu'ils ont de connaître des influences dissonantes, de sortir des trajectoires déterminées, de connaître des désajustements et des crises dans les activités multiples de leur vie.

¹³⁰ B. Lahire, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Fayard, col. Pluriel, 2011 [1998].

¹³¹ P. Bourdieu, L. Wacquant, *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, op. cit.

¹³² B. Lahire, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, loc. cit.

La socialisation se présente alors comme s'exerçant dans les différents contextes de l'existence, tout au long de la trajectoire (par exemple dans la famille, à l'école, au travail dans une entreprise puis dans une autre, au contact de personnes différentes). Auprès des autres hommes et des institutions qui jouent auprès de lui ce rôle d'instance de socialisation, l'individu incorpore une pluralité de schèmes d'action (de perception, d'appréciation...) et d'habitudes (de pensée, de langage, de mouvements...) qui sont associés au contexte qui les a vu naître (ou dans des situations qui apparaissent similaires). Pour qu'une disposition s'incorpore progressivement, il faut aussi beaucoup de temps, de répétitions et d'exercice, qu'il s'agisse de l'inculcation directe de croyances et de pratiques ou bien d'un effet plus diffus. Bernard Lahire insiste alors sur le caractère incomplet des habitudes acquises, qui sont à chaque fois en train de s'affiner, pour être utilisées dans des registres toujours mieux identifiés. L'auteur souligne d'ailleurs que, comme Pierre Bourdieu semble l'oublier, Jean Piaget affirmait déjà que les schèmes d'actions ne sont parfois que partiellement intériorisés¹³³.

Dans ce nouveau modèle, l'acteur incorpore une multiplicité de schèmes d'actions (au gré de ses diverses socialisations) qui s'organisent en autant de répertoires que de contextes sociaux pertinents, qu'il apprend à distinguer. Bernard Lahire conserve donc l'idée de Pierre Bourdieu que la pratique d'un individu est le produit de la relation dialectique entre une situation et des schèmes d'action incorporés, mais il reconsidère radicalement la transposabilité et la durabilité des dispositions individuelles. L'homme pluriel module en fait ses pratiques selon le domaine de l'existence dans lequel il se trouve et la position qu'il y occupe : il n'a pas les mêmes habitudes au travail, dans sa famille, avec son groupe d'amis, dans son club de sport... Par exemple, une personne peut être très méthodique dans la gestion de son temps et de son espace de travail, tandis qu'à son domicile elle apparaît plus désordonnée. C'est là que la situation présente révèle toute son importance puisque c'est elle qui sert de déclencheur à la disposition incorporée qui semble la mieux adaptée, selon les spécificités du moment, selon ce que l'individu y perçoit et reconnaît. Nous allons maintenant détailler rapidement comment Bernard Lahire conçoit la dynamique entre les habitudes et les contextes d'action, et la place qu'il accorde alors à l'unité de l'individu et à sa réflexivité.

¹³³ B. Lahire, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, op. cit., p. 145.

3.3.3 Les dynamiques de l'homme pluriel

A l'habitus en tant que « système de dispositions durables et transposables » sont donc substitués des schèmes d'action incorporés plus limités et circonscrits. Ceux-ci sont modélisés comme étant stockés dans des répertoires, conçus pour ne s'activer que dans des situations pertinentes correspondantes : soit il s'agit du contexte même dans lequel l'habitude s'est façonnée et dans lequel elle continue d'être répétée, soit l'individu trouve des ressemblances entre la situation présente et ses expériences passées.

La façon dont le schème adéquat est sélectionné est alors variable. Un souvenir peut remonter explicitement à la conscience de l'acteur et ainsi aiguiller sa pratique, mais les habitudes sont aussi mobilisées inconsciemment. Comme le souligne Bernard Lahire au moment d'expérimenter son modèle¹³⁴, c'est justement parce que l'individu est « disposé » qu'il agit de manière infra ou semi-consciente, sans avoir à questionner à chaque instant ce qu'il fait ou qui il est. L'habitude peut tout aussi bien être activée par certains traits généraux de la situation que l'individu reconnaît spontanément (par exemple, un schéma relationnel incorporé des relations entre hommes et femmes, ou entre supérieurs hiérarchiques et subordonnés, peut faire surgir un comportement adapté) ou bien par un simple détail décontextualisé (une odeur, un objet, un lieu, une personne...). En fait, étant donné leur caractère toujours incomplet, les dispositions ne sont jamais des réponses mécaniques à un stimulus, mais elles constituent plutôt des manières de voir, de sentir et d'agir qui s'ajustent avec souplesse aux différentes situations rencontrées.

Ces « produits de la socialisation à usages différés »¹³⁵, sont disponibles, en attendant leur mobilisation à partir des éléments présents dans une situation, dans une interaction. Notons que les contextes d'action peuvent tout aussi bien permettre d'activer certaines dispositions qu'en inhiber d'autres, inadaptées à la situation. D'autres habitudes encore peuvent « dormir » si elles ne trouvent plus de nouvelles situations pour les activer. Les schèmes d'action sont ainsi rarement transversaux à l'ensemble des contextes sociaux (sauf s'ils trouvent un grand nombre de situations auxquelles s'appliquer). Ils sont plus généralement partiels et locaux, ne s'activant que dans des situations limitées. C'est d'ailleurs ce caractère partiel et localisé des habitudes qui permet à l'acteur pluriel de vivre son existence sans

¹³⁴ B. Lahire, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004.

¹³⁵ B. Lahire, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, op. cit., p. 62.

souffrir de l'hétérogénéité du stock de dispositions qu'il a incorporé, qui viendrait sinon mettre en danger l'image qu'il se fait de sa cohérence personnelle.

L'individu n'est pas un « agent double » dès lors que ses habitudes coexistent pacifiquement, en ne s'exprimant que dans des contextes éloignés. Si elles ne sont activées que dans des situations bien distinctes, auprès de personnes différentes, dans des lieux et des moments séparés, les dispositions peuvent même être contradictoires. Par exemple, un homme peut avoir des habitudes de langage très différentes selon qu'il s'adresse à un groupe d'amis ou bien à ses collègues de travail, mais il a appris à distinguer les moments et les relations pour moduler son élocution en conséquence. Dans leurs activités sociales les acteurs ne s'engagent pas « entièrement », en se présentant avec tout leur stock de dispositions, mais plus modestement ils s'adaptent, ils s'accordent entre eux sur des points précis, pour interagir dans des situations limitées. Nous pouvons ajouter que c'est aussi certainement pour cette raison que l'individu moderne éprouve l'impression d'être autonome et en décalage avec le monde social, tant tout ce que ses expériences passées ont déposé en lui ne peut s'exprimer dans le moment présent, limité et contextualisé.

Bien souvent, les différences internes passent alors inaperçues, parce que le jeu de l'apprentissage d'un schème d'action, comme celui de la reconnaissance d'une situation qui permet son activation ou son inhibition, se fait de manière infra consciente. Les habitudes permettent d'agir sans avoir à fournir d'effort réflexif particulier sur ce que l'on fait. Si les transfuges de classes (les personnes ayant connu un épisode de déclassement ou de mobilité sociale ascendante) peuvent certainement souffrir du décalage entre leurs anciennes dispositions, celles qu'ils développent dans leurs nouveaux contextes de vie et ce qu'exigent les situations de leur existence (comme en témoigne par exemple Annie Ernaux dans son récit autobiographique¹³⁶), c'est justement parce que cet écart est évident et qu'il se manifeste à eux consciemment. Mais comme le montre Bernard Lahire à partir de l'étude de plusieurs cas¹³⁷, il y a bien d'autres contradictions qui habitent les pratiques quotidiennes sans que cela ne génère de conflit intérieur pour autant. Une personne peut par exemple être très calme dans le cadre de ses activités associatives bénévoles tandis qu'elle apparaît plus irascible dans son couple. Ces contrastes sont alors considérés comme des facettes différentes de sa personnalité.

¹³⁶ A. Ernaux, *La Place*, Paris, Gallimard, collection Folio Poche, 1983.

¹³⁷ B. Lahire, *Portraits sociologiques*, Paris, Nathan, 2002.

Ainsi, c'est parce que les différences internes ne se retrouvent que rarement exposées à la conscience (ou alors partiellement, dans des contextes limités) que l'action de l'individu ne se retrouve pas paralysée par de trop grandes tensions, et qu'il peut continuer à se penser lui-même dans son apparente unité. Nous voyons que le souci d'authenticité qui anime un acteur social aux habitudes pourtant plurielles constitue donc plus un rapport à soi qu'une réalité. Il peut lui arriver momentanément, lors d'un épisode d'introspection par exemple, de réaliser un décalage entre des valeurs qu'il se dit défendre dans certaines situations, et ses habitudes à d'autres moments. Mais par la suite, les activités dans ses contextes d'actions quotidiens auront tôt fait d'encourager subtilement la résurgence des mêmes dispositions contradictoires.

La réflexivité de l'individu est alors elle-même considérée comme une habitude à resituer dans la pluralité interne de l'acteur et de ses logiques d'action. Pour Bernard Lahire¹³⁸, l'individu n'est pas pensé *a priori* comme un être rationnel : ses raisonnements sont toujours limités à un contexte, par l'activation de certains schèmes de pensée. Les attitudes réflexives restent des « abrégés d'expériences » qui se constituent elles aussi par accumulation-répétition. Les habitudes réflexives demeurent partielles et toujours contingentes des situations vécues. Selon les expériences (selon les éléments présents à l'extérieur et selon le patrimoine de dispositions à l'intérieur), les acteurs produisent donc parfois des stratégies individuelles, des décisions rationnelles et intentionnelles. A l'inverse, ils ne font parfois que réagir à une situation dans un contexte, notamment dans l'urgence, sans mettre en œuvre de calculs ou de projet réfléchi. L'analyse de ces rapports complexes entre passé des acteurs et présent en situation, nous permettra de rendre compte comment, dans leurs déplacements à travers le monde social vers les positions de l'âge adulte, les jeunes se projettent parfois dans le futur et tentent de manœuvrer pour obtenir ce qu'ils souhaitent, quand d'autres fois ils sont plutôt portés par le cours des événements.

Au moment où Bernard Lahire met au point son modèle, il cherche d'abord à mieux rendre compte de la pluralité des logiques d'action qu'il observe chez les individus dans les champs de l'éducation et de la culture, les domaines qu'il étudie. Pour cela, il associe une sociologie de la socialisation attentive au passé des acteurs, à une nouvelle appréciation du poids des

¹³⁸ B. Lahire, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, op. cit.

interactions au présent dans l'analyse de l'action. Se dessine alors un homme pluriel qui correspond particulièrement bien à l'individu moderne que nous avons décrit : engagé simultanément et au cours de sa vie dans des cercles sociaux différents, il est le produit d'instances de socialisation multiples. Si ses habitudes hétérogènes ne peuvent pas être généralisées par la notion unificatrice d'*habitus*, ses identités ne sont pas fragmentées pour autant : l'agencement de ses dispositions au sein de répertoires contextualisés assure qu'il n'ait pas à questionner l'idée sa cohérence personnelle à tout instant.

Dans cette recherche, nous aurons ainsi recours à cette sociologie dispositionnaliste et contextualiste développée par Bernard Lahire. Nous avons vu que les expériences vécues par les jeunes et les situations auxquelles ils sont confrontés dans les modes d'accès à l'âge adulte peuvent être très différentes selon les milieux sociaux. La jeunesse elle-même constitue un processus fait d'essais et d'expérimentations au contact de multiples fréquentations, de plusieurs instances de socialisation, et au gré de déplacements entre des positions qui impliquent différents contextes d'activités dans la vie sociale. Pour rendre compte des choix et des agissements des jeunes dans le cours de ce processus biographique, il nous semble donc judicieux de ne pas postuler *a priori* de l'existence d'un acteur social unifié ou rationnel à tout instant. Nous allons plutôt nous atteler, comme le préconise Lahire, à « reconstituer, selon les univers sociaux, selon les types d'acteurs et les types d'action, les différents temps de l'action et les différentes logiques d'action »¹³⁹, afin de mieux évoquer ces individualités contrastées, agissant différemment au cours d'épisodes distincts dans les biographies.

Penser les trajectoires des jeunes au travers de leur émancipation dans plusieurs socialisations, donner à voir leur complexité dispositionnelle et la diversité des domaines de pratiques participera ainsi en partie à éclairer les trajectoires individuelles et, alors, à rendre compte de certains faits sociaux pertinents pour saisir de manière plus générale les phénomènes de (re)production des inégalités sociales. Sans chercher à être exhaustif dans la reconstitution du patrimoine dispositionnel de chacun, nous nous focaliserons plutôt sur certaines habitudes de pensée en particulier, sur certaines manières de faire bien identifiées : celles qui se déploient dans la gestion des relations personnelles. Sans prétendre pouvoir toujours remonter à l'origine de chacune de ces dispositions, nous opérerons cependant systématiquement au repérage de la répétition de ces comportements et à la délimitation des

¹³⁹ B. Lahire, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, op. cit., p. 274.

contextes de leur application. Nous mettrons en lumière les différentes habitudes de sociabilité qu'un même individu développe au contact de ses relations personnelles. Les contrastes et la diversité des effets que révéleront ces schèmes d'action s'avèreront particulièrement décisifs au regard de la capacité de l'entourage à accompagner les évolutions de l'individu vers les positions de l'âge adulte.

Maintenant que nous avons dessiné les contours des conditions d'existence et d'action des personnes dans le contexte sociétal actuel, nous pouvons nous atteler à déployer les concepts théoriques que nous allons utiliser pour pouvoir observer correctement les phénomènes sociaux à l'œuvre pendant la jeunesse. Cela commence par reconnaître que pour saisir la façon dont se distribuent les positions sociales de l'âge adulte, il faille se rapprocher des individus.

4. L'examen des destinées individuelles

Dès l'introduction de cette thèse, nous avons affirmé notre volonté d'analyser la distribution des positions dans le monde social à partir des façons dont chaque individu est amené, pendant la jeunesse, à endosser différents statuts sociaux, en évoluant au contact de relations concrètes. Notre préférence pour une échelle d'analyse proche des acteurs sociaux et de leurs histoires particulières n'est ni anodin, ni seulement l'expression d'une inclination personnelle. En effet, maintenant que nous avons décrit les conditions d'existence des individus contemporains, nous comprenons mieux pourquoi il est également heuristique d'adopter un regard plus resserré pour rendre compte de la complexité des phénomènes sociaux actuels. Après avoir dégagé les avantages que nous trouvons à glisser la focale vers les individus, leurs biographies et leurs relations (4.1), nous détaillerons comment nous allons avoir recours à une analyse processuelle des trajectoires (4.2) prenant en compte le réseau que forment les liens personnels de chacun (4.3). Nous pourrons alors exposer le modèle explicatif que nous allons utiliser dans cette enquête et reformuler nos hypothèses (4.4).

4.1 Glisser la focale vers l'individu

Dans cette étude, nous nous proposons de développer une analyse des vies individuelles qui intègre les changements biographiques dans le temps et l'engagement des acteurs dans des relations personnelles. Pour apprécier les positions de chacun dans le monde social, il est bien

sûr nécessaire de décrire à l'échelle macrosociale comment, d'une cohorte générationnelle à la suivante, les positions sociales (et les inégalités) ont statistiquement tendance à se reproduire. Il nous faut savoir d'où partent les individus pour comprendre où ils vont. Mais alors que des transformations sociales offrent désormais à chacun plus de liberté et plus de responsabilité, cette approche n'est pas suffisante. Se satisfaire de révéler des effets structurels globaux pourrait en effet laisser croire que, dans l'observation des trajectoires concrètes des personnes, la reproduction des positions se ferait presque mécaniquement. Or, dans un contexte sociétal contribuant à façonner des individus plus diversifiés, ce n'est justement pas le cas. Les acteurs sociaux en passent plutôt (notamment pendant la jeunesse) par toute une série d'expériences, parfois contradictoires, qui contribuent à légitimer les positions qu'ils occupent comme étant l'expression de leurs qualités personnelles. C'est donc par l'analyse de ces processus dans le cours des biographies que l'on peut saisir les façons dont les personnes investissent différents rôles, en étant engagées auprès de relations distinctes, venant supporter l'affirmation d'identités individuelles.

Prendre pour objet d'étude les trajectoires de vie permet en effet d'appréhender comment, alors qu'aujourd'hui les institutions valorisent l'autonomie et la responsabilité des personnes, et tandis que les jeunes semblent effectivement poursuivre des chemins plus personnalisés vers des positions de l'âge adulte plus incertaines, se reproduisent toujours des inégalités sociales. Les vies particulières ne peuvent plus être regardées seulement comme l'illustration de tendances générales ou, dans le cas où elles s'en distinguent, n'être comprises que comme de simples écarts à la norme. En revanche, c'est en prêtant attention à ce qui se joue réellement dans la vie des individus, dans des situations précises, qu'il est possible de révéler les logiques sociales plus générales à l'œuvre dans notre société. Car c'est à cette échelle d'analyse proche des acteurs que se situent des éléments pertinents dans la mise en intelligibilité des évolutions du monde social.

Ainsi, c'est plutôt en analysant dans quels contextes distincts évoluent les personnes, au contact de quelles relations, à la faveur de quelles expériences pendant leurs études, dans leur travail, dans leur vie de famille, en fonction de quelles ressources et sous l'effet de quelles contraintes, que nous pouvons mettre à jour les façons dont l'ordre social tend principalement à se perpétuer. En même temps, c'est aussi en effectuant ce travail d'analyse au plus proche des histoires de chacun que peuvent être identifiés les supports sociaux qui soutiennent

effectivement l'autonomie des individus, contribuant parfois à ce que des personnes échappent aux positions que leurs héritages socioculturels semblaient les destiner.

Au regard de la place plus importante qu'a progressivement occupée la dimension individuelle dans la vie sociale, la sociologie a alors dû faire évoluer ses paradigmes. Pour pouvoir observer ces nouvelles réalités, la discipline a eu besoin de nouvelles « lunettes ». Ainsi depuis le tournant des années 1970-1980, les essais sur l'individu contemporain foisonnent, comme le souligne Xavier Molénat¹⁴⁰. De nouveaux regards, de nouvelles approches, de nouveaux outils se mettent en place pour saisir la diversification des trajectoires et des temporalités biographiques, la pluralité des liens qui unissent les acteurs sociaux, ou encore pour mettre à jour les nouvelles vulnérabilités auxquelles les personnes sont exposées.

Nous avons vu comment, depuis la même décennie, les études sur la socialisation ont également délaissé une approche classique centrée sur l'apprentissage des rôles sociaux par l'inscription des personnes dans des collectifs normatifs, pour plutôt s'atteler à rendre compte du processus d'individualisation à l'œuvre dans les biographies¹⁴¹. Dans ces études, il s'agit désormais d'accorder une place centrale à l'individu, à sa complexité, à ses changements et à ses incertitudes. C'est aussi l'occasion de mettre à jour ses « irrégularités », c'est-à-dire à l'analyse des imprévisibilités et des effets de contingences qui jalonnent son parcours ; des phénomènes ponctuels qui auparavant étaient relégués en marge de l'étude sociologique ou qui n'étaient considérés que comme des résidus de l'observation statistique. C'est ce que soulignent Marc Bessin, Claire Bidart et Michel Grossetti quand ils remarquent que depuis une vingtaine d'années « la question de l'événement est revenue »¹⁴².

Bien sûr, il ne s'agit pas pour autant d'adopter la vision libérale de l'individu qui se diffuse en parallèle dans le monde social. Affiner ses outils d'analyse et adapter sa vue à la perception des réalités individuelles, ce n'est pas non plus s'engager dans l'approche stérile qui consisterait à n'apprécier les situations qu'éprouvent les acteurs sociaux qu'au regard de leur responsabilité individuelle. Nous ne percevrions alors que des situations isolées et irréductibles. Simplement, maintenant que les vies individuelles sont moins strictement normées qu'avant par l'appartenance à un ou des collectifs, il faut pouvoir rendre compte des

¹⁴⁰ Xavier Molénat (dir.), *L'individu contemporain. Regards sociologiques*, op. cit.

¹⁴¹ Comme l'explique M. Darmon, *La socialisation*, op. cit.

¹⁴² M. Bessin, C. Bidart, M. Grossetti (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte, col. Recherches, 2009, p. 9.

façons dont les acteurs évoluent au milieu de contraintes plurielles, tant structurelles que conjoncturelles, en étant toujours engagés dans des relations sociales, en développant parfois aussi des stratégies limitées mais dont les effets sont toujours incertains. Karen Evans et Andy Furlong¹⁴³ analysent ainsi comment le regard que les sciences sociales portent sur l'entrée dans l'âge adulte a évolué d'une approche largement déterministe du jeu des forces sociales sur les destinées individuelles, vers une considération plus importante, à partir des années 1990, des incertitudes avec lesquelles les personnes doivent désormais négocier.

C'est donc par l'examen de processus biographiques particuliers que nous nous proposons de rendre compte de logiques sociales communes, car c'est dans les événements qui jalonnent les vies individuelles que se conjuguent les différents niveaux de contraintes pertinents pour saisir les évolutions du monde social. Bernard Lahire¹⁴⁴ utilise la métaphore du tissu plié pour signifier l'idée que l'étude de l'individu n'est en fait pas autre chose que l'analyse du social, mais sous sa forme pliée, incorporée et individualisée. Ce qui semble constituer un « intérieur » n'est en réalité qu'un « extérieur » à l'état plié. En étudiant les histoires individuelles, nous ne délaissions donc pas la tradition sociologique, mais nous cherchons plutôt à produire une analyse encore plus fine des déterminismes sociaux à l'œuvre, jusque dans les événements qui semblent les plus personnels. En glissant la focale vers l'individu, sa trajectoire et ses relations, nous nous efforçons d'en faire un portrait moins homogène, permettant de saisir la complexité des hommes et des femmes dans des sociétés individualisées.

Changer d'échelle d'analyse pour se rapprocher des acteurs sociaux nous permet de penser les contextes dans lesquels évoluent les personnes non pas comme formant un système de normes cohérent, mais plutôt comme constituant un environnement relationnel hétérogène qui rend possible la constitution de comportements variés. En nous situant au niveau de l'individu et de ses interactions, nous pouvons en effet observer comment dans l'entretien de ses relations, il traverse successivement et simultanément plusieurs institutions qui sinon, semblent séparées par l'analyse. C'est en considérant une personne à la fois dans ses rôles, par exemple, d'étudiante pendant la semaine, de salariée le week-end, de concubine dans son

¹⁴³ K. Evans, A. Furlong, « Niches, transitions, trajectoires... de quelques théories et représentations des passages de la jeunesse », *Lien social et politiques*, n°43, 2000, p.41-48.

¹⁴⁴ B. Lahire, *Dans les plis singuliers du social. Individus, institutions, socialisations*, Paris, La Découverte, col. Laboratoire des sciences sociales, 2013.

couple, ou encore de bénévole dans une association culturelle, que nous allons pouvoir rendre compte des séparations, des tensions et des articulations qui existent entre ces différents contextes et les pratiques qui leurs sont associées.

En considérant, dans le temps, les différents rôles que jouent les individus sur plusieurs scènes sociales, nous pouvons alors rendre compte du fait que les individus ne se socialisent pas tout le temps et partout avec la même intensité. Il y a des moments et des lieux propices à l'incorporation de certaines manières de faire et de penser. De même, il y a des situations, des interactions qui permettent le « raffinement » de certaines habitudes pendant que d'autres demeurent « endormies ». C'est aussi dans l'analyse de situations précises que nous allons pouvoir identifier l'implication des personnes réelles auprès desquelles se joue l'inscription de l'individu dans la société.

Dans notre tentative de rendre compte des logiques plurielles de chaque individu, l'analyse de ses relations personnelles, du réseau qu'elles forment et de son évolution, constitue un atout. Le réseau de connaissances d'un individu nous permet en effet de le relier concrètement à des instances de socialisation (la famille, l'école, le travail, les amis...). Au travers de ses liens personnels, nous pouvons observer les marques qu'ils apposent à son identité, comme nous pouvons rendre compte des ressources qu'ils lui fournissent dans sa trajectoire. Ainsi, encore une fois, nous mobilisons un point de vue proche des acteurs sociaux et de leurs interactions non pas parce qu'aurait eu lieu la dissolution généralisée des anciens liens sociaux et des institutions, au profit d'individus librement connectés, mais bien parce que l'analyse des réseaux personnels nous permet d'observer les différents groupes dans lesquels un acteur est inséré et participe.

L'hétérogénéité des contextes d'actions, des trajectoires et des liens entretenus ne signifie donc pas la fin des disparités sociales, mais cette situation nécessite une analyse plus centrée sur l'individu, son parcours et ses relations personnelles. Comme le propose Daniel Courgeau, nous choisissons en fait « d'appréhender la vie individuelle comme un tout, où les divers domaines de l'existence vont influencer les uns sur les autres, sans séparation arbitraire entre vie familiale et vie professionnelle, et où des événements survenus dans un passé lointain peuvent être actualisés pour jouer un rôle dans une nouvelle situation »¹⁴⁵. Cet auteur propose un nouveau paradigme qui a travers une analyse biographique multiniveau, requiert

¹⁴⁵ D. Courgeau, « Réflexions sur la causalité en sciences sociales », *Recherches et Prévisions*, n° 60, 2000, p. 59.

notamment de se pencher sur les évolutions, tant des rôles joués par les acteurs sociaux, que des relations qui les accompagnent, au long de leur biographie.

Nous nous rapprochons par là même des recherches d'une partie des micro-historiens comme Maurizio Gribaudi¹⁴⁶. En effet, comme pour cet auteur, notre recherche se concentre sur les actions des individus en contexte et pris dans des configurations particulières. De même, les micro-historiens postulent généralement une rationalité limitée des acteurs, et nous considérons de façon similaire que les habitudes réflexives des individus sont plus modestement à resituer dans des contextes précis, dans des moments particuliers.

Pour comprendre comment se joue aujourd'hui la distribution des positions sociale au travers du processus de la jeunesse, nous trouvons donc un intérêt certain à nous pencher sur les vies individuelles. Pour cela, nous allons mobiliser des approches sociologiques qui permettent d'intégrer à notre étude les notions de temps et d'entourage relationnel. Nous allons ainsi avoir recours aux apports de la sociologie des parcours de vie, puis à ceux de l'analyse des réseaux sociaux.

4.2 Etudier les parcours de vie

Dans cette recherche, nous nous proposons d'analyser les parcours des jeunes vers l'âge adulte en ayant à l'esprit qu'ils constituent des processus au cours desquels, non seulement les personnes évoluent entre plusieurs statuts sociaux, mais pendant lesquels se met aussi au point leur identité sociale. Ce souci d'en passer par la compréhension des trajectoires individuelles pour révéler des faits sociaux pertinents est loin d'être évident ou partagé par l'ensemble des sensibilités sociologiques. Il nous faut donc pouvoir resituer les différents apports de l'analyse des parcours de vie, afin de bien identifier le regard particulier que nous allons alors poser sur les biographies.

4.2.1 Aux origines interactionnistes : les histoires de vie

L'intérêt porté aux parcours biographiques puise d'abord ses sources dans une approche compréhensive des faits sociaux, c'est-à-dire une approche qui considère les motivations des individus en présence, considérés comme acteurs de leur existence. En effet, il n'y a guère

¹⁴⁶ M. Gribaudi, *Itinéraires ouvriers. Espaces et groupes sociaux à Turin dans la première moitié du XXe siècle*, Paris, Editions de l'E.H.E.S.S., 1987.

d'intérêt à se pencher sur ce que pensent et ce que font les hommes et les femmes si l'on considère que les phénomènes sociaux sont plutôt déterminés par le jeu des structures sociales qui pèsent sur leurs existences. L'analyse des parcours de vie, dans ses implications théoriques, relève donc d'abord du paradigme de l'individualisme méthodologique initié par Max Weber¹⁴⁷ au début du XX^e siècle, en opposition au holisme méthodologique développé au même moment par Emile Durkheim¹⁴⁸.

Mais c'est véritablement du côté de l'école de Chicago que les « récits de vie » vont pour la première fois être mis à contribution. Nous avons déjà évoqué comment les sociologues « interactionnistes » ont eu à cœur, dans les Etats-Unis des années 1920, de saisir les bouleversements dans les modes de vie liés à l'industrialisation et à l'urbanisation rapide de leur cité. Et c'est en accordant une attention particulière aux interactions et aux perceptions qu'en ont les individus que Robert Park a proposé de rendre compte des phénomènes locaux de croissance démographique, d'arrivée de migrants ou encore de paupérisation¹⁴⁹. Ainsi William Thomas et Florian Znaniecki¹⁵⁰ marquent le début de l'approche biographique en analysant en 1919 les difficultés d'intégration rencontrées par les migrants à partir du récit de la vie d'un ouvrier polonais aux Etats-Unis.

Ces auteurs manifestent là une rupture nette avec les approches structuralistes qui privilégient des méthodes d'analyse quantitatives. Les sociologues du courant fonctionnaliste développé dans le même pays par Talcott Parsons¹⁵¹ opposeront d'ailleurs comme critique que cette approche ne permet pas de montrer comment les actions individuelles s'agrègent pour former des faits historiques, en même temps qu'elle minimise le poids des collectifs sur les destinées. Nous même, nous avons resserré la focale sur les parcours individuels non pas pour sous-estimer alors le jeu des institutions mais bien pour observer comment des effets de structures se conjuguent dans les histoires personnelles avec des phénomènes plus conjoncturels. Cette première approche des biographies est donc quelque peu éloignée du modèle que nous allons mettre en œuvre dans cette étude. Néanmoins, les sociologues

¹⁴⁷ M. Weber, *Economie et Société. Tome 1: Les Catégories de la sociologie*, Paris, Pocket, col. Agora, 2003 [1922].

¹⁴⁸ E. Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, op. cit.

¹⁴⁹ R. Park, « The city. Suggestions for the investigation of human behavior in the city environment », *American Journal of Sociology*, vol. 20, n°5, p. 577-612.

¹⁵⁰ W. Thomas, F. Znaniecki, *Le Paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant*, Paris, Nathan, collection Essais & Recherches, 1998 [1919].

¹⁵¹ T. Parsons, *Eléments pour une sociologie de l'action*, Paris, Plon, 1955.

interactionnistes de l'époque ont démontré l'intérêt qu'il y a à s'intéresser davantage aux intentions des acteurs, à la perception qu'ils ont de leurs situations et de leurs possibilités, afin de mieux rendre compte des logiques d'action individuelles.

David Le Breton¹⁵² raconte comment, dans les années 1950, une deuxième génération de sociologues de l'école de Chicago a, à son tour, tiré parti de l'approche biographique. Cette fois, l'analyse des récits de vie se retrouve davantage intégrée à l'étude des institutions, puisque, dans leurs enquêtes, les existences individuelles sont mieux resituées à l'intérieur des collectifs qui participent à les déterminer. Everett Hughes¹⁵³ par exemple cherche à rendre compte du cheminement des individus, mais en faisant le récit de leur adaptation spécifique à l'intérieur d'une entreprise ou bien dans un domaine professionnel particulier. Pour Erving Goffman¹⁵⁴, il s'agit aussi de saisir le point de vue de toutes les personnes engagées dans une même institution, telle un hôpital psychiatrique. Le regard de ces auteurs a ainsi permis de mieux penser les parcours en tant que processus soumis à des contraintes s'exerçant à différents niveaux. Les concepts qu'ils ont développés ont influencé de nombreux sociologues, et ils nous seront aussi utiles jusque dans cette recherche, nous y reviendrons.

4.2.2 Une approche structurale : les trajectoires

Il nous faut d'abord raconter comment, en France, l'observation des parcours de vie comme méthode d'analyse du monde social n'a fait son entrée que plus tardivement dans la discipline, au travers d'un modèle sensiblement différent. Pendant toute la première moitié du XXème siècle, la sociologie hexagonale est en effet dominée par les théories structuralistes héritées de l'approche initiée par Emile Durkheim : les pratiques et les représentations des personnes sont interprétées comme étant orientées ou contraintes par des structures objectives indépendantes de la conscience et de la volonté des hommes. Dans ce cadre de pensée, il y a donc moins besoin d'enquêter sur le sens que donnent les « agents » à leurs agissements.

Par la suite, la place occupée dans le champ universitaire par le modèle de l'habitus permet aussi d'expliquer le peu d'intérêt porté par les sociologues pour les parcours de vie. Le modèle développé par Pierre Bourdieu, dont nous avons déjà présenté les grandes lignes, se propose

¹⁵² D. Le Breton, *L'interactionnisme symbolique*, op. cit.

¹⁵³ E. C. Hughes, « Carrières, cycles et tournants de l'existence », in *Le regard sociologique. Essais choisis*, textes rassemblés et présentés par Jean-Marc Chapoulie, Paris, Editions de l'E.H.E.S.S., 1996, p. 165-173.

¹⁵⁴ E. Goffman, *Asiles. Etudes sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Minuit, col. Le sens commun, 1968 [1961].

bien de rendre compte des pratiques individuelles, mais en partant d'abord de la caractérisation des larges entités que sont les classes sociales. Si cet auteur s'intéresse effectivement aux habitus individuels, ils demeurent subordonnés aux habitus de classe.

Ainsi lorsque, dans les années 1980, Bourdieu¹⁵⁵ s'interroge finalement sur les biographies, c'est avant tout pour proposer de reconstituer des trajectoires modales. Il s'agit pour lui de distinguer plusieurs grands types de trajectoires, associés à des habitus de classe correspondants. Le sociologue pose ce regard sur les « devenirs biographiques » au moment où il commence à infléchir la rigidité de sa conception de l'habitus. A la vue des transformations du monde social, il cherche à quelque peu considérer la pluralité de rôles que jouent les individus dans différents contextes, et les changements qui animent alors leur personnalité avec le temps.

Bourdieu appelle toutefois à se prémunir de « l'illusion biographique »¹⁵⁶ : en examinant des histoires de vie, il ne faudrait pas que le chercheur participe en fait avec les enquêtés à diffuser une certaine conception de l'existence, qui suppose que celle-ci se déroulerait selon un ordre logique, au travers d'une succession de choix personnels, et qui donne alors à voir un individu unifié avec lui-même, cohérent et singulier. Il faut dire que, dans le même temps, la montée du modèle néolibéral accentue l'impression générale d'avoir affaire à des individus autonomes et responsables. Par exemple, nous avons évoqué comment, pour répondre au constat de la diversification des parcours individuels, les politiques publiques d'insertion sociale et professionnelle ont adapté dès la fin des années 1980 leurs formes d'accompagnement. En engageant les bénéficiaires de ces services dans un suivi plus « personnalisé », en tentant de susciter chez eux la volonté et les comportements favorisant leur insertion, ces organismes participent aussi dès lors à « l'injonction biographique » (comme la nomme Nicolas Duvoux¹⁵⁷) qu'implique ce traitement individualisant : à la faveur d'un bilan rétrospectif et de la mise en place d'un projet pour l'avenir, la vie apparaît comme une histoire orientée qui exprime l'intention d'un sujet.

Cet avertissement face au risque de production d'un « récit sur soi » trop cohérent nous accompagnera d'ailleurs jusque dans la méthodologie mise en œuvre pour recueillir l'histoire

¹⁵⁵ P. Bourdieu, *Choses dites*, Paris, Minit, col. Le sens commun, 1987.

¹⁵⁶ P. Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, 1986, p. 69-72.

¹⁵⁷ N. Duvoux, « L'injonction biographique dans les politiques sociales. Spécificité et exemplarité de l'insertion », *Informations sociales*, vol. 156, n°6, 2009, p. 114-122.

des individus. Néanmoins, pour rendre intelligible une trajectoire sans céder à la vision unificatrice du soi, Pierre Bourdieu invite donc plutôt à examiner les états successifs des champs dans lesquelles se déroule le parcours d'une personne, et les rôles qu'il y joue. La « trajectoire de classe » apparaît alors comme l'outil conceptuel permettant de retracer l'actualisation de l'habitus d'un individu au travers de l'évolution de ses contextes de vie (évolution toute relative, étant donné le poids toujours décisif conféré à l'origine sociale dans cette théorie).

Après le modèle initialement travaillé par le courant interactionniste, une autre approche des biographies a donc été proposée, issue d'une conception dominée par les structures sociales. Cette conception particulière des « trajectoires » offre, elle, à voir des parcours déterminés d'abord par le milieu social des individus qui, selon leur statut, sont conduits sur certains rails. Pierre Bourdieu¹⁵⁸ utilise d'ailleurs la métaphore du métro pour signifier que, pour rendre compte des itinéraires empruntés, il est plutôt pertinent de se fier à la structure du réseau ferroviaire qui fait le lien entre les stations qu'aux caractéristiques du wagon. A sa suite, quelques années plus tard, Jean-Claude Passeron¹⁵⁹ qualifie lui aussi les histoires de vie comme constituant des « utopies biographiques », mais il plaide pour la compréhension de ces trajectoires en proposant de les réinsérer, dans l'analyse, à l'intérieur des structures sociales et des calendriers institutionnels. La métaphore qu'il emploie pour penser le déroulé de la vie est cette fois-ci celle du bus. Même si le véhicule n'est plus strictement commandé par des rails, il guide toujours une cohorte de personnes partageant la même condition, auquel il propose seulement la desserte de certains arrêts en commun.

Pour nous ce modèle n'est pas non plus satisfaisant. S'il permet de bien décrire le contexte structurel qui encadre les statuts des personnes, il ne donne toujours que trop peu d'importance aux situations « en train de se faire » et aux effets de contingence. Nous avons en effet souligné la façon dont le contexte sociétal contemporain impliquait pourtant de saisir spécifiquement les caractéristiques des situations au présent de l'action, pour comprendre les choix et les agissements d'individus aux logiques plurielles. Ainsi, alors que les histoires de vie que donne à voir une sociologie strictement interactionniste semblent considérer l'action et la réflexivité des individus de manière trop instantanée, les trajectoires telles que pensées

¹⁵⁸ P. Bourdieu, « L'illusion biographique », op. cit.

¹⁵⁹ J.-C. Passeron, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, 1990, volume 31, n°1. p. 3-22.

dans la sociologie structuraliste nous paraissent, elles, trop déterministes. Jean-Claude Passeron cherche pourtant à initier une posture médiane, en proposant de comprendre le devenir biographique comme « le produit d'un double mouvement, celui de l'action sociale des individus et celui du déterminisme social des structures »¹⁶⁰. Mais sa conception des biographies est encore fortement imprégnée d'influences structurales qui ne permettent pas de rendre compte de la pluralité des logiques individuelles dans différents contextes d'action exposant à des situations aux issues plus incertaines.

Pour rendre intelligible les trajectoires des jeunes, il nous faut en effet pouvoir observer comment, en situation, un itinéraire particulier est emprunté, à la fois parce que l'individu est à ce moment-là motivé par la poursuite d'un objectif, ou parce qu'il ne connaît pas d'autres chemins à sa portée, ou bien parce qu'il est pressé dans cette voie par des institutions ou des relations autour de lui. Il nous faut pouvoir apprécier tous ces éléments (et d'autres encore) dans la conjoncture du moment. A chaque fois, il nous apparaît nécessaire de saisir et soupeser comment ces différents niveaux (personnel, relationnel, institutionnel) s'articulent dans des contextes distincts mobilisant des logiques différentes, pour finalement conduire à la direction empruntée. Claire Bidart¹⁶¹ file ainsi la métaphore des véhicules pour penser les trajectoires de vie, en indiquant la nécessité d'utiliser plutôt l'image du bateau : même si l'embarcation semble voguer librement sur la mer, il faut pouvoir rendre compte du fait qu'elle est en fait soumise à des contraintes à la fois structurelles (le relief des côtes, les caractéristiques du matériel de bord...) et conjoncturelles (la houle, le vent...). Plusieurs auteurs se sont ainsi engagés dans la production d'analyses plus fines en considérant les caractéristiques de la société contemporaine.

4.2.3 Le développement d'analyses composites

Afin de rendre compte de parcours qui ne sont ni libres ni seulement déterminés par le jeu des structures sociales, plusieurs auteurs se sont alors attelés, en France, à développer des approches « hybrides » qui tiennent compte tant des logiques d'action individuelles que de l'effet des structures, en examinant nécessairement les conditions de l'association de ces éléments lors d'un événement particulier. Nous retrouvons alors chez ces sociologues le souci

¹⁶⁰ Ibid. p. 17.

¹⁶¹ C. Bidart, « Devenir adulte : un processus », in D. Vrancken, L. Thomsin, *Vers un état biographique? L'état social à l'épreuve des parcours de vie*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2008, p. 209-225.

de penser les biographies comme des processus. Daniel Bertaux¹⁶², un des précurseurs de l'utilisation des récits de vie dans la sociologie française, propose déjà une démarche compréhensive et pragmatique des parcours. Dès les années 1970, il base ses réflexions sur l'exposition des limites des grandes enquêtes statistiques, dont il était pourtant partisan auparavant. D'après Pierre-Yves Sanséau¹⁶³, ce sont les événements de mai 1968 qui l'ont convaincu de la nécessité d'observer des situations réelles pour produire une connaissance plus juste des processus complexes qui constituent les phénomènes sociaux.

Mais c'est plus récemment, dans les années 1990, que des enquêtes vont résolument adopter un point de vue processuel sur les trajectoires. Tout en s'inscrivant dans le projet proposé par Jean-Claude Passeron¹⁶⁴, ces recherches s'inspirent néanmoins plus ouvertement de la sociologie interactionniste américaine. Jean-Claude Kaufmann¹⁶⁵ par exemple, dans son analyse des habitudes ménagères quotidiennes, accorde une place centrale à l'individu en tant que producteur du social. Lorsque quelques années plus tard il systématise son approche théorique¹⁶⁶, cet auteur propose ainsi de saisir « de l'intérieur » les façons dont les personnes gèrent leur identité subjective et comment cet examen permet alors de rendre compte de leurs trajectoires individuelles et des évolutions de la société.

Cette approche des biographies nous intéresse dans la mesure où elle permet effectivement de penser les individus non pas libres mais façonnés par des habitudes, sans pour autant encastrent leurs existences dans des structures strictement déterminantes. Mais en même temps, il nous semble que ce modèle ne replace pas suffisamment l'acteur dans son contexte d'action, notamment dans son environnement relationnel. Le modèle de l'homme pluriel que nous avons considéré comme pertinent implique pourtant de saisir ce qui se joue au contact des autres, dans le contexte présent de la situation, pour rendre intelligible les choix et les agissements personnels, tout au long d'une trajectoire.

¹⁶² D. Bertaux, *Les récits de vie*, Paris, Armand Colin, col. 128, 1997.

¹⁶³ P-Y. Sanséau, « Les récits de vie comme stratégie d'accès au réel en sciences de gestion : pertinence, positionnement et perspectives d'analyse », *Recherches qualitatives*, vol. 25, n°2, 2005, p.37.

¹⁶⁴ J-C. Passeron, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », op. cit.

¹⁶⁵ J-C. Kaufmann, *Le cœur à l'ouvrage. Théorie de l'action ménagère*, Paris, Nathan, col. Essais & Recherches, 1997.

¹⁶⁶ J-C. Kaufmann, *Ego. Pour une sociologie de l'individu. Une autre vision de l'homme et de la construction du sujet*, Paris, Nathan, col. Essais & Recherches, 2001.

Initiés pendant la même décennie, les travaux de Claude Dubar¹⁶⁷ et Didier Demazière¹⁶⁸ autour de la socialisation, de la construction des identités et de l'insertion professionnelle nous semblent eux mieux considérer l'inscription des individus dans des relations et des institutions, en même temps qu'ils prennent en compte le récit des acteurs sur ce qu'ils font. Ces auteurs s'attèlent en effet¹⁶⁹ à reconstruire d'abord des « trajectoires objectives », c'est-à-dire à reconstituer la suite des positions sociales occupées par un individu. Ils renvoient là au modèle des « trajectoires de classe » proposées par Bourdieu, mais ils estiment aussi que cette seule considération des statuts est réductrice.

Pour rendre intelligibles les biographies, ils n'associent donc pas forcément à ces positions un habitus de classe correspondant, mais ils cherchent plutôt à accéder au sens que confère chaque personne aux événements qui ponctuent sa biographie. Ils reconstruisent alors ensuite des « trajectoires subjectives », c'est-à-dire qu'ils recomposent des séquences successives dans les parcours à partir de la mise en récit qu'en fait l'acteur social. A la vue des configurations subjectivement significatives que révèlent ces séquences, Claude Dubar¹⁷⁰ identifie alors des « formes identitaires ». Celles-ci permettent de rendre compte, en pratique, de manière plus pertinente que ne le permet la seule évocation du statut social, des façons dont une personne s'identifie, identifie les autres et perçoit la logique du déroulé d'une situation.

Ces formes identitaires nous intéressent car elles ne constituent pas des identités sociales établies mais elles donnent plutôt à voir des formes opératoires et transitoires : nous retrouvons là l'idée d'un processus qui se construit toujours au présent pour l'individu, en fonction de la configuration des éléments en jeu dans son environnement, à l'œuvre à différentes échelles. Nous comprenons donc que notre modèle explicatif doit nous permettre de constituer des données autour de faits « objectifs » : la jeunesse est une période riche en transitions d'un statut vers un autre, et nous aurons besoin de saisir ces changements, les éléments contextuels à l'œuvre (qu'ils soient sociaux, économiques, politiques,

¹⁶⁷ C. Dubar, « Trajectoires sociales et formes identitaires : clarifications conceptuelles et méthodologiques », *Sociétés Contemporaines*, n°29, 1998, p. 73-85.

¹⁶⁸ D. Demazière, C. Dubar, « Dire les situations d'emploi. Confrontation des catégorisations statistiques et des catégorisations indigènes », *Sociétés contemporaines*, n°26, 1997, p. 93-107.

¹⁶⁹ D. Demazière, C. Dubar, *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple de récits d'insertion*, Paris, Nathan, col. Essais & Recherches, 1997.

¹⁷⁰ C. Dubar, « Trajectoires sociales et formes identitaires : clarifications conceptuelles et méthodologiques », *op. cit.*

institutionnels, relationnels...) et les étapes conjoncturelles de leur agencement. Dans le même temps, il nous faudra aussi constituer des données plus « subjectives » : la jeunesse est un processus au cours duquel se met au point l'identité sociale des individus, nous aurons donc besoin de comprendre quelles facettes de leur personnalité sont engagées dans ces situations et comment elles se « travaillent » à chaque étape, au gré des expériences, de ce qu'en perçoivent les personnes, dans les différents contextes de leur existence. Il nous faut donc penser les parcours comme constitués d'événements impliquant à la fois du temps et l'effet d'éléments hétérogènes.

4.2.4 Un examen séquentiel des parcours

Nous cherchons à saisir les réalités successives que façonne chaque événement dans la biographie, à chaque avancée dans le temps, en fonction des éléments de contextes présents, de leur configuration, et des éventuelles stratégies individuelles qu'y déploient les acteurs. Cette vision du parcours comme un processus, comme un chemin qui se fait en même temps que l'individu avance, est toute particulière. Nous avons déjà évoqué le fait que des chercheurs en micro-histoire comme Maurizio Gribaudi¹⁷¹ ont développé un regard similaire sur les vies individuelles. Mais comme nous allons le voir, d'autres auteurs ont également cherché à accorder une place à l'incertitude et à l'événement dans leurs analyses.

Plutôt que d'opposer les travaux entre approches « objectivistes » et « subjectivistes », Frédéric de Coninck et Francis Godart¹⁷² ont proposé de regrouper les enquêtes portant sur les parcours de vie en trois catégories, en considérant les différents rapports qu'elles entretiennent aux temporalités et aux effets de contingence. Le modèle « archéologique » regroupe les enquêtes centrées autour de la recherche d'un point d'origine pertinent, depuis lequel découle toute une série d'événements. Le modèle « structurel » se fait, lui, l'écho des analyses centrées sur la pré-structuration des parcours individuels par des temporalités externes, des contraintes indépendantes et préexistantes (c'est là que se situent les travaux de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron autour des trajectoires modales). Enfin, le modèle du « cheminement » rassemble les études centrées sur la transition d'un état à un autre, en

¹⁷¹ M. Gribaudi, *Itinéraires ouvriers. Espaces et groupes sociaux à Turin dans la première moitié du XXe siècle*, op. cit.

¹⁷² F. de Coninck, F. Godart, « L'approche biographique à l'épreuve de l'interprétation. Les formes temporelles de la causalité », *Revue française de sociologie*, vol. 30, n°1, 1990, p. 23-53.

mettant en forme un processus, en reconstituant la logique d'enchaînement des éléments en présence. C'est bien sûr dans ce dernier modèle général que nous nous situons plutôt, même si nous nous en distinguerons quelque peu lorsque nous précisons la mise en place de notre dispositif méthodologique, au prochain chapitre.

Dans cette approche processuelle, les temporalités interagissent : le passé peut affecter le présent, mais c'est toujours dans l'analyse des effets de contingence propres à une situation étudiée que le chercheur fait apparaître des connexions logiques. Ainsi ce modèle conduit à un traitement séquentiel des biographies : le sociologue distingue des segments de vie, à l'intérieur desquels différents éléments pertinents sont connectés, forment une configuration conjoncturelle. C'est dans cette perspective que nous allons mobiliser les concepts développés par la deuxième génération de sociologues interactionnistes de l'école de Chicago et leurs successeurs.

Par exemple, lorsqu'il étudie les fumeurs de marijuana, Howard Becker¹⁷³ constate que la plupart des travaux sur la déviance rendent compte des comportements individuels principalement en cherchant à en établir les causes, dans le cadre d'analyses explorant l'effet de plusieurs variables. Lui se propose plutôt d'expliquer la consommation de marijuana en considérant une succession de changements tant dans les comportements que dans les perspectives des individus. C'est en recueillant la parole des fumeurs qu'il reconstitue alors les différentes phases du processus, ce qu'il appelle la « carrière ». Cette notion reprise du monde professionnel et dont le sens est ici étendue à d'autres pratiques a d'abord été conceptualisée par Everett Hughes¹⁷⁴. Elle permet à chaque fois de décrire des changements dans la situation officielle d'une personne, mais aussi les implications plus subjectives que constituent, par exemple, l'anticipation de ces changements, ou les interprétations qui en sont faites en termes de réussite ou d'échec.

Le concept de carrière traduit donc bien l'idée que l'on se fait dans notre étude des processus, à travers lesquels nous souhaitons reconstituer des enchaînements de faits dans le temps, sans pour autant que ce travail puisse être assimilé à la reconstruction d'une chaîne de causalité. Howard Becker exprime justement les différences entre une analyse purement causale et son approche plus narrative : « Les styles d'analyse narratifs se concentrent sur l'élaboration d'histoires expliquant ce qu'est l'objet [...] et comment il est devenu ce qu'il est.

¹⁷³ H. Becker, *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, col. Leçons de choses, 1985 [1963].

¹⁷⁴ E. C. Hughes, « Carrières, cycles et tournants de l'existence », op. cit.

Lorsqu'un analyste causal a bien fait son travail, le résultat qu'il propose rend compte d'un maximum de variantes. Lorsqu'un analyste narratif a bien fait son travail, le résultat qu'il propose est une histoire qui explique pourquoi tel processus devait nécessairement mener à tel résultat »¹⁷⁵.

En même temps, nous avons aussi à l'esprit les réserves émises par les penseurs structuralistes comme Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, quant au risque de céder à une illusion unificatrice de l'individu en procédant à une telle mise en récit. Leurs indications nous exhortent ainsi à bien considérer le concept de carrière non pas seulement comme un moyen de rendre compte des logiques individuelles mais d'abord comme un outil permettant l'objectivation, à chaque étape, de l'enchaînement de plusieurs éléments hétérogènes, internes et externes, participant à caractériser une situation.

Muriel Darmon¹⁷⁶ est une auteure qui a travaillé sur la formation et la transformation des dispositions individuelles en considérant les phénomènes de socialisation comme des processus. Elle mobilise ainsi le concept de carrière pour traiter, par exemple, des évolutions du « devenir anorexique »¹⁷⁷. Elle situe ainsi son approche : « alors qu'on pourrait parler des risques de reconstruction liés aux récits sur lesquels [le concept de carrière] s'appuie, je rappelle qu'il peut être utilisé comme arme contre l'illusion rétrospective ; alors qu'il pourrait permettre de redonner sa place à l'analyse des individus, je suggère d'y voir une procédure d'agrégation et de mise en ordre des idiosyncrasies sous l'angle du collectif »¹⁷⁸. De notre côté, analyser les trajectoires individuelles comme des carrières nous permet donc de rendre compte tant de l'articulation des ressources et des contraintes en jeu lors de chaque séquence que des perceptions qu'en a l'individu et des effets sur son identité.

Dans la continuité, un autre concept intéressant pour nous est alors celui de « *turning points* », les « tournants de l'existence ». Lui aussi développé à l'origine par Everett Hughes¹⁷⁹, il consiste à repérer certaines phases de transition dans une carrière, au cours desquels non seulement les statuts sociaux de la personne peuvent changer mais durant lesquels l'individu est aussi amené à remanier son image, voire son identité. Par exemple, après plusieurs années

¹⁷⁵ H. Becker, *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris, La Découverte, col. Grands Repères, 2002 [1988] p. 104.

¹⁷⁶ M. Darmon, *La socialisation*, op. cit.

¹⁷⁷ M. Darmon, *Devenir anorexique. Une approche sociologique*, La Découverte, 2008.

¹⁷⁸ M. Darmon, « La notion de carrière : un instrument interactionniste d'objectivation », *Politix*, vol. 82, n°2, 2008, p. 164 et 165.

¹⁷⁹ E. C. Hughes, « Carrières, cycles et tournants de l'existence », op. cit.

de mariage, une personne peut divorcer ou bien elle peut être licenciée de son emploi ; dans les deux cas, ces changements de position peuvent être accompagnés de transformations dans la façon dont l'acteur se perçoit et est effectivement perçu par les autres. L'identification de ces épisodes dans le cours de la vie nous permet ainsi de soulever une donnée que sous-entendait déjà notre approche séquentielle des biographies, mais qui se retrouve ici clairement exprimée : l'existence est divisée en segments « calmes », au cours desquels la vie suit son cours et les positions sont stables, et en d'autres moments décisifs où les statuts sociaux, les rôles joués, les contextes d'actions et les images de soi évoluent, de façon plus ou moins imprévue et avec des conséquences toujours incertaines. Michel Grossetti¹⁸⁰ a ainsi contribué à intégrer ces « événements », ces « ruptures » et autres contingences, dans un cadre conceptuel venant enrichir l'explication sociologique des parcours de vie.

Certes, un parcours se construit sur un temps long. L'existence d'une personne peut se prolonger dans les mêmes contextes d'actions, au contact des mêmes institutions, en y jouant les mêmes rôles. Des relations personnelles peuvent l'accompagner pendant toute sa vie. Et même lorsque des évolutions sont constatées, le poids des héritages socioculturels est parfois tel qu'il implique de distinguer une logique générale qui guide toute la trajectoire : les temporalités biographiques sont étendues, le changement social est lent. Mais le concept de « *turning points* » permet de rendre compte du fait qu'un parcours est aussi composé de moments plus concentrés au cours desquels les événements se précipitent, en particulier dans le contexte sociétal actuel autorisant plus d'autonomie pour les individus et les exposant à plus d'incertitude. Ce sont des périodes de crises, des situations imprévues, ou bien encore des conjonctures particulières qui conduisent l'individu jusqu'à un « carrefour », avec des choix à faire. C'est dans ces moments-là que le chercheur a tout intérêt à reconstruire l'événement comme un processus racontant l'orientation d'une destinée dans une certaine direction.

Aux Etats-Unis, Andrew Abbott¹⁸¹ a largement contribué à réintroduire la dimension temporelle dans l'analyse des dynamiques sociales. En 2001, il plaide ainsi pour une analyse narrative qui reconnaît trois propriétés aux processus sociaux pensés comme des histoires : l'ordre (l'agencement de l'apparition des événements), l'enchaînement (le lien entre une

¹⁸⁰ M. Grossetti, « L'imprévisibilité dans les parcours sociaux », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 120, n°1, 2006, p. 5-28.

¹⁸¹ A. Abbott, *Time matters. On theory and method*, 2ème édition, Chicago, University of Chicago Press, 2001.

étape et la suivante) et la convergence (la récurrence du résultat de certaines séquences). Dans cette perspective, les processus sociaux - qu'ils soient biographiques ou bien organisationnels - constituent pour lui une succession d'événements contingents, dans le sens où leur analyse requiert de recomposer la configuration d'éléments hétérogènes qui façonne l'histoire au fur et à mesure. Cet auteur conçoit ainsi les « carrières » individuelles comme étant composées de périodes stables, les « *trajectories* », et de points de transition faisant le lien entre elles, les « *turning points* ». A sa suite, Diane Vaughan¹⁸² a par exemple décrit les processus de séparation des couples en les considérant comme de tels moments-clés dans les carrières conjugales.

En France, des chercheurs réunis autour de Marc Bessin, Claire Bidart et Michel Grossetti¹⁸³ ont mobilisé ces concepts pour étudier précisément des épisodes de « bifurcations ». Dans leurs travaux, ces auteurs décomposent ainsi chaque processus de réorientation en plusieurs étapes. Ils ne considèrent pas seulement le point de départ et le point d'arrivée, mais ils détaillent aussi les configurations intermédiaires qui sont éventuellement nécessaires dans le déroulé de l'histoire : les contextes institutionnels, les contraintes et les ressources offertes par les relations comme les motivations personnelles sont identifiés et mobilisés pour rendre compte du chemin emprunté. Dans la mise en récit de ces évolutions, ils cherchent aussi à comprendre comment s'articulent les expériences et les perceptions qu'en ont les acteurs, à chaque pas.

Ces approches séquentielles des processus qui rythment les biographies permettent ainsi de concevoir le parcours de vie dans sa globalité comme étant constitué d'une succession de situations vécues par les individus, dans les différents contextes de leur vie sociale (au travail, dans leur famille, dans l'association qu'ils fréquentent...). La trajectoire d'une personne n'est donc pas linéaire mais composée d'étapes distinctes dans les multiples dimensions de l'existence, aux temporalités parfois divergentes. Le travail du chercheur consiste alors à rendre intelligible ces situations en reconstituant les articulations entre les éléments agissant conjointement à plusieurs niveaux (comme l'a montré William Sewell¹⁸⁴) et souvent même entre plusieurs domaines de la vie qui semblent séparés. Dans cette recherche, c'est

¹⁸² D. Vaughan, *Uncoupling. Turning points in Intimate Relationships*, Oxford, Oxford University Press, 1986.

¹⁸³ M. Bessin, C. Bidart, M. Grossetti (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, op. cit.

¹⁸⁴ W. Sewell, « Trois temporalités : vers une sociologie événementielle », in M. Bessin, C. Bidart, M. Grossetti (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, op. cit., p. 109-146.

précisément ce type d'analyse que nous allons produire pour rendre compte des déplacements des individus dans le monde social, au cours de leur jeunesse.

4.2.5 Produire une analyse des transitions statutaires

En identifiant les épisodes qui rythment leur trajectoire, nous pouvons resituer les acteurs sociaux à la fois comme pris par les rôles qu'impliquent leurs statuts dans plusieurs institutions, en même temps qu'ils sont engagés dans des relations particulières. Nous dégageons alors les contextes d'action de leur existence, au sein desquels ils mobilisent des registres de pratiques différents et engagent des facettes distinctes de leur personnalité. Ainsi, une telle analyse processuelle nous permet de penser de manière satisfaisante les évolutions d'individus aux logiques d'action plurielles, exposés aux incertitudes suscitées par l'injonction à produire soi-même sa trajectoire, tout en considérant les liens qui les relie toujours aux autres et aux institutions. C'est en révélant les configurations que forment, à chaque étape, leurs éventuelles stratégies individuelles, mais aussi les ressources et les contraintes hétérogènes à l'œuvre à plusieurs échelles et dans les différents contextes de leur existence, que nous pourrions correctement rendre compte des itinéraires empruntés.

Dans cette recherche, nous allons nous focaliser sur la reconnaissance et le décryptage des moments dans la jeunesse où les individus changent de positions sociales. Dès le début de cette thèse, nous nous sommes effectivement engagé à rendre compte des déplacements des jeunes vers les positions de l'âge adulte. De plus, nous avons circonscrit cette période de la vie comme un processus n'étant plus aussi bien marqué qu'avant par le franchissement de seuils communs. Au contraire la jeunesse est, désormais, plutôt composée de multiples mouvements désynchronisés dans les contextes scolaire, professionnel, familial, au gré de positions plus incertaines et changeantes. Nous trouvons donc intéressant de saisir chacun des mouvements de position qui animent la jeunesse d'une personne, chaque changement de statut dans les principales dimensions de son existence : à l'école, au travail, dans la famille, dans le couple, dans les modes de résidence comme dans les engagements associatifs. Nous pensons que c'est en examinant ces séquences particulières que pourra être révélée la diversité des logiques d'action, des éléments de contextes, ainsi que des temporalités impliqués dans chaque mouvement.

Par ailleurs, l'analyse des séquences de transition statutaire va nous permettre de mettre en lumière, non pas seulement les trajectoires objectives vers les différentes positions associées à l'âge adulte, mais aussi le parcours identitaire au cours duquel se met au point, subjectivement, la définition sociale d'un individu. En étant amenée à occuper une place différente dans la structure sociale, une personne change en effet de rôle. Lorsqu'elle passe par exemple de la position d'étudiant à celle de travailleur, ou bien de l'état de célibataire à celui de conjoint, les relations qu'elle entretient avec les autres et avec les institutions s'en retrouvent en partie transformées, tant dans les pratiques requises dans certaines situations que dans les facettes d'elle-même qui y sont engagées. C'est justement dans l'étude du processus de la transition entre ces positions que nous pouvons faire apparaître les écarts (plus ou moins importants) entre ce que les interactions dans le monde social suscitaient jusqu'alors et les comportements qu'impliquent maintenant de nouveaux statuts. C'est donc aussi par l'analyse des séquences de transitions statutaires, et dans les décalages qu'elles révèlent, que nous pourrons rendre compte de la socialisation à de nouvelles pratiques, et de la mobilisation ou de l'inhibition de certaines dispositions dans les nouveaux contextes de l'existence.

Ainsi, nous nous proposons d'examiner ces moments particuliers dans les biographies car ce sont eux qui vont nous permettre de révéler à la fois les capacités d'adaptation des individus et les supports sociaux présents dans leur environnement. Nous pourrons alors rendre intelligibles les processus concrets au cours desquels se distribuent les positions sociales et se mettent au point les identités. Que ces transitions statutaires constituent des passages balisés, des carrefours, ou bien de véritables réorientations, voire des demi-tours dans les parcours, nous considérons qu'elles ont toutes quelque chose à nous raconter sur les façons d'entrer dans la vie adulte et sur les manières dont se façonnent les facettes d'une personnalité.

Alors que l'équipe dirigée par Marc Bessin, Claire Bidart et Michel Grossetti¹⁸⁵ s'est attelée à rendre compte uniquement des bifurcations et des moments de rupture qui ponctuent parfois les trajectoires, nous, nous cherchons plutôt à identifier l'ensemble des changements de position, mais dans le temps circonscrit de la jeunesse. Ainsi, nous nous proposons d'examiner à la fois des « *turning points* » (par exemple, une réorientation professionnelle ou une séparation amoureuse, un déménagement dans une autre ville...), mais aussi des épisodes de

¹⁸⁵ M. Bessin, C. Bidart, M. Grossetti (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, op. cit.

transitions biographiques plus prévisibles et moins radicaux (comme lorsque arrive la fin des études ou lors de la création d'une association pour soutenir une activité culturelle), ou encore des situations offrant plusieurs issues limitées et structurées (le moment où, après les premières années d'études, il faut choisir entre plusieurs options de spécialisation...). Il s'agira aussi de prendre en compte des séquences qui semblent constituer des retours en arrière vers les positions de dépendance à la famille d'origine (comme une recohobitation au domicile parental après un premier départ le temps des études).

Dans notre démarche, nous laissons ainsi de côté les autres moments, qui sont pourtant parfois plus longs, durant lesquels les positions occupées sont stables. Par exemple, nous n'allons pas analyser en détail, dans un parcours, les configurations qui structurent une année d'études, durant laquelle la personne continue de fréquenter le même établissement, en habitant toujours chez ses parents, en étant en couple avec le même partenaire, et en participant aux activités du même club sportif. Nous choisissons plutôt d'examiner avec précision comment la personne en vient, à la fin de cette année, à changer d'université pour poursuivre une autre formation. C'est peut-être aussi dans cette période que va se négocier un épisode de décohabitation parentale, éventuellement au profit d'une installation en couple : autant de situations d'évolutions dans les carrières scolaire, familiale, conjugale, que nous nous proposons de saisir. Bien sûr, il nous sera nécessaire de collecter des informations sur les moments stables, mais ce uniquement dans le but de mieux cerner les enjeux des séquences de transition. Nous allons voir que l'analyse transversale de ces moments particuliers est encore peu développée en sociologie, mais que les tenants de cette approche émergente ont déjà saisi toute la richesse qu'elle pouvait receler.

4.2.5.1 Les transitions statutaires, un champ d'étude à défricher

Les réalités sociales dont permet de rendre compte cette focalisation sur les transitions statutaires demeurent relativement peu explorées dans les enquêtes sociologiques. Il faut dire que dans l'histoire française de la discipline, l'approche par les individus et leur biographie est, comme nous l'avons vu, longtemps resté assez confidentielle, en comparaison de l'approche dominante par les institutions. Ce second point de vue enjoint plutôt à observer les hommes au travers de leurs engagements dans des statuts durables et successifs, en négligeant alors les phases de transition dans les vies individuelles. Prenons par exemple le cas de l'étude du syndicalisme. Jusqu'au début des années 1990, c'est effectivement l'entrée par les institutions

qui est préférée. Des travaux comme ceux de Jacques Capdevielle et René Mouriaux¹⁸⁶ ou bien Maurice Croisat et Dominique Labbé¹⁸⁷ s'intéressent ainsi aux mutations du salariat et à la crise du syndicalisme dans son ensemble. Mais, lorsque nous resituons ces enquêtes au regard d'une approche processuelle des biographies, nous nous rendons compte que les phénomènes sociaux ainsi mis en évidence évoquent principalement des situations « stables » dans la vie des individus (comme le fait d'être militant ou de ne pas l'être). Parfois, ce type d'enquête interroge plus directement les conditions du changement, comme celle de Pierre-Éric Tixier¹⁸⁸ dans son étude de cas des pratiques syndicales à la Confédération Française Démocratique du Travail (CFDT). Mais le point de vue, porté depuis l'organisation, empêche de saisir l'effet des autres contextes de la vie des personnes sur l'évolution de leur activité syndicale, là où l'entrée par les biographies permet justement d'identifier la diversité des éléments à l'œuvre. Dans les enquêtes mobilisant cette approche par les institutions, les transitions statutaires ne sont donc que partiellement analysées.

Pour autant, nous avons déjà évoqué le fait que, depuis une trentaine d'années, les enquêtes adoptant le point de vue des acteurs sociaux se sont multipliées en France et ont peu à peu développé la reconstruction des logiques individuelles en tant qu'objets d'analyses légitimes dans la discipline. Dans la sociologie du syndicalisme, selon Frédéric Sawicki et Johanna Siméant¹⁸⁹, la majorité des travaux mobilisent désormais le paradigme interactionniste pour questionner l'engagement individuel des militants et ses déterminants, dans un contexte historique où la dimension individuelle a pris plus d'importance dans la vie sociale. Ainsi dans les enquêtes d'Annie Collovald¹⁹⁰, de Baptiste Giraud¹⁹¹ ou bien de Cécile Péchu¹⁹², l'analyse biographique est pleinement exploitée, ces auteurs étant attentifs aux carrières militantes que révèle un regard processuel.

¹⁸⁶ J. Capdevielle, R. Mouriaux, « Le militantisme syndical en France », *Revue française de science politique*, n°22, 1972, p. 566-581.

¹⁸⁷ M. Croisat, D. Labbé, *La fin des syndicats ?*, Paris, L'Harmattan, col. Logiques sociales, 1992.

¹⁸⁸ P.-E. Tixier, *Mutation ou déclin du syndicalisme ? Le cas de la CFDT*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992.

¹⁸⁹ F. Sawicki, J. Siméant, « Décloisonner la sociologie de l'engagement militant. Note critique sur quelques tendances récentes des travaux français », *Sociologie du travail*, vol. 51, n°1, 2009, p. 97-125.

¹⁹⁰ A. Collovald, « Pour une sociologie des carrières morales des dévouements militants », in A. Collovald (dir.), *L'humanitaire ou le management des dévouements. Enquête sur un militantisme de « solidarité internationale » en faveur du Tiers Monde*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2002.

¹⁹¹ B. Giraud, « S'arracher à sa condition d'ouvrier : de l'engagement syndical à l'encadrement intermédiaire », *La Revue de l'Ires*, vol. 81, n°2, 2014, p. 33-58.

¹⁹² C. Péchu, « Les générations militantes à Droit au logement », *Revue française de science politique*, vol. 51, 2001, p. 73-103.

Mais là encore, l'examen des épisodes de transition statutaire ne constitue pas le cœur des observations. Il s'agit plutôt d'étudier les configurations qui permettent aux individus de se maintenir dans les positions qu'ils occupent. Les études actuelles sur le syndicalisme cherchent à comprendre les configurations de l'engagement, en reconstruisant les pratiques militantes et leur sens, ou encore en mettant à jour les « nouvelles formes » de militantisme¹⁹³. La question des phases de transitions n'est bien sûr pas ignorée : des études comme celles rassemblées dans le dossier dirigé par Olivier Fillieule et Nona Mayer¹⁹⁴ s'attèlent effectivement à révéler les prédispositions au militantisme et le « passage à l'acte ». Mais ce sont bien les logiques de la poursuite de l'engagement, leur variété et leurs évolutions dans le temps, qui demeurent les questions essentielles dans l'étude de ces processus.

Nous constatons donc que même les enquêtes mobilisant les récits de vie ne questionnent pas systématiquement les séquences de transitions statutaires dans les biographies, ou bien alors elles se spécialisent dans l'identification de certains changements seulement, à partir d'un unique domaine de l'existence (comme, par exemple, les débuts de l'engagement syndical). Ainsi, les phases de transitions dans le monde professionnel constituent des objets particulièrement bien étudiés, qu'il s'agisse de décrire l'accès à l'emploi en Allemagne (comme le propose Walter Heinz¹⁹⁵), les changements de métiers (tel que dans l'enquête de Sophie Denave¹⁹⁶) ou encore l'entrée en retraite (analysée par Aline Chamahian¹⁹⁷). En partant des individus, ces travaux prennent bien en compte l'effet des multiples contextes de la vie sur une trajectoire professionnelle, mais ils ne questionnent pas les changements de statuts qui se manifestent, en parallèle, dans les autres « carrières » de la personne.

Or pour nous, il est essentiel de saisir comment ces carrières sont imbriquées les unes avec les autres et comment un changement dans un domaine de la vie peut avoir des répercussions par ailleurs. Au moment de définir la jeunesse, nous avons précisément montré comment de telles articulations existent entre les contextes de l'existence. Si aujourd'hui les calendriers scolaires, professionnels, et familiaux d'accès à l'âge adulte sont désynchronisés, ils n'en

¹⁹³ Comme le résume F. Sawicki, J. Siméant, « Décloisonner la sociologie de l'engagement militant. Note critique sur quelques tendances récentes des travaux français », op. cit.

¹⁹⁴ O. Fillieule, N. Mayer (dir.), « Devenirs militants », *Revue française de science politique*, vol. 51, 2001.

¹⁹⁵ W. Heinz, « Job-entry patterns in a life-course perspective » in W. Heinz (dir.), *From education to work : Cross-national perspectives*, New-York, Cambridge University Press, 1999, p. 214–234.

¹⁹⁶ S. Denave, *Reconstruire sa vie professionnelle. Sociologie des bifurcations biographiques*, op. cit.

¹⁹⁷ A. Chamahian, « Se former dans le temps de retraite. Analyse sociologique des parcours de vie en formation », *Retraite et société*, n°65, 2013, p. 81-100.

restent pas moins liés : un accès différé à l'emploi peut par exemple repousser la naissance du premier enfant, ou bien la mise en couple peut-elle accélérer la décohabitation parentale : l'étude des transitions statutaires implique de saisir ces effets.

Parfois, des enquêtes ne se limitent pas aux transitions dans un seul domaine de la vie en particulier mais se livrent justement à l'examen de changements au regard de l'ensemble des statuts sociaux d'une personne. C'est par exemple le cas dans l'ouvrage de Marc Bessin, Claire Bidart et Michel Grossetti¹⁹⁸. Mais il s'agit alors de n'étudier qu'un type particulier de mouvement dans les positions, ici les « bifurcations » entraînant des changements majeurs dans la vie professionnelle, conjugale ou autres. En fait, alors que l'analyse des parcours de vie s'est petit à petit établie comme une discipline structurée (comme Glen Elder, Monica Johnson et Robert Crosnoe¹⁹⁹ en font l'histoire, depuis ses débuts), l'étude plus spécifique et systématique des phases de transition statutaire est, elle, aujourd'hui encore en train de se bâtir. Pour Katherine Bird et Helga Krüger²⁰⁰, c'est en raison de la complexité d'éléments hétérogènes (tant objectifs que subjectifs) qu'induit la formalisation de telles séquences que les chercheurs ont plutôt préféré mettre au point des stratégies d'enquête plus pragmatiques, associées à la réalisation de leurs objectifs théoriques spécifiques. Plusieurs auteurs se sont toutefois engagés dans cette direction.

4.2.5.2 Les transitions statutaires, objets complexes des parcours de vie

Nous pouvons situer les fondations d'une analyse systématique des transitions statutaires à partir d'une enquête devenue classique, menée aux Etats-Unis en 1971 par Barney Glaser et Anselm Strauss²⁰¹. L'ouvrage de ces auteurs est majeur car, tout en compilant très minutieusement des données sur l'aspect particulier de la vie que constituent les transitions statutaires, ils montrent qu'il est possible en même temps d'élaborer une théorie formelle plus générale, ancrée sur cette base empirique. Dans leur enquête, les chercheurs s'emploient à ne négliger aucune des propriétés des transitions, aussi mineures soient-elles, afin de

¹⁹⁸ M. Bessin, C. Bidart, M. Grossetti (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, op. cit.

¹⁹⁹ G. H. Elder, M. K. Johnson, R. Crosnoe, « The emergence and development of life course theory », in J. Mortimer, M. Shanahan (dir.), *Handbook of the Life Course*, New-York, Springer, 2003, p. 3-19.

²⁰⁰ K. Bird, H. Krüger, « The secret of transitions: the interplay of complexity and reduction in life course analysis », *Advances in Life Course Research*, vol. 10, 2005, p. 173-174.

²⁰¹ B. Glaser, A. Strauss, *Transitions statutaires : une théorie formelle*, Fribourg, Academic Press Fribourg, col. Res socialis, 2012 [1971].

proposer une analyse la plus complète possible (au regard par exemple de la désirabilité de la transition, de son inévitabilité, de sa réversibilité, de sa reproductibilité, selon le degré de contrôle des personnes ou bien le caractère individuel ou collectif de ce changement). Ils démontrent ainsi une sensibilité à une variété très dense de situations sociales, qu'ils s'efforcent d'examiner et d'intégrer de manière pertinente dans leur modèle, plutôt que les considérer comme des exceptions.

- Penser les processus, penser le changement social

La première idée importante que nous retenons de ce travail foisonnant est qu'une séquence de transition ne constitue pas un changement immédiat, mais bel et bien un parcours en soi. Changer de position implique à chaque fois l'agencement particulier de plusieurs éléments et leur succession en étapes. Ce constat peut être fait même lorsque l'on aborde les mouvements de position dans une seule dimension, comme ceux qui ponctuent une carrière professionnelle. Une transition qui semble constituer un événement soudain comme un licenciement implique en fait, au préalable, une situation particulière dans le travail et, par la suite, un processus de constitution du statut de chômeur (en s'inscrivant auprès d'un organisme d'accueil des chômeurs, en développant les pratiques de la recherche d'emploi...). Changer de position demande de l'activité sociale et du temps. Ainsi lorsque nous avons signifié, un peu plus tôt, qu'une séquence de transition constitue un moment entre deux périodes stables, il ne faudrait pas pour autant en conclure trop rapidement que les transitions statutaires ne sont que ponctuelles et rares. Certains processus peuvent prendre beaucoup de temps : par exemple, la décision de créer son entreprise peut constituer un processus s'étalant sur plusieurs années. Pour nous qui souhaitons aussi saisir les changements dans les facettes de la personnalité qu'impliquent parfois ces mouvements dans les positions, il nous faut tout particulièrement intégrer cette progression dans le temps puisque, comme le souligne Nicholas Emler²⁰², les transitions identitaires qui accompagnent les transitions statutaires sont rarement abruptes mais plutôt graduelles.

L'enquête de Glaser et Strauss nous indique alors que, étant donné que les individus occupent plusieurs positions sociales en même temps (ou plutôt successivement dans la même journée : au travail, dans la famille, avec les amis, dans l'association...), il est même assez fréquent qu'un

²⁰² N. Emler, « Life Course Transitions and Social Identity Change », *Advances in Life Course Research*, n°10, 2005, p. 197-215.

changement soit toujours « en cours » quelque part, dans l'une des carrières d'un individu. La jeunesse, en particulier, constitue une période où se concentrent des mouvements dans toutes ces dimensions. Glaser et Strauss précisent ainsi par là même l'intérêt heuristique qu'ils trouvent à se pencher sur de tels moments dans les trajectoires : des mouvements de positions animent constamment le monde social, et c'est en les examinant dans le cours des biographies que l'on peut éclairer les conditions de fonctionnement et d'évolution de la structure sociale. Par la suite, Walter Heinz²⁰³ s'est ainsi appliqué à rendre compte des liens entre des mouvements à l'échelle macrosociologiques et les transitions statutaires à l'échelle des vies individuelles. Dans le contexte sociétal actuel, observer les transitions statutaires constitue donc une fenêtre particulièrement pertinente pour saisir, certes les conditions empiriques de la reproduction des inégalités sociales, mais aussi et surtout les possibilités pratiques du changement. C'était déjà cette volonté qui nous avait conduit à préférer une approche par les individus plutôt que par les structures ; elle trouve ici sa voie de concrétisation par l'examen des transitions statutaires.

- Penser les interactions entre les contextes de la vie

La seconde idée importante que nous retenons de l'ouvrage de Glaser et Strauss est que la participation simultanée d'un individu à plusieurs contextes d'action, entraîne bien souvent l'interdépendance des séquences de transitions entre ses différentes carrières. L'acteur social compose plusieurs rôles, il les exprime sur plusieurs scènes avec chacun leurs propres temporalités, leurs logiques d'action respectives, leurs normes et leurs cadres sociaux. Cependant, ces rôles et ces contextes ne sont pas totalement hermétiques, ils se croisent et se combinent parfois dans certaines situations : un changement de statut dans un domaine de l'existence peut ainsi avoir des conséquences dans les autres contextes de la vie. Par exemple, la perte d'un emploi peut aller jusqu'à entraîner un divorce, dans un processus de délitement des liens sociaux analysés par Serge Paugam²⁰⁴. La naissance d'une nouvelle histoire d'amour peut également occasionner un déménagement et un changement d'emploi. Ainsi non seulement il nous faut considérer l'effet potentiel d'éléments présents dans tous les

²⁰³ W. Heinz, « Status passages as micro-macro linkages in life course research », in A. Weymann, W. Heinz, (dir.), *Society and biography. Interrelationships between social structure, institutions and the life course*, Weinheim, Deutscher, Studien Verlag, 1996, p. 51-65.

²⁰⁴ S. Paugam, *La disqualification sociale. Essai sur la nouvelle pauvreté*, 8ème édition, Paris, Presses Universitaires de France, collection Quadrige, 2009.

domaines de l'existence pour rendre compte d'un épisode particulier de transitions statutaire, mais ces mouvements eux-mêmes nous apparaissent aussi parfois connectés entre eux. Ces connections entre contextes de la vie permettent alors de mieux apprécier la direction générale prise par le parcours : Michel Grossetti²⁰⁵ a montré comment certaines transitions apparaissent irréversibles dès lors qu'une décision a eu des conséquences en chaîne dans plusieurs autres domaines.

Pour René Levy²⁰⁶, le fait que les différentes carrières soient imbriquées introduit une contingence personnelle et structurelle qui, pourtant, peut être facilement négligée par le chercheur, s'il n'examine pas précisément les configurations et les étapes que révèlent les processus biographiques de mouvements dans les positions sociales. C'est aussi pour cette raison que les séquences de transition statutaire sont peu étudiées : leur compréhension résulte le plus souvent, non pas de logiques propres à un des domaines de l'existence mais de leurs processus d'interdépendance. Or ces domaines sont généralement examinés séparément par les différents champs de la discipline (sociologie de la famille, de l'éducation, du travail...). René Levy, accompagné d'autres chercheurs²⁰⁷, plaident même pour l'interdisciplinarité au sein de l'analyse des parcours de vie, en considérant les apports d'autres domaines comme la psychologie et la démographie.

Dans notre recherche, si nous n'étudions bien qu'un tronçon des biographies individuelles (la jeunesse) il s'agit pour autant de resituer les acteurs au sein de configurations impliquant leurs engagements simultanés et successifs dans les sphères professionnelle, familiale, amicale... A l'heure où les seuils d'entrée dans la vie adulte apparaissent dissociés, désynchronisés et parfois réversibles, il nous faut rendre compte des articulations existant pourtant entre les différents contextes de la vie. Cela nous semble d'autant plus primordial que nous avons insisté sur la pluralité des appartenances des individus modernes. Comme le souligne d'ailleurs Bernard Lahire, « à trop vouloir se concentrer sur un univers ou un sous-univers singulier, l'analyste finit par louper la cible en oubliant qu'une partie de la vérité (raison d'être, principes structurants ou explicatifs) des pratiques se trouve hors de l'univers ou du sous-

²⁰⁵ M. Grossetti, *Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004.

²⁰⁶ R. Levy, « Status passages as critical life course transitions. A theoretical sketch », in W. Heinz (dir.), *Theoretical advances in life course research*, 1991, p. 87-114.

²⁰⁷ R. Levy, P. Ghisletta, J-M. Le Goff, D. Spini, E. Widmer, « Incitations for Interdisciplinarity in Life Course Research », *Advances in Life Course Research*, n°10, 2005, p. 361-391.

univers en question »²⁰⁸. L'étude des transitions statutaires dans le cours des biographies permet justement de relier les différents champs de la discipline. Par exemple, Sophie Denave²⁰⁹ s'est appliquée à révéler les différentes logiques qui s'articulent, au moment de ruptures professionnelles, entre le domaine du travail et celui des loisirs.

Depuis les recommandations de Glaser et Strauss, et en considérant les incitations de René Levy, plusieurs chercheurs ont procédé concrètement à l'analyse des imbrications et des effets de contingences entre les différents domaines de la vie, dans les phases de transition rythmant les parcours. Selon les phénomènes qu'ils souhaitaient mettre en avant, ils ont développé des approches sensiblement contrastées. Car les éléments contextuels à l'œuvre dans ces séquences peuvent être de natures différentes. Par exemple, Glen Elder²¹⁰ a rappelé que, parmi d'autres déterminants, les chemins empruntés par les individus sont toujours contraints par les opportunités qu'autorisent ou non les institutions sociales autour d'eux. Ainsi, en suivant cette indication, Walter Heinz²¹¹ s'est attaché à dévoiler les façons dont des collectifs formels interviennent dans la structuration des séquences biographiques de transition statutaires, entre l'école et le monde professionnel. Les enquêtes qu'il a réunies dans son ouvrage rendent compte des configurations et des temporalités dictées aux individus par les normes existantes dans les établissements scolaires, les universités, les entreprises. Il montre ainsi comment, dans les parcours des jeunes, des transitions statutaires relevant d'autres domaines (la décohabitation parentale, le mariage, la naissance du premier enfant...) se retrouvent impactées par ces calendriers institutionnels. Il s'agit là de rendre compte de la manière dont des règles rigides et officielles dans les contextes de l'existence conditionnent les parcours des individus. Mais des ressources et des contraintes apparaissent aussi sur la base des interactions avec les personnes que chacun fréquente au quotidien dans ses activités.

Un autre moyen privilégié pour cerner les interdépendances entre les domaines de la vie est alors celui de l'étude des entourages personnels. Dans les contextes d'existence d'un individu il y a certes des normes, des collectifs organisés qui participent à structurer les expériences

²⁰⁸ B. Lahire, « Nécessité théorique et obligations empiriques », *Revue du MAUSS*, volume 27, n°1, 2006, p. 451.

²⁰⁹ S. Denave, « Les relations d'interdépendance entre travail et loisir : des logiques de compensation, de concurrence et/ou de substitution au cours des bifurcations professionnelles », *Les Mondes du travail*, n°16-17, 2015, p. 23-34.

²¹⁰ G. Elder, « Time, Human Agency, and Social Change. Perspectives on the Life Course », *Social Psychology Quarterly*, vol. 57, n°1, 1994, p. 4-15.

²¹¹ W. Heinz (dir.), *From education to work : Cross-national perspectives*, op. cit.

qui y sont vécues (dans cette recherche nous soulignons d'ailleurs la pertinence à considérer la classe sociale des individus), mais ces environnements sont également composés de personnes avec lesquels notre acteur social est en relation. Au plus près de l'individu, nous trouvons ainsi son entourage, ses relations personnelles et les connaissances diverses auprès desquelles il est engagé. C'est aussi en fonction d'elles que le parcours se construit. Glen Elder²¹² a ainsi appelé à la prise en considération de ce qu'il a nommé les « *linked lives* » (les vies « reliées ») pour saisir le cours des trajectoires individuelles. Il prend pour exemple le cas des relations des parents avec leurs enfants : par la simple présence de ces derniers, les carrières professionnelles des premiers sont parfois infléchies dans des directions particulières. Derrière cette approche, il y a l'idée que les vies humaines ne se font pas seules, mais en étant toujours engagées dans des relations avec les autres. L'analyse d'un parcours biographique individuel nécessite donc d'intégrer les effets de *timing* provoqués par les situations particulières que vivent les personnes autour de soi, ainsi que les façons dont leur présence, leurs avis et les interactions qui se jouent avec eux vont influencer l'itinéraire emprunté.

C'est bien sûr cette approche que nous allons privilégier dans cette recherche. Les relations personnelles interviennent directement dans les processus de transition statutaire qui jalonnent les parcours et nous souhaitons saisir précisément la qualité des ressources et des contraintes qu'elles font peser sur ces moments. Nous pensons également que c'est en se penchant sur les relations personnelles d'un individu que nous pourrions rendre compte des façons dont s'adaptent, à leur contact, les facettes de la personnalité d'une personne. Nicholas Emler²¹³ rappelle ainsi que les changements identitaires qui se jouent dans les transitions statutaires nécessitent d'abord de considérer les évolutions à l'œuvre dans les relations entretenues dans les divers domaines de la vie sociale. De plus, si la famille, le groupe de copains ou les collègues de travail participent à la mise au point des images de soi, leurs influences et les modèles qu'ils présentent ne sont pas purement spécifiques à l'entretien de ces relations mais ils s'inscrivent dans un cadre culturel plus général, en référence à la société globale. Le milieu social des individus transparait donc aussi au travers des personnes avec qui

²¹² G. Elder, « The life course paradigm. Social change and individual development », in P. Moen, G. Elder, K. Lüscher (dir.), *Examining lives in context. Perspectives on the ecology of human development*, Washington, American Psychological Association, 1995, p. 101-139.

²¹³ N. Emler, « Life Course Transitions and Social Identity Change », op. cit.

ils sont reliés. Comme le souligne Claire Bidart²¹⁴, en examinant les relations personnelles, nous éclairons aussi les modes « d'accrochage » de l'individu dans la société. Ainsi, l'analyse de l'entourage relationnel nous apparaît comme une approche pertinente pour examiner les différents contextes de la vie d'un individu et leurs articulations, afin de rendre compte tant de son parcours objectif entre des statuts sociaux que des évolutions de son identité.

Pour autant, peu d'auteurs travaillant sur les parcours de vie nous semblent avoir intégré dans leurs recherches les recommandations de Glen Elder sur les « *linked lives* ». Certains se sont focalisés sur l'influence spécifique d'une ou plusieurs relations bien identifiées, comme les parents ou le conjoint. Dans son analyse des parcours d'entrée en retraite, Phyllis Moen²¹⁵ examine ainsi les configurations particulières que font apparaître les liens entre la carrière professionnelle d'une personne et celle de son conjoint. Elle révèle que le processus de décision conduisant à partir à la retraite et la forme que prend cette décision se chevauche avec les statuts et les transitions que vit en même temps le partenaire. En France, Daniel Bertaux a aussi mis en avant le fait que « la formation du parcours biographique d'un individu est en interaction constante avec celle du parcours de son conjoint »²¹⁶.

Mais pour trouver trace de la mise en œuvre de dispositifs d'enquête sur les parcours de vie intégrant fondamentalement les implications que suggère le concept de vies en réseau, il faut se pencher sur les travaux menés autour des trajectoires des jeunes par Claire Bidart²¹⁷ et sur les imprévisibilités dans les parcours par Michel Grossetti²¹⁸. Dans l'ouvrage qu'ils ont dirigé en commun avec Marc Bessin²¹⁹ au sujet des bifurcations, ils exposent comment, au cours de ces séquences particulières où les statuts et les habitudes sont remis en question, des membres de l'entourage sont susceptibles d'agir sur les choix personnels, en fournissant certains atouts et conseils. Dans un autre ouvrage rédigé avec Alain Degenne²²⁰, ces auteurs recomposent également les évolutions dans le temps de tout un réseau de relations autour

²¹⁴ C. Bidart, « Étudier les réseaux. Apports et perspectives pour les sciences sociales », *Informations sociales*, vol. 147, n°3, 2008, p. 34-45.

²¹⁵ P. Moen, « Linked lives. Dual careers, gender and the contingent life course », in W. Heinz, V. Marshall (dir.), *Social dynamics of the life course. Transitions, institutions and interrelations*, New-York, De Gruyter, 2003, p. 237-258.

²¹⁶ D. Bertaux, *Les récits de vie*, op. cit., p. 21.

²¹⁷ C. Bidart, « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques », op. cit.

²¹⁸ M. Grossetti, *Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, op. cit.

²¹⁹ M. Bessin, C. Bidart, M. Grossetti (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, op. cit.

²²⁰ C. Bidart, A. Degenne, M. Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, col. Le lien social, 2011.

de l'individu pour montrer comment l'entourage intervient dans le cours de nombreux processus biographiques. Par leur simple présence, en permettant la circulation de certaines ressources ou en imposant des contraintes, ces relations engagent l'individu dans une voie en particulier, ou bien ils « incarnent » auprès de lui, de manière contrastée, plusieurs chemins possibles.

Le pouvoir heuristique d'une telle approche réside dans le fait que, en donnant à voir la diversité des relations personnelles, l'analyse contribue alors à faire apparaître la pluralité des contextes sociaux en coprésence, les enjeux de positionnement et les facettes identitaires qui leurs sont liées. Pour rendre compte des attributs et de la place qu'occupe chacune de ces relations dans les contextes de l'existence, ces auteurs mobilisent notamment les outils théoriques et méthodologiques de la sociologie des réseaux sociaux. Leurs travaux nous enjoignent ainsi à investir cette discipline, si nous souhaitons correctement cerner les influences des relations personnelles dans les parcours des jeunes vers l'âge adulte.

A l'issue de cette exploration des apports des récits biographiques pour penser les phénomènes du monde social, nous avons donc précisé notre approche à travers le recours à une analyse séquentielle des parcours de vie. En nous focalisant sur les transitions statutaires au cours de la jeunesse, nous nous proposons de décomposer ces processus pour en révéler les étapes, les configurations d'éléments contingents dans leur explication et les dynamiques qui les articulent. Nous rendrons alors compte de la pluralité des dimensions de la vie qui interagissent dans ces situations, en procédant notamment à une analyse des relations personnelles qui entourent chaque personne, et en identifiant les liens qui interviennent dans le cours de ces déplacements. Mais pour cela, il nous faut encore mettre au clair la façon dont nous allons examiner l'entourage relationnel de chacun et le réseau qu'il constitue.

4.3 Etudier l'entourage relationnel

Maintenant que nous avons conceptualisé un individu aux logiques d'action plurielles, à présent que nous avons pensé son parcours comme composé de séquences processuelles de transitions dans plusieurs carrières parallèles, et dès lors que nous souhaitons identifier l'influence des personnes constituant son entourage dans le cours de sa trajectoire, il nous faut reconnaître la dimension relationnelle de la réalité sociale et intégrer les outils qui vont

nous permettre de rendre compte de ces phénomènes relationnels. Depuis le début de notre réflexion, cette dimension est présente mais il s'agit ici de la mettre en évidence : les individus ne se construisent, n'existent et n'évoluent qu'en relation avec d'autres individus. Les situations que nous allons étudier dans le cours des biographies émergent d'un contexte relationnel, elles engagent des personnes en relation, et les interactions à l'œuvre génèrent de nouvelles situations relationnelles. Ainsi même si l'enchaînement logique de notre réflexion nous a d'abord poussé à décrire un individu, à circonscrire un acteur social dont nous nous proposons de suivre la trajectoire, son existence ne se déploie et n'a de sens qu'au regard des liens qu'il entretient avec les autres : l'homme et la société ne peuvent se penser l'un sans l'autre.

4.3.1 Le caractère relationnel des phénomènes sociaux

Lorsqu'un individu incorpore des schèmes d'action déjà, ce phénomène implique des relations sociales : c'est dans la rencontre avec d'autres personnes et au contact d'institutions que des gestes et des façons de penser sont répétés jusqu'à véritablement intégrer son corps même. Par la suite, lorsque qu'une de ses habitudes s'active, c'est toujours dans l'interaction avec une situation sociale particulière qui éveille en lui tel ou tel répertoire d'action. Aussi, ni la disposition incorporée, ni l'événement déclencheur (ou inhibiteur) ne peuvent être désignés comme l'élément déterminant de la pratique étudiée, qui nécessite la rencontre des deux. C'est en ce sens que la réalité est relationnelle : elle est le produit de l'interdépendance entre les éléments du monde social. Bernard Lahire²²¹ rappelle ainsi que les schèmes d'actions, bien qu'ils soient « incorporés », ne constituent jamais des propriétés inscrites en propre dans l'individu. Pour lui, ces schèmes sont bien des réalités relationnelles, d'interactions, c'est-à-dire qu'ils ne s'observent que dans la rencontre entre l'acteur social et quelque chose ou quelqu'un qui vient les réactiver. Aussi, les individus ne développent leurs pratiques et ne mettent au point leur identité sociale qu'à partir d'éléments qui se sédimentent en eux dans et par les rapports qu'ils entretiennent avec d'autres individus.

Pour qu'une relation existe, elle doit faire le lien entre deux entités, c'est sa définition. Il peut alors sembler évident que, pour qu'une relation sociale existe, elle doive faire le lien entre deux individus. Mais il faut aussi comprendre que les acteurs eux-mêmes n'existent qu'au

²²¹ B. Lahire, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, op. cit., p. 98.

regard des liens qui les relient aux autres. Cette interdépendance doit être rappelée pour éviter qu'on puisse penser que les relations sociales ne seraient que contingentes, comme n'étant que l'expression ou le produit du jeu d'acteurs qui leurs préexisteraient. Il faut pour cela nous situer au-delà de la vision libérale de l'individu qui, en érigeant un sujet libre et responsable, tend à autonomiser la condition de l'homme, comme s'il avait un jour existé isolé de toute socialisation et comme s'il pouvait potentiellement développer sa volonté et sa créativité sans s'inscrire fondamentalement dans des rapports avec ses pairs.

En même temps, nous ne postulons pas que les relations sont la source de toute chose. Ce sont bien des corps particuliers qui constituent la matière première à partir desquels s'expriment et transitent les influences. Les individus sont l'objet de relations, c'est à travers eux que se cristallisent et se concrétisent des pratiques, des normes, que se forment des institutions, conférant une inertie certaine au changement social. Il ne s'agit pas, comme peuvent en avoir tendance les approches « postmodernistes », d'envisager les relations sociales comme leur propre produit ou leur propre fin. Telles que décrites par Philippe Corcuff²²², ces approches conceptualisent en effet les relations sociales comme des flux de communication pure entre des sujets qui se contentent alors de naviguer de façon émotive au gré des mouvements d'opinion. En exaltant ainsi le rôle des relations, toute notion de réalité se retrouve alors relativisée. Sans nous engager dans les conséquences qu'un postulat si radical implique, nous considérons, plus simplement, que les individus existent en relation les uns avec les autres. Saisir des phénomènes sociaux demande donc toujours de rendre compte de la formation et de la transformation de relations.

En sociologie, une telle conception du monde social puise ses sources du côté des travaux de Georg Simmel²²³ qui, le premier dans la discipline, a eu l'intuition du caractère intimement relationnel de la réalité sociale. Pour lui, les phénomènes sociaux ne doivent être compris ni comme le résultat d'actions individuelles, ni comme le produit de structures sociales autonomes. La catégorie théorique fondamentale qu'il emploie pour observer le réel est alors celle de la relation sociale. Ses travaux se consacrent ainsi à l'analyse des formes que prennent les relations : par exemple, les « pauvres » ne le sont non pas en fonction de leurs attributs personnels (ici, un manque de ressources matérielles) mais par la relation d'assistance qui les

²²² P. Corcuff, *Les nouvelles sociologies. Entre le collectif et l'individuel*, 2ème édition, Paris, Armand Colin, col. 128, 2007.

²²³ G. Simmel, *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*, op. cit.

relie au reste de la société. La position sociale de chacun s'apprécie donc aussi au regard des places qu'occupent les autres autour de soi et à la coloration des liens qui nous unissent à eux. Cette idée nous permet dès lors d'envisager les phases de transitions statutaires dans le parcours des individus comme étant caractérisée par la disparition de certains liens, l'établissement de nouvelles relations, et par des évolutions dans la forme des rapports entretenus, modifiant en conséquence la « géométrie du monde social ».

Ce regard sur les relations se retrouve également chez Norbert Elias²²⁴, pour qui le monde social est comme un filet : on ne peut pas décrire un filet en ne considérant qu'un seul fil, ni même en examinant chacun des fils, mais bien en appréciant l'association particulière qui est faite de ces fils. Il en va de même pour décrire la société, les hommes et les relations. Ainsi c'est seulement en révélant ses liens d'appartenance que l'on peut situer un individu dans les mailles de ce tissu de dépendances réciproques. Dans l'étude des « configurations » ainsi constituées, Elias rejette donc tout substantialisme qui voudrait que, puisque qu'on ne peut pas les voir ou les toucher, les relations sociales seraient moins concrètes que les individus. Les réseaux de relations sont tout aussi réels que les corps qu'ils unissent, et l'étude de leur structure nous éclaire sur ce qui se joue dans la vie de chacun.

C'est précisément la reconnaissance du caractère relationnel des vies individuelles qui nous conduit maintenant, dans un souci de rendre compte avec justesse des trajectoires biographiques, à nous pencher sur les entourages relationnels. Parce que l'individu déploie d'abord son existence dans l'entretien de ses relations personnelles, leur examen peut nous permettre d'éclairer tant son parcours « objectif » entre des positions sociales que les nuances et les évolutions de son identité. Dans bien des occasions, les relations concourent en effet directement à la destinée : en apportant un soutien quotidien, en donnant des conseils, ou bien en rendant un service spécifique dans une situation de crise, en interdisant aussi certains comportements. Mais au-delà, dans l'entretien habituel des rapports, s'échangent déjà des influences, des idées, des opinions. Les différentes activités partagées contribuent aussi à « travailler » plusieurs logiques des pratiques : avec certains on échange des confidences, avec d'autres on monte des projets ou bien on prend part à des loisirs... Chaque relation personnelle à son histoire, ses spécificités et elles nous racontent toutes quelque chose sur l'individu. Les caractéristiques sociodémographiques des personnes autour de lui participent

²²⁴ N. Elias, *La Société des individus*, op. cit.

également à son affiliation dans un milieu social plus ou moins homogène. C'est dans leur fréquentation que l'individu apprend à se situer et à interagir dans le monde social.

En fin de compte, les pratiques et les représentations que développe un acteur apparaissent intimement liés à ses relations personnelles et au réseau qu'elles forment. Dans chaque contexte de son existence, il entretient des relations différentes en mobilisant potentiellement des dispositions contrastées. C'est d'ailleurs grâce à l'absence de connexions entre ces personnes (et entre ces contextes) que des schèmes contradictoires peuvent coexister. C'est alors aussi lors d'une rencontre inédite entre plusieurs relations éloignées que des décalages peuvent soudainement apparaître au grand jour. La trajectoire d'un individu et son réseau de connaissances personnelles sont intimement liés. Ainsi quand ce réseau se modifie (lorsqu'on rencontre une nouvelle personne ou bien lorsqu'un lien est rompu) la vie de l'individu elle-même s'en retrouve quelque peu changée. Réciproquement, quand c'est sa vie qui change (parce qu'il s'engage dans de nouvelles activités, parce qu'il occupe un nouveau statut) le réseau se transforme (des liens apparaissent et disparaissent).

La configuration relationnelle qui entoure un individu forme ainsi un système de référence au regard duquel il se situe. Pour rendre compte de l'orientation des trajectoires et des processus de socialisation, il nous apparaît donc nécessaire de resituer les acteurs sociaux au sein de ces réseaux. Afin de procéder à une telle objectivation des relations sociales et des structures que forment leurs interconnexions, il nous faut dès lors mobiliser les théories et les outils d'analyse des réseaux sociaux.

4.3.2 Penser le monde social en réseau

Puisque nous avons reconnu que les êtres humains se socialisent au contact des autres, puisque nous avons identifié que leurs schèmes d'action se façonnent à la faveur de leur activité dans plusieurs contextes sociaux, puisque qu'ils sont engagés dans liens qui leurs fournissent ressources et contraintes tout au long de leur parcours, alors nous pensons qu'il est fructueux dans notre analyse de procéder effectivement à l'observation concrète des multiples relations qui entourent chaque individu. Pour cela, nous pouvons nous appuyer sur les travaux en sciences sociales prenant précisément pour objet d'étude l'examen des réseaux sociaux, même si nous allons nous en distancier sur certains points. Ces recherches ont en effet contribué à développer des concepts et des méthodes permettant d'étudier la

production sociale des réalités individuelles, à partir de l'analyse des réseaux de relations dans lesquels évoluent les personnes.

4.3.2.1 Les origines de l'analyse des réseaux sociaux

En France, ce sont Alain Degenne et Michel Forsé²²⁵ qui ont introduit et synthétisé les travaux menés depuis de nombreuses années, notamment sur le continent nord-américain, permettant de penser le monde social en réseau. Au-delà de la sensibilité de Georg Simmel²²⁶ pour les relations sociales, les premières véritables analyses de réseaux sociaux sont communément attribuées à Jacob Moreno²²⁷. Dans les années 1930 aux Etats-Unis, le fondateur de la sociométrie formalise une procédure spécifique de constitution de données relationnelles : il s'agit de reconstituer les structures que dessinent les attractions et les répulsions entre les membres d'un même collectif (par exemple, entre les élèves d'une même classe). Pour cela, il élabore ainsi le « sociogramme », un schéma qui permet de figurer littéralement l'expression de « géométrie du monde social » imaginée par Georg Simmel : les individus sont représentés par des points dans un plan, les relations de choix ou de rejet par des flèches orientées.

Cette première tentative d'un usage analytique et opératoire de la notion de réseau ne permet cependant de concevoir que des dessins quelque peu embrouillés par l'enchevêtrement des flèches de relations. Ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale, toujours aux Etats-Unis, qu'un apport fondamental va permettre le développement de l'analyse sociologique des réseaux. Comme le raconte Pierre Mercklé²²⁸, c'est en s'appuyant sur la théorie des graphes développée en mathématiques que plusieurs chercheurs comme Franck Harary, Robert Norman et Dorwin Cartwright²²⁹ ont pu formaliser les relations entre individus et les structures qu'elles forment.

Cette approche mathématique a d'abord permis de représenter plus convenablement les réseaux, sous forme de dessins appelés « graphes ». Au bénéfice d'une telle visualisation, il fut désormais possible de faire apparaître plus clairement certaines propriétés structurelles

²²⁵ A. Degenne, M. Forsé, *Les réseaux sociaux*, Paris, Armand Colin, col. U, 1994.

²²⁶ G. Simmel, *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*, op. cit.

²²⁷ J. Moreno, *Fondements de la sociométrie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1970 [1934].

²²⁸ P. Mercklé, *La sociologie des réseaux sociaux*, Paris, La Découverte, 2011.

²²⁹ F. Harary, R. Norman, D. Cartwright, *Introduction à la théorie des graphes orientés: modèles structuraux*, Paris, Dunot, 1968

comme les « cliques », les « trous structuraux », les « ponts » que constituent parfois certaines relations. Mais la théorie des graphes a surtout permis de mesurer une quantité de propriétés entre les relations sociales, à partir des concepts et des algorithmes développés à l'origine pour penser de manière plus générale toute sorte de liens entre des éléments. C'est ce traitement mathématique qui a véritablement favorisé la production de connaissances nouvelles.

Sur ces bases, l'analyse sociologique des réseaux sociaux s'est peu à peu développée comme une discipline à part entière. Tels que présentés par Alain Degenne et Michel Forsé²³⁰, les travaux recourant à ces méthodes ont démontré l'importance des relations interpersonnelles dans les activités économiques, dans les mouvements sociaux, ou encore dans l'action politique. Au-delà des mondes sociaux régulés et hiérarchisés, ces études dévoilent ainsi d'autres engagements entre les personnes, donnant à voir d'autres formes sociales. Aussi, la mobilisation de tels outils ne s'est pas faite non plus sans implications théoriques : la représentation d'acteurs sociaux en réseau est d'abord venue soutenir la vision de chercheurs conférant une importance certaine à la dimension relationnelle dans la vie sociale.

L'analyse des réseaux sociaux s'est en effet développée quelque peu en marge des catégories traditionnelles de la sociologie, qui permettent de penser l'existence des individus comme étant d'abord insérée dans des larges entités, telles que les classes sociales. Ici, c'est un individu acteur de sa vie personnelle, s'engageant plus ou moins librement dans différents liens sociaux, que ces analyses donnent à voir. Les normes contemporaines d'autonomie individuelle et le plus grand niveau d'incertitude sociale exigent en effet de considérer davantage les relations concrètes qui unissent les hommes, au-delà de leurs affiliations statutaires.

4.3.2.2 Partir des relations effectives plutôt que des attributs

Au-delà de la diversité des théories et des enquêtes qui conçoivent le monde social en réseau, ces analyses ont toutes pour point commun de se focaliser non pas (ou, du moins, pas seulement) sur les attributs des individus (sur leurs statuts sociaux), mais plutôt sur les caractéristiques des relations qui existent entre les personnes. C'est d'abord en examinant les formes que prennent les relations, leurs évolutions et leurs régularités, que des groupes

²³⁰ A. Degenne, M. Forsé, *Les réseaux sociaux*, op. cit.

sociaux pertinents sont dégagés et que les comportements individuels sont décrits. Ce point de vue permet de décrire autrement des situations que les catégories classiques de la sociologie ne permettent d'appréhender qu'imparfaitement.

Par exemple, pour étudier le fonctionnement interne d'une entreprise, les partisans d'une telle analyse des réseaux sociaux ne s'attardent que peu sur le titre de chacun des membres (tel que le statut de « cadre » ou celui d'« employé subalterne »). Ils s'attèlent plutôt à reconstituer les relations effectives qui existent entre les personnes, pour évaluer en pratique les différents degrés de pouvoir de décision et de subordination dont bénéficient chacun dans l'organisation. Ils dessinent ainsi des ensembles de relations égalitaires ou hiérarchiques, conditionnant l'accès à certains lieux, à certaines personnes et à certaines ressources. C'est la configuration ainsi formée qui contraint (jamais de manière absolue mais plutôt de manière formelle) les actions des individus. Ne sont alors considérés comme « cadres » que ceux qui occupent une position leur permettant d'exercer véritablement le rôle décisionnel associé au statut de cadre.

Comme le résumait Barry Wellman et Stephen Berkowitz, les chercheurs produisant de telles analyses observent d'abord « un ensemble de relations, à partir desquelles ils construisent des cartes et des typologies de structures sociales »²³¹. Le statut, les attitudes et les qualités des personnes sont ensuite déterminés principalement à partir de leur position dans les structures relationnelles observées empiriquement dans les interactions. C'est pourquoi ces auteurs ont qualifié ce type d'étude par les réseaux d'« analyse structurale »²³². Ces enquêtes permettent parfois d'obtenir des résultats originaux et en partie décalés avec ce que laissent observer les catégories traditionnelles, construites à partir des attributs des individus.

Conceptualiser le monde social en réseau, c'est donc travailler à révéler les structures sociales effectives qui encadrent les comportements individuels dans les interactions. Harrison

²³¹ B. Wellman, S. Berkowitz (dir.), *Social structures. A network approach*, Bingley, Emerald Group, 1997 [1988], p. 3 (traduction personnelle).

²³² Notons que le qualificatif de « structurale », que ces auteurs américains ont eux-mêmes choisis pour désigner leurs analyses, est à distinguer de l'approche dominée par les structures sociales développée en France, telle que nous l'avons évoquée dans la section précédente sur les parcours de vie. Dans ce dernier cas, il s'agit pour des auteurs comme Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron de signifier le poids majeur qu'ils reconnaissent aux structures macrosociales indépendantes des personnes, comme les institutions, sur les destinées individuelles. Ici, dans le cadre de l'analyse des réseaux sociaux, il s'agit plutôt pour ces chercheurs d'exprimer leur ambition de rendre compte des phénomènes sociaux à partir de l'examen des structures concrètes de relations formées entre les individus.

White²³³ a d'ailleurs identifié les travaux qui soutiennent cette approche comme constituant un nouveau paradigme, qu'Alain Degenne et Michel Forsé²³⁴ ont qualifié d' « interactionnisme structural ». Entre l'étude des structures macrosociales et l'effet des institutions d'un côté, et l'examen des interactions entre individus de l'autre, les réseaux sociaux constituent donc un troisième niveau d'analyse intermédiaire, méso-sociologique, qui permet de rendre compte de la façon dont les structures relationnelles contraignent les comportements tout en émergeant elles-mêmes des interactions.

4.3.3 Points de divergence avec l'analyse structurale

Pour analyser les trajectoires des jeunes vers l'âge adulte, nous percevons l'intérêt que nous avons à étudier l'entourage relationnel de chacun. Un des traits de l'individu moderne que nous avons mis à jour réside dans la diversité de ses appartenances sociales. Un bon moyen de resituer cet individu pluriel au milieu des cercles sociaux auxquels il participe consiste en effet à étudier ses relations personnelles. Par l'intermédiaire de ces liens, dans l'examen de ce qu'ils offrent et de ce qu'ils interdisent, nous pouvons comprendre comment les « carrières » d'une même personne dans différents contextes sont interdépendantes. Nous pouvons aussi constater comment, dans l'entretien de ses différentes relations, il façonne et mobilise des registres de pratiques contrastés. Le cas des relations qui sont fréquentés dans plusieurs contextes, pour pratiquer des activités différentes, va aussi nous intéresser.

Cela est d'autant plus vrai dans le contexte sociétal actuel, au moment où les processus de socialisation ne peuvent plus être appréhendés à partir des seuls statuts sociaux des personnes. En effet, nous avons également relevé dans ce chapitre la façon dont les institutions apposent désormais un contrôle moins strict sur les comportements. L'institution scolaire par exemple en appelle désormais davantage à la responsabilisation individuelle des élèves face à leurs actes et à leurs choix d'orientation.

Les normes travaillant les pratiques et les représentations individuelles se diffusent alors de manière plus souple, notamment entre pairs fréquentant les mêmes collectifs, au-delà des rôles qu'engagent leurs statuts. Par exemple, Julie Delalande²³⁵ a montré comment dès l'école

²³³ H. White, *Identité et contrôle. Une théorie de l'émergence des formations sociales*, Paris, Editions de l'E.H.E.S.S., 2011 [1992].

²³⁴ A. Degenne, M. Forsé, *Les réseaux sociaux*, op. cit.

²³⁵ J. Delalande, *La cour de récréation. Pour une anthropologie de l'enfance*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, col. Le sens social, 2001.

primaire, en parallèle d'une socialisation « verticale » de professeur à élève, se joue aussi une socialisation « horizontale » entre enfants, dans la cour de récréation. Dès lors, éclairer les processus de co-construction des logiques d'action individuelles passe donc aussi par la reconnaissance de ces relations personnelles, qui concourent à « travailler » les facettes d'une identité, dans chacun des contextes de son existence. L'analyse de la configuration du réseau formé par les relations autour d'un individu nous semble pertinente pour nous qui souhaitons appréhender la complexité dispositionnelle d'un homme pluriel, et la façon dont ses différentes influences se combinent en lui, dans l'expérience de son individualité.

Pourtant, étant donnée la radicalité de ses propositions, l'analyse structurale des réseaux sociaux nous apparaît quelque peu éloignée du modèle de l'individu socialisé que nous avons mis en place. Dans ses acceptions les plus formalistes, cette approche semble en effet délaisser tant le poids du passé des acteurs que l'importance de leurs attributs personnels, pour rendre compte de leurs agissements. Après avoir mis en évidence ces points de divergence, nous allons voir que les outils développés par cette discipline ne sont en fait pas incompatibles avec la mise au point de notre regard, pour peu que l'on se donne les moyens théoriques et méthodologiques de circonscrire le type de relation et le genre de réseau que l'on étudie.

4.3.3.1 Des relations sans socialisation

D'abord, il semble que les enquêtes relevant de la partie la plus radicale de ce paradigme ne rendent compte des comportements individuels qu'à partir des structures que forment les relations en situation, en fonction de la position que chacun occupe dans ces réseaux. De notre côté, nous intégrons pourtant, dans notre modèle explicatif, le poids du passé des acteurs dans les contextes d'action présents. Une telle approche structurale des relations a guidé le développement de l'analyse des réseaux sociaux et est restée dominante jusqu'à ces dernières années. Ses représentants américains comme Ronald Burt²³⁶ centrent par exemple leurs travaux sur la forme et la qualité des liens, dans une approche résolument structuraliste des relations.

²³⁶ R. Burt, « Le capital social, les trous structuraux et l'entrepreneur », *Revue française de sociologie*, vol. 36, n°4, 1995, p. 599-628.

Ainsi pour Ronald Burt, « le moteur causal derrière ce que les gens ressentent, croient et font, repose dans les formes des relations entre acteurs au sein d'une situation sociale donnée »²³⁷. Autrement dit, ces auteurs mettent davantage l'accent sur les configurations qui se dessinent dans les situations du monde social, là où nous, nous préférons conjuguer, à la considération apportée aux caractéristiques relationnelles de la situation présente, un intérêt pour les habitudes que les procès de socialisation ont aussi déposé en chacun. Pour nous, les relations personnelles ainsi mises en lumière doivent aussi être considérées comme des unités sociales, au sein desquelles se jouent des processus de socialisation et où se mettent au point des répertoires de pratiques.

4.3.3.2 Des individus sans statuts sociaux

Le souci de partir des relations pour penser les structures du monde social peut aussi conduire les partisans d'une telle tradition à délaissier complètement les caractéristiques sociodémographiques des acteurs, et donc à ne plus considérer d'autres groupes sociaux que ceux révélés par les formes relationnelles effectives. Pourtant, nous pensons que, même dans les sociétés modernes individualistes, les statuts sociaux des personnes contribuent toujours à déterminer leur rôle au sein d'institutions et de contextes participant activement à leurs socialisations (fussent-elles plurielles ou contradictoires) et donc à délimiter leurs contextes d'action.

Ainsi, plutôt que penser des catégories à partir de l'âge, du sexe ou de la classe sociale comme c'est traditionnellement le cas en sociologie, Harrison White et ses associés²³⁸ rendent compte des comportements en développant des « classes d'équivalence », élaborées à partir des réseaux de relations. Celles-ci regroupent des individus occupant des positions analogues dans les structures relationnelles, ce qui, même s'ils sont très éloignés les uns des autres, les conduit à jouer des rôles similaires. Malgré la certaine fécondité des résultats produits par cette approche, de notre côté, nous rejoignons plutôt Luc Boltanski et Eve Chiapello²³⁹ quand ils objectent que, pour autant, les qualités des personnes (être noire, jeune, femme, ouvrier...)

²³⁷ R. Burt, *Structure. Version 4.2*, New-York, Center for Social Sciences of Columbia University, 1991, p. 4, cité par P. Mercklé, *Sociologie des réseaux sociaux*, op. cit., p. 98.

²³⁸ H. White, S. Boorman, R. Breiger, « Social Structure from Multiple Networks. I. Blockmodels of Roles and Positions. » *American Journal of Sociology*, vol. 81, n°4, 1976, p. 730-780.

²³⁹ L. Boltanski, E. Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999.

constituent toujours des marqueurs appropriés pour éclairer les rôles joués par chacun dans la société.

Dans nos réflexions, nous avons en effet insisté sur la pertinence qu'il y a à considérer en particulier la catégorisation en termes de classes sociales pour rendre compte tant de l'éclatement des expériences vécues pendant la jeunesse, que de l'inégale distribution des supports de l'individu, ou encore pour saisir les contextes de socialisation et d'action contrastés dans lesquels les personnes évoluent. Notre étude s'attache d'ailleurs à examiner les moments de transitions statutaires dans les parcours, en considérant que ces statuts participent à distinguer les différentes positions occupées par chacun dans la société et les expériences éprouvées.

Entre notre démarche et celle que suppose une approche purement structuraliste des réseaux sociaux, nous constatons donc des écarts, tant dans les façons de rendre compte des comportements individuels que dans la mise au point des catégories pertinentes du monde social. En se représentant chaque situation comme constituant un réseau relationnel, et en se focalisant alors uniquement sur la morphologie des liens, cette tradition structuraliste délaisse les processus de socialisation, les attributs sociodémographiques des personnes et les rôles que ces statuts leur confèrent dans leur participation à des collectifs organisés ; des phénomènes pourtant essentiels dans notre analyse. Cette approche donne en fait parfois l'impression d'offrir une vision essentiellement individualiste du monde social, dans laquelle les autres personnes constituent une contrainte à l'action (c'est par exemple le cas dans l'analyse que fait Ronald Burt²⁴⁰ de la concurrence entre plusieurs cadres d'une même grande entreprise), alors que nous pensons plutôt que les pratiques émergent et prennent forme dans les interactions entre acteurs sociaux.

Au-delà de cette sensibilité individualiste, nous pouvons aussi expliquer la focalisation de l'analyse structurale sur la seule forme des liens en considérant le mode de constitution de données qui guide habituellement ces enquêtes : comme le relève Michael Eve²⁴¹, ces recherches se basent souvent sur des données collectées en nombre important, obtenues à partir de sources institutionnelles (comme par exemple, un *listing* de communications fourni par un opérateur téléphonique) avant d'être traitées informatiquement afin de révéler les

²⁴⁰ R. Burt, « Le capital social, les trous structuraux et l'entrepreneur », op. cit.

²⁴¹ M. Eve, « Deux traditions d'analyse des réseaux sociaux », *Réseaux*, vol. 115, n°5, 2002, p. 183-212.

réseaux entre les utilisateurs. Ces sources ne permettent d'approcher ni l'origine ni le contenu des relations. Elles limitent aussi les réseaux observés à un champ de pratique déterminé. Les analyses ainsi produites à partir de ce type de données ne se concentrent donc pas sur le passé des individus, leurs parcours et leurs logiques d'action.

Pour autant, concevoir les relations concrètes entre les personnes ne nous engage nullement à adopter ni cette radicalité structurale, ni ce point de vue individualiste. Nous pouvons simplement emprunter les outils et les méthodes de la sociologie des réseaux sociaux pour les mettre au service d'une analyse qui, tout en cherchant à déterminer l'effet des relations et de leur structure, apporte aussi une considération aux statuts des personnes, à leur histoire et à leurs processus de socialisation. Chacun avec leurs nuances, c'est ce que proposent notamment les travaux de plusieurs auteurs, à commencer par Claire Bidart²⁴², Michel Grossetti²⁴³ ou encore Alexis Ferrand²⁴⁴. Pour procéder à un tel exercice, il nous faut cependant bien définir le type de relation que l'on étudie et les phénomènes que l'on souhaite observer, afin de bien considérer le genre de réseau que nous fabriquons.

4.3.4 Caractériser les liens et les réseaux

Nous avons investi la sociologie des réseaux sociaux avec la conviction que ce regard particulier sur les phénomènes sociaux pouvait nous être utile dans notre démarche. En révélant les engagements d'un individu au sein de tout un système de relations personnelles évoluant autour de lui, nous souhaitons rendre compte des interconnexions entre les différentes dimensions de sa vie sociale, qui participent à l'orientation de sa trajectoire comme à la mise au point de son identité. Or, nous constatons qu'une analyse proprement structurale des réseaux sociaux n'accorde que peu d'importance aux statuts et aux institutions dans les situations observées, en même temps qu'elle n'investit généralement qu'un seul contexte dans la vie des personnes. Pour pouvoir correctement analyser les devenir biographiques des jeunes au regard de leurs relations personnelles, nous allons voir que nous pouvons cependant nous appuyer sur les réflexions menées par plusieurs auteurs, notamment certains des fondateurs de ce paradigme, comme sur les apports d'une seconde tradition plus

²⁴² C. Bidart, « Étudier les réseaux. Apports et perspectives pour les sciences sociales », op. cit.

²⁴³ M. Grossetti, « Where do social relations come from ? A study of personal networks in the Toulouse area of France », *Social Networks*, n°27, 2005, p. 289-300.

²⁴⁴ A. Ferrand, *Confidants. Une analyse structurale de réseaux sociaux*, Paris, L'Harmattan, 2007.

ethnographique dans l'analyse des réseaux. Cela commence par resituer les relations que l'on souhaite observer au milieu des autres formes sociales auxquelles l'individu est affilié.

4.3.4.1 Les relations personnelles, une forme sociale parmi d'autres

Nous pouvons penser conjointement l'effet des structures relationnelles sur les comportements individuels et les qualités des personnes et de leurs liens, pour peu que l'on procède à une clarification essentielle. Il s'agit de bien considérer les relations que met à jour l'analyse des réseaux pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire des constructions analytiques partielles, extraites de ce que le chercheur perçoit de la réalité sociale. Dès lors, nous pouvons nous atteler à resituer ces relations au milieu des différents engagements qui lient les individus dans d'autres collectifs, dans d'autres composantes de la structure sociale.

Pour Harrison White²⁴⁵ déjà, le caractère évident et fondamental que revêt la notion de relation dans cette approche conduit parfois à « naturaliser » les relations elles-mêmes, au détriment de la considération de leur histoire et de leur complexité. Tout collectif organisé dans le monde social n'est alors plus considéré qu'à travers la forme des liens qui le compose. Mais comme le met en évidence Michel Grossetti, à travers cette conception « les familles, les organisations, les collectifs, les communautés sont réduits à des ensembles de relations, elles-mêmes définies de façon assez sommaire. Cela peut conduire à une vision très pauvre du monde social »²⁴⁶.

Nous avons déjà mis en avant la façon dont nous considérons pourtant que ni les individus ni les relations ne constituent un élément qui serait fondamental par rapport à l'autre, pour s'attacher davantage à décrire la façon dont ils émergent les uns des autres. Comme le souligne Grossetti²⁴⁷, White est tout particulièrement sensible à cette vision dynamique de la production des phénomènes sociaux. Il tente ainsi de dépasser l'effet réducteur de relations naturalisées en invitant à reconsidérer chaque lien au regard des contextes de vie et des rôles qu'elle implique pour les protagonistes dans leurs échanges²⁴⁸. A partir des travaux du

²⁴⁵ H. White, « Passages réticulaires, acteurs et grammaire de la domination », *Revue Française de Sociologie*, vol. 36, 1995, p.705-723.

²⁴⁶ M. Grossetti, « ¿ Qué es una relacion social ? Un conjunto de mediaciones diádicas », *REDES. Revista hispana para el análisis de redes sociales*, vol. 6, n°2, 2009, p. 45.

²⁴⁷ M. Grossetti, « Note sur la notion d'encastrement », *Sociologies* [en ligne], Théories et recherches, 2015, <http://journals.openedition.org/sociologies/4997> (consulté le 03 décembre 2017).

²⁴⁸ H. White, *Markets from networks. Socioeconomic models of production*, Princeton, Princeton University Press, 2002.

sociologue américain, Michel Grossetti²⁴⁹ concrétise alors ces efforts en resituant plus clairement les structures relationnelles comme ne constituant qu'un type de « forme sociale » parmi d'autres, et dont il faut penser les articulations.

Nous réaffirmons donc ici que la société ne peut pas uniquement être perçue comme un immense réseau de relations. Des structures se sédimentent aussi au-delà des liens qu'entretiennent les personnes. Le monde social est ainsi composé d'institutions et de cercles sociaux dont l'organisation, la reconnaissance et la durabilité ne peuvent être pleinement expliqué à partir des seuls individus, de leurs relations et des réseaux qu'elles forment. Comme le dit Claire Bidart, « une préfecture, une entreprise, une association sont fondées sur des assises juridiques et sociales qui dépassent les liens entre individus, et qui leur survivent »²⁵⁰. Le travail du sociologue peut alors consister à révéler les façons dont les relations personnelles, en dessinant des structures transversales aux autres formes sociales, s'entrelacent avec et dans les institutions. C'est notamment ce que s'applique à faire Michel Grossetti, à travers les notions d'encastrement des relations à l'intérieur des institutions, ou à l'inverse, du découplage de ces premières jusqu'en dehors des secondes (en reformulant en partie les concepts développés par Harrison White²⁵¹).

Les réflexions de ces auteurs nous enjoignent ainsi à mieux circonscrire le type de relations dont traite avec pertinence les analyses de réseaux sociaux. Ces enquêtes se focalisent en effet, plus ou moins explicitement, sur certaines relations en particulier. Comme le rappelle Michel Grossetti, les études sur les réseaux s'appliquent d'abord à reconnaître l'existence des relations interpersonnelles, c'est-à-dire des liens impliquant une connaissance réciproque entre les protagonistes, un engagement à minima (ne serait-ce que par la reconnaissance de l'autre) et une certaine répétition des interactions. Nous définirons plus précisément dans le prochain chapitre quelles relations personnelles nous allons examiner en particulier dans cette recherche, mais il est simplement nécessaire ici de présenter ces caractéristiques pour cerner ce que sont les relations personnelles, et ce qu'elles ne sont pas.

Ainsi l'analyse des réseaux sociaux ne prend généralement pas pour objet d'étude les relations purement institutionnelles (celles qui, justement, n'engagent que les statuts sociaux des individus en situation dans des collectifs organisés, par exemple la relation entre un vendeur

²⁴⁹ M. Grossetti, « ¿ Qué es una relacion social ? Un conjunto de mediaciones diádicas », op. cit.

²⁵⁰ C. Bidart, « Étudier les réseaux. Apports et perspectives pour les sciences sociales », op. cit., p. 38.

²⁵¹ H. White, *Identité et contrôle. Une théorie de l'émergence des formations sociales*, op. cit.

et un client dans un magasin). Elle ne s'intéresse à la relation que lorsque le lien existe en dehors des institutions ou bien lorsqu'il dépasse les rôles prévus par l'organisation (lorsque le vendeur et le client se reconnaissent mutuellement et entretiennent alors un lien spécifique). D'un autre côté, Jérémy Boissevain²⁵² souligne, lui, que ce type d'analyse exclut aussi les interactions éphémères, qui constituent néanmoins le cadre de certaines formes d'action (par exemple, une interaction entre deux passants dans la rue). Si la rencontre se fait en dehors de tout contexte institutionnel, l'analyse des réseaux sociaux ne considère ce lien que lorsque les protagonistes ne sont plus substituables l'un par rapport à l'autre.

En délimitant et en resituant de la sorte les relations interpersonnelles, les réseaux qu'offrent à voir l'analyse structurale s'apprécient ainsi comme des ensembles qui s'articulent avec les engagements des individus dans d'autres formes collectives de natures différentes. C'est là où pour nous se situe la pertinence de telles enquêtes : lorsqu'elles permettent de mettre en évidence les structures relationnelles qui recoupent et parfois chevauchent les institutions formelles. Dans cette optique, les réseaux de relations interpersonnelles ne sont donc pas « détachés » des statuts sociaux des personnes et des institutions. En fait, ces liens particuliers sont souvent influencés par l'appartenance à des groupes constitués, puisque comme le montrent Alain Degenne et Michel Forsé²⁵³, la plupart des amitiés se forment précisément dans des contextes formels comme l'école, le travail ou les associations.

Ces liens personnels participent ainsi au fonctionnement même des organisations, en favorisant en interne la circulation des ressources et la diffusion des normes entre les membres d'un même collectif. Emmanuel Lazega²⁵⁴ examine par exemple comment, au sein d'un cabinet d'avocats d'affaires, se mettent en place des formes de coopération entre pairs. De telles analyses permettent aussi d'identifier des formes relationnelles débordant des institutions normées. A partir de données pourtant fragmentaires, et en se focalisant sur la morphologie des relations, Mark Granovetter²⁵⁵ a ainsi grandement contribué au développement de l'analyse des réseaux sociaux en mettant en évidence, dès les années 1970, le fait que le marché de l'emploi ne puisse pas être analysé seulement en termes d'offres et de demandes entre les entreprises cherchant à recruter et les établissements d'accueil des

²⁵² J. Boissevain, « The Place of Non-Groups in the Social Sciences », *Man*, vol. 3, n°4, 1968, p. 542-556.

²⁵³ A. Degenne, M. Forsé, *Les réseaux sociaux*, op. cit.

²⁵⁴ E. Lazega, « Analyse de réseaux d'une organisation collégiale : les avocats d'affaires », *Revue française de sociologie*, vol. 33, n°4, 1992, p. 559-589.

²⁵⁵ M. Granovetter, *Getting a job. A study of contacts and careers*, Chicago, University of Chicago Press, 1974.

chômeurs. De même, la recherche d'un emploi ne peut pas non plus être réduite à des actions individuelles et aléatoires. Cet auteur démontre que les candidats comme les employeurs conduisent en fait leurs recherches à partir des relations personnelles qu'ils ont nouées, bien avant le moment de leur prospection. Ce sont donc ces réseaux informels de connaissances personnelles qui permettent d'éclairer les processus d'embauche, en révélant les effets spécifiques de la confiance noués entre les partenaires.

Mais si l'analyse des réseaux sociaux permet effectivement, parfois, d'identifier des groupes informels et des logiques transversales aux institutions, le fait que les relations personnelles se constituent et se déploient généralement au sein des collectifs organisés donne en fait à voir, souvent, une image proche de celle que proposent les analyses traditionnelles par les statuts sociaux. Lorsque-elles prennent le temps de resituer les relations personnelles au sein des autres formes sociales, les enquêtes structurales témoignent alors elles aussi du poids des facteurs sociaux classiques comme l'âge, l'origine sociale et le niveau de diplôme. Par exemple, dans les années 1980, Claude Fischer²⁵⁶ a explicitement combiné l'analyse des positions dans le réseau personnel avec les caractéristiques sociodémographiques des personnes. Il a alors retrouvé l'effet des déterminations sociales jusque dans la taille et dans la forme du réseau qui entoure chaque personne.

Cependant, la plupart du temps, comme le constate Michael Eve²⁵⁷, les analyses structurales ne peuvent pas rendre compte de ces phénomènes car elles ne considèrent pas les statuts sociaux des individus. Surtout, elles n'explorent généralement qu'un seul champ de pratique pour reconnaître des relations, reconstituer des réseaux et faire apparaître des groupes, là où les relations sont parfois plus riches. Nous retrouvons là encore une fois un effet lié au mode de constitution des données : élaborées sur la base d'informations relationnelles quantitatives fournies par une administration ou bien recueillies par questionnaire, elles se focalisent généralement dans une seule sphère de sociabilité.

Par exemple, Ronald Burt²⁵⁸ dessine des formes relationnelles à partir des liens qui unissent les différents cadres d'une même grande entreprise. Il ne possède pas d'informations sur l'origine ou sur le contenu de ces relations. Peut-être que deux collègues se fréquentent également en dehors de leur temps en entreprise, pour pratiquer des loisirs ou pour participer

²⁵⁶ C. Fischer, *To dwell among friends*, Chicago, University of Chicago Press, 1982.

²⁵⁷ M. Eve, « Deux traditions d'analyse des réseaux sociaux », op. cit.

²⁵⁸ R. Burt, « Le capital social, les trous structuraux et l'entrepreneur », op. cit.

à une association. Peut-être même se connaissent-ils depuis une époque précédant l'arrivée du second protagoniste dans l'entreprise, et le recrutement de ce dernier est-il lié à l'existence préalable de leur relation. Ces dimensions de la relation, potentiellement significatives, demeurent invisibles si l'on ne recueille que des informations sur les liens entre collègues en tant que tels.

Dans notre recherche, nous nous intéressons précisément à l'analyse des réseaux sociaux parce que nous pensons que les structures que forment les relations personnelles autour d'un individu peuvent contribuer à révéler à la fois les interdépendances entre les différents contextes de son existence et les logiques d'action distinctes qui y sont développées. Plutôt que nous intéresser à l'ensemble des relations présentes dans une organisation (comme une entreprise) ou dans une situation particulière (comme lors d'une recherche d'emploi) nous souhaitons plutôt partir d'un individu pour examiner, à partir de ses statuts sociaux et de ses expériences, quelles relations il entretient dans les différents contextes de sa vie sociale, les interconnexions et les frontières qui existent entre ces personnes, et leurs influences sur sa trajectoire.

Ce souci de penser la complexité des relations personnelles, de leurs histoires et des attributs de leurs protagonistes, nous amène alors à penser la constitution d'un genre particulier de réseau auquel l'analyse structurale s'est moins attachée. Après avoir précisé le type de liens que ces méthodes permettent d'examiner (les relations personnelles), il nous faut donc maintenant interroger le type de structure relationnelle que nous souhaitons mettre à jour : les réseaux égocentrés.

4.3.4.2 Le réseau égocentré, un réseau ancré sur l'individu

En marge de l'analyse structurale développée par les chercheurs américains, une autre tradition dans l'étude des réseaux sociaux s'est développée en parallèle en Angleterre, inspirée par une approche plus ethnographique. Pendant le second tiers du XX^{ème} siècle, les chercheurs réunis sous l'égide de l'école d'anthropologie sociale de Manchester ont en effet privilégié une analyse des réseaux sociaux se concentrant sur l'exploration des relations personnelles (et notamment celle des relations en face à face) en tant qu'objets complexes, engageant parfois les protagonistes dans plusieurs activités différentes, en considérant les rôles et les logiques d'actions potentiellement contradictoires que les individus exercent au gré de leurs interactions dans plusieurs champs de pratiques. Dès l'origine, dans cette

approche, les réseaux sociaux sont donc pensés comme des formes sociales existant en parallèle des collectifs organisés, redoublant parfois leurs frontières mais pouvant aussi entrer en contradiction avec leurs limites normatives.

Il faut dire que ces auteurs, à l'instar de Max Gluckman²⁵⁹ et Philip Mayer²⁶⁰, ont examiné, en Afrique du Sud, les liens entre société urbaine et société tribale chez des populations zoulous alors en pleine transition, immigrant en ville. Ces chercheurs ont mis en avant la façon dont le réseau personnel constitué autour de chaque individu permettait de découper deux sociétés, deux ensembles normés dans la vie quotidienne de ces africains, entre ordre moderne et ordre traditionnel. Ils ont pu montrer que selon les relations et selon la situation, ces personnes adaptaient leur comportement, en même temps que les opportunités et les contraintes de l'action étaient différentes. L'analyse des réseaux sociaux a en fait permis à ces auteurs de révéler les situations de tensions et les espaces de liberté induis par l'entretien de relations personnelles dissemblables dans des mondes sociaux contrastés.

En analysant le cas de personnes impliquées dans deux structures sociales radicalement hétérogènes, ces auteurs de l'école de Manchester ont démontré une sensibilité aux phénomènes complexes engendrés par des appartenances plurielles. Leurs apports peuvent donc nous être utiles dans notre souci d'étudier les processus de socialisation multiples de l'individu moderne. Max Gluckman²⁶¹ précise d'ailleurs qu'au-delà des populations zouloues, d'autres acteurs sociaux peuvent être amenés, dans leur vie quotidienne, à endosser successivement plusieurs rôles. Dans ces cas-là, l'analyse du réseau de relations qui entoure l'individu constitue alors un moyen privilégié pour appréhender les variations dans ses logiques d'action.

Michael Eve²⁶² soutient l'idée que c'est parce que leurs problématiques de recherche étaient sensiblement différentes que les chercheurs anglais et américains ont développé des méthodes d'investigation des réseaux sociaux si dissemblables. Les auteurs de l'école de Manchester ont en tout cas mis au point des outils d'enquête davantage qualitatifs, centrés sur le découpage du réseau que forment les relations existantes autour d'un individu dont on

²⁵⁹ M. Gluckman, « Analysis of a social situation in modern Zululand », *Rhodes-Livingstone Paper*, n°28, 1958 [1940].

²⁶⁰ P. Mayer, « Migrancy and the Study of African Towns », *American Anthropologist*, vol. 64, n°3, 1962, p. 576-592.

²⁶¹ M. Gluckman, « Analysis of a social situation in modern Zululand », op. cit.

²⁶² M. Eve, « Deux traditions d'analyse des réseaux sociaux », op. cit.

examine le cas (et sur les interconnexions qui existent entre ses liens), plutôt que sur la reconstitution de la structure que composent les relations entre les membres d'une organisation, ou entre les participants d'une situation. La conceptualisation et le recours à de tels réseaux est alors inédit en sociologie. Pour la première fois dans la discipline, il ne s'agit plus d'étudier un « groupe » proprement dit. En effet, les membres de ce réseau bien particulier peuvent tout à fait ne pas se connaître, ni appartenir au même collectif : ils sont uniquement reliés par l'individu au centre, celui que l'on examine. Si l'on retire du jeu cet individu, alors ce réseau se dissout. Mais les phénomènes identitaires que cherchent à cerner Max Gluckman et ses collègues ne peuvent pas être appréciés si les données collectées ne concernent qu'une dimension de la vie des individus (comme par exemple les seules relations au travail). C'est bien l'analyse des influences provenant des contextes pluriels de l'existence qui intéressent ces chercheurs et qui justifie qu'ils s'intéressent à de tels réseaux à base individuelle.

Ainsi, un principe fondamental pour les auteurs de l'école de Manchester est que les réseaux doivent toujours être constitués à partir des individus et non à partir des groupes ou des situations. Il est nécessaire qu'ils soient ancrés dans l'existence des personnes et qu'ils traversent les différents contextes de leur activité sociale. Philip Mayer²⁶³, Jérémy Boissevain²⁶⁴ mais aussi Arnold Epstein²⁶⁵ insistent ainsi tous sur cette idée qu'il faille partir de l'individu pour explorer le réseau que dessinent les interconnexions entre ses différentes relations personnelles, afin de mettre en lumière ses multiples contextes d'expression.

Pour élaborer de tels réseaux, ces chercheurs ont aussi mobilisé les apports de la théorie des graphes mais ils ont également développé plusieurs concepts spécifiques. J. Clyde Mitchell²⁶⁶ est un de ceux qui ont principalement contribué aux efforts de formalisation de cette approche, en dirigeant un ouvrage fondateur publié en 1969. Il a notamment avancé le néologisme de « multiplicité » pour évoquer le cas, particulièrement important à ses yeux, des relations constituant un conflit ou une complémentarité entre deux rôles, entre deux

²⁶³ P. Mayer, « Migrancy and the Study of African Towns », op. cit.

²⁶⁴ J. Boissevain, « The Place of Non-Groups in the Social Sciences », op. cit.

²⁶⁵ A. Epstein, « The Network and Urban Social Organization », in J. C. Mitchell (dir.), *Social networks in urban situations. Analyses of personal relationships in Central African towns*, Manchester, Manchester University Press, 1969.

²⁶⁶ J. C. Mitchell (dir.), *Social networks in urban situations. Analyses of personal relationships in Central African towns*, op. cit.

parties du réseau d'une même personne. Ce terme s'est diffusé dans l'école de Manchester puis au-delà, jusque parmi les tenants de l'analyse structurale.

Pour J. Clyde Mitchell²⁶⁷, les études sur les réseaux sociaux peuvent être distinguées en deux catégories. D'un côté, il reconnaît les « analyses institutionnelles », c'est-à-dire les enquêtes cherchant à reconstituer les relations entretenues entre tous les membres d'un groupe plus ou moins formel (dans une entreprise, une famille, une association...). Les limites du réseau sont établies par les conditions d'appartenance au groupe étudié. Pour lui, ces réseaux sont partiels car ils ne figurent qu'une seule partie de la vie des individus, dans un collectif, dans une institution, dans une seule sphère de leur existence. Il s'agit à ce moment-là plutôt d'enquêtes menées par des chercheurs adoptant une analyse structurale.

De l'autre côté, il identifie ce qu'il considère lui véritablement comme des « analyses de réseau », à savoir les enquêtes menées par les auteurs de l'école de Manchester. Ces travaux ne cherchent pas à restituer le réseau que forment les relations au sein d'un groupe, dans le cadre d'une activité sociale particulière. Ils s'attachent plutôt à identifier l'entourage relationnel d'une personne, en traversant l'ensemble de ses champs de pratique, pour rendre compte de ses relations contrastées, de ses liens multiplexes, mais aussi des connexions et des séparations qui existent entre tous ces liens. Les frontières de ce réseau sont alors constituées par les relations que la personne étudiée entretient directement.

Dans le vocabulaire utilisé aujourd'hui dans l'ensemble de la sociologie des réseaux sociaux on parle plutôt, dans le premier cas, de la production de « réseau complet » (car il englobe toutes les relations jusqu'aux frontières d'un groupe) et, dans le second, de « réseau égocentré » (car l'ensemble de relations qu'il fait figurer n'a de sens que pour l'individu étudié). Pour autant, les travaux menés par l'école de Manchester ne peuvent pas être réduits uniquement à l'exploration des réseaux égocentrés. De même, de nombreuses analyses structurales ont depuis recouru à l'étude de tels réseaux égocentrés. Mais cette distinction est ici suffisante pour identifier le type de réseau qui nous intéresse, comme pour mettre en avant le regard plus ethnographique que l'on souhaite porter dans le traitement des relations sociales et des structures qu'elles forment.

Par là même, nous constatons aussi que la volonté de ces chercheurs anglais de penser le monde social en réseau n'a que peu de rapport avec une vision individualiste dans l'explication

²⁶⁷ Ibid.

des phénomènes sociaux. Il s'agit en fait d'une conséquence de leur souci d'aller au-delà des statuts sociaux et des institutions pour rendre compte des comportements d'acteurs aux logiques d'action plurielles. Le réseau égocentré est l'outil leur permettant d'appréhender concrètement, au travers des relations, les influences multiples et les interdépendances entre les contextes de la vie sociale d'un individu.

Dans les années qui ont suivi la parution de l'ouvrage de J. Clyde Mitchell²⁶⁸, les chercheurs partisans de l'analyse structurale et les sociologues en général, ont découvert l'importance des réseaux égocentrés dans la constitution des pratiques sociales et dans la détermination des trajectoires individuelles. Sans nécessairement qu'ils aient à en passer par l'élaboration de tels réseaux, l'influence de l'école de Manchester a aussi encouragé les chercheurs à enrichir leur conception des relations sociales pour pouvoir rendre compte des histoires et des qualités des liens, imbriqués dans les carrières biographiques et institutionnelles de leurs protagonistes.

En 1994, AnnaLee Saxenian²⁶⁹ a par exemple reconstitué tout un réseau de relations personnelles connectant entre elles la quasi-intégralité des entreprises informatiques établies dans la Silicon Valley. En établissant des structures de relations ancrées dans les carrières des individus, traversant plusieurs contextes de leur existence, elle montre que les entreprises de cette région ont pu prospérer en s'appuyant sur les liens existant entre les entrepreneurs, les ingénieurs et d'autres experts s'étant rencontré à l'université, dans le cadre d'un emploi antérieur, ou encore par l'intermédiaire d'amis communs. L'analyse des réseaux sociaux ancrés dans la vie des individus fonctionne ici pleinement pour révéler les configurations à l'œuvre dans le fonctionnement et les évolutions de ces entreprises.

Malgré ces avancées, les méthodes déployées dans les enquêtes mobilisant une analyse structurale restent cependant toujours focalisées sur l'étude de la seule morphologie des liens, dans un unique contexte de sociabilité donné. Il faut dire que les problématiques de ces travaux, orientées par exemple vers les mécanismes de concurrence et de coopération en milieu professionnel, ne s'intéressent que peu aux configurations d'interdépendances dans les carrières individuelles, aux processus de socialisation et à l'examen de leurs effets sur les

²⁶⁸ J. C. Mitchell (dir.), *Social networks in urban situations. Analyses of personal relationships in Central African towns*, op. cit.

²⁶⁹ A. Saxenian, *Regional Advantage. Industrial Adaptation in Silicon Valley and Route 128*, Cambridge, Harvard University Press, 1994.

biographies. La tradition ethnographique héritée de l'école de Manchester demeure ainsi minoritaire parmi les tenants de l'analyse des réseaux sociaux.

D'autres chercheurs dans d'autres courants de la sociologie ont bien produit des travaux invitant à reconnaître le rôle des relations personnelles, mais la plupart n'ont pas poussé leur investigation jusqu'à réaliser une analyse comparable à celle que permet la reconstitution de réseaux égocentrés. En regardant vers les chercheurs de l'école de Chicago, nous pouvons citer par exemple les travaux classiques de George Herbert Mead²⁷⁰. Cet auteur a envisagé le rôle d'« autrui significatifs » dans la construction identitaire et dans le devenir des individus. Pour autant, ces « autrui » demeurent là généraux : Mead identifie des figures comme les parents ou les éducateurs mais il ne s'engage pas dans une observation concrète et systématique des relations personnelles.

De leur côté, Maurizio Gribaudi et Alain Blum²⁷¹ ont certes proposé une perspective qui suggère que les liens personnels forment des ensembles sociaux qui traversent les frontières des institutions et qui contribuent à structurer la proximité et la mobilité sociale des individus, mais sans procéder directement à l'analyse de ces réseaux. Si les chercheurs spécialisés dans l'étude des parcours de vie reconnaissent, comme Glen Elder²⁷², l'engagement des individus dans différentes relations qui articulent entre eux les contextes de leur existence et leurs évolutions, nous avons vu que pour autant, ils ne se sont pas non plus emparé de l'étude des réseaux à base individuelle.

Finalement, il faut se tourner en France vers les enquêtes menées par Claire Bidart²⁷³ et par Michel Grossetti²⁷⁴ pour trouver des analyses de réseaux égocentrés considérant les évolutions des individus dans le temps et dans l'espace social. Ces auteurs révèlent les structures qui conditionnent la circulation de ressources, orientant les carrières des personnes, tout en découpant les scènes sociales sur lesquelles se jouent leurs multiples processus de socialisation. C'est en nous appuyant sur leurs travaux que nous allons pouvoir

²⁷⁰ G. H. Mead, *L'esprit, le soi et la société*, op. cit.

²⁷¹ M. Gribaudi, A. Blum, « Des catégories aux liens individuels : l'analyse statistique de l'espace social », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 45, n°6, 1990. p. 1365-1402.

²⁷² G. Elder, « Time, Human Agency, and Social Change. Perspectives on the Life Course », op. cit.

²⁷³ C. Bidart, « Dynamiques des réseaux personnels et processus de socialisation : évolutions et influences des entourages lors des transitions vers la vie adulte », *Revue française de sociologie*, vol. 49, n°3, 2008, p. 559-583.

²⁷⁴ M. Grossetti, « Where do social relations come from ? A study of personal networks in the Toulouse area of France », op. cit.

mettre au point notre analyse des influence du réseau personnel dans le cours de trajectoires individuelles.

4.3.5 Produire une analyse des réseaux de connaissances personnels

Les outils de la sociologie des réseaux sociaux nous intéressent dès lors qu'ils nous permettent de construire un réseau égo-centré de relations, afin de décrire les liens singuliers d'une personne, leurs histoires, leurs qualités et les structures que forment leurs interconnexions. Dans cette recherche, nous nous proposons ainsi d'examiner les façons dont les relations personnelles des individus accompagnent leurs évolutions dans le monde social, pendant les phases de transitions statutaires qui rythment la jeunesse, en procédant à une analyse de leur réseau de connaissances personnel.

Pour rendre compte correctement des séquences de changements de positions sociales dans le parcours de plusieurs jeunes, nous allons en effet identifier, parmi d'autres éléments de contexte pertinents, les relations jouant un rôle particulier dans le cours de ces processus, leurs caractéristiques et les conditions de leur intervention. Nous procéderons également à l'examen plus général de l'entourage relationnel de chaque individu : les qualités des liens ainsi révélées et les propriétés structurelles de ce réseau nous permettront alors d'apprécier les situations vécues par les individus à l'aune des opportunités et des empêchements que représentent ces engagements relationnels.

Notre analyse pourra ainsi rendre compte du fait que le cours de la vie d'un individu, ses actions, ses choix et ses orientations ne se construisent pas seul mais avec l'appui de ses relations. C'est notamment dans l'entretien de ces liens que se façonnent et se transforment des habitudes. A leur contact, l'acteur apprend à distinguer plusieurs scènes sociales sur lesquelles il évolue et il s'exerce à moduler en conséquence ses répertoires de pratiques. Les relations personnelles, au travers de leurs histoires et des exemples de vie qu'elles constituent, peuvent aussi agir pour lui comme des incitations ou des repoussoirs à suivre telle ou telle direction. Plus directement, ses différents proches peuvent également contribuer à aiguiller son parcours en fournissant des ressources et des contraintes à plusieurs moments-clés. Nous comprenons en fait que les affiliations comme les déplacements de l'individu dans le monde social s'apprécient d'abord en considérant, à sa portée, le système évolutif que forment les liens personnels autour de lui.

Les enquêtes menées par Claire Bidart et Michel Grossetti, que l'on retrouve notamment dans un ouvrage cosigné avec Alain Degenne²⁷⁵, nous permettent justement d'appréhender comment l'ancrage de l'individu dans la société, dans ses groupes et dans ses institutions, se « travaille » d'abord dans la fréquentation, dans l'entretien et dans l'évolution des relations avec les autres, à travers l'exercice quotidien des activités sociales. C'est bien dans les interactions avec les personnes autour de lui, en fonction des observations et des jugements qui sont faits, que l'individu apprend à se situer dans le monde social. Dans ses échanges avec eux, il participe et s'affilie à plusieurs cercles sociaux plus ou moins formels, dans des occasions où il oriente et affirme ses représentations, ses pratiques et ses choix.

Ces auteurs s'attachent ainsi à étudier la dynamique avec laquelle le réseau personnel se tisse au fur et à mesure des positions et des avancées dans la biographie, alors que cette structure relationnelle participe en même temps à agencer la circulation de l'individu dans des espaces sociaux plus ou moins diversifiés. Comme le résume Claire Bidart et Maria-Eugenia Longo, « l'individu ne se présente pas comme un atome solitaire face à un bloc lisse qui serait la société. Il "tricote" plutôt des chemins passant par des éléments qui se trouvent à sa portée. Le réseau de relations personnelles fait l'interface avec la société globale. Sa construction dynamique contribue à construire le mode d'accrochage de l'individu dans la société, et dessine en quelque sorte sa "surface sociale" »²⁷⁶.

Si l'on considère que le réseau personnel constitue un objet « intermédiaire » entre l'individu et la société, l'étude de ses caractéristiques est dès lors pertinente pour apprécier tant les processus de socialisation que les possibilités de déplacement des acteurs dans le monde social : deux phénomènes qu'il nous faut observer pour rendre compte correctement des trajectoires des jeunes vers l'âge adulte.

4.3.5.1 Réseau personnel et processus de socialisation

En donnant à voir les liens particuliers qui rattachent l'individu au reste de la société, le réseau de connaissances personnel nous semble constituer un bon outil d'analyse pour saisir comment se diffusent et s'entretiennent les habitudes plurielles des personnes. Claire

²⁷⁵ C. Bidart, A. Degenne, M. Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, op. cit.

²⁷⁶ C. Bidart, M-E. Longo, « Processus, combinatoires, entourages : autres regards sur la jeunesse », in J. Hamel, C. Pugeault-Cicchelli, O. Galland, V. Cicchelli, (dir.), *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était*, op. cit., p. 216.

Bidart²⁷⁷ encourage d'ailleurs à combiner l'étude des réseaux sociaux à celle des processus de socialisation. En effet les manières de faire et de penser se forment et se transforment, en partie, dans l'entretien des relations personnelles. En considérant la structure du maillage de liens autour de chacun, il est également possible de révéler les configurations particulières qui conditionnent l'agencement de ces influences.

Le simple examen des relations personnelles contribue déjà à mettre en évidence la participation de l'individu à différents collectifs, dans différents espaces de sociabilité. Dans l'entourage d'une personne, nous retrouvons généralement les membres de la famille, le conjoint, un ou plusieurs groupes d'amis, éventuellement des collègues de travail, des partenaires de loisirs et d'associations ou encore des voisins. En même temps, les liens d'un individu nous renseignent aussi sur des milieux dans lesquels il a évolué à d'autres époques de sa vie : en effet son réseau peut également comprendre des amis d'enfance, des copains d'étude, des ex-collègues ou bien des relations conservées de vacances ou d'un voyage. La diversité des relations d'une personne fait ainsi écho à la pluralité de ses appartenances successives et simultanées.

Dans un second temps, l'observation des connexions et des séparations qui existent entre les différentes relations d'un individu nous permet alors d'appréhender les conditions de coexistence de ses multiples engagements. Les structures qui se dessinent entre les personnes de l'entourage font en effet apparaître des formes relationnelles significatives. Par exemple, un homme peut fréquenter plusieurs amis qui s'avèrent se connaître aussi entre eux (tous sont en fait issus d'une bande de copains qui s'est constituée au lycée). Même s'il retrouve chacune de ces personnes dans des occasions distinctes, les interconnexions qui existent entre elles favorisent l'entretien de certaines discussions et d'habitudes communes. Les informations partagées d'un membre à l'autre sont davantage susceptibles de circuler dans l'ensemble du groupe. Notre homme se doit alors d'être un minimum cohérent dans la manière de se présenter et d'échanger avec ces personnes. L'observation de ces interconnexions dans son réseau nous aide ainsi à situer l'individu au sein d'un espace relationnel particulier, où il engage et renouvelle une même facette de sa personnalité.

En parallèle, le même homme peut déployer des habitudes sensiblement différentes, dans ses rapports avec un autre groupe de connaissances, rencontré plus récemment dans le cadre de

²⁷⁷ C. Bidart, « Dynamiques des réseaux personnels et processus de socialisation : évolutions et influences des entourages lors des transitions vers la vie adulte », op. cit.

son activité professionnelle. Ces derniers ne fréquentent pas sa bande de copains du lycée. Là, les conversations tournent autour de sujets parfois différents, dans l'exercice d'autres pratiques de sociabilité. Il s'agit toujours du même homme mais il a noué ces liens personnels à un autre moment de sa vie, dans une autre situation, sur la base de l'exercice d'un autre rôle. A leur côté il se sensibilise à de nouvelles références. L'absence de connexions entre ses deux groupes d'amis lui permet d'évoluer sans dissonance entre ses répertoires de dispositions. Seule sa compagne, qui fréquente les deux bandes, peut éventuellement remarquer les subtils changements de son comportement dans ces occasions particulières. Comme le souligne Alexis Ferrand²⁷⁸, il existe une cohérence relationnelle entre ces habitudes divergentes. De notre côté, c'est bien l'analyse du réseau personnel qui, en mettant au jour ces structures de liens, nous permet d'approcher les différentes « scènes sociales » sur lesquelles cet homme pluriel s'exprime et leurs logiques d'action respectives.

Pour comprendre l'architecture d'un tel réseau, au-delà de l'histoire et des qualités de chaque lien, les travaux de Claire Bidart²⁷⁹ nous invitent à penser les évolutions de tout le système relationnel au long de la biographie. Nous concevons en effet le réseau comme un objet dynamique : l'entourage n'est pas donné tel quel, il se construit au fil de la vie et des rencontres, et il continue d'évoluer avec le temps. Selon les cercles sociaux que la personne fréquente, en fonction de ses préférences relationnelles, certains liens se nouent, tandis que d'autres se défont. Ces nouvelles personnes sont parfois présentées aux anciennes, quand d'autres demeurent isolées. L'individu peut aussi choisir de partager plusieurs moments de sa vie sociale avec une même connaissance (dès lors multiplexe) alors que d'autres liens restent assignés au partage d'une seule activité bien circonscrite. Au cours de la biographie s'empilent, se mêlent et s'éparpillent ainsi plusieurs relations, plusieurs contextes, mobilisant plusieurs répertoires de dispositions.

La structure de liens qui se dégage est alors toute particulière. Les interconnexions (et leur absence) ne constituent pas qu'un simple reflet des diverses affiliations de l'individu dans le temps et dans l'espace social. Au contraire, le réseau permet justement d'approcher comment les contextes et les époques se combinent, se séparent ou demeurent isolés dans le cours de

²⁷⁸ A. Ferrand, *Appartenances multiples, opinion plurielle*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2011.

²⁷⁹ C. Bidart, « Dynamiques des réseaux personnels et processus de socialisation : évolutions et influences des entourages lors des transitions vers la vie adulte », op. cit.

la vie. Il permet de mettre en évidence les appartenances qui mobilisent des logiques d'action qui peuvent être conjuguées, de celles qui nécessitent d'être entretenues à distance. L'examen fait aussi apparaître les liens multiplexes qui chevauchent plusieurs domaines de pratique. C'est en ce sens que le réseau de relations personnel fait véritablement système autour de l'individu au centre : les groupes de liens qu'il fait apparaître, les segments, mais aussi les trous et les « ponts » entre ces ensembles participent à situer la personne à l'intersection de multiples influences, dans une configuration qui ne s'apprécie qu'à travers l'examen de ces formes et de leurs propriétés. C'est pourquoi il est pertinent d'analyser le réseau personnel pour rendre compte des processus de socialisation.

Bien sûr, la socialisation se joue aussi au-delà de ce réseau. Des institutions comme l'école, l'entreprise, la religion ou même des médias véhiculent des normes qui sont fondamentales pour comprendre l'orientation des actions et des choix individuels. La diffusion de ces logiques échappe en partie à l'observation par le réseau personnel. De plus, la socialisation qui se joue par le réseau n'est pas non plus strictement originale par rapport aux processus qui peuvent être appréhendés, de manière plus classique, à partir des statuts sociaux. En effet, les échanges que les individus entretiennent avec leur entourage s'inscrivent d'abord dans des cadres culturels plus généraux, qui dépassent leurs interactions spécifiques. Pour autant, c'est aussi dans l'expérience des relations personnelles que se co-construisent les pratiques de chacun.

C'est bien à partir de ce qu'elle perçoit directement autour d'elle qu'une personne éprouve sa position, qu'elle apprécie son environnement et qu'elle dégage les éléments pertinents pour son action. La configuration particulière de ses liens personnels, qui s'est agencée au fil de son parcours, contribue à agencer l'effet de différentes influences. Cette structure relationnelle participe également à ordonner les possibilités d'expression de répertoires d'habitudes contrastés. Par exemple, le fait que dans l'entourage d'une personne, ses amis de la section locale d'un parti politique fréquentent aussi ses copains du théâtre, tandis que ceux du club de plongée sont tenus à distance, constitue certainement une information sur les logiques d'action entretenues avec les uns et les autres. A un niveau tout à fait concret pour les individus, l'analyse du réseau de relations personnel permet donc de mettre en lumière l'effet socialisateur de l'entourage.

Comme le souligne Claire Bidart²⁸⁰, cet effet demeure peu étudié. Pourtant, une telle approche de la socialisation par les relations personnelles est avantageuse pour qui souhaite, sans nier l'importance des statuts sociaux, dépasser les limites de ces assignations générales. L'analyse du réseau personnel en tant que « surface sociale » d'un individu nous permet en effet de voir aussi là où les caractéristiques sociodémographiques ne peuvent plus nous éclairer. L'examen des liens concrets révèle l'imbrication de logiques plurielles dans les conditions de la participation d'un acteur aux multiples activités de sa vie sociale.

Par exemple, les membres d'une famille sont identifiés par des attributs de parenté et d'alliance (on est père, époux, frère, etc.). Les règles plus ou moins formelles qui régissent les relations entre ces personnes peuvent être appréciées au regard de ces statuts (les parents ont un devoir d'assistance envers leurs enfants, ou bien les membres d'une fratrie sont invités à se porter un respect mutuel). En allant observer les relations réelles qu'un individu entretient avec ses parents proches, l'analyse des réseaux sociaux permet cependant de mettre au jour les conditions pratiques d'existence de cet ordre familial.

Comme le montrent Claire Bidart et Anne Pellissier²⁸¹, les relations qui sont révélées peuvent en partie recouvrir les liens jusqu'alors simplement supposés par les codes de la famille instituée. La personne est resituée au milieu de ses parents, de ses frères et sœurs, les interconnexions et les ressources qui circulent entre eux sont révélées. Mais des configurations très différentes peuvent aussi être mises en évidence, produisant des effets divergents (un conflit peut diviser une famille en deux, une autre personne peut ne plus entretenir de lien avec ses parents depuis des années...). De même, plutôt que de présumer l'inscription d'un individu dans un milieu social particulier à partir des seules données sur sa profession, ses revenus ou son niveau de diplôme, l'examen de son réseau personnel nous donne l'occasion de détailler comment l'entretien des relations contribue en pratique à le situer au contact d'univers sociaux plus ou moins hétérogènes.

L'intérêt que nous trouvons à l'analyse des réseaux égocentrés se situe donc aussi dans le fait que cet exercice nous autorise à ne pas juger *a priori* du cloisonnement des différents milieux sociaux. Au contraire, l'examen des structures relationnelles permet de mettre en valeurs ces

²⁸⁰ C. Bidart, « Dynamiques des réseaux personnels et processus de socialisation : évolutions et influences des entourages lors des transitions vers la vie adulte », op. cit.

²⁸¹ C. Bidart, A. Pellissier, « Entre parents et enfants : liens et relations à l'épreuve du cheminement vers la vie adulte », *Recherches et prévisions*, n°90, 2007, p.29-39.

frontières, en les observant dans la vie des individus. Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti²⁸² s'attèlent ainsi à repérer les types de structures relationnelles qui se dessinent autour des individus, au gré des évolutions dans leur biographie. Ces auteurs dépeignent parfois un entourage cohésif, qui ancre l'individu dans un milieu social en particulier, tandis qu'un autre individu présente lui un réseau plus éclaté, en écho à des socialisations et à des contextes d'activité plus variés, à ce moment de sa trajectoire.

Dans la continuité des résultats obtenus par Claude Fischer²⁸³ aux Etats-Unis, l'enquête de Claire Bidart menée à Caen et celle de Michel Grossetti menée à Toulouse permettent de retrouver, derrière ces types de structures relationnelles, le poids des statuts sociaux et des caractéristiques sociodémographiques de chacun. La position dans le cycle de vie a par exemple une influence sur l'entourage : les réseaux des jeunes sont généralement plus vastes et ils se renouvellent plus rapidement, tandis qu'après la naissance du premier enfant, on a tendance à entretenir des liens moins nombreux mais plus durables. Les réseaux des individus évoluant dans les classes populaires apparaissent aussi plus petits, plus fortement interconnectés et moins variés, assignant ainsi davantage les personnes dans leur milieu.

L'analyse des réseaux sociaux peut donc être développée pour dévoiler les conditions d'inscription des individus dans la société, au plus proche de leur existence, en dessinant la structure effective à travers laquelle se mettent en œuvre des processus multiples dans leur socialisation. Ainsi, en partant du singulier plutôt que du collectif, l'objectif demeure bien d'étudier la production sociale des réalités individuelles. Comme le précise Bernard Lahire, lorsque l'on prend les individus pour objet d'étude, il s'agit bien de « personnifier le collectif », et non pas de « condenser le groupe dans la personne »²⁸⁴.

Dans ces conditions, l'examen des destins individuels permet d'apprécier, à hauteur d'homme, le phénomène intergénérationnel de reproduction des inégalités sociales. En même temps, cette analyse plus fine permet aussi de révéler les aspérités des cadres sociaux : les configurations relationnelles dans lesquelles sont engagés les acteurs sont toujours plus nuancées que ce que laissent supposer leurs seuls attributs. Dans l'entretien des liens

²⁸² C. Bidart, A. Degenne, M. Grossetti, « Personal Networks Typologies : A Structural Approach », in *Social Networks*, vol. 54, 2018, p. 1-11.

²⁸³ C. Fischer, *To dwell among friends*, op. cit.

²⁸⁴ B. Lahire, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, op. cit., p. 722.

personnels, des mondes plus ou moins hétérogènes se côtoient, au regard en particulier de l'évolution de l'individu dans plusieurs cercles sociaux au cours de sa trajectoire.

Si l'entourage relationnel contribue à situer une personne dans un milieu social, l'observation de ses liaisons permet aussi de dévoiler, à sa portée, des univers aux références parfois contrastées. Quelque fois, il s'agit simplement d'une ou deux relations qui apparaissent plus originales au regard des caractéristiques des autres membres du réseau personnel. Si ces liens sont vécus à l'écart des autres appartenances, ils peuvent véritablement constituer un espace de liberté permettant de s'affranchir, dans le contexte localisé de ces échanges, des rôles entretenus le reste du temps. Les habitudes qui y sont développées, comme les informations, les conseils et les ressources qui y sont échangées, constituent parfois des éléments décisifs dans des processus de changement de positions, venant ainsi participer à la réorientation du cours d'une trajectoire.

La diversité de relations autour de soi, comme les ouvertures et les frontières que dessine la structure des interconnexions, sont donc des éléments à considérer pour apprécier l'accès des acteurs sociaux à de nouveaux contextes, leur sensibilisation à des idées, à des compétences et à des dispositions inédites dans leurs parcours. L'analyse du réseau personnel, si elle nous permet d'apprécier comment un individu s'inscrit dans la société, constitue en fait un outil tout aussi pertinent pour appréhender ses possibilités d'évolution à travers le monde social.

4.3.5.2 Réseau personnel et processus de transition statutaire

Parce qu'il constitue un certain « mode d'accrochage » de l'individu dans la société, le réseau personnel nous éclaire sur les contextes relationnels dans lesquels évoluent l'individu et les facettes de sa personnalité. En ce sens, nous venons de voir que l'acteur social entretient des similarités avec ses relations personnelles : c'est leur activité dans un même contexte qui a pu permettre leur rencontre, ils sont parfois affiliés à un même groupe, ils entretiennent certaines pratiques et représentations du monde en commun. Pour autant, le réseau personnel est aussi porteur de différences. Au cours de sa vie, dans le déroulé d'une journée, l'individu moderne traverse plusieurs cercles sociaux, dans lesquels il joue des rôles distincts. Dans ces occasions, il fréquente des personnes elles aussi animées par des engagements pluriels.

Les analyses de réseaux égocentrés permettent ainsi d'apprécier le degré de ressemblance et de diversité qui colore plus ou moins l'entourage relationnel de chacun. A partir d'une enquête

longitudinale menée auprès d'une cohorte d'adolescents suédois, William Burk, Christian Steglich et Tom Snijders²⁸⁵ ont par exemple abordé ces phénomènes en considérant la façon dont le réseau personnel se constitue entre des processus d'influence (on se conforme aux membres de son réseau) et de sélection (on élimine du réseau les personnes trop hétérogènes). En France, Alexis Ferrand²⁸⁶ a aussi mobilisé l'analyse des réseaux de connaissances personnels pour montrer comment les individus entretiennent une certaine diversité d'opinions dans leur entourage, qui naît justement de ces interactions. La coexistence autour de soi de personnes plus ou moins proches, aux ressources hétérogènes et aux avis parfois contradictoires, nous amène alors à penser les façons dont les relations personnelles sont impliquées dans les choix de carrière des individus.

Plus tôt, nous avons reconnu le réseau de connaissances personnel comme un objet évolutif, qui se construit au fil de la trajectoire et des rôles joués dans différents collectifs, en fonction des liens qui sont noués, des relations qui se défont, des personnes qui sont présentées les unes aux autres et de celles qui demeurent éloignées. Mais cette conception dynamique nous amène alors maintenant à considérer un phénomène réciproque : par sa présence autour de l'individu, au regard des caractéristiques des relations et de la structure de leurs interconnexions, le réseau personnel participe à son tour à orienter la trajectoire dans une direction ou dans une autre. Si le réseau se forme et se transforme au gré du parcours, le parcours se façonne lui aussi en fonction de l'entourage.

Pour comprendre l'évolution des acteurs sociaux entre plusieurs positions sociales, il faut bien sûr considérer les rôles qu'ils jouent dans diverses institutions, l'historique de leur carrière dans ces organisations, l'effet des stratégies qu'ils mettent parfois en place. Mais il faut aussi prendre en compte les engagements auprès de leurs relations personnelles, qui peuvent représenter des ressources et des contraintes tout aussi déterminantes dans le cours de ces carrières. C'est exactement ce que préconisent certains chercheurs de la sociologie des parcours de vie, comme Glen Elder²⁸⁷. Et c'est en prenant au pied de la lettre ses encouragements que nous avons justement investi l'analyse des réseaux sociaux.

²⁸⁵ W. Burk, C. Steglich, T. Snijders, « Beyond dyadic interdependence : Actor-oriented models for co-evolving social networks and individual behaviors », *International Journal of Behavioral Development*, n°31, 2007.

²⁸⁶ A. Ferrand, *Appartenances multiples, opinion plurielle*, op. cit.

²⁸⁷ G. Elder, « Time, Human Agency, and Social Change. Perspectives on the Life Course », op. cit.

La reconstitution et l'examen du réseau égocentré de relations personnelles peut ainsi contribuer à la compréhension des processus de transitions statutaires d'un individu, en révélant des interactions qui demeurent inaperçus si l'on s'en tient à une approche par les rôles, les institutions et les statuts sociaux. Certes, là-encore, l'examen des structures relationnelles ne révèle pas que des phénomènes strictement originaux par rapport à une analyse focalisée sur les caractéristiques sociodémographiques des acteurs. Mais ce modèle permet de détailler les implications concrètes de l'inscription des personnes dans des milieux sociaux hétérogènes, en même temps qu'il fait ressortir l'effet particulier de cet entourage sur le cours de la vie. Si, comme nous l'avons vu, le réseau personnel a tendance à redoubler l'effet des hiérarchies sociales, c'est aussi à travers lui que se dessinent des ouvertures vers des personnes, des lieux et des ressources originales, à même de venir réorienter le cours d'une trajectoire. C'est pourquoi il est pertinent d'analyser le réseau personnel pour rendre compte des processus de transition statutaire.

Les analyses de Claire Bidart²⁸⁸ nous apprennent plusieurs choses quant à l'effet du réseau personnel sur le parcours de vie. Les phénomènes à l'œuvre peuvent engager tant les caractéristiques et les ressources des personnes autour de soi, que la qualité des liens ou bien encore les propriétés de la structure du réseau. D'abord, par sa simple présence, l'entourage permet à l'acteur non seulement de se situer dans le monde social mais aussi de dégager un certain « champ des possibles » pour son action. En fonction de leur histoire et de leur situation, les relations personnelles constituent en effet des exemples de vie contrastés de ce qui semble réalisable ou de ce qu'il est préférable d'éviter. Leurs appartenances le renseignent ainsi sur ses possibilités de déplacement social, sur les itinéraires conseillés ou bien qui semblent voués à l'échec. Nous retrouvons là des phénomènes que nous avons déjà abordés en considérant l'effet socialisateur du réseau personnel.

Mais dans ce réseau, au moment d'infléchir le cours d'une trajectoire, toutes les relations ne se valent pas, certaines ont plus d'influence que d'autres. Par la place particulière qu'ils occupent dans la vie de l'individu, les parents ou le conjoint apparaissent ainsi souvent comme des personnes dont les avis et les conseils sont particulièrement pris en considération. Des amis et d'autres membres de la famille peuvent également avoir noué un lien tout particulier avec l'individu. Ces personnes les plus proches sont aussi celles qui sont généralement les plus

²⁸⁸ C. Bidart, « Dynamiques des réseaux personnels et processus de socialisation : évolutions et influences des entourages lors des transitions vers la vie adulte », op. cit.

motivées pour fournir une aide et un accompagnement, dans les situations de crise comme dans le cours habituel de la vie sociale (un ami compétent dans un certain domaine d'activité peut par exemple fournir des conseils décisifs au moment d'accepter un emploi). A l'inverse, les oppositions constituées par ces relations sont plus délicates à contourner (comme lorsque des parents sont en désaccord avec à un certain choix d'orientation dans les études). Nous retrouvons là en fait certains aspects des « autrui significatifs » que George Herbert Mead a mis en avant dans son analyse de la socialisation des individus.

Au-delà de ces liens particuliers, nombre de conseils, d'informations et d'autres ressources transitent aussi par l'intermédiaire des relations personnelles. Ces phénomènes ont quelque peu été abordés par les auteurs qui, comme Pierre Bourdieu²⁸⁹ ou Nan Lin²⁹⁰, ont développé un intérêt pour le « capital social » des individus. Il s'agit là de considérer qu'en plus de leurs propres moyens, les acteurs sociaux peuvent aussi mobiliser les ressources disponibles par l'intermédiaire de leurs relations. Plusieurs auteurs ont alors recouru à l'analyse des réseaux sociaux pour observer en pratique les conditions de circulation de ces ressources. Des tenants de l'approche structuraliste comme Mark Granovetter²⁹¹, Ronald Burt²⁹² mais aussi Nan de Graaf et Hendrik Flap²⁹³ ont ainsi mis en évidence les ressources fournies par les relations personnelles dans la construction des carrières professionnelles. Plus proches de nous, Michel Grossetti, Jean-François Barthe et Nathalie Chauvac²⁹⁴ ont aussi révélé la façon dont des ressources de toute nature transitent parfois le long d'une « chaîne » relationnelle plus ou moins longue, impliquant des liens personnels comme des institutions, avant de parvenir jusqu'à un individu.

Bien souvent, c'est donc le caractère interpersonnel des relations qui permet la circulation de ressource (mais aussi de contraintes) contribuant activement aux processus de changement de position dans le cours des biographies. C'est parce qu'on est proche de quelqu'un qu'on accepte de lui rendre un service, qu'on lui fait parvenir une information ou qu'on lui prête un

²⁸⁹ P. Bourdieu, « Le capital social », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 31, 1980, p. 2-3.

²⁹⁰ N. Lin, « Les ressources sociales : une théorie du capital social », *Revue française de sociologie*, vol. 36, n°4, 1995, p. 685-704.

²⁹¹ Granovetter, Mark. « L'influence de la structure sociale sur les activités économiques », *Sociologies pratiques*, vol. 13, no. 2, 2006, pp. 9-36.

²⁹² R. Burt, « Le capital social, les trous structuraux et l'entrepreneur », *op. cit.*

²⁹³ N. De Graaf, H. Flap, « With a Little Help from My Friends : Social Resources as an Explanation of Occupational Status and Income in West Germany, The Netherlands, and the United States », *Social Forces*, vol. 67, n°2, 1988, p. 452-472.

²⁹⁴ M. Grossetti, J-F. Barthe, N. Chauvac, « Les chaînes relationnelles dans un suivi longitudinal d'entreprises de création récente », *Bulletin de Méthodologie Sociologique*, 2011, p. 11-25.

bien. Ces transferts ne peuvent pas être appréhendés si l'on ne s'intéresse pas aux caractéristiques et à la structure des relations personnelles autour de chacun. Ces liens permettent parfois la circulation de références, de savoirs et de solutions qui sinon demeurent inaccessibles pour l'acteur social au centre. Chaque personne composant l'entourage, en étant elle-même impliquée dans plusieurs autres cercles sociaux, au gré d'un parcours différent de celui de l'individu, représente en fait potentiellement un accès privilégié à des ressources originales, pour peu qu'elle accepte de les partager.

Généralement, lors de leur rencontre, les acteurs sociaux n'engagent d'abord qu'une facette de leur identité (à l'école, au travail, dans un dîner entre amis...), mais le lien qui se construit dans la répétition des échanges autorise ensuite la découverte d'autres appartenances et d'autres contextes d'action des protagonistes. Claire Bidart²⁹⁵ a ainsi étudié comment chaque relation personnelle ouvre à son « petit monde ». Dans l'entretien des rapports, une nouvelle relation permet ainsi parfois de se familiariser à d'autres habitudes, à d'autres références, dans un autre milieu culturel. Les relations personnelles peuvent littéralement donner accès à des lieux, à des personnes et à des organisations inédites. Là, les influences à l'œuvre et les ressources qui transitent sont susceptibles de contribuer aux changements dans toutes les carrières de l'individu, alors mêmes qu'elles ne semblent pas connectées à ces domaines de l'existence.

En marge des caractéristiques des personnes et des relations, les propriétés de la structure même du réseau constituent alors un élément décisif dans l'orientation du parcours de vie. Nous avons évoqué plus tôt comment les types de structures relationnelles peuvent faciliter ou au contraire restreindre les déplacements des individus dans le monde social. Dans leurs enquêtes, Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti²⁹⁶ s'attèlent ainsi à mettre à jour des réseaux plus ou moins denses ou fragmentés, hermétiques ou ouverts à d'autres milieux sociaux. Il s'agit pour eux de repérer les différents ensembles et les liens remarquables qui composent l'entourage de chacun, ainsi que le degré d'interconnexion entre ces relations. En effet, dans un réseau dense, fortement interconnecté, l'individu est pris dans un seul « milieu » où il est certes bien intégré mais au sein duquel les informations et les autres ressources mises à disposition risquent rapidement d'être redondantes. Dans un réseau plus

²⁹⁵ C. Bidart, « Les jeunes et leurs petits mondes: relations, cercles sociaux, nébuleuses », *Cahiers de la MRS*, 1996, p. 57-76.

²⁹⁶ C. Bidart, A. Degenne, M. Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, op. cit.

fragmenté, l'individu est certainement plus soumis à des incertitudes mais il bénéficie potentiellement d'opinions et de ressources plus variées, en fréquentant des relations et des groupes hétérogènes. Un réseau peut également apparaître centré autour d'une même relation qui fréquente elle aussi bon nombre des autres liens (par exemple, le conjoint).

Là-encore, ces auteurs constatent la pertinence d'apprécier ces types de structures au regard des caractéristiques sociodémographiques des individus qui les supportent. Ainsi les réseaux des jeunes encore scolarisés sont assez denses (de nombreuses relations se côtoient elles aussi dans l'environnement concentré du lycée) quand la suite des parcours laisse entrevoir des configurations plus fragmentées ou composites. Ce sont également les individus évoluant dans les classes sociales les plus aisées qui ont tendance à avoir les réseaux personnels les plus vastes et les plus ouverts, multipliant par là-même leur possibilité d'accès à des ressources plus nombreuses et variées. Nous constatons donc une fois de plus l'intérêt à penser l'analyse des réseaux sociaux en lien avec les catégories classiques de la sociologie : l'examen des réseaux personnels peut contribuer à révéler les conditions pratiques de la reproduction des inégalités sociales, en même temps que cet exercice permet de dévoiler les espaces d'ouverture qui se dessinent dans l'entretien des relations personnelles.

A l'issue de cette exploration des apports de la sociologie des réseaux sociaux, nous avons donc précisé notre approche à travers le recours à une analyse des réseaux de connaissances personnels. En empruntant les outils théoriques et méthodologiques développés d'abord par les tenants d'une analyse proprement structurale des relations sociales, nous nous proposons de construire des réseaux égocentrés, ancrés dans la vie des individus, prenant davantage en compte les caractéristiques des personnes et des relations constituant l'entourage. Ce réseau personnel et les positions occupées par l'acteur social au gré de son parcours sont pensés comme interactifs et articulés. Leur analyse va nous permettre de dégager l'effet des relations personnelles dans les processus de socialisation et dans les épisodes d'évolution de positions sociales qui rythment les biographies. Si ces structures relationnelles relayent les grandes divisions qui animent le monde social, leur examen nous laissera cependant observer la façon particulière dont ces logiques se co-construisent aussi dans l'entretien des liens personnels. Après avoir mis en évidence les interdépendances entre le parcours de vie et le réseau personnel dans la constitution des positions sociales et des identités, nous voici désormais

prêts à exposer le modèle explicatif que nous allons utiliser dans cette recherche pour rendre compte des destinées individuelles.

4.4 Description de notre modèle

Portés par les analyses et les réflexions des auteurs rencontrés au fil de ce chapitre, nous avons peu à peu développé le modèle qui va maintenant nous guider dans notre enquête, nous permettant d'éclairer sous un jour particulier les trajectoires des jeunes vers les positions de l'âge adulte.

Dans le dispositif théorique que nous avons mis en place, nous nous proposons de conjuguer une analyse processuelle des parcours individuels (en nous focalisant sur les séquences de transitions statutaires) avec une analyse de la structure et de la composition des réseaux de connaissances personnels (en examinant notamment les liens intervenant dans le cours de ces séquences). Tout au long de cette recherche, nous serons aussi particulièrement sensibles aux phénomènes de socialisation des individus à des logiques d'action plurielles.

Cette démarche nous semble heuristique dans l'objectif d'apprécier les conditions contemporaines de la distribution des positions dans le monde social, et ce pour plusieurs raisons. D'abord, nous avons mis en évidence le fait que le contexte sociétal actuel favorise la production d'individus modernes, caractérisés par des appartenances à des cercles sociaux pluriels, dans le cours de trajectoires davantage soumises à l'incertitude, au regard des normes d'autonomie et de responsabilité individuelle désormais à l'œuvre. Pourtant, dans ce contexte *a priori* plus libre, les inégalités sociales ont tendance à se reproduire d'une génération à une autre. Il nous semble alors que c'est dans l'exploration des destinées individuelles que se situent désormais davantage les éléments pertinents pour comprendre les propriétés plus générales de la société et de ses évolutions. Il s'agit pour nous de combiner l'analyse des parcours de vie et des réseaux sociaux afin de mettre en évidence des phénomènes sociaux encore peu étudiés, mais pourtant non moins décisifs. En analysant finement les articulations entre les carrières, les relations et le réseau personnel, nous souhaitons en fait donner à voir comment les logiques de la reproduction sociale n'agissent pas comme un déterminisme abstrait mais comment elles se co-construisent notamment dans l'entretien concret des relations personnelles.

Ainsi, nous nous penchons sur les destinées individuelles non pas parce que la société serait désormais moins inégalitaire, au point que les catégories traditionnelles de la sociologie telles les classes sociales ne seraient plus pertinentes. Il s'agit plutôt de reconnaître que, dans un contexte où la dimension individuelle a pris de l'ampleur dans la vie sociale, il faut désormais mettre au point un regard permettant d'observer les mécanismes sociaux plus complexes à l'œuvre jusque dans les vies d'individus aux logiques d'action plurielles. Notre démarche consiste alors à employer des outils développés pour rendre compte des actions individuelles (l'analyse des parcours de vie et des réseaux sociaux) afin de retrouver et de mettre en valeur, à travers eux, des phénomènes plus généraux toujours essentiels tel le poids de l'origine sociale sur les conditions d'existence.

Notre modèle pourrait être utilisé pour examiner d'autres moments dans le cours des trajectoires. En effet, le parcours et le réseau personnel ne cessent d'évoluer tout au long de la vie et sont perpétuellement animés par des interactions et des dynamiques multiples que nous pourrions chercher à saisir pour rendre compte de l'évolution des identités et des positions sociales de chacun à travers l'existence. Mais la jeunesse constitue pour autant un processus particulièrement bien adapté au déploiement d'une telle enquête dans le cours des biographies.

D'abord, elle concentre dans une même période plusieurs épisodes de transitions statutaires, repartis dans les principaux contextes de l'existence (entre le monde des études et le monde du travail, entre la famille d'origine et la famille de procréation). En nous focalisant sur cet âge dans les biographies nous sommes ainsi assuré de pouvoir comparer et articuler plusieurs séquences dans différentes dimensions de la vie sociale. Ensuite, la jeunesse nous intéresse car nous l'avons justement identifiée comme l'âge de la vie dédié à l'installation dans les positions sociales de l'âge adulte et à la construction identitaire d'individus autonomes et responsables. Il nous apparaît alors primordial d'aller observer les logiques sociales à l'œuvre tant dans les conditions d'accès à ces statuts sociaux que dans les processus de légitimation qui participent à ce que chacun, en tant qu'individu, reconnaisse généralement sa position comme étant l'expression de ses qualités personnelles.

Pendant la jeunesse, les héritages socioculturels de chacun n'ont pas encore été pleinement convertis dans l'accès aux positions sociales adultes, en dehors de la famille d'origine. L'analyse des processus d'accès à l'autonomie et à la responsabilité qui composent cette période constitue donc pour nous une fenêtre particulièrement attrayante. Leur examen nous

permet en effet de prendre toute la mesure du poids des origines sociales dans les destinées individuelles, comme il nous permet de saisir les situations et les éléments pertinents à partir desquels les personnes échappent parfois à la condition à laquelle leur milieu d'origine semblait les prédestiner.

Dans cette enquête, nous allons alors mobiliser l'analyse du réseau de connaissances personnel pour mettre en lumière les configurations dans lesquelles se conjuguent des influences multiples, participant à aiguiller une carrière dans une certaine direction plutôt que dans une autre. Nous serons alors attentif aux différentes habitudes de sociabilité déployées par les individus, concourant à l'élaboration de ces réseaux aux formes et aux effets distincts. Bien sûr, la structure d'un réseau personnel se façonne au gré des évolutions de l'individu dans différents contextes, en fonction de sa position dans le cycle de vie, des milieux sociaux qu'il fréquente et de ses choix relationnels. Mais nous pensons que les dispositions à nouer, à entretenir de nouveaux liens et à gérer la coexistence des différentes sensibilités dans l'entourage, participent aussi à la mise au point de réseaux inégalement vastes, plus ou moins hétérogènes, davantage ouverts ou fermés. Derrière le déploiement de ces habitudes, ce sont les capacités du réseau à fournir des ressources décisives dans les moments de transition statutaire qui sont en jeu. Nous nous attacherons donc à repérer les différentes logiques de sociabilité qui se co-construisent dans les rapports avec chaque lien personnel. Nous chercherons aussi à distinguer les relations ou les groupes de relations au contact desquels un même individu entretient ces dispositions hétérogènes.

A travers cette enquête, nous allons chercher à rendre compte des dynamiques plurielles et des phénomènes de réciprocité dans la constitution des relations, du réseau et du parcours. A chaque fois, nous serons soucieux d'éclairer les logiques de classes sociales qui animent ces processus, contribuant à façonner des réseaux contrastés dans le cours de parcours inégaux.

Après avoir développé un tel modèle théorique, nous voilà maintenant équipé pour développer notre enquête cherchant à considérer le devenir des jeunes au regard de l'influence de leurs relations personnelles. Nous pouvons alors reformuler plus précisément les hypothèses que nous avons simplement évoqué dans l'introduction de cette thèse, en même temps que nous identifions les différentes étapes qui vont guider notre analyse.

- *Nous pensons que dans le cours des trajectoires des jeunes, la présence et l'intervention de leurs relations personnelles sont décisives, en plus d'éléments pertinents à d'autres niveaux.* Pour nous en assurer, nous allons donc développer une analyse des séquences de transitions statutaires qui jalonnent cette période de la vie, dans les principales carrières de leur existence (dans les études, dans le monde professionnel, dans la famille, dans la vie amoureuse, dans leurs activités associatives). Au cours de cet examen, nous chercherons à identifier et circonscrire l'effet de tous les éléments pertinents dans le déroulé de chaque processus pour reconnaître et situer l'empreinte des relations personnelles. Ce travail constitue le chapitre 3 « Séquences de transition statutaire et analyse des "ingrédients relationnels" ».

- *Nous pensons que la capacité des relations personnelles à constituer des éléments décisifs dans le cours des biographies est liée aux propriétés du réseau de connaissances personnel.* Nous allons donc développer une analyse de l'entourage relationnel des individus, permettant d'apprécier les propriétés des relations et des structures que forment leurs interconnexions. Nous nous attacherons aussi au repérage des caractéristiques et de la place occupée par les relations qui interviennent effectivement dans le cours des séquences de transition statutaire précédemment analysées. Ce travail constitue le chapitre 4 « Réseaux de connaissances personnels et relations-clés ».

- *Nous pensons que l'élaboration de réseaux aux formes et aux effets variés se fait notamment dans la mise en œuvre de certaines habitudes de sociabilité.* Nous allons donc développer une analyse des modes de constitution, de fréquentation et d'entretien des relations personnelles que développe chaque individu, en considérant aussi ses manières parfois plurielles de gérer la coexistence des multiples liens dans son réseau personnel. Nous apprécierons également la façon dont ces habitudes se construisent et évoluent dans les interactions avec les différentes personnes constituant l'entourage. Ce travail fait l'objet du chapitre 5 « Savoir-faire relationnels et dynamiques socialement différenciées ».

- *Nous pensons que l'origine sociale des individus contribue à tracer des lignes de séparation pertinentes entre leurs trajectoires.* Malgré les transformations récentes de la jeunesse et la place aujourd'hui accordée dans la société à l'individu, à son autonomie et à ses choix, des logiques de reproduction des inégalités sociales sont toujours à l'œuvre. Au fil de ces

chapitres, nous chercherons donc à démontrer le poids majeur que constitue l'origine sociale des individus jusque dans les phénomènes relationnels qui rythment leurs avancées vers l'âge adulte. Dans le même temps, nous chercherons néanmoins à rendre compte de la façon dont des effets propres aux réseaux personnels et à leurs conditions d'entretien constituent pourtant des opportunités originales dans le parcours de chacun.

5. Conclusion

Dans ce chapitre, nous sommes parti de notre volonté initiale de rendre compte de l'inégale distribution des positions dans le monde social pour finalement développer un modèle théorique permettant de mettre en lumière les parcours des jeunes vers les statuts (professionnel, conjugal, parental) associés à l'âge adulte, en considérant les effets de leur entourage relationnel et les modes de sociabilité concourant à sa structuration.

Entre temps, nous avons considéré plusieurs éléments. D'abord, il nous a fallu démêler les différents concepts que sous-tendent les notions polysémiques de « jeunesse » et d'« individu ». La jeunesse, telle qu'elle nous intéresse ici, a été reconnue comme un processus marquant le cours des trajectoires de chacun, permettant de s'affranchir des positions sociales de dépendance à la famille d'origine pour s'inscrire dans le monde du travail et fonder son propre foyer. Ce processus, qui était il y a un demi-siècle encore marqué par le passage précoce de seuils coordonnés entre les différentes positions, nous est apparu aujourd'hui repoussé dans le cours des biographies, au gré de mouvements plus incertains et désynchronisés dans les calendriers professionnel, résidentiel et matrimonial. Dans cet éclatement des expériences vécues par les uns et les autres se dessinent cependant des différences significatives en fonction de l'origine sociale des individus.

La complexité et l'incertitude qui caractérisent désormais la progression des jeunes dans le cours de trajectoires plus diversifiées, ont alors été reconnus comme des phénomènes faisant écho à un mouvement plus général, voyant la dimension individuelle prendre de l'ampleur dans la vie sociale. Les jeunes sont désormais invités par les institutions qui autrefois encadraient strictement leurs évolutions (comme la famille et l'école) à être davantage responsables et à prendre en main leur parcours, vers des positions de l'âge adulte également moins assurées. Au-delà des évolutions de statuts, nous avons alors aussi identifié la jeunesse comme un processus permettant l'élaboration et la mise au point d'une identité individuelle.

C'est en ce sens qu'il nous a fallu nous pencher sur les conditions historiques de production, depuis deux à trois siècles, d'un tel individu « individualisé », autonome et responsable. Après avoir mis en avant les phénomènes de spécialisation dans la division du travail et de multiplication des appartenances ayant contribué à l'émergence de cet individu moderne, nous avons mis en évidence le fait que l'existence de tels acteurs sociaux nécessite qu'ils bénéficient d'une propriété de biens et de droits. Encore une fois, nous avons souligné des inégalités sociales dans l'accès à ces différents supports de l'individu.

Par la suite, nous avons alors tenté d'identifier quelles pouvaient être les logiques d'action de tels individus aux appartenances multiples et aux destinées davantage individualisées. Nous avons pour cela conceptualisé les processus de socialisation d'acteurs résolument pluriels : les habitudes de chacun sont pensées comme se formant et se transformant dans le cours des différentes situations que propose la vie sociale. Les individus façonnent ainsi différents répertoires de dispositions adaptés qui sont mobilisés avec pertinence selon le contexte d'action. Cette approche nous sera notamment utile pour penser les modes de sociabilité pluriels développés par les jeunes au cours de leur trajectoire.

En considérant tous ces éléments, nous avons alors déterminé que pour procéder à une mise en intelligibilité des phénomènes généraux structurant aujourd'hui le devenir des jeunes vers l'âge adulte, il allait nous falloir glisser la focale vers l'individu pour composer une analyse permettant d'apprécier les phénomènes particuliers à l'œuvre dans le cours des biographies. Après avoir souligné les apports des études ayant recours à l'observation des parcours de vie, nous avons mis en avant l'intérêt que nous trouvons à nous focaliser sur les séquences de transitions statutaires en tant que processus ancrés dans la vie des individus. Là, les interdépendances entre les différents contextes et carrières de l'existence nous sont apparues comme des éléments pertinents mais trop peu souvent considérés. Nous avons alors proposé l'examen des relations personnelles comme constituant un moyen adapté pour rendre compte de ces imbrications.

Pour penser cet entourage relationnel, nous avons donc investi le champ de la sociologie des réseaux sociaux. Après examen des résultats fournis par de telles analyses, nous avons établi la pertinence qu'il y a dans notre démarche à reconstituer un réseau égocentré, permettant de rendre compte de la variété des relations personnelles d'un individu et de leurs interconnexions. Ce réseau a été reconnu comme une construction dynamique en interdépendance avec les positions occupées au fil du parcours de vie. C'est à travers l'examen

de ses propriétés que nous allons pouvoir saisir la façon dont les relations personnelles contribuent aux processus de socialisation, comme la manière dont elles interviennent plus directement dans le cours des séquences de transition statutaire.

Enfin, nous avons alors pu mettre au clair les objectifs de cette recherche : nous nous proposons d'apprécier les évolutions de plusieurs jeunes vers l'âge adulte, en procédant à un examen des séquences de transitions statutaires dans leurs parcours, depuis leurs positions initiales dans leur famille d'origine. Conjugué à une analyse de leur réseau de connaissances personnel, nous pourrons alors mettre en avant les conditions dans lesquelles les relations personnelles constituent des ressources et des contraintes dans le cours de ces épisodes. Il s'agira notamment de repérer des différences sociales jusque dans l'effet de ces liens *a priori* singuliers. Nous mettrons enfin en avant la façon dont des habitudes de sociabilité hétérogènes dans les répertoires de dispositions de chacun contribuent à la mise en place et à l'entretien de réseaux personnels aux formes et aux effets contrastés sur le cours des trajectoires.

Avant de procéder à cette analyse, nous allons d'abord décrire la méthodologie que nous avons employée au cours de notre enquête de terrain.

EN QUÊTE D'HISTOIRES DE VIE

De la passation des entretiens à

l'objectivation des parcours et des réseaux

Pour repérer et analyser les trajectoires des jeunes vers l'âge adulte comme leurs réseaux personnels, nous avons procédé à une enquête de terrain. Au regard de notre problématique, nous avons opté pour des méthodes nous permettant d'apprécier dans le détail à la fois le parcours, l'entourage relationnel et le point de vue de plusieurs jeunes aux origines sociales contrastées. 30 individus résidant à Montpellier ont ainsi été sélectionnés et ont accepté de nous rencontrer. Nous avons échangé avec chacun d'entre eux pendant plusieurs heures, afin de procéder avec minutie à la reconstruction rétrospective des évolutions qui ont rythmé leur biographie, depuis la fin du lycée jusqu'au moment de l'entretien. Nous les avons aussi questionnés longuement sur leurs relations proches, sur leur famille, leurs amours et leurs amis, afin de rendre compte avec soin de l'histoire et des qualités de chaque lien. Nous avons enfin recueilli attentivement les opinions, les jugements et les sentiments de chaque jeune sur ces épisodes et sur ces personnes qui habitent leur existence.

Au total, nous avons reconstitué 213 séquences racontant chacune un processus de changement dans les positions sociales pendant la jeunesse. Nous avons également identifié et localisé la présence de 398 relations personnelles gravitant autour de ces individus. De nombreuses informations sur les façons dont ont été rencontrés et dont sont entretenus ces liens, comme sur les discussions et les activités partagées, ont aussi été extraites des entretiens afin d'identifier différents modes de sociabilité. Ce sont ces objets que nous allons manipuler, examiner et comparer tout au long de l'analyse. Dans ce chapitre, nous allons d'abord exposer comment nous avons procédé pour construire de tels objets à partir des discours des jeunes enquêtés.

Après avoir donné les principes de constitution de l'échantillon et présenté les grandes caractéristiques de notre population (1), nous développerons des points méthodologiques aussi bien spécifiques que généraux éclairant la réalisation de l'enquête par entretiens semi-

directifs (2). Dans une dernière partie (3), nous mettrons en évidence les conditions d'exploitation des données en révélant les « boîtes à outils » nous ayant permis de modéliser nos objets d'analyse à partir du matériau constitué en entretien.

1. La constitution de l'échantillon

Quel que soit le domaine et l'objet de leur recherche, les sociologues sont toujours amenés à circonscrire la population particulière qu'ils étudient. De manière classique, les membres de cette population présentent une certaine homogénéité au regard d'un ou de plusieurs critères au centre de l'enquête : cela peut par exemple être l'âge, ou la position dans la famille. Les personnes étudiées peuvent aussi avoir en commun le partage d'une même profession, ou bien celui d'une même origine géographique ou ethnographique. A chaque fois, il s'agit de mettre en scène un groupe de personnes présentant une relative « communauté de position » par rapport à un ou des critères donnés, alors que ces individus peuvent apparaître très dissemblables sous d'autres aspects.

Daniel Bertaux²⁹⁷, un auteur qui dans ses recherches a particulièrement recouru aux récits de vie, souligne qu'en fonction de l'objet de recherche, la population étudiée peut tout aussi bien partager, non pas une certaine position, mais plutôt une situation sociale spécifique. Dans ce qu'il appelle une « catégorie de situation » peuvent ainsi être regroupées des personnes qui, même si elles n'ont aucune appartenance sociale en commun, sont confrontées à la même situation au cours de leur existence, comme par exemple le fait d'émigrer ou bien de changer de domaine professionnel. Dans notre enquête, la mise au point de nos objectifs de recherche nous a permis d'identifier la population étudiée comme relevant d'une catégorie de situation, bien qu'impliquant aussi certains critères de position.

A partir de notre souhait initial d'examiner les trajectoires des jeunes vers l'âge adulte, nous nous sommes en effet très rapidement posé la question, « de quels jeunes parle-t-on précisément ? ». Dans le chapitre précédent, nous avons alors développé toute une réflexion, qui nous a conduit à reconnaître la jeunesse comme un processus survenant dans la trajectoire de tous les individus, mais dont la teneur révèle des expériences hétérogènes au regard des caractéristiques sociodémographiques de chacun. Nous souhaitons notamment observer les

²⁹⁷ D. Bertaux, *Les récits de vie*, op. cit.,

contrastes que font ressortir les milieux sociaux dans lesquels évoluent les personnes, aux différentes étapes du processus d'avancée vers l'âge adulte. La population étudiée est ainsi celle des jeunes, non pas en tant que groupe culturel, mais en tant que communauté d'individus en train d'effectuer chacun un parcours vers une identité et des statuts sociaux associés à l'âge adulte. En ce sens, la population que l'on examine relève d'une « catégorie de situation ». Pour être plus précis, il ne s'agit pas non plus d'étudier les trajectoires de jeunesse de n'importe quels individus, mais bien seulement des jeunes Français, vivant à notre époque.

Cependant, maintenant que nous avons identifié les phénomènes que nous souhaitons analyser et la population concernée, la même question se pose encore à nous, mais de manière plus prosaïque cette fois : « de quels jeunes parle-t-on précisément ? ». Autrement dit, à partir de la vie de quels individus singuliers allons-nous baser nos observations ? Pour des raisons de faisabilité, il est bien sûr impossible d'examiner en détail la vie de tous les jeunes Français évoluant à l'heure actuelle sur le territoire national. A l'intérieur de la population étudiée, il nous faut donc procéder à la constitution d'un échantillon. Il nous faut sélectionner plusieurs cas particuliers à partir desquels nous allons tenter de mener une réflexion plus générale.

Dans un premier temps, nous allons exposer la façon dont nos questions de recherche et notre choix motivé de recourir à des entretiens nous conduisent à opter pour l'élaboration d'un échantillon non représentatif concentré sur le cas d'une trentaine d'individus. Nous discuterons alors des conditions dans lesquelles nous pouvons procéder à une certaine forme de généralisation à partir des observations menées sur cette population d'enquête particulière (1.1). Nous détaillerons ensuite les critères pratiques de sélection qui ont précédé la constitution des membres de l'échantillon (1.2). Les propriétés du territoire de Montpellier seront aussi exposées (1.3) afin de pouvoir éclairer les deux terrains distincts dans la ville sur lesquels nous avons recruté les enquêtés (1.4). Enfin, nous exposerons les caractéristiques principales de ces 30 jeunes (1.5).

1.1 Un échantillon non-représentatif

La constitution de l'échantillon est un temps important de la recherche puisque cette étape détermine en partie les conditions de l'extrapolation des résultats. Les enquêtes en sociologie

fondées sur l'analyse d'échantillons de populations ont généralement pour objectif un certain degré de généralisation de leurs résultats. C'est-à-dire que leurs auteurs cherchent à passer de la description d'une parcelle localisée du monde social à une compréhension plus générale d'un morceau de la société ou d'un phénomène. Bien sûr, en sociologie, toutes les observations ne portent jamais que sur un contexte spatio-temporel singulier qui ne peut pas être reproduit, ce qui limite dès lors le cadre de l'extrapolation. Comme l'énonce Jean-Claude Passeron²⁹⁸, la sociologie relève d'une épistémologie non-poppérienne : les conditions d'observation des faits historiques dans le monde social sont telles qu'on ne peut pas prétendre à la généralisation inductive opérée par ailleurs par les sciences expérimentales. Les résultats sont dès lors circonscrits à un champ de validité spécifique. Pour produire une certaine intelligibilité du monde social, ce qui est difficile puisque le contexte n'est jamais le même, le chercheur peut s'appliquer à éclairer sous plusieurs angles le processus qu'il étudie, en procédant à des changements d'échelles, comme le conseillent Ariel Mendez et ses collaborateurs²⁹⁹. Nous proposons aussi d'exposer clairement les fondements théoriques de notre raisonnement, nous identifions les moments où nous avons recours à l'interprétation des données, nous faisons connaître les conditions d'enquête... et donc, nous révélons les modalités de constitution de l'échantillon dans la population étudiée. Comme le rappellent Delphine Mercier et Erwan Moiry³⁰⁰, ce n'est que dans ces circonstances que les résultats peuvent prétendre à une certaine forme de généralisation : en comparant des contextes apparentés mais jamais identiques, la sociologie produit des effets d'intelligibilité dans le registre particulier de la présomption.

Comment penser alors la taille et la composition de cet échantillon ? Une méthode utilisée dans les sciences sociales, et notamment par les tenants de l'expérimentation statistique, consiste à mettre au point un échantillon représentatif, c'est-à-dire que le sous-ensemble observé est conçu pour afficher les mêmes caractéristiques que la population étudiée, notamment au regard des critères sur lesquels on souhaite enquêter. On présume ainsi que les résultats obtenus à partir de l'échantillon s'appliquent aussi à la population-mère. S'il s'agit

²⁹⁸ J-C Passeron, *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991.

²⁹⁹ A. Mendez, (dir.), *Processus. Concepts et méthode pour l'analyse temporelle en sciences sociales*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, col. Intellection, 2010.

³⁰⁰ D. Mercier, E. Oiry, « Le contexte et ses ingrédients dans l'analyse de processus : conceptualisation et méthode » in A. Mendez, (dir.), *Processus. Concepts et méthode pour l'analyse temporelle en sciences sociales*, loc. cit., p. 29-41.

d'une approche pertinente pour nombre de travaux, notamment les études quantitatives ayant recours par exemple à des questionnaires, ici nous n'avons pas retenu cette entrée.

En effet, comme nous le rappellent Stéphane Beaud et Florence Weber³⁰¹, dans le raisonnement par la preuve statistique, l'échantillon doit déjà faire preuve d'une certaine taille minimale en proportion de la population totale pour être significatif. A l'intérieur de cet échantillon représentatif, les enquêtés sont également conçus comme interchangeables : ce qui est dit sur eux vaut également pour un autre échantillon aux caractéristiques similaires. Or nous avons choisi de procéder à une enquête par entretien qui, pour répondre aux objectifs théoriques de notre recherche, nous éloigne de ces deux exigences.

Afin de considérer minutieusement tous les éléments à l'œuvre dans le cours des épisodes de transition statutaire dans les trajectoires de plusieurs jeunes, comme pour rendre compte avec précision de leur entourage relationnel, nous nous engageons dans une démarche davantage qualitative : ce que nous allons raconter sur eux, sur leur histoire et sur leurs relations, ne peut pas être transposé vers d'autres personnes, même vers un autre échantillon qui présenterait des attributs similaires. Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, les phénomènes que nous cherchons à saisir demandent de pouvoir observer jusqu'aux interactions les plus singulières entre les activités d'une personne, ses choix, les contextes de son existence et les rapports qu'il entretient avec les personnes autour de lui.

Nous allons donc travailler à partir de données immanquablement ancrées dans l'existence des personnes à partir desquelles elles ont été élaborées. Cette volonté d'examiner dans le détail des moments et des relations personnelles propres à des individus particuliers nous pousse aussi à nous concentrer, pour des raisons de faisabilité, sur l'examen d'un nombre plus réduit de cas. Ainsi nous questionnons moins d'individus, mais la richesse des données constituées nous permet de rendre compte de phénomènes qui sinon restent inaperçus.

Si, déjà, l'enquête sociologique ne permet pas d'établir de « lois » au même titre que les sciences expérimentales, si en plus le travail qualitatif par entretien auprès d'un échantillon réduit n'autorise pas non plus à prétendre à la représentativité, alors qu'est-ce qui fonde la pertinence de notre recherche ? La façon particulière de généraliser se situe en fait ici dans l'élaboration et la comparaison de modèles de processus et de comportements. Le cas des 30 individus étudiés ici ne nous intéresse pas parce qu'il serait emblématique de ce que vivent

³⁰¹ S. Beaud, F. Weber, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 1997.

par ailleurs les autres jeunes, mais plutôt parce que cette exploration de vies singulières nous permet de mettre en évidence des effets, des logiques et des interdépendances qui « travaillent » le monde social au-delà de l'examen de ces situations.

Comme nous y encouragent Stéphane Beaud et Florence Weber, « nous n'abdiquons pas toute ambition à la généralisation. Simplement nous ne généralisons pas sur des "individus" ou des "populations", mais sur des "processus" et des "relations" »³⁰². Pour Claude Dubar et Didier Demazière³⁰³, qui ont également recouru à l'analyse d'entretiens biographiques, c'est bien la connaissance de l'ensemble des situations, des relations et des comportements révélés par le corpus d'une enquête qui autorise à reconnaître des processus généraux à partir d'histoires particulières.

La constitution de notre échantillon ne doit donc pas être pensée dans l'objectif limité de rendre compte de la trajectoire individuelle de 30 jeunes. Bien au contraire, nous devons anticiper l'élaboration de la population d'enquête en ayant l'ambition de révéler des logiques sociales plus générales qui touchent les individus. Au regard de nos objectifs de recherche, il s'agit de pouvoir mettre en avant les articulations dynamiques entre les habitudes de sociabilité des jeunes, la forme et l'effet de leur réseau personnel, tout en considérant le déroulé de leurs séquences de transition statutaire. C'est l'analyse de ces situations empiriques précises qui va nous permettre d'éclairer des mécanismes sociaux plus généraux qui les traversent. Comme le résumait Jean-Claude Passeron et Jacques Revel³⁰⁴, il s'agit en fait de raisonner *à partir* de singularités et non *à propos* de singularités.

Pour rendre intelligible ces phénomènes qui nous intéressent, qui engagent les individus, leurs dispositions, leurs relations personnelles et les statuts occupés au fil de leur parcours, nous avons fait l'hypothèse que l'origine sociale des jeunes allait peser de manière significative sur ces situations. Il nous semble donc pertinent de constituer un échantillon d'enquête fondé, non pas sur un souci de composer un panel d'individus typique de la jeunesse française, mais plutôt sur notre volonté de donner à voir des processus, des relations et des comportements contrastés dans le cours d'itinéraires hétérogènes, vers des positions de l'âge adulte disparates.

³⁰² S. Beaud, F. Weber, *Guide de l'enquête de terrain*, op. cit., p. 289.

³⁰³ D. Demazière, C. Dubar, *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple de récits d'insertion*, op. cit.

³⁰⁴ J-C. Passeron, J. Revel (dir.), *Penser par cas*, Paris, Editions de l'E.H.E.S.S., col. Enquêtes, 2005.

Nous allons ainsi composer un échantillon non-représentatif mais résolument bâti autour d'individus aux origines sociales différenciées. Nous pensons que les expériences vécues par les uns et les autres permettront de révéler des phénomènes suffisamment nuancés pour que nous y décelions l'effet de mécanismes sociaux divergents. C'est l'exploration de ces singularités contrastées qui doit nous permettre d'en extraire un raisonnement de portée plus général, dont les conclusions seront réutilisables. Maintenant que nos ambitions théoriques nous ont permis d'identifier les objectifs méthodologiques sous-jacents à la constitution de notre échantillon, nous pouvons alors aborder les conditions pratiques dans lesquelles nous avons procédé à la sélection des jeunes enquêtés.

1.2 Critères de sélection de l'échantillon

Dans cette enquête de terrain, afin d'analyser correctement nos objets de recherche, nous avons décidé de constituer un échantillon composé d'un nombre réduit de jeunes aux origines sociales tranchées, de façon à nous permettre d'observer en détail des processus, des relations et des comportements contrastés, révélant l'effet de logiques sociales plus générales dans le cours de ces histoires personnelles. La reconnaissance de plusieurs critères adaptés à ces objectifs ont ainsi précédé le recrutement des enquêtés.

- Homogénéisation des contextes historiques

Notre but est bien de mettre à jour les différents éléments de contextes pertinents dans les articulations entre les trajectoires individuelles et le réseau de connaissances personnels des jeunes enquêtés. Pour circonscrire l'effet d'autres éléments de contextes plus généraux, nous avons donc décidé de procéder à une homogénéisation spatio-temporelle des contextes historiques. Dès le moment de la délimitation de la population étudiée, il a été convenu que notre enquête ne porterait que sur les jeunes Français d'aujourd'hui, ayant vécu leur jeunesse sur le territoire national. Ce contexte général a d'ailleurs été détaillé au chapitre précédent, au moment de faire état des transformations qui animent, depuis au moins un demi-siècle, les expériences vécues pendant la jeunesse en France.

Il a ensuite été décidé de circonscrire plus précisément l'échantillon autour de personnes résidant dans la ville de Montpellier, au moment de la passation des entretiens en 2016. Ce choix procède d'un critère de faisabilité (je résidais alors dans cette ville), en même temps

qu'il limite l'effet de multiples contextes régionaux particuliers, et de phénomènes transversaux tels que les écarts apparaissant entre jeunesse urbaine et jeunesse rurale, qu'a par exemple étudiés Nicolas Renahy³⁰⁵. En assurant une unité de temps et de lieu, nous pouvons mieux nous focaliser sur les phénomènes impliquant les positions et les relations personnelles entretenues par différents jeunes dans des milieux sociaux contrastés de la capitale héraultaise. A la fin de cette section, une fois que nous aurons énoncé les autres critères de sélection, nous préciserons les caractéristiques locales du territoire montpelliérain.

- Des enquêtés ayant fini leur cursus scolaire initial

Nous avons convenu d'interroger des jeunes Français résidant à Montpellier. Un autre critère de sélection a ensuite été dégagé, au regard de la position de chacun dans la carrière scolaire : il a été décidé que tous nos enquêtés auraient terminé leur formation initiale au moment de l'entretien. Au chapitre précédent, nous avons en effet défini la jeunesse comme un double parcours, entre la famille d'origine et la famille de procréation, et entre le monde scolaire et le monde professionnel. L'âge formel n'a que peu de rapports avec ce jeu de positions : certains individus travaillent dès 18 ans après être sortis du lycée quand d'autres poursuivent des études jusqu'à plus de 25 ans. En ne nous fiant pas à leur âge mais en contrôlant plutôt qu'ils aient terminé leur cursus scolaire, nous nous sommes ainsi assuré que tous nos jeunes enquêtés aient vécu au moins un épisode de transition statutaire dans leur biographie (la fin du statut de lycéen ou d'étudiant et l'évolution, généralement, vers la vie active). En n'interrogeant que des personnes ayant terminé leurs études, nous avons pris la garantie qu'ils aient tous entamé leur parcours vers les statuts sociaux de l'âge adulte, au moins au regard de cette dimension. Ainsi, ils ont tous quelque chose à nous raconter.

Nous aurions également pu sélectionner les enquêtés à partir d'autres indices nous assurant qu'ils aient bien entamé les transitions statutaires de la jeunesse, en nous renseignant sur d'autres carrières dans leur vie sociale (comme le fait de décohabiter de chez leurs parents ou bien de fonder une famille). Cependant nous allons voir qu'au moment de procéder au recrutement effectif, il nous a semblé plus légitime (et il s'est avéré plus facile) d'aborder les personnes depuis le contexte de leur activité professionnelle.

³⁰⁵ N. Renahy, *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, Paris, La Découverte, col. Textes à l'appui, 2005.

- Des enquêtés âgés de 30 ans maximum

Dans la jeunesse, ce qui nous intéresse, ce sont les étapes du processus et non l'âge des individus. Pourtant, au moment d'établir les critères de sélection des enquêtés, nous avons aussi établi... une borne d'âge. En effet, si ces frontières ne sont pas pertinentes au regard de notre objet d'étude, elles s'avèrent en revanche très pratiques au moment de rechercher des jeunes acceptant de répondre à nos questions. Au moment de prospecter, le critère de sortie des études n'est en effet pas suffisant : des personnes partant à la retraite répondent par exemple très bien à cette condition. Or, leurs souvenirs de jeunesse sont trop lointains pour qu'ils puissent évoquer avec la précision nécessaire les choix, les étapes et les personnes qui composent les épisodes de leur itinéraire vers l'âge adulte. Ce dont nous avons besoin, c'est de rencontrer des personnes susceptibles d'être en train de parcourir ce chemin vers l'âge adulte, ou bien qui l'aient arpenté il y a suffisamment peu de temps pour nous en offrir une rétrospective convenable. Nous avons donc décidé arbitrairement que les enquêtés auraient 30 ans maximum.

- Des hommes et des femmes

Nous avons aussi décidé d'interroger autant d'hommes que de femmes. Nos questions de recherche ne sont pas principalement orientées autour des différences que révèle le genre des individus. En assurant une parité dans l'échantillon, en se donnant la possibilité d'observer des processus et des comportements similaires chez des garçons comme chez des filles de la population d'enquête, nous nous assurons d'abord que les phénomènes sociaux mis en évidence ne traduisent pas des logiques propres à un genre, mais qu'ils indiquent bien des mécanismes d'un autre ordre.

Cependant, comme nous l'avons établi au chapitre précédent, la jeunesse constitue pourtant un processus dont certaines expériences sont effectivement nuancées au regard du genre des personnes. Nous demeurons donc sensibles à la compréhension de ces effets, en particulier lorsqu'ils chevauchent et modulent les différences de milieux sociaux que nous cherchons à rendre intelligible, nous permettant d'en affiner la description. Dans le cours de l'analyse, la présence de filles et de garçons permettra ainsi parfois de souligner également des contrastes notables entre les positions occupées, les relations entretenues et les habitudes de sociabilité déployées selon le genre.

- Des origines sociales contrastées

Motivé par la reconnaissance, au premier chapitre, des inégalités structurelles qui animent le monde social, nous avons émis l'hypothèse que ces différences macrosociales peuvent être retrouvées jusque dans les logiques qui habitent les interdépendances entre l'entourage relationnel d'un individu et l'itinéraire qu'il trace vers l'âge adulte, dans le cours de sa biographie. Notre méthode qualitative d'investigation du monde social, par entretien, implique aussi de faire ressortir des processus, des relations et des comportements plus généraux à partir de la vie d'individus singuliers. Pour cela, nous avons établi que notre échantillon se devait d'être composé de personnes aux origines sociales hétérogènes, de manière à « saturer » quelque peu les contrastes entre les situations observées.

De manière plus spécifique, nous avons cherché à recruter des individus originaires des classes populaires et d'autres originaires des classes supérieures (nous exposons un peu plus loin comment nous avons procédé pour reconnaître et découper de telles classes sociales). Cette distinction n'a pas été faite en amont de la passation des entretiens. C'est-à-dire que nous n'avons pas demandé à connaître, avant d'interroger les personnes, la profession, le niveau de diplôme ou la fourchette de revenus de leurs parents (des indicateurs permettant pourtant de déterminer leur origine sociale).

En effet pour recruter nos enquêtés, nous n'avons pas recouru à une quelconque administration ou à un autre organisme susceptible de nous fournir de telles informations sur les individus, ce qui nous aurait permis d'effectuer un tri préalable. En cherchant à rencontrer des personnes et en leur proposant de se livrer au jeu de l'entretien sociologique, il ne nous a, alors, pas non plus paru judicieux de les aborder si abruptement avec de telles questions personnelles, avant même qu'ils aient accepté de participer. Ces informations relatives aux parents n'ont d'ailleurs souvent été recueillies qu'en fin d'entretien, comme nous le verrons plus loin dans ce chapitre.

Pour autant, notre volonté de constituer un échantillon aux origines sociales explicitement diversifiées s'est bien constituée en amont de la sélection des enquêtés. Si cette résolution ne s'est pas exprimée directement au travers du choix particulier de chaque personne, ce dessein a toutefois motivé nos préférences au moment de désigner les deux terrains contrastés sur lesquels nous avons recruté les jeunes de notre population d'enquête. Le choix de recourir à des individus aux origines sociales hétérogènes afin de faire ressortir des processus aux

différences saillantes constitue donc bien un critère de sélection précédant la constitution effective de l'échantillon.

- Pas de sélection au regard de la perception des relations personnelles

Enfin évoquons un dernier critère remarquable par son absence. Nous ne nous sommes pas focalisé sur un échantillon de personnes qui aurait auparavant reconnu de manière explicite l'influence de leurs relations personnelles sur leur trajectoire. Cela aurait impliqué de n'avoir affaire qu'à des personnes ayant développé une certaine conception du rôle - qu'il soit positif ou négatif - que peuvent jouer leurs proches sur leur destinée. Nous avons préféré objectiver ces phénomènes dans la vie des individus en reconstituant avec eux leurs processus de transition statutaires et en recomposant leur réseau de connaissances personnel. Nous ne nous sommes donc pas préoccupé *a priori* de la perception des potentiels enquêtés au regard de cette hypothèse de notre recherche. Bien sûr cela ne nous a pas empêché, ensuite pendant l'entretien, de questionner les impressions des individus sur les moments de leur existence et sur leurs liens personnels ainsi mis en évidence.

Ces critères de sélection bien établis, nous avons pu procéder au recrutement des 30 jeunes montpelliérains et montpelliéraines. Pour tenter de faire varier l'origine sociale des enquêtés, nous avons choisi d'investir deux terrains aux caractéristiques différentes dans la ville. Mais avant de rendre compte de ce moment de l'enquête, il nous faut d'abord effectuer une rapide présentation de la capitale héraultaise.

1.3 Montpellier, une capitale dynamique mais contrastée

Il nous semble important de préciser les spécificités locales de la ville dans laquelle tous nos enquêtés résident et où se déroule la plupart de leurs histoires. Si les éléments particuliers de ce contexte ne seront pas précisément traités puisque qu'ils constituent l'environnement de tous, il est cependant nécessaire d'en connaître les caractéristiques pour apprécier correctement les situations étudiées. La coexistence de plusieurs jeunesse bigarrées dans la métropole va ainsi être mise en évidence. Pour procéder à ce tour d'horizon, nous avons

consulté 3 documents de synthèses³⁰⁶ fournis par l'Institut national de la statistique et des études économiques (INSEE), élaborés entre 2010 et 2016.

1.3.1 Démographie

Montpellier s'est longtemps distinguée pour son dynamisme et son attractivité démographique. En cinquante ans, le nombre d'habitants a triplé, principalement grâce à l'arrivée de nombreux migrants. En 2011, la métropole (la ville-centre ainsi que les communes périphériques) comptabilise ainsi 427 500 habitants. De nombreuses zones qui n'étaient encore que des champs il y a peu ont vu fleurir des bâtiments et s'étendre la ville, notamment vers le Sud et la mer. Aujourd'hui, même si la croissance démographique a ralenti (+1% par an) elle reste une des plus importantes de France, notamment au regard des agglomérations à la taille et aux caractéristiques socioéconomiques comparables (dans ses documents, l'INSEE compare systématiquement la métropole à celle de Bordeaux, Grenoble, Nantes, Rennes, Strasbourg et Toulon).

La majorité de la croissance démographique de la ville repose désormais sur le solde naturel. Montpellier est une ville globalement jeune, la moitié des habitants ont moins de 35 ans. Si le solde migratoire est moindre que par le passé, la métropole demeure cependant toujours attractive pour les étudiants, en proposant une offre diversifiée de formation dans l'enseignement supérieur. On compte 3000 étudiants de plus par an pendant la dernière décennie. Ainsi en 2008, six étudiants sur dix résidant à Montpellier n'y habitaient pas cinq ans plus tôt. En 2016, on dénombre alors 75 500 étudiants, ce qui en fait une des villes de France où la part d'étudiants dans la population est la plus importante.

1.3.2 Structuration de l'espace social de la ville

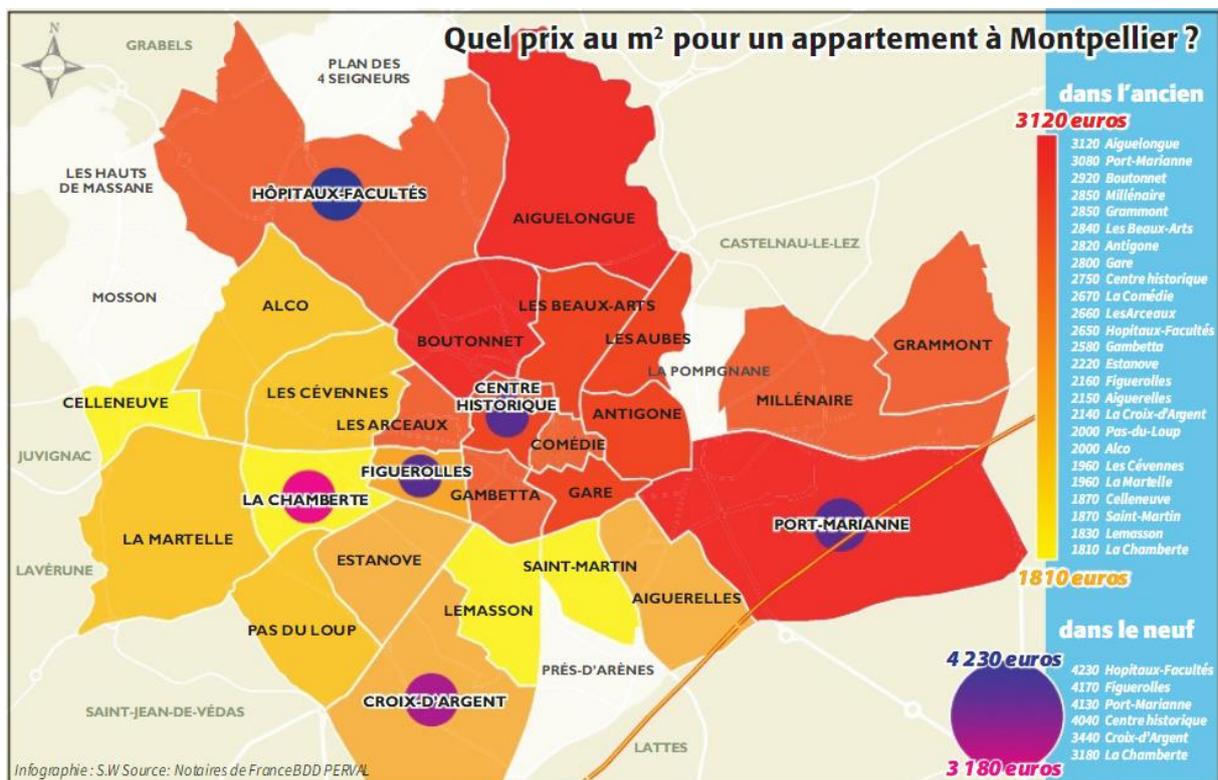
Cette composante étudiante participe pleinement à l'image de Montpellier et à la structuration de son espace. La majorité des étudiants résident dans les quartiers nord de la ville, où sont implantés les principaux établissements d'enseignement supérieur et les

³⁰⁶ S. Audric, B. Canonero, « Montpellier Méditerranée Métropole : une métropole toujours attractive », *Insee Analyses Languedoc-Roussillon-Midi-Pyrénées*, n°18, 2016.

S. Audric, O. Tasqué, « Montpellier Agglomération : un territoire attractif pour les étudiants et les jeunes dans un contexte immobilier tendu », *Insee Repères Synthèse pour l'économie du Languedoc-Roussillon*, n°7, 2012. ainsi que Insee Languedoc-Roussillon, « Les chiffres clés de Montpellier Agglomération », 2010.

résidences universitaires. Ils sont aussi nombreux à habiter dans l' « Ecusson », le centre-ville historique. Le centre-ville apparaît d'ailleurs particulièrement jeune au regard des autres agglomérations comparables. La concurrence sur le marché du logement y est assez forte. Cette situation bénéficie d'abord au parc locatif privé, que les étudiants privilégient pour habiter seuls ou en colocation. Le loyer médian d'un studio sur Montpellier en 2011 (385€ par mois) est le deuxième loyer le plus élevé parmi les grandes villes des départements des Bouches-du-Rhône, du Gard, de l'Hérault et du Var, juste derrière Aix-en-Provence, une autre ville étudiante.

Le prix du logement constitue d'ailleurs un bon aperçu de la ligne de démarcation diagonale qui sépare nettement la ville en deux, reflétant les contrastes entre les différentes catégories sociales habitant dans ces quartiers distincts. Au Nord et à l'Est, le prix du m² est le plus élevé, au Sud et à l'Ouest les prix demeurent moins importants. Cette carte établie en 2016 par le journal régional Midi-Libre à partir des données de la chambre des notaires de l'Hérault nous permet de mettre en évidence ces différences sociales.



Prix du m² dans les différents quartiers de Montpellier. Source : Midi-Libre

Au Nord, la zone des hôpitaux et des facultés représente le quartier résidentiel traditionnel. A l'Est, Port-Marianne constitue un secteur huppé nouvellement sorti de terre. La mairie y a

emménagé, dans un édifice moderne en verre et en aluminium inauguré en 2011, délaissant les locaux situés dans le centre. Le quartier du Millénaire attire quant à lui de nombreux bureaux. Au Sud et à l'Ouest se situent les quartiers plus populaires de Croix d'Argent, des Cévennes ou encore de la Mosson, dont les tours sont progressivement démolies dans le cadre d'un projet de rénovation urbaine.

L'INSEE constate que de plus en plus de personnes s'installent en périphérie de la ville-centre. S'il est positif en ce qui concerne les jeunes, le solde migratoire de Montpellier est par exemple négatif pour les personnes ayant entre 25 et 45 ans. Celles-ci continuent de travailler en ville mais s'en vont davantage habiter dans la ceinture extérieure, qui répète les contrastes du centre. Les cadres et les professions intermédiaires habitent plus souvent dans les communes du Nord, quand les employés et les ouvriers sont plus nombreux dans la plaine Ouest.

Si les loyers sont aussi contrastés dans de nombreuses grandes villes de France, la dispersion des revenus est ici plus importante que dans les autres métropoles. Les hauts revenus sont près de 8 fois plus élevés que les bas revenus. Montpellier apparaît ainsi « travaillée » par une fracture économique qui se redouble dans son espace géographique. En 2007, le revenu fiscal médian par unité de consommation était quant à lui inférieur aux chiffres rapportés dans les autres agglomérations comparables (17 444€ annuels). Les jeunes en particulier présentent des revenus plus que modestes : en 2009, près de 51% des jeunes ménages de moins de 25 ans disposaient d'un revenu mensuel net imposable de moins de 833 euros. Pour rendre compte de cette pauvreté, les chercheurs de l'INSEE évoquent la faible proportion d'actifs dans la population totale (en conséquence notamment de la présence de nombreux étudiants) et le fort taux de chômage, ce qui nous conduit à aborder les conditions d'emploi à Montpellier.

1.3.3 Emploi

Montpellier affiche une certaine dynamique en ce qui concerne l'emploi. Ces dernières années, le nombre d'emplois a augmenté deux fois plus vite que dans les autres villes étudiées (+1,9% entre 2006 et 2011). Les emplois se font surtout dans les métiers de la culture, des loisirs, du bâtiment et dans les prestations intellectuelles (architectes et ingénieurs). Comme l'affirme un documentaire réalisé par les journalistes Lucie Lecherbonnier et Simon Robert³⁰⁷,

³⁰⁷ « Montpellier : Place de la com' », réalisé par Lucie Lecherbonnier et Simon Robert, 2015

il semble que c'est l'urbanisation continue du territoire qui participe à entretenir la vivacité locale de l'emploi. La ville se distingue aussi par la mise en place de parcs d'activités particulièrement réputés, au Nord et à l'Est de la ville, accueillant notamment des entreprises spécialisées dans les technologies et les services.

Cependant, en parallèle, le chômage n'a cessé d'augmenter pendant la même période : 1,5 points en plus entre 2006 et 2011. Lorsque l'on se penche sur le chômage des jeunes de moins de 25 ans, la progression est encore plus importante : plus 8,7 points. En 2011, 16,7% des habitants de plus de 15 ans dans la métropole se déclarent au chômage, soit une part plus importante que celle des autres villes de référence. La même année, un jeune (moins de 25 ans) actif sur trois dans la métropole est au chômage (au sens du recensement). Parmi ceux qui travaillent, quatre sur dix ont un emploi temporaire. Durant cette dernière décennie, la progression du nombre d'emplois ne compense donc pas l'augmentation continue du taux de chômage. En étant concentrée dans certaines professions et secteurs d'activités, ces nouveaux emplois semblent même échapper à la majeure partie de la population.

Le taux d'activité dans la ville, à hauteur de 64,5%, est ainsi inférieur au taux calculé dans les autres agglomérations mises en balance. Sur l'ensemble de la population, 87% des emplois sont dans le secteur tertiaire. Le tissu d'entreprise est essentiellement composé de petites entreprises, notamment dans la construction (7% des emplois). Les activités économiques sont en grande partie « présentes », c'est-à-dire qu'elles répondent à la demande de biens et de service consommés sur place par les habitants et les touristes.

L'évocation de cette information nous permet de mettre en avant un dernier point de vitalité concernant l'économie de la ville : le tourisme est particulièrement développé dans la métropole, en comparaison à ses homologues. Montpellier est visitée tant par des touristes de loisirs (en particulier pendant l'été, du fait de sa situation géographique et à la faveur de plusieurs festivals organisés sur place) que par des touristes d'affaires (les congrès d'entreprises se multiplient dans les parcs d'activités et dans les salles de spectacle de la métropole).

A l'aune de cette revue des attributs de la capitale héraultaise, Montpellier nous apparaît comme une ville entretenant un dynamisme certain, tant au regard de nombreux étudiants qu'elle continue d'attirer, qu'en considérant l'activité économique remarquable d'un tissu de petites entreprises spécialisées dans le secteur tertiaire. Mais derrière cette vitalité se cache

un déficit d'emploi par rapport à une population résidente qui ne cesse de croître. Le taux de chômage important, la faiblesse du revenu médian et les écarts de richesse notables entre les habitants contribuent à dresser l'autre portrait de Montpellier. Jusque dans sa géographie urbaine, le territoire apparaît tiraillé par des inégalités économiques qui semblent parfois plus importantes encore que dans d'autres agglomérations françaises comparables. Entre les étudiants fraîchement débarqués dans l'Ecusson et les jeunes ayant grandi dans les quartiers populaires excentrés, entre les jeunes travailleurs et les jeunes chômeurs, la métropole donne ainsi sûrement à voir, à une distance de quelques encablures à peine, des situations hétérogènes dans les itinéraires d'accès à l'âge adulte.

Dans les expériences vécues par nos enquêtés, nous percevons parfois un écho, une référence, à ces traits particuliers de Montpellier, même si leurs histoires nous permettront d'abord de rendre compte de différences sociales plus générales qui structurent les trajectoires des jeunes en France. Il faut dire que nous allons dès à présent mettre à profit cette reconnaissance des traits saillants qui divisent le territoire local de notre enquête, pour procéder au recrutement de nos enquêtés sur deux terrains distincts.

1.4 Deux terrains d'enquête

Afin de rencontrer et de proposer à des personnes de participer à notre enquête, nous avons pris le parti de faire appel à des établissements accueillant des jeunes actifs. L'objectif était ainsi de bénéficier d'un cadre et d'un angle d'approche à partir duquel recruter nos jeunes montpelliérains sortis du système scolaire. En passant par de telles structures, nous étions en effet plus certains d'y trouver des personnes dont le profil correspondait à nos critères. En les abordant à partir d'interactions mobilisant le rôle particulier qu'ils jouent dans une institution, il nous a aussi semblé que notre démarche leur paraîtrait plus formelle, et qu'eux-mêmes se sentiraient plus légitimes pour pouvoir répondre à nos questions (même si le choix de cette approche par l'institution a ensuite impliqué de savoir s'en détacher pour réaliser l'entretien). Un premier terrain qui s'est rapidement ouvert à nous a été celui des antennes de la Mission locale de Montpellier.

1.4.1 La Mission locale

Durant ma première année d'inscription en doctorat, j'ai eu l'opportunité de participer à quelques rencontres organisées par l'Union Nationale des Missions Locales (UNML) questionnant les conditions de la participation des jeunes à la vie de leur Mission locale. Dans le même temps, j'ai pu effectuer quelques missions pour un cabinet d'études travaillant avec l'UNML, qui m'ont permis de visiter quelques-unes de ces structures à travers la France. C'est dans ces occasions que les Missions locales sont apparues comme constituant un terrain d'enquête adapté.

Les « Missions locales pour l'insertion sociale et professionnelle des jeunes » sont des organismes publics chargés d'accueillir les jeunes et de les aider dans leurs problèmes d'accès à l'emploi, à la formation, ou encore au logement et à la santé. En se rendant à une antenne, un jeune (entre 16 et 25 ans) peut trouver des informations et de la documentation par exemple sur ses possibilités d'orientation ou sur les offres d'emplois dans le territoire, mais il peut aussi et surtout bénéficier d'un accompagnement personnalisé auprès d'un conseiller. Comme le détaille Anne Le Bissonnais³⁰⁸, le concept central des Missions locales est l'« approche globale » : les problèmes d'insertion professionnelle sont pensés dans leurs liens avec les autres difficultés sociales rencontrées par la personne, dans les autres contextes de son existence. Comme nous l'avons déjà abordé au premier chapitre, les Missions locales relèvent d'une politique « générative », c'est-à-dire qu'elles cherchent à mettre en œuvre l'autonomie des jeunes, en tentant notamment de développer chez eux les comportements adaptés à leur insertion.

En fonction des gouvernements successifs, les Missions locales se sont vues attribuer différents mandats, comme la gestion depuis 2012 des « emplois d'avenir », un type de contrat à destination des jeunes en difficulté. Le contexte social et économique actuel fait que ces établissements accueillent en effet de nombreux jeunes issus de milieux populaires et faiblement qualifiés, cherchant un emploi. Xavier Zunigo³⁰⁹ explique que, dans ces conditions, les conseillers et les directeurs des Missions locales se retrouvent souvent à « gérer » le chômage à défaut de pouvoir lutter contre. En effet ces travailleurs sociaux n'ont pas de prise sur la conjoncture du marché de l'emploi et de la formation, ils doivent aussi considérer les

³⁰⁸ A. Le Bissonnais, *Les Missions du possible. Avec et pour les jeunes en parcours d'insertion*, op. cit.

³⁰⁹ X. Zunigo, *La prise en charge du chômage des jeunes. Ethnographie d'un travail palliatif*, Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant, coll. Champ social, 2013.

contraintes administratives telles que les critères de sélectivité à l'entrée des dispositifs d'aides aux jeunes chômeurs. Pour cet auteur, l'effet de leur action sur l'insertion apparaît alors nuancé : les conseillers effectuent avant tout un travail moral et pédagogique visant à « étayer » le rapport au travail déjà cultivé par chaque jeune. En ne proposant qu'un encadrement ponctuel ou discontinu, ces professionnels cherchent surtout à renforcer et à affiner chez l'individu des dispositions existantes à l'autonomie et à l'insertion dans le monde professionnel, façonnées sur le long terme par des socialisations antérieures au contact de l'école, de la famille ou du groupe de pair. Nous remarquons donc que l'effet socialisateur du travail social demande à être apprécié au regard d'autres dynamiques à l'œuvre dans la vie de l'individu, en considérant notamment les influences de l'entourage relationnel.

Ainsi, tous les jours, des jeunes se rendent dans les Missions locales, parce qu'ils ont rendez-vous avec leur conseiller, afin de suivre une réunion de formation, pour obtenir des renseignements sur les nouvelles offres d'emploi, ou encore pour travailler leur curriculum vitae. Ces lieux de regroupement ont donc constitué pour nous une opportunité de rencontrer des jeunes et de leur proposer de participer à notre enquête. Notre idée était de pouvoir interroger des personnes issues de milieux populaires, tout en restant ouvert aux rencontres qui ne manqueraient pas de se produire en investissant un tel terrain.

Après avoir obtenu l'accord des différents directeurs, j'ai pu me poster dans 3 antennes de la Mission locale de Montpellier. La première est située au Sud de la ville, dans le quartier de Croix d'Argent. La deuxième se trouve dans l'Ecusson, le centre-ville historique (il s'agit de l'antenne hébergée dans les locaux de l'ancienne mairie, évoquée dans l'introduction). Chacune de ces antennes accueille des jeunes résidant dans leur zone d'établissement. La troisième structure n'est pas une antenne à proprement parler. Située dans le secteur de Port-Marianne, elle prend en charge des jeunes pouvant habiter dans toute la ville : les bénéficiaires de la « Garantie Jeunes », un dispositif intensif de suivi contractualisé visant à accompagner des individus en situation de grande précarité vers l'emploi ou la formation.

A chaque fois, la démarche a été la même : en me positionnant à l'accueil ou à la sortie des réunions, je me suis présenté aux personnes que je croisais comme un étudiant en sociologie. J'ai expliqué que je cherchais à recueillir des expériences de vie variées, dans l'objectif de rendre compte des multiples situations que vivent les jeunes (les liens supposés entre trajectoire et réseau personnel n'ont pas été évoqués). L'entretien individuel a souvent été présenté comme durant une heure, même s'il a toujours duré plus longtemps, afin de ne pas

décourager les volontaires. Mon principal souci a été de bien m'assurer ne pas être assimilé à une personne officielle de la Mission locale, afin que les enquêtés puissent s'exprimer librement (nous exposerons plus loin comment les conditions d'entretien ont aussi participé à l'instauration d'une confiance mutuelle). Les entretiens ont presque tous été réalisés sur le moment ou dans les heures suivant la rencontre, la prise de rendez-vous s'avérant compliquée et hasardeuse. Dans deux antennes j'ai pu bénéficier d'un bureau privé dans les locaux pour mener les entretiens individuels en toute tranquillité. Dans la troisième, par manque d'espace, j'ai plutôt invité l'enquêté à me suivre dans une brasserie proche.

Par ce biais nous avons pu rencontrer des garçons et des filles faisant appel à la Mission locale pour trouver un emploi, mais aussi des jeunes exerçant un métier et venant là pour d'autres raisons telles que le suivi d'une formation. Bien que parfois très différents sous d'autres aspects, la grande majorité d'entre eux ont été reconnus comme étant issus de milieux populaires (nous détaillerons bientôt les caractéristiques de l'échantillon et la façon dont nous avons déterminé ces origines sociales). Après avoir réalisé plus d'une quinzaine d'entretiens, nous avons progressivement eu l'impression de repérer des mécanismes communs, des structures relationnelles similaires et des logiques d'action proches : un point de saturation nous indiquant que nous commençons à avoir suffisamment de matériau à analyser. Nous nous sommes alors mis en quête d'un nouveau terrain afin d'interroger des jeunes aux origines sociales plus aisées.

1.4.2 L'incubateur de *start-up*

En enquêtant du côté des Missions locales, nous avons en quelque sorte été amené à effectuer une plongée dans la vie des quartiers populaires de Montpellier. Au-delà des phénomènes plus globaux que nous cherchons à saisir, ces histoires portent la trace des lieux où elles se déroulent, du pied des tours de la Paillade, aux jardins partagés du côté de Lemasson, en passant par les allées en reconstruction du Petit Bard. Au moment de chercher à rencontrer des jeunes originaires des classes supérieures, nous nous sommes ainsi demandé sur quels contrastes locaux nous pouvions nous appuyer pour, une fois encore, compiler des histoires particulières laissant transparaître des logiques plus générales.

L'idée de passer par une structure regroupant des jeunes actifs a été conservée. J'ai d'abord cherché à rencontrer des jeunes diplômés d'un master d'école de commerce et d'une d'école

d'ingénieur. Nous savons que dans ces écoles et à ce niveau de diplôme, ce sont les enfants de cadres qui sont les plus nombreux, dans des écarts importants avec les enfants d'ouvriers que nous laissent apprécier les travaux de Stéphane Beaud et Bernard Convert³¹⁰. De plus, la première porte d'entrée dans ces écoles demeurent les classes préparatoires. Ces diplômés ont donc plus de chances d'avoir fréquentés ces classes particulières, autrement plus « englobantes » que les Missions locales au moment de mettre au travail la jeunesse dominante, comme l'illustre Muriel Darmon³¹¹. Cependant, les directions de ces établissements comme les associations d'anciens élèves n'ont pas donné suite à mes demandes. Il a également été compliqué de procéder par contact successifs tant les jeunes diplômés semblent rapidement quitter Montpellier une fois leur diplôme en poche.

Au même moment, a commencé à fleurir dans la ville des affiches vantant les mérites de l'écosystème entrepreneurial montpellierain. La métropole fait en effet partie des 13 agglomérations françaises labellisées « French Tech » par l'Etat : il s'agit de mettre en avant au niveau international la dynamique locale des entreprises innovantes et de soutenir le développement de leurs activités. A Montpellier, la métropole est déjà investie dans l'entretien de multiples parcs d'activités, de différents « villages d'entreprises », mais aussi de plusieurs incubateurs d'entreprises innovantes.

Dans ces incubateurs, des « *start-up* », c'est-à-dire des jeunes entreprises novatrices dans des domaines technologiques variés - on parle aussi parfois de « jeunes pousses » - sont sélectionnées et accueillies afin d'être soutenues et conseillées pendant leur phase de lancement. Des bureaux leur sont loués pour une somme modique et les entrepreneurs peuvent bénéficier des équipements mutualisés dans la structure. La ville mise aussi sur les effets d'émulation et sur les synergies engendrées par ce regroupement. Je me suis donc tourné vers l'un de ces lieux³¹², avec l'idée que l'activité de jeunes entreprises nous permettrait de rencontrer de jeunes diplômés dans des domaines commerciaux et technologiques pointus. A défaut de pouvoir les approcher à la sortie de l'école, je suis allé les rencontrer à l'entrée du travail.

³¹⁰ S. Beaud, B. Convert, « « 30 % de boursiers » en grande école... et après ? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 183, n°3, 2010, p. 4-13.

³¹¹ M. Darmon, *Classes préparatoires. La fabrique d'une jeunesse dominante*, Paris, La Découverte, 2013.

³¹² Afin de préserver l'anonymat des enquêtés, nous ne précisons pas dans quel incubateur nous avons prospecté.

Mon idée ne s'est vérifiée qu'à moitié : si les entrepreneurs derrière la création de ces *start-up* sont effectivement bien des personnes qualifiées, elles sont en revanche loin d'être toutes jeunes. En effet des entrepreneurs de tous âges montent leur projet innovant, sont sélectionnés et fréquentent alors l'incubateur. C'est là que notre critère « moins de 30 ans » a été concrètement appliqué pour guider le cours nos prospections. Je me suis rendu directement auprès des conseillers-référents qui se répartissent l'encadrement de ces *start-up* nouvellement créées. C'est l'une d'entre eux qui m'a conseillé cinq entrepreneurs correspondant à notre critère d'âge. Par la suite, j'ai procédé par contacts successifs pour rencontrer tant des entrepreneurs que des jeunes salariés travaillant dans les *start-up* de l'incubateur.

A chaque fois, j'ai employé la même démarche que dans les antennes de la Mission locale pour me présenter, exposer mon enquête et proposer l'entretien. Une fois rencontrés mes premiers contacts, il y a eu moins de risques d'être perçu comme un représentant officiel de l'institution, les entrepreneurs se faisant passer le mot quant aux raisons de ma présence dans les lieux. Dans ce contexte, contrairement à la Mission locale, les entretiens n'ont pas été réalisés immédiatement mais seulement après avoir pris rendez-vous plusieurs jours, voire plusieurs semaines, en amont. Cela s'est fait parfois au prix de plusieurs reports, étant donné que les entrepreneurs sont bien sûr particulièrement occupés au moment de lancer leur *start-up*. Une partie des entretiens a eu lieu dans le bureau des personnes enquêtées, au sein de l'incubateur (à chaque fois nous étions seuls avec la personne). D'autres ont préféré que l'on se retrouve plutôt dans un bar ou un café, plus loin du contexte de leur travail.

A force d'évoluer par contacts successifs, je suis à un moment donné quelque peu sorti de l'incubateur pour me retrouver dans un réseau d'anciens élèves de l'Institut des Administrations des Entreprises (IAE) de Montpellier, l'école universitaire de management. L'IAE entretient de nombreux liens avec les acteurs économiques locaux et plusieurs diplômés de cette école sont également impliqués dans l'incubateur. Précisons aussi que l'entrepreneuriat s'est avéré un milieu majoritairement masculin. J'ai eu quelques difficultés à « équilibrer » l'échantillon : à la fin je n'ai plus cherché à rencontrer que des femmes. Qu'elles soient salariées de *start-up* ou chefs d'entreprises, les personnes rencontrées dans ce contexte ont en majorité été reconnues comme étant issues de milieux aisés.

Après avoir dépassé la quinzaine d'entretiens, nous avons commencé à repérer des composantes communes dans les situations, et l'agencement d'éléments similaires dans le

cours des histoires narrées par nos jeunes enquêtés. Sous certains aspects, leurs paroles redoublaient même parfois des discours entendus du côté de la Mission locale. C'est ainsi que s'est clôturée l'étape de passation des entretiens (nous revenons plus loin sur les modalités de ceux-ci).

Nous verrons, dans l'analyse, que l'organisation de la Mission locale et de l'incubateur de start-up révèlent certains points communs, notamment au regard de leur objectif de modeler des comportements individuels valorisés sur le marché de l'emploi. Cependant, au moment de recruter des enquêtés, ce sont bien les différences entre ces deux terrains qui nous ont permis de rencontrer des personnes aux origines sociales et aux itinéraires contrastés.

Au total, 30 individus constituent ainsi notre échantillon d'enquête, 15 personnes rencontrées dans les antennes de la Mission locale et 15 autres fréquentant de près ou de loin l'incubateur de *start-up*. Nous allons maintenant spécifier l'âge, le sexe, le milieu social d'origine, la profession et le niveau d'étude de chaque enquêté.

1.5 Caractéristiques de l'échantillon

Les 30 jeunes que nous avons rencontrés témoignent chacun de situations et d'histoires différentes, que nous allons apprendre à connaître au fil des pages de l'analyse. Cependant nous pouvons d'ors et déjà présenter les principales caractéristiques de cet échantillon, en faisant ressortir les points communs et les différences qui existent entre eux. En annexe se trouve aussi une courte description des origines sociales, du parcours et de la situation actuelle de chaque enquêté, classés par ordre alphabétique. Il est ainsi possible de s'y référer à tout moment dans le cours de la lecture pour se rappeler la biographie d'une personne, à l'évocation de son prénom³¹³.

- Composition de l'échantillon selon l'âge

Tous les enquêtés ont entre 20 et 30 ans. L'âge moyen est de 25 ans et l'âge médian est de 25 ans et demi. Les jeunes rencontrés dans l'incubateur sont en moyenne légèrement plus âgés

³¹³ Pour préserver l'anonymat des enquêtés, leurs noms ainsi que ceux de leur proches ont été modifiés. Les changements ont cependant été faits de manière pertinente, en tentant de rester fidèle aux informations que véhicule chaque prénom, afin de ne pas perdre en qualité d'analyse. Les noms des entreprises où travaillent les enquêtés ont aussi été modifiés.

que ceux approchés par l'intermédiaire de la Mission locale (25 ans et demi contre 23 ans). Cela est notamment dû au fait que les jeunes inscrits à la Mission locale ont au maximum 25 ans (même si nous avons aussi rencontrés dans ces antennes des jeunes plus âgés). Voici un classement qui permet d'apprécier plus en détail la répartition :

- 7 enquêtés ont entre 20 et 22 ans
- 7 enquêtés ont entre 23 et 25 ans
- 9 enquêtés ont 26 ou 27 ans
- 7 enquêtés ont entre 28 et 30 ans

- Composition de l'échantillon selon le sexe

La population d'enquête est composée de 15 femmes et de 15 hommes. 8 femmes ont été rencontrées à la Mission locale et 7 par l'intermédiaire de l'incubateur. 7 hommes ont été rencontrés à la Mission locale et 8 par l'intermédiaire de l'incubateur.

- Composition de l'échantillon selon l'origine sociale

Attelons-nous dès maintenant à décrire l'origine sociale des enquêtés. Cette caractéristique sera souvent mise en avant dans nos observations, il nous semble donc important de prendre le temps d'en détailler les modes de constitution. Pour recomposer le milieu social d'origine, nous avons en fait considéré plusieurs critères liés à la situation des parents de chaque enquêté - ou en tout cas des personnes composant son foyer (un enquêté a en effet grandi chez ses grands-parents maternels). D'abord nous avons examiné le métier de la personne du foyer la mieux classée dans la hiérarchie sociale, en nous fiant aux catégories socioprofessionnelles (CSP) telles que celles utilisées par l'INSEE (généralement il s'est agi de prendre en compte la situation du père). Pour les personnes au chômage, nous avons considéré le secteur d'activité passé. Voici les catégories révélées :

- Parent agriculteur exploitant : 1 enquêté
- Parents artisans, commerçants ou chefs d'entreprise : 3 enquêtés
- Parents cadres ou professions intellectuelles supérieures : 10 enquêtés
- Parents professions intermédiaires : 4 enquêtés

- Parents employés : 1 enquêté
- Parents ouvriers ou assimilés : 11 enquêtés

Nous constatons une surreprésentation dans notre population des enfants de cadres et d'ouvriers, par rapport à ce qui s'observe en général dans la société, au détriment des autres catégories. Il s'agit là bien sûr d'une conséquence de notre volonté de constituer un échantillon aux origines sociales expressément contrastées.

La catégorie socioprofessionnelle ainsi indiquée est ensuite appréciée au regard du niveau de diplôme du parent, ainsi que du montant de ses revenus supposés (si nous avons bien questionné les enquêtés sur la profession et le diplôme de leurs parents, nous ne leur avons pas demandé directement quels étaient leurs revenus). En fonction des combinaisons qu'ont révélées ces informations, nous avons constitué trois classes sociales d'origine : les classes populaires, moyennes et supérieures. Quelques situations délicates ont demandé un travail d'interprétation de notre part pour déterminer la classe sociale d'origine appropriée, en considérant notamment la situation de l'autre parent. En voici les détails :

- Au regard du métier et du niveau de diplôme de leurs parents, nous avons identifié sans difficulté particulière les 11 enquêtés dont les parents sont « ouvriers ou assimilés » comme étant effectivement originaires des classes populaires.
- Nous avons reconnu Virginie, l'enquêtée dont les parents sont employés, comme étant originaire des classes populaires. En effet son père et sa mère sont employés polyvalents dans une papèterie et sont titulaires chacun d'un Certificat d'Aptitude Professionnelle (CAP).
- Nous avons identifié Sophie, une des enquêtés dont le parent est classé « professions intermédiaires » comme étant elle aussi originaire des classes populaires. En effet son père, aujourd'hui à la retraite, a terminé sa carrière comme agent de maîtrise dans une imprimerie, mais il n'a en fait aucun diplôme et il a gravi en interne les échelons dans l'entreprise pour obtenir ce poste. Sa mère est titulaire du BEPC et n'a presque jamais travaillé.
- Nous avons reconnu Thierry et Oriane, deux des enquêtés dont les parents sont classés « professions intermédiaires » comme étant effectivement originaires des classes moyennes. Les parents de Thierry sont professeurs des écoles et diplômés d'une

licence. Mais pour Oriane ce choix fut plus délicat. En effet, elle a grandi à la fois chez son père et chez sa mère, divorcés depuis qu'elle a 9 ans. Si son père est bien conducteur de travaux et diplômé d'un Brevet de technicien supérieur (BTS), sa mère elle n'a pas de diplôme et a exercé comme serveuse pendant qu'Oriane était enfant. Nous avons ainsi hésité entre classes moyennes et classes populaires au moment de déterminer les origines sociales de cette enquêtée. Cependant la situation du père, cumulé au fait que celui-ci devait certainement verser une pension à son ex-épouse, nous ont convaincu de ne pas l'identifier du côté des origines populaires. Oriane est donc reconnue comme issue des classes moyennes.

- Nous avons déterminé qu'Emilie, la dernière enquêtée dont le parent est classé « professions intermédiaires » était, elle, davantage issue des classes supérieures. En effet sa mère est bien manipulatrice en radiologie médicale et son père était chargé de clientèle bancaire. Cependant pendant son enfance, ses parents possédaient une bâtisse dans laquelle ils géraient aussi la location de plusieurs chambres d'hôtes. Nous avons considéré que ce patrimoine foncier et son exploitation situaient plutôt les origines de la jeune femme du côté des classes supérieures.
- Au regard du métier et du niveau de diplôme de leurs parents, nous avons identifié sans difficulté particulière les 10 enquêtés dont les parents sont « cadres et professions intellectuelles supérieures » comme étant effectivement originaires des classes supérieures.
- Pour les 3 enquêtés dont les parents sont chefs d'entreprises, les niveaux de diplôme de ces derniers (tous ont au moins un parent ayant le niveau bac +5), comme la taille et le domaine de leurs activités constituent des éléments nous permettant de les reconnaître comme issus des classes supérieures (le père de Geoffrey possède deux boutiques de chocolat de luxe, les parents de Grégory possèdent et gèrent une grande écurie, les parents de Manon sont investisseurs immobiliers).
- Enfin, nous avons identifié Laurent, l'enquêté dont le père est agriculteur exploitant, comme étant originaire des classes supérieures. En effet la taille importante de son exploitation comme son niveau de diplôme (bac +3) nous indique que son père s'assimile davantage à un chef d'entreprise (selon la saison, plusieurs salariés travaillent d'ailleurs pour lui). Il s'agit d'une comparaison que l'enquêté fait lui-même

pendant l'entretien, pour évoquer tant le caractère indépendant des activités de son père que le niveau de revenu dont il bénéficie.

Après avoir effectué ce travail de répartition, voici comment se décompose l'échantillon d'enquête :

- 13 enquêtés sont issus des classes populaires
- 2 enquêtés sont issus des classes moyennes
- 15 enquêtés sont issus des classes supérieures

La répartition des enquêtés selon le terrain de recrutement recoupe presque entièrement ce découpage par classe sociale d'origine. Les 13 enquêtés issus des classes populaires ont été rencontrés à la Mission locale. Sur les 15 enquêtés issus des classes supérieures, 14 ont été rencontrés dans l'incubateur de *start-up* et 1 à la Mission locale. Les 2 enquêtés issus des classes moyenne ont été rencontrés l'un sur le premier terrain, l'autre sur le second. Dorénavant les contrastes dans la population d'enquête seront davantage abordés en évoquant ces classes sociales d'origine, plutôt que les terrains de recrutement (sauf quand leur rappel est pertinent).

Au bénéfice de la composition d'un tel échantillon, les comparaisons dans le cours de l'analyse vont pouvoir se faire entre individus issus des classes populaires et ceux issus des classes supérieures. Ce sont leurs histoires qui vont nous permettre de mettre en évidence des processus, des structures relationnelles et des habitudes de sociabilité hétérogènes, traversés par des logiques sociales différentes, nous permettant d'apprécier leurs évolutions vers l'âge adulte. Les deux enquêtés issus des classes moyennes constitueront eux davantage des « témoins » nous permettant d'apprécier des éléments plus modérés, en comparaison aux situations plus contrastées auxquelles sont confrontés leurs homologues. Leurs histoires contribueront aussi parfois à éclairer des processus particuliers.

Poursuivons maintenant la description des caractéristiques de notre population d'enquête.

- *Composition de l'échantillon selon la catégorie socioprofessionnelle*

En nous référant aux mêmes catégories socioprofessionnelles que pour ordonner les métiers de leurs parents, nous pouvons distinguer les professions exercées au moment de l'entretien par nos enquêtés, tout en précisant davantage leurs activités.

- 15 enquêtés sont entrepreneurs. La plupart évoluent dans des domaines d'activités technologiques et industriels innovants. Cette forte présence de la CSP « chefs d'entreprises » est bien sûr due à notre choix d'investir un incubateur de *start-up*, bien que deux entrepreneurs aient aussi été rencontrés à travers la Mission locale.
- 2 enquêtés se situent dans la CSP « cadres et professions intellectuelles supérieures ». Il s'agit de Louise, une ingénieure agroalimentaire salariée d'une *start-up*, et d'Anaïs, une jeune femme diplômée de l'IAE qui a été stagiaire pour une *start-up* avant d'accepter un poste de cadre supérieure chargée de recrutement dans une entreprise plus traditionnelle.
- 2 enquêtés font partie de la CSP « professions intermédiaires » : Riad travaille comme médiateur pour la Mission locale et Virginie est formatrice à l'utilisation d'un logiciel en milieu hospitalier.
- 9 enquêtés cherchent un emploi au moment de l'entretien. Cela tient bien sûr au fait que nous avons interrogé des jeunes inscrits à la Mission locale. 2 d'entre eux ont auparavant effectué des missions d'intérim dans l'industrie (CSP « ouvriers »). Une autre cherche plutôt à retrouver un poste de vendeuse en boutique (CSP « employés »). 3 d'entre eux ont exercé - ou cherchent à exercer suite à l'obtention de leur diplôme - dans le domaine du travail social ou comme technicien de laboratoire médical (CSP « professions intermédiaires »). 3 d'entre eux n'ont presque jamais officiellement travaillé, ce qui fait que nous ne pouvons pas les affilier à un domaine d'activité particulier.
- Enfin, 2 enquêtés n'ayant jamais travaillé souhaitent reprendre ou vont reprendre une formation : Lionel a été accepté dans une « école de la deuxième chance ». Sophie cherche une formation dans le management avec l'aide de la Mission locale.

- Composition de l'échantillon selon le niveau de diplôme

La grande majorité de nos enquêtés sont diplômés. Ils sont aussi plus des deux tiers à avoir fait des études dans l'enseignement supérieur.

- 1 enquêté n'a pas de diplôme
- 1 enquêté est titulaire d'un CAP
- 2 enquêtés ont le niveau Terminale (ils n'ont pas obtenu leur bac)
- 3 enquêtés ont obtenu leur baccalauréat (deux bacs professionnels et un bac général)
- 8 enquêtés ont un diplôme de niveau bac +2 ou bac +3 (premier cycle universitaire)
- 14 enquêtés ont un diplôme de niveau bac +5 ou bac +8 (deuxième et troisième cycles universitaires)

La forte présence de diplômés dans notre échantillon tient certainement au fait que les entrepreneurs, qui composent la moitié de notre population, exercent dans des domaines commerciaux ou techniques exigeant des qualifications avancées. Notons que les 4 enquêtés qui n'ont pas leur baccalauréat sont issus des classes populaires. Sur les 8 enquêtés titulaires d'un diplôme du premier cycle universitaire, 3 sont originaires des classes populaires. Sur les 14 personnes titulaires d'un diplôme de deuxième et troisième cycles universitaires, 3 sont originaires des classes populaires.

- Un aperçu des trajectoires sociales

Les informations sur la catégorie socioprofessionnelle et le niveau de diplôme actuels des enquêtés peuvent alors être comparées à leur classe sociale d'origine, afin d'apprécier quelque peu l'orientation des trajectoires sociales qui se dessinent. Précisons que la plupart de nos enquêtés sont encore « jeunes », dans le sens où leur itinéraire vers les positions de l'âge adulte est toujours en train de se construire. Les positions qu'ils occupent actuellement sur le marché de l'emploi sont récentes, incertaines, voire transitoires. Ainsi, s'il est déjà possible de déterminer une classe sociale de destination pour certains d'entre eux, pour la plupart des autres c'est leur classe sociale d'origine qui demeure pertinente. Nous distinguons en fait plusieurs tendances.

- Sur les 13 personnes issues des classes populaires :
 - 6 enquêtés sont, au moment de l'entretien, dans des situations professionnelles (au chômage dans les CSP « ouvriers » et « employés ») et ont un niveau de diplôme (au mieux le baccalauréat) qui contribuent à les situer, à leur tour, dans les classes populaires. Il s'agit d'Akim, Btissame, Fatou, Julien, Lionel et Sébastien.
 - 2 enquêtés travaillent dans des « professions intermédiaires » qui laissent penser à une évolution vers les classes moyennes. Il s'agit de Virginie et Riad. Cependant la durée déterminée de leur contrat rend incertaine leur situation. De plus, si Virginie est effectivement titulaire d'un BTS, Riad lui n'a pas fait d'études supérieures (il est titulaire d'un bac professionnel).
 - 4 enquêtées sont au chômage mais sont diplômées de l'enseignement supérieur dans des domaines qui nous laissent à penser qu'elles pourront au moins exercer dans des professions intermédiaires techniques, culturelles et sociales associées aux classes moyennes. Clarisse a une licence en biologie cellulaire, Sophie a une licence en relations publiques, Fara a un master dans le travail social, spécialisé dans la prévention et la santé, Bettina a un master en Histoire de l'art mais elle souhaite davantage travailler comme artisan dans le milieu de l'art.
 - Enfin 1 enquêté est diplômé d'un master et est chef d'entreprise, sa situation nous fait donc penser à une évolution vers les classes supérieures. Il s'agit de Brahim, entrepreneur associé dans deux *start-up*. Cependant la création de ses entreprises est récente, et elles ne lui permettent pas encore de dégager des revenus correspondants à cette classe sociale.

- Sur les 2 personnes issues des classes moyennes
 - L'un semble s'inscrire dans la même classe sociale que ses parents. Actuellement au chômage, Thierry est cependant titulaire d'une licence d'histoire qui peut lui être utile alors qu'il souhaite travailler dans l'éducation. Il a déjà exercé comme animateur.

- Pour l'autre, nous pouvons peut-être envisager une évolution à venir vers les classes supérieures. Oriane est titulaire d'un BTS mais elle est surtout entrepreneure à la tête de deux petites agences de graphisme.
- Sur les 15 personnes issues des classes supérieures :
 - 5 enquêtés ont des situations professionnelles (emplois « cadres » ou « chefs d'entreprises ») et un niveau de diplôme (bac +5) qui contribuent à les situer comme leurs parents dans les classes supérieures. Il s'agit d'Alexandre, Anaïs, Laurent, Louise et Thomas.
 - 9 enquêtés sont diplômés de l'enseignement supérieur (3 ont une licence, 5 ont un master, 1 a un doctorat) et ils sont entrepreneurs, nous laissant penser qu'eux aussi peuvent être affiliés aux classes supérieures. Cependant le lancement de leur *start-up* est récent et ils ne dégagent donc pas encore des revenus correspondants à cette classe sociale. Il s'agit d'Anton, Audrey, Anthony, Christophe, Emilie, Geoffrey, Grégory, Manon et Sarah.
 - Enfin 1 enquêtée est nouvellement chef d'entreprise mais elle n'est pas diplômée de l'enseignement supérieur et ses activités ne lui permettent pas encore de dégager de revenus. Son maintien dans la classe sociale de ses parents est ainsi plus incertain. Il s'agit de Lola qui, après avoir travaillé plusieurs années dans la restauration suite à l'abandon de ses études, a décidé récemment de monter son entreprise de stylisme, en élaborant notamment son projet professionnel à la Mission locale.

Nous notons donc que, même si les trajectoires révélées semblent déjà dessiner des chemins différents, au regard de la « position de départ » de chacun dans la hiérarchie sociale, la classe sociale d'origine demeure toujours une information pertinente pour apprécier les situations de chacun au moment de l'enquête. Le chemin vers l'âge adulte est encore en train de se tracer, les positions de chacun ne sont pas toujours confortées. L'examen des séquences de transition statutaire notamment, situées dans le passé des enquêtés, impliquera de se référer à leur milieu social d'origine.

- Composition de l'échantillon selon le mode de résidence et la situation conjugale

Pour compléter ce descriptif, voici la situation de résidence des jeunes de notre échantillon au moment de l'entretien :

- 9 enquêtés habitent chez leurs parents
- 8 enquêtés habitent seuls
- 8 enquêtés habitent en couple
- 5 enquêtés habitent en colocation

Les personnes qui habitent chez leurs parents ne sont pas forcément les plus jeunes, mais davantage celles issues des classes populaires et moyennes. Soit elles n'ont jamais quitté le domicile parental (parce qu'elles sont au chômage, parce qu'elles font des études), soit (pour 2 d'entre elles) elles y sont revenues après l'obtention de leur diplôme. 2 enquêtés y habitent toujours bien qu'ils occupent un emploi.

Ils sont également près de la moitié de l'échantillon (13) à déclarer entretenir une relation amoureuse. Nous notons que dans notre population ce sont plutôt des femmes qui habitent en couple (6 enquêtées sur 8). Un seul enquêté est parent : il s'agit de Laurent qui est père d'une petite fille depuis quelques mois.

- Composition de l'échantillon en fonction de la présence à Montpellier

Abordons enfin la présence des enquêtés à Montpellier. Si tous vont nous faire part d'épisodes de transitions statutaires se déroulant dans la métropole de l'Hérault, certains ne s'y sont installés que récemment, quand d'autres y habitent depuis leur naissance. Ainsi, près des deux tiers des enquêtés ne sont pas montpelliérains de naissance. Voici quelques catégories pour apprécier leur temps dans la ville :

- 11 enquêtés sont nés et ont grandi à Montpellier
- 5 enquêtés s'y sont installés avant l'âge de 13 ans
- 7 enquêtés s'y sont installés entre 18 et 20 ans
- 8 enquêtés s'y sont installés après l'âge de 20 ans

Dans ces catégories nous distinguons les natifs (première catégorie), des personnes qui sont venues à Montpellier car, encore enfants, elles ont suivi leurs parents qui y emménageaient (deuxième groupe), des personnes qui après l'obtention de leur bac sont venues y poursuivre des études supérieures (troisième groupe), ainsi que des personnes qui s'y sont installés pour travailler ou pour suivre une formation (quatrième groupe). Nous notons que les personnes qui sont nées à Montpellier sont davantage celles aux origines populaires (7 enquêtés sur 11) tandis que celles qui se sont installées en ville après l'âge de 20 ans sont exclusivement des enquêtés issus des classes supérieures.

A travers cette esquisse, nous devinons des enquêtés se situant à différentes étapes de leur parcours de jeunesse. Au regard de leurs statuts dans l'emploi, dans le mode de résidence et en fonction de leur situation matrimoniale, tous ne jouent pas les mêmes rôles. Ils ne sont pas identiquement « jeunes », certains semblent même plus « adultes » que d'autres. Il faut dire que deux tiers des enquêtés travaillent déjà quand les autres cherchent encore un emploi ou une formation. Dans le même temps, deux tiers ont déjà quitté le domicile parental alors que les autres y habitent toujours (et ce ne sont pas forcément les mêmes que les précédents). Pour autant, peu importe si certains semblent plus « vieux » : l'important pour nous est bien qu'ils puissent revenir sur les étapes de leur jeunesse et sur les éléments pertinents pour en rendre compte. C'est bien cette période qui nous intéresse dans leur parcours.

Ce tour d'horizon des propriétés de notre échantillon va en tout cas nous être utile pour apprécier les phénomènes qui seront mis en lumière dans le cours de l'analyse. La description de ces caractéristiques nous permet déjà de saisir les écarts entre deux mondes sociaux distincts. D'un côté, on semble deviner les évolutions de jeunes originaires des quartiers populaires de Montpellier, peu diplômés et parfois au chômage. De l'autre, on discerne l'activité de jeunes issus des classes aisées, généralement arrivés en ville au moment d'étudier dans l'enseignement supérieur. Si l'empreinte de ces univers distincts marquera sans conteste l'histoire de chacun, nous allons voir qu'en fait aucun de nos enquêtés ne se laisse si facilement enfermer dans ces cases. L'étude de leur parcours va souvent révéler des séquences imprévues, des tentatives, des bifurcations, des allers-retours, des échecs relatifs et des réussites incertaines. L'examen de leur réseau de connaissances personnel nous permettra alors d'observer la façon dont ces expériences multiples leur ont permis de nouer une variété de liens qui, à leur tour, concourent à la diffusion d'influences plurielles. A un

niveau plus général, nous pourrions alors mettre en évidence les conditions et les effets des interdépendances entre le réseau personnel et les positions sociales occupées, dans ces milieux sociaux contrastés.

Pour comprendre comment nous avons reconstitué de telles séquences et réseaux, nous allons maintenant revenir sur les modalités de passation des entretiens.

2. Une enquête par entretiens

L'entretien constitue le matériau principal de cette étude. Ce choix découle directement de notre problématique et de nos hypothèses : pour comprendre ce qui se joue dans les trajectoires individuelles des jeunes vers les rôles de la vie adulte, nous avons besoin de reconstituer avec précision les séquences de transition statutaire qui animent leurs parcours et le réseau que forment autour d'eux leurs relations personnelles. Il nous apparaît également nécessaire qu'ils nous décrivent leurs pratiques et leurs représentations. L'entretien s'avère particulièrement adapté pour procéder à un tel travail, plus que ne peut l'être par un exemple un questionnaire, qui permet de ne poser qu'un nombre trop limité de questions ouvertes, aux réponses insuffisamment développées.

En prenant le temps d'échanger avec les enquêtés, nous pouvons mieux apprécier les enchaînements de situations, les interactions et les événements ainsi mis en récit. Dans l'espace de discussion que l'on construit, la personne interrogée a l'occasion de développer le déroulement de chacune des étapes de son parcours. Elle peut nous dépeindre les enjeux, les forces et les dynamiques à l'œuvre dans une situation précise. Elle a aussi la possibilité de nous exposer le rôle des personnes et des institutions en présence, comme elle peut détailler la mise en œuvre de ses éventuelles stratégies, nous permettant de mieux comprendre comment s'est prise chaque décision. Dans la conversation, nous pouvons aussi questionner les raisonnements et les impensés de l'enquêté, en évoquant des alternatives qui n'ont pas été choisies. L'histoire de chaque évolution dans la biographie, de chaque relation personnelle dans le réseau, peut être appréciée au regard des sentiments et des jugements qui colorent sa vision. L'entretien nous permet donc d'aborder une grande variété de thèmes, d'époques et de liens dans la vie de l'individu, en même temps qu'il nous autorise à mettre en perspective ses choix, ses habitudes et ses représentations.

Bien sûr, si l'entretien nous apparaît comme un outil adapté, il souffre aussi de ses limites. Nous n'observons pas directement chaque situation dans la vie de l'individu, nous n'avons accès qu'à la reconstitution rétrospective qu'en fait la personne. Cela est suffisant lorsque l'on cherche simplement à rendre compte de l'appréciation subjective de l'enquêté sur des événements et sur des personnes composant son entourage. Mais au moment où le discours nous permet également d'objectiver les faits et les éléments décisifs dans le cours de situations passées, il faut convenir que les données que nous constituons n'ont pas le même degré de fiabilité que celles qu'aurait suscité une observation immédiate des événements. Comme le rappelle Michel Grossetti³¹⁴, l'analyse par reconstitution rétrospective présente les désavantages communs à tout travail historique. Sans jamais chercher à mentir, l'enquêté peut ne pas avoir perçu, comme il peut ne pas se souvenir, de tous les éléments en jeu. La mise en récit qu'il effectue peut également le conduire à « lisser » le cours des événements pour en offrir une version rationalisée, donnant à voir un enchaînement logique là où la réalité fut plus désordonnée. Il peut également être tenté de proposer une version des faits et de lui-même qui correspond davantage aux valeurs et aux engagements qu'il porte aujourd'hui, gommant ainsi les aspérités qui nous intéressent dans l'examen de l'évolution des facettes de sa personnalité. A l'évocation de ces risques, nous reconnaissons là en fait « l'illusion biographique » dont appelait déjà à se méfier, entre autres, Pierre Bourdieu³¹⁵. L'enquêteur lui-même, dans la façon de poser ses questions, peut aussi participer à ces effets, comme il induit l'élaboration d'un certain discours qui peut conduire à mettre sous silence d'autres éléments.

Cependant, ces désavantages ne sont pas rédhibitoires. Ces phénomènes peuvent être en partie jugulés dès lors qu'ils sont intégrés et qu'ils sont contrôlés par le biais de méthodes adaptées. Plusieurs techniques peuvent en effet être utilisées en amont et pendant l'entretien pour circonscrire ces effets. Des chercheurs travaillant sur les parcours de vie optent par exemple pour la mise en place d'enquêtes longitudinales : les enquêtés sont interrogés plusieurs fois dans le cours de leur biographie, à intervalle régulier, afin de minimiser leur effort de remémoration comme les effets de rationalisation. Le travail de reconstitution ne concerne plus que la période entre deux entretiens, et les changements, les décalages avec les situations de l'intervalle précédent ressortent de manière plus évidente. En ayant elle-

³¹⁴ M. Grossetti, *Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, op. cit., p. 110.

³¹⁵ P. Bourdieu, « L'illusion biographique », op. cit.

même procédée à une enquête par « vagues » successives d'entretiens, Claire Bidart³¹⁶ a ainsi mis en avant les apports fructueux d'un tel dispositif méthodologique pour rendre compte des processus de changements de positions sociales dans le cours des trajectoires.

Ici, nous n'interrogeons qu'une fois chaque enquêté. L'entretien nous permet de revenir sur l'ensemble du parcours de jeunesse et sur la composition actuelle de l'entourage relationnel. Mais nous allons voir que nous pouvons néanmoins travailler à limiter les conséquences de ces désavantages en nous exerçant à optimiser la qualité des paroles recueillies. Il va d'abord s'agir de créer les conditions de confiance et d'engagement pour que l'enquêté puisse s'exprimer avec le moins de gêne et avec le plus de précision possible (2.1). Nous détaillerons ensuite les différents moments de l'entretien qui nous ont permis de constituer nos données, en évoquant notre grille de questions souple et organisée de façon à rompre avec une mise en récit trop linéaire de la biographie (2.2).

2.1 Les conditions de passation de l'entretien

Précisons d'abord que tous les entretiens ont été réalisés à Montpellier en 2016. Que la discussion se soit tenue dans les bureaux de la Mission locale, dans les locaux de l'incubateur de *start-up* ou bien à la terrasse de cafés, nous avons toujours employé la même procédure, avec la même application, tel que nous le retraçons dans les deux prochaines sections de ce chapitre. Il y a cependant de moments où les situations, les interactions ont demandé à ce que nous adaptions notre approche afin d'assurer la qualité des propos recueillis. Nous mettons alors au jour ces légères variations.

Chaque entretien a duré environ 2 heures au cours desquelles nous avons questionné mais surtout écouté l'enquêté de manière active. Le plus court fait 1 heure et 15 minutes, le plus long fait 2 heures et 45 minutes. Tous les échanges ont été enregistrés au dictaphone afin d'être ensuite transcrits intégralement, tels que prononcés. Tout au long de l'analyse, des extraits de ces discussions seront ainsi mobilisés pour soutenir ou pour contribuer à notre argumentation. Dans ces extraits, nous avons cependant pris le parti d'alléger le texte de certaines phrases confuses, d'hésitations et de tics de langage, afin de faciliter la lecture de

³¹⁶ C. Bidart, « What does time imply? The contribution of longitudinal methods to analysis of the life course », *Time and Society*, vol. 22, n°2, 2013, p. 254-273.

ces propos initialement tenus à l'oral. Les éléments parasites n'ont été conservés que lorsque nous avons jugé qu'ils étaient significatifs et qu'ils participaient à l'interprétation.

Nous avons choisi de recourir aux entretiens dans le but de faire parler les enquêtés sur les situations de leur jeunesse, les personnes de leur entourage, leurs habitudes et leurs représentations. En procédant de la sorte, nous avons cherché à enclencher une dynamique de conversation qui aille plus loin que la simple réponse aux questions. La réalisation d'un entretien se distingue donc de la passation d'un questionnaire, plus anonyme et impersonnel. Là, l'enquêteur et l'enquêté s'engagent plutôt, le temps de quelques heures, dans la constitution d'une véritable relation sociale, toute inhabituelle et particulière qu'elle soit.

Il faut alors considérer la façon dont les propriétés de cette relation contribuent à orienter les propos exprimés par l'enquêté. Les conditions de passation de l'entretien, comme la posture de l'enquêteur, ont des effets sur ce qui est raconté et sur la manière dont c'est raconté. Au cours d'un tel exercice, nous ne nous contentons pas de recueillir un propos préexistant et déjà ordonné dans la tête de l'enquêté, mais nous participons à la production et à la mise en ordre d'un certain discours sur soi. En reconnaissant et en intégrant ces paramètres, nous pouvons alors travailler à en maîtriser les effets, afin d'optimiser la qualité du matériau ainsi produit.

L'objectif, dans la réalisation de chaque entretien, a été d'essayer de créer au mieux un moment et un espace d'écoute sans jugement afin que l'enquêté puisse se sentir libre de parler sans gêne et sans crainte. Dans le même temps, nous avons aussi travaillé à être attentif à ses paroles, en incitant la personne à être la plus précise possible dans ses descriptions. Cela s'est traduit concrètement, dans chaque rencontre, par l'instauration d'une confiance et d'un engagement mutuels comme conditions nécessaires pour que l'échange ait lieu. L'entretien s'est en fait présenté comme un exercice au cours duquel on essaye ensemble de constituer le matériau le plus convaincant, tout en s'assurant que l'estime de chacun des participants soit toujours préservée.

L'élaboration de ce cadre commence déjà en amont de l'entretien, au moment de proposer la participation à l'enquête. En présentant mon étude, j'ai tout de suite cherché à assurer la personne du sérieux de ma démarche et de l'usage strictement scientifique qui serait fait de ses paroles. Les garanties d'anonymat et de confidentialité sont également présentées à ce

moment-là. Ils constituent eux aussi des éléments contribuant à mettre en place le climat propice à la discussion.

Quand la personne accepte alors de participer à l'entretien, se noue en quelque sorte un « contrat incomplet » entre les deux parties, comme l'appelle Pierre Fournier³¹⁷. L'enquêté s'est porté volontaire mais il ne sait pas précisément quels sujets il va aborder, ni quels propos il va tenir. Même s'il n'a signalé aucune difficulté dans l'accueil de l'investigation, des indéterminations demeurent donc. De son côté, l'enquêteur a certainement une longueur d'avance puisqu'il connaît les questions qu'il souhaite poser et parce qu'il est aussi plus routinier de l'exercice. Néanmoins la personne en face de lui n'est jamais la même et l'histoire qu'il s'apprête à entendre est à chaque fois originale.

Ce n'est que lorsque l'entretien commence que le « contrat » va pouvoir progressivement se compléter de part et d'autre. Généralement, la conversation démarre de manière informelle, avant même que nous soyons installés. Il s'agit de mettre à l'aise l'enquêté en le rassurant quant à mes questions : il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises réponses car ce sont véritablement ses expériences, son vécu et son ressenti qui m'intéressent. Il s'agit aussi de rappeler le caractère universitaire de mon travail : les enquêtés se montrent alors souvent motivés pour s'appliquer à être précis dans la réalisation de cet exercice.

Avant de mettre en marche le dictaphone, demander l'accord de la personne pour enregistrer sa voix participe là-encore à matérialiser les principes de respect de l'autre et de maîtrise de l'engagement de chacun. L'enclenchement de l'appareil marque alors solennellement le début de la discussion. Les premières minutes sont assez « formelles », les réponses sont souvent brèves et il est encore difficile de s'extraire des discours convenus. Le début de l'entretien est alors surtout mis à profit pour encourager l'enquêté, en posant des questions sur sa situation professionnelle actuelle dont les réponses sont relativement simples et évidentes pour lui (comme nous le verrons au moment de détailler notre grille de questions). Certains personnes apparaissent peu disposées à parler d'elles-mêmes, parce qu'elles n'ont pas l'habitude de se raconter ou parce qu'elles ne considèrent pas leur histoire digne d'intérêt. D'autre peuvent être tentés de mobiliser des discours sur eux-mêmes qu'ils emploient déjà par ailleurs, comme lors d'un rendez-vous avec leur conseiller de la Mission locale, ou bien

³¹⁷ P. Fournier, « Le sexe et l'âge de l'ethnographe : éclairants pour l'enquêté, contraignants pour l'enquêteur », *ethnographiques.org* [en ligne], n° 11, 2006, <http://www.ethnographiques.org/2006/Fournier> (consulté le 16 janvier 2018).

comme dans un salon entre professionnels, au moment de présenter leur projet entrepreneurial.

Dans tous les cas, je cherche alors à obtenir des précisions, je multiplie les relances en demandant d'explicitier les propos tenus, afin de sortir de la reproduction de ces schémas. Reformuler ce qui vient d'être dit s'avère un moyen très efficace pour s'assurer d'avoir bien compris ce que l'enquêté raconte, tout en l'incitant à aller plus loin dans ses descriptions. En m'efforçant de rester au plus proche de ce qui a été énoncé, je reste en même temps attentif à ne pas moi-même suggérer des clés explicatives aux situations qui me sont exposées.

Au gré des questions, des réponses et des relances, le contrat commence alors à se préciser pour chacun des protagonistes. Nous abordons les autres contextes de son existence et ses relations personnelles. L'enquêté est amené à rapporter des faits et ses impressions, c'est lui qui est compétent pour me faire découvrir son environnement comme pour me partager ses opinions. Au fil des minutes, les échanges se font généralement plus fluides, la parole se libère, l'enquêté est plus enclin à faire des confidences et la qualité du matériau constitué s'en ressent. C'est là que les marques d'attention sont importantes. Par des signes d'approbation de la tête, par des regards et par les mouvements du corps, je signifie que je suis toujours à l'écoute et que je souhaite connaître plus de détails. Puisque entre chaque question c'est essentiellement l'enquêté qui parle, je manifeste ma participation par ce langage non-verbal, ou bien par de courtes relances telles que « d'accord », « OK », « oui », etc.

J'ai pu constater que si l'enquêté mobilise, pour produire son discours, toutes les informations que je communique volontairement, il s'appuie aussi sur d'autres éléments que je ne peux pas dissimuler comme mon âge, mon genre ou encore certaines attitudes qui trahissent ma culture et mes habitudes. Par exemple, une femme enquêtée ne m'a peut-être pas confié certains éléments qu'elle a jugé inappropriés ou inutiles de raconter à un homme, et ce malgré la confiance réciproque et l'attention aux détails qui marquent notre engagement mutuel dans la conversation. Comme nous l'avons dit, la relation d'entretien est une relation sociale, et comme toute relation interpersonnelle, elle mobilise des dispositions et des références qui dépassent le cadre spécifique de ces échanges. Même si nous travaillons consciemment à nous distinguer de ces interactions habituelles, il est ainsi illusoire d'imaginer neutraliser totalement les effets de la relation. Au contraire, il s'agit plutôt de faire avec.

Le fait d'être moi-même jeune a par exemple certainement contribué à ce que les enquêtés acceptent de « jouer le jeu » et consentent à se confier à quelqu'un proche de leur âge.

Certains enquêtés d'abord réticents à l'idée de participer et se livrer, ont aussi témoigné du fait que c'est en considérant mon statut d'étudiant qu'ils ont finalement accepté de m'aider. Les jeunes entrepreneurs notamment, en ayant eux aussi faits des études supérieures par le passé, ont pu s'identifier à ma situation. Mais mettre en avant cette facette de moi-même « étudiant en doctorat » n'a cependant pas toujours été la solution la mieux adaptée. Au contact de personnes n'ayant jamais fait d'études supérieures, ce décalage risquait même être perçu comme une distance sociale problématique.

Il a alors fallu travailler à limiter les effets de cette violence symbolique, comme le préconise Pierre Bourdieu³¹⁸. Au-delà des principes de confiance, de respect et d'attention engagés dans la conversation, par-delà aussi le fait d'être jeunes l'un et l'autre, les connexions se sont parfois établies en empruntant des chemins alternatifs. D'abord, j'ai pu évoquer mes propres origines populaires dans le centre-ville de Marseille. Certains n'ont en effet pas hésité à me demander à leur tour d'où je venais et quel était mon parcours. Cette information a pu contribuer à les rassurer quant à mes capacités à pouvoir correctement interpréter et rendre compte de leur vécu. Ensuite, il se trouve que j'ai travaillé, en parallèle de ma recherche, dans un collège situé dans un quartier populaire de Montpellier. J'ai donc été en mesure de reconnaître des lieux, des habitudes et parfois même des illustres figures locales auxquels les récits ont fait référence.

D'une manière ou d'une autre, selon le terrain et selon le profil de l'enquêté, nous avons donc cherché à entretenir une proximité sociale avec l'enquêté, gage d'une « communication non violente » dans l'accès à son histoire personnelle. Cependant, il a fallu en même temps s'assurer que ces rapprochements ne transforment pas l'entretien en conversation ordinaire, au cours de laquelle les précisions ne seraient plus nécessaires puisque chacun semble comprendre ce dont l'autre parle. Si l'objectif scientifique de l'exercice a été bien établi et rappelé, le dictaphone placé entre nous a alors constitué le rappel matériel et continu de ce besoin d'explications. Il est le « spectateur indispensable » comme le nomment Stéphane Beaud et Florence Weber³¹⁹.

A ce stade de l'entretien, le « contrat » est alors bien précisé. Chacun a mieux compris son rôle dans cette « mise en scène ». L'enquêteur est comme le « maître du jeu », il pose les questions et cultive son étonnement au gré des événements évoqués et des mondes sociaux

³¹⁸ P. Bourdieu (dir.), *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993.

³¹⁹ S. Beaud, F. Weber, *Guide de l'enquête de terrain*, op. cit., p. 178.

parcourus. L'enquêté lui est conforté dans son rôle « d'expert » : il connaît la situation mieux que quiconque puisqu'il s'agit de son existence, et il s'attelle à nous en détailler les faits et les logiques pour que nous puissions plus tard les examiner et les comparer. C'est l'instauration d'un tel contrat tacite dans le cadre d'un rapport de confiance qui, il nous semble, nous a permis de poursuivre l'entretien jusqu'à son issue, même lorsque nous avons évoqué des périodes difficiles dont la remémoration aurait pu générer des souffrances. Enfin, le fait que l'enquêté sache que lui et moi ne serions pas amenés à nous recroiser a aussi contribué à ce qu'il puisse s'exprimer plus librement.

Ainsi, même si au contact des uns et des autres les ressorts de l'entretien ont pu sensiblement varier, c'est toujours la même volonté qui nous a animé : celle de constituer un environnement respectueux où chacun est appliqué dans l'exercice, dans le but de produire un discours suffisamment développé pour être soumis à l'analyse. Nous allons maintenant voir que la qualité des paroles recueillies a aussi été suscitée par le recours à une grille de questions conçue pour nous guider à travers l'entretien.

2.2 La grille d'entretien

Au moment de démarrer l'entretien, je n'ai encore dévoilé que très peu mes intentions. L'enquêté sait que je cherche à recueillir ses expériences de vie afin de les comparer à celles d'autres jeunes. Il connaît ma volonté d'aborder tant les étapes de son parcours que l'existence de ses relations personnelles, mais je n'ai pas évoqué les liens supposés entre sa trajectoire et son réseau. Mon idée est plutôt de laisser parler l'individu sur des situations dans sa jeunesse, sur des personnes dans son entourage et sur ses habitudes au travail, chez lui, dans sa famille, dans ses loisirs... En même temps, j'ai des questions précises auxquelles il me faut nécessairement des réponses si je veux reconstituer ses séquences de transitions statutaires et son réseau de relations personnelles. Nous avons donc mis au point une grille de questions souple, déployée dans le cours d'entretiens que l'on peut qualifier de semi-directifs.

Cette grille d'entretien est consultable en annexe. Toutes les questions qui y figurent ont été posées à chaque enquêté. Parfois, il n'a pas été nécessaire de la poser directement car l'enquêté y avait déjà répondu. L'ordre dans lequel les thèmes ont été abordés a ainsi pu varier sensiblement d'un individu à l'autre. En effet j'ai préféré ne pas couper un enquêté qui

commençait à aborder un sujet au prétexte que ce point serait abordé plus tard dans le cours de la discussion. Nous n'aurions alors obtenu qu'un discours plus convenu et moins spontané. Parfois, une partie de l'entretien s'est donc retrouvée projetée au beau milieu d'une autre. Il m'a alors fallu naviguer entre les pages pour m'assurer qu'aucun élément ne manquait. La difficulté de l'entretien semi-directif repose ainsi dans le fait de devoir toujours être attentif à ce que l'enquêté raconte, tout en étant capable d'anticiper les prochaines questions et de s'adapter aux changements de thèmes dictés par le flux du discours.

Comme nous venons de l'évoquer dans la section précédente, les premières questions du guide servent surtout à « lancer » l'entretien. Puisque j'ai rencontré les enquêtés dans ce contexte de leur existence, je les ai d'abord questionné sur leur situation professionnelle actuelle. Il est relativement aisé pour l'individu d'exposer les raisons de sa présence à la Mission locale ou dans l'incubateur de *start-up*. Il peut évoquer son métier, sa recherche d'emploi ou de formation. Pour chaque enquêté, je commence à remplir dès ces premières réponses une « fiche de renseignements » personnalisée. C'est sur celle-ci que sont notés les éléments qui me permettent de situer l'enquêté, de progressivement visualiser les étapes de son parcours et de dessiner son cercle de relations. C'est aussi sur cette feuille que je griffonne les interrogations qui me viennent à l'esprit et que je poserai plus tard pour ne pas interrompre la personne.

J'en profite ensuite pour questionner ses activités dans d'autres dimensions de sa vie sociale : les associations qu'il fréquente, les sports qu'il pratique, ses loisirs et la place qu'il occupe dans son foyer. Nous découvrons d'autres facettes de l'individu, l'entretien prend une tournure plus personnelle. Notre volonté est bien sûr de reconstituer la carrière de l'enquêté dans chacun de ces domaines : quel a été son parcours scolaire, professionnel, amoureux... Cependant nous ne souhaitons pas procéder à une mise en récit chronologique de chacune de ces histoires.

Nous avons déjà évoqué les risques de rationalisation liés à une telle mise en récit. Nous souhaitons aussi faire travailler au mieux la mémoire de l'enquêté. Celle-ci repose trop souvent sur la répétition des mêmes schémas, elle est aussi sélective. En fonction de la manière dont l'individu réinterprète les événements passés, au regard de sa situation actuelle (et même au regard des conditions de passation de l'entretien), l'histoire n'est sensiblement

pas la même. Comme le souligne Daniel Bertaux³²⁰, ce n'est pas tant la durée écoulée entre le temps de l'événement et celui de l'entretien qui est problématique, mais la grille de lecture particulière que l'enquêté y appose en fonction des situations vécues depuis. Pour rompre avec ces biais, il nous semble donc nécessaire de sortir d'une vision trop linéaire du parcours. Nous cherchons plutôt à en objectiver les étapes, en insistant sur des faits, sur des pratiques et sur des interactions.

Pour cela, la première grande partie de notre grille d'entretien se concentre d'abord sur la reconnaissance des relations personnelles actuelles de l'enquêté. Je cherche à identifier la présence et le rôle de ses liens les plus proches comme de ceux côtoyés dans les différents contextes de son existence. C'est l'évocation de ces relations qui me permet d'identifier, petit à petit, plusieurs cercles sociaux que l'individu fréquente, différents statuts sociaux qu'il occupe (et qu'il a occupé dans le passé). Beaucoup de liens sont évoqués mais certains seulement - ceux qui nous semblent les plus importants dans la vie de chaque enquêté - vont être étudiés. Les questions précises qui me permettent de distinguer et d'élire chaque relation sont exposées dans la « boîte à outils » relative à la constitution du réseau personnel, tant celles-ci sont déterminantes dans l'élaboration de ce réseau.

Pour chaque personne ainsi identifiée comme faisant partie du réseau, je cherche non seulement à connaître ses caractéristiques sociodémographiques (son âge, son métier, son niveau d'étude quand il est connu, sa situation matrimoniale) mais aussi l'histoire de la relation (les conditions de la rencontre, les temps forts). Je questionne également les activités et les discussions partagées, la fréquence des rapports ou encore la coloration des sentiments de l'enquêté vis-à-vis d'elle. J'interroge aussi les liens que cette personne dans l'entourage entretient avec les autres relations de l'enquêté. Dans un cercle autour duquel sont placées toutes les personnes constituant l'entourage, je relie entre elles celles qui entretiennent une relation directe. Ce sont ces interconnexions qui nous permettront d'établir véritablement le réseau personnel de l'enquêté.

C'est en prenant le temps d'aborder chaque lien que sont alors évoqués des contextes de vie et des époques variés dans la trajectoire de l'individu : un ami a été rencontré au lycée, un autre alors qu'on travaillait à l'étranger, celui-ci est aujourd'hui fréquenté pour faire de l'escalade quand un autre a permis d'intégrer un cercle d'amateurs de jeux de société... C'est

³²⁰ D. Bertaux, *Les récits de vie*, op. cit.,

dans l'exploration de chaque lien que se font les allers-retours dans la biographie de l'enquêté, le contraignant à préciser à chaque fois le lieu et le moment qui caractérise la situation évoquée dans l'histoire du lien.

Ce travail nous permet ainsi de repérer parfois des rôles décalés que l'individu a entretenus dans sa vie, comme des cercles originaux qu'il a fréquentés. Ceux-ci seraient peut-être restés sous silence si nous avions sollicité un récit biographique chronologique, au cours duquel l'enquêté aurait davantage eu tendance à faire se succéder des enchaînements logiques entre chaque situation. Didier Demazière³²¹ a par exemple mis en avant comment deux entretiens déployant deux méthodes différentes (l'un basé sur un récit biographique classique et l'autre focalisé sur les interactions avec autrui), pouvaient produire des résultats hétérogènes : les enquêtés n'interprètent pas de la même façon une situation donnée selon la méthode employée. Dans notre cas, l'exercice s'est parfois révélé un peu déstabilisant pour l'enquêté. Dans un premier temps, certains n'ont pas compris la nécessité d'en passer par une telle inspection de leurs relations personnelles. L'enchaînement de ces questions, répété pour chaque personne de l'entourage, a aussi pu paraître fastidieux pour nous deux. La démarche fut néanmoins fructueuse au vue des éléments ainsi mis en évidence.

La seconde grande partie de notre grille d'entretien se tourne ensuite plus directement vers le parcours de l'individu, puisque les questions qu'elle recèle me permettent d'interroger les épisodes de changement dans les statuts sociaux. C'est là que les contextes et les rôles que l'enquêté a évoqué dans la partie précédente sont mis à contribution pour reconstituer ses différentes carrières pendant sa jeunesse, dans les principales dimensions de son existence (à l'école, au travail, dans la vie amoureuse et familiale, dans les associations). Si certaines séquences du parcours ont déjà été évoquées par l'enquêté au tout début de l'entretien, le discours est cette fois-ci, après ce détour par les relations personnelles, généralement de bien meilleure qualité.

Notre investigation commence à partir des positions occupées par l'enquêté au moment de sa sortie du lycée, pour examiner les changements de statuts qui rythment ensuite sa trajectoire jusqu'au moment de l'entretien. Ce moment de la fin du lycée a quelque peu été choisi arbitrairement, en considérant que c'est généralement à ce moment-là, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, que s'amorce le début du processus d'évolution vers des

³²¹ D. Demazière, « L'entretien biographique et la saisie des interactions avec autrui », *Recherches qualitatives*, vol. 30, n°1, 2005, p. 61-83.

statuts sociaux détachés de la dépendance à la famille d'origine. Il est cependant possible de considérer que l'entrée dans la jeunesse commence plus tôt, dès l'orientation de fin du collège par exemple, un moment où se détermine quel type de diplôme va être visé. Cependant nous avons retenu l'étape de fin de l'enseignement secondaire dans la vie de chacun des enquêtés : certains l'ont quitté après l'obtention de leur baccalauréat, professionnel ou général, ou bien de leur CAP. D'autres en sont aussi sortis sans diplôme. Une enquêtée enfin, handicapée, n'a jamais fréquentée de lycée. Nous avons alors considéré son parcours à partir du moment où elle a quitté l'institut médico-éducatif au sein duquel elle a étudié pendant son adolescence. Le tronçon étudié dans la biographie commence donc parfois à 15, 16 ou 18 ans, dans la vie d'enquêtés aux âges différents, donnant à examiner des périodes de durée plus ou moins longues.

J'ai d'abord cherché à repérer chaque mouvement de position à partir des différents statuts sociaux de l'individu jusque-là mis en évidence dans le cours de l'entretien. J'ai ensuite interrogé directement l'enquêté sur ses carrières afin de compléter la liste des transitions statutaires que n'a pas permis de révéler l'examen des relations personnelles. Les carrières scolaires et professionnelles ont particulièrement retenu notre attention. Une fois ces mouvements bien identifiés, je sollicite alors l'enquêté pour faire le récit de chacun d'entre eux, dans l'ordre chronologique maintenant. A chaque fois, je cherche à obtenir le plus de détails possible sur ces épisodes, sur les contextes, sur les interactions et sur les réflexions menées par l'enquêté. Je l'incite à décrire des faits et des pratiques, en demandant éventuellement des dates, je dois en tout cas être capable d'établir l'ordre précis d'enchaînement des événements. Lorsque ces éléments ne sont pas spontanément évoqués, je cherche aussi à déterminer la présence, l'intervention et les avis de personnes dans l'entourage relationnel, à chaque étape.

Dans la « boîte à outils » relative à l'étude des séquences de transition statutaire, nous aborderons ensuite la façon dont ces discours nous ont permis de circonscrire des séquences dans le cours de différentes carrières et d'identifier les différents éléments pertinents pour en rendre compte. Là-encore, les questions se répètent pour chaque mouvement, mais leur mise en récit fait intervenir à chaque fois un décor, des personnages, des interactions et des logiques différentes, qui contribuent à rendre cet exercice dynamique. Comme dans la première grande partie de l'entretien sur les relations personnelles, il n'est pas toujours nécessaire de reformuler chaque question, en particulier lorsque l'enquêté a compris la

mécanique et s'attèle de lui-même à fournir les précisions dont on a besoin. J'essaye toujours de questionner des éventuelles alternatives afin de comprendre pourquoi l'enquêté n'a pas souhaité ou n'a pas pu les emprunter.

Si une relation personnelle apparaît comme jouant un rôle dans le cours d'un de ces récits, et si elle n'a pas déjà été identifiée dans la première partie de l'entretien (par exemple, parce que ce lien n'existe plus aujourd'hui) alors je retourne quelques pages en arrière dans ma grille de questions afin de collecter tout de même des informations sur cette relation qui, on le devine, nous intéresse particulièrement.

Dans le reste de l'entretien, je cherche surtout à saisir le degré de diversité de pratiques et d'opinions qui règne dans l'entourage. Dans une première version de la grille de questions, j'avais imaginé objectiver davantage cette pluralité d'avis dans le réseau, en questionnant une variété de thématiques comme par exemple les opinions politiques de chaque relation. Cependant cette démarche est apparue beaucoup trop chronophage dans un entretien déjà bien chargé. Je me contente donc de rechercher plus directement les avis et les activités hétérogènes dans le réseau, au regard des différentes appartenances de l'individu et des ensembles interconnectés de liens précédemment mis en évidence.

Je m'assure enfin d'avoir collecté toutes les informations nécessaires, notamment en ce qui concerne le détail des pratiques de sociabilité entretenues avec chaque relation ou groupe de relations. En toute fin d'entretien, après avoir remercié l'enquêté pour son temps et son application, je lui offre toujours la possibilité de s'exprimer sur le sujet de son choix : une idée, une anecdote ou un sentiment qui lui viendrait à l'esprit à l'issue de notre discussion. Parfois, des éléments tout à fait pertinents pour saisir tant des situations dans la biographie que l'implication des relations personnelles surgissent alors. Certains en profitent aussi pour me poser quelques questions sur mon propre parcours ou sur ma recherche.

En décrivant ainsi les conditions de passation des entretiens et en révélant la structure générale de l'entretien, nous avons mis en avant les façons dont nous nous sommes assuré de la qualité du matériau constitué, en intégrant les limites du travail de reconstitution rétrospective. Cela s'est traduit à la fois par la mise en place d'une confiance et d'une application suscitée par l'engagement des protagonistes dans la relation d'entretien, et par le recours à une grille de questions conçue pour faire travailler la mémoire de l'enquêté et l'inciter à décrire des faits et des pratiques.

Nous allons voir qu'un autre moyen de circonscrire les désavantages de ce travail historique consiste à cumuler les entretiens et à les analyser ensemble. C'est en rapprochant et en comparant tous ces discours que nous allons pouvoir isoler et reconnaître des traits communs, des logiques collectives et des phénomènes plus globaux, qui nous permettent d'appréhender des faits sociaux au-delà du regard rétrospectif que porte un individu sur un événement. C'est en procédant à cette mise en rapport que nous allons en fait distinguer la dimension sociale des histoires individuelles. Dans la prochaine partie, nous explicitons alors comment nous mobilisons les paroles recueillies en entretien pour constituer les objets que nous allons manipuler pendant l'analyse.

3. La fabrique des objets d'analyse

Une fois les entretiens réalisés, nous souhaitons maintenant mobiliser ces discours pour mener notre analyse. En effet, nous avons procédé à une enquête de terrain en étant convaincu que les informations qui habitent les entretiens vont contribuer à faire avancer notre réflexion et vont nous permettre d'examiner, comme de rendre compte, de plusieurs phénomènes sociaux significatifs de la jeunesse. Ainsi les paroles des enquêtés ne sont pas perçues comme de simples illustrations venant vérifier une analyse déjà préétablie. En même temps, notre travail de sociologue ne consiste pas non plus à simplement restituer la parole des enquêtés comme si celle-ci était transparente. Ce sont là deux écueils dans l'utilisation des entretiens, dont invitent à se méfier Claude Dubar et Didier Demazière³²². Ce que nous proposons plutôt, c'est de considérer les discours produits en entretien comme un matériau. Un matériau dont nous connaissons la valeur pour avoir examiné les conditions de sa production. Un matériau que nous allons maintenant « travailler » à l'aide de plusieurs outils, afin de modeler les objets d'analyse qui seront examinés dans les prochains chapitres.

Ces entretiens peuvent nous être utiles dès lors qu'ils sont compilés et comparés. La mise en rapport de ces cas particuliers permet en effet de découvrir des récurrences dans les processus et dans les relations, dans l'ordre des faits, dans les descriptions et dans les explications qui sont données par les acteurs sociaux. Encore une fois, c'est bien ce travail empirique, même s'il est réalisé sur un petit échantillon non représentatif statistiquement,

³²² D. Demazière, C. Dubar, *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple de récits d'insertion*, op. cit.

qui nous autorise à mener un raisonnement sociologique mettant en évidence des mécanismes sociaux de plus grande ampleur. En examinant notre matériau, nous cherchons ainsi non pas à comprendre la vie de 30 individus, mais bien à reconnaître et à extraire les phénomènes sociaux qui traversent leurs existences. Il s'agit de chercher à rendre intelligible les processus plus généraux qui caractérisent la jeunesse et la constitution des positions et des identités de l'âge adulte.

Comment procéder à un tel examen à partir du matériau d'enquête ? D'abord, les entretiens ont été expressément élaborés pour permettre le repérage et la comparaison de certains faits, de certaines interactions et représentations, afin d'en dévoiler les logiques sociales. Une quantité importante du matériau est donc d'ors et déjà constitué d'éléments que nous souhaitons soumettre à l'analyse, au regard de notre problématique de recherche et de nos hypothèses. Il s'agit cependant de les identifier et de les trier. Les entretiens sont aussi composés d'autres données produites concomitamment, qui sont certainement toutes aussi intéressantes, mais qui ne concernent pas spécifiquement cette recherche.

Par exemple, le choix de nos deux terrains d'enquête nous a permis de recueillir, dans les discours, des informations sur le rapport au travail de ces jeunes. Certains, au chômage, témoignent de l'aversion qu'ils portent au monde professionnel, au regard de leurs expériences passées. D'autres, entrepreneurs, déclarent également avoir choisis cette voie par rejet de la condition salariale. Les uns et les autres sont ainsi confrontés à une tension, « une quête de "sens" au travail, qui peine à se réaliser concrètement face aux conditions d'emploi », comme l'analyse Cécile Van de Velde³²³. Si ce rapport au travail constitue parfois un élément déterminant dans des séquences de la trajectoire, ces phénomènes ne nous intéressent cependant pas directement.

Il s'agit donc de se focaliser plutôt sur les parties du discours qui éclairent les dynamiques des parcours, les relations personnelles et les habitudes de sociabilité. Ces matériaux doivent nous permettre de reconstruire les séquences de transition statutaire et les réseaux de connaissances personnels qui seront examinés et comparés dans le cours de l'analyse, afin de démasquer les logiques sociales qui les animent. Pour cela, il faut alors bien considérer le matériau pour ce qu'il est : une production du monde social et non une porte d'accès directe à la réalité. Les faits livrés par les enquêtés comme les significations qu'ils en donnent doivent

³²³ C. Van de Velde, « Les barrières à l'emploi des jeunes : atouts et risques de la situation canadienne », *Bulletin de l'Observatoire Jeunes et Sociétés*, vol. 14, n°1, 2017, p. 22.

ainsi toujours être rapportés aux conditions du récit et aux caractéristiques sociales des personnes qui portent ces discours. La transformation du matériau en objet d'analyse demande donc non seulement de comparer et d'analyser ensemble les entretiens, mais aussi de les interpréter.

Dans notre volonté de recomposer tant des données factuelles que les impressions des enquêtés sur ces faits, nous ne reprenons pas nécessairement tel quel le discours des personnes. Cela ne signifie pas que les acteurs sociaux mentent systématiquement. Il s'agit plutôt de constater que les déterminismes à l'œuvre dans une situation, la vision qu'en a l'acteur social et le récit qu'il en fait ne coïncident pas toujours. Il nous faut alors analyser la distance entre ces éléments. Cela se fait notamment en les comparant aux autres histoires constituées, et en resituant la personne au regard de ses attributs personnels dans des contextes plus généraux.

Notre position suppose en fait « un minimum d'application du principe de non-conscience par les acteurs des principes qui gouvernent leurs actions », comme l'énonce Bernard Lahire³²⁴. Interpréter, c'est alors aussi faire preuve d'une « imagination réaliste », en suivant les conseils de Barney Glaser et Anselm Strauss³²⁵. Pour rendre compte d'une situation ou d'un processus, il faut savoir entretenir une certaine ouverture d'esprit : nous devons parfois supposer des éléments simples et plausibles au regard des connaissances existantes, mais qui n'apparaissent pas dans la parole d'un enquêté. Nous devons aussi vérifier que notre interprétation s'intègre bien dans le contexte, sans entrer en contradiction avec d'autres faits rapportés par l'enquêté. L'opération doit être contrôlée et systématique dans tous les entretiens. Dans la suite de cette partie, nous mettrons ainsi en évidence les moments et les conditions de cet exercice.

Pour Marc-Henry Soulet³²⁶, pour être pertinente, l'interprétation demande en fait de cultiver à la fois une comparaison constante entre les données et d'entretenir cette « imagination réaliste ». C'est ce « travail » du matériau d'enquête qui va nous permettre d'objectiver des processus, des relations, des pratiques et des discours dans la vie des individus. Pour autant, cette objectivation n'entraîne pas la disqualification de la parole des enquêtés. Comme le

³²⁴ B. Lahire, *Portraits sociologiques*, op. cit., p. 12.

³²⁵ B. Glaser, A. Strauss, *La découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative*, Paris, Armand Colin, col. Individu et Société, 2010 [1967].

³²⁶ M-H. Soulet, « Interpréter, avez-vous dit ! », *Sociologies* [en ligne], La recherche en actes, 2011, <http://journals.openedition.org/sociologies/3471> (consulté le 16 janvier 2018).

souligne encore Bernard Lahire³²⁷, les entretiens ne perdent pas soudainement de leur valeur parce qu'ils ont été ainsi compilés et interprétés. Les discours doivent simplement être appréciés avec une certaine distance. Dans le cours de l'analyse, lorsque des extraits d'entretiens seront ainsi mobilisés pour contribuer à l'argumentation, ils seront toujours appréciés au regard des autres histoires et en fonction des caractéristiques de l'enquête.

Nous allons donc maintenant exposer les deux « boîtes à outils » qui nous ont permis d'objectiver le matériel fourni par les entretiens, d'un côté en recomposant les séquences de transitions statutaires dans les trajectoires de chaque enquêté (3.1) de l'autre en reconstituant leur réseau de connaissance personnel (3.2).

3.1 Reconstituer les séquences de transition statutaire

Resituons nos objectifs d'enquête : nous nous intéressons aux dynamiques qui animent les déplacements des jeunes adultes dans les positions et les espaces professionnel, amical, amoureux et social. Notre recherche souhaite rendre compte finement de logiques d'action individuelles dans des situations empiriques précises, pour mettre en lumière des processus plus généraux dans lesquels ils sont englobés. Dans nos entretiens, nous avons ainsi demandé à des jeunes adultes de revenir sur les moments qui ont marqué leur vie ces dernières années, de leur sortie du lycée jusqu'à leur situation actuelle. Nous allons maintenant détailler comment nous avons travaillé ces données.

3.1.1 Le repérage des mouvements dans les positions sociales

Une fois les récits sur les parcours de vie produits en entretien avec les enquêtés, il nous faut transformer ces matériaux en objets construits, comparables et analysables. Nous nous sommes donc attelé à repérer, à nommer et à circonscrire au sein de chaque histoire tout mouvement dans les positions sociales tenues par l'individu. Comme nous l'avons évoqué au précédent chapitre, les enquêtes sociologiques et démographiques qui s'intéressent à la période de transition vers la vie adulte se sont d'abord penchées sur le franchissement de seuils marquants : la fin des études, l'installation dans un emploi stable, le départ de chez les parents, la mise en couple, la naissance d'un premier enfant. Dans nos entretiens, nous

³²⁷ B. Lahire, *L'esprit sociologique*, Paris, La Découverte, col. Textes à l'appui, 2005.

trouvons la trace de ces étapes. Mais nous avons aussi établi que, si ces seuils étaient autrefois mieux identifiables et plus ramassés dans le temps, les processus de précarisation de l'emploi qui traversent la société française depuis les années 1980, le prolongement en parallèle de la scolarité et les modes de vie contemporains ont depuis contribué au brouillage de ces frontières. La jeunesse s'allonge, dans l'occupation de positions temporaires et parfois réversibles. Ainsi, plutôt que de se risquer à qualifier *a priori* une nouvelle situation dans la vie des enquêtés comme étant le franchissement d'un seuil définitif dans l'entrée dans la vie adulte, nous avons plutôt entrepris de lister l'ensemble des évolutions de positions repérées dans leurs parcours.

Le nombre de mouvements étudié est alors plus conséquent, mais il concerne des faits sociaux parfois plus simples et ainsi plus facilement identifiables. Nous avons cerné chaque évolution constatée dans le milieu scolaire (orientation dans une filière, obtention d'un diplôme, abandon d'une école...) dans le domaine professionnel (arrivée sur le marché du travail, passage d'un emploi à un autre, période de chômage...) dans la sphère familiale et amoureuse (décohabitation parentale, mise en couple, séparation, emménagement en colocation...), mais aussi chaque épisode de mobilité géographique et de changement dans la vie associative (départ d'un club de volley-ball, création d'une association humanitaire...). Cette approche nous permet de sortir de la vision linéaire et ascendante de l'entrée dans l'âge adulte pour saisir des mouvements de positions plus variés, dans un sens puis dans un autre, laissant aussi la place à l'observation de bifurcations.

En effet si l'étape « naissance d'un premier enfant » constitue un seuil irréversible et facilement identifiable en questionnant l'enquêté, comment qualifier l'inscription dans un travail stable dans un contexte de multiplication des contrats temporaires ? Comment évoquer la fin définitive des études alors que des formations peuvent être reprises plus tard, après une pause ou une bifurcation ? Il est plus simple de se contenter pour l'instant de noter et de nommer chaque mouvement observé au sein d'une dimension. Anaïs quitte par exemple une première fois le domicile familial dans le Var, le temps de ses études à Montpellier - premier mouvement. Une fois son diplôme obtenu, elle retourne vivre chez ses parents - second mouvement. Nous avons aussi le cas de Louise qui travaille comme ingénieure agroalimentaire mais qui décide de démissionner pour retourner à l'école se spécialiser dans le développement durable. Encore, il y a Christophe qui se sépare de sa copine, quitte leur appartement et s'installe dans une grande colocation, où il rencontre celle qui devient sa

conjointe actuelle et avec qui il va maintenant emménager. Autant de situations d'allers-retours entre le monde du travail, des études, dans la vie sentimentale et les modes de vie, qu'il est important de faire figurer.

Nous avons ainsi constitué un recueil où sont nommés et balisés ces mouvements dans les positions sociales - d'un changement d'école à la création d'une entreprise en passant par l'investissement dans une association. Pour chaque transition statutaire est associé le récit qu'en fait l'enquêté. Précisons cependant que notre corpus ne saurait être exhaustif de toutes les phases de transitions entre les positions qu'ont connues les individus dans leurs trajectoires respectives. Certaines situations ont inévitablement échappé à notre exercice d'investigation. Comme nous l'avons décrit, notre grille d'entretien a cependant été développée pour identifier et rendre compte d'un maximum d'épisodes de mouvements de positions sociales, dans les principales dimensions de l'existence.

3.1.2 La reconstruction des séquences

Si nous avons ici identifié des mouvements distincts dans chaque carrière, dans la vie des enquêtés ces divers éléments sont en fait parfois mêlés et en interaction. Notre souci est d'ailleurs de proposer une explication des différentes trajectoires observées, qui intègre ces interdépendances entre les domaines de la vie. Après les avoir distingué, il nous faut donc recomposer ces phénomènes pour rendre compte des liens qui les tiennent. A partir de la liste des mouvements que nous avons démêlés - à partir des transitions statutaires dans chaque carrière indépendante (la vie professionnelle, la vie amoureuse...) - nous avons rapidement procédé à un assemblage des évolutions qui sont directement liées entre elles. Toujours sur la base des récits collectés en entretien, nous avons alors regroupé les situations qui ne font sens qu'ensemble, parce que rendre compte d'une transition dans une carrière nécessite parfois de saisir un changement de position concomitant dans une autre dimension.

Nous avons ainsi choisi de réunir les transitions statutaires qui ne pouvaient pas s'appréhender l'une sans l'autre. Certaines séquences de transitions sont donc pluridimensionnelles et font le récit de plusieurs mouvements simultanés et imbriqués dans différents contextes. Reprenons l'exemple d'Anaïs, comment comprendre son départ de chez ses parents dans le Var sans le lier à son inscription en master à l'IAE de Montpellier ? Et comment expliquer cette orientation sans, déjà, engager un premier mouvement dans la

sphère professionnelle, puisqu'il s'agit d'une formation en alternance dans une entreprise ? Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, dans le monde social c'est parfois l'interdépendance entre ses sphères d'action qui participe à déterminer la trajectoire d'un individu. Nos objets d'étude sont donc construits pour permettre l'observation de ces situations qui impliquent plusieurs dimensions.

Nous avons ainsi étiqueté toute une série de mouvements dans les positions sociales, en prenant soin de regrouper ceux qui sont directement liés au sein d'un même épisode. Les enquêtés en parlent comme des événements, des choix, des changements dans leurs parcours. Ils sont plus ou moins décidés ou contrôlés. Si nous avons pu circonscrire ces transitions de manière relativement facile dans les récits qu'en font les individus, nous cherchons aussi et surtout à rendre compte de leur sens, de leurs dynamiques et des faits sociaux qui contribuent, dans le temps, à ce que l'on passe d'une position A à une position B. Comme nous l'avons précédemment établi, ces épisodes de transitions statutaires constituent en fait de véritables processus, dont nous cherchons à reconstituer les étapes et les éléments décisifs.

Pour correctement rendre compte de ces épisodes à partir des récits qu'en font les enquêtés, nous avons alors mis à contribution des outils méthodologiques conçus pour appréhender de tels processus. Nous nous appuyons ici sur les « concepts et méthode pour l'analyse temporelle en science sociales » développés par Ariel Mendez et ses collaborateurs³²⁸. Il s'agit là d'une méthode originale permettant d'appréhender des processus très divers, jusqu'aux plus complexes impliquant divers mouvements macrosociaux, sur plusieurs époques. Comme nous allons le voir, ce système convient aussi très bien à l'analyse de nos épisodes de transition statutaire dans le cours des trajectoires individuelles.

3.1.3 Une histoire, un sentier

Au-delà des techniques de reconnaissance des éléments impliqués dans la détermination de chaque mouvement, l'ouvrage offre une méthode qui permet de mettre en avant la succession d'éléments en tant que logique contribuant à la production d'effets particuliers. En effet, nous ne cherchons pas à épuiser toutes les causes d'un changement singulier en mettant à jour l'effet de variables indépendantes. Nous nous appliquons plutôt à saisir « l'histoire »

³²⁸ A. Mendez, (dir.), *Processus. Concepts et méthode pour l'analyse temporelle en sciences sociales*, op. cit.,

qui rend possible une évolution dans les positions sociales. C'est déjà une conception du travail sociologique que nous avons évoqué au moment de définir le concept de « carrière » sociale, développé par Everett Huges³²⁹ puis par d'autres sociologues de l'école de Chicago à sa suite comme Howard Becker³³⁰.

Ces histoires doivent servir à porter au regard certains points d'analyse comparables entre les parcours, pour faire ressortir des réalités sociales plus générales que les biographies qui les supportent. Dans cette perspective, c'est aussi la reconstruction de l'ordre de l'enchaînement des événements et leur configuration, qui permettent de rendre compte de la transition d'un état à un autre. Par exemple, si Grégory et quelques amis se lancent dans la création d'une association d'anciens élèves de l'IAE, c'est parce qu'il est d'abord passé par plusieurs étapes qui ont rendu possibles pour lui la fondation d'une telle structure.

L'exégèse de cet épisode de transition, la compréhension de ce processus, implique ainsi de reconstituer chacune de ces étapes et leur succession, en remontant parfois loin dans le temps. Quelques années plus tôt lors d'un gala, c'est le directeur de sa formation en premier cycle universitaire qui confie à Grégory l'importance du réseau professionnel, une réflexion qui va dès lors l'habiter. Il part ensuite exercer pendant un an dans l'entreprise de son père avant de venir se spécialiser à l'IAE. Là, ce sont ses propres besoins de contacts auprès des diplômés de l'école, en tant que professionnel et non dans sa simple qualité d'élève, qui l'engagent alors sur la voie de la création de cette association. Une discussion entre quelques camarades et diplômés finira de les convaincre. Le repérage des éléments à l'œuvre et le marquage de l'ordre qui permet leur apparition sont donc des étapes fondamentales pour rendre intelligible un processus.

Si les auteurs ont pensé cette méthode pour décrypter une grande variété de phénomènes sociaux, notamment organisationnels, elle s'applique aussi particulièrement bien aux évolutions biographiques individuelles qui nous intéressent. Comme dans notre modèle de l'individu pluriel socialisé et disposé, cette méthode ne présuppose pas de manière théorique et générale de la rationalité des acteurs. Elle met aussi en avant une « dépendance au sentier » entre le passé des individus et les contextes présents, comme l'ont par ailleurs développé

³²⁹ E. C. Huges, « Carrières, cycles et tournants de l'existence », op. cit..

³³⁰ H. Becker, *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, op. cit.

Mustafa Emirbayer et Ann Mische³³¹. Cette méthode conçoit ainsi que les individus puissent mettre en œuvre des stratégies, des plans d'actions, mais pas tous, pas tout le temps de la même façon à chaque étape du processus, et pas toujours de manière efficace.

Chaque événement, chaque avancée dans le temps vient dessiner une réalité différente avec laquelle l'acteur doit composer. C'est une logique que l'on retrouve aussi chez les micro-historiens. Dans son étude longitudinale d'itinéraires ouvriers à Turin au début du XX^e siècle, Maurizio Gribaudi³³² conceptualise une rationalité limitée des individus. Il met l'accent sur la convergence de déterminations qui se modifient à chaque pas dans l'itinéraire. Les aspirations des acteurs, leur passé et les contraintes présentes, comme leurs relations personnelles constituent potentiellement des éléments décisifs dans le cours du processus. Comme le résume Gribaudi, « l'individu paraît donc être un acteur actif qui oriente son comportement et qui contribue, de lui-même, à modifier la réalité qui l'entoure. Mais en même temps - et ceci est l'aspect le plus important pour une analyse des aspirations dont la migration est porteuse - on voit qu'il dépend aussi étroitement du cadre des relations qu'il partage et qui évoluent autour de lui »³³³.

Pour étayer la reconstitution en histoire des processus, pour faire apparaître les éléments décisifs qui orientent les stratégies des individus et le déroulé même des événements, la méthode de l'équipe réunie autour d'Ariel Mendez offre alors un outil majeur : l'élection des ingrédients déterminants.

3.1.4 Contextes et ingrédients

Lorsque nous avons reconstruit et nommé les transitions à analyser, nous avons déjà reconnu que les sphères différentes de la vie des individus (travail, vie amoureuse, vie associative, famille...) n'étaient pas toujours séparées et qu'on ne pouvait parfois pas étudier un changement de position dans une dimension sans en saisir un autre ailleurs. De la même manière, chaque processus est susceptible d'être en partie expliqué par une situation, un événement dans une sphère de la vie qui en semble *a priori* déconnectée. Si dans un premier temps nous avons isolé chacun des processus pour pouvoir les nommer et les borner, il s'agit

³³¹ M. Emirbayer, A. Mische, « What is "agency"? », *American journal of sociology*, vol. 103, n°4, 1998, p. 962-1023.

³³² M. Gribaudi, *Itinéraires ouvriers. Espaces et groupes sociaux à Turin dans la première moitié du XX^e siècle*, op. cit.

³³³ *Ibid.*, p. 21.

au moment d'explorer leur histoire respective de ne surtout pas se priver d'aborder une quelconque dimension des biographies qui viendrait participer à son explication.

Comme le montre Michel Grossetti³³⁴ dans son approche des contingences dans les trajectoires de vie, ou encore Serge Paugam³³⁵ lorsqu'il étudie le délitement des liens sociaux qui peut affecter les chômeurs, les changements n'interviennent pas de manière circonscrite à un contexte. Par exemple, Martin Diewald et d'autres chercheurs³³⁶ ont mené une enquête pour identifier différentes façons dont la carrière professionnelle d'un individu est impactée par des éléments de sa vie de couple. Ainsi, bien qu'un épisode de transition puisse ne concerner qu'une dimension de la vie sociale (dans les études par exemple), en saisir les rouages et les dynamiques implique toujours de considérer l'effet potentiel des autres contextes. Pour rendre compte du sens de chacun des processus étudiés, il faut donc un outil qui permette d'identifier ces effets de contexte.

Dans la méthode élaborée par Ariel Mendez et ses collaborateurs³³⁷, le procédé d'élection des éléments pertinents dans l'explication du processus demeure sensible à ces possibles connexions. Le contexte général au sein duquel se déroule le processus y est en effet défini comme l'ensemble des éléments présents dans une situation. Ces éléments structurent le processus qui, en faisant émerger de nouveaux éléments, va à son tour transformer la situation, dans une « relation de co-construction mutuelle »³³⁸. Mais, on pourrait objecter que nous avons alors affaire à une infinité d'éléments pour définir le contexte. Hétérogène et entremêlant des échelles différentes, il ne peut en effet pas être défini de manière exhaustive par le chercheur qui explore le monde social.

Nous devons donc procéder à un travail de réduction du contexte et de sélection de certains éléments. La constitution du matériau d'enquête, déjà, a permis de situer l'ensemble des enquêtés dans l'environnement socioéconomique de la ville de Montpellier en 2016, un contexte que nous avons auparavant décrit. Les trajectoires étudiées peuvent aussi être appréciées au regard des modes d'entrée dans la vie adulte, de nos jours, en France, tels que

³³⁴ M. Grossetti, *Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, op. cit.

³³⁵ S. Paugam, *Le salarié de la précarité. Les nouvelles formes de l'intégration professionnelle*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000.

³³⁶ S. Pausch, M. Reimann, A-K. Abendroth, M. Diewald, « Work-life Integration of Dual-Earner Couples: Spillover, Crossover, and Accumulation of Workplace Demands and Resources within Partnerships », *Psychosociological Issues in Human Resource Management*, vol. 4, n°1, p. 70-95.

³³⁷ A. Mendez, (dir.), *Processus. Concepts et méthode pour l'analyse temporelle en sciences sociales*, op. cit.

³³⁸ *Ibid.*, p. 20.

décrits au chapitre précédent. Une fois ce cadre général, qui joue sur chacune des séquences étudiées, posé, notre analyse peut se pencher sur des éléments de contextes situés plus près des enquêtés, qui sembleraient presque relever de leurs trajectoires singulières. Nous pensons que ces environnements plus locaux sont en fait tout autant le produit de logiques sociales, et que les différences observées entre les biographies sauront alors nous éclairer sur ces mécanismes sociaux plus généraux.

Mais là encore, comment faire le tri entre la multitude d'éléments de contexte présents à un moment ou à un autre du processus ? Comme le recommande l'équipe dirigée par Ariel Mendez, nous choisissons de ne retenir et de n'étudier que les éléments qui jouent directement un rôle dans le processus. Pour les sélectionner, on les évalue sur leur pertinence. Il s'agit de ne seulement conserver que les éléments qui, s'ils n'étaient pas présents, sembleraient alors changer le déroulé et/ou l'issue du processus. On nomme ces éléments les « ingrédients ». C'est le concept-clé de cette méthode, nous allons l'utiliser pour faire ressortir plusieurs traits dans nos processus. Les ingrédients sont ainsi sélectionnés sur le modèle de la permutation, emprunté à la linguistique. Comme le résumait les auteurs, « elle consiste à imaginer la manière dont le processus se serait déroulé si cet élément n'avait pas été présent. Si le processus est significativement différent, cela signifie que cet élément est un ingrédient du processus »³³⁹.

Cet exercice implique-là nécessairement un travail d'interprétation du chercheur à partir du matériau d'enquête. Pour reprendre le cas de Grégory, nous pensons - tout comme lui - que les conseils qu'il a reçus de son directeur ont été décisifs dans le fait que, quelques années plus tard, il fonde lui-même un réseau d'anciens élèves de l'IAE. Il a bien sûr vécu une multitude d'autres expériences pendant ces années, mais nous imaginons qu'elles n'ont pas influencé de manière déterminante la création de cette structure : au vu de ses déclarations, nous ne les avons pas jugées pertinentes pour expliquer cet investissement associatif. Chaque élection d'ingrédient est ainsi testée par cette méthode et étayée au mieux par des extraits d'entretiens.

Cela nous amène à rappeler que le travail de sélection des ingrédients parmi les éléments du contexte ne se fait pas directement dans le monde social, au moment où se déroule le processus, mais bien à partir du discours rétrospectif que l'enquêté en fait. Dès lors, on ne

³³⁹ A. Mendez, (dir.), *Processus. Concepts et méthode pour l'analyse temporelle en sciences sociales*, op. cit., p. 41.

peut pas omettre que des ingrédients puissent avoir été passés sous silence par les personnes, consciemment ou non. Pour limiter cet écueil, il faut donc se remémorer ici les conditions de passation des entretiens. En employant une grille de question adaptée, dans le cadre d'un environnement de confiance, nous avons incité les enquêtés à s'appliquer dans la mise en récit de faits et de pratiques précises.

Ensuite, c'est aussi notre rôle d'interprétation que de pouvoir reconnaître la présence d'un ingrédient dans un processus là où l'enquêté ne le voit pas, à l'inverse nous pouvons refuser la présence déclarée décisive d'un élément qui nous, nous semble seulement secondaire. Nous nous appuyons alors sur d'autres parties du discours pour faire ressortir un point qui apparaît majeur dans le déroulé d'un processus. Nous y associons aussi les connaissances offertes par la littérature sociologique, en particulier celle qui témoigne déjà des différences entre les milieux sociaux, dans les modes d'entrées dans la vie adulte, pour resituer les expériences dans un cadre qui nous permette de juger de la pertinence ou non d'un élément. Là encore la méthode de la permutation est employée pour juger de la valeur de ces ingrédients qui ne sont pas apparus directement dans les discours.

Par exemple, Christophe ne cite pas ses parents, ni dans les motivations ni dans les événements qui l'ont conduit à créer sa propre *start-up*. Ceux-ci, militants de gauche, l'auraient même quelque peu freiné en diffusant pendant les repas de famille une mauvaise image des patrons. Pourtant, ailleurs dans l'entretien, il les remercie du soutien financier qu'ils lui apportent tous les mois en attendant que son affaire démarre. Dans le portrait qu'il fait de son père, il souligne aussi l'admiration qu'il a toujours eu pour les aptitudes de cet homme à diriger une équipe (son père est cadre à la régie des transports de la ville). « Soutien financier » et « modèle paternel dans la compétence à diriger » sont ainsi deux ingrédients que nous pensons indispensables au déroulé du processus qui conduit Christophe à fonder son entreprise. Même s'il ne les cite pas comme tels, nous choisissons de les faire figurer aux côtés des autres dans l'analyse.

A l'inverse, Christophe a insisté sur le fait que « la vie tranquille » en entreprise ne l'intéressait pas. Selon lui, sa volonté de ne pas s'assoupir dans une position professionnelle trop confortable a été déterminante dans son choix de fonder une *start-up*. Pourtant, lui-même reconnaît plus loin que, si l'entreprise qui devait l'embaucher en Contrat à durée indéterminée (CDI) à l'issue de son stage n'avait pas manqué à sa parole, il serait très certainement salarié de cet établissement à l'heure actuelle, et non pas entrepreneur. Même s'il l'invoque, nous

n'avons donc pas retenu l'élément « rejet du confort salarial » comme constituant un ingrédient pertinent.

Ces éléments d'interprétation n'enlèvent bien sûr rien au fait que les enquêtés se soient souvent montrés motivés pour réaliser un travail de rétrospective et d'introspection pas toujours évident, en recherchant avec nous de manière appliquée des éléments décisifs dans leur trajectoire. La grande majorité des ingrédients ont ainsi été nommés avec eux. Mais comme tous les acteurs, ils sont immergés dans le monde social et ne peuvent être conscients de tous les déterminismes qui ont participé à aiguiller leur trajectoire dans un processus ou dans un autre. Parfois, la mise en discours permet justement de faire émerger des ingrédients qui ne leur étaient pas apparus consciemment jusque-là.

Par exemple Brahim aborde une première fois le moment de son orientation à la fin du lycée : le principal de son établissement lui a proposé de postuler pour intégrer une classe préparatoire aux Hautes Etudes Commerciales (HEC) mais il a finalement préféré candidater pour un BTS dans le Management des Unités Commerciales (MUC). Il nous explique son choix d'alors par le refus d'endetter ses parents en se lançant dans de longues études. Ce n'est qu'en fin d'entretien que Brahim revient sur cet épisode, après que nous ayons longuement discuté de la suite de son parcours et de son adaptation tourmentée à un monde entrepreneurial éloigné de ses origines populaires (il est aujourd'hui fondateur de deux *start-up*). Cette fois, il met plutôt en lumière la peur de s'aventurer dans un univers alors trop étranger pour lui et la plus grande commodité qu'il a eu à rejoindre une classe située dans le bâtiment-même de son ancien lycée, au plus proche de ses camarades : deux ingrédients qui sont ainsi retenus.

Malgré tout ce travail d'objectivation, notre analyse reste cependant confinée dans le domaine de la présomption. C'est là le lot de toute investigation dans le monde social, comme le fait apparaître Jean-Claude Passeron³⁴⁰ dans ses réflexions épistémologiques. En décalage avec les productions des sciences expérimentales, nos résultats sont alors limités à un champ de validité spécifique, que l'on établit notamment en prenant soin de détailler toute la construction des outils de travail et la façon dont on les utilise. Au cours de l'analyse, nous chercherons à préciser, à plusieurs moments, comment s'est fait le travail d'interprétation. Nous reviendrons notamment sur la fabrication effective de plusieurs séquences et sur le procédé d'élection et de catégorisation de chaque ingrédient.

³⁴⁰ J-C Passeron, *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, op. cit.

En mobilisant le concept d' « ingrédient », nous avons ainsi fait le tri entre les éléments pertinents ou non, en prenant soin d'aller questionner les principales dimensions de la vie de l'enquêté et en allant aussi chercher des explications au-delà des réponses avancées. Pour chaque situation, nous avons stabilisé une liste d'ingrédients issus de contextes variés, agissant à des échelles différentes, qui nous servent à raconter l'histoire de chaque processus. Ce travail en amont nous permettra ensuite dans l'analyse de nous pencher sur ce que révèlent les différents types d'ingrédients, leur classification en tant que ressources ou contraintes, et leurs différentes configurations. Pour cela, la méthode que nous empruntons déploie aussi d'autres outils, dont il nous faut maintenant préciser l'usage que nous en faisons ici.

3.1.5 Séquences et moteurs

Pour pouvoir penser l'enchaînement des différents ingrédients, les auteurs de l'ouvrage « Processus »³⁴¹, proposent un autre outil-clé, la séquence. Elle est conceptualisée comme une unité au sein de laquelle différents ingrédients font sens ensemble. Des processus complexes peuvent en effet s'étendre dans le temps, décrire plusieurs évolutions aux effets différents, plusieurs phases au sein desquelles un même ingrédient est tantôt décisif, tantôt négligeable. Pensée pour analyser de tels processus, la méthode permet alors de découper le phénomène étudié en plusieurs séquences, plusieurs configurations d'ingrédients qui s'imbriquent dans une unité de temps. Chaque séquence constitue en soi un processus plus modeste, mais ce dernier terme est là réservé pour décrire le mouvement plus général qui englobe les différents segments, les différentes séquences. Dans notre recherche, nous pouvons ainsi distinguer le processus de la jeunesse, qui raconte l'évolution d'un acteur vers les positions sociales de l'âge adulte, des épisodes de transitions statutaires, qui constituent chacun une séquence dans le cours de sa trajectoire de jeunesse.

Au-delà de cette distinction d'échelle, la séquence est un concept qui nous permet de penser l'ordre dans lequel surviennent les éléments pertinents dans un épisode de la vie. Elle contribue aussi à décrire leurs interactions, leurs combinaisons, pour rendre intelligible la dynamique interne de ce processus plus réduit. Pour nous, cet outil nous aide en fait à clarifier les étapes et à véritablement reconstituer l'histoire que l'on veut raconter. Penser un épisode

³⁴¹ A. Mendez, (dir.), *Processus. Concepts et méthode pour l'analyse temporelle en sciences sociales*, op. cit.

de transition statutaire comme une séquence nous permet de faire apparaître les différents ingrédients dans le temps et de montrer que c'est bien leur émergence dans un certain ordre qui permet à d'autres éléments de survenir, modifiant ainsi le processus jusqu'à sa configuration finale. Une séquence est ainsi caractérisée par sa cohérence interne, tous les ingrédients y sont spécifiquement articulés et participent à faire transiter d'une position sociale à une autre.

Enfin, la méthode proposée par l'équipe d'Ariel Mendez a recours au concept du moteur. Il y est défini comme le mécanisme complexe entraînant le mouvement des ingrédients et leurs assemblages au cours du temps. En effet l'enchaînement des ingrédients le long de l'histoire du processus que l'on raconte ne peut être compris par de simples liens de cause à effet entre les éléments pertinents du contexte, à l'image de dominos tombant l'un après l'autre. Le chercheur a aussi besoin, pour rendre intelligible le processus social analysé, de rendre visible le mouvement qu'il étudie.

Les ingrédients n'ont parfois de sens qu'au regard des moteurs qui les provoquent ou qui les imposent. Cela est particulièrement vrai dans notre cas, puisque nous nous penchons sur des trajectoires individuelles. Qu'est-ce qui met en mouvement l'acteur social dans une séquence ? Qu'est-ce qui anime ce changement dans sa biographie ? Les raisons peuvent être multiples, voire contradictoires. Est-ce que l'individu suit un chemin typique qu'on lui a inculqué ou imposé ? S'est-il fixé un objectif à partir duquel il faut comprendre ses choix ? S'agit-il d'une adaptation à un nouveau contexte ? Ou encore, l'enquêté fait-il face à un événement qui le pousse à réagir ? Il nous faut alors préciser là les motivations de l'individu en situation, ou les forces extérieures à lui (l'action d'institution, de relations personnelles...) qui l'entraînent dans une certaine direction. Ainsi, chaque séquence est affublée d'au moins un moteur qui vient parachever sa construction méthodologique, avant de pouvoir les comparer et les analyser au prochain chapitre.

Par exemple, lorsque Clarisse décide de s'inscrire en master d'école de commerce, il n'est pas possible de saisir cette séquence sans comprendre le fait que, ce qui l'anime à ce moment-là, c'est la poursuite d'un chemin balisé depuis longtemps. Clarisse est la fille aînée, partie pour étudier en métropole. Ses parents, ouvriers à la Réunion, ont en quelque sorte « investi » sur son avenir. Les ingrédients qui nourrissent cette séquence sont donc à apprécier depuis ce point de vue. Les choix de la formation et de l'école de Montpellier se font en fonction de plusieurs ingrédients. Parmi eux, les conseils d'un professeur et une rencontre sur le stand

d'un « salon étudiant ». Mais c'est bien ce moteur qui guide ses évolutions et qui confère aux ingrédients leur portée. La même rencontre sur le même stand n'a pas le même effet dans la vie d'un individu animé par d'autres moteurs, ni même dans l'existence de Clarisse à d'autres époques de sa trajectoire.

Parfois, les transitions statutaires que nous étudions sont dédoublées d'un changement dans les moteurs, qui participe à l'intelligibilité du processus. Quand Clarisse abandonne finalement l'école de commerce au bout de quelques mois (elle n'a pas trouvé d'entreprise en alternance pour financer sa formation), elle renonce en même temps à la poursuite d'un programme identifié. Le moteur change au cours de la séquence. Clarisse s'adapte et envisage désormais cet arrêt dans la scolarité comme une chance d'aller acquérir une expérience professionnelle, avant d'éventuellement de reprendre d'autres études l'an prochain. Les ingrédients suivant cette perte du statut d'étudiant sont à apprécier au regard de ce nouveau moteur.

Les moteurs viennent donc caractériser l'orientation des processus étudiés. S'ils n'apparaissent pas de manière centrale dans notre analyse, ils nous sont cependant nécessaires pour interpréter les mouvements et le sens des ingrédients. Ils nous permettent d'apprécier les éléments décisifs en tant que ressources ou contraintes pour l'acteur. Ce sont principalement les ingrédients qui vont être « passés au gril » dans l'analyse. C'est la comparaison de leurs types et de leurs différentes combinaisons qui vont témoigner des différences sociales que nous souhaitons porter au regard. Mais pour les étiqueter convenablement, l'identification des moteurs de chaque séquence se sera avérée indispensable.

A partir du matériau constitué en entretien, et au regard de notre volonté de saisir les modes d'entrée dans la vie adulte, nous avons donc procédé à l'objectivation de toute une collection de séquences de transitions statutaires dans les parcours de plusieurs jeunes. Nous avons commencé par identifier et isoler dans leurs discours des situations, des événements et des épisodes qui racontent la transition d'une position sociale à une autre. Ces séquences ont ensuite été nommées et bornées. Afin d'opérer à la mise en intelligibilité de chaque mouvement, nous avons mobilisé plusieurs concepts méthodologiques. Les ingrédients ont ainsi été reconnus et élus comme les éléments pertinents dans chaque séquence. L'ordre d'enchaînement et les interactions entre ces ingrédients ont ensuite été identifiés comme des éléments à recomposer pour donner à voir la configuration particulière de chaque épisode.

Les moteurs qui animent chaque transition ont enfin été mis en avant comme des outils nous permettant d'apprécier correctement l'orientation du processus et la coloration des différents ingrédients en présence.

Nos objets de recherche ainsi construits, nous allons pouvoir nous atteler, dès le prochain chapitre, à décortiquer, comparer et caractériser l'ensemble des séquences de transition statutaires, pour révéler les différentes logiques sociales qui traversent ces segments des trajectoires. C'est à ce moment-là que sera notamment appréhendée l'influence des relations personnelles sur le parcours de vie. Pour cela, nous aurons néanmoins besoin d'avoir procédé à l'objectivation du réseau de connaissances personnel évoluant autour de chaque enquêté.

3.2 Reconstituer le réseau de connaissances personnel

Remémorons-nous là encore un de nos objectifs de recherche : nous nous intéressons aux rôles que jouent les relations personnelles dans les parcours d'entrée dans la vie adulte. Notre analyse souhaite rendre compte précisément des façons dont les liens noués par les individus interviennent dans leur trajectoire, à chaque évolution dans leurs positions sociales. Pour cela, nous avons reconstitué les séquences de transitions majeures qui ont marquées la vie de nos enquêtés, de leur sortie du lycée jusqu'à aujourd'hui, dans les contextes des études, du travail, de leurs engagements associatifs et de leur vie sentimentale. Pour compléter notre « boîte à outils » et mener à bien notre analyse, nous avons aussi besoin de construire d'autres objets nous permettant, eux, d'éclairer l'environnement relationnel de chaque personne. En entretien, nous avons ainsi demandé à nos enquêtés de décrire un à un les individus qui constituent leur entourage : les attributs personnels, l'histoire et la qualité de chaque relation ont été notés. Nous avons aussi répertorié les liens qui unissent entre-elles ces personnes, pour comprendre comment elles « entourent » l'individu et comment des portes s'ouvrent ou se ferment par leur intermédiaire. A partir de ces informations produites en entretien, nous cherchons maintenant à modéliser le réseau personnel de chaque enquêté.

3.2.1 Les relations personnelles

Identifier des relations personnelles peut paraître *a priori* plus aisé que de reconstituer des séquences entières dans les trajectoires. Lorsqu'un enquêté nous parle de son meilleur ami par exemple, il semble évident que nous avons repéré une relation, qu'il nous suffit alors de

référencer. Mais là-encore, il nous faut transformer ces matériaux produits en entretien - qui sont des échos à des expériences véritables éprouvées dans le monde social - en objets sociologiques bien définis, manipulables, afin d'être analysés et comparés. Le « meilleur ami », pour reprendre notre exemple, implique un lien particulier pour les protagonistes, dans les activités et dans les discussions partagées, dans la coloration affective de la relation, dans son intensité et dans les rôles attendus. Ce lien est distingué de tous les autres et, dans notre analyse, nous souhaitons conserver ces variations qui nous semblent pertinentes pour rendre intelligible l'action des relations personnelles et mieux saisir les expériences vécues. Les relations ont donc quelque chose en commun tout en portant entre elles des différences. Lorsque nous commençons à caractériser les liens de la sorte, nous ébauchons en fait les premiers contours de ce qui constitue nos objets « relations », construites à partir des discours tenues par les individus sur leurs véritables relations.

Avant même de modeler nos objets, il nous faut en effet nous demander ce qu'on entend précisément par « relation ». Dans le sens commun, dans les expériences quotidiennes de la vie sociale, le terme peut satisfaire à la qualification de très nombreux liens, dans une grande variété de situations d'interaction qu'il nous faut distinguer. Dans la pratique même de la discipline sociologique, le terme peut aussi renvoyer à toute une variété de liaisons. Les liens sociaux qui unissent les individus sont de multiples sortes.

Nous l'avons déjà évoqué dans le chapitre précédent, les individus existent et évoluent au sein d'un tissu social constitué de leurs relations les plus proches jusqu'aux plus éloignées, ensembles ils forment des configurations qui, selon l'échelle à laquelle on observe les liens, peuvent réunir les hommes, les institutions, la société toute entière. Ces connexions sont déjà des relations : elles impliquent des rôles que les personnes tiennent les unes par rapport aux autres, dans des collectifs plus ou moins formels qui contribuent à les situer et qui participent à définir qui ils sont. Aussi, un électeur dans une commune est en relation avec son maire, même s'ils ne se sont jamais rencontrés. Leur position respective dépend de ce que le premier a voté, de ce que le second décide pour sa ville et de ce que chacun reconnaît comme pouvoir sur l'autre. C'est aussi le cas du constructeur qui réalisera la nouvelle route décidée par le maire, du travailleur qui viendra ensuite nettoyer cette chaussée tous les matins et du policier qui y assurera la bonne circulation des véhicules. Sans se connaître, ils sont tous pris dans des relations d'interdépendances qui influencent la destinée des uns et des autres. Pour autant ce

ne sont pas ces relations dont nous souhaitons ici saisir les effets, car il n'y a pas de fréquentation directe.

En rapprochant notre focale d'observation, nous pouvons concentrer notre regard sur les relations directes. Mais là-encore, les liens sont très nombreux et leurs effets considérablement variés. Non seulement les individus existent dans le tissu social d'interdépendances mais ils s'y déplacent. Il leur est reconnu un statut différent selon les contextes, selon les moments de la journée, selon la période de leur vie. Ce sont d'ailleurs ces derniers déplacements, ces épisodes de transitions entre deux positions dans le monde social, que nos séquences de transition statutaire permettent d'observer. Les individus évoluent donc toujours au contact direct de nombreuses autres personnes, fréquentées pendant leur journée, pendant leur carrière scolaire, professionnelle, au gré de leurs évolutions dans les positions familiales de leur naissance à leur mort. Au long d'une vie, ils rencontrent ainsi une variété d'êtres humains considérable. Pour autant, tous ne constituent pas les relations particulières dont nous voulons saisir l'influence.

La grande majorité des interactions sont furtives, éphémères et limitées : elles reposent sur les interdépendances qui lient les individus, sur la fréquentation commune d'un même lieu, d'une même institution et sur les statuts sociaux que les uns et les autres se reconnaissent. Au moment de payer en caisse à la sortie d'un magasin par exemple, un consommateur rencontre directement la caissière, pourtant leur relation reste encadrée par les rôles que chacun occupe dans cette situation spécifique, comme par des règles de politesse plus générales. Ils n'ont pas besoin de se connaître, et peut-être ne se recroiseront ils plus jamais. Nombre de relations directes se situent ainsi sur un registre impersonnel. Elles affectent les trajectoires des uns et des autres, mais elles diffèrent des phénomènes particuliers que nous souhaitons étudier.

En resserrant une fois de plus notre focale d'observation, nous dirigeons alors notre regard vers les relations qui impliquent des fréquentations directes, répétées et des échanges mobilisant une reconnaissance réciproque entre les acteurs. A ce niveau, nous adoptons la définition du terme « relation » qui est traditionnellement employée dans l'analyse des réseaux sociaux. D'autres champs de la sociologie décrivent avec précision l'impact sur les trajectoires individuelles d'autres relations d'interdépendance, celles indirectes ou

impersonnelles. Les analyses de Pierre Bourdieu³⁴² par exemple détaillent comment les agents en position de domination imposent leurs productions culturelles et symboliques comme œuvres légitimes à l'ensemble de la société. Les études de Erving Goffman³⁴³ de leur côté dépeignent avec finesse les interactions éphémères entre « anonymes » et les codes sociaux singuliers qui les régissent. L'analyse des réseaux sociaux nous permet quant à elle d'aborder le niveau particulier des relations qui nous intéresse : celles qui se répètent, entre individus qui se connaissent mutuellement. Nous pouvons les qualifier de relations personnelles : ce sont tous des liens spécifiques pour les deux protagonistes, même à un niveau très sommaire de reconnaissance, ils dépassent la simple interaction et ils s'inscrivent dans la durée.

Mais-là encore, il nous faut préciser de qui nous parlons, car cette définition peut toujours englober un grand nombre de personnes. Certaines analyses de réseaux sociaux choisissent par exemple pour critère d'identification la seule connaissance mutuelle du nom. Cette condition minimale permet de répertorier en moyenne autour de 5000 noms connus au cours d'une vie, selon Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti³⁴⁴. Si on ne sélectionne que les personnes que l'on connaît suffisamment pour leur demander un service, le nombre de relations s'élève encore à 200 (tel que détaillé dans une enquête de Harvey Bernard et Peter Killworth³⁴⁵). Les enquêtes sur les réseaux personnels obtiennent en moyenne entre 15 et 30 relations, selon que la liste de noms soit constituée en interrogeant les modes de rencontres et d'échanges (comme dans les enquêtes de Claude Fischer³⁴⁶ et Michel Grossetti³⁴⁷) ou bien en questionnant des contextes de vie (comme dans l'enquête de Claire Bidart³⁴⁸). Si l'on ne se concentre que sur les confidents, ces proches qui nous connaissent dans notre intimité, jusque dans nos problèmes de santé ou nos incertitudes sentimentales, le nombre de relations tombe alors à 2 ou 3 (comme dans l'enquête d'Alexis Ferrand³⁴⁹).

La définition demande donc à être précisée, la focale d'observation doit être ouverte à la bonne longueur pour correspondre au phénomène que nous souhaitons observer. Répétons-

³⁴² P. Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, col. Le sens commun, 1979.

³⁴³ E. Goffman, *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, col. Le sens commun, 1974.

³⁴⁴ C. Bidart, A. Degenne, M. Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, op. cit.

³⁴⁵ P. Killworth, H. Bernard, « The reverse small-world experiment », *Social Networks*, vol. 1, n°2, 1978, p. 159-192.

³⁴⁶ C. Fischer, *To dwell among friends*, op. cit.

³⁴⁷ M. Grossetti, « Where do social relations come from ? A study of personal networks in the Toulouse area of France », op. cit.

³⁴⁸ C. Bidart, D. Lavenue, « Evolutions of personal networks and life events », *Social Networks*, vol. 27, n°4, 2005, p. 359-376.

³⁴⁹ A. Ferrand, *Confidents. Une analyse structurale de réseaux sociaux*, op. cit.

nous : nous souhaitons connaître l'effet sur les trajectoires des relations personnelles, celles qui mobilisent en interaction plus que les seuls rôles sociaux attendus en situation, celles qui nécessitent, dans l'entretien des échanges, la reconnaissance mutuelle des protagonistes. Nous voulons saisir l'influence des relations qui, parce qu'elles reposent sur un lien particulier qui lie les personnes dans leur individualité, va permettre un transfert de ressources décisives sur les trajectoires.

Pour nous aider à saisir les contours de ces relations personnelles, prenons l'exemple des multiples personnes fréquentées par Fatou, une de nos enquêtées, le jour-même de notre entretien. Ses rencontres vont nous permettre de progressivement circonscrire les propriétés des liens qui nous intéressent. La jeune femme de 20 ans s'est réveillée ce matin-là au domicile familial, où elle habite avec sa mère Myriam et ses petits frères, Emir et Akram. Voici trois liaisons qui sont des relations personnelles : les protagonistes sont reliés entre eux par des liens de parenté, ils se connaissent très bien car ils vivent sous le même toit, leurs échanges s'appuient sur les images particulières que chacun a construit des autres au fil de la répétition de leurs interactions. Ils sont irremplaçables, on ne peut pas les substituer par d'autres personnes qui joueraient le même rôle, installés dans les mêmes positions. De par leur caractère unique, en termes de fréquentation, de durée et d'intensité affective, les liens familiaux proches vont particulièrement retenir notre attention. Des parents, frères et sœurs sont ainsi mentionnés dans la liste de relations de chacun de nos enquêtés. Leur pouvoir d'influence sur les trajectoires sera spécialement scruté.

Après avoir pris son petit-déjeuner, Fatou part pour les locaux de la Mission locale à Port-Marianne. Elle est inscrite là-bas dans un dispositif intensif de suivi personnalisé, la « Garantie Jeunes », mise en place à destination de personnes « en grande vulnérabilité sur le marché du travail »³⁵⁰ en vue de favoriser leur insertion sociale. Originaire des classes populaires, Fatou cherche un emploi depuis qu'elle a arrêté l'université en première année de licence, elle a un bac professionnel gestion-administration. Ce dispositif implique qu'elle se rende quotidiennement à Port-Marianne, alors qu'elle réside dans le quartier de la Mosson, de l'autre côté de la ville.

Ce matin, elle ne peut exceptionnellement pas utiliser la voiture de sa mère, qui en a déjà besoin, et donc emprunte les transports en commun. Elle échange un cordial « bonjour » avec

³⁵⁰ Tel que le dispositif est présenté à l'adresse <http://www.gouvernement.fr/action/la-garantie-jeunes>, (consulté le 15 mai 2017).

le conducteur puis va s'asseoir au fond du bus. S'agit-il d'une relation personnelle ? Non, leur interaction a eu lieu parce que le chauffeur est employé par la compagnie des transports de Montpellier et qu'aujourd'hui Fatou en est cliente. Dans leur échange, ils ont respectés les règles de politesse attendus mais ils ne sont pas sortis des rôles qu'exige cette situation. Peut-être ne se reverront-ils plus. Il en est de même pour les autres utilisateurs de l'autobus. En chemin, elle échange des messages avec Imen, son amie depuis le collège. Depuis que celle-ci s'est mariée, elle a quitté la région et elles ne se voient plus désormais qu'une à deux fois par an. Pour autant leurs échanges à distance restent soutenus et il s'agit bien d'une relation personnelle entre les deux jeunes femmes.

En arrivant dans l'immeuble qui abrite les locaux de la Mission locale, elle salue la femme de ménage dans le hall, elles échangent un sourire puis elle s'engouffre dans l'ascenseur. A-t-on affaire à une relation personnelle ? La question peut se poser puisque les deux femmes se sont reconnues, Fatou la croise quasiment tous les jours. Mais cette condition est insuffisante : elles ne connaissent certainement pas le nom l'une de l'autre et, surtout, leurs échanges ne mobilisent pas leurs interactions passées. Peut-être que leur lien se développera dans l'avenir, à la faveur d'un événement particulier, ou peut-être qu'elles en resteront toujours à ces échanges de courtoisie.

En atteignant l'étage de la Mission locale, Fatou retrouve sa conseillère. Au début de leur histoire, leur relation n'était pas personnelle, il s'agissait simplement d'interactions entre une professionnelle du monde social et la bénéficiaire d'un service public. Mais avec le temps et la répétition des échanges, il s'est cristallisé quelque chose de supplémentaire qui habille le lien d'un caractère singulier, au-delà du seul objectif d'insertion professionnelle. Ainsi la conseillère questionne Fatou sur son week-end et sur la scolarité de ses petits frères, en faisant référence à leurs échanges passés : leur relation est personnalisée. Même si la jeune femme ne connaît pas grand-chose sur la vie privée de sa conseillère, elle lui reconnaît une place particulière dans son entourage : il s'agit bien d'une relation personnelle. Les relations n'ont pas forcément besoin d'être équilibrées tant qu'elles partagent un minimum de reconnaissance mutuelle. Ainsi un individu peut par exemple être qualifié de meilleur ami quand en retour ce dernier ne reconnaît en l'autre qu'une amitié plus ordinaire.

Fatou se rend ensuite en salle informatique pour effectuer des recherches d'emploi. Là elle retrouve d'autres jeunes bénéficiaires du dispositif. Il y a notamment Fara et Stéphanie, avec qui elle a déjà discuté en de précédentes occasions. Elles ne se rencontrent jamais en dehors

de la Mission locale, mais elle connaît leurs prénoms, leur quartier de résidence, les grandes lignes de leur projet professionnel. Leur lien est sommaire mais il existe, ce sont bien des relations personnelles. Aujourd'hui il y a aussi un autre garçon qu'elle n'a jamais vu, ce n'est bien sûr pas une relation qui nous intéresse. Enfin il y a Jérôme, un jeune homme qu'elle n'apprécie pas car elle a parfois l'impression qu'il la drague. Elle ne se gêne d'ailleurs pas pour lui manifester son désintérêt. Même si leurs échanges sont plutôt tendus, il s'agit pourtant bien d'une relation personnelle : la jeune femme sera amenée à recroiser Jérôme et leurs échanges intègrent leur histoire commune.

Fatou confectionne son curriculum vitae sur traitement de texte et postule à une offre d'emploi sur internet. Pendant ce temps-là, elle est en relation indirecte avec les concepteurs de ce logiciel. Des analyses de réseaux peuvent ainsi constituer des chaînes des relations qui impliquent des objets et d'autres protagonistes non-humains. Ce ne sont pas non plus des relations qui nous intéressent. Il en va de même avec les autres bénéficiaires de ce dispositif de la Mission locale à travers la France (elle est en relation avec eux car ils occupent la même place dans cette structure d'accueil) et avec les personnes ayant aussi répondu à l'annonce en ligne (elle est concurrence avec eux pour le même poste) : ce sont des relations indirectes qui ne nous intéressent pas.

En fin de matinée, j'arrive à la Mission locale, je me présente aux utilisateurs de la salle informatique et Fatou accepte de réaliser un entretien sociologique dans le cadre de la réalisation de ma thèse. La situation est particulière car, en une heure et demie de discussion, j'ai l'occasion d'emmagasiner de nombreuses connaissances à son sujet. Elle aussi en apprend un peu sur moi (il s'avère que son petit frère a été élève dans l'établissement scolaire où j'ai travaillé). Pourtant, il ne s'agit pas d'une relation personnelle puisque cet échange a un caractère unique et que nous ne serons pas emmenés à nous revoir. En partant, Fatou m'informe qu'elle va maintenant rejoindre Yamina, une amie d'enfance qui vient déjeuner avec elle dans un snack à proximité de la Mission locale. Si les deux jeunes femmes se sont rencontrées à l'école primaire, leur lien est aujourd'hui totalement déconnecté de ce contexte et des rôles d'élèves qu'elles y jouaient. Leur lien repose au contraire sur le partage de nombreuses discussions, des activités variées (déjeuners, rencontres dans la famille de l'une et de l'autre, sorties dans les magasins du centre-ville...) au cours desquelles s'échangent aussi des ressources (entraide dans la recherche d'emploi) qui en font une relation personnelle ancrée et durable, que Fatou porte particulièrement dans son cœur.

Pour constituer une relation personnelle, il se dégage ainsi plusieurs éléments fondamentaux :

- Les deux protagonistes doivent se reconnaître mutuellement. Ils connaissent souvent le nom de l'autre, au moins son visage, ils savent qualifier le lien qui les unit. Les relations personnelles impliquent une connaissance réciproque.
- Les interactions doivent être marquées par une certaine répétition et non pas se limiter à un ou des échanges éphémères, pensés sans suite. Les relations personnelles s'inscrivent dans la durée.
- Les échanges doivent être constitués autour des rencontres précédentes et y faire référence dans la tenue des interactions présentes. Les relations personnelles sont construites et ont une histoire.
- Les échanges sont toujours teintés d'une coloration affective, même négative. Les relations personnelles engagent un minimum les protagonistes dans des rapports émotionnels.

Maintenant que nous avons bien défini les caractéristiques des relations personnelles qui nous intéressent, attelons-nous à les retrouver dans les discours des enquêtés.

3.2.2 Une liste de liens forts

Reconnaissance mutuelle, répétition des interactions, histoire commune et engagement affectif minimal constituent ainsi les attributs des relations personnelles dont il nous importe de saisir l'influence sur les trajectoires individuelles. Ainsi équipé nous commençons à mieux distinguer quels vont être les liens concernés : les membres de la famille, l'éventuel conjoint, les amis proches, mais aussi des collègues de travail, des voisins, des copains, ou encore certains membres des associations et autres collectifs que l'on fréquente ou que l'on a fréquenté. Mais même avec une telle définition, le nombre de contact à étudier peut encore être considérable. Si toutes ces relations nous intéressent, pour des raisons de faisabilité nous n'allons pas être capable de toutes les répertorier et de toutes les documenter.

Quelles relations personnelles allons-nous alors sélectionner en particulier ? La définition de notre objet laisse apparaître des différences d'intensité entre les différents liens. Parfois, les protagonistes ont multipliés les échanges jusqu'à construire des rôles très spécifiques l'un pour l'autre, qui fait l'unicité de leur relation. Ces relations les plus personnalisées apparaissent comme les plus fortes, les plus importantes dans la vie des enquêtés. Parce qu'elles nécessitent plus de spécificités, de personnalisation et d'engagement, elles sont aussi moins nombreuses, elles semblent plus durables. Leur dénombrement et leur observation semble mieux adapté à la quantité de données que l'on peut raisonnablement recueillir le temps d'un entretien. Si notre focale d'analyse embrasse l'ensemble des relations personnelles, notre focale de recueil des données et de constitution d'outils d'analyse se resserre alors plus particulièrement autour des relations personnelles les plus importantes. Reste alors à définir le bon degré de force du lien, pour constituer une liste de relation adaptée, permettant d'examiner de manière satisfaisante l'environnement relationnel de chaque enquêté.

Comment distinguer les liens les plus intenses des liens plus faibles ? Mark Granovetter³⁵¹ définit la force du lien comme «une combinaison (probablement linéaire) de la quantité de temps, de l'intensité émotionnelle, de l'intimité (confiance mutuelle) et des services réciproques qui caractérisent un lien »³⁵². Il suffirait alors de repérer, parmi les relations des enquêtés, celles qui répondent à ces critères. Mais il s'agit en fait de variables relativement indépendantes. La fréquence des rencontres par exemple est parfois déconnectée de l'intensité émotionnelle associée à un même lien. Comme le montrent Claude Fischer³⁵³ mais aussi en France Pierre-Alain Mercier, Chantal De Gournay et Zbigniew Smoreda³⁵⁴, les liens chargés d'affectivité sont ceux qui résistent le mieux à l'éloignement géographique des protagonistes. Un cousin préféré ou un ami de longue date peuvent ainsi constituer des liens qui demeurent forts même s'ils ne sont fréquentés que très rarement. De même, intimité et services ne sont pas toujours liés : il existe des relations auxquelles on se confie sans rien demander, tandis que d'autres liens qui peuvent fournir des ressources même s'ils sont moins familiers.

³⁵¹ M. Granovetter, « The Strength of Weak Ties », *American Journal of Sociology*, vol. 78, 1973, p. 1360-1380.,

³⁵² Ibid., p. 1361 (traduction personnelle).

³⁵³ C. Fischer, *To dwell among friends*, op. cit.

³⁵⁴ P-A. Mercier, C. De Gournay, Z. Smoreda, « Si loin, si proches. Liens et communications à l'épreuve du déménagement », *Réseaux*, vol. 115, n°5, 2002, p. 121-150.

Nous avons donc pris le parti de développer notre propre conception de ce qui constitue un lien « fort », en opérant à un tri spécifique dans la multitude de relations personnelles évoqué par chaque enquêté. Pour cela il nous a d'abord fallu constituer, dès la passation de l'entretien, une liste étendue de liens personnels, en posant des questions « générateurs de noms » :

- Dans un premier temps, nous avons posé directement à chaque enquêté cette même question : « Quelles sont les personnes importantes pour toi, aujourd'hui dans ta vie ? ». Ceux-ci ont généralement cités quelques noms, entre 1 et 12 (l'évocation de nombreux frères et sœurs a pu encore faire grossir ce chiffre). Souvent, les enquêtés ont cité leurs parents, leurs amis les plus proches et parfois quelques relations professionnelles particulièrement déterminantes dans leur carrière. Certains de ces liens sont apparus comme fréquentés rarement.

Nous aurions pu aussi tenter de déterminer l'intensité des liens en jugeant la coloration affective, la fréquence des rencontres ou encore en interrogeant les degrés de connaissances mutuelles et de confidences. Outre que ces méthodes eurent été fastidieuses et incertaines, il nous a semblé plus efficace de repérer d'abord les relations personnelles que l'enquêté juge lui-même importantes. Nous avons aussi pris soin de questionner les motivations derrière l'expression de chaque lien. Une première liste de relations entourant chaque individu a ainsi été constituée.

- Dans un second temps, nous avons ensuite interrogé les enquêtés sur les personnes qu'elles sont amenées à fréquenter au travers des activités de leur vie sociale : dans leur entreprise (ou à la Mission locale), dans leurs engagements associatifs, dans leurs temps de loisirs... Cela s'est traduit par des questions du type « Quelles sont les personnes que tu fréquentes régulièrement dans ton travail ? » Nous avons là posé des questions évoquant un par un les contextes d'activité, tel que le propose une méthode développée par Claire Bidart avec Johanne Charbonneau³⁵⁵.

Les noms de plus nombreux collègues, copains, connaissances ont ainsi été collectés. Souvent, des relations déjà identifiées dans le premier temps ont de nouveau été

³⁵⁵ C. Bidart, J. Charbonneau, « How to Generate Personal Networks: Issues and Tools for a Sociological Perspective », *Field Methods*, vol. 23, n°3, 2011, p. 266-86.

citées, au côté de ces autres liens moins « importants ». Parfois, des relations fréquentées dans un contexte, par exemple au travail, sont réapparues comme étant également fréquentées dans d'autres moments, par exemple lors de sorties entre amis. Nous avons poursuivi ce travail de collecte de noms au travers d'autres questions portant sur les éventuelles relations conflictuelles et celles entretenues à distance. Enfin nous avons révisé ce répertoire pour y ajouter les relations notables, amis, membres de la famille, que l'enquêté a aussi souhaité faire figurer. Une seconde liste de relations, plus conséquente, faisant parfois apparaître plus d'une cinquantaine de noms, a ainsi été constituée.

A travers ces deux types de questions, nous avons ainsi établi deux listes de personnes présentes autour de chaque enquêté au moment de l'entretien. Qu'en faire ? Notre souci de reconstituer l'entourage relationnel ne se limite pas à connaître le nom des individus. Pour saisir comment ils peuvent influencer la trajectoire, il nous faut saisir qui ils sont et quelle place ils occupent dans la vie de l'enquêté. Comme nous l'avons évoqué dans la grille de questions, nous nous sommes attelé à caractériser un certain nombre de ces relations : quels sont les attributs de la personne, quelle est la qualité du lien, comment est née la relation, comment elle a évolué, pour quelles raisons est-elle fréquentée, quels rôles jouent-ils l'un pour l'autre, quels activités partagent-ils ? Toute une série de questions a ainsi permis d'enrichir la description de plusieurs liens. A partir des histoires recueillies, ces « relations », en tant qu'objets construits, ont pu être agrémentées de plusieurs variables susceptibles d'être comparées : âge, sexe, profession de la personne, situation matrimoniale mais aussi contexte de rencontre, fréquence des échanges, qualité du lien (familial, amical, professionnel...), coloration affective et contenu des interactions. Les interconnexions qui existent entre ces relations ont aussi été questionnées en cherchant à savoir qui fréquente qui.

Cependant, ce travail visant à construire des objets d'analyse plus étoffés n'a pas été effectué pour l'ensemble des relations apparaissant dans les deux listes. Comme nous l'avons dit, nous avons choisi de nous concentrer uniquement sur un cercle de liens « forts » constitué à partir de certains liens élus dans ces deux listes. Nous avons alors défini les liens forts selon deux critères, l'un subjectif et l'autre plus objectif :

- Les liens forts sont ceux que l'enquêté qualifie lui-même d'importants dans sa vie. C'est-à-dire tous les liens de la première liste.
- Les liens forts sont aussi ceux que l'enquêté fréquente dans plusieurs contextes de sa vie sociale. C'est-à-dire certains des liens de la seconde liste : ceux qui réapparaissent plusieurs fois, comme étant fréquentés dans l'entretien de plusieurs activités distinctes.

Faire ce travail d'investigation pour l'ensemble des noms apparus dans les deux listes (notamment dans la seconde, qui était parfois très longue) aurait été enrichissant mais aurait constitué un exercice autrement plus conséquent, répétitif, dépassant les limites de temps définies par la situation d'entretien. Nous pensons aussi que tous ces liens ne demandent pas d'être observés avec autant de précisions pour obtenir une représentation suffisamment pertinente de l'environnement relationnel d'un enquêté. Un collègue par exemple, avec qui l'on discute volontiers de sa vie de famille ou de ses vacances mais que l'on ne fréquente jamais en dehors des heures de travail, constitue une relation personnelle qui ne nécessite pas dans notre étude d'être modélisé en un objet détaillé outre-mesure. La connaissance de ce contexte en commun comme support de la relation nous suffit amplement. Il en va de même pour la copine d'un ami qu'on ne retrouve qu'en présence de celui-ci lors des temps de loisir, ou pour toute autre relation limitée à un contexte, une activité, un moment bien identifié.

Au contraire, les personnes que l'enquêté juge importantes semblent occuper une place toute particulière dans son existence, qu'il nous faut apprécier. Il en va de même pour les relations fréquentées dans plusieurs occasions, peut-être même dans plusieurs cercles, dans l'entretien de facettes de leur personnalité potentiellement différentes. Un bénévole dans la même association humanitaire où l'enquêté est investi suscite notre intérêt, dès lors qu'il va également boire un verre avec lui pendant le week-end. Un couple de voisins avec qui l'on fait aussi du footing et que l'on invite parfois à dîner retient également notre attention. Nous l'avons déjà dit, plus la relation est fréquentée dans des occasions, dans des contextes différents, plus elle est personnalisée, plus elle repose sur des rôles spécifiques aux protagonistes qu'ils ont construit au gré de leurs échanges.

Nous avons ainsi construit des objets « relations », plus minutieusement décrites et comparables à travers de multiples variables, pour l'ensemble des liens personnels les plus

forts : les relations importantes aux yeux de l'enquêté et les relations multi-contextuelles. Celles-ci se recoupent parfois - nous retrouvons les mêmes personnes dans l'une et l'autre catégorie - mais elles se distinguent aussi souvent. Une relation décrite comme importante peut n'être fréquentée que dans un seul contexte (un associé au sein de la direction d'une *start-up* par exemple, ou encore un conseiller de la Mission locale à qui l'on témoigne une reconnaissance particulière). Avec d'autres relations, on peut partager plusieurs moments et activités singulières sans que le lien ne recouvre une importance majeure pour l'enquêté.

Dans notre population d'enquête, le cercle ainsi constitué de relations fortes de chaque enquêté fait apparaître en moyenne 13 noms. Sur le plus petit cercle ne figurent que 2 noms, sur le plus grand il y en a 26. C'est à partir de ce cercle resserré de liens, sur lesquels nous avons de nombreuses informations, que nous avons reconstitué le réseau de connaissances personnel de chacun.

Cette focalisation ne signifie pas que les autres liens, moins forts, ne nous intéressent pas, ou bien que l'on considère qu'ils n'ont pas d'influence sur les trajectoires. Bien au contraire, notre questionnaire continue d'intégrer ces liens plus faibles. Un lien qui n'apparaît pas dans notre cercle de liens forts peut notamment se manifester comme constituant un ingrédient décisif dans le cours d'une séquence de transition statutaire. Nous collectons alors également plusieurs informations sur ce lien spécifique, au moment de la trajectoire où il intervient.

Cependant, c'est bien à partir du cercle de liens forts actuels de chaque individu que vont être reconstituées leurs interconnexions, nous permettant alors de recomposer et de visualiser son réseau personnel.

3.2.3 Le réseau personnel

Un réseau est un ensemble de relations entre des entités qui peuvent être de nature complètement différentes. Nous parlons ainsi de réseau ferroviaire entre des gares, de réseau informatique entre des ordinateurs ou encore de réseau téléphonique entre des antennes. Quand on observe le monde social, on peut saisir des chaînes de relations qui relient des personnes entre elles, mais aussi des objets, des idées ou des organisations. Nous parlons alors de réseau social. Le réseau social est une structure qui raccorde chaque relation à une autre relation, dans des frontières qu'il faut définir. Il s'agit d'un certain point de vue sur les organisations sociales qui implique des conceptions théoriques pour percevoir et découper le

monde social de la sorte, comme nous l'avons développé dans le chapitre précédent. Ce point de vue permet des analyses particulières constituées au sein de ce que l'on nomme la sociologie des réseaux sociaux.

Comme nous l'avons vu au précédent chapitre et comme le rappelle Pierre Mercklé³⁵⁶, il existe habituellement deux manières dans ces analyses d'agréger des relations, pour constituer un réseau à examiner. La première consiste à désigner les limites d'un ensemble, d'un groupe au sein duquel toutes les relations observées entre les différents acteurs sont notées. Il s'agit par exemple d'étudier les relations entre les travailleurs d'une même entreprise. On parle alors de réseau complet. La seconde façon consiste à mettre en lumière l'environnement relationnel d'un acteur social en sélectionnant des degrés précis de définition de ce qu'est une relation (leur caractère directe ou indirect, leur qualité, leur intensité, déterminé par plusieurs variables). On parle alors de réseau égo-centré, ou réseau personnel. C'est bien sûr cette deuxième manière de représenter les réseaux sociaux que nous allons ici employer. Notons que Michel Grossetti³⁵⁷ repère une troisième façon historique de procéder au découpage du monde social, qui consiste à suivre le « chemin » qu'emprunte une ressource (qu'il s'agisse par exemple d'un logement, d'une somme d'argent ou d'une information-clé) depuis un certain individu jusqu'à un autre, constituant ainsi entre eux une chaîne de relations. L'auteur lui-même mobilise particulièrement ce type d'analyse dans ses recherches avec ses collaborateurs³⁵⁸.

Le cercle de relations fortes que nous avons identifié pour chaque individu constitue une première version de leur réseau personnel. Nous avons vu que selon la définition que nous donnons au terme « relation », nous pouvons établir une liste allant de quelques noms seulement jusqu'à un inventaire incluant l'humanité entière, liée dans un tissu d'interdépendances. De la même façon, la constitution du réseau de connaissances personnel d'un individu varie selon l'acceptation que l'on a de la notion de relation. Ici, notre liste restreinte de liens directs et forts permet de dessiner un type particulier de réseau : le réseau personnel de liens forts. Ce découpage revêt un caractère analytique, il ne correspond pas à une structure que l'individu concerné aurait établie consciemment. Les liens qui y figurent ne

³⁵⁶ P. Mercklé, *Sociologie des réseaux sociaux*, op. cit.

³⁵⁷ M. Grossetti, *Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, op. cit.

³⁵⁸ M. Grossetti, J-F. Barthe, N. Chauvac, « Les chaînes relationnelles dans un suivi longitudinal d'entreprises de création récente », op. cit.

constituent pas non plus un groupe qui se pense comme tel dans le monde social. Ce réseau n'a de sens qu'en considérant l'individu au centre. Les réseaux particuliers que nous avons ici constitués sont donc d'abord des outils d'analyses. Ils ont été construits en délimitant un degré spécifique d'intensité relationnelle et ils ont été pensés pour être comparés.

Ainsi imaginé, le réseau personnel d'un individu n'a qu'un intérêt limité. Il nous permet simplement de penser la présence et la diversité des liens personnels autour de l'individu. Il ne permet de ne dégager aucune information supplémentaire. L'analyse des réseaux sociaux se révèle plus constructive lorsque l'on considère une autre information complémentaire : les interconnexions qui existent aussi entre les relations de l'enquêté elles-mêmes. Dès lors, des structures plus complexes apparaissent, elles permettent de rendre compte des ensembles de connaissances dans l'environnement relationnel et des frontières séparant ces ensembles. Certains liens apparaissent comme faisant la jonction entre plusieurs ensembles, d'autres encore se révèlent uniquement fréquentés par l'enquêté. Plusieurs propriétés de ces interconnexions peuvent aussi être analysées.

Cette information supplémentaire nous permet en fait d'apprécier les effets du réseau personnel à un niveau de pertinence beaucoup plus intéressant pour notre analyse : puisque nous cherchons à savoir comment les relations personnelles peuvent influencer les positions sociales tenues au cours des trajectoires, il nous faut pouvoir appréhender comment elles sont organisées, comment certaines ressources peuvent passer par ces structures et atteindre l'individu, et comment l'accès à d'autres richesses lui est interdit par ces mêmes formes. Ce sont aussi à travers ces différents ensembles qui se distinguent que peuvent être reconnues les « scènes sociales » sur lesquelles l'acteur entretient potentiellement différents registres de pratiques. Cependant ces informations ne sont pas suffisantes pour procéder à une telle analyse, il nous faut encore pouvoir visualiser de tels réseaux.

3.2.4 Le graphe : visualiser le réseau

A partir des informations constituées en entretien sur les relations fortes de chaque enquêté et sur leurs interconnexions, nous avons reconstitué une matrice de relations propre à chaque réseau personnel. Nous avons en fait mis au point un tableau à double entrée, au sein duquel les relations d'une personne apparaissent à la fois en ligne et en colonne. Nous

pouvons ainsi encoder les données nous permettant de savoir « qui fréquente qui » dans ce réseau.

Cependant, cette matrice n'est pas très fonctionnelle, elle ne nous permet pas de visualiser le réseau. Elle ne donne pas à voir de « points » figurant chaque personne de l'entourage, elle ne laisse pas non plus observer de « lignes » représentant les relations entre ces personnes. Le réseau personnel, pour être interprété, nécessite aussi d'être représenté sur un plan pour faire apparaître des formes particulières, des composantes, des séparations, des ponts et des trous, qui permettent au chercheur de saisir les effets de ces structures.

Pendant l'entretien, nous avons bien dessiné chacun des traits pour noter les interconnexions entre les différentes relations du cercle de liens forts, mais l'ensemble s'avère bien sûr très brouillon et difficile à déchiffrer. Composé au fur et à mesure de la discussion, il ne permet pas de faire correctement apparaître ces formes. C'est pourquoi nous avons procédé à la constitution d'un graphe permettant d'obtenir une représentation graphique satisfaisante de chaque réseau personnel. Nous avons déjà évoqué au chapitre précédent l'apport décisif de la théorie des graphes, sur les possibilités offertes pour les chercheurs en sciences sociales de constituer des réseaux de relations, d'en analyser certaines propriétés mathématiques... et d'en visualiser les structures.

Dans cette recherche, pour produire de tels graphes à partir des matrices de relations, nous avons employé un logiciel développé par Léo Joubert, également doctorant au Laboratoire d'Economie et de Sociologie du Travail, à Aix-en-Provence. Dans ce programme, c'est l'algorithme de Barnes-Hut³⁵⁹ qui est exploité pour spatialiser les « points » (les personnes de l'entourage) en fonction de l'attraction que suggèrent entre eux les « traits » (les relations qu'entretiennent ces personnes). Sur cette base, nous avons ensuite souvent modifié « manuellement » la position de certains des points, afin de présenter un graphe le plus clair possibles, se faisant se chevaucher le minimum de traits, tout en nous permettant de révéler les composantes du réseau qui nous semblent significatives. Ainsi les graphes de réseau qui sont présentés dans cette enquête sont aussi le produit de notre interprétation.

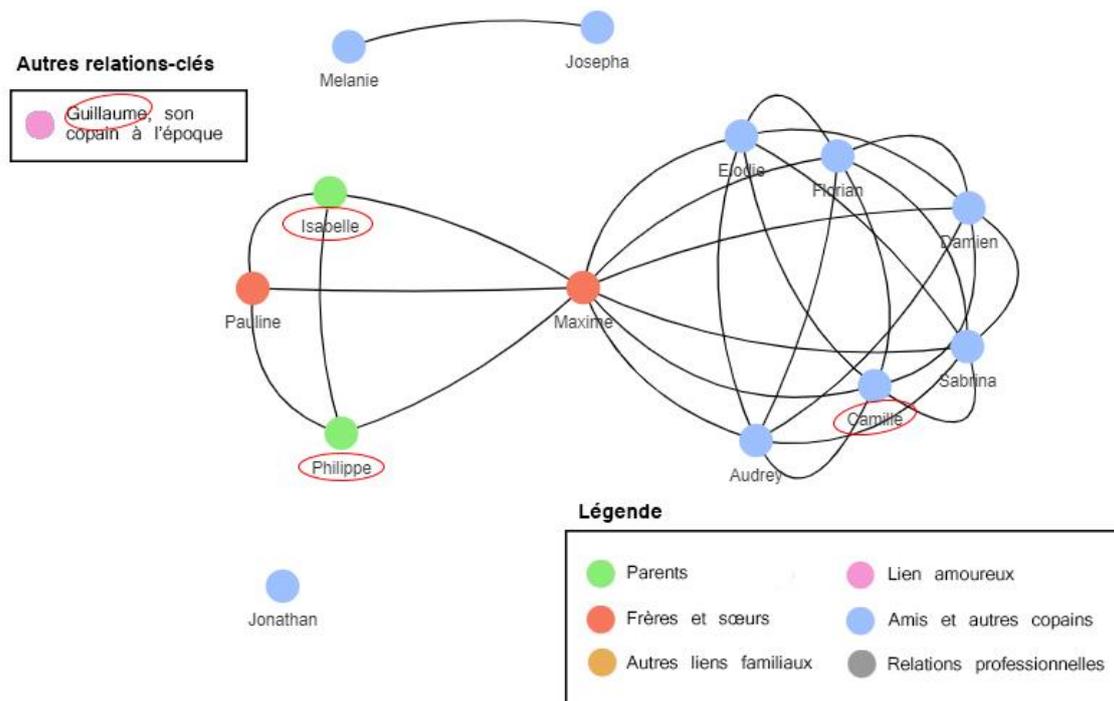
Précisons aussi que sur ces graphes, nous avons choisi, comme bien souvent dans ce genre d'exercice, de ne pas faire figurer l'enquêté au centre. En effet, étant donné qu'il s'agit du réseau personnel de celui-ci, il est par définition relié à tous les autres points du graphe. Sa

³⁵⁹ J. Barnes, P. Hut, « A hierarchical $O(N \log N)$ force-calculation algorithm », *Nature*, vol. 324, n°4, 1986, p. 446-449.

présence n'apporte donc pas d'information supplémentaire et elle contribue au contraire à surcharger le dessin. Au vu de notre méthode de spatialisation, les distances entre chaque point ne sont pas non plus significatives : la longueur des traits ne fournit aucune information sur la qualité des liens, elle résulte simplement de la répartition ergonomique des points que nous avons effectué sur le plan.

Nous avons différemment coloré les points afin de pouvoir apprécier, au-delà de leur seul nom, le rôle que les personnes de l'entourage occupent dans la vie de l'enquêté. Enfin, les relations ayant constitué un ingrédient décisif dans le cours d'une ou plusieurs séquences de transition statutaire de l'enquêté sont entourées en rouge. Nous nous pencherons sur ces « relations-clés » dans un temps prochain de l'analyse. Voici un exemple de graphe réalisé à partir des données constituées sur le réseau personnel d'Anaïs.

Graphe n°1 : Le réseau personnel d'Anaïs



En annexe, il est possible de consulter les graphes du réseau personnel de chacun des enquêtés, classés par ordre alphabétique. Les caractéristiques de ces relations personnelles, le réseau qu'elles forment et les graphes qui nous permettent de les visualiser seront principalement mis à contribution dans le chapitre 4, « Réseaux personnels et relations-clés ».

Mais nous allons engager l'examen de nos objets d'analyse en étudiant d'abord les épisodes de changement de positions sociales dans les trajectoires des jeunes.

4. Conclusion

A partir des questions et des hypothèses que les réflexions du chapitre précédent nous ont permis de préciser, nous avons cherché à mettre au point une méthodologie de recherche pertinente permettant de répondre à ces interrogations. Nous avons ainsi pris le parti de mener une enquête de terrain par entretiens semi-directifs, afin de constituer un matériau davantage qualitatif. Nous avons en effet considéré qu'un tel exercice compréhensif constitue un moyen adapté à la mise en intelligibilité des phénomènes que nous cherchons à saisir. En allant explorer dans le détail les particularités des histoires individuelles, nous pouvons rendre compte des épisodes d'évolution statutaire dans le cours des parcours des jeunes, de leurs engagements dans des relations personnelles, comme des interdépendances entre ces processus et ces relations, dans différents contextes de leur existence.

Pour cela, nous nous sommes donc attelé à constituer une population d'enquête aux origines sociales contrastées, afin de favoriser la mise en évidence de ces phénomènes. Ainsi ce ne sont pas les personnes de l'échantillon en elles-mêmes qui nous intéressent, parce qu'elles seraient représentatives de la jeunesse en France. Ce sont en fait des formes de processus, des aspects des relations et des logiques d'actions plus générales que nous cherchons à appréhender à travers leurs histoires particulières.

Nos 30 enquêtés habitent à Montpellier au moment de l'enquête en 2016. Ils ont été recrutés sur deux terrains distincts : les uns fréquentent la Mission locale, les autres un incubateur de *start-up*. Tous ont accepté de revenir avec nous sur les différents moments de leur jeunesse et sur les personnes qui constituent leur entourage. En entretien, la grille de questions que nous leur avons posée a été conçue pour faire travailler leur mémoire et pour les inciter à sortir d'une approche trop linéaire de leur biographie. L'environnement de confiance et d'application que nous nous sommes exercé à instaurer a aussi constitué un outil pour palier au mieux les désavantages de ce travail rétrospectif, et pour nous assurer ainsi de la précision du matériau produit.

A partir de ces entretiens, nous avons pu interpréter le matériau et modeler les objets d'analyse que nous allons examiner dans les prochains chapitres. D'abord nous avons

reconstitué dans le cours de la biographie de chaque enquêté les séquences de transition statutaires qui ponctuent jusque-là sa jeunesse. Après avoir identifié et borné ces séquences dans les principaux contextes de son existence (à l'école, au travail, dans la vie associative, dans la vie amoureuse, dans la famille), nous nous sommes attelés à en repérer les éléments décisifs, leur ordre d'enchaînement et les moteurs qui les animent. Ce sont ces objets qui vont être comparés au prochain chapitre « Séquences de transition statutaire et ingrédients relationnels ».

Ensuite, nous avons procédé à la reconstitution du réseau de relations personnel actuel de chaque individu. Après avoir repéré toute une liste de relations, nous avons identifié certains liens comme « forts » parce que l'enquêté les considère lui-même comme importants dans sa vie, ou bien parce que ceux-ci sont fréquentés parallèlement dans plusieurs contextes. Les données que nous avons constituées sur ces liens forts et sur leurs interconnexions nous ont alors permis de reconstituer le réseau personnel de chacun. Des liens parfois plus faibles ont aussi été appréhendés quand ils ont joué un rôle dans le cours des séquences de transition statutaire. Nous avons enfin procédé à la constitution de graphes nous permettant de visualiser chacun de ces réseaux personnels.

Ce travail d'enquête nous a donc permis de produire le matériau et de constituer les objets d'analyse qui vont nous servir à répondre à nos questions. En même temps, l'exposé des conditions de cette fabrication permet d'apprécier à leur juste valeur la portée des réflexions qui vont être menées dans la suite de cette recherche. Dirigeons nous dès maintenant vers l'étude des parcours de jeunesse que révèlent ces éléments.

SEQUENCES DE TRANSITION STATUTAIRE

et analyse des « ingrédients relationnels »

Les vies humaines se constituent, se développent et s'articulent au sein d'un univers social infiniment riche et complexe. A l'intérieur de ce cosmos, les biographies individuelles se nourrissent de chaque événement, de chaque interaction et de chaque expérience qu'offre la vie sociale. Dans le sillon de leurs trajectoires, à chaque fait et geste, les individus fournissent à leur tour des occasions innombrables de venir transformer d'autres destinées. La réalité sociale est ainsi constituée de ce réseau d'interdépendances qui évolue dans le temps.

L'être humain, point de maillage particulier à l'intérieur de ce tissu de relations, est de par sa condition tenu à l'écart d'une compréhension entière et instantanée de cette réalité sociale. Il n'en a d'ailleurs pas besoin pour s'y déployer et y vivre. Il lui est simplement nécessaire de construire des catégories mentales qui correspondent plus ou moins bien avec ses expériences physiques et sociales quotidiennes, au regard des liens qui le rattachent aux autres et déterminent sa position particulière. Dans cet exercice, il est dès sa naissance aidé par les hommes, les groupes et les institutions qui l'entourent. S'il poursuit sa trajectoire en étant inséré dans ces mêmes collectifs, il n'éprouvera peut-être même pas la nécessité d'interroger consciemment ses constructions.

Le sociologue, humain observant d'autres humains, ne fait rien d'autre que les autres humains : il construit des catégories d'entendement de la réalité sociale. Simplement il le fait en mettant une distance avec ses propres conceptions, dans le cadre d'une activité méthodique ayant expressément pour but de rendre intelligible un phénomène social, un aspect particulier de la réalité. Il peut vouloir montrer qu'en tel point du tissu les expériences sociales se sont sédimentées et structurent les destinées de ceux qui y sont liées. Il peut aussi s'atteler à décrire comment en un autre endroit, des interactions inédites, fruit de la rencontre entre des acteurs sociaux aux schémas de pensée hétérogènes, complexes et contradictoires, transforment la configuration du maillage environnant. Ou bien encore le chercheur peut-il s'appliquer à saisir les dynamiques communes qui animent les déplacements d'individus dans le temps et dans cet espace social.

Dans tous les cas, sa première occupation doit être de distinguer son exercice de la production habituelle des catégories de sens commun. Avant de construire, il faut d'abord démêler. Le sociologue le fait en explicitant, pour lui-même et pour les autres, les conditions de conception et d'utilisation de ses outils. Il doit pouvoir identifier les matériaux qu'il manipule, définir les différents éléments dont ils sont composés. Il doit nous détailler comment il a façonné ses objets et nous expliquer en quoi leur analyse va contribuer à rendre intelligible un aspect, une facette de la réalité sociale ainsi mis en évidence sous un jour particulier. C'est cet effort qui permet d'établir et de limiter le champ de validité scientifique dans lequel s'affirme son travail.

Pour rendre intelligible les processus d'entrée dans la vie adulte dans notre société, nous avons ainsi fabriqué des objets qui nous permettent de comparer entre eux les parcours de jeunes montpelliérains depuis leur sortie du lycée, dans l'objectif de faire émerger dans l'analyse de leurs points communs et de leurs différences, des traits saillants de ce qui se joue à ce moment-là dans les trajectoires, selon d'où elle partent et où elles vont dans le tissu social. Comme nous le détaillons dans le chapitre précédent, nous avons construit plusieurs séquences temporelles pour chaque enquêté, qui racontent et délimitent chacune un événement, un épisode particulier dans leurs trajectoires : ces séquences identifient, bornent et présentent le récit du passage d'une position sociale à une autre. Elles nous permettent aussi de révéler la variété des éléments de contexte décisifs dans les dynamiques propres à chaque séquence.

Au travers d'un entretien individuel minutieux, nous avons questionné les enquêtés et reconstitué au mieux avec eux un maximum de mouvements de position dans leurs expériences scolaires, professionnelles, conjugales, et associatives. Ces séquences ont l'avantage de reconstituer des déplacements dans la réalité sociale que nos jeunes adultes peuvent mobiliser à leur mémoire, car ces mouvements ont entraîné des changements récents dans leurs vies, ils ont induit de nouveaux rôles à tenir et ils ont souvent été « entérinés » par des institutions et des relations autour d'eux.

Rencontrés à la Mission locale ou dans l'incubateur de *start-up*, près de deux tiers des jeunes enquêtés ont par exemple déclaré avoir poursuivi des études supérieures après le lycée. L'inscription dans un certain cursus entraîne alors la reconnaissance d'un statut d'étudiant auprès de l'institution académique. Le suivi d'une formation conduit aussi à fréquenter un

nouvel établissement, suscitant de nouvelles relations entre pairs. En même temps, cette évolution occasionne aussi la disparition d'autres liens, assujettis au contexte lycéen.

Dans leurs pratiques, dans leur entourage, les individus sont ainsi marqués par ces changements et il nous est possible de revenir avec eux sur ces périodes. De même, entrer en emploi ou s'inscrire au chômage implique toute une série d'officialisations qui marquent la nouvelle position. Nous pouvons retrouver ces empreintes dans les discours, en interroger les ressorts et les différentes situations qui lui sont contemporaines. Le changement d'une entreprise à une autre, voire la création de sa propre *start-up* sont aussi des événements que nous avons référencés. Enfin, les engagements amoureux et les investissements dans des activités sportives, associatives ou militantes sont venus compléter ce qui s'est rapidement constitué comme un album de « séquences de transitions ». Pour chaque enquêté, nous avons ainsi confectionné une liste de séquences qui retrace chronologiquement ses mouvements dans le monde social (dans les principales dimensions de son existence) et les éléments décisifs qui permettent de rendre compte de ces situations. Pour autant, ces séquences de transitions ne s'enchaînent pas directement les unes après les autres : elles sont généralement entrecoupées par des épisodes de stabilité que nous n'avons pas reconstitués. Par exemple, entre la séquence qui raconte l'accès à une formation, puis la suivante qui narre la fin de cet apprentissage et l'obtention d'un emploi, il y a toute une période de stabilité pendant laquelle l'individu est en cours d'instruction. Nous avons choisi de laisser de côté ces épisodes de continuité dans les positions sociales pour nous concentrer sur les moments où les statuts sociaux évoluent, afin d'examiner les tenants et les aboutissants de ces déplacements dans les espaces scolaire, professionnel, associatif et familiaux.

Au total, en considérant les trajectoires de nos 30 enquêtés, cela constitue 213 mouvements identifiés dans les contextes de vie étudiés. En moyenne, nous avons recomposé 7 séquences par individu. La médiane est également de 7. Les enquêtés présentant le moins de séquences en ont 5. Ce sont généralement les plus jeunes, comme Clarisse qui a 20 ans. L'enquêtée pour qui nous avons reconstitué le plus grand nombre de séquences (11 épisodes), Manon, est aussi la plus âgée : elle a 30 ans. Les enquêtés originaires des classes supérieures présentent un nombre de séquence en moyenne par individu (7,5) légèrement supérieur à celui des enquêtés originaires des classes populaires (6,7 séquences en moyenne par individu). Rappelons que ces derniers sont sensiblement plus jeunes, puisqu'ils ont été recrutés à la

Mission locale, où l'âge maximal d'inscription est de 25 ans. Ils sont aussi légèrement moins nombreux dans notre échantillon (13 individus sont issus des classes populaires, 15 sont originaires des classes supérieures, et 2 proviennent des classes moyennes). En conséquence, sur les 213 épisodes étudiés, 113 constituent des séquences dans le cours des trajectoires des jeunes originaires des milieux aisés, et 84 sont des séquences issues des parcours des jeunes originaires des milieux populaires. Les 16 dernières séquences retracent le parcours de nos enquêtés originaires des classes moyennes.

Il y a évidemment d'autres séquences de transitions dans la période des biographies que nous avons interrogée, notamment au sein de la dimension amicale. Il aurait été très intéressant dans notre questionnement de pouvoir noter l'historique de l'ensemble des évolutions dans les groupes de camarades, de référencer l'apparition et la disparition de liens amicaux au long de chaque biographie pour les interroger. Mais alors que la temporalisation de ces événements est plus difficile, nous nous sommes plutôt concentré sur l'identification des mouvements dans les autres dimensions sociales majeures sélectionnées : la scolarité, le travail, les pratiques associatives et sportives, les relations amoureuses. Dans ces contextes, des statuts formels sont généralement reconnus et ils sont donc plus facilement mobilisables par les enquêtés (un emploi, un statut dans une association...) là où les liens amicaux jouent sur des positions aux contours plus fluides et mouvants. Les relations amicales de chaque enquêté apparaissent cependant dans la composition de leur réseau personnel, que nous examinerons au chapitre suivant. Des liens amicaux sont également cités dès ce chapitre lorsqu'ils constituent ou lorsqu'ils participent à l'effet d'un « ingrédient » dans le déroulé d'une séquence. En effet, pour chaque mouvement, nous avons mis en lumière les éléments décisifs à l'œuvre dans la compréhension de ce déplacement : ce sont ces « ingrédients » du parcours que nous allons notamment étudier dans ce chapitre.

Après avoir mis en évidence quelques éléments concrets qui n'ont pas été abordés jusque-là dans la fabrication des séquences, nous détaillerons comment nous disposons alors, au-delà des biographies de ceux qui les supportent, de toute une collection d'épisodes de transition statutaire analysables et comparables entre eux (1). Nous chercherons ensuite à classer ces séquences de façon pertinente, dans l'objectif de révéler à travers elles des logiques sociales plus générales (2). Nous ferons alors ressortir plusieurs types de séquences qui témoignent de différents effets, sur le cours des processus, de situations comportant une part plus ou moins importante d'imprévisibilité. Nous questionnerons les rapports qu'entretiennent les jeunes

avec le caractère incertain de leurs carrières. Nous exposerons aussi la façon dont les contextes sociaux dans lesquels évoluent les individus les exposent inégalement à des instabilités (3). Nous plongerons enfin dans le cœur même des séquences pour en examiner chaque « ingrédient », afin de porter au regard les apports contrastés de l'entourage relationnel sur le cours de ces processus de transition statutaire pendant la jeunesse (4).

1. Une collection de séquences

Dans le chapitre précédent, nous détaillons le contenu de la « boîte à outils » qui nous a permis d'élaborer les séquences présentées ici. Nous y exposons le procédé de leur fabrication, de leur conceptualisation générale (la mise en histoire dans le temps de l'accès à une nouvelle position sociale) à leur définition spécifique (une entité cohérente qui donne à voir un ordre d'enchaînement des événements et leurs connexions) en passant par l'identification des éléments qui les orientent (les ingrédients) et les animent (les moteurs). Mais concrètement, comment cela s'est-il traduit dans la discussion avec l'enquêté ? Ainsi outillé, comment avons-nous ensuite travaillé les discours recueillis en entretien ?

A la base des séquences construites que nous analysons dans ce chapitre, il y a d'abord le repérage des mouvements dans les positions sociales. Ce travail commence bien sûr dès la passation des entretiens individuels. C'est dans la discussion avec l'enquêté que nous nous appliquons à noter avec lui toutes les positions qu'il a tenues dans les différents contextes étudiés, pour en déduire alors tout épisode de transition entre l'une et l'autre. Une séquence retrace ainsi le passage d'une position à une autre. Nous avons accordé une attention particulière au repérage minutieux des transitions dans les domaines scolaire et professionnel, contextes majeurs dans les différentes conditions d'accès à l'âge adulte.

En situation, bien souvent, nous commençons par évoquer ensemble l'occupation actuelle de l'enquêté dans le monde du travail, puisque c'est par cette dimension dans sa vie sociale que nous avons pu entrer en contact avec lui. Qu'ils évoluent dans l'environnement des *start-up* ou qu'ils fréquentent la Mission locale, les jeunes adultes interrogés nous racontent leur activité au moment de l'entretien. Puis, rapidement, cette description implique de saisir ce qu'ils ont fait avant, dans leurs expériences professionnelles ou dans leurs études. Commence alors la mise en récit des expériences précédentes.

Comme nous l'avons vu, ce travail se fait souvent dans le désordre car dans un premier temps nous examinons les activités passées de l'enquêté à travers l'histoire de ses différents liens. Il faut alors savoir repérer les trous et les zones floues dans chaque carrière (scolaire, professionnelle...) pour les questionner plus tard. C'est là que la feuille de renseignements dévolue à chaque enquêté s'avère primordiale : on s'empresse d'y noter toute position et tenter d'en reconstituer l'ordre, sous ses yeux. C'est sur ce document que nous faisons figurer les différentes formations qu'a suivi l'enquêté, les multiples emplois par lesquels il est passé, les villes où il a habité. C'est cette liste qui nous permettra d'identifier les changements de statuts à interroger. Il est parfois difficile de dater les situations mais nous nous attachons surtout à en éclaircir l'ordre d'enchaînement et les durées approximatives. Au cours de l'entretien, des informations sur le passé sentimental de l'enquêté y sont aussi notées, ainsi que ses éventuels investissements associatifs, culturels et sportifs.

Pour autant, ces mouvements repérés et questionnés pendant l'entretien ne constituent pas encore les séquences telles qu'elles sont présentées ici. Une fois les entretiens compilés, un second exercice d'identification et de délimitation des changements de statuts vient corriger les manques et les répétitions de la fiche renseignée en entretien. Au moment d'interpréter les données, en opérant à la « mise en histoire » de chaque mouvement, en procédant à l'élection des « ingrédients » décisifs à chaque étape, les appellations et les bornes de certaines séquences sont encore modifiées une dernière fois.

En effet, quand plusieurs transitions, dans des sphères d'activités parfois distinctes, font en fait parties d'un même épisode de la vie de l'enquêté, elles sont réunies au sein d'une même séquence à analyser. Quand des séquences mobilisent les mêmes ingrédients sur une même unité de temps pour être appréhendés, nous les associons au sein d'une seule séquence pluridimensionnelle. Par exemple si, dans la vie d'un enquêté, la démission d'un emploi s'explique en partie par l'accès à un nouveau poste, ces deux mouvements sont appréhendés au sein d'une même séquence. Si ce nouveau travail a nécessité un déménagement dans une autre ville et donc l'arrêt de la fréquentation d'un club de sport, nous combinons aussi ces changements dans le même épisode. Les séquences se construisent donc pendant et après l'entretien, en fonction des mouvements et des ingrédients que nous reconnaissons.

Nous allons d'abord nous pencher sur le parcours d'un enquêté en particulier, pour exposer concrètement la façon dont nous avons identifié et modelé chaque séquence (1.1). Nous mettrons ensuite en avant la pertinence sociologique que nous trouvons à comparer

l'ensemble de ces séquences entre-elles plutôt que de chercher à reconstituer le parcours de chaque enquêté isolément (1.2).

1.1 Election des séquences dans le parcours de Christophe

Prenons le cas de Christophe. Nous avons rencontré ce jeune homme de 26 ans dans l'incubateur de *start-up*. Quand on démarre l'entretien, celui-ci nous explique d'abord son activité quotidienne : il porte un projet de création d'entreprise dans la production de matériel astronomique, avec le soutien de l'incubateur. C'est la première position que l'on note : au cours de l'entretien, il nous faudra le questionner sur l'épisode qui lui permet d'accéder à ce statut d'entrepreneur. Après une présentation succincte de sa *start-up*, sur le modèle du « *pitch* », une description synthétique qu'ont l'habitude de développer les entrepreneurs, Christophe évoque lui-même la genèse de son projet :

« L'incubateur j'y suis depuis neuf mois, mais le projet est plus ancien. J'ai eu l'idée il y a quatre ou cinq ans, pendant mes études, et ça a commencé à se concrétiser il y a un an et demi. En fait, je faisais un master en aérospatial à la fac de Montpellier, mais je ne l'ai pas terminé, parce que j'ai décidé de créer ma boîte au milieu de ce master-là, après mon stage de master 1. » (Christophe)

Nous notons cette position d'étudiant en master ingénierie des systèmes spatiaux à l'université de Montpellier (antérieure dans le temps à la position de porteur de projet d'entreprise en incubateur que nous avons déjà relevé), car elle va nous permettre de questionner les dynamiques qui ont conduit Christophe à cette formation. A partir de ces informations, nous avons donc déjà deux séquences à étudier : le moment d'inscription en master (qui fait suite à une autre position que nous ne connaissons pas encore), et l'épisode d'arrêt des études qui semble lié à la décision de créer son entreprise. Puisque Christophe évoque le sujet, nous le laissons développer l'histoire de son parcours scolaire dès ce début d'entretien (élément qui survient généralement plus tard dans la discussion) :

« Je pratique l'astronomie depuis que j'ai quinze ans. Du coup j'ai orienté mes études en optique. Vu que je suis né à Montpellier et que j'adore la région, j'ai voulu faire mes études ici. Donc j'ai fait un BTS en génie optique, c'est la seule formation qui permettait de faire de

l'optique et de rester dans le coin. Après ça, j'ai fait une licence pro en vision industrielle à Nîmes, pas trop loin non plus. Et puis, donc, ce master en aérospatial » (Christophe)

Nous laissons de côté provisoirement les éléments déterminants du contexte qui apparaissent et qui vont nous permettre plus tard de rendre compte du sens de chaque étape de transition, nous nous attachons d'abord à noter les nouvelles positions que révèle le discours et à les resituer en amont de celles déjà évoquées : on découvre un Christophe d'abord étudiant en BTS à Montpellier puis étudiant en licence professionnelle à Nîmes, à chaque fois dans le domaine de l'ingénierie optique. Nous tenons là deux nouvelles séquences de transition : l'accès au BTS, et le passage du BTS à la licence. La fin de la licence professionnelle marque aussi le début de la séquence, déjà relevée, de transition vers le master dans le domaine de l'aérospatial.

Pendant une grande partie de la suite de l'entretien, cette structure (BTS - licence professionnelle - master - arrêt des études pour fonder sa *start-up*) nous guide et nous aide à comprendre les situations et les relations que Christophe évoque. Au détour de la discussion, au moment où notre enquêté témoigne de son ancrage relationnel à Montpellier et de son amour pour sa ville de naissance (un élément qui sert d'ingrédient dans plusieurs séquences), une nouvelle information survient :

« - Après un hiver à Grenoble - où j'ai passé une année - j'ai compris qu'effectivement Montpellier, c'était quand même pas mal ! Donc j'y suis revenu.

- Tu as vécu à Grenoble ? C'était avant le master ?

- Oh, bien avant ! C'était il y a six ans. J'avais 20 ans, c'était après mon BTS. Laura, ma copine de l'époque, était prise en prépa HEC là-bas, du coup je l'ai suivie et j'ai fait une année de licence en... géophysique. Tu sais, c'est le genre d'année un peu perdue où, après le BTS... Je ne savais pas forcément quoi faire, et ils proposaient ça à la fac de science de Grenoble. » (Christophe)

Cette nouvelle information nous indique deux autres séquences de transition dont il faudra aller interroger les moteurs et les ingrédients : le départ à Grenoble et l'inscription en licence de géophysique (un cas de mobilité géographique et un mouvement dans la scolarité, associés dans une même séquence car ces événements ont lieu en même temps et ne peuvent s'appréhender l'un sans l'autre), puis le retour à Montpellier. Cet épisode grenoblois est alors

l'occasion pour Christophe de revenir sur ses relations amoureuses. Il nous raconte sa rupture avec Laura, sa copine d'alors - nouvelle séquence de mouvement à analyser, qui se situe justement au moment où il rentre à Montpellier et où il s'inscrit en licence de vision industrielle.

Après l'entretien, en cherchant à identifier les ingrédients à l'œuvre, nous constaterons que les épisodes « rupture avec Laura », « retour à Montpellier » et « inscription en licence de vision industrielle » sollicitent en fait les mêmes ressorts explicatifs, sur la même période. Christophe décide de rentrer dans sa ville natale car sa famille et ses amis lui manquent. La formation en géophysique ne l'a pas convaincu et il souhaite faire une autre licence, plus en lien avec son BTS d'origine. Dans le même temps, sa relation avec Laura s'est dégradée suite à cette première année de cohabitation. Alors que celle-ci compte bien poursuivre ses études à Grenoble, ils décident de se séparer. Nous choisissons donc de réunir ces trois mouvements de positions dans une même séquence.

Christophe revient également sur sa rencontre avec Anaïs, sa compagne actuelle. Il nous explique comment celle qui a d'abord été sa colocataire est ensuite devenue sa petite amie : nouvelle séquence. Au niveau associatif, Christophe évoque la relance d'un club d'astronomie local qu'il a récemment enclenché avec un ancien membre de ce groupe : encore une séquence de transition à analyser.

Après coup, nous réaliserons qu'il y a un autre mouvement qui nous a échappé : le jeune homme nous a dit dans l'entretien qu'il pratiquait le volley-ball en club à Montpellier depuis l'adolescence, certaines de ses relations sont d'ailleurs issues de ce cercle. *A priori*, il n'y a pas là de changement susceptible de nous intéresser puisque cette pratique est continue depuis une époque précédant la sortie du lycée. Mais le fait qu'il ait emménagé à Grenoble indique qu'il a dû quitter un temps l'association sportive pour ne la retrouver qu'ensuite. A-t-il pratiqué le volley-ball dans un club pendant son année iséroise ? S'est-il tout de suite réinscrit dans son club en revenant dans l'Hérault ? Nous n'avons pas de matériau pour répondre à ces questions, ni pour saisir les éléments explicatifs de ces phénomènes. Nous choisissons alors de ne pas traiter ces faits qui auraient pourtant pu constituer des séquences valables.

Il arrive ainsi parfois que des événements secondaires échappent à notre inspection pendant l'entretien. Cependant, nous avons toujours été vigilant à bien repérer et documenter tous les

changements principaux qui ont animé les trajectoires de chaque enquêté depuis leur sortie du lycée, en particulier dans les carrières scolaire et professionnelle.

Après relecture de la transcription de l'entretien et de la fiche de renseignements, et au regard des données dont nous disposons sur chaque épisode, nous avons ainsi identifié sept séquences finales pour Christophe. Il s'agit de sept moments de transition, après le lycée, entre un statut social et un autre (parfois, la séquence implique aussi plusieurs changements de positions à la fois). Ce sont sept « histoires » dont nous nous proposons de repérer les éléments de contexte décisifs à tous les niveaux (qu'il s'agisse par exemple de l'effet d'un choix personnel, de l'influence d'une relation ou encore d'une contrainte institutionnelle). Voici le nom de ces séquences dans notre album, dans l'ordre chronologique de la biographie de Christophe :

- Faire un BTS en génie optique
- Déménager à Grenoble et y faire une licence en géophysique (dès l'entretien, nous avons choisi de regrouper ces deux mouvements liés dans la biographie de Christophe, et qui forment un même épisode dans l'histoire que l'on raconte)
- Se séparer de Laura, revenir vivre à Montpellier et faire une licence professionnelle « vision industrielle » à Nîmes (ces événements ont été questionné séparément dans l'entretien mais, étant donné leur proximité dans le temps, et au vu des connexions que nous avons établis entre elles au moment de distinguer les composants décisifs, nous avons par la suite choisi de les réunir en une seule séquence)
- Faire un master en aéronautique
- Relancer une association d'astronomie
- Arrêter le master et créer sa *start-up*

- Se mettre en couple avec Anaïs

En ayant procédé de la sorte pour nos 30 enquêtés, nous avons été en mesure de constituer toute une collection d'objets, que nous souhaitons maintenant comparer entre eux, au-delà de la biographie particulière de chaque individu.

1.2 Un parcours, plusieurs séquences

Comme nous l'indiquions plus haut, la moyenne mais aussi la médiane du nombre de séquence par enquêté est de 7. Il s'agit là d'une sélection de moments qui ne peut correspondre à l'ensemble des mouvements qu'a connu l'enquêté au cours de sa trajectoire sociale depuis la sortie du lycée. Il s'agit plutôt des principales transitions statutaires qui ont été repérées à partir de l'entretien, dans les sphères d'activités majeures de l'existence. Aussi, il nous manque sans doute les références à certains emplois ponctuels, des petits boulots tenus sur des courtes durées qui ont échappé à notre investigation, ou qui ont fait défaut à la mémoire des enquêtés. Il en va de même pour certaines de leurs relations amoureuses plus fugitives. Moins centré sur cette dimension, notre examen a plutôt retenu le début et la fin des relations amoureuses les plus marquantes pour eux, souvent les plus longues, en particulier lorsque ces histoires de cœur constituent par ailleurs un ingrédient décisif dans une séquence parallèle.

Enfin, certaines transitions pourtant identifiées n'ont pas été retenues pour l'analyse, faute de matériau suffisant pour pouvoir connaître et élire de manière satisfaisante les éléments décisifs dans le déroulé du processus. Il s'agit de séquences pour lesquelles nous manquons de données, soit parce que nous n'avons pas su identifier clairement l'épisode au moment de l'entretien (comme pour la pratique du volley-ball dans le cas de Christophe), soit parce que nous l'avons jugé périphérique au regard d'autres séquences majeures et que nous n'avons alors pas eu le temps de l'aborder pleinement dans le cadre limité de l'entretien.

Par exemple, la discussion avec Bettina a longtemps tourné autour de ses études en Histoire de l'art, de sa passion originelle pour la discipline à sa désillusion face aux difficultés rencontrées au moment de chercher un emploi dans le secteur, jusque dans sa reconversion actuelle vers l'artisanat et la dorure de tableaux. La compréhension de ces phénomènes a nécessité de s'attarder minutieusement sur les différents éléments de contexte susceptibles

d'avoir joués un rôle dans ces épisodes. Dans un autre registre la jeune femme, aujourd'hui célibataire, aura pourtant fait état d'un petit ami pendant sa licence, mais nous n'avons pas eu la possibilité d'interroger les séquences de mises en couple et de séparation correspondantes, dans le peu de temps qu'il nous restait de disponible lors de notre entrevue.

La suite que forme l'ensemble des séquences propre à chaque individu nous permet ainsi d'apprécier « son » passage singulier à l'âge adulte. Même si elles n'ont pas forcément de liens entre elles, même si elles témoignent d'allers-retours, de bifurcations, ces séquences racontent une période où l'enquêté découvre les positions associées à la vie adulte et s'essaye aux rôles majeurs qui la caractérisent, jusqu'à occuper la place qui est la sienne au moment de l'enquête. Nous pouvons retracer son départ de l'enseignement secondaire, diplômé ou non. Nous pouvons le voir s'essayer à ses premières expériences de travail, quitter le domicile familial, et s'installer en couple parfois. Chacun a son rythme et chacun avec ses péripéties personnelles.

Pour autant, ce n'est pas pour retracer des biographies singulières que nos séquences ont été pensées. Ici, nous ne proposons pas d'observer la succession des épisodes dans le cours de la vie d'une même personne, comme si ces phases de changement témoignaient d'une avancée linéaire ou comme si elles devaient nécessairement s'articuler dans une suite logique. Il nous semble plus intéressant de considérer chaque séquence indépendamment des autres moments qui ponctuent le déroulé de l'existence. En effet, chaque séquence peut être observée, seule, comme nous racontant la façon dont un acteur social particulier, pris dans une certaine configuration en un point de sa biographie, a dû négocier avec la réalité du moment. En considérant des éléments à la fois internes et externes, la séquence décrit alors comment l'acteur a évolué de manière plus ou moins contrôlée vers l'occupation de nouveaux statuts.

En confectionnant et en collectionnant de tels objets, notre but est donc bien de pouvoir les comparer entre eux, au-delà de la biographie d'un seul enquêté. Mis côte à côte, le contenu et l'issue de l'ensemble de ces séquences (c'est-à-dire la mise en lumière des éléments de contexte décisifs, de leurs combinaisons et des positions finales qu'elles exposent) révèlent la variété des conditions d'existence des individus, au moment où ils vivent ces situations. Il s'agit alors de mettre en évidence des dynamiques, des ingrédients, des moteurs et des configurations en commun. En faisant apparaître ces traits saillants, les différences constatées

en creux nous permettent aussi de rendre intelligible des logiques sociales divergentes. Lorsque nous les réunissons ensemble, la collection de ces épisodes forme en fait un véritable « album » de séquences, que nous allons chercher à classer.

2. Un album de séquences

Ouvrons cet album. Sur les 213 séquences étudiées, nous constatons d'abord que la plupart d'entre elles relatent des mouvements conduits dans la scolarité et dans le travail. Cela s'explique à la fois par l'importance de ces contextes dans la vie des enquêtés et par le regard insistant que nous y avons porté. Il s'agit des deux dimensions de la vie sociale que nous avons le plus investies, tant les épisodes qui s'y jouent s'avèrent déterminants dans la distribution des positions sociales de l'âge adulte. Le premier chapitre nous a en effet permis de mettre en lumière la façon dont, dans la société, le phénomène de massification scolaire comme les processus de précarisation de l'emploi, sont dédoublés par des inégalités sociales.

Nous avons ainsi demandé aux jeunes adultes interrogés de revenir sur l'ensemble de leur parcours dans les études supérieures (s'il y a lieu), comme sur leurs éventuelles formations ultérieures. En effectuant ce premier tri dans notre collection, nous constatons alors que des évolutions dans le milieu scolaire sont identifiées dans le cours de 79 séquences, soit 37% de l'ensemble. Dans ces occasions, les enquêtés nous ont raconté des épisodes d'orientation entre des filières, de réorientation, d'obtention de diplômes, de reprise d'études mais aussi d'abandon dans les enseignements.

Ensuite, nous avons aussi minutieusement détaillé avec eux leurs premières expériences dans le monde professionnel et les différents emplois qu'ils ont occupé – jusqu'à déboucher sur leur situation actuelle. Des transitions statutaires liées au travail se retrouvent dans 97 séquences, soit 45% de notre corpus. Elles relatent les conditions d'accès à un nouvel emploi, les démissions, les licenciements, les phases d'inscription à la Mission locale, au Pôle Emploi, ou encore les processus de création et de clôture des entreprises.

A eux seuls, ces épisodes dans la scolarité et le travail représentent 80% des séquences étudiées, soit 171 séquences sur 213 (il ne suffit pas d'additionner le nombre de séquences relatant des évolutions dans les études et dans le travail, puisque certains épisodes évoquent à la fois ces deux dimensions, comme lorsque la fin des études est corrélée avec l'obtention d'un emploi par exemple). Les séquences de transition statutaire dans la poursuite des études

et dans le cours de la vie professionnelle constituent ainsi le cœur de notre analyse et c'est en les décortiquant que l'on va saisir comment se jouent les destinées et la distribution des positions sociales de chacun.

Nous répertorions aussi des mouvements d'accès et de retrait dans les positions du monde associatif, qu'il s'agisse d'organisations militantes, sportives ou culturelles. Ces transitions apparaissent dans 10% des séquences de notre album (22 séquences). 9% des épisodes de notre répertoire relatent quant à eux des changements de statuts dans la vie amoureuse : mises en couple, séparations, et pour quelques-uns mariage ou pacs (19 séquences). Enfin, notre inventaire compte 10% de séquences (21 épisodes) qui font état de transitions que nous avons considéré comme majeures dans les trajectoires des individus, même si elles ne sont pas directement liées aux dimensions de la vie sociale précédemment citées : il s'agit là principalement de phases de mobilités géographiques (des déménagements entre différentes villes de France comme des longs séjours à l'étranger), de changements dans le mode de résidence (décohabitation parentale, mise en colocation ou achat d'un bien immobilier), ou encore d'épisodes de maladie.

En marge des nombreuses évolutions scolaires et professionnelles (et parfois en parallèle de ces transitions) notre regard se penche donc aussi sur les déplacements des individus dans les positions associatives, amoureuses, et sociales qui contribuent également à éclairer la trajectoire de chacun. Précisons que si l'ensemble des pourcentages donnés ici, lorsqu'ils sont cumulés, dépassent les 100%, c'est bien parce que, comme nous l'avons vu, une même séquence peut faire le récit de plusieurs transitions imbriquées dans des dimensions de la vie sociale différentes.

Après avoir exposé les différents éléments qui composent ces séquences (2.1) nous présenterons en détail les frises qui nous permettent d'illustrer de tels épisodes (2.2). En cherchant à effectuer un premier tri dans notre collection, nous constaterons alors que nos séquences nous permettent en fait de révéler les conditions pratiques d'incertitude dans lesquels les jeunes mènent aujourd'hui leurs carrières vers l'âge adulte, entre des positions plus instables (2.3).

2.1 Composition d'une séquence

L'album de séquences donne ainsi à voir une grande variété de phénomènes qui se déploient dans différentes sphères de la vie des enquêtés, à des moments distincts de leur trajectoire, en mobilisant l'effet d'ingrédients provenant de tous les contextes. Pour autant, les séquences ont toutes été fabriquées selon la même méthode (le repérage d'une transition dans les positions, l'élection des ingrédients pertinents, la mise en ordre des événements) et elles sont toutes examinées au travers d'un même questionnement (comprendre les dynamiques qui animent les déplacements des jeunes dans le tissu social). Elles ont donc été conçues pour pouvoir être comparées. De la même façon qu'un album photo peut faire figurer côte à côte des illustrations de scènes différentes mais photographiées avec le même appareil, imprimées sur la même qualité de papier, en respectant le même format, notre répertoire de séquences permet de rapprocher des événements hétérogènes à l'aune d'une même méthode, observés à travers le même objectif, et dévoilés selon le même procédé de rendu.

Les séquences ont plusieurs points communs. Elles narrent toutes des transitions statutaires, et ces transitions se déroulent toutes pendant le processus de jeunesse des individus qui les vivent. Mais ensuite, leur composition est différente. Les ingrédients ne sont pas toujours les mêmes. La liste des ingrédients propre à chaque situation peut en fait être très variée. Les éléments de contexte décisifs peuvent se manifester tant sur un plan matériel, cognitif, relationnel, qu'institutionnel. Ils agissent également à divers moments du processus, dans leurs temporalités respectives.

Rappelons aussi que, si une séquence circonscrit le changement étudié à un ou des domaines de la vie sociale bien identifiés, la recherche des ingrédients qui lui sont propres autorise toujours à investiguer l'ensemble des contextes d'existence de l'enquêté. Dans nos objectifs de recherche, nous avons en effet mis en avant notre volonté de construire des objets d'analyse nous permettant de rendre compte des interdépendances entre les contextes de la vie. Par exemple, une séquence qui retrace le changement d'emploi d'un individu ne renvoie qu'à une transition statutaire dans la seule dimension professionnelle, mais ce changement d'emploi peut en fait s'expliquer par des éléments d'autres contextes, comme le souci de l'individu de passer plus de temps avec sa famille. C'est ainsi qu'apparaissent très souvent des interférences entre les domaines, notamment par l'intermédiaire des relations personnelles évoluant dans ces contextes.

Dans ces séquences, certains faits que nous avons jugés non-déterminants sont également mentionnés quand ils permettent de situer l'histoire et de rendre compte de certaines subtilités. Par exemple, lorsqu'Anton (titulaire d'un doctorat) décide de fonder sa *start-up*, il fait face pendant un temps à l'incompréhension de ses oncles, qui ne comprennent pas qu'il délaisse la voie académique pour se lancer dans les affaires. Au final cette légère contrainte n'a pas empêché le jeune homme de monter son projet, ni modifié sa façon de le faire (beaucoup d'autres éléments s'avèrent plus pertinents). Faire figurer cet événement nous permet toutefois de mieux saisir l'environnement dans lequel il évolue alors.

Enfin, dans chaque séquence, l'ordre de chacun des événements est toujours précisé, tout comme leurs durées (parfois approximatives) afin de correctement rendre compte de la marche du processus, reconsidérée à l'intervention de chaque ingrédient. Pour un entendement encore plus exhaustif de la dynamique de chaque séquence, le ou les moteurs sont aussi distingués : ils nous permettent de comprendre ce qui met en mouvement l'acteur social dans la situation étudiée. Enfin, des extraits d'entretiens viennent témoigner autant que possible de la justesse des éléments mis en lumière, complétés par des informations sur les caractéristiques sociodémographiques de l'enquêté nécessaires à la bonne compréhension des éléments en présence.

Ingrédients, éléments secondaires et moteurs; tous ces composants sont ordonnés dans une configuration particulière qui habille chaque séquence de transition statutaire. Pour porter au regard tous ces composants, nous avons alors dessiné des frises.

2.2 Composition d'une frise

Pour une meilleure intelligibilité des séquences, nous proposons de les figurer au moyen de dessins retraçant les différentes étapes du processus. Une frise permet en effet d'éclairer plus facilement quels sont les situations et les événements décisifs, et comment leur ordre a influé sur le déroulé d'un processus, en venant matérialiser graphiquement cette succession. Juste avant d'exposer et de détailler la façon dont est représenté l'ensemble des éléments sur un tel dessin, voici un premier exemple constitué à partir d'une séquence tirée de la vie d'Alexandre, entrepreneur.

La frise relate le processus à travers lequel le jeune homme en est arrivé à créer une nouvelle *start-up*. Cette séquence est la plus récente parmi les huit que nous avons reconstruites dans

sa trajectoire. Alexandre a alors 26 ans. Avec ses trois associés, ils viennent de dissoudre ce qui était pour lui sa deuxième entreprise, la première qui ait vraiment portée ses fruits : « Sport News », une série de sites internet relatant l'actualité sportive, qui pendant plusieurs années a connu un certain succès. Toutefois, des projets trop ambitieux dans l'agrandissement de leur affaire ont mis en péril l'équilibre financier de leur entreprise : ils ont alors préféré cesser leur activité. Alexandre sort enrichi de ces deux années de prospérité dans le monde des *start-up*, mais sur le moment, son futur lui apparaît néanmoins incertain...

Voici le dessin qui reconstitue les différents éléments de cette séquence :

Fort de son expérience dans ses deux précédentes startups, Alexandre exerce ses capacités d'entrepreneur à examiner un projet, à juger de son potentiel et à reconnaître de possibles partenaires.

Discussion avec Sandro. Lors d'une soirée entre amis, Alexandre recroise cet ex-camarade de l'école de commerce. Sandro vient également de clôturer son entreprise dans la domotique et cherche un nouveau projet. Ensemble, ils imaginent le futur dans ce secteur.

Aide à refaire la maison de son frère

Voyage aux USA

Période de doute de six mois, durant laquelle Alexandre se demande s'il doit poursuivre ses envies entrepreneuriales ou chercher un emploi salarié. Il prend le temps de la réflexion **en vivant sur ses réserves financières**, accumulées grâce à «Sport News».

Clôture de son entreprise «Sport News»

Suite à un investissement infructueux et faute de bénéfices, Alexandre et ses associés décident de cesser leur activité.

Sport News

Concours de projet d'entreprise.

Alors qu'il travaille aux contours de ce projet, un concours de création de startup est organisé à Monptellier. Avec Sandro ils s'y présentent et remportent le premier prix pour leur idée. Alexandre se décide donc à s'investir pleinement dans cette nouvelle entreprise.

Mise au point du projet

Montage de sa nouvelle start-up «DomoSmart»

Deux entreprises contactent Alexandre pour un poste dans le marketing, mais trop tard, il est déjà focalisé sur sa future startup.

Alexandre - De la fermeture de «Sport News» à la naissance de «DomoSmart»

Voici également des extraits d'entretien qui viennent témoigner des différents éléments sélectionnés. Ici Alexandre décrit l'enchaînement des étapes que l'on retrouve sur la frise :

« Quand on clôture la boîte, je décide de partir quatre mois à l'étranger, pour visiter ma famille et voir un peu ce qui se fait aux Etats-Unis. Quand je rentre en janvier de mon voyage, tous les jours je fais des travaux, j'aide mon frère à retaper sa maison. Ça dure deux mois. Puis je rencontre Sandro. [...] Début avril, on avait déjà bien avancé notre réflexion sur comment on pouvait représenter un pivot dans le marché de la domotique. On s'est dit qu'on devait aller tester l'idée au "Prix Jeune Pousse" [le concours de création d'entreprise] - ça a tellement bien marché qu'on ne s'est même plus posé de questions, on s'est dit "On fait ça à 100%". » (Alexandre)

En marge des informations que la frise illustre, nous possédons également des passages du discours ou bien d'autres données, venant étayer ces renseignements. Ainsi quand nous évoquons les « capacités d'entrepreneur » d'Alexandre déployées au moment de rencontrer son nouvel associé, nous pouvons nous appuyer sur cet extrait précis :

« Je comprends maintenant comment évaluer le potentiel d'une boîte. Tu apprends à reconnaître des vrais indicateurs. Avec "Sport News" on s'enflammait sur le nombre de visites sur le site, mais on ne faisait pas rentrer d'argent ! Au niveau des profils des associés, maintenant j'ai en tête comment créer une bonne équipe. Quand on me présente un projet, je vois tout de suite ce qui va être compliqué, ce qui va fonctionner. Et c'est exactement ce qui m'a permis de dire oui à Sandro » (Alexandre)

D'une manière plus générale, le discours nous permet aussi de mieux saisir l'état d'esprit d'Alexandre à ce moment-là :

« Sport News, ça a marché un temps. J'ai eu un salaire pendant deux ans, etcetera. Mais en clôturant l'entreprise, en voyant que ce n'est pas si facile que ça, je me remets en question. Je me dis "Est-ce que je ne m'installerai pas plutôt dans une boîte tranquille pendant un moment ?". J'envoyais des CV, mais à chaque fois j'avais envie de me pendre ! Je pense qu'il y a deux jobs qui m'auraient plu, mais au final ils ne m'ont répondu que trop tard, j'avais déjà décidé de me lancer avec Sandro. » (Alexandre)

Dans la première partie de la séquence, on constate ainsi une tension entre les moteurs « Poursuivre dans l'entrepreneuriat » et « Trouver un emploi salarié stable », jusqu'à ce que

la rencontre avec Sandro et le concours de projet de *start-up* ne fassent basculer le processus en faveur de ce premier moteur, qui continue seul à guider le déroulé.

Nous pouvons aussi constater l'importance de l'ordre des ingrédients, puisque l'issue de la séquence aurait peut-être été différente si Alexandre avait décroché un poste dans le marketing avant qu'aient lieu les deux ingrédients qui transforment ses moteurs (la rencontre de Sandro et le concours de *start-up*).

Les frises permettent ainsi de décoder rapidement les éléments-clés de la séquence qu'elles illustrent et leur enchaînement. L'axe du temps y est toujours représenté à l'horizontale, de la gauche vers la droite. Les éléments décisifs, les ingrédients, y sont notés en rouge, suivis d'un commentaire qui en précise le sens en quelques phrases. Dans cet exemple, nous considérons le concours de *start-up* comme un événement crucial dans le déroulé et l'issue de cette séquence : il est donc énoncé en rouge et quelques phrases viennent détailler la teneur et l'impact de l'ingrédient.

D'autres éléments qui ne sont pas des ingrédients peuvent aussi parfois figurer pour enrichir la description, mais ils restent alors simplement écrits en noir. Dans cet exemple, le voyage aux Etats-Unis est par exemple un élément que nous avons jugé non-pertinent dans la séquence (Alexandre aurait certainement rencontré Sandro et fondé sa nouvelle *start-up* sans cette excursion outre-Atlantique). Cette information est cependant figurée car elle nous permet d'apprécier ce que le jeune homme a fait pendant son temps d'inactivité professionnelle. Elle exprime la période de réflexion dans laquelle il était, qui s'est manifestée jusque dans une distance géographique prise avec son environnement de travail. De même, les réponses positives aux candidatures d'Alexandre dans le marketing interviennent trop tard pour modifier la séquence, mais elles sont représentées pour rappeler la dépendance des parcours aux effets de *timing* et aux imprévisibilités de la vie. Il s'agit là de phénomènes récurrents dont nous cherchons à rendre compte dans la suite de ce chapitre.

Les éléments et leurs commentaires sont situés soit au-dessus soit en-dessous de l'axe du temps, pour une simple question de lisibilité. Il n'y a pas de datation précise des événements et des situations car nous n'avons pas demandé aux enquêtés de remplir de calendriers - un travail laborieux qui aurait surchargé un entretien déjà suffisamment riche. L'ordre exact d'apparition des éléments de chaque histoire et leurs durées plus ou moins approximatives sont des informations qui nous suffisent amplement. Pour autant, un élément vient presque

toujours indiquer l'échelle temporelle sur laquelle on se situe, et qui permet d'apprécier l'ensemble de la frise : une durée est souvent mentionnée au détour d'un ingrédient ou entre deux événements. Il peut s'agir par exemple des « vacances d'été » qui marquent le temps entre deux années scolaires, deux années d'études distinctes dont nous racontons la transition. Dans l'exemple d'Alexandre, c'est sa période d'inactivité professionnelle qui est mesurée comme ayant duré six mois.

On observe une première distinction d'ordre temporel entre les ingrédients :

- Premièrement, nous avons les *événements*, soit des éléments actifs de manière localisée dans le temps. Ils sont marqués par des points établis sur l'axe du temps, qui matérialisent le moment où ils se situent. Un trait vertical s'y joint pour en proposer un commentaire. Un *événement* peut marquer la limite entre deux *situations* comme il peut ne constituer qu'un moment qui les traverse.

Ces « points » racontent par exemple l'inscription dans une formation, une embauche dans un nouvel emploi, un licenciement ou une démission, une mise en couple, un mariage, une rupture sentimentale ou un divorce. Il peut aussi s'agir de discussions, de prises de décisions ou de toute expérience qui vient transformer le processus en se manifestant de manière ponctuelle (même si leurs effets peuvent bien sûr être plus durables : une rupture amoureuse entraîne par exemple une période de célibat).

Les éléments de contexte qui ne sont pas des ingrédients du processus mais qui demeurent importants pour la compréhension de la séquence sont aussi figurés de la sorte (mais, encore une fois, ils apparaissent alors uniquement en noir et non pas en rouge).

- Deuxièmement, nous avons les *situations*, soit des éléments plus durables dans le temps, se manifestant sur toute une période, mais qui jouent aussi un rôle dans les séquences de transitions constituant notre album. Ils sont figurés par des blocs rectangulaires sur la frise, dans des longueurs qui viennent témoigner de leur durée. Un bloc peut apparaître fragmenté en trois fines parties aux extrémités du dessin pour symboliser son ancienneté (à gauche de la frise) ou son prolongement (à droite de la frise) dans le temps, au-delà de la séquence étudiée.

Il s'agit généralement de positions tenues par l'enquêté dans un contexte particulier de sa vie sociale : un emploi, une période de chômage, le suivi d'une formation, mais aussi le maintien d'une relation amoureuse, la participation à une association ou toute activité remarquable dans l'exposé de la séquence. Puisque les séquences font le récit d'un épisode de transition entre au moins deux statuts sociaux, on trouve généralement dessiné l'ancienne *situation* qui se dissout à gauche et la nouvelle qui se constitue à droite.

Il arrive également que différentes *situations* puissent être mobilisées en même temps dans l'explication d'un processus, auquel cas les blocs s'empilent alors de part et d'autre de l'axe du temps, tout en y conservant leur étalement respectif. Là-encore, leur présence en ligne au-dessus ou en dessous de l'axe du temps ne témoigne pas d'une information particulière mais répond à un impératif de lisibilité. Pour plus de clarté, une ligne qui a été utilisée pour y faire figurer un bloc n'est plus empruntée dans la suite de cette même frise que pour faire apparaître une nouvelle *situation* dans la même dimension de l'existence.

Chaque ligne constituée représente ainsi un contexte de la vie sociale (les études, le travail, les relations amicales, les relations amoureuses, la vie associative ou les loisirs...). Ces éléments durables sont distingués par des couleurs singulières pour plus de visibilité. Des nuances dans la même gamme de ton sont d'ailleurs utilisées pour marquer une fois de plus l'appartenance de plusieurs blocs au même domaine de la vie, en étant donc situés sur la même ligne sur la frise. Enfin, là-encore, des blocs-*situations* permettent aussi de faire figurer des éléments de contextes non-décisifs (ce ne sont pas des ingrédients de la séquence) mais offrant une information complémentaire. Le texte qui les compose est alors bien rédigé en noir et non en rouge.

Il arrive aussi qu'un ingrédient agisse au même moment qu'un autre *événement*, sans qu'ils ne puissent être assimilés l'un à l'autre. Nous souhaitons bien les distinguer : l'un est alors introduit par une flèche qui vient signaler sa présence et qui précise aux côtés de quel autre *événement* il intervient. Souvent, il s'agit des dispositions personnelles ou de compétences professionnelles : des ressources durables et individuelles qui ne se manifestent que ponctuellement dans une situation particulière. Si l'on reprend l'exemple de la frise

d’Alexandre, c’est dans ses échanges avec Sandro (un premier ingrédient) que se prononcent aussi ses capacités à repérer un potentiel associé (deuxième ingrédient, introduit par une flèche à côté du premier).

Enfin, les noms de certaines personnes intervenant dans la séquence sont entourés, toujours en rouge. Il s’agit de repérer les relations personnelles de l’enquêté qui sont à l’origine d’un ingrédient du processus. Nous avons par-là voulu distinguer, parmi les éléments décisifs, ceux qui impliquent directement le réseau de connaissances personnel. Les ingrédients peuvent en effet être triés selon l’échelle à laquelle ils se manifestent et les rôles sociaux qu’ils impliquent. C’est une distinction que nous mettrons en avant plus loin dans ce chapitre. Ces éléments décisifs mobilisant l’effet des relations personnelles, et leur inégale distribution dans le monde social, seront mis en lumière dans la suite de l’analyse. En les faisant figurer cerclées de rouge, nous proposons donc dès à présent de signifier la présence de ces « relations-clés ».

Maintenant que nous savons comment regarder et apprécier chacune des séquences de notre collection, nous allons procéder à plusieurs rapprochements entre ces objets, pour tenter d’en dégager des logiques sociales significatives.

2.3 Des séquences variées, des processus incertains

Au fil des pages de l’album nous redécouvrons les histoires de nos enquêtés. Elles ne forment plus des récits singuliers comme pendant l’entretien mais elles se révèlent désormais dans des séquences construites et comparables. Nous observons les frises venant les illustrer, et déjà nous commençons à distinguer certaines caractéristiques propres aux unes et aux autres. C’est que, pour l’instant, les séquences s’enchaînent simplement dans l’ordre chronologique de la biographie de l’individu qui les supporte. Nous nous proposons plutôt de les regrouper et de les classer, selon un ordre pertinent qu’il va falloir déterminer.

La plupart font le récit de phases de transition entre deux positions : l’individu passe directement d’un emploi à un autre, d’une formation à une autre, d’une formation à une période de chômage, d’une période de chômage à un emploi... Plus rarement, la séquence retrace uniquement la constitution d’une nouvelle position, sans qu’elle suive la dissolution d’une autre. Par exemple lorsqu’une enquêtée crée son autoentreprise tout en poursuivant son activité salariée, elle accède à un nouveau statut de chef d’entreprise sans disparition de sa condition d’employée. Il n’y a pas de perte d’une position au profit de l’apparition d’une

autre, le changement n'est fondé que sur la constitution d'une nouvelle position qui se rajoute aux autres. Dans notre exemple, on pourrait certes concevoir que l'enquêtée rompt là en fait avec une position en négatif, un statut de « non-entrepreneure ». Mais cette distinction n'apporte rien de pertinent puisque l'analyse de cette rupture consisterait à révéler les mêmes ingrédients que ceux qui l'ont conduite à créer sa société, quitte à détailler tout ce qui l'empêchait jusque-là d'accéder à ce statut. De la même façon, quelques séquences narrent la dissolution d'une position sans qu'il s'agisse d'un épisode conduisant à en adopter une nouvelle : l'arrêt d'une activité sportive conduit à la position de « non-pratiquant » de ce sport, mais nous choisissons de ne pas faire apparaître un tel bloc sur la frise dès lors que nous identifions bien le sens et les ressorts de cette transition.

Ensuite, la majorité des séquences offre à voir des situations plus ou moins ramassées dans le temps, c'est-à-dire que tous les ingrédients sont relativement proches les uns des autres. La frise s'étale ainsi sur quelques semaines ou jusqu'à quelques mois : le temps qui sépare par exemple un souhait d'orientation de la rentrée scolaire suivante. D'autres sont toutefois resserrées sur des temps très courts : une offre d'emploi est proposée et saisie aussitôt pour une activité qui commence le lendemain, ou bien une rencontre se transforme tout de suite en une relation amoureuse. Enfin, d'autres séquences vont puiser des ingrédients loin dans le passé des individus avant que le changement dans les positions sociales ne se manifeste, ce qui étire la durée totale du processus : par exemple, il peut se dérouler plusieurs années entre le moment où un événement contribue à donner à l'enquêté l'idée de créer son entreprise, et le moment où celle-ci est effectivement lancée.

Dans un autre registre, nous remarquons que des séquences ne nécessitent parfois l'effet que de peu d'ingrédients, relevant du même contexte et n'ayant un impact que dans cette dimension. A l'opposé, d'autres épisodes nécessitent l'activité de toute une série d'éléments, provenant de domaines de la vie différents, et impliquant des changements de moteurs en cours de route. Comment alors appréhender cette variété de combinaisons d'ingrédients ? Comment démêler ce foisonnement de situations différentes ? Nous qui avons pensé ces objets d'étude pour être comparables, comment faire le tri entre des séquences si contrastées ?

D'abord en remarquant que quelle que soit l'hétérogénéité des situations qu'elles décrivent, le nombre d'éléments et de contextes qu'elles mobilisent, ou encore les durées qu'elles impliquent, les combinaisons d'ingrédients qui rythment les séquences présentent toujours

une part d'incertitude, avec laquelle doit composer l'individu à chaque étape du processus. C'est à partir de cette imprévisibilité, à partir des manières dont elle survient dans les parcours et des façons dont les acteurs sociaux s'en accommodent, que nous allons en fait pouvoir commencer à distinguer les séquences de nos enquêtés.

Michel Grossetti³⁶⁰ fait le constat de la dimension imprévisible des phénomènes sociaux. Il propose de faire une place aux effets de contingence dans l'analyse sociologique, en considérant les parts de prévisibilité et d'incertitude variant d'une séquence à une autre. Il suggère alors de travailler à caractériser les niveaux d'imprévisibilité pour mieux les situer. Nous avons vu que le monde social est fait d'interdépendances qui évoluent constamment et que l'être humain y chemine en étant soumis à ces aléas. Nos enquêtés ne vivent pas leur vie tous seuls, la marche d'autres individus peut interférer avec leur trajectoire, des institutions peuvent s'immiscer dans l'orientation de leur parcours, à des moments plus ou moins inattendus.

Nous avons vu également dans le premier chapitre que la période entre la fin de la jeunesse et l'entrée dans la vie adulte est aujourd'hui spécifiquement caractérisée par l'expérience de situations comportant une part d'incertitude. Pour Marc-Henry Soulet³⁶¹, elle est ainsi une condition structurelle de notre époque. Parce que les parcours sont moins balisés qu'il y a un demi-siècle, parce que les institutions qui autrefois contrôlaient strictement les comportements participent aujourd'hui à la diffusion des normes d'autonomie et de responsabilité, les individus modernes sont davantage soumis aux imprévisibilités, au gré de l'occupation de positions plus instables. Si Paul Bouffartigue et Henri Eckert³⁶² ont mis en avant, aujourd'hui, la plus grande instabilité des carrières professionnelles, José Rose³⁶³ a aussi montré que cette incertitude concerne particulièrement les jeunes. Il semble alors fructueux d'examiner ces séquences de la vie de nos jeunes enquêtés à l'aune de tels phénomènes.

Vouloir saisir comment les acteurs sociaux accèdent aux positions sociales de l'âge adulte, au regard des caractéristiques sociodémographiques d'une population d'enquête hétérogène,

³⁶⁰ M. Grossetti, *Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, op. cit.

³⁶¹ M-H. Soulet, « La vulnérabilité comme catégorie de l'action publique », op. cit.

³⁶² P. Bouffartigue, P. Eckert (dir.), *Le travail à l'épreuve du salariat. À propos de la fin du travail*, avec la collaboration de Jean-René Pendariès, Paris, L'Harmattan, col. Logiques sociales, 1997.

³⁶³ J. Rose, *Les jeunes face à l'emploi*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998.

tout en mesurant les degrés d'imprévisibilité et d'instabilité que présentes ces situations, c'est alors s'intéresser aux marges de manœuvre dont disposent les individus dans chaque séquence. C'est observer les éléments plus ou moins inattendus qui se sont imposés dans le cours de leur trajectoire. C'est relever les ingrédients dont ils ont pu bénéficier pour parer aux incertitudes et faire face à l'imprévisible. Les éléments décisifs qui aiguillent le déroulé de nos séquences se présentent ainsi tantôt comme des ressources, tantôt comme des contraintes (nous reviendrons sur cette distinction plus loin dans ce chapitre, dans la partie consacrée spécifiquement aux ingrédients).

S'intéresser aux marges de manœuvres des acteurs sociaux, c'est aussi se pencher sur les façons dont les individus composent avec ces imprévisibilités et les manières dont ils perçoivent les ingrédients. En effet les éléments décisifs d'un processus ne le sont qu'en relation avec les biographies qui les accueillent, les positions qu'occupent les individus et leurs dispositions personnelles à les reconnaître. Les ingrédients n'ont pas d'effet direct qui s'appliquerait à tous les individus de la même façon, quelle que soit la séquence. Pour reprendre Pierre Bourdieu, « on ne peut pas dire qu'un événement détermine une conduite, mais qu'il a eu cet effet déterminant parce que les manières d'être, de faire ou de penser des individus susceptibles d'être affectés par cet événement lui ont conféré cette efficacité »³⁶⁴. Il faut penser les ingrédients comme le résultat d'événements biographiques qui touchent des acteurs socialement caractérisés et situés dans des relations d'interdépendances.

Les séquences doivent donc être comprises dans leur capacité à nous permettre d'appréhender les marges de manœuvre dont disposent les enquêtés à chaque pas de leur chemin. Parfois, des ingrédients surviennent de manière inattendue. D'autres fois des ingrédients sont au contraire mobilisés pour parer à un accident ou pour prévenir une incertitude. Nous constatons en fait que selon les situations et selon leurs ressources, les enquêtés s'accommodent différemment de ces phénomènes inattendus. Au moment de trier les séquences et d'en proposer une typologie, notre regard se porte ainsi à la fois sur les possibilités de manifestation des ingrédients dans le contexte du processus, sur les façons dont ils se combinent et s'enchaînent, et sur les dispositions différentes des individus à anticiper et à réagir à ces événements.

³⁶⁴ P. Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997, p. 177.

Nous allons maintenant voir que différents « scénarios » peuvent être reconnus dans les façons dont les imprévisibilités surviennent, et dans les manières dont les individus les anticipent et s'en accommodent. Ainsi, bien que l'on s'interroge sur des effets de contingences, nous pourrions commencer à mettre en évidence des phénomènes sociaux qui participent à orienter le cours des biographies.

3. Une typologie de séquences

En tentant un rapprochement entre les séquences hétérogènes qui composent notre album, nous avons mis en lumière le fait que, quel que soit l'épisode de transition statutaire, tous les individus doivent tenir compte d'une part d'incertitude dans leurs actions, en même temps qu'ils sont plus ou moins exposés à des événements imprévus. En considérant ces phénomènes, nous pouvons alors porter un regard particulier sur nos séquences. Celui-ci va nous permettre de tracer des lignes de démarcation entre les épisodes, de manière plus pertinente que ce que d'autres caractéristiques (comme la durée ou le nombre d'ingrédient) nous l'ont permis jusque ici. Après avoir présenté et détaillé les six catégories de séquences que nous avons identifiées (3.1), nous mettrons en avant les différentes dispositions des individus à négocier avec l'imprévisible et les incertitudes dans leurs carrières (3.2). En observant la distribution de ces séquences-types entre les enquêtés, nous soulignerons cependant le caractère souvent décisif du milieu social dans lequel se joue chaque processus (3.3).

3.1 Six types de séquences face à l'imprévisible

Nous proposons ainsi de mettre en lumière six catégories de séquences qui reflètent toutes une part d'imprévisibilité, à un degré variable, et qui requièrent de la part des individus différentes capacités à se saisir de ressources et de se jouer des contraintes. Il s'agit là de catégories-types. Aucune séquence ne correspond exactement aux modèles qui sont présentés, mais aucune n'échappe non plus à cet effort de classification. Voici les différentes combinaisons d'ingrédients que nous a permis de mettre en évidence cette considération pour les effets de circonstance :

- Les séquences « Programme »

Avec ce premier type de séquence, nous commençons par aborder les séquences qui nous sont apparues comme étant caractérisées par le moins d'imprévisibilité, puisque leur issue finale est connue à l'avance par les acteurs. Le moteur qui conduit l'individu au début de la séquence et la direction générale insufflée par les ingrédients demeurent les mêmes jusqu'à l'accès à la nouvelle position étudiée. Les éléments décisifs y sont incertains mais plutôt prévisibles, anticipés ou provoqués par les enquêtés, qui suivent une ligne directrice. Les ingrédients sont connectés entre eux parce qu'ils relèvent d'une même dynamique.

Il s'agit là de rendre compte de moments de transitions programmées, où les contingences de la vie sociale n'ont remanié qu'à la marge le déroulé du processus. Y figurent souvent les épisodes présentant une certaine continuité entre la position tenue au début et celle occupée à la fin de la séquence (mais la continuité est toujours partielle, puisque dans le cas contraire il n'y aurait pas vraiment de transition statutaire). Les éléments actifs en début de l'épisode permettent de prévoir la suite de manière suffisamment prévisible. Par exemple, Bettina choisit de poursuivre ses études en master « Patrimoine et musées » après avoir suivi une licence en Histoire de l'art, un projet qu'elle a travaillé dès ses premières années universitaires. Il n'y a pas de surprise majeure.

C'est en fait un modèle de séquence que l'on retrouve surtout lors d'épisodes d'évolution entre les formations académiques, au sein d'un parcours déjà établi, dans une orientation déjà engagée (mais la réciproque n'est pas vraie : cette première catégorie-type est loin de pouvoir résumer toutes les transitions statutaires dans les études). Les structures de l'enseignement supérieur encadrent suffisamment les parcours pour que de tels processus de transitions puissent parfois être programmés.

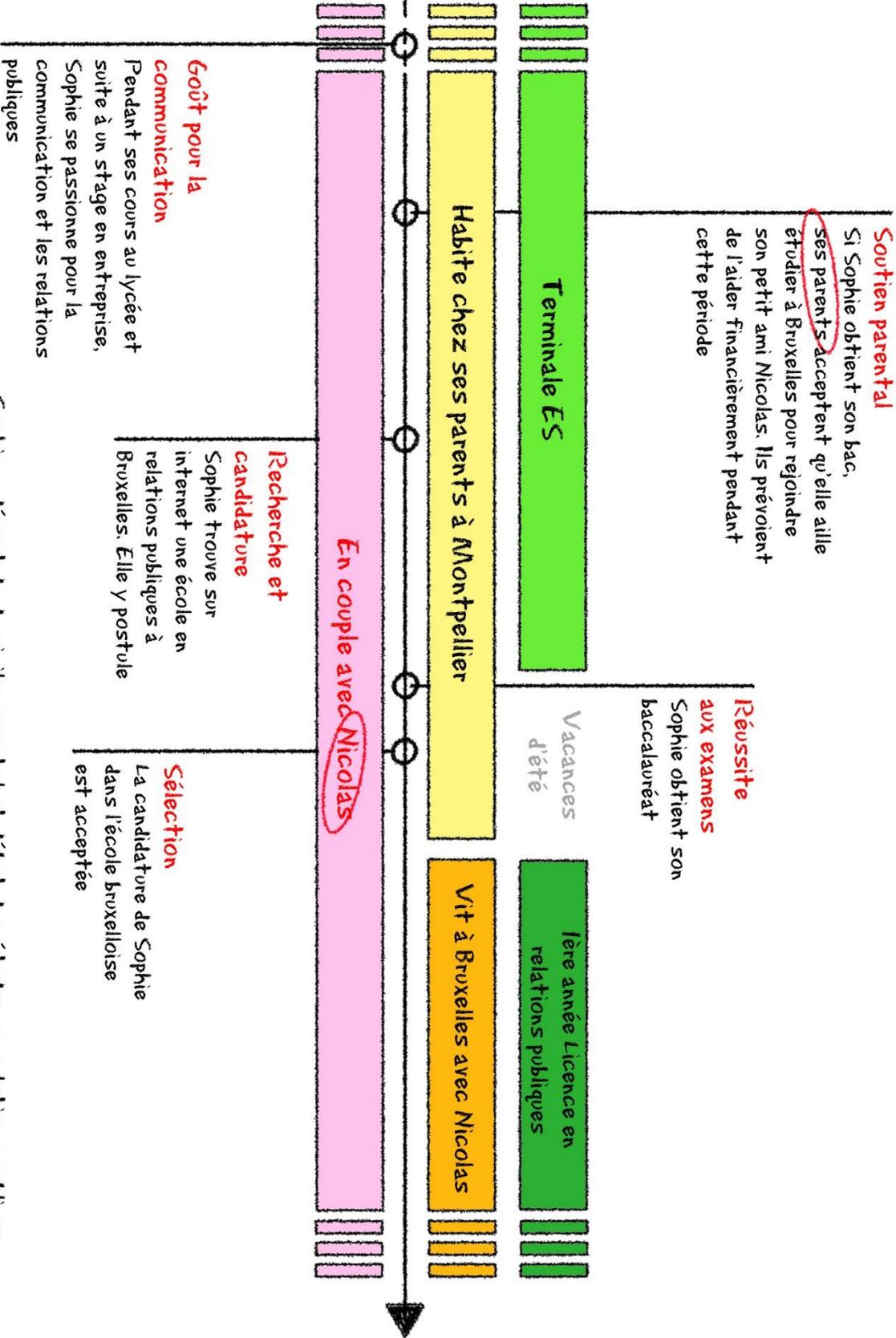
Dans le contexte des premières expériences du monde professionnel, l'accès à un emploi et son maintien dans le temps sont ensuite davantage soumis à des aléas que les catégories suivantes viendront mieux identifier. Pour autant, ce modèle programmatique s'applique également à quelques situations planifiées au travail, comme le fait de candidater pour un emploi correspondant à sa formation à la sortie des études et de le décrocher, ou bien comme le fait de rechercher une promotion interne et de l'obtenir. Cette catégorie-type nous permet par exemple de relater le moment où Brahim est embauché, comme convenu, dans une agence de communication, après avoir effectué son stage de fin d'étude dans cette même entreprise.

Cette première catégorie est aussi la seule qui puisse nous permettre de saisir une séquence pourtant longue et riche en ingrédients : la trajectoire qui conduit Grégory à créer son entreprise dans la filière équine. Depuis le jour où, au détour d'une course hippique à laquelle il a participé en Angleterre, il a observé un groupement de copropriétaires de chevaux, il s'est persuadé qu'il y avait là un concept et une part de marché à exploiter en France. Entre temps, le projet est remanié au fil des discussions avec son père (propriétaire d'écuries), au regard des connaissances qu'il développe pendant son passage à l'IAE, et par les conseils qu'il reçoit ensuite dans l'incubateur d'entreprise. Mais tous ces éléments (qu'ils se manifestent sous formes de ressources ou bien de contraintes) apparaissent comme des ingrédients qui viennent se greffer et accompagner le plan dessiné dès l'origine par Grégory.

Ce modèle peut ainsi regrouper des séquences assez différentes. D'un côté, nous avons affaire à des épisodes conduits par des objectifs forts que l'on s'est fixé, comme on vient de le voir avec Grégory (les étapes ne sont pas anticipées mais l'issue est envisagée dès l'origine du processus). De l'autre, nous observons des moments retraçant la poursuite d'un programme qui a plutôt été indiqué à l'enquêté, ou qu'il considère être la seule marche à suivre (l'enquêté suit un schéma bien organisé). Dans les deux cas cependant, les éléments de contexte en présence sont évalués par les enquêtés au regard d'un plan qui guide leurs actions.

Voici le dessin d'une séquence qui permet d'illustrer le type « Programme ». Nous y retrouvons Sophie, à 18 ans. Celle-ci vient d'obtenir son baccalauréat Economique et Social et décide d'emménager à Bruxelles avec son petit ami Nicolas, belge, pour étudier les relations publiques. Comme en témoigne cette séquence, le départ pour la Belgique comme le choix de la filière de formation sont des changements que la jeune femme a anticipé depuis plusieurs mois déjà.

Notons que sur la frise suivante, l'extrémité gauche de l'axe du temps s'effrite en pointillé alors qu'un point-événement y est placé. Cela signifie simplement que l'événement a eu lieu quelque part avant la période que récapitule la frise. Lorsque nécessaire, nous recourons de nouveau au même procédé sur d'autres frises.



Sophie - départ du domicile parental et début des études en relations publiques

Nous observons des séquences de type « programme » dans 38% des cas de notre répertoire, soit 81 séquences. Il s'agit de la catégorie la plus répandue, témoignant des efforts que mènent les individus pour conduire leurs trajectoires. Ces séquences expriment aussi l'activité permanente des acteurs et des institutions pour coordonner, mettre en ordre et prévoir les comportements (la séquence de Sophie est rythmée par des dates encadrant les dépôts de candidature en école, la passation du baccalauréat, puis l'acceptation de son dossier). A l'école, dans l'entreprise, mais aussi à la Mission locale et dans l'incubateur de *start-up*, les individus sont aussi invités à mettre en place des « projets » pour guider leurs carrières, dans l'exercice de leur autonomie et de leur responsabilité. Il semble ainsi que nous retrouvons des effets de la diffusion de ces normes dans la façon dont les acteurs sociaux conduisent effectivement leur trajectoire. Cette catégorie reste cependant minoritaire au regard de l'ensemble de tous les autres types, qui font intervenir davantage d'éléments imprévisibles.

- *Les séquences « Engrenage »*

Ce type de séquence implique la combinaison de plusieurs ingrédients connectés entre eux par une chaîne causale. Les évolutions dans les positions sociales qui y sont relatées ne sont pas programmées par l'individu. Elles sont chacune provoquées par l'irruption imprévisible d'un événement ou d'une situation qui va entraîner une réaction en chaîne. Cet ingrédient premier n'est pas nécessairement d'une grande envergure mais il est perçu comme une contrainte qui amorce un mouvement, la survenue d'un ou d'autres ingrédients à sa suite, qui vont à leur tour infléchir la trajectoire du processus. Poussé dans une direction, l'individu n'a que peu de marge de manœuvre, tout juste peut-il décider d'accompagner cet élan. Si un grand nombre de séquences étudiées laissent apparaître, par moment, des relations causales entre des ingrédients contraignants, ce n'est qu'ici exclusivement que cet effet d'entraînement est prépondérant au point d'en déterminer l'issue, qu'il s'agisse de l'accès à une nouvelle position ou de la perte d'un statut.

Ce schéma s'applique particulièrement bien aux épisodes de crises dans les biographies : une maladie qui entraîne la perte d'un emploi ou l'arrêt d'une activité sportive, une rupture conjugale qui occasionne un déménagement. Dans le monde du travail, cette catégorie est particulièrement pertinente pour rendre compte d'épisodes de licenciements et de périodes de chômage qui affectent d'autres dimensions de la vie sociale. Ainsi ce type de séquence

permet d'éclairer comment certains jeunes se présentent pour la première fois à la Mission locale.

C'est par exemple le cas de Virginie. Au moment de cette séquence, la jeune femme a 19 ans. Elle vit avec son copain Rémi qui est chaudronnier-soudeur. Après un bac professionnel comptabilité, elle a été embauchée comme comptable dans un grand magasin. Mais ses missions de travail comme l'ambiance avec ses collègues la mettent mal à l'aise. En fait, Virginie entre dans une période de dépression qui va durer deux ans, marquée par une perte progressive de confiance en elle. Nous revenons ici sur la période de quelques mois qui sépare le déclenchement de sa dépression, de sa démission et de son inscription à la Mission locale.

Démission. Virginie ne s'est jamais plu dans ce travail qui n'a pour elle «aucun sens». Alors qu'elle déprime depuis plusieurs mois déjà, elle décide de quitter son emploi.

Comptable
dans grand magasin

Inscription au Pôle Emploi
Sur insistence de ses parents et avec le soutien de la psy, Virginie se met à la recherche d'un travail.

Chômage

Inscription à la Mission locale. le Pôle Emploi l'aiguille rapidement vers la Mission locale

Période de dépression

Conflits répétés avec ses parents. Son inactivité est sujet de disputes.

Suivi par une psychologue

Virginie - Démission du poste de comptable et inscription à la Mission locale

L'enchaînement des événements n'a laissé que peu de choix à Virginie, comme souvent dans les séquences « engrenage ». Ses conditions de travail ont contribué à la survenue de sa dépression, qui l'a ensuite poussée à démissionner. Cette situation de chômage a participé à la multiplication de conflits avec ses parents, qui l'ont conduite à se résoudre, avec l'aide d'une psychologue, à entreprendre alors de retrouver une activité.

Ces épisodes nous permettent de rendre compte de séquences au cours desquelles l'individu n'a pas su ou n'a pas eu les moyens de mobiliser des ressources pour répondre à un ou des événements plus ou moins inattendus. La marge de manœuvre de la personne y est minimale. Les enquêtés ayant vécu ce type d'épisodes se les remémorent souvent de manière négative. Dans notre répertoire, 15% des séquences correspondent à cette catégorie (soit 32 épisodes).

- Les séquences « Opportunité »

Les séquences propres à cette catégorie mettent elles aussi en avant la survenue d'un élément inattendu. Cette fois-ci pourtant, il s'agit d'un unique ingrédient central, qui en se manifestant offre un nouveau chemin à l'individu. Ce dernier n'est pas entraîné par la mise en mouvement d'un enchaînement qu'il ne contrôle que peu, comme dans le type de séquence précédent, il n'est pas non plus en train de poursuivre un objectif ou un programme particulier, il se retrouve plutôt en situation de saisir une occasion qui se présente à lui. Cet élément déclencheur inopiné constitue une nouvelle ressource. Il peut être précédé d'autres ingrédients, des *événements* et des *situations* qui *a posteriori* apparaissent comme ayant « préparé le terrain » et contribuent à en expliquer l'effet. Pour autant, c'est son apparition imprévue par l'enquêté qui demeure fondamentale dans le déroulé de la séquence. Ainsi, de nombreux épisodes d'évolutions entre des positions sociales donnent à voir des instants où des opportunités se présentent aux acteurs, sans que ces ingrédients ne réorientent radicalement le cours du processus. Ici seulement, cet ingrédient central imprime une direction déterminante sur le dénouement du processus, au point qu'il caractérise alors l'ensemble de la séquence.

Ce modèle permet souvent de rendre compte d'épisodes d'accès à de nouvelles positions sociales, avec l'abandon des précédentes s'il y a lieu. Il permet d'appréhender une rencontre qui se transforme en relation amoureuse, ou encore une autre qui ouvre à la pratique d'une nouvelle activité culturelle. Pendant les études, c'est par exemple un séjour à l'étranger dans le cadre du programme Erasmus qui permet de valider dans le même temps un autre diplôme,

parce que l'université de ce pays propose un double cursus original. Plus tard, ça peut être la Mission locale qui appelle pour proposer un emploi, ou un proche qui avertit qu'un poste se libère. Au sein d'une entreprise, c'est parfois une occasion inespérée d'être muté dans une autre ville, permettant de se rapprocher de sa famille ou de mettre de la distance avec certaines relations indésirables.

Pour illustrer cette catégorie, nous retrouvons Christophe à 20 ans, au moment où il déménage à Grenoble.

Christophe est **passionné de sciences** depuis l'enfance.

Un flou dans l'orientation
Son diplôme en poche, Christophe constate qu'il ne sait pas vraiment quoi faire par la suite.

Inscription en Géophysique
Christophe choisit cette licence au regard des formations proposées à Grenoble en sciences de la Terre.

BTS Génie Optique

Vacances d'été

Licence Géophysique

Habite chez **son père** à Montpellier

Vit à Grenoble avec sa copine

Divorce des parents :
Ses parents se sont séparés il y a quelques mois, sa mère a déménagé. Christophe est resté vivre avec son père.

Sa copine va partir à Grenoble.
Elle a été sélectionnée dans une classe prépa HEC. Il décide de la suivre.

Christophe - Déménagement à Grenoble et licence de géophysique

Nous avons considéré que la situation au domicile des parents de Christophe a favorisé son départ - il le dit lui-même. Cependant, il n'envisage pas de quitter son père pour autant, c'est bien le départ de sa petite amie pour l'Isère qui offre à Christophe l'occasion de changer d'air. Ces séquences « Opportunité » apparaissent dans 16,5% des situations de notre répertoire (soit 35 séquences).

- *Les séquences « Concomitance »*

Ici, le déroulé du processus est principalement caractérisé par la survenue de deux ingrédients, ou plus, connectés entre eux d'abord par leur activité coïncidente dans une même unité de temps, plutôt que par des liens de causalité ou par leur utilité au sein d'un même schéma d'action. Les ingrédients mobilisés et les événements qui se produisent ne sont pas nécessairement inattendus, ils peuvent relever de contextes différents et *a priori* non reliés, mais c'est leur synchronicité fortuite qui vient les associer et imprimer un mouvement particulier sur la séquence.

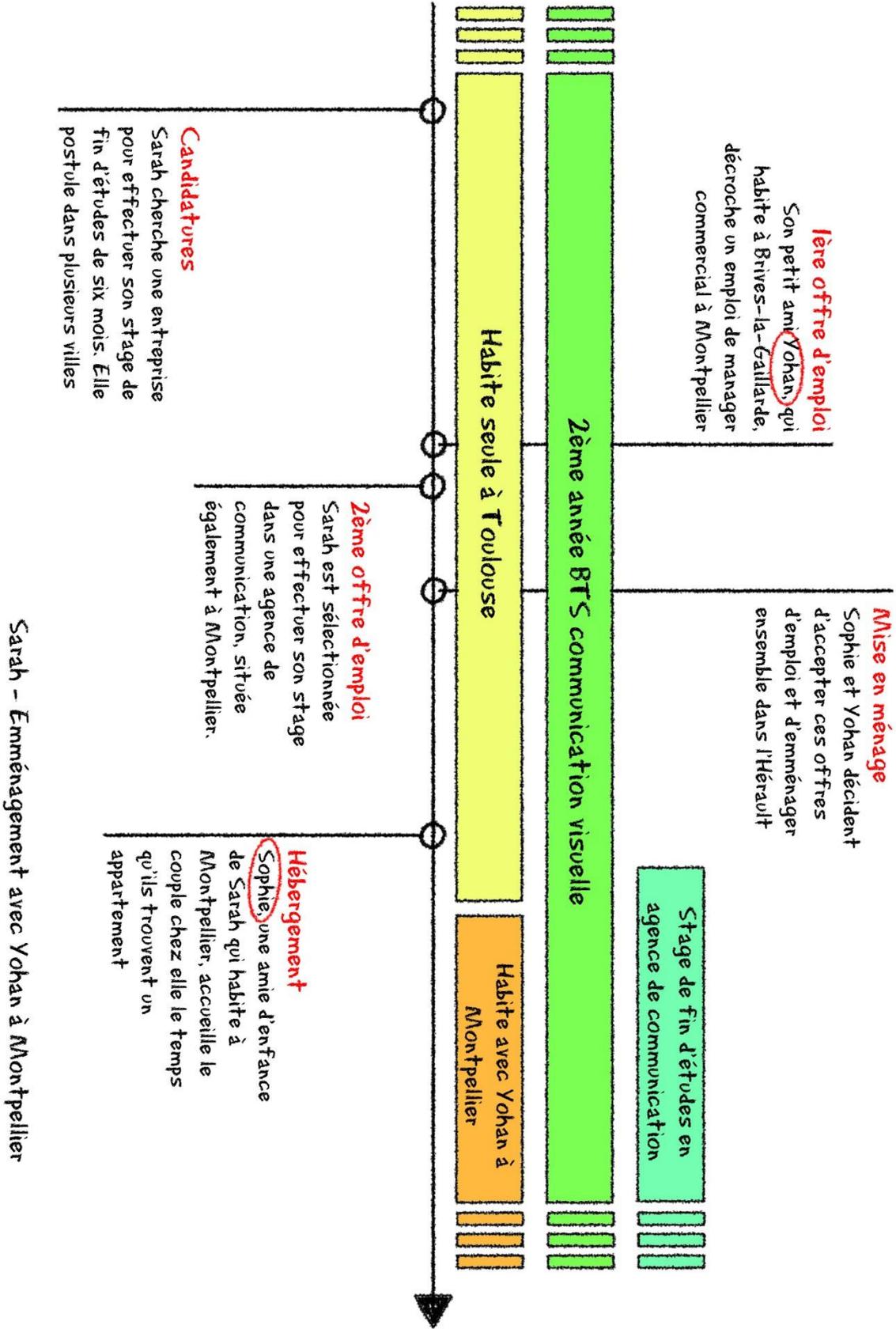
Dans de nombreuses séquences, des effets de concomitances existent et sont relevés, mais ils ne reconfigurent pas sensiblement la séquence, qui reste engoncée dans des mécanismes que d'autres catégories éclairent avec plus de pertinence. En fait, ce modèle rend compte des séquences dont l'issue est directement guidée par cet effet de concomitance. Les ingrédients à l'œuvre dans ce type de séquence peuvent se présenter comme des ressources pour l'individu, comme il peut s'agir de contraintes, ou d'une combinaison des deux. Cet effet peut relier toutes les dimensions sociales de la vie observées.

Par exemple Anaïs, à 21 ans, souhaite rejoindre un IAE pour réaliser un master dans les ressources humaines. Elle apprend qu'elle est sélectionnée dans trois établissements, ce qui lui donne l'embarras du choix. Dans la même semaine, son petit ami est, lui, choisi pour rejoindre une école à Avignon. Elle se dit alors qu'ils auront plus souvent l'occasion de se voir si elle opte pour l'établissement le plus proche, soit l'IAE de Montpellier (même si ce n'est pas son école préférée). C'est donc bien l'apparition rapprochée des deux ingrédients « sélection dans plusieurs IAE dont celui de Montpellier » et « petit ami qui va à Avignon » qui détermine l'issue finale de la séquence, l'installation à Montpellier.

Dans un registre plus dramatique, il y a aussi l'histoire de Julien : le même jour, le jeune homme de 22 ans apprend le décès de sa grand-mère dans un accident domestique, et il doit aussi faire face au vol de ses tableaux par des collaborateurs malintentionnés, qu'il pensait

tenir comme amis (pour subsister, il essayait de vendre ses œuvres réalisés en amateur dans divers salons). Après ce double événement il cessera alors toute activité artistique. Il s'imposera une solitude de plusieurs mois pour affronter à la fois cette disparition et cette « trahison ».

Un autre exemple de séquence « concomitance » s'observe dans la trajectoire de Sarah. Son arrivée à Montpellier et son emménagement avec Yohan, son compagnon, s'expliquent principalement par la simultanéité de deux opportunités d'emploi, qui conduit le couple originaire de Corrèze jusque dans la capitale de l'Hérault.



Sarah - Emménagement avec Yohan à Montpellier

En étant emprunté pour expliquer 6% des épisodes étudiés (soit 13 cas), ce type de séquence est le plus rare. Pourtant la synchronicité de deux ingrédients apparaît dans de nombreux processus, mais elle n’y occupe pas un rôle central dans l’issue de la séquence comme c’est le cas ici. Notons que nous avons déjà un bel exemple de séquence « concomitance » avec la première frise présentée à titre d’exemple dans ce chapitre. On y découvre comment Alexandre décide de monter un nouveau projet d’entreprise dans la domotique après avoir rencontré Sandro, un ex-camarade de promo qui vient lui aussi de clôturer sa *start-up* et qui recherche un nouveau challenge entrepreneurial.

- Les séquences « Ajustement »

Les séquences d’ajustement sont principalement marquées par l’activité d’événements ou de situations contraignantes, qui poussent l’individu à trouver un autre chemin, à rechercher l’effet d’un nouvel ingrédient qui va entraîner le changement dans les positions sociales. Ce modèle se distingue des « Opportunités » dans le fait que l’élément qui provoque l’évolution ne constitue pas une ressource inattendue. La mise en mouvement du processus est déjà amorcée en amont par l’effet d’une contrainte, qu’il s’agisse d’un événement nouveau ou d’une situation déjà installée. C’est seulement face à cet impératif que l’individu mobilise alors ses ressources pour se frayer un autre chemin.

Ces séquences sont donc aussi à dissocier des « engrenages » puisque la contrainte originelle ne fait pas « boule de neige », elle permet au contraire l’émergence d’une solution originale. Enfin, on ne doit pas les confondre non plus avec les séquences du modèle « Programme » : si les deux catégories donnent à voir des ingrédients élus pour leur capacité à répondre à des objectifs que s’est donné l’individu, ici nous nous situons plus dans une réaction qui transforme le déroulé du processus en cours de route que dans l’application d’un plan de marche. Il y a un changement de moteur à un moment donné du parcours, même subtil.

Ce modèle permet de rendre compte de situations où l’enquêté n’est pas à l’aise dans ses études, dans son travail, dans son cercle de relations ou dans toute position dans laquelle il est engagé. Il s’active alors pour chercher à s’adapter, à évoluer, en tentant de considérer sa marge de manœuvre. C’est ce changement de moteur qui permet de faire émerger de nouveaux éléments de contexte comme des ingrédients décisifs. Clarisse par exemple (20 ans au moment de la séquence) se sent étouffée par la présence d’un couple d’amis un peu envahissant, qui l’a déjà suivie de sa Réunion natale jusqu’à Lyon. Alors qu’elle avait postulé

pour poursuivre ses études dans une école de commerce dans la même ville, elle fait finalement transférer son dossier et déménage à Montpellier pour s'émanciper de ces relations. Geoffrey (21 ans), lui, n'est plus en odeur de sainteté dans son école d'ingénieur à Paris, après avoir été accusé de conflit d'intérêts par ses camarades. En effet il occupe à la fois un rôle décisionnaire au sein du Bureau des Elèves (l'association rattachée à l'école qui organise des galas) et un emploi d'intermédiaire rémunéré dans l'organisation de soirées. Il cherche plusieurs voies de secours et finit par suivre un de ses professeurs qui ouvre une école à Montpellier.

Voici plus en détail une séquence dans la trajectoire d'Anton. Le jeune homme a 23 ans au moment de cet épisode. Il termine un master en informatique et souhaite poursuivre en thèse, mais à défaut de trouver un projet financé, il va alors choisir de se réorienter vers un second master...

Goût pour les maths
Anton décide alors de tenter un master en Mathématiques, une discipline qui le passionne depuis l'enfance.

Anton postule pour des thèses financées

2ème année Master Informatique

Réussite aux examens
Obtention du master Informatique

Non-sélectionné
Anton ne décroche aucune des thèses pour lesquelles il a candidaté

Soutien financier
Ses parents acceptent de le soutenir financièrement pendant deux années supplémentaires.

1ère année Master Maths

Dérrogation acceptée
Même si l'année universitaire a commencé depuis un mois, Anton se présente au département de Maths, qui valide son inscription

Anton - Du master informatique au master de mathématiques

De nombreux processus impliquent des arrangements, des compromis entre les individus et les situations de la vie sociale avec lesquelles ils doivent composer. Dans la façon même dont elles ont été pensées et construites, les séquences sont toutes des processus au cours desquelles les acteurs sont toujours amenés à repenser leur trajectoire, en même temps que le chemin se dessine. Pourtant, la catégorie « ajustement » est pertinente pour n'éclairer que 15% des épisodes étudiés (soit 32 séquences). Cela s'explique par le fait que cette catégorie ne concerne que les séquences où cet effet d'ajustement est central. De plus, ce type d'épisode nécessite que l'acteur concerné puisse mobiliser rapidement des ingrédients-ressources pour répondre à la contrainte initiale, ce qui n'est pas le cas de tous, pas tout le temps.

- Les séquences « Accumulation »

Dans ce dernier modèle, il n'y a pas d'élément décisif majeur prévalant radicalement sur tous les autres, parce qu'il entraînerait une série d'événements dans son sillon ou parce qu'il viendrait, en chemin, modifier considérablement le déroulé du processus. Les éléments ne servent pas non plus un programme pensé en amont. Il s'agit plutôt d'une succession d'ingrédients qui ne sont pas encore perçus comme décisifs par l'enquêté et qui semblent pour l'instant déconnectés les uns des autres. Ils s'accumulent, sur des temporalités parfois différentes, jusqu'à rendre possible l'accès à une nouvelle position sociale. Ce n'est qu'alors qu'ils font sens entre eux, parce qu'*a posteriori* ils permettent de saisir comment une nouvelle voie a pu être empruntée.

Ici, l'issue du processus est imprévue par l'enquêté quasiment jusqu'à son dénouement. Les moteurs qui ont guidé ces actions tout au long de la séquence ne sont pas celui qu'il emprunte pour accéder à la nouvelle position (ou pour rompre avec l'ancienne). Ce n'est qu'une fois que tous les ingrédients sont en place que le changement est concevable, ce n'est qu'alors que le nouveau chemin peut être emprunté. Ce modèle permet par exemple de rendre intelligible la façon dont certains enquêtés en sont arrivés à créer leur entreprise alors qu'ils se destinaient à d'autres fonctions, ou comment d'autres ont pu fonder leur association.

Ces séquences, une fois les éléments mis en place, peuvent apparaître comme des « révélations » aux individus. On retrouve aussi des histoires où un lien amical suivi depuis plusieurs mois se transforme un jour en relation amoureuse, une fois que cette dimension sentimentale est devenue « évidente » pour les protagonistes. La séquence illustrant cette

catégorie nous permet de raconter comment Brahim décide de porter, à 24 ans, le projet d'ouvrir une école de communication à destination des jeunes des quartiers populaires.

Lors d'un concours de start-up, Brahim rencontre deux associés. Leur projet est récompensé et ils fondent alors leur entreprise dans l'informatique.

Pendant ses études à l'IAE, Brahim participe à un concours entrepreneurial. Depuis, il est investi dans une association qui soutient régulièrement ce type de rencontres.

Les cartes en main :
Brahim réalise qu'il a suffisamment d'atouts pour monter sa propre structure : des contacts militants, un réseau entrepreneurial, des compétences dans la gestion de projet et son expérience personnelle.

Avec quatre amis-cofondateurs recrutés dans ses deux univers associatifs, Brahim lance le projet d'une formation à la communication pour les jeunes des quartiers populaires.

Projet Ecole de communication

Président d'une start-up dans l'informatique

Organisation d'événements dans la création de start-up

Militant associatif dans plusieurs collectifs de son quartier populaire

Apprentissage de la communication :

Durant ses études et ses premières expériences dans le marketing, Brahim éprouve des difficultés de communication avec ses pairs. Il se sent renvoyé à ses origines populaires. Il travaille donc consciemment à adapter sa posture à son milieu professionnel.

Le constat d'un problème récurrent :

En discutant avec des militants, Brahim identifie encore une fois les problèmes de communication comme décisifs dans les difficultés d'insertion professionnelle rencontrées par les jeunes de son quartier.

Brahim - lancement du projet d'école de communication

Brahim et ses associés remportent un concours d'entreprises de l'Économie Sociale et Solidaire pour leur projet de formation à la communication.

Les séquences de type « accumulation » complètent les 9,5% restant du répertoire (soit les 20 dernières séquences sur 213). Cette faible fréquence peut notamment s'expliquer par la quantité d'ingrédients qu'il faut d'abord amasser, à travers des expériences différentes, parfois sur de longues périodes, avant que cet effet puisse être reconnu. Nous constatons en effet que les séquences de ce type concernent davantage les épisodes les plus récents au sein des trajectoires étudiées, au moment où les enquêtés sont les plus âgés.

Ces six types de combinaisons entre les ingrédients permettent de caractériser les scénarios de l'ensemble des séquences de notre album au regard de l'imprévisibilité des parcours, des marges de manœuvre que les institutions et les relations personnelles autorisent aux individus, comme de leurs dispositions différentes à anticiper, à mettre au point des stratégies, à réagir aux événements, à prendre plus ou moins de risques.

- Les séquences « engrenage » montrent des individus exposés à des contraintes imprévues qui les amènent à changer de statut sociaux.
- Les séquences « programme » laissent, elles, observer des changements dans les statuts sociaux, qui sont anticipés par les acteurs. Leur déroulement est régulé par un projet, un plan qui traverse la séquence, qu'il s'agisse de la poursuite d'objectifs réfléchis, aux risques calculés, ou bien de l'application d'un programme qui s'impose à l'individu.
- Les séquences « ajustement » se font l'écho de moments où les engagements de l'individu, ou bien ses projets, sont remis en cause par la survenue d'un élément inattendu et déstabilisant. L'enquêté mobilise alors des ressources afin de se dégager une voie alternative, vers une nouvelle position sociale.
- Les séquences « opportunité » attestent de l'apparition d'une ressource inattendue que l'individu reconnaît comme tel et dont il se saisit, entraînant un changement dans ses statuts sociaux.

- Les séquences « concomitance » indiquent des processus de changement dans les positions sociales, dont l'issue est principalement conditionnée par l'effet de la combinaison synchronique entre au moins deux ressources et/ou contraintes *a priori* déconnectées.
- Les séquences « accumulation » enfin, apparaissent à un moment des trajectoires où l'individu a déjà pu emmagasiner plusieurs ressources, qu'il lui reste à relier pour provoquer un changement dans ses positions sociales.

Maintenant que nous avons reconnu ces six séquences typiques, nous allons voir que si les individus peuvent être confrontés à l'ensemble de ces scénarios dans le cours de leur existence, la distribution des catégories n'est pas non plus tout à fait aléatoire dans la vie des uns et des autres. Leur répartition laisse même penser à l'effet contrasté de certaines ressources et contraintes.

3.2 Quels types de séquences pour quels individus ?

Que nous disent ces six catégories de séquences sur les individus qui les vivent ? D'abord, rappelons que notre typologie est conçue pour laisser apparaître des phénomènes et des moments d'imprévisibilité. Une séquence-type n'est pas spécifique à un individu : elle ne saurait correspondre aux habitudes de quelqu'un qui reproduirait le même schéma dans toute sa trajectoire, à tous les moments de transition entre ses positions sociales. Ces séquences-types cherchent plutôt à éclairer les différentes façons dont des aléas viennent perturber les projets des individus et les différentes manières dont ils s'en accommodent. L'observation du parcours d'un enquêté, à travers les cinq, six, sept ou huit séquences successives que l'on y étudie, requière toujours la mobilisation de plusieurs types de combinaisons d'ingrédients. Nos catégories reflètent donc plutôt la variété des épisodes de transition à laquelle un même individu peut être confronté, à plusieurs moments de sa biographie.

Ces catégories ne se succèdent pas non plus dans un ordre particulier le long de la trajectoire de chacun, qui serait typique de l'avancée vers l'âge adulte. Elles ne suivent pas un agencement qu'on retrouverait de manière sensiblement identique dans toutes les biographies. Nous avons vu que des séquences de type « programme » sont effectivement

plus souvent identifiées dans les récits de transitions entre des positions étudiantes, faisant par exemple le lien entre deux formations universitaires. Dans le tronçon du parcours que nous examinons, les premières séquences correspondent ainsi souvent à ce type. Nous avons également soulevé que les séquences « accumulation », parce qu'elles impliquent l'assemblage de plusieurs ingrédients, parce qu'elles sont nourries de l'activité de l'individu dans plusieurs contextes successifs, surviennent généralement plus tard dans les trajectoires. Mais au-delà de ces deux effets, les types de séquences n'évoquent pas dans leur distribution un « chemin » général d'expériences vers l'âge adulte. Les parcours offrent au contraire à voir des types de séquences variés, dans des ordres différents.

On pourrait alors croire que nos catégories ne sont mobilisées simplement que pour décrire des effets de contingence dans les parcours, dans un contexte sociétal exposant effectivement davantage les acteurs sociaux aux imprévisibilités. Le raisonnement sociologique, en souhaitant rendre compte de ces « événements », serait alors limité à la mise en évidence des formes que prennent ces instabilités et ces incertitudes dans le cours des trajectoires individuelles. Mais ce serait oublier que ces séquences nous permettent en même temps d'observer les environnements sociaux contrastés dans lesquels ces imprévisibilités surviennent, et les différentes logiques d'action que les individus mobilisent pour composer avec l'inattendu et l'incertain.

Si notre analyse souhaite effectivement mettre en lumière la part de contingence qui existe dans les trajectoires, cette part nécessite ainsi d'être appréciée au regard du contexte social dans lequel elle se déploie, et de la manière dont l'acteur social l'intègre dans son évolution. Les types de séquences reconstitués nous permettent alors de révéler les conditions d'existences contrastées des individus qui les supportent, comme leurs différentes dispositions à planifier leur avenir.

3.2.1 Dispositions face à l'avenir et contextes d'action

S'intéresser aux moments de transition entre les positions nous conduit à distinguer les manières qu'ont les acteurs d'agir et de réagir face aux événements et aux situations de la vie sociale, et à la portée de ces comportements sur l'orientation des séquences. Dans notre album, nous constatons ainsi plusieurs attitudes : certains acteurs, à certains moments, mettent en place des stratégies pour tenter de prévenir les incertitudes, d'autres ne

construisent pas de projet mais préfèrent jouer et s'adapter aux circonstances présentes, quelques-uns encore ne font ni l'un ni l'autre. D'aucuns s'appliquent à juger et à soupeser longuement les éléments en jeu lors d'une prise de décision, quand plusieurs autres prennent le risque de suivre leur instinct au moment de s'engager dans une nouvelle situation.

Dans les sciences humaines, plusieurs disciplines se sont attelées à saisir comment se font les décisions des individus. Des théories du jeu en économie jusqu'aux modèles du risque en psychologie, nous assistons à un foisonnement de descriptions qui donnent en fait à voir la complexité de ces choix, davantage qu'elles ne simplifient leur compréhension. Dans un article traitant de la théorie de la décision, Claudine Pérez-Diaz³⁶⁵ synthétise cependant ces apports en rappelant l'organisation des comportements individuels selon deux facteurs qui interagissent entre eux : un facteur dispositionnel (plutôt issu de la psychologie) où le comportement de l'acteur dépend surtout de ses caractéristiques individuelles (on y distingue des individus qui prennent des risques et d'autres qui n'en prennent pas) et un facteur situationnel (plutôt investi par la sociologie) où le contexte est déterminant (on y caractérise des individus qui répondent à des besoins et à des opportunités).

Claudine Pérez-Diaz précise qu'aujourd'hui, les recherches menées peuvent être situées en différents points d'un continuum mobilisant ces deux facteurs. La plupart des enquêtes affirment ainsi une position nuancée, tachant de rendre compte à la fois du poids des dispositions individuelles et des exigences de chaque situation. Pour l'auteure, alors, « certains individus prennent des risques seulement dans certains domaines ou en certaines circonstances »³⁶⁶.

Cet énoncé rejoint notre conception d'un individu pluriel, socialisé à différents registres de pratiques, entre lesquels il évolue de manière plus ou moins appropriée, selon ce qu'il reconnaît dans une situation. De manière plus générale, cette réflexion nous amène à nous replonger dans les théories de l'action et de l'acteur qui situent les pratiques humaines d'un côté dans l'ordre de l'intentionnalité, de la réflexivité et de la prise de décision rationnelle, de l'autre dans le monde des habitudes et du sens pratique. Rappelons que nous avons choisi ici de ne pas postuler *a priori* et une fois pour toutes l'existence d'un acteur rationnel. Nous n'envisageons pas non plus une théorie de la pratique singulière qui s'appliquerait par principe

³⁶⁵ C. Pérez-Diaz, « Théorie de la décision et risques routiers », *Cahiers internationaux de sociologie*, n°114, 2003, p. 143-160.

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 148.

à tous les individus, dans toutes les situations. Au contraire, notre recherche empirique constitue bien une occasion de développer, comme le propose Bernard Lahire³⁶⁷, une sociologie de la pluralité des logiques effectives d'action et de la pluralité des formes de rapport à l'action.

Les capacités réflexives des acteurs sociaux n'apparaissent alors plus comme des réalités distinctes de l'action mais comme des formes de pratique situées dont il faut cerner la part effective dans chaque situation étudiée, selon les dispositions de l'individu, la dimension de la vie sociale concernée et les circonstances du moment. En effet, parfois, les dispositions de la personne importent peu car le déroulé des événements est tel que ce sont d'abord des éléments de contexte extérieurs qui impriment leur marque sur l'issue de la séquence. Mais dans de nombreuses autres occasions, l'attitude de la personne constitue aussi un ingrédient décisif du processus. Il faut alors considérer les dispositions à réfléchir, à établir des projets, en fonction de la dimension de l'existence où se déroule l'action, comme les autres éléments en jeu.

Dans le cours d'une séquence précise se déroulant dans le monde professionnel, une personne peut par exemple se montrer calculatrice et avoir échafaudé un plan qui se révèle efficace. Dans le cours d'un autre épisode, dans sa vie amoureuse, la même personne semble là davantage portée par ses sentiments du moment. Au fil de l'existence, les habitudes déployées dans un même contexte peuvent aussi être amenées à se transformer, selon les expériences vécues par ailleurs par l'individu.

Parfois, des contrastes se révèlent même à l'intérieur d'une seule séquence. Au début de l'épisode, le contexte est bien identifié par l'acteur social qui met alors en œuvre, par habitude, des dispositions incorporées appropriées. Puis, le cours des événements l'entraîne dans une situation de crise. Dans ce moment de doute, tout est remis en cause. Là, des opérations plus réflexives sont alors nécessaires pour s'adapter (en cherchant à mobiliser d'autres expériences passées, dans d'autres contextes, pour mettre en place une autre logique d'action, encore incomplète et toujours susceptible d'être transformée). Ainsi, les séquences de transition entre les positions sociales constituent, en particulier, des moments où les habitudes et les routines peuvent être mises en défaut, et où des attitudes de réflexion et de projection de soi sont alors nécessaires.

³⁶⁷ B. Lahire, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, op. cit.

3.2.1.1 L'agency

Les compétences individuelles particulières que requièrent ces moments (réflexivité, capacité à se projeter dans le futur ou encore tendance à prendre des risques) sont souvent réunies, dans la littérature sociologique, sous le terme d'*agency*. Cette vaste appellation désigne en fait une variété d'appariements conceptuels hétérogènes. Généralement associée aux notions de motivation personnelle, d'intentionnalité et de créativité, l'*agency* recouvre, de manière schématique, deux options différentes.

Pour certains auteurs, la notion est au cœur des configurations de l'action sociale. Ainsi pour Mustafa Emirbayer et Ann Mische³⁶⁸, c'est un concept qui permet de penser la façon dont les acteurs sociaux se conçoivent dans le monde social et dans le temps. Il permet de saisir les dynamiques individuelles d'interaction entre les habitudes héritées du passé, les capacités à se projeter dans le futur et les aptitudes à juger et délibérer au présent ; le tout à l'intérieur d'une pluralité de contextes d'actions structurés à prendre en considération. Cette première option constitue alors l'*agency* comme un outil conceptuel central permettant de rendre compte de la manière dont les acteurs agissent. Il implique avec lui toute une théorie de l'action qui le recouvre.

Pour d'autres auteurs, l'*agency* est plutôt compris comme une partie des actions humaines seulement : celle qui renvoie à des traits particuliers comme la prise de distance avec soi-même, l'intentionnalité ou encore la créativité. Ainsi pour Steven Hitlin et Monica Johnson³⁶⁹, il s'agit plutôt d'une ressource que les individus développent et qui varie selon l'origine sociale, les expériences personnelles et les trajectoires. De même pour Victor Marshall³⁷⁰, bien que l'*agency* puisse être considérée comme une capacité universelle, le travail sociologique consiste à mesurer la variété et le degré avec laquelle des individus différents développent ces traits. La notion est alors mobilisée pour décrire des pratiques partielles et spécifiques qui s'inscrivent dans le cadre d'une théorie de l'action plus large. C'est dans cette seconde option que nous nous positionnons, en définissant les aptitudes regroupées sous la notion d'*agency* comme des dispositions particulières qui varient selon les individus, leurs socialisations et les contextes d'action. C'est en distinguant ces pratiques réflexives au regard des conduites

³⁶⁸ M. Emirbayer, A. Mische, « What is "agency"? », op. cit.

³⁶⁹ S. Hitlin, M. Johnson, « Reconceptualizing agency within the life course: The power of looking ahead ». *American Journal of Sociology*, vol. 120, n°5, 2015, p. 1429-1472.

³⁷⁰ V. Marshall, « Agency, events, and structure at the end of the life course », *Advances in Life Course Research*, n°10, 2005, p. 57-91.

variées qu'impliquent les types de séquences que nous allons commencer à discerner des caractéristiques propres aux différents individus qui les vivent.

Pour autant ces deux visions de l'*agency* ne sont pas incompatibles, dès lors qu'elles s'appliquent à saisir concrètement les liens entre des façons de réfléchir, des manières d'agir et leur impact sur des processus. Elles autorisent aussi l'une comme l'autre à investir le passé de l'acteur pour reconstruire ses habitudes, ses manières de faire eu égard à l'*agency*. Ann Mische³⁷¹ s'exerce ainsi à distinguer plusieurs façons qu'ont les individus de se projeter dans le futur qui, même si elles ne produisent pas les effets escomptés par les protagonistes, ont tout de même une influence sur le cours des processus, par l'inflexion qu'elles donnent aux actions individuelles.

Ce sont ces effets réels, qui marquent parfois le cours des trajectoires, que nos séquences permettent notamment d'illustrer. Dans le même article, Ann Misch repère chez les individus différentes conceptions relatives aux projections dans le futur : la portée de celles-ci, l'étendue de la gamme des futurs imaginés, leur degré de netteté, leur capacité à plus ou moins s'adapter aux situations ou à rester figées, ou encore l'aptitude à connecter entre eux de manière causale différents éléments temporels. Nous y voyons autant de dispositions qui se déclinent et qu'on ne saurait réduire à une compétence routinière et uniforme. Pour nous, ces pratiques réflexives sont à resituer dans des formes de rapport à l'action et des logiques d'action plurielles. Elles ont une genèse, des incidences sur les pratiques individuelles, et alors des effets dans les processus de transition entre les statuts sociaux.

Aussi à la fin de ce texte, Ann Mische appelle à porter son attention sur les supports culturels, institutionnels et relationnels à partir desquelles de telles manières de réfléchir se développent, et comment leur traduction en acte participe à transformer les structures sociales en retour. Que l'on définisse l'*agency* comme un concept essentiel dans l'explication des comportements humains, ou bien que nous n'y percevions qu'une certaine catégorie spécifique de dispositions, on peut s'atteler à révéler des formes plurielles de réflexion, d'action et à saisir la portée de leurs effets sur les trajectoires individuelles, ou sur les groupes sociaux.

³⁷¹ A. Mische, « Projects and possibilities : Researching futures in action », *Sociological Forum*, vol. 24, n°3, 2009, p. 694-704.

3.2.1.2 L'*agency* en situation

Il n'y a donc pas d'attitude générale face aux imprévisibilités et aux risques de la vie mais des comportements qui diffèrent selon les dispositions socialement situées des individus et selon les contextes d'actions où se déploient ces épisodes. Nos types de séquences se font l'écho de ces différentes manières de penser et de faire. A travers elles, nous pouvons ainsi ébaucher les pratiques des enquêtés qui éprouvent ces épisodes. Nous n'avons certes pas les données nécessaires pour reconstituer les différentes dispositions contextualisées des individus à prendre des décisions, à penser un plan pour le futur ou à considérer des risques en situation. Il aurait fallu pour cela questionner directement et longuement les enquêtés sur les rapports qu'ils entretiennent avec leur futur, ou sur les façons dont ils jaugent les risques, pour pouvoir tenter d'en retracer les variations et leurs développements. Pour autant, notre travail d'investigation des parcours et notre typologie nous permettent bien de révéler des moments où de telles pratiques ont été déployées en situations. Nos séquences ont été construites dans cet objectif : pouvoir saisir les ressorts et les dynamiques d'un changement dans les positions sociales, au regard d'éléments contextuels décisifs, de leur combinaison, de moteurs et d'effets de contingence qui animent ces processus.

Les catégories identifiées à partir de ce répertoire laissent ainsi apercevoir les effets de différents rapports au futur et aux risques. Certains types d'épisodes nécessitent que les individus sachent mettre en place des stratégies adaptées à leur situation, d'autres requièrent de s'aventurer dans une nouvelle voie, quand quelques-uns encore dénotent de l'absence d'anticipation des événements. Les séquences de type « programme » mettent en lumière des moments où les acteurs élaborent des projets, même rudimentaires, pour parvenir à la fin qu'ils ont imaginé. Ces séquences donnent alors à voir une déclinaison d'attitudes différentes : de l'acteur qui s'applique à suivre un plan d'action dans une certaine direction, jusqu'à celui qui se donne plutôt un objectif à atteindre, quitte à reconfigurer sa trajectoire en chemin. Les séquences « ajustement » impliquent des acteurs attestant de certaines capacités à réagir à la survenue d'un aléa dans la trajectoire, qui les contraignent à mobiliser de nouveaux ingrédients, à inventer un nouveau chemin. Dans une moindre mesure, les séquences « opportunité » et « concomitance » demandent parfois que les enquêtés aient la faculté de reconnaître ces occasions et osent s'en saisir, quitte à reconsidérer leurs plans. De même, l'issue des séquences « accumulation » ne s'impose pas toujours comme une évidence aux yeux des individus qui les vivent et il leur faut quelquefois une certaine aptitude à apprécier le potentiel

des ingrédients en présence. Les séquences « engrenage », quant à elles, offrent éventuellement à voir des moments où les enquêtés n'ont pas mis en place de stratégie pour anticiper un événement contraignant sur leur trajectoire, ni n'ont su réagir à l'effet d'entraînement provoqué par celui-ci.

Nous subsumons ainsi les effets sur le cours des séquences de plusieurs manières de se projeter dans le futur, d'évaluer les risques et de prendre des décisions. Mais il serait périlleux de distinguer plusieurs types d'individus à la seule vue de ces contrastes, sans pouvoir clairement identifier l'empreinte de ces dispositions particulières, ni les domaines et les moments de l'existence où elles sont pertinentes. Nous ne pouvons pas suffisamment isoler l'effet de ces dispositions à l'*agency* de l'effet des imprévisibilités et des autres éléments du contexte mis en évidence. Car dans la dynamique des épisodes que nous avons reconstitués, ces pratiques sont toujours mêlées à l'influence majeure d'ingrédients décisifs survenant de l'environnement social dans lequel se déroule chaque séquence.

Pour reprendre le cas des séquences « engrenage », l'enquêté a pu mettre en place un projet fort bien construit, mais ses manœuvres ont cette fois été vaines face au poids des contraintes survenues, face à la force des éléments extérieurs qui l'ont entraîné. À côté des dispositions des individus à composer de telle ou telle manière avec les imprévisibilités, les destinées restent toujours dépendantes de l'environnement social où se jouent les séquences. C'est plutôt là que se situe la force principale de nos séquences : en décomposant les éléments décisifs et en reconstituant la combinaison dans le temps, elles permettent aussi de révéler la diversité des contextes sociaux qui supportent ces histoires, et qui exposent différemment aux imprévisibilités.

Cela apparaît de manière flagrante dans le cas d'un épisode d'« engrenage », où les contraintes s'accumulent et se révèlent plus déterminantes que les stratégies de l'individu (s'il en a) ou que les ressources extérieures qu'il peut opposer (s'il en possède). Mais il en va de même pour toutes les catégories énoncées : si tel type de séquence implique que l'acteur subisse l'effet d'une contrainte et/ou qu'il sache reconnaître une nouvelle ressource, encore faut-il qu'il soit en position pour que survienne cette ressource, ou bien en situation d'éprouver cette contrainte.

Encore une fois, les individus ne vivent pas leur vie tous seuls, les ressources personnelles que peuvent constituer leurs dispositions traduites par la notion d'*agency* ne s'apprécient qu'au regard de tous les autres ingrédients décisifs dans les trajectoires : des éléments de contexte

mobilisant les relations les plus proches à ceux impliquant l'inscription de l'individu dans les collectifs les plus vastes. Nous l'avons vu à travers les séquences déjà observées dans ce chapitre, les ingrédients peuvent provenir de toutes les dimensions de la vie sociale d'un individu. Certains offrent des opportunités inattendues à l'enquêté ou lui permettent de faire face à des imprévisibilités en offrant aide et protection ; ils apparaissent alors comme autant de ressources. D'autres sont au contraire des éléments déclencheurs de crises ou qui engagent l'individu dans des situations qu'il n'a pas désiré. Nous allons ainsi prendre le temps de nous pencher en détail sur les ingrédients, éléments décisifs du contexte, plus loin dans ce chapitre. Les dispositions individuelles comme les environnements sociaux constituent des éléments qui influent sur le cours des séquences et qui façonnent leur issue. L'individu qui évolue dans le monde social, entre différentes positions, le fait toujours en étant situé au regard de ses façons de faire et de ses conditions d'existence. En mobilisant l'effet conjoint de rapports au futur, aux risques différents, et de contextes variés autorisant plus ou moins la survenue de ressources ou de contraintes, nos séquences-types font apparaître les contours des contextes mais aussi des différents individus susceptibles de les vivre. Mais elles restent des objets qui nous permettent avant tout de saisir les dynamiques des moments de transitions dans les positions sociales. L'identification de différences sociales pertinentes dans la population passe alors plutôt par l'examen même des ingrédients qui orientent les séquences. Avant cela, observons encore ces catégories au regard de la diversité des attributs de notre population d'enquête.

3.2.2 L'empreinte des milieux sociaux

Au-delà des dispositions de chacun à planifier son avenir ou à prendre des risques, les moments de transition statutaires à l'étude nous permettent aussi et surtout d'appréhender les contextes sociaux dans lesquels se déroulent ces histoires. Lorsque nous éclairons notre typologie de séquence à la lumière des caractéristiques sociodémographiques de nos enquêtés, nous faisons en effet plusieurs constats.

D'abord, les enquêtés issus des classes populaires sont surreprésentés dans les séquences « engrenage » : alors que ce type d'épisode concerne 15% des cas lorsqu'ils sont rapportés à l'ensemble de l'album, il en constitue plus d'un quart quand on ne considère que les séquences relatives aux jeunes issus des classes populaires (22 séquences sur 84). Dans le

même temps, les jeunes originaires des classes supérieures connaissent moins d'épisodes de ce type : ils ne représentent que 6% de leurs seules séquences (7 séquences sur 113).

Ainsi sur les 32 séquences « engrenage » répertoriées au total, 22 sont supportées par des jeunes originaires des classes populaires. Chaque enquêté dans cette dernière catégorie en connaît au moins une dans son parcours et certains en vivent jusqu'à quatre. Peut-être que ces individus développent moins souvent des stratégies pour anticiper les imprévisibilités. Mais nous pouvons supposer que cet écart s'explique aussi et surtout du fait que ces populations sont plus exposées aux risques de la vie et ont moins de ressources pour y faire face, autorisant dès lors plus souvent la survenue et l'effet fort de ce genre d'épisodes.

Dans la continuité de cette première observation, un autre contraste ressort. Les enquêtés originaires des classes supérieures sont surreprésentés dans les séquences de type « ajustement ». Cette catégorie représente 20,5% des séquences dans lesquelles sont impliquées les jeunes aux origines aisées (contre 15% sur l'ensemble du répertoire), soit 23 séquences sur 113. Dans les parcours des jeunes issus des milieux populaires, ce type ne représente que moins d'un dixième des séquences (soit 8 séquences sur 84).

Ainsi sur les 32 séquences « ajustement » identifiées, 23 mettent en scène des jeunes originaires de milieux aisés. 13 enquêtés sur les 15 issus des classes supérieures présentent au moins une séquence de ce type dans leurs parcours. Certains en présentent jusqu'à quatre. Peut-être que cette population anticipe mieux les contraintes qui peuvent survenir et ébauche alors des projets mieux adaptés aux futurs envisagés. Mais il faut aussi mettre en avant le fait que leur environnement social prodigue davantage de ressources qui assurent plus fréquemment que, lorsque leurs plans sont contrariés, un autre chemin satisfaisant puisse être emprunté. Dans la suite de notre analyse nous allons particulièrement examiner les capacités des relations personnelles de chacun à fournir et constituer des ressources décisives dans le cours des séquences.

Voici un tableau donnant à voir la distribution de chaque type de séquence au regard de l'origine sociale des individus.

Tableau n°1 :

Types de séquences de transition statutaire, selon l'origine sociale des enquêtés

		Enquêtés originaires des classes...						
		populaires		supérieures		moyennes	TOTAL	
		Effectifs	Proportion	Effectifs	Proportion	Effectifs	Effectifs	Proportion
Séquences de type...	Programme	31	40%	45	40%	5	81	38%
	Engrenage	22	26%	7	6%	3	32	15%
	Opportunité	14	16,5%	17	15%	4	35	16,5%
	Concomitance	3	3,5%	9	8%	1	13	6%
	Ajustement	8	9,5%	23	20,5%	1	32	15%
	Accumulation	6	7%	12	10,5%	2	20	9,5%
	TOTAL	84	100%	113	100%	16	213	100%

Lecture : 23 séquences de type « ajustement » sont relevées dans le cours des trajectoires des enquêtés originaires des classes supérieures. Cela représente 20,5% de l'ensemble de leurs séquences.

Les autres catégories de séquences ne font pas ressortir d'écarts aussi importants entre les enquêtés. Ces autres types sont mobilisés pour rendre compte d'épisodes dans des proportions proches, quelle que soit l'origine sociale des enquêtés. Les séquences « concomitance » révèlent bien des contrastes qu'il semblerait intéressant d'examiner, mais la trop faible quantité d'épisodes répondant à ce type nous invite plutôt à la prudence et nous choisissons de ne pas interpréter ce résultat.

Il semble alors que les configurations dont ces autres types de séquences font le récit soient cette fois moins clivées. Les séquences « programme » sont ainsi similairement majoritaires tant chez les jeunes issus des milieux populaires qu'aisés. Notons cependant que les types restants (séquences « opportunité », « concomitance » et « accumulation ») requièrent tous, à différents degrés, une réorientation dans le cours du processus, par l'effet d'un changement de moteur ou par l'arrivée d'ingrédients imprévus qui sont saisis et permettent d'accéder à un nouveau statut. Une certaine prise de risque est alors souvent observée pour s'engager dans ces nouvelles voies. Dans une enquête cherchant à mesurer les préférences individuelles

à l'égard du risque, les économistes Luc Arrondel, André Masson et Daniel Verger³⁷² témoignent d'un effet d'âge que notre population ne permet pas de faire ressortir : les moins prudents seraient les jeunes, en particulier les célibataires et sans enfant. Le niveau scolaire serait aussi déterminant, les moins diplômés manifestant la plus grande prudence. Enfin, l'origine sociale leur apparaît également déterminante : les plus « risquophiles » (selon leurs termes) se retrouvent parmi les descendants de chefs d'entreprise aisés.

Nos séquences-types ne font pas ressortir de différences aussi nettes. Si elles donnent des indications sur les dispositions et les contextes d'actions des individus, elles restent trop dépendantes des moments, des opportunités, pour tracer des lignes de démarcation pertinentes dans notre population. Cependant, leur étude et leur distribution dans le monde social nous enjoignent à pousser plus en avant l'exploration des conditions d'existence des individus. Les écarts de répartition des catégories « engrenage » et « ajustement » nous laissent à penser que les contextes d'action dans lesquels se déroulent les séquences sont fondamentaux, notamment au regard de l'origine sociale des enquêtés. Il semble que selon leur milieu, ce ne sont pas avec les mêmes ingrédients que les uns et les autres doivent composer.

Tous les acteurs ne disposent pas des mêmes supports, ils n'évoluent pas au contact des mêmes institutions, ni des mêmes relations personnelles. Celles-ci ne leur fournissent ni les mêmes ressources ni les mêmes contraintes. Ces éléments de contexte sont de natures, de sens et d'échelles différentes. Il nous faut donc maintenant chercher à les identifier et à les distinguer, dans le cours de chaque processus.

En cherchant à classer dans un album notre collection de séquences de transition statutaire, nous avons jugé pertinent de trier ces différents épisodes au regard des incertitudes et des imprévisibilités avec lesquelles les acteurs sociaux doivent négocier dans leurs carrières. En effet, les jeunes apparaissent particulièrement exposés à ces phénomènes. En considérant les normes d'autonomie et de responsabilité individuelle prévalant aujourd'hui, dans un contexte marqué par des difficultés d'insertion pour les primo arrivants sur le marché de l'emploi, les trajectoires vers l'âge adulte semblent davantage soumises à l'inattendu.

³⁷² L. Arrondel, A. Masson, D. Verger, « Mesurer les préférences individuelles à l'égard du risque » *Economie et statistique*, n°374-375, 2004.

En mettant à jour les différents scénarios que révèlent les séquences à l'aune de ces considérations, nous avons alors commencé à esquisser l'effet parfois décisif des habitudes des jeunes à établir des projets pour l'avenir, ou à prendre des risques, en évoluant au gré de positions plus incertaines. Cependant, il nous a aussi et surtout semblé que le milieu social dans lequel se déroule chaque histoire contribue toujours à orienter l'issue du processus. Les dispositions à l'*agency* ne constituent en effet qu'un élément parmi d'autres dans le déroulé des séquences. Ces dernières ne peuvent être appréhendées sans considérer l'effet, en parallèle, d'autres ressources personnelles, comme des institutions et des relations personnelles au contact de qui l'acteur social évolue.

L'examen des séquences-types nous conduit ainsi à nous pencher plus en avant sur les différents éléments de contexte pertinent dans chaque situation. Pour révéler les logiques sociales qui habitent les destinées individuelles, nous allons maintenant examiner, au plus proche des séquences, les ingrédients qui les composent.

4. Les ingrédients des séquences

La classification des épisodes de transition statutaire nous a permis de révéler une variété d'effets de contingence dans l'accès aux nouvelles positions sociales, au cours de la jeunesse. Les différentes combinaisons d'éléments ont alors fait apparaître les rapports que les enquêtés entretiennent à l'incertitude et à l'imprévisible, selon les ressources et les contraintes avec lesquelles il leur est donné de négocier. Mais cette mise en ordre nous a surtout permis de discerner que les biographies demeurent toujours imbriquées dans les contextes sociaux au sein desquels se situent ces histoires. Nous souhaitons donc maintenant examiner et comparer la diversité d'« ingrédients » à l'œuvre dans chaque processus, afin d'apprécier la façon dont ces éléments spécifiques à chaque séquence peuvent en fait contribuer à indiquer des mécanismes sociaux plus généraux.

Au chapitre précédent, nous avons défini les ingrédients comme les éléments que nous jugeons pertinents pour comprendre le déroulé d'un processus. 662 ingrédients distincts ont ainsi été relevés comme contribuant au cours des 213 séquences de notre album. Cela représente une moyenne d'un peu plus de 3 ingrédients par séquence. La médiane est aussi de 3 ingrédients par séquence. Cependant, certaines séquences, pour être correctement interprétées, nécessitent l'effet de plus de dix ingrédients. Le détail de la composition et de la

répartition de ces éléments va maintenant nous permettre de mettre en lumière des phénomènes sociaux à l'œuvre à travers les évolutions particulières des individus vers les statuts sociaux de l'âge adulte.

Nous chercherons d'abord à faire ressortir plusieurs traits saillants entre les différents ingrédients. Nous dégagerons notamment plusieurs types d'ingrédients, au regard de l'échelle et du contexte depuis lesquels chaque élément décisif se manifeste (4.1). Après avoir présenté les modalités effectives d'élection et de caractérisation d'un ingrédient, dans le cours d'une séquence d'une enquête (4.2), nous examinerons l'inégale répartition de ces types d'ingrédients, en fonction du milieu social dans lequel se déroule chaque séquence (4.3).

4.1 Distinguer les ingrédients

Depuis de nombreuses pages maintenant nous évoquons ces ingrédients et nous manipulons leurs combinaisons. Le déroulé et l'issue d'une séquence dépendent de ces éléments de contexte décisifs. Nous avons vu dans ce chapitre comment leur action s'agence de multiples façons dans le temps et oriente ainsi le cours des processus. Si nous avons pu résumer l'ensemble des séquences étudiées à six types de configurations récurrentes, ces épisodes constituent pour autant l'unité de temps où se combinent, en chacun d'eux, des ingrédients de natures toujours très variées - nous avons déjà pu le constater à travers les frises présentées dans les pages précédentes. Nous pensons que c'est dans l'appréciation de cette diversité que vont se révéler des différences sociales significatives, à même de venir éclairer les expériences de passage à l'âge adulte. Tâchons alors de tracer plusieurs traits qui puissent les distinguer.

4.1.1 Natures et temporalités

Nous avons déjà une idée de la « consistance » des ingrédients au travers des cas que nous avons observés. Sur les frises dessinées dans les pages précédentes, les ingrédients sont apparus en rouge. Nous avons pu constater qu'il en existe de toutes sortes : on trouve des ingrédients d'ordre concret (une somme d'argent qui permet de s'inscrire à une formation, un handicap physique qui contraint de déménager), mais aussi d'autres se situant sur un plan cognitif (un renseignement judicieux sur une entreprise qui embauche, la capacité à reconnaître une affaire prometteuse), un plan relationnel (la fréquentation d'une amie qui

donne envie de s'investir dans la même association, la présence trop étouffante d'une famille qui pousse à s'en éloigner) ou encore institutionnel (un nouveau type de contrat de travail qui facilite une embauche, l'échec d'une candidature dans une filière qui conduit à se réorienter). Souvent, les ingrédients s'avèrent être des assemblages composites de ces éléments : un objet revêt aussi une valeur symbolique, une norme juridique se concrétise par une pratique dans la vie d'une *start-up*, ou encore une information se retrouve enregistrée sur un support matériel qui est lui-même transmis par un proche.

La représentation graphique le long des frises illustrant les séquences indique aussi que les ingrédients peuvent exister sur plusieurs échelles temporelles. Quand ils se manifestent de manière ponctuelle ils sont qualifiés d'*événements* : il peut s'agir aussi bien d'une discussion qui révèle une information importante que de la vente d'une voiture, comme d'une rencontre professionnelle ou encore du fait de rater son bac. Ce sont aussi des legs du passé qui viennent poser leur empreinte à un moment précis de la séquence : une connaissance qui révèle son utilité dans une situation, ou une disposition mobilisée au bon moment. Ces événements localisés peuvent bien sûr avoir des effets plus durables : l'annonce d'un licenciement entraîne par exemple une période de chômage. D'autres ingrédients agissent de manière plus diffuse mais toute aussi décisive, ce sont les *situations* : l'investissement dans une association sportive, la possession d'un appartement en centre-ville, l'apprentissage progressif d'une nouvelle compétence, mais aussi le suivi d'une relation amoureuse conflictuelle.

En fonction de leur substance et de leur étalement dans le temps, les ingrédients marquent différemment le cours de la séquence. Au premier chapitre, nous avons notamment mis en évidence, en mobilisant les travaux de Robert Castel³⁷³, la façon dont des biens matériels et des droits sociaux viennent effectivement soutenir l'existence des individus. Dans le cours des trajectoires des personnes, nous constatons ainsi parfois la contribution décisive de tels supports sur l'issue d'une séquence (par exemple, une somme d'argent qui permet de suivre la formation d'une école privée, ou bien une inscription à la Mission locale qui permet d'obtenir un poste en « contrat d'avenir »).

Nous allons voir que les ingrédients peuvent aussi être distingués d'autres façons, en appréciant notamment la marque positive ou négative que leur présence appose sur le processus en cours. Nous allons aussi considérer l'échelle sociale depuis laquelle survient

³⁷³ R. Castel, *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, op. cit.

chaque élément. Ces découpages vont s'avérer éloquents afin de comprendre les phénomènes sociaux à l'œuvre dans le cours des séquences.

4.1.2 Ressources et contraintes

Tout le monde doit composer avec les imprévisibilités de la vie sociale. Chacun le fait en mettant en œuvre différentes logiques de pratiques, mais chacun le fait aussi dans des contextes différents, en ayant à jongler avec des éléments hétérogènes qui n'ont pas les mêmes effets sur l'évolution des séquences. Les acteurs sociaux cherchent parfois à mobiliser l'effet de ces ingrédients quand d'autres fois ils sont plutôt en train de les subir. Une autre distinction que nous pouvons opérer entre les ingrédients se situe donc dans le sens que donnent les individus aux divers éléments actifs dans le contexte, à la façon dont ils les perçoivent par rapport aux moteurs qui animent leurs déplacements, et à la manière dont ces éléments influent alors sur leur trajectoire.

L'effet d'un ingrédient (qu'il soit recherché ou inattendu) peut constituer un recours, un avantage ou un moyen pour l'acteur d'emprunter une certaine trajectoire ou d'inventer un nouveau chemin dans les épisodes de transitions que l'on étudie. Il peut s'agir par exemple du rôle d'un ami compétent qui vient conseiller au moment de l'acquisition d'un bien immobilier, ou bien d'un échange interuniversitaire qui permet de séjourner dans un pays étranger. Au contraire, l'action d'un ingrédient peut avoir pour incidence de contraindre une trajectoire, d'obliger à prendre une certaine orientation au moment de son effet. Evoquons par exemple les difficultés économiques qui obligent à prendre un « boulot alimentaire » pendant la durée des études, des parents qui insistent pour qu'une relation amoureuse cesse, ou encore une date butoir d'inscription en école qui précipite une réorientation. Dans le déroulé de chaque séquence, les ingrédients peuvent ainsi être appréhendés comme constituant des ressources et des contraintes, que mobilisent ou qui s'imposent aux individus, au regard des moteurs qui les animent à chaque instant.

L'effet de l'un ou de l'autre n'est pas forcément directement déterminant sur l'issue de la transition étudiée, mais il tient un rôle décisif à un moment précis de la séquence et il en oriente la direction. Puisqu'un ingrédient n'agit que rarement seul dans une séquence, c'est généralement l'action combinée des ressources et des contraintes actives qui en détermine

le dénouement. Nous avons déjà eu l'occasion de présenter différentes combinaisons d'ingrédients, en mettant à jour plusieurs types de séquence.

La classification en tant que ressource ou contrainte n'a rien à voir avec la nature de l'ingrédient. Il s'agit bien du rôle particulier qu'il y joue au sein de la séquence où il apparaît comme déterminant, indépendamment de sa constitution. Un même élément peut ne pas jouer de rôle décisif dans une première séquence (auquel cas il n'est pas reconnu comme un ingrédient, il s'agit simplement d'un élément du contexte) pour ensuite agir en tant que ressource dans une seconde séquence. Puis enfin, il peut apparaître comme étant une contrainte dans un troisième temps. Tout dépend de l'interaction qui existe entre l'acteur social et l'ingrédient concerné au moment étudié, si celui-ci est mobilisé activement pour conduire la trajectoire dans la direction qu'indiquent ses moteurs, ou si le mouvement qu'il imprime sur la séquence est enduré plus passivement, dans un sens non-désiré.

Lorsqu'il distingue les éléments avec lesquels doivent composer les individus en situation, Michel Grossetti affirme même que « chaque ressource peut être symétriquement constituée en contrainte, par les limites qu'elle assigne aux possibilités d'action, par les efforts qu'elle impose à l'acteur pour être mobilisée, par le fait qu'elle puisse être utilisée par d'autres acteurs entrant en interaction avec lui, par le sens que lui donnent les acteurs, par les effets mêmes de la configuration concrète de l'action. Réciproquement, chaque contrainte peut être transformée en ressource, ne serait-ce que parce qu'elle cadre l'action »³⁷⁴. Il faut donc bien s'assurer de la façon dont nous interprétons un événement au moment d'en qualifier chaque ingrédient.

Prenons par exemple le cas de Sébastien. Dans une première séquence de type « opportunité », le jeune homme qui vit chez sa mère enchaîne les missions d'intérim non-qualifié après avoir raté son bac. Lorsque son père, brocanteur-ferrailleur, lui propose de venir travailler et vivre avec lui, il saisit sa chance. Cette relation constitue donc ici un ingrédient-ressource pour le jeune homme. Mais dans une seconde séquence, de type « engrenage », six mois plus tard, Sébastien se dispute du matin au soir avec son père, que ce soit au travail ou à la maison. Ces disputes participent à déclencher sa dépression, qui le conduit en hôpital psychiatrique. Cette même relation a donc constitué cette fois-ci un ingrédient-contrainte dans cette transition du statut de travailleur à celui d'interné.

³⁷⁴ M. Grossetti, *Sociologie de l'imprévisible*, op. cit., p. 57.

La qualification d'un ingrédient en tant que ressource ou contrainte s'apprécie toujours au regard du sens que l'acteur lui confère, selon l'orientation que cet élément imprime à ce moment-là sur la séquence, au vu des moteurs qui guident l'individu. Parfois ce classement peut toutefois être plus délicat, au vu du regard évolutif que l'enquêté porte sur les événements de son passé. Par exemple, Anaïs nous raconte comment, à 18 ans à la sortie du lycée, sa mère a insisté pour qu'elle ne se lance pas dans des études artistiques mais se consacre d'abord à l'obtention d'un diplôme à ses yeux plus professionnalisant. C'est ainsi qu'Anaïs s'est retrouvée à poursuivre un Diplôme universitaire de technologie (DUT) dans les ressources humaines, domaine où elle travaille encore aujourd'hui. La jeune femme présente ainsi ce moment comme une ressource-clé, déterminant dans sa trajectoire, qui l'a amenée à exercer aujourd'hui ce métier qu'elle apprécie. Pourtant, dans l'étude de cette séquence spécifique de transition (de type « engrenage ») qui la conduit du statut de lycéenne qui souhaite devenir artiste à celui d'étudiante en DUT de ressources humaines, l'ingrédient « avis insistant de la mère » constitue une contrainte par rapport au moteur « faire une formation en arts plastiques ». Ce n'est que plusieurs années plus tard qu'Anaïs réinterprète cet ingrédient comme une ressource.

Ainsi les contraintes, même lorsqu'elles sont décisives sur l'issue d'une séquence, ne signifient pas forcément un handicap dans la suite du parcours. Par exemple, du fait de résultats scolaires trop faibles au lycée, Fara se retrouve après l'obtention de son baccalauréat à suivre un BTS « économie sociale et familiale » alors que cette formation n'est que son dixième choix sur sa liste de vœux d'orientation. Pour autant, ce domaine professionnel va la passionner et, dans le cours d'autres séquences, Fara poursuivra jusqu'en master afin d'exercer comme travailleur social. De même, les séquences de ruptures amoureuses sont souvent ponctuées d'ingrédients-contraintes (comme des disputes qui mènent à la séparation) tandis que ces situations constituent des ressources dans la séquence suivante (par exemple, une envie de « changer d'air » qui conduit alors à déménager et à découvrir une autre ville).

Les ingrédients relevés constituent cependant plutôt des ressources dans le cours des séquences : elles sont 513 au total, contre 149 contraintes. Ces nombres ne présument pas pour autant de l'intensité de l'effet de l'ingrédient. L'effet d'une contrainte peut parfois être plus déterminant que celui de plusieurs ressources. Les types de séquences révélés plus haut impliquent parfois l'effet principal de ressources (les séquences « opportunité », « programme » et « accumulation »), l'effet majeur de contraintes (les séquences

« engrenage »), l'effet de contraintes puis de ressources (les séquences « ajustement ») ou bien l'effet des deux de manière simultanée et/ou indifférenciée (les séquences « concomitance »).

Dans la continuité des différences qu'ont révélées ces séquences-types, nous observons alors des ingrédients-contraintes plus nombreux dans les parcours des enquêtés issus des classes populaires que dans les trajectoires de leurs homologues issues des classes aisées. Les contraintes représentent 33% des ingrédients dans les séquences des jeunes originaires des milieux populaires (73 ingrédients sur 221), tandis qu'elles ne constituent que 15% des éléments décisifs dans les parcours des jeunes originaires des milieux aisés (63 ingrédients sur 394). Ainsi, dans les vies des jeunes originaires des classes populaires, plusieurs contraintes se retrouvent généralement combinées pour former des séquences « engrenage » à l'effet fort, auxquelles cette catégorie d'individu est plus exposée. Au contraire, les ingrédients-contraintes dans les trajectoires des jeunes aux origines les plus favorisés apparaissent tempérés par l'effet, dans la même unité de temps, d'autres ingrédients-ressources. Ces épisodes constituent alors plutôt des séquences « ajustement », plus nombreuses dans les histoires de ces enquêtés.

Tous les individus doivent composer avec des ressources et des contraintes, mais face aux contraintes inévitables et imprévisibles qui surviennent dans le cours de la vie, les individus ne semblent donc pas disposer, dans leur environnement, des mêmes ressources pour y faire face efficacement. Mais d'où proviennent ces ressources et ces contraintes ?

Dans le regard que nous portons sur les ingrédients, nous souhaitons donc aussi pouvoir reconnaître la provenance de chaque élément décisif. Ainsi, ce n'est pas seulement en qualifiant l'effet positif ou négatif de chaque ingrédient au moment où il survient que nous allons saisir des différences sociales dans les parcours. La pertinence sociologique pour éclairer ces phénomènes de transitions dans les trajectoires va être établie aussi et surtout en considérant l'échelle et les rôles sociaux impliqués dans l'effet de chaque élément décisif.

4.1.3 Echelles et domaines de la vie

Nous avons reconnu les ingrédients comme des éléments de natures très variées qui peuvent être appréciés comme des ressources ou des contraintes dans des moments particuliers de la trajectoire des acteurs sociaux. Une autre façon de distinguer ces composants décisifs dans

les séquences est de situer l'échelle de la vie sociale depuis laquelle ils émergent. Nous avons vu que les ingrédients d'un même épisode peuvent concerner plusieurs dimensions de la vie sociale. Même lors d'une séquence évoquant une transition au sein d'un seul contexte (par exemple lorsque Virginie, jusqu'à présent au chômage, décroche un emploi de formatrice à l'utilisation d'un logiciel en milieu hospitalier - cette séquence ne concerne strictement que deux positions sociales dans la dimension professionnelle) des ingrédients d'autres dimensions vont pourtant souvent être mobilisés (dans ce même exemple, c'est son amie Léa qui renseigne Virginie sur le poste à pouvoir - une relation amicale à l'origine d'un événement dans cette séquence de transition professionnelle).

Pour chaque ingrédient de chaque séquence, nous pouvons en fait nous demander : s'agit-il d'un événement ou d'une situation qui est issu du contexte du travail, de l'école, de la Mission locale ? L'ingrédient mobilise-t-il les échanges entre membres de la famille, dans le voisinage, ou entre amis ? Ou bien cet élément exprime-t-il plutôt une action, une réflexion ou une décision menée par l'enquêté lui-même ? Quelles que soient la ou les dimensions concernées par la séquence étudiée, nous pouvons alors apprécier les ingrédients selon l'échelle et le domaine de la vie sociale à laquelle ils sont rattachés.

Dans une enquête cherchant à rendre compte de l'installation d'individus dans l'artisanat (et plus précisément dans le secteur automobile) Caroline Mazaud³⁷⁵ choisit par exemple plusieurs focales différentes, adaptées à l'étude de phénomènes sociaux agissant dans des contextes et dans des temporalités distinctes. Elle explique alors le choix des acteurs sociaux de s'installer dans ces métiers en étudiant tant leur contexte familial (et même conjugal), le contexte local (la commune) et enfin le contexte socio-économique global (le groupe professionnel).

Pour cette auteure, la variation d'échelle et de contexte constitue ainsi parfois le seul choix méthodologique qui permette d'analyser et de comprendre correctement le déroulé d'une séquence dans le cours d'une trajectoire individuelle. Ici, nous distinguons ainsi les ingrédients institutionnels, relationnels et personnels.

³⁷⁵ C. Mazaud, « Croisement d'échelles : la famille, la localité et le groupe professionnel », *Temporalités* [en ligne], n°11, 2010, <http://journals.openedition.org/temporalites/1193> (consulté le 17 janvier 2018).

- Les ingrédients institutionnels

Nous distinguons d'abord les ingrédients qui, pour faire effet, nécessitent directement le concours d'un collectif organisé, d'une institution du monde social. Il s'agit de caractériser tous les ingrédients qui impliquent la condition de l'enquêté en tant que membre d'une organisation. Ce collectif peut être un établissement scolaire, une entreprise ou une association par exemple.

Si Riad décroche un emploi comme chargé d'accueil dans un office forestier du ministère de l'écologie (il s'agit d'une séquence « opportunité » dans la dimension professionnelle), c'est notamment parce qu'il est inscrit à la Mission locale, et que cette organisation le contacte pour lui proposer ce contrat : il s'agit d'un ingrédient-ressource dans cette séquence, ingrédient que nous qualifions donc ici d'« institutionnel ». De même, si Manon poursuit finalement un master en médiation culturelle à Avignon (il s'agit d'une séquence « ajustement » impliquant des transitions dans le milieu scolaire), c'est aussi parce que l'école qu'elle souhaitait rejoindre à Aix-en-Provence a refusé sa candidature (il s'agit d'un ingrédient-contrainte qui opère là-encore au niveau institutionnel).

Nous reconnaissons ici également tous les ingrédients mobilisant l'application des lois et le suivi des règlements intérieurs. Nous verrons que de très nombreux ingrédients apparaissent ainsi dans le contexte de la fréquentation d'une institution. Les enquêtés sont tous insérés dans des collectifs (élève dans un établissement scolaire, employé ou chef dans une entreprise, bénévole dans une association...) et ceux-ci fournissent leur lot de ressources et de contraintes dans une abondance d'occasions.

Les ingrédients institutionnels se retrouvent ainsi présents dans des séquences de transitions hétérogènes, parfois même lorsque ces épisodes éclairent des transitions dans des dimensions de la vie sociale qui ne leur sont *a priori* pas liés. Par exemple, lorsque Geoffrey et Lauren se séparent, notre enquêté nous explique qu'il passe alors beaucoup de son temps à travailler sur le lancement de sa *start-up*, ce qui a aussi participé à la dégradation de leur relation. Sa petite amie de l'époque lui reproche de trop s'investir dans son travail, ce qu'il reconnaît également, et ils finissent par se séparer. Une séquence de transition dans les statuts amoureux s'explique ainsi en partie par un ingrédient institutionnel. Mais la trajectoire de chacun se dessine aussi par l'effet d'autres éléments de contexte, présents à une échelle plus proche des individus, impliquant d'autres rôles : il s'agit des ressources et des contraintes fournies par les relations personnelles.

- Les ingrédients relationnels

Des éléments décisifs requièrent dans leur action la mobilisation du réseau de connaissances personnel. Nous souhaitons ici mettre en avant les ingrédients qui surviennent dans les séquences parce qu'ils sont directement supportés par des relations personnelles dans lesquelles l'enquêté est investi. Il s'agit ici de reconnaître tous les ingrédients qui impliquent la famille, des amis ou des connaissances de l'enquêté, en ce qu'ils partagent des liens singuliers.

Anthony peut ainsi compter sur son père pour lui obtenir un petit boulot d'assistant de direction pendant les vacances universitaires (ingrédient-ressource de type « relationnel » au sein d'une séquence « opportunité »). A l'inverse, Btissame est excédée par les reproches de ses parents concernant ses sorties nocturnes, ce qui pousse la jeune femme à chercher à emménager seule (ingrédient-contrainte de type relationnel au sein d'une séquence « ajustement »). Parfois l'ingrédient fourni n'est même pas la conséquence d'une action d'une relation personnelle. C'est sa simple présence dans l'environnement de l'individu qui participe à orienter le cours d'une séquence. Par exemple, Manon a plusieurs amies entrepreneures et c'est notamment en considérant leur situation que la jeune femme envisage à son tour de fonder son entreprise. Les relations personnelles fournissent ainsi ressources et contraintes dans la majorité des séquences.

Distinguer les ingrédients de type institutionnel de ceux qui mobilisent le réseau personnel n'est pas toujours aussi évident que dans ces exemples. La frontière est quelquefois plus floue quand l'ingrédient concerne à la fois une institution et le réseau personnel, parfois incarné par une même personne. Un travail d'interprétation plus marqué est alors nécessaire. Pour cela, nous avons encore une fois recours à la méthode de la permutation déjà évoquée au précédent chapitre, dans la méthode d'élection des ingrédients eux-mêmes. Il s'agit d'imaginer si l'ingrédient aurait pu exister si la personne au travers de laquelle il se manifeste était un simple membre de l'institution (au même poste) ou s'il nécessite qu'il s'agisse d'un lien personnel non-interchangeable pour faire effet (tels que nous avons défini les relations personnelles, également au chapitre précédent).

Revenons à l'exemple de Riad et de son embauche au ministère de l'écologie : c'est bien son conseiller-référent à la Mission locale qui l'informe du poste à pourvoir. Il s'agit d'une personne qu'il reconnaît et qu'il distingue des autres employés du lieu. Pourtant, étant données les relations simplement formelles qu'ils entretiennent, nous considérons que Riad

aurait eu l'information même s'il s'était agi d'un autre conseiller. Nous estimons que c'est en tant que bénéficiaire des services de la Mission locale qu'il a accès à cette ressource et non au travers d'un lien particulier qu'il entretiendrait avec son conseiller, nous avons ainsi classé l'ingrédient comme institutionnel.

Dans le contexte du travail, nous choisissons ainsi de trier du côté « institutionnel » les ressources et contraintes qui impliquent un collègue fréquenté strictement dans le cadre professionnel, dans des rôles et des échanges ne dépassant pas ce contexte. Lorsqu'un camarade est aussi fréquenté dans un autre contexte (une activité sportive, un loisir...), nous considérons que le lien est suffisamment personnalisé pour que les ingrédients qui lui sont liés soient considérés comme « relationnels ».

Dans le cas d'Anton, la situation demande cette fois d'étudier dans le temps l'évolution de la relation qui le lie à un de ses professeurs. Dans une première séquence (de type « programme ») qui raconte l'inscription d'Anton en thèse d'informatique, c'est celui qui n'est encore que son directeur de mémoire de master 2 qui lui propose de poursuivre avec lui une thèse financée portant sur la même thématique que le document qu'il vient de rédiger. Nous identifions cet ingrédient-ressource « proposition de thèse » comme institutionnel car à ce moment il s'agit encore principalement d'une relation élève-professeur qui ne dépasse pas le cadre académique.

En revanche, lorsque quelques années plus tard Anton termine sa thèse et envisage de créer sa *start-up*, il nous faut reconsidérer le lien : avec les années et les échanges, les deux protagonistes sont devenus plus proches. C'est d'ailleurs lors du partage d'un repas alcoolisé qu'émerge l'idée de s'associer tous les deux pour commercialiser dans l'industrie les résultats de la thèse. Dans cette nouvelle séquence (de type « accumulation »), l'ingrédient-ressource « discussion d'un projet d'entreprise » est donc cette-fois associé à un effet du réseau personnel. Nous avons jugé que pour exister, cet ingrédient nécessitait la relation particulière entre Anton et Stéphane, son directeur de thèse désormais ami et futur associé.

Les relations personnelles se manifestent ainsi en fournissant des ingrédients dans de diverses séquences, relevant de tous les domaines de la vie étudiés. Dès la fin de ce chapitre et dans la suite de l'analyse, nous allons particulièrement nous intéresser à cette catégorie d'ingrédients relatifs aux relations personnelles, car leur distribution dans le monde social va se montrer particulièrement révélatrice de différences sociales. Sur les frises, mais aussi dans les graphes de réseau, les relations personnelles à l'origine d'un ingrédient sont ainsi entourées pour être

plus facilement repérables. Mais avant de comparer les effets de ces ingrédients particuliers, il nous fait d'abord reconnaître un dernier type d'éléments décisifs.

- Les ingrédients personnels

A l'échelle la plus proche des acteurs sociaux, nous identifions aussi dans le cours des séquences des ingrédients qui concernent directement leurs actions, leurs réflexions ou leurs décisions personnelles. Ces éléments se situent directement dans la tête et dans le corps des individus. Ils s'expriment sans nécessairement mobiliser la qualité de membre d'une institution ou le partage de relations personnelles.

Nous classons ici des ingrédients qui ont trait à une situation particulière que vit l'enquêté. Dans la séquence (de type « programme ») qui conduit Julien à s'adonner à la peinture, en tentant de vivre de son art, un des éléments décisifs s'avère être sa vue déclinante, qui le pousse à vouloir jouer avec les couleurs pendant qu'il peut encore les distinguer. Cet ingrédient est classé comme « personnel ».

De même, nous répertorions là les éléments qui font référence à certaines dispositions propres à l'enquêté. Celles-ci se sont forgées dans le passé, certainement auprès d'institutions ou bien de relations personnelles, mais au moment où elles agissent dans le présent de la séquence, elles font partie intégrante de la personnalité de l'individu (ou, tout du moins, elles sont latentes). Lorsque Clarisse déménage de Lyon à Montpellier (séquence de type « adaptation »), c'est en partie par goût de la mobilité et de la découverte, elle qui a quitté l'île de la Réunion pour s'installer seule à Lyon à 17 ans. Nous pouvons tenter de reconstituer la construction de ce goût, en remontant à son rôle d'ainée dans la famille, qui la destine depuis l'enfance à aller étudier en métropole. Nous pouvons encore évoquer la classe internationale qu'elle a fréquentée au lycée et qui prépare les élèves à de telles mobilités. Mais au moment de partir pour Montpellier, Clarisse n'est plus au lycée et sa famille est loin désormais. Nous considérons que cette disposition forme une ressource originale qu'on ne peut associer fondamentalement à une institution (l'influence du lycée international) ni au réseau de connaissances (l'influence des relations familiales). Cette ressource appartient déjà à Clarisse et nous la reconnaissons comme un véritable ingrédient personnel.

Dans cette catégorie, nous relevons aussi les différentes dispositions à prendre des risques, à anticiper et à jouer avec les imprévisibilités dans les parcours, que nous avons déjà étudiés à travers la notion d'*agency*, au moment où celles-ci se manifestent dans le cours des séquences

(comme lorsque un enquêté fait le choix de quitter son emploi salarié pour fonder sa *start-up* par exemple). Enfin, à l'instar des autres types d'éléments décisifs, les ingrédients personnels peuvent aussi constituer des contraintes dans le cours des évolutions entre les positions sociales : c'est suite à une blessure qu'il se fait en courant que Grégory, jockey, est tenu de délaissier un temps les courses de chevaux, avant de devoir définitivement stopper sa carrière.

Les ingrédients peuvent donc être distingués selon leur nature (selon qu'ils se situent sur un plan matériel, cognitif, relationnel ou institutionnel) et selon leurs temporalités (selon qu'ils sont localisés en un *événement* ou qu'ils sont plus diffus sous forme de *situations*). Au regard du sens que leurs donnent les acteurs sociaux et en considérant les moteurs à l'œuvre à chaque instant des séquences, les ingrédients peuvent aussi être reconnus comme des ressources ou des contraintes dans le déroulé des épisodes de transition étudiés.

Mais nous pouvons aussi et surtout les apprécier selon l'échelle à laquelle ils se manifestent et les rôles qu'ils impliquent dans les différents domaines de la vie sociale. Les séquences apparaissent ainsi animées par des ingrédients institutionnels, relationnels et personnels. Cette distinction entre les ingrédients va se révéler pertinente, dans la suite de l'analyse, pour rendre compte des logiques sociales contrastées qui traversent les trajectoires de nos jeunes enquêtés. Au regard de l'importance que nous allons accorder à ce découpage, prenons d'abord le temps pour voir comment, à partir du discours produit en entretien, les ingrédients d'une séquence ont été sélectionnés et caractérisés de la sorte.

4.2 Les ingrédients d'une séquence du parcours d'Anais

Plus tôt dans ce chapitre, nous avons montré comment nous avons procédé pour reconnaître et délimiter les séquences de transitions dans les positions sociales de chaque enquêté au cours de leur carrières après le lycée, à partir des discours obtenus en entretien. Nous souhaitons maintenant illustrer la méthode que nous avons déployée pour identifier et ordonner les ingrédients qui composent chacun de ces épisodes, toujours d'après les récits fournis par les enquêtés et d'après les informations que nous possédons sur eux. Par la même occasion, nous allons mettre en avant le travail d'interprétation effectué pour caractériser chaque élément décisif en tant que ressource ou contrainte, ainsi que pour les qualifier comme des ingrédients institutionnel, relationnel ou personnel.

Pour cela, prenons l'exemple d'une séquence remarquable dans la trajectoire d'Anaïs. Nous retrouvons la jeune femme au moment où celle-ci termine son master dans les ressources humaines à l'IAE de Montpellier, en même temps que son contrat en alternance dans le service des ressources humaines de la Poste d'Aix-en-Provence (elle habite alors en parallèle en colocation dans les deux villes, entre lesquelles elle partage son temps). Dans la foulée de la réussite à ses examens, elle est embauchée pour quelques mois comme responsable du recrutement dans une agence d'intérim à Salon-de-Provence. Anaïs évoque assez tôt dans l'entretien cette transition entre le monde des études et du travail, au moment de faire une présentation générale de son parcours :

« Dès que j'ai obtenu mon diplôme, on m'a proposé un CDD de trois mois, éventuellement renouvelable. J'étais chargée de recrutement dans le BTP [bâtiment et travaux publics] pour une agence d'intérim à Salon-de-Provence. Pour le coup, je n'avais à m'occuper de l'embauche que de profils peu qualifiés. Je n'avais pas d'entretiens à réaliser, ce n'étais pas très stimulant intellectuellement. Ça ne m'a pas plu du tout, je n'ai pas renouvelé. » (Anaïs)

La séquence que nous cherchons à appréhender est celle qui narre le passage, pour notre enquêtée, du statut d'étudiante (et d'apprentie en formation) à celui de salariée dans les ressources humaines. La fin de ce premier CDD fait l'objet d'une autre séquence, dans la suite son parcours. Ici, nous nous concentrons bien sur la sortie des études et sur l'accès au poste dans l'agence d'intérim.

Comme pour les autres moments de transition identifiés, nous avons demandé à Anaïs de revenir avec nous sur cette période de sa vie, afin d'en saisir les tenants et les aboutissants. A partir du récit que nous a livré la jeune femme, nous avons cherché à repérer les éléments de contextes pertinents dans le déroulé de la séquence. Ne sont retenus comme « ingrédients » que les éléments que nous jugeons directement décisifs dans le déroulé du processus, en appliquant systématiquement la méthode de la permutation que nous avons énoncé au chapitre précédent. Pour rappel, il s'agit de faire « comme si » l'élément considéré n'existait pas ; si nous imaginons que cette absence modifie directement l'orientation et/ou l'issue de la séquence, alors l'élément est reconnu comme un ingrédient.

Sur ces bases, nous reconnaissons un premier élément décisif pour saisir les transitions statutaires dans cette séquence, même si Anaïs ne l'évoque pas d'elle-même : il s'agit de sa réussite aux examens de fin d'études. Sans succès à ces épreuves, il n'y a pas d'obtention de

diplôme ni d'embauche par la suite. Nous tenons donc là un premier ingrédient pour comprendre les évolutions à ce moment-là dans sa biographie. Cette réussite permet à Anaïs de quitter l'IAE en étant diplômée et d'envisager son avenir en dehors du monde scolaire. C'est un moyen pour elle d'amorcer un mouvement dans ses positions sociales, le processus avance dans une direction désirée. Au regard de ce « moteur »³⁷⁶ qui anime les changements à l'étude, l'ingrédient est donc caractérisé comme constituant une ressource.

Nous reconnaissons aussi cette réussite aux examens comme un ingrédient personnel : il s'agit d'une action réalisée directement par notre enquêtée. Bien sûr, les connaissances nécessaires à son succès se sont forgées auprès de ses professeurs et de ses maîtres de stage, pendant ses années de formation à l'IAE et à la Poste. Ces établissements sont des collectifs organisés et on pourrait penser que notre ingrédient a donc quelque chose d'« institutionnel ». Pour autant au moment des épreuves de fin d'année, c'est bien Anaïs qui compose sur la feuille, stylo à la main. Les connaissances transmises sont déjà ancrées en elle et c'est précisément ces acquisitions que les examens viennent sanctionner. Il s'agit donc effectivement d'un ingrédient personnel.

Pour poursuivre notre investigation, nous procédons ensuite à la relecture de la partie spécifique de l'entretien au cours de laquelle nous avons demandé à la jeune femme de revenir précisément sur ce moment de sa vie. Elle raconte ainsi :

« Deux ans plus tôt, j'avais réalisé un stage à Marseille chez A. [un groupe d'agences d'intérim]. Ca s'était très bien passé. Depuis, je les tenais au courant de mes avancées par LinkedIn [un réseau virtuel de contacts professionnels]. Quand ils ont su que j'étais diplômée, une de leurs agences à Salon-de-Provence m'a contacté pour me proposer de travailler pour eux. Parfait ! J'avais encore quelques semaines de boulot à réaliser à la Poste, dans le cadre de mon contrat d'alternance, et on me proposait déjà un travail ! J'ai enchaîné. » (Anaïs)

Au cœur de cet extrait réside bien sûr un autre élément décisif de la séquence : si Anaïs peut travailler pour l'agence d'intérim salonaise, c'est parce que cette dernière la contacte pour lui proposer un poste. L'ingrédient « proposition d'embauche » est en partie imprévu. Anaïs

³⁷⁶ Au chapitre précédent, dans la « boîte à outils » dédiée à l'étude des parcours, nous avons défini le ou les « moteurs » d'une séquence comme des outils d'analyse nous permettant d'interpréter le sens des mouvements observés, au regard des motivations de l'individu et des événements à l'œuvre dans sa biographie. En mettant en lumière l'orientation du processus et les éventuels changements d'aiguillage, nous pouvons ainsi caractériser les ingrédients comme des ressources ou des contraintes et penser leur assemblage.

imagine bien exercer prochainement comme responsable dans les ressources humaines, mais elle n'a pas envisagé de travailler si rapidement, ni d'exercer à Salon-de-Provence. La proposition de l'agence d'intérim constitue alors une ressource à ce moment-là : il s'agit bien d'une opportunité offerte à Anaïs, qui s'en saisit.

A quel type d'ingrédient avons-nous affaire ici ? Nous nous sommes d'abord demandé si, depuis son premier stage pour le groupe d'agences d'intérim, Anaïs n'avait pas entretenu une relation personnelle (même faible) avec son interlocuteur dans l'entreprise. Auquel cas, la proposition d'embauche aurait peut-être été à considérer comme un ingrédient relationnel. Mais le cadre formel des échanges et le fait que l'offre d'emploi émane d'une autre agence que celle où la jeune femme a déjà exercé nous laisse plutôt penser qu'il s'agit d'un mécanisme de sélection interne au groupe, peut-être sur la base d'un registre où la jeune femme figure suite à la bonne impression qu'elle a laissée après le stage. Nous choisissons donc de classer cette opportunité professionnelle comme constituant plutôt un ingrédient institutionnel.

Il semble alors que nous nous dirigeons vers la reconnaissance d'une séquence assez simple de type « opportunité », cette proposition d'embauche en constituant l'ingrédient central. A la lecture de l'entretien cependant, d'autres éléments semblent à considérer pour comprendre le fait qu'Anaïs accepte cette offre d'emploi en particulier. Lors de la précédente séquence, chronologiquement dans son parcours, Anaïs et son compagnon d'alors se sont séparés. Elle nous précise alors ceci :

« Après m'être séparé de Guillaume, j'avais vraiment envie de partir d'Aix. On était voisins, je le croisais tous les jours dans l'immeuble, nos copains se retrouvaient dans les mêmes bars... Du coup l'offre de Salon, ça tombait super bien » (Anaïs)

Son souci de s'éloigner d'Aix-en-Provence semble donc avoir participé à sa décision de partir travailler quelques mois à Salon-de-Provence. La jeune femme aurait-elle tout de même accepté cette offre d'emploi dans une autre ville que la sienne, sans le problème posé par la proximité embarrassante de son ex-amoureux ? Peut-être bien, auquel cas cette situation ne devrait pas constituer un ingrédient puisqu'elle ne serait pas décisive sur l'orientation de la séquence. Pour autant, cet élément est bien présent sur le moment, il nous est difficile d'en distinguer la portée singulière et, dans le doute, nous choisissons de le reconnaître comme

pertinent dans le contexte de la séquence. Nous avons systématiquement procédé de la sorte pour les éléments avec lesquels la méthode de la permutation laissait subsister une ambiguïté. Ces éléments constituent des situations qui existent bel et bien dans la vie des enquêtés et nous avons jugé regrettable de se priver de leur présence enrichissante dans nos combinaisons d'ingrédients.

Nous caractérisons l'effet de cette gênante promiscuité comme un ingrédient relationnel : c'est une des relations personnelles de notre enquêtée, son ex-petit ami Guillaume, qui est directement à l'origine de cet élément dans le contexte de la séquence. Il s'agit cette fois d'une contrainte : Anaïs est quelque peu dans la nécessité de s'éloigner d'Aix-en-Provence si elle veut éviter de recroiser cette personne.

La recherche et la caractérisation d'ingrédients dans tous les domaines de la vie nous permettent ainsi de révéler une séquence au déroulé plus complexe que ce que suggéraient d'abord les premiers mots d'Anaïs. La suite de l'entretien nous apprend d'ailleurs que le choix de notre enquêtée d'accepter cet emploi ne fut pas si évident. Il est aussi le fruit d'une discussion animée avec ses proches. A cette occasion, la jeune femme revient sur ses motivations à ce moment-là de sa vie :

« A la fin des études, j'ai réalisé qu'il n'y avait plus rien qui me retenait, ni à Montpellier ni à Aix. J'en avais marre, j'avais envie de changer d'air. Audrey était au Viêt-Nam, et avec Camille on s'était dit qu'après l'IAE nous aussi on ferait une année à l'étranger. [...] C'est pour ça que j'ai un peu hésité avant d'accepter. Les copines me disaient "Non ! Refuse le job ! Pourquoi tu ne pars pas voyager ? Sors de la région !". Il y avait un peu de déception en moi de ne pas partir plus loin... Et puis ce sont mes parents en fait, qui m'ont dit "Tu te rends compte ? T'as de la chance quand même. Profite de cette offre d'emploi, c'est un CDD, tu verras bien ensuite". J'étais dans cet entre-deux, et c'est là que j'ai réalisé que j'avais plutôt envie de travailler et d'être stable. » (Anaïs)

Dans sa composition, cette séquence est ainsi marquée par une tension entre deux ambitions susceptibles de conduire Anaïs sur des chemins différents, deux « moteurs » pouvant orienter le processus dans des directions distinctes. Les envies, incompatibles, de voyage et de stabilité se retrouvent d'ailleurs aussi entretenues dans les discussions que la jeune femme partage avec ses amies d'un côté, et ses parents de l'autre. Travailler à Salon-de-Provence apparaît alors comme une solution intermédiaire : cet emploi permet de répondre rapidement à son

souhait de s'éloigner d'Aix-en-Provence, tout en lui offrant l'opportunité, comme elle le souhaite, de démarrer une carrière professionnelle, en « s'essayant » pour quelques mois.

Les suggestions de ses copines Camille et Audrey ont beau être appuyées, elles ne sont pas reconnues comme des ingrédients du processus puisqu'elles ne sont pas décisives. Nous n'avons pas besoin de mobiliser cette donnée pour expliquer l'issue de la séquence. Cependant, cet élément de contexte singulier retient toute de même notre attention. Non seulement il contribue à l'intelligibilité du déroulé de l'épisode mais en plus, dans la suite de l'analyse, nous allons accorder une importance particulière à la diversité d'avis, parfois contradictoires, pouvant émaner du réseau de connaissances personnel. C'est le genre d'élément secondaire qui, sans constituer un ingrédient, nous semble tout de même intéressant de faire figurer sur la frise illustrant l'épisode.

Le conseil de ses parents est, quant à lui, bien désigné comme un élément décisif puisque c'est aussi en suivant leur avis qu'Anaïs met au clair ses motivations et entérine son choix de travailler. Nous le caractérisons ainsi comme un ingrédient relationnel (le conseil est formulé par les parents) qui constitue une ressource. Enfin, un dernier ingrédient conclue bien sûr la séquence : la décision d'Anaïs d'accepter le poste de chargée de recrutement dans l'agence d'intérim. Il s'agit d'un ingrédient personnel (nous reconnaissons là l'effet de son action, c'est elle qui achève sa réflexion et qui contacte l'agence pour leur faire part de son choix), constituant là-encore une ressource, au regard de l'orientation et de l'issue de cet épisode.

A partir du discours recueilli en entretien et en appliquant la méthode que nous avons développé pour chaque épisode de transition statutaire, nous reconnaissons ainsi cinq ingrédients, dont nous connaissons l'agencement dans le temps de la séquence. Chacun d'entre eux a pu être reconnu comme une ressource ou une contrainte au moment où il agit, en même temps que nous avons caractérisé leur survenue à une échelle institutionnelle, relationnelle ou personnelle.

Au regard de la méthode de tri appliqué plus tôt dans ce chapitre, nous l'avons identifié comme une séquence de type « opportunité ». La contrainte que constitue, en début de processus, la présence de l'ex-amoureux nous a fait un temps nous questionner sur la pertinence de reconnaître cet épisode comme une séquence de type « ajustement ». Mais nous avons considéré que l'effet principal de cette transition statutaire ne repose pas sur le souci

d'Anaïs de s'éloigner de ce garçon, mais davantage sur l'opportunité que constitue l'offre d'emploi.

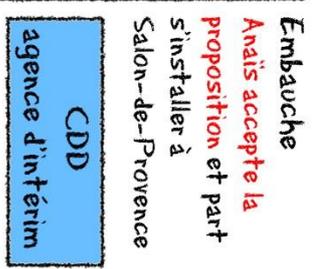
Une fois ce travail d'interprétation réalisé, nous pouvons maintenant produire la frise synthétisant ce que nous avons compris de cet épisode. Les cinq ingrédients y sont marqués en rouge. Comme sur toutes les autres frises, les personnes à l'origine d'un ingrédient relationnel sont entourées, tant ce type d'ingrédient (et les individus qui les soutiennent) vont nous intéresser dans la poursuite de notre analyse. Après cet éclairage quant aux conditions d'élection et de qualification des éléments décisifs dans les séquences, nous allons maintenant aborder l'inégale distribution des types d'ingrédients dans les biographies de nos enquêtés.

Réussite aux examens
Anais est diplômée d'un master «Systèmes d'information et ressources humaines»



Offre d'emploi
Un groupe pour lequel elle a déjà travaillé propose à Anais un CDD dans une agence d'intérim à Salon-de-Provence

Suggestion de carrière
Ses parents conseillent plutôt à Anais d'accepter l'offre d'emploi



Embauche
Anais accepte la proposition et part s'installer à Salon-de-Provence

Suggestion d'exotisme
Ses amies Camille et Audrey conseillent à Anais de refuser l'offre d'emploi et de partir comme elles voyager à l'étranger

Rupture avec Guillaume
Il y a quelques semaines, Anais s'est séparée de son petit ami.
Depuis, elle souhaite s'éloigner d'Aix-en-Provence

Anais - Fin des études et embauche comme Chargée de recrutement

4.3 Les apports inégaux des relations personnelles

Dans chaque séquence sur les 213 que compte notre album, nous faisons à chaque fois le récit d'une transition dans les positions sociale qui modifie plus ou moins la vie d'un enquêté. Entre le début et la fin d'une séquence, l'acteur social est toujours confronté à des imprévisibilités à différents degrés, il démontre aussi certaines dispositions à y faire face. Surtout, il compose avec plusieurs ressources et contraintes de natures, de temporalités, de dimensions et d'échelles différentes, qui dans leur combinaison particulière orientent son parcours de manière plus ou moins irréversible : l'individu en ressort sensiblement transformé.

Cette variété d'ingrédients impacte-t-elle toutes les séquences de la même manière ? La retrouve-t-on uniformément chez tous les enquêtés ? Nous allons voir que, comme nous l'avions déjà subodoré en étudiant la répartition des types de séquences, la distribution des catégories d'ingrédients n'est pas si homogène dans le monde social. Elle révèle même des disparités importantes lorsqu'on s'attarde sur la distinction que l'on peut faire entre les ingrédients en termes d'échelle, selon qu'ils aient trait à l'inscription de l'enquêté dans des formes de collectifs (ingrédients institutionnels), qu'ils mobilisent son réseau personnel (ingrédients relationnels) où qu'ils se situent au niveau de l'individu lui-même (ingrédients personnels).

Précisons d'abord que nos données font ressortir de plus nombreux ingrédients dans les parcours des jeunes originaires des classes supérieures que dans ceux des autres. Cette différence ne semble pas traduire une réalité sociale particulière mais reflète avant tout les singularités de la composition de notre population d'enquête. En effet, dans notre échantillon, les jeunes issus des milieux aisés sont 15 individus quand les enquêtés issus des classes populaires ne sont que 13. Comme nous l'avons vu en début de chapitre, les enquêtés originaires des classes supérieures présentent aussi, chacun, un nombre de séquence légèrement plus important. Notre album comporte ainsi plus d'épisodes relatifs à leurs trajectoires : 113 séquences pour les premiers, et 84 pour les seconds. Ces plus nombreuses séquences font alors apparaître davantage d'ingrédients dans leurs parcours. Enfin, nos enquêtés originaires des classes supérieures sont également en majorité des individus ayant fondé leur *start-up*. Dans nos données, les séquences conduisant à la création d'une entreprise se sont avérées être celles nécessitant de considérer les éléments de contextes les

plus nombreux. Autant d'ingrédients supplémentaires dans le cours des trajectoires de cette catégorie d'enquêté.

Au total, sur les 662 ingrédients relevés dans nos données, 394 proviennent des séquences des jeunes issus des milieux aisés, 221 jalonnent les parcours des jeunes issus des milieux populaires, tandis que les 47 derniers marquent les épisodes de la vie de nos deux enquêtés issus des classes moyennes. Dans cette section, alors que nous nous apprêtons à comparer la survenue des différentes catégories d'ingrédients au regard de l'origine sociale des individus, nous accorderons toujours une attention particulière aux proportions qu'occupent ces types d'éléments dans les trajectoires de chacun, plutôt que de comparer simplement leurs effectifs bruts.

- Distribution des ingrédients personnels

Commençons par évoquer le cas des ingrédients « personnels ». Les traits, les goûts, les actions et les dispositions particulières de chacun des enquêtés jouent des rôles décisifs dans la plupart des épisodes de transitions entre leurs positions sociales. Parmi les 213 séquences de notre album, 146 laissent apparaître au moins un de ces ingrédients dans leur combinaison. Cela représente 68,5% de l'ensemble. Cela ne signifie pas que les individus évoluent loin des institutions ou de leurs relations personnelles. Les dispositions, activées au présent, sont d'ailleurs pour certaines héritées de la fréquentation de ces collectifs. Nous allons voir que les autres types d'ingrédients sont eux aussi présents dans la majorité des séquences, offrant à voir des processus habités d'éléments actifs à différentes échelles.

Simplement, l'apparition récurrente des ingrédients personnels nous indique plutôt que, pour saisir les trajectoires, il faut généralement prendre en compte au moins une action ou une décision prise par l'individu à un moment donné d'un processus. Dans leurs évolutions scolaires et professionnelles, au fil de leurs engagements associatifs et sentimentaux, ils composent avec ces traits, ces habitudes qui sont les leurs, et leurs stratégies personnelles sont parfois déterminantes.

170 ingrédients sont ainsi classés comme « personnels » parmi les 662 ingrédients que nous avons relevés au total, soit 25,7% d'entre eux. Ces éléments pertinents dans la compréhension des transitions ponctuent aussi bien le cours des séquences des individus issus des classes populaires que celles de ceux issus des classes supérieures. En effet, les ingrédients personnels représentent près de 26% de l'ensemble des ingrédients survenant tant dans les séquences

des premiers que dans celles des seconds (soit 57 ingrédients sur 221 dans les séquences des jeunes originaires des milieux populaires, et 100 ingrédients sur 394 dans les séquences des jeunes originaires des milieux aisés). Mais la répartition des autres types d'ingrédients, plus nombreux et contribuant à davantage de séquences encore, va s'avérer plus contrastée.

- *Distribution des ingrédients institutionnels*

Nous constatons que les séquences faisant apparaître dans leur combinaison au moins une ressource ou une contrainte relative à une institution sont les plus nombreuses. Sur l'ensemble des séquences étudiées, 170 sont composées d'au moins un de ces ingrédients, soit dans près de 80% des cas de notre album. Ainsi les ingrédients institutionnels sont les éléments décisifs les plus récurrents dans les épisodes de transitions que nous examinons. Parmi les 662 ingrédients relevés au total, 275 sont reconnus comme des ingrédients institutionnels, soit plus de 41% d'entre eux.

Cette forte présence des institutions dans le cours des trajectoires individuelles s'explique en partie par le fait que les personnes déploient leur vie sociale dans de nombreux collectifs organisés (l'entreprise, l'école, l'association...). Il faut aussi souligner que notre répertoire est composé principalement d'épisodes d'évolutions dans des carrières qui relèvent souvent directement de l'inscription des individus dans ces institutions (dans les établissements d'enseignement supérieur, dans les *start-up*, à la Mission locale, dans l'incubateur, dans les associations).

Quand la séquence décrit une transition entre des positions institutionnelles, au travail ou à l'université par exemple, nous retrouvons alors la plupart du temps au moins une ressource ou contrainte en lien direct avec les organisations concernées. Par exemple, lorsque Brahim perd son emploi et se retrouve au chômage, c'est parce que l'entreprise dans laquelle il travaille depuis peu procède à des licenciements économiques. Mais des ingrédients institutionnels se retrouvent même dans des séquences qui ne relèvent pas directement de l'investissement des enquêtés dans ces collectifs, et qui *a priori* ne les concernent pas.

Ainsi Thierry rencontre sa petite amie Emeline durant un forum des métiers auquel son entreprise lui a demandé de participer. La séquence qui narre leur mise en couple fait donc place à un ingrédient institutionnel « rencontre dans le cadre de l'activité professionnelle ». Les institutions rythment les expériences sociales des individus au quotidien, elles offrent

ressources et contraintes en tout point du parcours. Leurs influences se constatent alors dans de nombreuses occasions.

Nous notons que la présence de ce type d'ingrédient se retrouve en proportion plus importante dans les séquences concernant les trajectoires des enquêtés issus des milieux populaires. Leurs parcours apparaissent ainsi plus dépendants des éléments contextuels survenant à cette échelle institutionnelle. A l'inverse, dans les trajectoires des jeunes issus des classes aisées, la part de ces ingrédients est amoindrie au profit des ingrédients mobilisant l'effet des relations personnelles. Nous allons maintenant examiner cette dernière catégorie d'ingrédient afin de mieux comprendre cet écart.

Avant cela, voici un tableau permettant d'apprécier la distribution de chaque type d'ingrédient, en fonction de l'origine sociale des individus.

Tableau n°2 :

Types d'ingrédients dans le cours des séquences, selon l'origine sociale des enquêtés

		Enquêtés originaires des classes...					
		populaires		supérieures		moyennes	TOTAL
		Effectifs	Proportion	Effectifs	Proportion	Effectifs	Effectifs
Ingrédients...	Personnels	57	26%	100	26%	13	170
	Relationnels	55	25%	147	37%	15	217
	Institutionnels	109	49%	147	37%	19	275
TOTAL		221	100%	394	100%	47	662

Lecture : 55 ingrédients relationnels ponctuent les trajectoires des enquêtés originaires des classes populaires, ce qui constitue 25% de l'ensemble des ingrédients relevés dans leurs séquences.

- Distribution des ingrédients relationnels

Les éléments décisifs faisant intervenir le réseau de connaissances personnel d'un enquêté apparaissent eux aussi dans une majorité d'épisodes. Dans notre album, un ingrédient relationnel, au moins, survient dans la combinaison de 68,5% des séquences, soit dans 146 cas sur 213. Là encore, comme nous avons pu le constater dans les pages précédentes, il n'est

pas rare qu'un membre de la famille, un ami ou une autre connaissance influe sur le cours d'une séquence par une aide matérielle qu'il fournit, par une information qu'il transmet, ou par sa simple présence dans le contexte du processus à l'œuvre.

A part dans les séquences de mise en couple et de séparation conjugale, les épisodes de transitions entre les statuts sociaux que nous explorons et que nous mettons en récit ne concernent pourtant pas directement le réseau personnel : il s'agit d'évolutions dans les positions estudiantines, professionnelles, de mouvements dans les engagements associatif, militant et sportif. Cependant l'influence des relations personnelles des individus se fait ressentir dans tous ces domaines de la vie.

Les personnes se fréquentent dans ces différents contextes (au travail, dans la famille, dans les loisirs...), parfois ce sont même des relations personnelles qui ont conduit l'acteur social à s'investir dans un certain cercle social. L'individu ne poursuit pas sa trajectoire seul, mais toujours en lien avec d'autres personnes plus ou moins proches, auxquels il est rattaché de diverses façons. Au premier chapitre, nous avons évoqué l'intérêt qu'il y a à considérer l'influence des relations personnelles pour saisir les interdépendances entre les carrières de la vie d'un individu. Au moment d'examiner chaque séquence de transition statutaire dans la jeunesse, nous retrouvons ainsi la présence effective de ces personnes constituant l'entourage.

Les ingrédients relationnels sont présents dans de nombreux épisodes, mais les personnes de l'entourage n'interviennent pas avec la même fréquence selon les caractéristiques des individus. Si l'on ne considère que les enquêtés aux origines aisées, les relations personnelles constituent ou fournissent au moins un ingrédient dans 78% des combinaisons étudiées (88 séquences sur 113). Par contre, lorsque l'on ne tient compte que des séquences des jeunes d'origines populaires, cette part tombe à 58% (49 séquences sur 84). A chaque moment de transitions statutaire dans leur biographie, les jeunes issus des classes aisées peuvent ainsi compter plus assurément sur l'intervention de leurs relations personnelles. De toutes les distinctions entre ingrédients, c'est celle-ci qui révèle l'écart le plus important entre les membres de notre population d'enquête.

Cette différence se constate également dans le nombre d'ingrédient relationnel qu'accumule chaque catégorie d'enquêtés. Les jeunes originaires des classes supérieures totalisent les effets de 147 ingrédients relationnels dans le cours de leurs séquences (sur 394 ingrédients, soit 37% des éléments décisifs de leurs trajectoires), tandis qu'ils ne sont que 55 dans les

trajectoires des jeunes originaires des milieux populaires (sur 221 ingrédients, soit 25% des éléments décisifs dans leurs parcours).

L'écart entre le nombre d'ingrédient relationnel semble manifeste, mais la « teinte » de ces éléments se révèle aussi inégalement contrastée. Quand on se penche sur l'incidence des ingrédients relationnels au moment où ils interviennent, nous constatons d'abord qu'ils constituent, dans leur grande majorité, des ressources pour chacun. Les personnes de l'entourage apportent ainsi généralement une aide, qu'il s'agisse par exemple d'un soutien financier proposé par les parents, ou bien d'une information-clé fournie par un ami. Sur les 217 ingrédients relationnels recensés, 196 sont ainsi reconnus comme des soutiens ou des avantages pour les enquêtés, soit 90% de l'ensemble.

21 ingrédients représentent quant à eux des contraintes. Il s'agit par exemple de l'ingérence des parents dans les décisions personnelles, d'un conflit familial, ou d'une présence importune dans l'entourage. Pourtant, les ingrédients relationnels agissent plus souvent comme des contraintes pour les jeunes issus des milieux populaires (10 cas sur 55 ingrédients) que pour ceux issus des milieux aisés (8 cas sur 147 ingrédients). Nos enquêtés originaires des classes supérieures sont donc ceux qui bénéficient le plus de leurs relations personnelles dans leurs évolutions sociales, puisque celles-ci leur fournissent davantage d'ingrédients, qui sont plus souvent des ressources.

Ces premiers résultats nous permettent de dégager plus nettement un trait pertinent pour distinguer entre eux les enquêtés, dans leurs trajectoires. Les relations personnelles influencent le déroulé des séquences dans une majorité d'occasions, mais selon l'origine sociale des individus, elles ne le font pas avec la même intensité, ni avec la même coloration sur les événements et les situations. Les destinées des uns et des autres se jouent ainsi notamment au regard des capacités contrastées que démontre l'entourage relationnel de chacun, au moment de supporter les transitions statutaires dans le cours des biographies.

Pour rendre compte des inégalités qui sillonnent le monde social, le chemin qu'emprunte chaque individu vers les positions de l'âge adulte demande ainsi à être apprécié, pas seulement au regard de ses moyens personnels, pas non plus en considérant uniquement l'effet des institutions sur sa destinée, mais aussi à l'aune des ressources et des contraintes que lui fournissent ses relations personnelles. Il semble que c'est aussi dans l'entretien de leurs liens personnels que se jouent les possibilités d'évolution des acteurs sociaux. C'est également dans la fréquentation des parents, des collègues et des amis que se négocie

l'inscription de chacun dans des milieux sociaux aux effets contrastés. Par leur présence, par les exemples de vie qu'elles constituent, par l'aide qu'elles apportent comme par les obstacles qu'elles instaurent, ces personnes de l'entourage ouvrent des portes, en ferment d'autres, et contribuent ainsi à façonner l'itinéraire qu'empreinte, à chaque pas, l'individu.

C'est l'un des principaux phénomènes qui ressort de l'exploration et de la comparaison que nous avons menés entre les séquences de transition statutaire qui rythment la jeunesse de plusieurs individus, entre les ingrédients à l'œuvre dans les processus de ces jeunes aux origines sociales contrastées. La reproduction des inégalités sociales, observée entre les générations à l'échelle macrosociale, nous apparaît ici comme se jouant, en partie, au niveau très concret de l'entretien des relations personnelles. C'est également en reconnaissant l'effet particulier de l'entourage sur la trajectoire que nous pouvons envisager la façon dont une rencontre, une fréquentation, peut aussi constituer un accès à de nouvelles ressources, entraînant une carrière sociale dans une direction originale au regard de ses seules caractéristiques sociodémographiques.

Dans le cours des trajectoires, la dimension imprévisible des phénomènes sociaux concerne toutes les personnes, dans leur condition d'individu autonome et responsable. Cependant, chacune n'apparaît pas affectée de la même manière par ce contexte d'instabilité pesant sur leurs carrières. Comme nous l'avons déjà vu au premier chapitre, il est possible de repérer des supports à l'individu moderne, pour lui permettre de prévenir les incertitudes et de mettre en œuvre une autonomie effective. Selon Robert Castel³⁷⁷, ceux-ci se manifestent notamment sous la forme d'une propriété de biens et d'une propriété de droits. Nous commençons là à discerner la façon dont ces supports peuvent également se déployer sous une forme relationnelle.

Dans la suite de l'analyse, nous allons ainsi nous pencher sur les conditions dans lesquelles le réseau de connaissances personnel se fait effectivement le relai de ressources et de contraintes dans le cours des biographies.

³⁷⁷ R. Castel, *La montée des incertitudes. Travail, protections, statut de l'individu*, op. cit.

5. Conclusion

La constitution d'un album de séquences nous a permis d'identifier, chez une variété d'individus, des moments de transitions dans leurs positions sociales, dans des domaines majeurs de leur existence, à l'entrée dans la vie adulte. Mis côte à côte, ces moments sont apparus comme des épisodes demandant du temps et l'interaction entre plusieurs éléments contextuels. L'acteur social évolue le long d'un chemin qui se fabrique en marchant, en conversation permanente avec l'effet de cette multitude d'éléments variés, émergeant à des niveaux, dans des contextes et dans des temporalités différentes.

En ordonnant les séquences dans l'album, nous avons reconnu différents types de combinaisons possibles de ces « ingrédients ». Ils ont permis de dévoiler les imprévisibilités avec lesquelles les individus doivent composer à chaque étape, dans le cours de processus à l'issue incertaine, vers des positions parfois instables. Ces séquences-types nous ont aussi montré que, si les acteurs sociaux affichent une variété d'aptitudes à appréhender et à jouer avec la survenue de ces éléments, ils le font surtout dans des contextes sociaux hétérogènes (au regard de leur milieu social d'origine), qui impactent différemment leurs itinéraires. Certains enquêtés semblent parfois dépourvus face aux aléas de la vie, quand d'autres semblent ailleurs disposer de plus de ressources pour y faire face. Ce résultat préfigurateur nous a alors enjoint à explorer plus en détail la composition de chaque élément décisif survenant dans le cours des trajectoires de ces jeunes.

Nous nous sommes ainsi penché, à l'intérieur de chaque séquence, sur les différents ingrédients à l'œuvre dans le cours des processus. Là, nous avons pu apprécier ces éléments de contexte dans toute leur diversité : certains se manifestent sur un plan matériel, d'autres sont d'ordre cognitif, relationnel ou bien institutionnel. Nous avons aussi observé qu'un ingrédient peut faire effet lors d'un événement ponctuel, comme il peut constituer une situation plus durable dans le cours d'une trajectoire. Chaque élément de contexte peut également être reconnu comme étant une ressource ou une contrainte, en fonction du « moteur » qui anime le processus, au moment où il agit.

Surtout, nous avons pu distinguer les ingrédients à l'œuvre, selon qu'ils sont détenus directement par l'acteur social, ou qu'ils lui sont fournis par des institutions, ou bien qu'ils impliquent ses relations personnelles. Dans la comparaison de ces éléments, il est alors apparu que certains enquêtés peuvent compter plus assurément que d'autres sur l'effet de leurs

relations personnelles dans la conduite de leurs transitions statutaires, selon leur origine sociale. Au moment où se joue la distribution des positions associées à l'âge adulte, notamment dans la vie professionnelle, les jeunes originaires des classes supérieures bénéficient en fait davantage de l'effet des personnes qui constituent leur entourage.

En marge de l'effet des structures macrosociales, des actions et des décisions individuelles, les relations personnelles nous sont ainsi apparues comme un vecteur à travers lequel des ressources et des contraintes décisives impactent aussi le cours des trajectoires, redoublant même l'effet des milieux sociaux. Ainsi c'est dans l'entretien des liens personnels que se joue la distribution de véritables supports relationnels, venant inégalement soutenir l'autonomie des jeunes dans leur trajectoire vers l'âge adulte.

Mais pour affirmer l'existence de tels supports relationnels, il nous faut alors cerner les façons dont l'entourage opère concrètement à ces effets sur les biographies. Il nous faut maintenant apprécier la manière dont, en pratique, la présence de ces personnes autour de l'individu contribue à dessiner son ancrage social, comme ses possibilités d'évolution dans le cours de ses carrières. Nous souhaitons aussi connaître quelles sont les relations particulières que l'on retrouve derrière l'effet de chaque « ingrédient relationnel » identifié. C'est pour ces raisons que nous avons reconstitué un réseau de connaissances personnel autour de chaque enquêté. Nous allons maintenant examiner et comparer ces objets d'analyse.

RESEAUX DE CONNAISSANCES PERSONNELS

et relations-clés

En examinant les parcours de vie de plusieurs jeunes, au regard du contexte sociétal d'incertitude pesant sur leurs carrières, nous avons mis en évidence l'apport décisif et clivant de leurs relations personnelles dans les phases de transition statutaire. Selon le milieu social d'origine des individus, l'entourage n'agit ni avec la même intensité, ni avec le même effet sur le cours des trajectoires.

Nous souhaitons maintenant comprendre comment de telles différences peuvent marquer les biographies, au moment d'accéder aux positions majeures de la vie adulte. Au-delà de la nature et de l'effet des « ingrédients relationnels », nous souhaitons dans ce chapitre connaître quelles sont précisément les relations personnelles qui assurent le transfert de ces éléments décisifs, ce que ces liens ont éventuellement de particulier et de distinctif. De manière plus générale, nous souhaitons saisir la façon dont l'organisation du réseau de connaissances d'une personne peut favoriser ou restreindre la circulation de tels ingrédients, comme celle d'influences et d'opinions variées.

Pour cela, nous nous proposons d'observer et d'étudier l'environnement relationnel de chacun de ces mêmes enquêtés. Nous allons chercher à caractériser chaque lien par rapport à l'individu au centre, comme par rapport aux autres personnes constituant l'entourage. Nous souhaitons aussi examiner les structures remarquables que forment entre elles les relations de chaque enquêté. C'est ainsi que nous pourrions apprécier les capacités contrastées des entourages relationnels à agir sur les destinées.

Il peut sembler évident que si les individus aux origines les plus aisées bénéficient plus de leurs relations personnelles, c'est simplement parce que ces dernières ont plus de ressources à partager. Mais nous pensons que c'est aussi dans la diversité des liens constitués et dans leur positionnement autour de l'enquêté qu'il faut aller chercher des éléments de réponses. Caractéristiques des relations, variété des liens et forme du réseau sont ainsi des données que nous allons particulièrement analyser dans ce chapitre. Nous souhaitons en fait savoir si l'étude comparée des attributs des personnes constituant l'entourage, des caractéristiques

des liens, de la taille et de la forme des structures relationnelles, nous permet de distinguer des variations à même d'expliquer l'inégale distribution des « ingrédients relationnels » constatée au chapitre précédent.

Avant de se lancer dans cet exercice, il nous a d'abord été nécessaire de définir et d'identifier les relations personnelles que nous souhaitons examiner. En effet, nous avons vu précédemment qu'un acteur social entretient aussi des rapports avec toutes sortes d'autres personnes qui, si leur intervention est elle aussi parfois décisive, ne nous intéressent cependant pas dans ce chapitre.

Par exemple, certaines personnes peuvent avoir une influence déterminante sur le parcours d'un individu, en tant que membres d'une institution, parce qu'elles jouent un rôle particulier au sein d'un collectif fréquenté par l'acteur social à l'étude. C'est parfois le cas d'un professeur, d'un conseiller à la Mission locale, ou bien d'un référent dans l'incubateur de *start-up*, qui donne un conseil pertinent et ouvre ainsi à de nouvelles perspectives. C'est aussi la situation d'un chef d'entreprise qui, en procédant à des licenciements économiques, contraint à emprunter une autre voie. Là, la relation est constituée autour des places que chacun occupe respectivement dans l'activité d'une organisation. Le transfert de ressources et de contraintes est avant tout fondé sur ces positions dans le collectif, indépendamment des individualités des acteurs (dans ce cas, il s'agit alors d'un ingrédient institutionnel, étudié au chapitre précédent).

Mais d'autres personnes sont, elles, en capacité de soutenir ou de contraindre les évolutions biographiques d'un enquêté, en tant qu'elles lui sont reliées par des liens singuliers, dans des échanges qui impliquent personnellement les protagonistes. Dans ces relations, les individus ne font pas que remplir un rôle dans une institution, ils ne sont pas substituables les uns aux autres : ce sont bien des relations personnelles, celles que nous allons étudier dans les pages suivantes.

Ces relations particulières peuvent reposer sur des échanges intensément intimes (avec son conjoint par exemple) ou mobilisant une longue histoire commune (comme avec une amie d'enfance). Elles peuvent aussi n'engager qu'à minima les personnes (comme un autre bénéficiaire de la Mission locale, que l'on reconnaît et avec qui l'on discute à l'occasion dans les couloirs de l'établissement). Le lien personnel peut venir s'ajouter aux rôles initialement joués dans un collectif (comme lorsqu'un collègue de travail dans l'incubateur de *start-up*

devient aussi un ami). Parfois, rôles sociaux et échanges personnels ont toujours été mêlés (une mère et son fils sont liés par un lien de parentalité qui les oblige à certains droits et devoirs, en même temps qu'ils entretiennent généralement des rapports uniques et précieux). Dans tous les cas, il s'agit de relations personnelles dont nous souhaitons saisir les effets sur les possibilités d'évolution des individus dans le monde social.

Ainsi définis, il a ensuite fallu identifier ces liens particuliers dans la vie des enquêtés. En entretien, nous avons dans un premier temps établi une liste considérable de relations personnelles fréquentées par chaque enquêté dans les principaux contextes de son existence. Comme nous le détaillons dans le deuxième chapitre, par souci de faisabilité, nous nous sommes dans un second temps concentré sur l'étude des liens actuels les plus forts (même si, en marge, des liens plus faibles ont aussi été considérés lorsque ils jouent un rôle dans les séquences de transition statutaire, dans le passé des enquêtés).

Les liens forts sont des relations toutes particulières pour l'enquêté, distinctes de toutes les autres. Nous les avons définies comme étant celles qu'il considère lui-même comme importantes, au moment de l'entretien. Nous avons aussi reconnu comme « forts » les liens qu'il fréquente concomitamment dans plusieurs dimensions de sa vie sociale (au travail, dans les loisirs, dans le cadre d'activités associatives ou sportives, dans la famille). Pour chacune de ces relations, nous avons cherché à recomposer en détail les caractéristiques des personnes, l'histoire, la qualité et le contenu du lien.

Dans ce cercle restreint de liens forts, nous retrouvons généralement le conjoint, les parents, les frères et sœurs, les principaux amis ainsi que quelques relations professionnelles particulièrement influentes. Ce sont des relations relativement stables (au regard d'autres liens listés dans un premier temps). Leur position autour de l'individu semble leur conférer une portée particulière sur les trajectoires, que nous souhaitons éclairer. En même temps, ces liens témoignent entre eux d'une diversité dont nous voulons aussi saisir les caractéristiques et les effets.

Au total, 398 relations aux profils variés ont ainsi été mises à jour. Nous avons reconstitué jusqu'à 26 relations pour une des personnes de notre échantillon, tandis que le plus petit réseau personnel n'affiche lui que 2 liens. En moyenne, le cercle de relations d'un enquêté est constitué de plus de 13 personnes. Ces noms constituent les liens forts des enquêtés, au moment de l'entretien. Du fait de leur intensité et de leur relative stabilité dans le temps, ce

sont souvent ces mêmes liens actuels que nous retrouvons comme décisifs dans plusieurs séquences de la trajectoire passée des enquêtés.

Contrairement au travail de reconstitution des épisodes de transitions statutaires, nous n'avons pas ici entrepris de recomposer les évolutions du cercle de relations fortes dans le temps, depuis la sortie lycée. Il s'est agi plutôt de « photographier » les relations personnelles fortes dans la vie des enquêtés, au moment de l'entretien (nous connaissons toutefois l'histoire de chacun de ces liens). Non seulement le travail de constitution des données aurait été autrement plus fastidieux, mais surtout de nombreux liens maintenant disparus auraient certainement échappé à la mémoire des enquêtés.

Pour autant, nous ne nous sommes pas interdit d'enregistrer la présence de liens aujourd'hui perdus, lorsque ceux-ci ont effectivement constitué un « ingrédient relationnel » dans une des séquences de vie des enquêtés, examinées au chapitre précédent. De la même façon, nous avons cherché à détailler les attributs d'un lien faible (un lien identifié dans un premier temps dans la liste, mais qui n'a pas été retenu comme constituant un lien fort dans le cercle restreint de relations) dès lors qu'il joue un rôle dans un épisode de transition statutaire. En effet, ces apports spécifiques nous intéressent particulièrement.

Les caractéristiques de ces liens mobilisés dans le passé, qu'ils soient perdus ou toujours actifs, forts ou faibles, ont été soigneusement consignés. Bien sûr, lorsqu'il s'agit de relations faibles ou aujourd'hui disparues, elles n'apparaissent pas dans le réseau de liens forts actuel. Mais elles figurent cependant en marge de notre catalogue principal de 398 liens. Nous reviendrons sur leur cas au moment d'examiner les propriétés des « relations-clés » dans les séquences, à la fin du chapitre.

C'est d'abord l'étude des relations fortes actuelles qui va nous permettre de dégager des traits pertinents dans l'environnement relationnel de chaque enquêté. Pour cela, nous allons d'abord examiner les conditions dans lesquelles naissent les relations (1). Puis nous détaillerons les caractéristiques des liens effectifs constituant l'entourage de chacun, en faisant ressortir tant des points communs que des critères de diversité (2). Nous examinerons ensuite les structures que donne à voir chaque réseau personnel (3). A chaque fois, il s'agira de mettre en avant l'effet de ces modalités sur les capacités inégales des relations et des réseaux à influencer sur le cours des trajectoires. Enfin, dans une dernière partie, nous pourrons alors correctement apprécier les attributs et les contrastes entre les « relations-clés », ces

liens qui ont effectivement contribué de manière décisive aux changements de positions sociales dans le cours de la jeunesse de nos enquêtés (4).

1. La naissance des relations personnelles

Les relations personnelles sont des liens inscrits dans le temps, faits de rencontres répétées, qui se cristallisent jusqu'à produire une reconnaissance mutuelle entre les protagonistes. Ce sont aussi des liens qui mettent à contribution les échanges passés dans la conduite des interactions présentes. Les relations personnelles ont donc, toutes, une histoire. Et si elles ont une histoire, elles ont donc aussi chacune un début.

Nous n'avons pas reconstitué les évolutions du réseau de connaissances personnelles. Pour autant nous connaissons l'origine des relations actuelles, dont certaines remontent à bien avant la fin du lycée. L'étude de la naissance des relations personnelles va en fait se révéler comme le premier élément à prendre en compte pour saisir les différentes capacités de ces liens à, par la suite, influencer sur les trajectoires. Dès le départ, le contexte de la vie sociale dans lequel se constitue le lien (1.1), et la façon dont il émerge des interactions (1.2), va avoir des conséquences sur les attributs, la qualité et le positionnement de la relation dans l'entourage. Nous allons maintenant aborder ces deux points en examinant les modalités de naissance de chaque lien dans les réseaux personnels des enquêtés.

1.1 Contextes de rencontre

Commençons par évoquer un phénomène qui peut paraître évident mais qu'il s'agit de bien identifier : les relations personnelles naissent toujours quelque part, à un moment donné, à partir des rôles sociaux particulier que les uns jouent pour les autres dans les diverses dimensions de la vie sociale. Comme s'attache à le démontrer l'étude des réseaux sociaux, et comme l'exposent par exemple Alain Degenne et Michel Forsé³⁷⁸, les relations ne sortent pas de nulle part. Elles ne se développent pas en dehors du temps et des espaces de la société, mais elles s'inscrivent dès leur origine dans des lieux, des moments et des occasions particulières de l'existence.

³⁷⁸ A. Degenne, M. Forsé, *Les réseaux sociaux*, op. cit.

Scott Feld³⁷⁹ met ainsi l'accent sur les contextes de rencontres et d'entretien des relations : c'est leur identification qui permet à cet auteur de distinguer les différents groupes de liens qui composent et structurent un réseau personnel. La plupart des relations naissent en fait dans le cours des activités courantes de la vie sociale. C'est bien sûr le cas pour les relations personnelles qui se fondent d'abord sur l'entretien de rôles, dans des positions établies au sein de collectifs (comme les relations entre collègues de travail par exemple, ou entre les membres de la famille). Mais c'est également le cas des liaisons pensées plus « libres » comme les relations amicales : comme le montrent Miller McPherson, Lynn Smith-Lovin et James Cook³⁸⁰, on ne forme pas de liens de camaraderie avec n'importe qui dans le monde social, mais seulement au contact des personnes que l'on rencontre dans les milieux que l'on fréquente, dans les endroits où l'on se rend, en fonction du statut social que l'on y occupe. Or, les individus ne se déplacent pas aléatoirement dans le monde social, ils ne fréquentent pas les mêmes lieux selon leur âge, leur genre, selon leurs positions sociales, selon le moment de la journée, ils n'y tiennent pas non plus les mêmes rôles. Ainsi, on n'entre pas en contact avec les mêmes personnes en se rendant à la Maison pour tous de son quartier, par exemple, ou bien en rejoignant un club d'équitation, lors d'une sortie entre amis, ou encore à l'occasion d'un séminaire d'entreprise. On ne se comporte pas non plus de la même façon avec des collègues de travail, avec ses coéquipiers dans une équipe de volley-ball ou encore avec sa belle-famille.

Le contexte définit donc déjà les personnes susceptibles d'être rencontrées. En même temps, il participe aussi à situer les premiers échanges selon la position que chacun occupe, il autorise ou interdit certaines interactions et cadre les possibilités d'émergence d'une relation personnelle, il en définit même certaines caractéristiques. L'émergence des liens dépend de ce que les contextes permettent comme rencontres et comme interactions. Par la suite, les relations personnelles peuvent bien sûr s'éloigner et même se détacher de ce contexte originel, mais leur naissance dépend toujours des activités et des positions entretenues à l'endroit et au moment de la rencontre.

³⁷⁹ S. Feld, « The Focused Organization of Social Ties », *American Journal of Sociology*, vol. 86, n°5, 1981, p. 1015-1035.

³⁸⁰ M. McPherson, L. Smith-Lovin, J. Cook, « Birds of a feather : Homophily in social networks », *Annual review of sociology*, vol. 27, 2001, p. 415-444.

L'histoire de chaque relation commence donc dans un contexte particulier. Connaître ce contexte qui autorise la rencontre nous permet d'enregistrer des premières informations fondamentales sur les attributs et les qualités du lien créé. En questionnant les enquêtés sur le commencement de leurs relations personnelles, nous identifions des occasions fournies par leur présence et leurs activités dans toutes les dimensions de leur vie sociale : des parents proches qu'on connaît depuis la naissance, mais aussi des rencontres établies pendant les études en école de commerce, des relations nouées au club de plongée, dans un bar avec des amis, d'autres encore à la fête des voisins, sur le terrain de football du quartier ou dans les bureaux d'une entreprise. A travers ces relations, nous retrouvons en fait souvent les institutions et les groupes que fréquente (ou a fréquenté) un individu. Ainsi pour Michel Grossetti, « dès que l'on pose la question de l'origine des relations individuelles, on retrouve des cadres collectifs (organisations, familles, etc.) au sein desquels elles se forment le plus souvent avant de prendre leur autonomie. »³⁸¹.

Nous pouvons ainsi distinguer les différents contextes cités par les enquêtés en plusieurs catégories faisant écho à ces cadres collectifs. Un premier groupe essentiel au sein duquel se constituent de nombreuses relations personnelles est d'abord la famille. Plus d'un tiers (33,5%) des 398 relations étudiées sont des membres de la famille (134 cas), il s'agit principalement des parents et des frères et sœurs mais aussi de quelques grands-parents, beaux-parents ou cousins avec qui l'on est particulièrement proche. La proportion est déjà importante mais elle le sera plus encore à d'autres âges de la vie. Comme le montre François Héran³⁸² à partir des résultats de l'enquête « Contacts » de l'INSEE, pendant la suite des parcours, à l'âge adulte et à la retraite, les individus s'investissent davantage dans la famille qu'ils ont construite, là où la jeunesse est encore un âge qui fait la part belle aux amitiés (nous reviendrons sur ces contrastes entre les âges de la vie au prochain chapitre, en interrogeant les pratiques de sociabilité).

Le second collectif important au sein duquel sont nées les relations personnelles de nos jeunes enquêtés est l'institution scolaire. A l'école d'abord, puis pendant l'enseignement secondaire et supérieur, les enquêtés ont noué de nombreuses amitiés dont certaines perdurent jusqu'à aujourd'hui. 23% des relations étudiées sont nées dans ce contexte (93 relations). Vient ensuite le contexte du travail. 14% des liens forts que nous avons recensés sont à l'origine des

³⁸¹ M. Grossetti, *Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, op. cit., p. 61.

³⁸² F. Héran, « La sociabilité, une pratique culturelle », *Economie et statistique*, n°216, 1988.

collègues d'une même entreprise ou des partenaires rencontrés dans le cadre d'une activité professionnelle (54 relations).

D'autres collectifs constituent, de manière plus marginale, le terrain de rencontre de liens personnels. La fréquentation d'une association ou d'un club de sport est ainsi à l'origine de 5,5% des liens forts étudiés (22 relations sont nées dans ce contexte). Au total, plus des trois-quarts des liens forts de nos enquêtés se sont ainsi constitués au travers de leur participation à des groupes, institutions et autres organisations (303 relations sur 398). Même les liens les plus personnels, qu'on pourrait penser détachés de toute structure, s'enracinent donc en fait dans des cadres sociaux bien établis.

En marge de ces collectifs, les enquêtés tissent tout de même près de 25% de leurs relations fortes, ailleurs dans le monde social. D'où proviennent-elles ? Dans leur grande majorité, elles ont d'abord été présentées aux individus par d'autres relations. Dans ce cas-là, c'est le réseau lui-même qui constitue alors le contexte de rencontre. 17 % des relations fortes sont ainsi nées par « effet de réseau » (68 liens effectifs). Ce phénomène massif souligne l'importance particulière des relations amicales pendant la jeunesse, puisque nombre de ces relations sont à l'origine des amis d'amis avec qui l'on a à son tour constitué un lien personnel.

Ensuite, c'est le fait de cohabiter dans un même immeuble ou dans une même résidence qui a été à la base de 4,5% des relations (17 liaisons se sont établies, à l'origine, dans le voisinage). Enfin, quelques relations sont nées sur Internet (4 liens, soit 1% des relations étudiées). Les 1,5% restant sont constitués de rencontres qui demeurent non-classées. Il s'agit de quelques liens (6 cas) initiés dans des contextes plus éloignés du quotidien ou moins facilement identifiables, comme des amis rencontrés au cours de voyage, à la table d'un restaurant ou encore dans la salle d'attente d'un médecin.

En considérant l'ensemble de nos données, il est intéressant de noter que nous retrouvons sensiblement les mêmes résultats que ceux obtenus à partir de deux autres enquêtes portant sur les réseaux personnels de jeunes Français, réunies dans l'ouvrage de Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti³⁸³ (précisons qu'une des deux études interroge aussi des personnes à d'autres âges de la vie).

Voici un tableau qui résume les contextes dans lesquels nos 30 enquêtés ont rencontré leurs 398 relations.

³⁸³ C. Bidart, A. Degenne, M. Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, op. cit.

Tableau n°3 :
Contextes de rencontre des relations

Contextes de rencontre	En effectifs	En proportion
Famille	134	33,5%
Ecole et études supérieures	93	23%
Travail	54	14%
Associations	22	5,5%
Voisinage	17	4,5%
Effets de réseau	68	17%
Internet	4	1%
Non classés	6	1,5%
TOTAL	398	100%

Lecture : 134 relations ont été rencontrées dans le cadre de la famille, soit 33,5% de l'ensemble des liens forts étudiés.

Les relations personnelles des individus sont donc « produites » par les institutions, les collectifs qu'ils fréquentent et par l'effet de leur propre réseau. Elles n'apparaissent jamais au hasard et naissent presque toujours à proximité des individus, au gré de leurs évolutions dans les contextes principaux de leur vie sociale.

C'est un résultat important pour nous qui cherchons à appréhender les effets inégaux des relations personnelles sur les parcours. En effet l'ancrage des relations dans les contextes de l'existence restreint la diversité des liens possibles, et donc la variété des ressources à disposition. Si un individu pouvait nouer des relations personnelles avec n'importe qui dans le monde social, même à l'échelle de la ville, il rencontrerait jusqu'à des personnes très éloignées de lui, tant au niveau de l'âge que de la profession, du milieu social, culturel, du capital économique, des activités préférées ou des goûts prononcés.

Par l'intermédiaire de ces personnes si différentes de lui, il aurait alors accès à une plus grande variété de ressources que lui-même ne possède pas, des supports, des informations et des

opportunités pouvant participer à multiplier les horizons de sa trajectoire. A l'opposé, des relations similaires à soi ne peuvent fournir que peu de ressources originales. En étant limitées aux contextes où il déploie lui-même son existence, les relations personnelles possibles d'un individu se retrouvent donc déjà circonscrites à des personnes qui partagent à minima certaines ressemblances avec lui (au moins une : la fréquentation d'un même collectif ou d'une même relation).

Les occasions de rencontrer des personnes sensiblement différentes de soi, possédant des ressources inédites, restent cependant nombreuses, même au sein de ces collectifs. Les contextes sociaux sont vastes et peuvent parfois accueillir des personnes aux caractéristiques très diverses. Un individu est lui-même amené à fréquenter toute une variété d'institutions aux différentes étapes de sa trajectoire, selon les positions qu'il occupe : autant de situations à partir desquelles il peut nouer des liens hétérogènes.

Tous les contextes n'offrent cependant pas les mêmes opportunités de rencontre et il s'agit de les distinguer pour bien cerner l'impact de ces environnements de rencontre sur la diversité de relations nouées, et sur leurs capacités à fournir des ressources originales. Les collectifs que nous avons identifiés sont structurés différemment les uns des autres. Des divisions internes contraignent plus ou moins les échanges. Dans un lycée par exemple, des séparations spatiales et temporelles nettes existent et participent à définir qui l'on est susceptible de rencontrer : des gens qui partagent les mêmes salles de classe, et qui ont cours aux mêmes horaires.

D'autres contextes paraissent plus fluides comme la fréquentation d'un local associatif de quartier, ou une sortie au bar entre amis par exemple. Mais ils sont aussi soumis à des divisions informelles (le temps libre disponible, les connaissances communes) qui orientent également les possibilités de rencontres. Dans ces contextes distincts, les individus ne jouent pas non plus les mêmes rôles. Selon leurs engagements, ils ne développent pas la même appétence à nouer des liens personnels. Au sein d'une entreprise, les divisions hiérarchiques entre les employés vont par exemple favoriser des rencontres entre pairs de même niveau. Mais même dans des contextes *a priori* plus égalitaires, comme sur un terrain de beach-volley ou dans le hall d'un immeuble, des lignes de fractures peuvent se dessiner (les rôles peuvent se partager entre anciens et nouveaux occupants des lieux par exemple), limitant une fois encore les rencontres possibles.

Des collectifs et des relations autorisent davantage la rencontre de personnes sensiblement différentes, quand d'autres cloisonnent plutôt dans des échanges entre semblables. Nous pouvons tenter de distinguer la diversité de population relative qu'est susceptible d'offrir chaque type de contexte. Mais, bien sûr, nous n'avons pas de détails sur le degré d'hétérogénéité propre à chaque collectif particulier au sein duquel un enquêté a tissé un lien. Par exemple, quand Oriane nous raconte qu'elle a rencontré son amie Séverine il y a quelques années alors qu'elles travaillaient toutes les deux dans la même imprimerie textile, nous ne connaissons pas les caractéristiques de tous les autres travailleurs de cette entreprise. Pour autant, nous pouvons procéder à un découpage plus général des types de contextes, selon des traits génériques, susceptible de nous aider à y voir plus clair.

D'un côté, nous distinguons les contextes dont la fréquentation est imposée aux enquêtés : la famille, l'école et le voisinage (lorsque l'individu habite encore chez ses parents) sont ainsi des collectifs avec lesquels les personnes doivent composer dès le début de leur vie sociale. Bien sûr, à l'intérieur de ces groupes, un individu ne va pas tisser des liens avec tout le monde : il en préfère certains à d'autres, et il peut éventuellement éviter de fréquenter un cousin ou un voisin qu'il n'apprécie pas. Mais les relations qu'il aura « choisi » d'entretenir dans ces contextes auront été sélectionnées parmi un éventail de personnes déjà imposées à lui.

De l'autre côté, nous situons les contextes qui relèvent plutôt des multiples engagements animant les trajectoires des individus dans le temps : les études supérieures, le travail, les clubs sportifs et culturels, les effets de réseau. Là-aussi, ce découpage est imparfait et seulement indicatif, mais il nous permet de commencer à appréhender la diversité des liens entretenus.

En divisant ainsi les contextes de rencontres en deux catégories - contextes assignés (famille, école, voisinage chez les parents) et contextes plus « choisis » (études supérieures, travail, associations, réseau personnel) - nous observons des différences marquées entre les enquêtés. Un tiers seulement (34%) des relations personnelles des individus issus des classes aisées proviennent des contextes de rencontre assignés, quand ils constituent près des deux tiers (64%) des liens des enquêtés issus des classes populaires. Les réseaux des enquêtés aux origines les plus modestes sont ainsi plus fortement organisés autour de liens noués dans le voisinage, à l'école mais aussi et surtout dans la famille. Quelle que soit l'origine sociale des personnes, la famille constitue le principal contexte de rencontre des liens forts, mais chez les

jeunes originaires des classes supérieures la famille d'origine ne représente « que » 28% des relations, quand ce taux monte à 42% chez leurs homologues des classes populaires.

Prenons par exemple, le réseau personnel de liens forts de Brahim. Celui-ci apparaît comme un des plus grands dans notre population (il comporte 21 relations, alors qu'en moyenne dans notre population nous en comptons 13 par enquêté), pourtant cette taille remarquable ne reflète pas une diversité de contextes de rencontre plus importante. Son réseau est d'abord centré autour de personnes rencontrées dans des cercles sociaux dont la fréquentation est assignée. Nous y notons ses parents proches d'abord : sa mère, son père, ses sept frères et sœurs, ainsi qu'un de ses cousins.

Mais la concentration du réseau de Brahim dans ces contextes n'est pas seulement l'effet de sa famille nombreuse. Nous y retrouvons aussi cinq amis proches rencontrés dans sa résidence, dans le quartier populaire de Montpellier où il vit depuis sa naissance. Trois notamment, entretiennent depuis l'enfance des liens entre eux et avec leur famille respective, au point que Brahim ne sait plus s'il les a rencontrés dans la résidence, à l'école ou par l'intermédiaire de leurs parents. Enfin, les six derniers membres de son réseau ont eux été rencontré au fil des engagements de notre enquêté dans des contextes plus « choisis » (notamment dans l'environnement des *start-up* et dans le microcosme militant des associations de son quartier).

Dans nos données, les individus moins favorisés construisent donc davantage leurs relations fortes parmi des populations proches d'eux. Bien sûr, cette information n'engage pas la diversité effective des liens entretenus. Mais nous nous demandons si ce phénomène peut tout de même avoir un effet sur les capacités des relations personnelles à, par la suite, influencer le cours des trajectoires. A partir de ces premiers contrastes aperçus dans la distribution des contextes de rencontres, nous souhaitons donc poursuivre notre investigation.

Au-delà des contextes de rencontre, nous souhaitons notamment mettre en lumière les similitudes et les différences qui existent entre les personnes constituant l'entourage de chaque enquêté, au regard de leurs caractéristiques sociodémographiques. Mais avant cela, il nous faut d'abord saisir comment les relations se constituent à partir de la simple co-présence dans les contextes de la vie sociale.

1.2 L'émergence des liens

Il ne suffit pas de fréquenter mutuellement un collectif pour que le lien naisse entre deux individus et pour que se développe entre eux une relation personnelle forte. Il faut souvent plusieurs éléments en plus du simple contexte. Là-aussi, les données recueillies en entretien nous renseignent sur ces éléments. Lorsque l'on compare l'histoire des débuts de chaque relation, nous retrouvons quelques scénarios récurrents dans les récits que font les enquêtés. Nous les présentons ici.

D'abord, certaines relations personnelles sont données à la naissance. Elles apparaissent et évoluent en même temps que l'individu. C'est le cas des parents, des grands frères et grandes sœurs au contact de qui on est amené à grandir, mais sont aussi concernés d'autres membres de la famille, des amis proches de celle-ci, leurs enfants, ou encore parfois des voisins, ou d'autres personnes dont la fréquentation s'est poursuivie jusqu'à aujourd'hui. Pour ces relations, le lien existe depuis une période qui remonte jusqu'en amont du développement des capacités cognitives de l'individu à appréhender et à évoluer dans le monde social. Elles ont toujours été là, et leurs échanges particuliers se fondent sur des interactions répétées depuis un âge qui échappe au souvenir.

Ces relations « de toujours » ou presque constituent encore, au moment de l'entretien, une part importante de l'entourage de chaque enquêté. Elles représentent près du tiers de l'ensemble des liens que nous avons étudiés (30%, soit 121 relations sur 398). Tous les enquêtés en citent et il s'agit bien souvent des membres de leur famille proche. Pour certains, elles constituent presque l'intégralité du réseau de liens forts. Ainsi dans la liste des relations personnelles de Lionel, 7 sur 10 sont connus et fréquentés depuis la naissance : son père, ses grands-parents, ses frères, son oncle ainsi qu'un ami et voisin de la famille ; les 3 autres sont des amis qu'il a rencontré à l'école ou dans son quartier.

En revanche, la part de ces relations « de toujours » est plus marginale dans d'autres réseaux. Grégory cite seulement ses parents et son grand frère, parmi 17 relations fortes identifiées. Comme nous venons de le voir, les enquêtés originaires des classes populaires font une place significative aux membres de leur famille dans leur réseau. Ainsi, sans surprise, ce sont également eux qui accordent une part plus importante à ces liens de toujours dans la constitution de leur entourage. Nous constatons que les relations entretenues depuis la naissance composent 37,5% des liens des enquêtés issus des milieux populaires (54 cas sur

144) tandis qu'elles ne représentent que 26% des liens pour les enquêtés issus des milieux aisés (59 cas sur 227).

Ces relations sont en quelque sorte « données » aux enquêtés par les contextes de leur naissance, même s'ils ont par la suite volontairement entretenu ces liens et les ont fait perdurer jusqu'au moment de l'entretien. Dans le même temps, nombre de leurs relations présentes au commencement de leur vie ont d'ailleurs disparu, qu'il s'agisse d'un éloignement souhaité par un des protagonistes ou provoqué par des événements de la vie (et parfois un peu des deux). Dans la suite de la trajectoire, quelques autres relations proches apparaissent aussi comme attribuées par le contexte familial : c'est le cas des petits frères et sœurs et autres petits cousins avec qui l'on est, dès leurs naissances, appelé à interagir sur un registre personnel.

Pour tous les autres liens étudiés (qui constituent encore plus des deux tiers de notre catalogue) la relation s'est construite au gré des évolutions et des activités des enquêtés dans les contextes du monde social, à partir d'une rencontre initiale, à un moment où souvent, les protagonistes ne savaient pas encore qu'ils étaient en train de nouer une nouvelle relation personnelle. Comme nous l'avons vu dans le deuxième chapitre, une relation, pour être définie comme « personnelle », doit dépasser la simple interaction, elle doit déborder des simples échanges ponctuels et cordiaux.

Pour qu'il y ait relation personnelle, il faut donc qu'à un moment donné, les individus concernés soient sortis des rôles sociaux simplement attendus en situation, pour commencer à construire un lien fondé sur leurs personnes, en tant qu'individus non-substituables. Nous l'avons dit, dans ses activités quotidiennes, un acteur social est amené à croiser de nombreuses personnes : dans le voisinage, dans la rue, au travail, dans les commerces... Toutes ces personnes ne deviennent pas des relations personnelles pour autant. Pour la plupart, les interactions se cantonnent aux échanges attendus généralement entre voisins, collègues, entre utilisateurs des transports en commun ou entre clients et commerçants. Qu'est-ce qui fait évoluer les échanges vers une relation plus personnalisée ?

Plusieurs éléments contribuent à faire « sortir » des rôles sociaux attendus dans un contexte donné, et contribuent ainsi à faire naître des relations. La répétition des échanges dans des collectifs, d'abord. A force de fréquenter une même personne, une reconnaissance mutuelle s'installe entre les individus, ce qui favorise l'émergence d'un lien plus personnel. Les relations impliquent toujours la répétition, l'entretien des échanges (la relation s'inscrit dans la durée :

une rencontre, même si elle est bouleversante, n'est pas une relation si l'interaction n'est que momentanée). La répétition des rencontres offre ainsi un terrain propice à l'agrandissement de « l'espace relationnel » entre deux personnes. C'est pour cela qu'un grand nombre de relations personnelles naissent dans les institutions, les organisations et autres groupes que fréquentent les individus. Les rencontres répétées quotidiennement dans un établissement scolaire par un même groupe des lycéens en est un bon exemple. Bettina nous raconte ainsi comment elle a noué des liens avec celle qui est aujourd'hui une de ses meilleures amies :

« Nassima, je l'ai rencontrée au lycée. En fait on était au collège ensemble mais elle a toujours été dans l'autre groupe - le collège était un peu divisé en deux selon de quel quartier tu venais. En seconde, on a été dans la même classe. On s'est retrouvées à prendre le bus ensemble, à être en cours ensemble, puis à passer nos récrés ensemble. C'est comme ça qu'on est devenues des amies proches. » (Bettina)

Petit à petit, sur la durée, la répétition des interactions finit par sédimenter un contenu original qui constitue une nouvelle strate du lien, dès lors plus particulier. Dans cet exemple, il s'agit de liens noués entre pairs, dans le cadre scolaire, un moment particulièrement fort de sociabilité, comme ont pu en témoigner François Dubet et Danilo Martuccelli³⁸⁴.

Mais les relations peuvent aussi se constituer dans d'autres contextes de répétition, entre des personnes aux positions différentes. En quelques mois, Lola devient ainsi amie avec Ulysse, un client qui vient manger tous les midis au restaurant dans lequel elle travaille. A la Mission locale Sophie noue aussi une relation forte avec Lizabel, une conseillère qui n'est pas sa référente mais en qui elle a confiance et dont elle tient les avis pour précieux.

Bien sûr, la succession des échanges n'entraîne pas toujours la naissance d'une relation personnelle. Ce n'est, par exemple, pas le cas de ce policier municipal que l'on salue tous les jours en promenant le chien, ni même du patron de l'entreprise dont on est employé et avec qui l'on s'en tient à des rapports hiérarchiques. Là, le contexte s'y prête moins, les rôles joués l'un envers l'autre sont plus clivant, on ne se trouve pas d'affinités.

Dans de nombreuses situations, il faut en fait un autre élément pour sortir des rôles routiniers : le partage d'une expérience nouvelle, à partir de laquelle des interactions futures inédites pourront se développer en y faisant référence, jusqu'à éventuellement faire émerger

³⁸⁴ F. Dubet, D. Martuccelli, *A l'école : sociologie de l'expérience scolaire*, op. cit.

une relation personnelle. Cette expérience peut être un événement qui survient dans le déroulé ordinaire des échanges, provoquant un décalage du contexte spatio-temporel qui encadre habituellement les interactions. Il peut s'agir d'un voyage organisé dans le cadre scolaire qui rapproche des élèves, d'un pot de départ qui permet d'échanger entre travailleurs d'une même entreprise, ou encore d'une panne d'électricité dans l'immeuble qui fait se rencontrer des voisins. Thierry a par exemple lié une amitié avec Sophie dans le cadre d'une sortie organisée par la Mission locale :

« Sophie, je l'ai rencontrée lors de ma formation d'entrée à la Mission locale. Après, je la croisais à des ateliers ou devant les ordis mais c'était sans plus. C'est quand on est partis ensemble, avec d'autres jeunes, avec des conseillers, pour un salon de l'emploi qu'on a vraiment sympathisé. Toute la journée on a rigolé, elle avait le sourire, elle m'a remotivé pour chercher du boulot. Moi en plus je venais de me séparer... on a discuté de nos problèmes de cœur respectifs ! [rires] Depuis c'est une amie. » (Thierry)

Là, une relation personnelle peut naître au cours d'une occasion beaucoup plus brève que la période que requiert généralement la constitution d'un lien par répétition des interactions, un processus généralement davantage étalé dans le temps. Si aucun événement ne vient perturber le cours des échanges routiniers, c'est alors parfois une crise dans la vie d'un des protagonistes qui fait naître le lien. Nombre de relations personnelles naissent ainsi d'un moment où une personne n'a pas eu d'autre choix que de sortir de son rôle contextuel, de se « révéler » en tant qu'individu particulier à l'autre, qui a accepté de voir et de reconnaître cette nouvelle facette. Thomas nous raconte ainsi comment il s'est lié à Aurélien, son meilleur ami :

« On a fait la dernière année d'école de communication ensemble. On était dans la même spécialité, je ne connaissais personne quasiment, lui non plus. A ce moment-là, Aurélien a eu une galère de santé, et en plus il s'est fait jeter de chez sa tante chez qui il vivait, il était en galère. Moi, spontanément, je lui ai proposé de squatter chez moi alors que j'étais dans un 15m² ! Au début c'était pour une semaine, puis ça s'est prolongé, on s'entendait bien. Au final on a vécu ensemble pendant quelques mois, ça rapproche ! C'est vraiment lui mon grand pote. » (Thomas)

Peut-être que si Aurélien n'avait pas eu ce souci de logement, les deux garçons s'en seraient tenus à des échanges entre camarades de promotion et n'auraient pas lié une amitié si forte. Tout du moins, la constitution de cette dernière aurait nécessité plus de temps, plus de répétition tout au long de l'année scolaire.

La succession des interactions peut donc parfois générer l'émergence d'une relation personnelle. Quand ce n'est pas le cas, un événement dans le contexte des rencontres ou une crise dans la vie d'un des individus favorise aussi la naissance d'une relation personnelle. D'autres fois encore, c'est une rencontre hors du contexte initial de répétition qui constitue la nouvelle expérience partagée, sur laquelle se construisent de nouveaux rapports plus personnalisés. Par exemple, un voisin - qui était jusqu'à présent strictement identifié comme tel, et avec qui les échanges se limitaient aux règles ordinaires de courtoisie - est un jour rencontré lors d'un concert : dès lors les échanges futurs peuvent intégrer ces goûts musicaux similaires.

Ce genre d'occasions n'est parfois pas qu'une simple rencontre hors-contexte, mais bien la découverte du partage de plusieurs activités en commun, plusieurs collectifs qui vont permettre d'entretenir la réitération des interactions. La naissance d'un lien personnel est, dans certains cas, essentiellement soutenue par cette multiplication des contextes de rencontres :

« Frédéric, c'est marrant, je le connais à la fois du soccer et du tennis. C'est surtout grâce à Louis en fait. Ils étaient toute une bande de jeunes développeurs à bosser dans la même boîte et ils organisaient souvent des foots, auxquels j'étais aussi convié, et puis des soirées aussi. Au premier match, on a réalisé avec Frédo qu'on se connaissait déjà depuis des années à travers les tournois de tennis. Je le connaissais vaguement jusque-là, mais à force de se croiser au foot, et puis en soirée et encore au tennis, on s'est rapprochés. » (Alexandre)

Dans cet exemple, les rencontres dans les contextes de la pratique du football, du tennis et des sorties en soirées, sont en plus entretenues par la fréquentation de connaissances communes. Plutôt que par un redoublement des contextes de rencontres, le lien peut parfois aussi émerger de leurs successions. Cet enchaînement finit par révéler une connexion particulière entre les protagonistes :

« Avec Audrey, c'est une sorte de suivi. Je l'ai rencontrée dès le début de mon DUT, on était dans la même promo. A l'époque je la trouvais gentille mais sans plus. On a commencé à se fréquenter parce qu'elle voulait rentrer à l'IAE et moi aussi. Donc on s'est soutenues pour passer nos concours, on a beaucoup révisé ensemble. Et puis on a été prises à Montpellier toutes les deux. [...] Le jour-même de la rentrée, elle s'est séparée de son copain, sur un coup de tête. Quelques jours plus tard, c'était mon mec de l'époque qui me lâchait. On n'allait pas déprimer chacune dans notre coin : j'ai laissé tomber mon petit studio et je suis allé habiter dans son grand appart'. C'est ça qui a fait qu'on s'est rapprochées en fait » (Anaïs)

C'est ainsi le parallèle entre les contextes fréquentés au fil du parcours scolaire (DUT puis IAE), accompagné par des similitudes synchrones dans les histoires amoureuses, qui finit par réunir les jeunes femmes. Dans quelques occasions beaucoup plus rares, des enquêtés témoignent d'une sortie des rôles attendus dès leur première rencontre. Bien qu'elle demande d'être pérennisée et entretenue, leur relation commence alors sans s'appuyer sur la répétition des échanges, la multiplication des contextes de fréquentation, un évènement ou une crise qui viendrait précipiter l'émergence du lien. Lola rencontre ainsi son meilleur ami Sylvain dans un cadre assez particulier au regard des autres rencontres dans notre échantillon :

« Sylvain je l'ai rencontré il y a cinq ans. C'est un mec qui bosse pour Gaz de France, il vient voir si tu es en sécurité avec ton installation. Le jour où il est venu contrôler mon appart', on a bien déliré pendant l'intervention donc je me suis permis de le rappeler sur son numéro pro. Depuis on est... les meilleurs amis du monde. » (Lola)

Si la rencontre est originale, les deux amis n'ont pas non plus noué leur relation à partir de rien. Durant le temps limité de l'intervention professionnelle qui encadre leurs premiers échanges, ils ont tout de même eu le temps de se reconnaître des affinités, ils ont aussi certainement observé qu'ils avaient presque le même âge. Au-delà des contextes de rencontre et des éléments favorisant l'émergence des liens que nous venons de citer, les relations personnelles naissent aussi sur la reconnaissance par les protagonistes de traits et de goûts communs qui les rapprochent.

Ce phénomène se constate en observant les caractéristiques sociodémographiques souvent proches des partenaires engagés dans une relation. Comme le montrent Claire Bidart³⁸⁵ mais aussi Roger Bénoliel et Roger Establet³⁸⁶, les individus ont tendance à préférer le « même que soi » dans la constitution de leurs liens amicaux. Selon Miller McPherson, Lynn Smith-Lovin et James Cook³⁸⁷, l'âge surtout, mais aussi le milieu social et le genre apparaissent comme des facteurs de sélection déterminants.

Cette « homophilie » ne s'explique pas seulement par la préstructuration des espaces de rencontre, socialement situés, mais bien par une propension générale à plutôt préférer des partenaires occupant des positions similaires dans les âges de la vie et dans l'espace social. Les pratiques culturelles évoluant notamment avec l'âge et le milieu social, on aura plus de chances de partager des sujets de discussions et des activités en commun avec quelqu'un qui nous est proche sur ces points-là. Akim nous raconte par exemple comment, au début de sa participation à un média associatif, il a d'abord noué une amitié avec un autre membre de l'équipe qui lui ressemble sur plusieurs points :

« Kévin, c'est un pote depuis le premier jour où je suis arrivé dans l'asso. C'est un mec qui est fan de tout ce qui touche à l'informatique, comme moi. Il a sa chaîne Youtube où il fait des petits tutos pour apprendre à se servir de plein de logiciels sur lesquels je travaille aussi... Voilà, il est à peine plus jeune que moi, on a tout de suite accroché » (Akim)

Comme Akim, Kévin est un garçon, jeune, originaire d'un milieu populaire, ayant cessé sa scolarité avant l'obtention du baccalauréat et féru de technologies. Si dans cette association Akim a ensuite noué des relations avec des personnes aux attributs plus variés, dans un premier temps c'est bien la reconnaissance de ces points communs qui a d'abord rapproché les deux amis.

Les activités de la vie courante encadrent ainsi la plupart des rencontres que font les acteurs sociaux. Les relations personnelles se fondent généralement à partir de la coprésence dans un ou plusieurs contextes qui assurent la répétition des échanges. Une histoire peut aussi

³⁸⁵ C. Bidart, *L'amitié. Un lien social*, Paris, La Découverte, 1997

³⁸⁶ R. Benoliel, R. Establet, « Réciprocité et rapports de classe : l'amitié, Mauss et/ou Marx? », in G. Ravis-Giordani (dir.), *Amitiés, anthropologie et histoire*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1999.

³⁸⁷ M. McPherson, L. Smith-Lovin, J. Cook, « Birds of a feather : Homophily in social networks », op. cit.

démarrer à la faveur d'un événement particulier dans un de ces contextes ou d'une crise dans la vie d'une des personnes, qui va favoriser l'émergence d'un lien particulier. En plus de cette coprésence fondamentale s'ajoute aussi la tendance à l'homophilie, qui consiste à préférer, parmi les individus dont le contexte assure la compagnie, ceux auxquels on reconnaît des traits et goûts communs à soi.

Par la suite, les relations personnelles pourront s'émanciper de ces contextes fondateurs et du cadre des premiers échanges. Les personnes pourront être fréquentées dans d'autres occasions, en étant présentées à d'autres relations. Des activités différentes viendront assurer les rencontres, à moins que les rapports ne se spécialisent dans un type d'échanges particulier, à l'écart des autres liens. On pourra aussi apprendre à apprécier les différences que l'on entretient avec l'autre. Dans tous les cas, les relations seront en fait amenées à évoluer, au fil de leurs histoires particulières. Mais les conditions mêmes d'émergence des liens nous éclairent donc déjà sur certaines de leurs caractéristiques.

En naissant généralement dans le cours des expériences sociales habituelles des individus, les relations personnelles ne s'établissent pas entre n'importe qui dans le monde social. Les contextes d'existence des individus sont situés socialement et ils délimitent une première fois les populations au sein desquelles ceux-ci peuvent nouer des liens : les relations personnelles naissent entre des individus qui fréquentent les mêmes lieux, au même moment, parfois dans la pratique d'une même activité. A cela s'ajoute aussi la tendance des acteurs à constituer des relations avec des personnes qui leurs ressemblent, au regard de certains attributs.

La diversité des liens noués se retrouve ainsi réduite par l'effet de ces deux phénomènes. Nous souhaitons alors maintenant examiner les caractéristiques sociodémographiques de chaque personne présente dans les réseaux de connaissances, afin d'observer si ces restrictions générales au moment de la naissance des relations ont des effets concrets sur les attributs des liens entretenus.

2. Les caractéristiques des relations personnelles

Les individus font des rencontres et nouent des liens dans les contextes de leur vie sociale, dans les lieux, les groupes qu'ils fréquentent, à partir des rôles qu'ils y jouent. Leurs relations personnelles sont donc dépendantes des positions sociales qu'ils tiennent. Mais dans le même temps, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, ces relations contribuent aussi aux

changements dans les positions sociales occupées : elles fournissent des ingrédients qui contribuent à aiguiller le cours des trajectoires.

Ainsi, comme le résumait Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti³⁸⁸, le réseau évolue avec la vie et la vie évolue avec le réseau. Ces transformations à la fois de l'entourage relationnel, des collectifs fréquentés et des rôles joués se font tout au long de l'existence, mais l'on peut identifier certains passages plus riches en changement et d'autres plus stables. La période de fin de la jeunesse et d'accès à l'âge adulte constitue par exemple un âge de la vie où les positions sociales sont amenées à évoluer, entre le monde scolaire et le monde professionnel, entre la famille d'origine et la famille que l'on construit, au travers des séquences de transition que l'on a identifiées. Au cours de ces épisodes, les relations personnelles changent aussi : nombre de copains que l'on fréquentait au lycée ou sur les bancs de l'université s'éloignent et disparaissent avec la disparition de ce contexte de fréquentation, d'autres personnes sont rencontrées au travail ou par l'intermédiaire du conjoint...

A partir des données collectées auprès des enquêtés, nous reconstituons une « photographie » des relations proches des individus, au moment de l'entretien. Pour autant leurs réseaux personnels ne sont pas figés. Parce qu'ils sont en train de vivre de nombreux changements dans leurs vies, leurs liaisons évoluent au gré de leurs déplacements dans le monde social et géographique. Parce qu'ils sont encore en phase d'accès à l'âge adulte, dans un futur proche des personnes continueront de disparaître de leur entourage, certaines feront leur apparition, selon les ancrages qu'ils effectueront (ou qu'ils ont commencé à effectuer) dans les positions professionnelles, conjugales, familiales.

D'autres relations déjà présentes évolueront pour devenir des liens plus personnels, plus forts. Après leur fixation dans les rôles attendus des différentes dimensions de l'âge adulte, leurs relations ne cesseront pas d'évoluer mais, en parallèle de cette consolidation des positions tenues, le réseau de liens forts se renouvellera moins, il se stabilisera autour des membres de la famille que l'on a construite et de quelques amis proches qui auront « survécu » à ces changements. C'est en effet plutôt ces deux catégories d'individus qui constituent l'essentiel des liens forts dans l'âge adulte, d'après François Héran³⁸⁹.

Au moment de l'enquête, le cercle de liens forts est ainsi composé de relations anciennes et durables, comme les parents, frères et sœurs, quelques amis d'enfance et parfois le conjoint.

³⁸⁸ C. Bidart, A. Degenne, M. Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, op. cit.

³⁸⁹ F. Héran, « La sociabilité, une pratique culturelle », op. cit.

A leur côtés sont présentes des relations héritées des différents collectifs par lesquels l'enquêté est passé, mais aussi des relations plus actuelles, encore inscrites parfois dans le contexte de rencontre initial, dont on ignore si elles perdureront dans le temps en considérant les changements de position à venir des protagonistes.

Quand nous les observons au regard des rôles joués pour l'enquêté, les réseaux de liens forts que nous avons reconstitués semblent essentiellement composés de membres de la famille, de l'éventuel conjoint, de nombreux amis et de quelques relations professionnelles importantes. Nous reviendrons bientôt sur les différents rôles joués, pour l'enquêté, par les personnes de son entourage. Nous souhaitons d'abord observer les caractéristiques propres à chaque relation personnelle. Qu'ont en commun ces liens ? Qu'ont-ils de différent, entre eux et par rapport à l'acteur social qu'ils entourent ? Nous savons dans quels contextes ils ont été rencontrés, nous allons maintenant voir quelles sont leurs attributs et quelles ressources et contraintes ils peuvent offrir alors aux enquêtés.

Pour cela, nous allons d'abord mettre en évidence les similitudes qui existent entre un individu et ses différentes relations personnelles (2.1). Nous examinerons ensuite plus longuement la diversité de liens qui habite chaque réseau (2.2).

2.1 Des critères d'homophilie

Maintenant que nous avons mis en lumière le fait que les relations naissent dans les contextes courants de la vie sociale et que les individus ont tendance à plutôt fréquenter ceux qui leurs ressemblent, nous pouvons nous demander quelles conséquences ont ces phénomènes sur les liens effectivement noués par les enquêtés. Lorsque nous observons les caractéristiques sociodémographiques des relations proches, nous constatons alors, en effet, des similarités avec l'individu concerné.

La sociologie a déjà permis de révéler les régularités statistiques qui encadrent le choix du conjoint. Loin d'une vision romantique de l'amour traversant librement le monde social, l'enquête d'Alain Girard³⁹⁰ d'abord a constaté la fréquence significative à laquelle les origines sociales sont souvent identiques entre les conjoints, mettant en avant le poids des normes sociales dans ce phénomène. En optant plutôt pour le point de vue des individus qui vivent

³⁹⁰ A. Girard, « Le choix du conjoint », *Population*, vol. 19, n°4, 1964, p. 727-732.

ces relations amoureuses, Jean-Claude Kauffman³⁹¹, mais aussi Michel Bozon et François Héran³⁹², ont quant à eux mis en avant le fait que les rencontres se déroulent dans des espaces, des lieux socialement construits qui font que « n'importe qui ne rencontre pas n'importe qui »³⁹³. Nous retrouvons là le phénomène de préstructuration des contextes de rencontres dans le monde social, qui affecte l'ensemble des relations nouées.

L'homogamie, le fait de choisir un conjoint du même milieu social, apparaît donc en fait comme un aspect d'un phénomène plus large : l'homophilie, soit la tendance à préférer « le même que soi » au sein de ces contextes déjà situés socialement. La littérature sociologique permet de mettre en lumière l'homogénéité qui caractérise ainsi l'ensemble des relations des réseaux personnels. De l'enquête de Claude Fischer³⁹⁴ à celle de Miller McPherson, Lynn Smith-Lovin et James Cook³⁹⁵, en passant en France par les enquêtes de Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti³⁹⁶, tous ces auteurs constatent de manière cohérente comment les logiques relationnelles favorisent les similarités (du moins sur certains points) entre les individus qui se fréquentent. La sélection réalisée par les individus, au sein de contextes déjà préstructurés, opère alors, comme le constate Michel Grossetti³⁹⁷, à une forme de « ségrégation douce ».

Dans notre population d'enquête et dans l'examen de leurs relations, nous constatons une propension à l'homophilie au regard de plusieurs critères.

2.1.2 Homophilie d'âge

La tendance générale à l'homophilie s'observe dans nos données, et ce en fonction de plusieurs caractéristiques. En termes de similarités d'âge d'abord : les enquêtés entretiennent en majorité des relations avec des gens du même âge qu'eux, à quelques années près. Ainsi, en moyenne, 64,2% des liens forts d'un enquêté ont une différence d'âge avec lui inférieure à cinq ans. Nos enquêtés ayant entre 20 et 30 ans, la majorité de leurs relations appartient à la même génération.

³⁹¹ J.-C. Kaufmann, *Sociologie du couple*, 6ème édition, Paris, Presses Universitaires de France, 2010.

³⁹² M. Bozon, F. Héran, *La formation du couple. Textes essentiels pour la sociologie de la famille*, op. cit.

³⁹³ Ibid., p. 12.

³⁹⁴ C. Fischer, *To dwell among friends*, op. cit.

³⁹⁵ M. McPherson, L. Smith-Lovin, J. Cook, « Birds of a feather : Homophily in social networks », op. cit.

³⁹⁶ C. Bidart, A. Degenne, M. Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, op. cit.

³⁹⁷ M. Grossetti, « Que font les réseaux sociaux aux réseaux sociaux ? Réseaux personnels et nouveaux moyens de communication », *Réseaux*, vol. 184-185, n°2, 2014, p. 187-209.

Ce sont les membres de la famille qui permettent plutôt de faire apparaître des différences d'âges dans les réseaux. Lorsqu'on se concentre sur les liens hors-famille, le taux de similitude d'âge monte alors jusqu'à 84,5% en moyenne. Les jeunes nouent des relations amicales principalement avec d'autres jeunes. C'est aussi un constat que font, d'un côté François Héran³⁹⁸ à partir des données de l'enquête de l'INSEE « Contacts », et de l'autre Olivier Galland³⁹⁹.

Selon ces auteurs, cette tendance à l'homophilie d'âge ne se retrouvera pas de manière aussi forte dans la suite des parcours, qui fera apparaître une plus grande hétérogénéité générationnelle. Cette prédominance toute particulière peut s'expliquer en partie par le fait que les jeunes sont plus souvent inscrits dans des contextes où ils sont réunis entre eux (à l'école, pendant les études supérieures) tandis qu'ils se trouveront ensuite dans des milieux professionnels plus variés en termes d'âge.

Alors qu'ils ont terminé leur formation initiale depuis quelques mois ou depuis déjà quelques années, nos enquêtés favorisent encore pourtant des amitiés de même âge. Thomas témoigne ainsi de cette sélection par l'âge au moment de raconter son installation à Montpellier, en compagnie de son meilleur ami et colocataire, Ludovic. Ils sont alors âgés de 27 ans :

« Quand on est arrivés à Montpellier, on ne gagnait pas trop mal notre vie et on avait un loyer moindre qu'à Paris. Donc on s'est crus les rois du monde, on organisait des soirées de ouf chez nous ! C'est là que se sont faites beaucoup de rencontres. A partir des quelques potes qu'on avait déjà sur place, chacun ramenait sa bande. Pour la plupart, ils étaient plus jeunes que nous, même si je réalise que ceux avec qui j'ai gardé contact sont en fait les plus vieux, ceux de mon âge. » (Thomas)

Nous ne constatons pas de différence majeure entre nos enquêtés sur ce critère précis, selon qu'ils travaillent ou qu'ils cherchent un emploi, qu'ils soient d'origines populaires ou aisées. Cette tendance est forte partout. Notons que nous trouvons des résultats proches de ceux qu'ont obtenus Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti⁴⁰⁰. En reconstituant des réseaux de relations à partir du même type de questions posées en entretien (quoiqu'en explorant de plus nombreux contextes de la vie sociale), les auteurs constatent que 71,1% des

³⁹⁸ F. Héran, « Trouver à qui parler : le sexe et l'âge de nos interlocuteurs », *Données sociales*, 1990.

³⁹⁹ O. Galland, *Sociologie de la jeunesse*, 5ème édition, op. cit.

⁴⁰⁰ C. Bidart, A. Degenne, M. Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, op. cit.

relations cités par un enquêté ont le même âge que lui (à cinq ans près). Leur enquête, longitudinale, témoigne d'ailleurs de la baisse de ce pourcentage au fur et à mesure que les jeunes grandissent⁴⁰¹.

2.1.2 Homophilie de situation matrimoniale

Soulignons qu'au-delà de la tendance à l'homophilie d'âge proprement dite, plusieurs enquêtes⁴⁰² mettent en avant les similitudes qui apparaissent au regard du statut matrimonial et de la position dans le cycle de vie : les célibataires fréquentent plutôt d'autres célibataires, les personnes en couple préfèrent rencontrer d'autres couples, les parents ont plus souvent dans leurs relations d'autres parents... Ce n'est pas une tendance que l'on retrouve particulièrement dans nos données, qui se concentrent sur des relations fortes à un âge où les positions matrimoniales des uns et des autres ne sont pas toujours stabilisées.

Par exemple, Christophe est en couple depuis quelques mois avec Anaïs, mais son réseau de liens forts est toujours constitué autour de ses amis célibataires, notamment Pierre et Tanguy, même s'il les voit désormais moins souvent. Nos jeunes adultes évoluent actuellement entre ces positions depuis la famille d'origine jusqu'à la famille que l'on construit. Ils sont peu nombreux à être investis depuis plusieurs années avec leur conjoint, un seul est parent depuis quelques mois.

Ceux qui habitent en couple depuis plusieurs années avec le même conjoint laissent cependant apparaître des préférences pour les rencontres avec d'autres couples. Plutôt que par une forte présence, dans leurs réseaux, de personnes partageant la même situation matrimoniale, ce phénomène s'exprime davantage par la récurrence des fréquentations avec ces relations (comme nous le verrons dans le prochain chapitre qui aborde les modes de sociabilité). Emilie et son conjoint Adrien par exemple, en couple depuis quatre ans, invitent régulièrement leurs voisins Melissa et Romain à dîner avec eux. Fara réalise également qu'avec le temps, elle privilégie des activités et des rencontres avec les personnes de son entourage elles aussi en couple :

⁴⁰¹ C. Bidart, A. Degenne, M. Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, op. cit., p. 235.

⁴⁰² F. Héran, « Trouver à qui parler : le sexe et l'âge de nos interlocuteurs », op. cit., et C. Bidart, A. Degenne, M. Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, loc. cit.

« Au fur et à mesure, c'est bizarre, je me rends compte que je ne suis copine qu'avec des filles qui sont aussi en couple. Pareil pour mon copain, on fréquente plutôt ses amis qui sont en couple. On fait des « soirées couples » [rires]. » (Fara)

Cet « exercice » de mise en adéquation des relations du réseau personnel avec le statut matrimonial s'effectue parfois en parallèle de changements dans les valeurs et dans les contextes de fréquentation. Virginie a 23 ans, elle est pacsée avec Rémi depuis quatre ans. Après cette installation en couple, elle a rapidement perdu de vue les nombreux amis qu'ils avaient pourtant en commun, remplacés par des nouvelles relations correspondant davantage à leur nouvelle situation :

« Quand j'étais ado, tous mes amis étaient teuffeurs, c'était essentiellement ça, c'était mon petit univers. [...] Et puis avec le temps, on n'a plus la même vision. Les amis de cette époque c'est toujours "J'veux aller vivre en camion, et puis faire des teufs", voilà c'est surtout ça, eux, leur but. Et nous [avec Rémi], c'est plus du tout ça ! Nous notre but, c'est... un peu plus conventionnel on va dire. Voilà, le boulot, la maison, enfin tout ça, quoi. On ne voit plus personne de cette époque ». (Virginie)

2.1.3 Homophilie de sexe

Une autre similarité que l'on retrouve généralement entre un enquêté et ses relations est le genre : les hommes nouent plus de relations fortes avec d'autres hommes, les femmes avec d'autres femmes. 62,5% des liens d'un enquêté sont du même sexe que lui. Là encore, il n'y a pas de différence significative selon l'origine sociale et cette tendance reste forte partout. Encore une fois, ce sont les membres de la famille qui amènent un peu de diversité et, lorsque nous les écartons du décompte, le taux de similitude atteint 70,2%. Dans le réseau de liens forts de Geoffrey par exemple, ses relations amicales sont quasi-exclusivement d'autres garçons (6 liens amicaux sur 7). Sa seule amie fille qui apparaît dans nos données est en fait Lauren, son ex-petite amie depuis quelques mois. C'est du côté de sa famille que nous trouvons trace d'autres liens forts entretenus avec des femmes : il y a sa mère Alexandra et sa petite sœur Chloé.

Plusieurs autres enquêtes font le constat de cette homophilie relationnelle de sexe, notamment Alexis Ferrand⁴⁰³ lorsqu'il interroge les relations de confiance. Nous constatons cependant que, parmi ces liens hors-famille, les hommes sont sensiblement plus homophiles que les femmes : 77,3% des relations des enquêtés-hommes sont des hommes, tandis que « seulement » 63,5% des liens des enquêtées-femmes sont d'autres femmes. Les filles de notre population sont donc relativement plus enclines à avoir des entourages mixtes.

2.1.4 Homophilie de classe sociale

Une dernière forme de similarité entre les enquêtés et les personnes qui constituent leurs liens forts s'observe, bien sûr, au regard du milieu social. Cette forme d'homophilie a été particulièrement étudiée en sociologie, puisqu'elle permet de saisir comment les mondes sociaux sont plus ou moins cohérents et segmentés. C'est ce critère d'homophilie qui va particulièrement retenir notre attention.

Dans son analyse des mécanismes de la reproduction sociale, Pierre Bourdieu⁴⁰⁴ met en avant l'idée que le capital social d'un individu dépend des autres formes de capitaux qu'il possède. Autrement dit, les personnes évoluant dans une classe sociale déterminée, du fait de leur capital économique et culturel, fréquentent plutôt des personnes évoluant dans les mêmes milieux qu'eux, possédant ces capitaux dans des quantités similaires. Plusieurs auteurs ont par la suite travaillé empiriquement cette hypothèse. François Héran⁴⁰⁵ a par exemple confirmé la corrélation entre les différents capitaux. Nan Lin⁴⁰⁶ et Michel Forsé⁴⁰⁷ ont davantage distingué un effet propre au capital social. Fabien Eloire⁴⁰⁸ a quant à lui insisté sur l'effet multiplicateur des ressources obtenues par l'intermédiaire des liens personnels. Dans tous les cas, ces enquêtes témoignent d'une certaine homophilie de classe sociale entre les individus qui sont en relation.

Pour mesurer à notre tour ces similitudes, nous avons trié les personnes de l'entourage selon leur catégorie socio-professionnelle (telles qu'utilisées par l'INSEE), que nous avons ensuite

⁴⁰³ A. Ferrand, *Confidants. Une analyse structurale de réseaux sociaux*, op. cit.

⁴⁰⁴ P. Bourdieu, « Le capital social », op. cit.

⁴⁰⁵ F. Héran, « La sociabilité, une pratique culturelle », op. cit.

⁴⁰⁶ N. Lin, « Les ressources sociales : une théorie du capital social », op. cit.

⁴⁰⁷ M. Forsé, « Capital social et emploi », *L'année sociologique*, vol. 47, n°1, 1997, p. 143-181.

⁴⁰⁸ F. Eloire, « Qui se ressemble s'assemble ? Homophilie sociale et effet multiplicateur : les mécanismes du capital social », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 205, n°5, 2014, p. 104-119.

regroupées en 3 classes sociales : les classes populaires, moyennes et supérieures. Nous avons en fait procédé au même découpage que celui qui a prévalu au moment de déterminer tant le milieu social d'origine que la classe sociale actuelle de chacun de nos enquêtés, dans le chapitre « En quête d'histoires de vie ». Dans ce deuxième chapitre, nous avons certes mobilisé le niveau de diplôme des personnes concernées, pour nous aider à les trier entre les différentes classes. Cependant, alors qu'il fut parfois délicat de connaître le diplôme des parents, il ne nous a cette fois pas été possible d'obtenir ce renseignement pour l'ensemble des membres du réseau personnel. Au moment de l'entretien, les enquêtés ignoraient le niveau de qualification de certaines personnes de leur entourage, dans des proportions trop importantes pour que nous puissions établir des comparaisons à partir de ces informations incomplètes.

Pour tout de même constituer des classes similaires pour les membres de l'entourage, susceptibles d'être comparées avec celle de l'individu au centre, nous nous sommes alors concentré sur l'information que nous donne la catégorie socioprofessionnelle. L'énoncé du métier précis nous a ensuite aidé à estimer le niveau de qualification et de revenu de chaque lien fort. Les ouvriers et les employés d'abord, ont grossièrement été reconnus comme constituant les classes populaires. Les personnes exerçant des professions intermédiaires représentent les classes moyennes. Les cadres supérieurs, les individus pratiquant des professions intellectuelles et les chefs d'entreprises ont quant à eux composé les effectifs des classes supérieures.

C'est ensuite que la connaissance du métier de la personne nous a permis de faire des ajustements. La situation des personnes, notamment celles travaillant comme agriculteurs, artisans ou commerçants, a été appréciée au regard du degré de technicité qu'exige leur profession (certains domaines de pratiques demandent davantage de qualifications) ainsi qu'à la taille de leur activité, estimée par l'enquêté. L'âge et le quartier de résidence des personnes sont également des renseignements qui nous ont parfois permis de pallier le manque d'informations certaines sur les niveaux de diplôme et de revenus.

Par exemple, un maçon âgé résidant dans un quartier populaire de Montpellier s'est avéré travailler seul, à son compte, donc être « chef d'entreprise ». Pour autant nous avons supposé que son niveau de diplôme et de revenu ne permettent pas de le reconnaître comme appartenant aux classes supérieures. De même, la jeune assistante d'un dentiste travaillant dans une prestigieuse clinique privée est reconnue comme employée. Mais ce métier requiert

souvent, aujourd'hui, d'être titulaire d'un BTS. Son niveau de revenu semble aussi, dans cet établissement, plus élevé qu'ailleurs, nous choisissons donc de la reconnaître plutôt comme appartenant aux classes moyennes. Dans plusieurs cas où un doute subsistait, notre interprétation a ainsi été nécessaire.

Pour les personnes au chômage, nous avons conservé le secteur d'activité passé. Pour les personnes encore scolarisées ou étudiantes, nous nous sommes fié à la profession des parents : comme ce fut le cas pour la plupart de nos jeunes enquêtés, nous avons considéré que leur situation de dépendance à leur famille d'origine nécessitait plutôt de prendre en compte l'occupation de leurs parents. Pour les mères au foyer n'ayant jamais travaillé, nous nous sommes rapporté à la profession du mari.

Les relations ainsi distinguées ont ensuite été comparées à la classe sociale de l'enquêté, identifiée de la même manière. Selon Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti⁴⁰⁹, plus on s'approche des catégories situées aux extrêmes de l'échelle sociale, plus l'« entre-soi » est important. Dans notre échantillon constitué d'individus aux origines sociales contrastées, la tendance à l'homophilie de milieu social s'est en effet révélée très nette. En moyenne, 73,6% des relations d'un enquêté sont des individus appartenant à la même classe sociale que lui. Nous ne constatons pas de différences significatives entre les enquêtés, tous sont sensiblement homophiles au même degré.

Nous notons toutefois qu'Oriane et Thierry, nos deux enquêtés issus des classes moyennes, présentent, sur ce critère, un degré d'homophilie qui tout en demeurant principal s'avère moins important que les autres. L'un et l'autre ont un cercle de liens forts composé « seulement » de 55% de relations appartenant à la même classe sociale qu'eux. Pour les autres enquêtés, les écarts sont presque toujours plus marqués.

Par exemple dans le réseau personnel d'Anthony, jeune entrepreneur à la tête d'une *start-up* dans le numérique, la majorité de ses relations personnelles sont également chefs d'entreprise dans des domaines innovants (c'est le cas de 9 de ses amis) quand elles ne sont pas cadres supérieures (comme son père et ses deux sœurs, et comme Nathalie, sa responsable et mentor dans l'incubateur) ou bien artiste (sa mère est pianiste professionnelle). Seuls deux de ses amis échappent ainsi à notre catégorie « classes supérieures » : Petra, qui est étudiante en école de commerce et Benjamin qui étudie

⁴⁰⁹ C. Bidart, A. Degenne, M. Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, op. cit.

l'informatique, dont les parents exercent respectivement dans des professions intermédiaires et comme employés.

Dans notre population d'enquête, la famille proche contribue bien souvent à accentuer ce phénomène d'homophilie sociale. La plupart de nos enquêtés sont reconnus comme étant du même milieu que leurs parents et leurs frères et sœurs, soit parce que leur situation de dépendance à la famille d'origine est encore pertinente, soit parce que leur situation actuelle d'autonomie reproduit effectivement la classe sociale de leurs parents. En contraste, les quelques enquêtés pour qui la tendance est moins marquée sont celles qui sont en cours de mobilité sociale ascendante. Leur cercle de relations témoigne des mondes sociaux distincts dans lesquels ils sont nés, et où ils évoluent désormais.

Par exemple, Fara est conseillère en économie sociale et familiale, à la recherche d'un emploi, titulaire d'un master. Du fait de sa « profession intermédiaire », nous l'identifions comme appartenant aux classes moyennes. Elle est cependant originaire d'un milieu populaire (sa mère est auxiliaire de vie et son père est chauffeur-livreur). Nous observons que seul un tiers de son réseau personnel est similaire à sa classe sociale actuelle (il s'agit de plusieurs amies rencontrées pendant les études et de son conjoint, tout juste diplômé d'un master en Droit). Ses autres relations fortes reflètent plutôt son milieu social d'origine (ses parents, ses petits frères et sœurs, ainsi que deux amies et voisines rencontrées au collège avec qui elle est restée liée).

Pour ces quelques cas de mobilité sociale, le découpage a d'ailleurs été plus délicat, tant nos enquêtés sont dans un entre-deux. Ils se situent dans une période d'accès à l'âge adulte qui constitue, pour eux particulièrement, un moment de bascule entre deux mondes sociaux. Par exemple, Brahim est titulaire d'un master, entrepreneur, fondateur de deux *start-up* mais il vit toujours chez ses parents, dans son quartier populaire d'origine. Doit-on considérer que les membres de sa famille avec qui il vit lui sont homologues en termes de milieu social, ou non ? Nous avons ici toujours préféré la profession et la qualification de l'enquêté : le père de Brahim, maçon, ne constitue donc pas pour nous une relation similaire dans cette catégorie d'homophilie sociale, même s'ils vivent sous le même toit.

Les relations personnelles fortes des enquêtés recoupent donc les grandes divisions qui sillonnent la société par groupes d'âge, de sexe et de milieu social. Ainsi ces liens, pourtant les plus personnels, les plus intimes (rappelons que nous avons notamment choisi d'étudier les

relations que l'enquêté considère lui-même comme les plus importantes dans sa vie) n'échappent pas pour autant à ces phénomènes d'homophilie, quelle que soit la classe sociale considérée.

Les contextes sociaux dans lesquels se font les rencontres, ainsi que les propensions culturelles à reconnaître et préférer le même que soi, participent à expliquer ces observations. En termes de dynamiques, François Héran⁴¹⁰ ou Pierre Mercklé⁴¹¹ montrent que cette forte homophilie devrait s'abaisser légèrement dans la suite des parcours, faisant apparaître plus d'hétérogénéité, notamment au regard de l'âge des relations dans la fréquentation de contextes aux individus plus variés. Mais au moment de l'enquête, les relations fortes des individus apparaissent comme étant majoritairement similaires à eux.

Revenons un instant à la réflexion qui nous a conduit à analyser les caractéristiques des relations fortes des enquêtés. Nous souhaitons appréhender les capacités des relations personnelles à intervenir décisivement dans les séquences de transitions entre les positions sociales des individus. Nous cherchons toujours à déterminer pourquoi ce phénomène est si inégal selon l'origine sociale des personnes. De ce point de vu, le constat de la tendance à l'homophilie est ainsi un premier résultat qui, déjà, nous éclaire.

Cette observation donne en effet un élément de réponse qui peut sembler évident mais qu'il s'agit de bien établir. Si les enquêtés ont principalement des relations personnelles similaires à eux, s'ils ont des relations issues du même milieu social qu'eux, alors les enquêtés les plus aisés fréquentent majoritairement des personnes elles aussi plutôt aisées. Mieux dotées en capitaux économiques et éventuellement culturels, nous pouvons penser que ces liens sont ainsi en capacité d'offrir plus souvent à ces individus des opportunités, des informations, des biens et des services à même de constituer de véritables ingrédients relationnels, agissant de manière bénéfique dans les séquences.

En revanche, les enquêtés issus des milieux populaires, moins bien dotés en capitaux, fréquentent d'autres personnes possédant elles-aussi peu de ressources. Leur réseau personnel est alors moins susceptible de fournir des ingrédients relationnels décisifs dans les biographies. Comme nous l'avons montré au chapitre précédent, leurs trajectoires restent plus dépendantes d'autres éléments de contexte, notamment ceux qui engagent leur participation dans des collectifs organisés.

⁴¹⁰ F. Héran, « Trouver à qui parler : le sexe et l'âge de nos interlocuteurs », op. cit.

⁴¹¹ P. Mercklé, *Sociologie des réseaux sociaux*, op. cit.

Pour autant ce constat majeur, mais peu surprenant, ne doit pas nous freiner dans notre investigation. La distribution des relations personnelles peut encore nous révéler de nombreuses informations cruciales pour répondre à notre questionnement. Plus encore que les similitudes, c'est la diversité des liens que le réseau permet d'entretenir, comme son organisation, qui vont s'avérer des éléments déterminant sur les destinées.

Car si la tendance à l'homophilie est importante, les réseaux constitués ne sont pas homogènes pour autant. Toutes les relations d'une même personne ne sont pas semblables. L'individu fréquente plusieurs collectifs dans sa vie sociale, il y joue plusieurs rôles (au travail, dans le groupe d'amis, dans le cercle associatif, dans la famille, au club de sport...) et il rencontre ainsi des personnes partageant certes des similarités avec lui, mais offrant aussi à voir des différences au regard d'autres caractéristiques.

2.2 Diversité des relations

Les relations personnelles des individus apparaissent comme étant majoritairement similaires à eux en termes d'âge, de sexe et de milieu social. Elles ont aussi été rencontrées dans des contextes de la vie, des collectifs et d'autres relations dont la fréquentation leur est commune. Pour autant, nous constatons bien que les personnes de l'entourage d'un individu ne sont pas en tous points semblables : une certaine variété existe bien entre les différents liens.

La famille déjà, approvisionne le réseau en individus hétérogènes en termes d'âge, de situation matrimoniale, de sexe et parfois de milieu social. Mais même les relations amicales peuvent présenter des attributs hétérogènes, car toutes les relations ne sont pas homophiles de la même manière : les critères de ressemblance peuvent varier, tout comme les contextes de rencontre. On peut partager certains points communs dans le cadre d'une première relation quand, dans le même temps, on se reconnaît d'autres similitudes à travers l'entretien d'un second lien, rencontré ailleurs.

Par exemple, Anaïs est amie avec Josépha, une autre femme plus âgée qu'elle travaillant à ses côtés dans la même entreprise : leur relation est d'abord similaire au regard du sexe et du milieu social, mais elle est dissemblable en ce qui concerne l'âge et la situation matrimoniale (Josépha est mariée et mère de deux enfants). Le lien s'est d'abord fondé sur leurs échanges dans le cadre professionnel, un contexte au sein duquel Anaïs tient à se présenter comme une personne sérieuse et rigoureuse. Mais pendant les week-ends, Anaïs retrouve souvent

Damien pour sortir dans les bars du centre-ville, où ils se sont rencontrés il y a quelques mois. Cette fois, leur relation est plutôt analogue en termes d'âge et de position dans le cycle de vie (ils sont tous deux jeunes et célibataires). Étant donné le contexte de leurs premiers échanges, leur relation s'est établie dans l'entretien d'une autre facette de la personnalité d'Anaïs, plus festive. Bien que Josépha et Damien constituent tous deux des relations fortes pour la jeune femme, ces traits distincts et ces contextes de rencontres spécifiques continuent de colorer différemment chaque lien.

Dans le cercle de relations d'un enquêté, il n'y a finalement que peu de liens qui « cochent toutes les cases » et permettent l'identification, outre d'un contexte de rencontre commun, d'un ensemble de caractéristiques sociodémographiques similaires. Par exemple, Fatou et son amie Asma sont toutes les deux de jeunes femmes célibataires, résidant dans le même quartier populaire et recherchant un travail à la Mission locale dans le même secteur d'activité. Mais même dans ce cas, les protagonistes ne sont bien sûr pas identiques et se reconnaissent encore des différences au niveau des valeurs, du parcours, des goûts, des loisirs et d'autres traits plus personnels.

Ainsi les liens forts d'un individu peuvent ne lui être similaires que sous certains aspects, rappelant la pluralité de ses propres caractéristiques. Ces liens peuvent aussi avoir été rencontrés dans des contextes différents, en écho à la diversité des collectifs que l'acteur social fréquente au fil de sa trajectoire. Même en considérant la tendance générale à l'homophilie, le réseau de connaissances personnel permet l'entretien d'une certaine hétérogénéité de liens.

Cette diversité dans l'entourage relationnel nous intéresse puisqu'elle peut constituer une richesse pour l'individu au centre : ainsi entouré, il a accès à des ressources, des biens, des services et des informations plus variées et originales, comme autant d'occasions de constituer des éléments décisifs dans ses séquences de transition statutaire. Nous allons alors chercher à apprécier le degré d'hétérogénéité que révèle le réseau personnel de chaque individu. Nous allons aussi mettre en évidence la façon dont cette diversité peut contribuer à orienter le cours des trajectoires individuelles.

2.2.1 Des différences au-delà des points communs

L'homophilie ne porte pas sur l'ensemble des traits personnels d'une personne. Que les similitudes entre les individus soient le résultat de la préstructuration des espaces de rencontre, ou bien de la tendance culturelle à préférer le même que soi, ce sont souvent seulement un ou quelques points communs qui permettent à la relation de naître et de se développer. Si les échanges sont d'abord constitués autour de ce qui rapproche, les protagonistes engagés dans une relation personnelle reconnaissent et affectionnent parfois, aussi, leurs différences.

Prenons l'entourage d'Alexandre par exemple. Le jeune homme, titulaire d'un master d'école de commerce, est entrepreneur dans la domotique. Son réseau de liens forts compte parmi ceux dont les tendances à l'homophilie apparaissent les plus marquées : plus du 3/4 des relations du jeune homme sont de la même génération que lui. Dans son entourage, les proportions sont sensiblement les mêmes lorsque l'on considère le sexe ou bien la classe sociale (ses relations sont souvent, comme lui, des garçons, et des personnes évoluant dans les classes supérieures). Pourtant ce ne sont pas les mêmes relations qui cumulent ces trois points de rapprochement dans son entourage. Ainsi Alexandre perçoit et apprécie la certaine diversité qui compose malgré tout son cercle de liens forts.

Notre enquêté est d'abord ami avec Léo, un voisin avec qui il jouait étant enfant. Ce sont tous les deux des garçons, ils sont proches en termes d'âge (ils ont 28 et 32 ans) mais ils ne sont pas du même milieu social (Léo est serveur dans un restaurant, il n'est pas diplômé de l'enseignement supérieur), ils n'occupent pas non plus les mêmes positions dans le cycle de vie (Alexandre est célibataire, Léo est marié et vient d'avoir un enfant). La force de leur lien, leur histoire commune, font que la relation s'est maintenue malgré les différences qui se sont creusées entre eux, en s'appuyant aussi toujours sur des affinités.

« Léo, c'était un mec timide et bagarreur en même temps. Il avait commencé des études de comptabilité mais il a arrêté parce qu'il faisait plus d'argent dans son job à côté, dans la restauration. Avec ma mère, on se demandait un peu ce qu'il allait devenir. Et puis il a évolué un truc de fou, il est marié, il a une enfant. On a halluciné de comment il a changé, dans le bon sens. » (Alexandre)

A travers les visites qu'il rend à Léo et à sa nouvelle famille, Alexandre a accès à un monde social qu'aucune autre personne dans son réseau ne lui permet fréquenter. Dans le même temps, Alexandre est en relation avec Emmanuel, un professeur de son école de commerce qui a le double de son âge mais qui est en même temps entrepreneur dans le milieu des *start-up*. C'est ce professeur qui a aidé notre enquêté à lancer sa première affaire. Le jeune homme continue de lui demander régulièrement des conseils. Là-encore, le lien se développe à la fois dans l'exploitation des ressemblances (ils évoluent tous deux dans le monde des *start-up*) et des différences (la plus longue expérience d'Emmanuel profite à Alexandre).

Nous pouvons aussi citer Margot, une amie d'Alexandre rencontrée sur les bancs de l'école de commerce qui a le même âge que lui, également entrepreneure, mais qui n'est pas du même sexe. Et même dans le cas de Sandro - son associé dans leur nouvelle *start-up*, un garçon comme lui, de la même génération, également célibataire - Alexandre ne tarit pas de mots pour décrire ce qui les différencie, tant dans leurs compétences (Sandro a un parcours plus technique, dans l'informatique) que dans leurs rapports au travail (Sandro peut rester des jours entiers devant son ordinateur à développer leur application quand, dans le même temps, Alexandre déclare avoir besoin d'entrecouper ses séances de travail par la pratique de plusieurs sports, pour se changer les idées). Dans bien des cas, ces variations d'attributs dans les relations personnelles fournissent des occasions de contact avec la diversité du monde social, à même d'offrir alors des opinions dissonantes, des informations inédites ou toute autre ressource originale dans le parcours de l'individu.

Chaque relation personnelle, surtout si elle constitue un lien fort comme ceux que nous étudions ici, ouvre ainsi à son « petit monde », comme l'a identifié Claire Bidart⁴¹². Au gré de la construction et du renforcement de la relation, on est amené à découvrir la personne sous d'autres aspects. On partage d'abord un ou des contextes de vie en commun, on se trouve des similitudes qui rapprochent, mais au-delà de ces phénomènes, la relation peut continuer à évoluer, ouvrant aux autres contextes que la personne fréquente, permettant la rencontre de ses autres liens personnels. De par son propre parcours et les différentes positions sociales qu'elle a tenues, cette personne peut aussi familiariser à d'autres savoirs et à des pratiques qui étaient jusque-là moins accessibles.

⁴¹² C. Bidart, « Les jeunes et leurs petits mondes: relations, cercles sociaux, nébuleuses », op. cit.

Alors qu'ils apprécient leurs relations personnelles parce qu'ils partagent avec elles des affinités et des ressemblances sous bien des aspects, nous constatons que les enquêtés déclarent aussi, dans le même temps, porter de l'estime aux différences qu'ils entretiennent avec leurs relations - et qui existent entre elles. Davantage que de constituer des contradictions gênantes, cette hétérogénéité peut même être reconnue comme établissant des complémentarités bienvenues. Selon Rachel Brooks⁴¹³, cette inclination à entretenir des liens aux opinions et aux habitudes contrastées serait même particulièrement développée chez les jeunes. Pour revenir à l'exemple d'Alexandre, ce dernier témoigne d'ailleurs de l'apport de ses multiples relations dans la vie de sa *start-up* :

« Selon mes problématiques, je sais avec qui je vais en parler. Avec Sandro bien sûr, mais aussi avec Nathan, avec Laurent, [des amis de l'école de commerce] qui ont ce côté marketing. Avec ma mère et mon frère, ils ont toujours des bons conseils parce qu'ils savent comment je fonctionne. Au moment du lancement de la boîte, j'ai beaucoup échangé avec Margot. Même maintenant alors qu'elle en est Australie, je continue de la solliciter parce qu'elle connaît toute l'histoire. [...] Pour des problèmes humains - je me suis déjà embrouillé avec Sandro, j'ai pu en discuter avec Victor qui le connaît bien, et même avec Léo parce qu'il a l'habitude de bosser en équipe. [...] J'ai toujours des avis différents, ça m'aide d'avoir tous ces profils autour de moi. »
(Alexandre)

Dans le prochain chapitre nous reviendrons plus spécifiquement sur l'aptitude particulière que certains développent dans la reconnaissance et la perpétuation d'une variété d'opinions dans leur réseau personnel. Ce qui nous intéresse pour l'instant, c'est la façon dont les relations personnelles d'un individu, tout en lui étant similaires sur certains points, lui sont aussi différentes sous d'autres aspects, et comment cette diversité peut être mobilisée pour intervenir dans le cours des trajectoires. Nous constatons que pour Thierry, la pluralité de ses relations est clairement une richesse, notamment dans les moments de transitions dans sa biographie :

« Ca dépend du problème, si c'est boulot ou perso, j'ai mes confidents préférés. [...] Quand on s'est séparés avec Emeline, j'en ai parlé avec pratiquement tout le monde dans ce cercle. Mais

⁴¹³ R. Brooks, « Transitional Friends? Young People's Strategies to Manage and Maintain their Friendships During a Period of Repositioning », *Journal of Youth Studies*, vol. 5, n°4, 2002.

je ne l'ai pas fait de la même façon : c'est sûr que je n'ai pas raconté la même chose à Jordan par exemple, qui est mon pote, qu'à mes parents. Et puis ils n'ont pas tenus le même discours en retour. Ou même, entre Jordan et Sophie, ça n'a pas été la même approche, parce qu'elle c'est une fille. Et justement c'est toujours intéressant de, d'avoir des connaissances différentes comme ça. » (Thierry)

La variété des caractéristiques sociodémographiques des relations d'un individu, qui demeure malgré la tendance à l'homophilie, est donc un premier élément à considérer pour cerner les capacités du réseau personnel à fournir des ressources dans les trajectoires. Mais les liens que noue un individu sont aussi variés parce que les contextes de l'existence sont pluriels, dans le temps et dans l'espace social.

2.2.2 Des contextes de vie multiples

Les individus ne développent par leur trajectoire dans des environnements sociaux strictement homogènes et cloisonnés, mais déploient leurs existences dans plusieurs contextes, dans plusieurs dimensions de la vie sociale où ils jouent des rôles distincts au contact de personnes relativement différentes (dans la famille, au travail, dans les loisirs...). Dans ces collectifs, ils partagent aussi des activités et des discussions différentes. C'est dans ces occasions qu'ils rencontrent et construisent des relations sensiblement hétérogènes, en écho à la diversité-même des multiples aspects de leur vie sociale.

Dans le temps et dans l'espace social, les individus se sensibilisent en effet (de manière plus ou moins importante à certains moments de la vie, dans certains endroits) à des façons d'être, de faire et de penser multiples et parfois contradictoires. A l'âge du collège par exemple, les adolescents ont déjà appris à « jongler » entre le rôle d'élève demandé par les professeurs et celui de camarade attendu dans la cour de récréation, parfois non sans tension comme l'étudie Georges Felouzis⁴¹⁴.

Les acteurs sociaux incorporent ainsi plusieurs répertoires de pratiques qui s'activent ou restent en sommeil selon le contexte, selon la situation présente. C'est l'idée de l'homme pluriel que nous avons évoquée dans le premier chapitre, développée par Bernard Lahire⁴¹⁵.

⁴¹⁴ G. Felouzis, *Le collège au quotidien*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994.

⁴¹⁵ B. Lahire, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, op. cit.

L'individu est capable d'ajuster quelque peu son comportement, selon les circonstances présentes, à partir de ce qu'il a appris des contextes de socialisation qu'il a fréquenté par le passé.

Cela est bien sûr le cas pour les personnes qui changent de classe sociale au cours de leur jeunesse : Bettina ne mobilise pas les mêmes habitudes de langage lorsqu'elle est en compagnie des amies de sa mère, ouvrières retraitées d'une usine d'assemblage, et lorsqu'elle retrouve ses copines étudiantes dans une galerie d'art pour préparer le concours de conservateur de musée. Les expériences de la vie lui ont apprises à accorder ses manières selon ses interlocuteurs. Mais c'est aussi le cas pour tous les autres individus, chacun apprend à plus ou moins s'adapter selon les collectifs qu'il fréquente, au cours de sa trajectoire comme au cours d'une même journée, selon la position sociale qu'il y occupe, en mobilisant des répertoires de pratiques particuliers.

Au contact des relations personnelles nouées dans ces occasions, ce ne sont alors souvent pas les mêmes activités qui sont partagées, ni les mêmes discussions ou confidences. Chaque relation personnelle, ou groupe de relation, joue ainsi un rôle particulier pour l'individu, lui renvoie une image de lui-même sensiblement différente. Pour Brahim, ce ne sont pas du tout les mêmes conversations qu'il entretient avec ses amis dans le quartier populaire où il réside, et avec ses pairs dans l'entrepreneuriat :

« Avec Adil, et de manière générale avec tous les potes du quartier, on discute, on rigole... Ils font pas du tout d'associatif, ils ont pas fait de longues études, donc t'imagines que c'est pas avec eux que je parle géopolitique. C'est plus des discussions de tous les jours, ou éventuellement sur le recrutement des nouveaux joueurs du MHSC [club de football de Montpellier]. [...] Ma start-up ? Je ne lui en parle pas, ça ne le concerne pas vraiment, il a arrêté l'école en troisième. » (Brahim)

Ce sont deux contextes de vie différents que Brahim distingue bien, et les relations qui leur sont associées mobilisent des sujets de discussions spécifiques. Pour Fatou, ce ne sont pas non plus les mêmes activités qui sont partagées avec ses amies d'enfance et avec un groupe de copains rencontrés plus récemment, même si les différents aspects de sa vie s'y retrouvent mêlés.

Quand la jeune femme rejoint Yamina, une voisine et camarade de classe rencontrée au collège, c'est généralement pour des déjeuners à deux ou pour des après-midis d'entraide

dans les révisions, (ou, désormais, dans la recherche d'emploi). Au contraire, quand elle fréquente Asma, une voisine rencontrée l'année dernière, c'est plutôt le soir pour rejoindre Assa, Yohan et Nathan, afin de sortir faire la fête tous ensemble. Si sa première amie Yamina ne connaît pas tout ce petit monde qui se retrouve pour des festivités nocturnes, elle joue cependant le rôle de confidente et de regard critique pour Fatou, qui lui raconte les joies et les peines de cœur qu'elle vit dans ses échanges avec ce groupe.

Parce qu'elles ont été rencontrées dans ces multiples occasions, les relations personnelles sont le reflet de cette pluralité de l'individu. Ces liens particuliers « incarnent » en fait les collectifs et les contextes de la vie par lesquels est passée une personne, et les groupes au sein desquels elle continue encore aujourd'hui de déployer son existence. L'étude des relations personnelles du réseau de liens forts nous permet ainsi de reconstituer une image parfois presque complète du parcours d'un enquêté depuis sa sortie du lycée (dans les dimensions de la vie sociale que nous avons étudiées), chaque lien ayant été « hérité » de la fréquentation d'un contexte particulier.

Observons le réseau personnel de Manon par exemple : ses amies Amélie et Camille ont été rencontrées pendant qu'elle effectuait un BTS Tourisme à Nîmes, tandis que la relation avec Sabrina s'est nouée pendant leurs années de licence d'histoire de l'Art à Montpellier. Lorsqu'on évoque Sophie, cela lui demande de se remémorer le début de leur relation nouée pendant un master de médiation culturelle à Avignon. En faisant allusion aux compères Pieter et Joop, c'est l'année de dépaysement et de festivités que la jeune femme a passé à Amsterdam qui lui vient à l'esprit. La mention de Linda, responsable d'agence de communication, nous resitue au cœur des quelques mois que Manon a ensuite passé à travailler auprès d'artistes à Paris. Enfin mentionner Simon, son conjoint actuel, permet de comprendre son retour à Montpellier. Ce dernier est originaire de l'Hérault et il l'a convaincue de le rejoindre vivre dans le sud, après qu'ils aient noué contact via une application de rencontre.

Même si ces relations héritées d'époques différentes se sont souvent émancipées de ces contextes d'origines (parce que ce contexte a disparu ou parce que les individus ont multiplié les occasions de rencontres en même temps que leur lien se resserrait), ce découpage historique a parfois du sens pour les enquêtés eux-mêmes, comme nous l'explique Sophie au vu de son cercle de relations personnelles :

« Tu peux découper en trois groupes on va dire : les gens de la base, les gens de la fac et les gens d'aujourd'hui, voilà. Les trois phases, on va dire : l'enfance, Bruxelles, et depuis le retour à Montpellier. » (Sophie)

Nous verrons cependant dans le chapitre suivant que les individus ne développent pas tous les mêmes capacités à conserver les liens constitués au gré de leurs évolutions dans les positions sociales.

Le réseau personnel de liens forts permet aussi d'appréhender les différents collectifs, groupes et institutions que l'enquêté fréquente au moment de l'entretien. Par exemple quand on regarde les relations fortes d'Anthony, on trouve d'abord ses parents et ses deux grandes sœurs, qui constituent sa famille directe. A leurs côtés, il y a Nathalie, qui est sa référente et mentor dans l'incubateur de *start-up*. Dans le contexte du travail, on retrouve aussi Audrey et Benjamin, ses associés avec qui il a créé une application à destination des étudiants. Nous notons également la présence d'autres entrepreneurs rencontrés dans les locaux de l'incubateur, et avec qui il a noué des liens particuliers : Jérémy, Daisy et Elodie.

L'évocation de son amie Emilie, rencontrée aussi dans l'incubateur, nous permet de mentionner l'association qu'ils ont créé ensemble, afin d'organiser des événements autour de l'activité des *start-up* locales. Très actif dans le milieu associatif, Anthony anime également des apéritifs entre étudiants et entrepreneurs, où il retrouve Adrien, Mickael et Benjamin. Enfin, avec Loïk, ils pratiquent le football américain. Nous retrouvons ainsi tous les cercles, entreprise, associations, et clubs où est investi notre enquêté.

Bien sûr il existe aussi des situations où un enquêté fréquente un collectif mais n'y a pas (encore) noué de relation personnelle forte. Riad pratique par exemple la boxe depuis des années mais son réseau personnel ne fait pas apparaître de liens forts issus de ce cercle. Dans tous les cas, ce qui nous intéresse est le fait que les relations personnelles vont refléter une certaine diversité parce que l'individu lui-même connaît des variations dans sa personnalité, selon les époques de sa vie, les positions qu'il occupe et à travers son engagement présent dans plusieurs collectifs distincts. Le réseau peut alors constituer une ressource dans l'exploration et l'entretien des différentes facettes de son identité.

2.2.3 Des échos aux facettes de la personnalité

Qu'il reflète le parcours de l'individu ou bien les contextes actuels dans lesquels il est investi, le réseau de connaissances personnel permet ainsi d'apprécier les différents espaces et temps de socialisation au sein desquels l'individu déploie son existence. Dans ses échanges avec ses proches, en fonction du contexte où ils se sont rencontrés, des moments, des activités et des discussions qu'ils partagent ensemble, de l'histoire de leur lien, l'acteur social expérimente et fait évoluer la pluralité des aspects qui composent son identité. Au contact de ses différentes relations personnelles, ce sont en fait des images de lui-même sensiblement différentes qui lui sont renvoyées, tandis qu'il active et actualise des répertoires de pratiques distincts et situés. Si la tendance à l'homophilie reste présente, les relations personnelles d'un individu sont effectivement, de son point de vue, hétérogènes et appréciées pour l'écho qu'elles offrent à ses goûts et habitudes multiples, à ses propres doutes et ambivalences.

D'un côté les individus « sélectionnent » des relations qui leurs ressemblent, de l'autre les points communs se développent aussi à travers les influences qui, au cours des échanges, font se modifier les comportements pour adopter ceux du partenaire. Dans les rencontres avec les relations se diffusent ainsi des habitudes de pratiques et des représentations qui varient d'un lien à l'autre.

Là-encore, ce phénomène contribue à distinguer des facettes de la personnalité de l'individu selon la relation personnelle ou le groupe fréquenté. Selon Alexis Ferrand⁴¹⁶, une opinion d'un individu sur un sujet peut sensiblement changer et évoluer avec le réseau, car parfois elle ne préexiste pas à ses relations mais se crée dans ses interactions. L'opinion appartient à la relation et éventuellement au cercle social qui soutient leur fréquentation, plus qu'aux individus eux-mêmes : on pense avec les autres et les avis changent selon les interlocuteurs (particulièrement dans les moments de la trajectoire marqués par l'incertitude).

Ce modèle de l'opinion plurielle, qui fait écho à la théorie de la dissonance cognitive développée en psychologie sociale, permet ainsi d'expliquer comment les individus entretiennent des opinions parfois contradictoires. Pour Alexis Ferrand, l'hétérogénéité des relations d'un individu renforce alors la pluralité de ses opinions et de ses dispositions. C'est un phénomène que nous constatons aussi dans notre échantillon, lorsque nous interrogeons les enquêtés sur les avis divergents entre leurs relations, notamment dans le cours des

⁴¹⁶ A. Ferrand, *Appartenances multiples, opinion plurielle*, op. cit.

séquences de transition statutaires leur ayant demandé de faire des choix. Anaïs reconnaît ainsi les influences parfois opposées de deux de ses amies :

« Je suis très proche des deux, mais ce n'est pas du tout la même amitié, pas le même rôle. Avec Audrey on a plus de moments sérieux. On parle pas mal de notre futur, de notre travail, de la vie de couple, de la famille qu'on voudrait construire, chacune. Avec Camille et son voyage en Australie, elle me donne plus envie d'explorer le monde, de quitter mon job, la France, d'aller se nourrir des rencontres à l'étranger, quelque chose que je n'ai jamais fait et qui relève plus du rêve. [...] Mes envies dépendent aussi du contexte en fait, de qui est en France en ce moment et avec qui je peux discuter. » (Anaïs)

Les opinions, les registres de pratiques peuvent ainsi varier selon le cercle de relations que l'on fréquente et la place que l'on y occupe. Parfois, les influences de certaines relations personnelles sont si fortes qu'elles amènent l'individu à reconsidérer son positionnement et ses engagements dans d'autres cercles sociaux. Par exemple, Louise a démissionné il y a un an et demi d'un emploi d'ingénieur dans l'agroalimentaire à Singapour, pour se réorienter dans le développement durable. Cette bifurcation professionnelle s'est effectuée par un souci de cohérence avec l'évolution de ses valeurs, qui se sont notamment transformées dans ses échanges avec sa cousine Clémentine :

« Clémentine, elle est dans la coopération et le développement dans les pays du Sud. Elle était à Calcutta, maintenant elle est à Hyderabad, en Inde. Pendant mon expatriation à Singapour, on s'est vues plusieurs fois. Depuis on échange beaucoup, à distance. [...] C'est un chemin que j'ai fait seule mais nos discussions m'ont beaucoup aidée. Au bout d'un moment, ce mode de vie, mon travail, cette surconsommation, je ne pouvais plus continuer. » (Louise)

Clémentine incarne ici un modèle au contact de qui Louise peut activer et entretenir des pratiques et des représentations plus sensibles à l'écologie et au développement humain. Nous notons d'ailleurs l'influence déterminante des échanges avec sa cousine comme un ingrédient relationnel dans la séquence qui retrace sa reconversion professionnelle. Suite à cet épisode, Louise travaille désormais dans une *start-up* facilitant la traçabilité des produits alimentaires. Mais le goût du voyage et le désir de s'engager dans une profession qui fait sens, des ambitions communes aux deux cousines, semblent désormais s'être transmis à ses petits frères :

« Paul était ingénieur dans l'automobile, ça ne lui plaisait pas. Maintenant il est au Bangladesh avec une ONG [organisation non gouvernementale]. Benoit a galéré quelques années, maintenant il enchaîne les missions humanitaires à l'étranger. Je ne discutais pas trop avec mes frères pendant mon expatriation, pourtant quand je suis rentré mon père m'a dit "Tu as ouvert la voie". Je ne suis pas forcément d'accord, mais c'est vrai qu'à mon retour, j'ai beaucoup discuté avec eux et on voulait tous retrouver du sens, chacun à sa manière. » (Louise)

Aujourd'hui les quelques nouveaux liens que Louise a noués depuis son arrivée à Montpellier partagent ses nouvelles convictions. Nous retrouvons là une illustration concrète de l'idée, déjà évoquée, de la dynamique entre parcours et liens personnels : c'est dans l'entretien d'une relation que Louise s'est en partie sensibilisée à de nouvelles habitudes de faire et de penser. En considérant ces dispositions, Louise a évolué dans ses positions sociales. A leur tour, les nouveaux contextes de son existence l'ont amenée à rencontrer des personnes animées par des logiques d'action et de penser similaires.

Dans le même temps, Louise continue d'entretenir des relations fortes avec ses amis plus anciens « *plus tournés vers la consommation, qui ne se posent pas de question* » mais qu'elle apprécie toujours pour ce qu'ils partagent à côté. Les liens forts que nous étudions peuvent ainsi nous renseigner sur différentes facettes de la personnalité de l'individu pluriel : c'est dans ses multiples échanges avec ces personnes distinctes qu'il fait vivre la diversité des aspects qui composent son identité.

Nous ne souhaitons pas ici nous atteler à reconstituer un panorama de l'ensemble des contextes de vie, des répertoires de pratiques, et de leurs variations dans le temps et l'espace social de manière spécifique à chaque enquête. Il s'agit plutôt de montrer que les relations personnelles, dans leur diversité, peuvent déjà constituer des ressources par les exemples, les modèles de vie qu'elles constituent, avant même d'intervenir plus directement par l'octroi d'une ressource ou l'imposition d'une contrainte.

Si ces personnes ont été rencontrées dans des contextes et des époques différentes, si elles ne fréquentent pas les mêmes cercles de connaissances, alors les échanges particuliers qu'elles entretiennent chacune avec l'individu peuvent contribuer à lui renvoyer des images de lui-même différentes, venant nourrir les aspects de sa personnalité. Prenons le cas de Thierry par exemple : son parcours lui a permis de rencontrer plusieurs groupes d'amis, dans des lieux et à des périodes de sa vie différentes. Avec les uns et les autres, il ne pratique pas

les mêmes activités, il se réserve certaines discussions, il n'a pas non plus la même place dans ces bandes d'amis distinctes. S'il reste le même individu dans toutes les situations, la fréquentation relativement isolée de ces deux groupes lui permet cependant d'explorer et de faire évoluer deux facettes différentes de sa personnalité, qui font écho à ses engagements dans des positions sociales spécifiques, identifiables au fil de son parcours.

Fils de professeurs des écoles, Thierry a étudié l'Histoire à l'université pendant cinq ans. C'est dans ce contexte que, dès la première année de licence, il a rencontré trois amis proches avec lesquels il forme un groupe toujours soudé : Alexandre, Rémi et Jordan. Ce qui les rapproche, c'est bien sûr le contexte universitaire, mais aussi le partage de plusieurs caractéristiques sociodémographiques (ce sont des jeunes, garçons, dont les parents exercent des professions intellectuelles), et déjà la pratique en commun de certaines activités, dont un engagement mutuel autour des mêmes idées politiques :

*« Ce que j'apprécie chez eux... C'est qu'on est dans le partage, ce sont mes potes, on est les mêmes. C'est le lot de tous les amis je pense, mais on partage les mêmes opinions sur beaucoup de sujets, on aime les mêmes choses, on est tous les quatre à peu près sur la même ligne. [...] On était à la fac ensemble, on faisait du volley ensemble, on faisait les manif et les blocages ensemble... Avec Jordan, on a même été en coloc', c'était très souvent la fête chez nous. »
(Thierry)*

Au fil des années, ces goûts et ces pratiques en commun, préexistants à leur rencontre, n'ont fait que se resserrer dans l'entretien de leurs relations. Aujourd'hui les échanges sont moins fréquents puisque chacun travaille et vit dans une ville différente en France, mais leurs retrouvailles, quelques fois par an, sont toujours attendues et joyeuses.

Le second groupe d'amis de Thierry a quant à lui été rencontré dans un contexte et dans des positions qui sont d'abord moins familiers pour notre enquêté. A quelques mois de la fin de son master, Thierry décide en effet d'abandonner ses études, par lassitude. Il s'inscrit alors à la Mission locale pour trouver un emploi, en attendant de repenser son projet professionnel et d'éventuellement s'orienter vers une nouvelle formation qui le motiverait plus.

Pendant cette période qui dure en fait plus d'un an, il effectue un service civique dans une radio associative, jusqu'à quelques mois avant notre entretien. Là, il se lie d'amitié avec les membres du collectif et notamment Sophie (qu'il avait d'abord rencontré à la Mission locale),

Anas et Caroline, des jeunes comme lui, mais aussi des filles et des personnes aux origines sociales plus éloignées des siennes :

« C'était une période où j'étais un peu tout seul, je voyais mes potes de la fac moins régulièrement. C'était sympa de me retrouver avec cette équipe, il y avait une bonne ambiance... En fait, ça m'a vraiment fait du bien de sortir de la fac. Je me suis rendu compte que c'était un microcosme, on pensait tous pareil. [...] Anas, il a quitté le système scolaire depuis tellement longtemps ! Au début, c'est lui qui m'a tout appris sur les prises de son, le mixage... Moi, en contrepartie je l'aidais sur l'orthographe ou sur de la gestion. » (Thierry)

Avec cette nouvelle bande d'amis, plus proche de lui au quotidien, Thierry partage des activités qu'il pratique aussi avec son premier cercle de connaissances (comme aller boire des cafés en terrasse, ou sortir le soir dans les bars). Mais, dans ces occasions, il entretient surtout d'autres thématiques de discussions. Le jeune homme perçoit bien que ce changement dans ses relations personnelles s'articule aussi avec des changements dans ses habitudes :

« Il faut dire que, eux, sont beaucoup moins politisés. En dehors de la politique locale... Donc dans nos discussions j'en parle beaucoup moins qu'avec Alex, Rémi et Jordan, ou qu'avec mes parents. Mais je me rends compte qu'avec eux je n'ai même pas envie d'en parler, on partage d'autres choses. [...] Quand on s'est séparés avec Emeline, j'en ai beaucoup discuté avec Sophie par exemple, qui a des réflexions très intéressantes sur les relations humaines. Avec elle, c'est beaucoup ce côté-là. Je suis pas mal sorti faire la fête avec Anas aussi, c'est d'autres délires. » (Thierry)

Rencontrés dans des contextes et à des époques éloignées, dans des rôles en partie inédits les uns par rapport aux autres, les groupes d'amis distincts de Thierry lui permettent de travailler des facettes de sa personnalité sensiblement différentes. La diversité du réseau personnel apparaît ainsi comme une richesse dans l'expression et l'évolution de la pluralité de l'individu, que nous retrouvons comme autant d'éléments décisifs dans les séquences d'évolution des enquêtés entre leurs positions sociales. La famille, les collègues, et différents groupes d'amis constituent autant de cercles avec lesquels une personne affiche et entretient des orientations originales.

Parfois, c'est simplement l'entretien d'une relation à l'écart des autres qui favorise l'évolution des habitudes et l'expression de soi sous un jour original. Après plusieurs années de brouilles

familiales et malgré qu'elles aient peu vécu ensemble, Lola a par exemple noué récemment une relation de confiance avec sa grande sœur Roxane. Depuis que cette dernière a quitté la vie parisienne pour s'installer dans une ferme à la campagne, Lola lui rend visite régulièrement. C'est une relation qu'elles mènent à deux, en dehors de la fréquentation moins soutenue des parents et des autres frères et sœurs avec lesquels subsistent des tensions. Lola affectionne le mode de vie et la tranquillité qu'elle trouve chez sa sœur, loin de l'agitation des sorties nocturnes montpelliéraines qui rythment habituellement les rencontres avec ses amis :

« A Montpellier c'est moi qui propose les sorties, qui entraine tout le temps les autres. Les copains qui veulent faire la fête jusqu'au bout de la nuit, ils savent qu'ils peuvent toujours compter sur moi ! Tandis que, quand je monte chez Roxane, je suis plus posée, je m'occupe du jardin, de faire la tambouille... [...] Même lorsque c'est Roxane qui vient me voir à Montpellier, je remarque ce calme en moi. C'est une femme qui est très déterminée, elle peut paraître dure mais moi ça me canalise. » (Lola)

Au contact d'une relation et des expériences que l'on partage ensemble, on peut ainsi découvrir et explorer une nouvelle facette de soi-même qu'on ne connaissait que peu ou qui n'existait pas avant. Comme entre Louise et sa cousine, la relation ouvre ainsi à la découverte et à l'apprentissage de nouvelles pratiques, de nouvelles façons de penser.

Au contraire, l'entretien d'une relation permet parfois de continuer à faire vivre une facette qui, sinon, n'aurait pas d'autres occasions de s'actualiser. Il arrive ainsi que des enquêtés citent dans leurs relations fortes des liens qui ne sont en fait plus que très peu fréquentés, voire seulement entretenus par des échanges à distances. C'est liens ne sont pas intégrés dans les collectifs où l'individu déploie actuellement sa vie sociale, ni même connectés aux autres membres du réseau.

Pourtant, les enquêtés disent accorder de l'importance à ces personnes car, rencontrées à une autre époque de leur vie, dans un autre contexte, elles reflètent une dimension d'eux-mêmes qu'ils ne veulent pas voir disparaître. Elles mobilisent des pratiques et des références qui, sans elles, n'auraient plus lieu d'être. Pendant ses années d'étude, Grégory nous explique par exemple qu'il était reconnu par ses camarades comme le boute-en-train de la promotion. Aujourd'hui, sa vie d'entrepreneur en phase de lancement de sa *start-up* ne lui laisse plus tellement le temps de sortir faire la fête, au risque de faire capoter ses projets. Mais dans

l'entretien à distance de deux relations amicales fortes qu'il a noué durant cet épisode de sa vie, il retrouve cet aspect de lui-même que lui renvoient volontiers ses amis :

« On était toujours tous les trois, Yohann, Quentin et moi, à faire les 400 coups. On a tellement abusé qu'on a tous les trois repiqué la première année de l'IUT. [...] Je suis resté bien proches de ces deux-là, ça me permet de... Disons que, même si on a évolué chacun de notre côté, quand on se retrouve on est toujours les mêmes déconneurs. L'éloignement géographique et nos vies professionnelles font que le nombre de visites, c'est rare. Mais en même temps, c'est fort ! » (Grégory)

Les positions sociales que l'on tient et les rôles que l'on joue dans différents collectifs évoluent au long de la biographie des individus. Au gré de ces épisodes, les facettes de la personnalité et les relations personnelles se modifient elles-aussi. Dans les interactions avec les relations personnelles, on se définit une place par rapport à l'autre, on découvre et on explore de nouveaux aspects tandis que d'autres facettes ne s'actualisent plus.

Il arrive aussi qu'avec une nouvelle relation, les enquêtés éprouvent le sentiment de retrouver un rôle, un comportement ou des pratiques qu'ils mobilisent déjà (ou qu'ils mobilisaient avant) avec une autre personne ou un autre groupe, de manière relativement similaire. Une facette « endormie » peut ainsi se réactiver au contact de nouvelles relations, parce qu'elles vont mobiliser le même répertoire de dispositions. Clarisse nous explique ainsi que lorsqu'elle a décidé de s'installer à Montpellier, elle s'est en même temps éloignée de son amie et confidente Paloma. Aujourd'hui, il semble que ce soit sa colocataire Jeannine qui occupe un rôle similaire auprès d'elle :

« Je suis assez fragile quand même et Paloma elle a toujours eu un plus fort caractère que moi, du coup entre nous c'était un peu le rôle de petite sœur - grande sœur. Sous cet aspect, j'ai un peu retrouvé Paloma dans Jeannine, ça m'a fait quelqu'un de substitution. [...] Jeannine qui est plus âgée que moi, elle me conseille, elle me pousse. J'ai toujours aimé discuter avec plus grande que moi, avoir une amie plus grande que moi. C'est tout à fait ce côté-là ! » (Clarisse)

Clarisse adopte ainsi le même positionnement aujourd'hui dans sa relation avec Jeannine qu'auparavant avec son ancienne amie. Pour autant Jeannine n'a ni le même âge, ni le même parcours ou les mêmes origines sociales que Paloma (Jeannine est animatrice socioculturelle, Paloma est vendeuse au chômage). Si Clarisse reconnaît d'abord des points communs à ses

deux relations, si, avec elles, elle met en avant une facette d'elle-même similaire, elle constate aussi beaucoup de différences dans leurs échanges. En fait, au contact de Jeannine, Clarisse se socialise déjà à de nouvelles pratiques : par exemple dans le partage de dîners avec les amies de sa colocataire, ou bien dans leur fréquentation partagée d'un club de jeu de sociétés. Une fois encore, à partir de points de convergences (cette fois-ci dans la facette de la personnalité mise en avant) s'ouvrent aussi des opportunités d'accéder à des nouvelles connaissances, ressources et milieux sociaux.

Malgré la tendance à l'homophilie qui caractérise l'ensemble des réseaux personnels des individus, la pluralité des collectifs fréquentés, la diversité des activités partagées et des discussions échangées contribuent à produire un réseau de relations hétérogènes autour de l'individu. Cette pluralité vient nourrir les facettes de sa personnalité et permet ainsi, parfois, d'influer le cours de sa trajectoire, de participer à son évolution entre des positions sociales. Les enquêtés perçoivent d'ailleurs la richesse que constitue un réseau de connaissance varié.

2.2.4 Diversité des relations, diversité des ressources

Nous venons de voir que l'hétérogénéité des relations constitue une ressource dans le déploiement de l'identité plurielle d'un individu : ses relations, héritées de contextes et d'époques différentes, incarnent la multiplicité de ses répertoires de vie. Elles lui fournissent des occasions d'apprentissages des différenciations sociales, elles lui permettent de se mouvoir et d'apprendre à se situer dans le monde social.

Les enquêtés semblent sensibles à ce phénomène et valorisent autant les points communs qui les relient à chacune de leur relation que les différences qui existent entre elles. Lorsque nous avons évoqué la variété de liens qui peuvent se nouer à partir de la pluralité des catégories d'homophilie, Thierry expliquait ainsi déjà le bénéfice que représente pour lui la possibilité d'évoquer ses problèmes de cœur auprès de différentes relations aux caractéristiques distinctes. Lorsqu'il s'agit d'aborder l'évolution de leur propre personnalité, des enquêtés mettent aussi en avant la fréquentation des relations personnelles comme autant d'opportunités pour exprimer la pluralité de leurs facettes.

Christophe, par exemple, évolue dans plusieurs collectifs où il a noué des relations fortes. Il apprécie les différentes activités qu'il y partage mais aussi les aspects spécifiques de lui-même qu'il peut entretenir à leur contact :

« J'aime venir en costard à l'incubateur pour présenter mon produit. J'adore faire le con le week-end avec mes potes jusqu'à trop picoler. J'aime aussi être très sérieux et parler spectrographie différentielle d'étoile binaire dans mon club d'astronomie. Je peux être très différent, c'est pour ça que j'apprécie avoir des amis dans chaque monde. [...] J'adore mettre des masques. Et c'est pas être faux : c'est juste que, étant curieux de nature, j'ai été dans beaucoup de milieux différents, et j'adore chacun des rôles que je prends dans ma vie. » (Christophe)

Le réseau de connaissances, dans son hétérogénéité, participe à l'entretien des multiples répertoires de pratiques et de représentations constitués auprès d'instances de socialisation plurielles. Les relations personnelles peuvent être directement héritées de ces contextes de socialisation (comme des anciens camarades d'étude) ou bien, rencontrées plus récemment, elles peuvent mobiliser des dispositions qui y font référence. La diversité du réseau est alors appréciée comme un écho à la propre pluralité de l'individu : chaque relation renvoie à une « partie » de lui-même. Elles sont différentes entre elles mais similaires à lui, sous des aspects différents.

Dans quelques cas, des enquêtés assurent au contraire apprécier certaines de leurs relations principalement pour les contrastes qui se manifestent entre leurs expériences respectives. Plus rare dans les relations examinées, étant donnée la tendance à l'homophilie, cette hétérogénéité de la relation par rapport à soi peut cependant, aussi, constituer une ressource. Fara, une jeune enquêtée originaire d'un milieu populaire, a ainsi noué une relation de confiance avec Daniel, un notaire à la retraite chez qui elle a travaillé tous les étés pendant plusieurs années, en tant qu'employée de maison :

« Au début je n'étais pas trop chaude de partir habiter chez quelqu'un que je ne connaissais pas. Mais comme je n'ai pas trouvé de travail, je me suis lancée. Et puis ça s'est très bien passé, on s'est bien entendus. [...] Daniel, c'est quelqu'un de très différent de moi. Il vit dans le XVIème à Paris et il trouve que son grand appart' est trop petit. Il a vécu le plein emploi alors il pense que tous les jeunes sont fainéants... Mais c'est une richesse pour moi : c'est une bibliothèque, il a vécu l'Histoire ce mec ! J'ai de l'affection pour lui, alors j'essaye de comprendre son monde, sa vie, j'en apprend beaucoup. » (Fara)

Notons que Daniel ne constitue pas pour la jeune femme un lien fort. Nous ne le retrouvons pas dans le cercle restreint de relations que nous avons examiné autour de Fara. L'ancien notaire figure simplement sur la liste de noms plus conséquente que nous avons établi dans un premier temps de l'entretien. Plus tard dans ce chapitre, nous reviendrons sur la capacité de ces liens plus faibles à apporter davantage d'hétérogénéité dans l'entourage élargi.

Ces influences qui nourrissent les facettes de la personnalité des individus, par similitude ou par contraste, sont cependant difficilement mesurables : elles sont diffuses et souvent inconscientes pour les enquêtés (elles agissent comme des modèles, des normes, des modes...). Elles constituent toutefois des ressources identifiables aux moments de la vie où les individus sont amenés à faire des choix, dans des situations d'incertitudes.

Ainsi dans les séquences d'évolution dans les positions sociales, étudiées au chapitre précédent, nous avons pu repérer des moments précis au cours desquels des relations ont pu avoir une telle influence : par l'exemple (ou le contre-exemple) qu'ils ont représenté pour l'enquêté, par le conseil qu'ils lui ont donné et par le chemin qu'ils lui ont alors permis d'emprunter. Selon Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti⁴¹⁷, ce sont justement les relations fortes, celles que nous étudions en particulier, qui influencent principalement l'individu dans les situations de prise de décisions.

De manière plus pragmatique et spécifique, l'hétérogénéité des relations personnelles favorise aussi la multiplicité des ressources matérielles et cognitives disponibles pour l'acteur social au centre. Au-delà des influences diffuses, les relations permettent en effet de faire transiter de nombreux biens, services et informations. Là encore, ces ressources offertes par le réseau sont appréhendées au chapitre précédent quand elles revêtent un caractère décisif dans des séquences d'évolution dans les positions sociales.

Comme nous l'avons indiqué, des relations aux caractéristiques variées entre elles et différentes de soi donneront accès à des avis, des idées et des ressources originales, que l'on ne possède pas déjà soi-même ou que d'autres liens ne permettent pas d'obtenir. Ces opportunités nouvelles sont alors autant d'occasions d'infléchir les biographies lorsqu'elles surviennent à un moment décisif. Encore une fois, les enquêtés reconnaissent généralement le nombre et la variété des relations comme un atout dans leur parcours :

⁴¹⁷ C. Bidart, A. Degenne, M. Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, op. cit., p. 275.

« Ce diplôme, c'est cool, je peux le mettre sur mon CV. Mais ce que j'aurais appris pendant toutes ces années d'études, c'est l'importance des relations. Ce sont mes relations qui m'ont permis d'avoir une passerelle vers une autre école d'ingénieur, alors que j'avais un niveau scolaire un peu limite [...] C'est grâce à des amis persos qu'aujourd'hui je fais développer l'infrastructure serveur de mon projet pour pas cher. C'est par des connaissances en commun que j'ai choppé mon appart' dans le centre-ville. Je suis bien entouré. [...] A un moment donné, j'ai voulu monter à Paris pour porter mon projet dans un incubateur renommé, mais en fait j'en n'ai pas besoin. Pourquoi faire ? Ici j'ai déjà des contacts hyper crédibles dans le secteur, des mecs techniques, je suis bien entouré. » (Geoffrey)

Comme nous l'avons vu au premier chapitre, la sociologie a principalement questionné ce transfert de ressources à travers la notion de « capital social ». Il s'agit de considérer qu'au-delà des simples pratiques sociables, les liens personnels sont composés d'une dimension utilitaire. Les acteurs sociaux sont alors pensés comme les gestionnaires d'un capital de relations, susceptibles de leur permettre d'accéder à des ressources, au même titre que leur capital économique.

Pour Pierre Bourdieu⁴¹⁸, le capital social est ainsi une des trois formes que prend le capital dans sa théorie de la reproduction des systèmes de différenciation sociale. Dans le cadre de la sociologie des réseaux sociaux, des analystes se sont penchées plus empiriquement sur l'influence de la structure même des réseaux personnels sur les conditions de transferts de ressources. Nan de Graaf et Hendrik Flap⁴¹⁹ ont par exemple mis au point une enquête internationale entre l'Europe et les Etats-Unis qui leur a permis d'identifier l'apport des liens amicaux dans le cours des carrières professionnelles. Ronald Burt⁴²⁰, lui, a contribué à mettre en évidence la position stratégique qu'occupe parfois une personne au sein d'une structure relationnelle, en se révélant situé comme l'intermédiaire inévitable pour que des informations circulent, entre deux groupes autrement séparés. En France, Michel Grossetti et ses collaborateurs⁴²¹ se sont eux penché sur le « chemin » que parcourt une ressource pour parvenir indirectement à un individu, en passant par d'autres personnes ou collectifs.

⁴¹⁸ P. Bourdieu, « Le capital social », op. cit.

⁴¹⁹ N. De Graaf, H. Flap, « With a Little Help from My Friends : Social Resources as an Explanation of Occupational Status and Income in West Germany, The Netherlands, and the United States », op. cit.

⁴²⁰ R. Burt, « Le capital social, les trous structuraux et l'entrepreneur », op. cit.

⁴²¹ M. Grossetti, J-F. Barthe, N. Chauvac, « Les chaînes relationnelles dans un suivi longitudinal d'entreprises de création récente » op. cit.

Ces enquêtes, dans leur diversité, montrent en tout cas que plusieurs paramètres sont à apprécier pour mesurer les effets du capital social. Il faut prendre en compte la taille du réseau personnel, les probabilités d'accéder effectivement aux ressources détenues par les relations, mais aussi le volume des biens, services et informations différentes et non-redondantes ainsi disponibles (comme nous le verrons dans la prochaine partie de ce chapitre, des effets propres à la structure des liens sont aussi à considérer). La diversité des relations, tant dans les attributs des personnes que dans la variété des cercles sociaux auxquelles elles donnent accès favorise donc la diversité des ressources disponibles via le réseau.

Au contraire, les individus qui entretiennent uniquement des relations avec des personnes semblables à eux et entre elles, qui fréquentent les mêmes cercles de connaissances, peuvent parfois manquer de ressources originales et non-redondantes, dans des épisodes particuliers de leur existence. Par exemple à 17 ans, à la fin d'un CAP vente, Akim souhaite poursuivre en bac professionnel mais une dispute en classe avec une professeure l'en dissuade. Dans sa famille, ses parents n'ont pas fait d'études et ses deux cousins proches ont également quitté le système scolaire après un CAP. A ce moment-là, personne dans son entourage n'est familier des rouages de l'institution lycéenne et ne peut l'inciter à déposer, malgré cet accrochage, son dossier de candidature :

« La prof m'avait dit qu'elle s'opposerait à mon passage en bac. J'ai déchiré mon dossier devant elle et je suis parti définitivement. [...] Quelques mois plus tard, on recroise cette prof aux courses avec mon père, tout sourire et toute étonnée de ne plus avoir de mes nouvelles. Ce jour-là, elle m'a appris trop tard que ce n'était pas elle qui décidait du passage en bac mais un conseil de plusieurs profs. J'ai été naïf, je ne me suis pas renseigné, je l'ai cru. J'aurais pu aller voir la conseillère d'orientation c'est vrai, mais je ne voulais pas me montrer au lycée. Quand j'ai dit que c'était mort à mes parents, on y a tous cru, c'est abusé. » (Akim)

Pour saisir les capacités contrastées des relations personnelles des uns et des autres à constituer des ingrédients bénéfiques dans le cours des trajectoires de vie, il faut donc prendre en compte plusieurs phénomènes.

D'abord, le prédécoupage des espaces de rencontres et la tendance générale à sélectionner des relations similaires à soi fait que ceux qui ont plus des ressources personnelles fréquentent également ceux qui en ont plus, tandis que ceux qui en ont moins nouent plutôt des liens avec des personnes également peu dotés en ressources. Ensuite, nous constatons que malgré ce

phénomène d'homophilie, le réseau personnel d'un individu constitue cependant un accès privilégié, bien que relatif, à la diversité du monde social. Cette hétérogénéité constitue une richesse pour l'individu, tant pour l'exploration des facettes de sa personnalité qu'elle autorise que pour les biens, services et informations originales dont il peut alors bénéficier.

Maintenant que nous avons mis en lumière la richesse que constitue ainsi la diversité des relations personnelles, nous souhaitons en mesurer des indices précis dans les réseaux de nos enquêtés. Car si la tendance à l'homophilie est diffuse quelle que soit le milieu d'origine des individus, leurs réseaux personnels vont au contraire révéler des signes contrastés de diversité.

2.2.5 Mesurer la diversité

Si la grande majorité des relations d'un individu lui sont semblables au regard de certaines caractéristiques, des contextes de rencontres, des activités ou des discussions partagées, elles ne forment pas un réseau homogène pour autant : chaque relation renvoie à son histoire et à ses qualités particulières. Comment faire pour appréhender la diversité qui compose le réseau d'un individu ?

Alors que nous avons mesuré le degré d'homophilie sociale du cercle de relations au regard des caractéristiques de l'enquêté placé au centre, nous allons cette fois-ci plutôt nous attarder sur les différences que présentent entre eux les liens personnels d'un même individu. Plusieurs critères viennent ainsi témoigner de dissonances dans les réseaux de nos enquêtés.

2.2.5.1 Le rôle des relations dans le réseau

Pour commencer à évaluer l'ouverture sur le monde social que permet le cercle de relations, un premier indicateur que nous pouvons mobiliser est celui de la distribution des rôles que joue chaque relation personnelle auprès de l'individu.

L'intégralité des liens forts que nous étudions ici peuvent en effet être distingués en quatre catégories faisant écho à la place qu'ils occupent dans la vie des enquêtés : l'éventuel conjoint, les membres de la famille (y figurent les parents, les frères et sœurs, mais aussi parfois des cousins, des oncles et tantes, des grands-parents et la belle-famille), les relations amicales (nous y regroupons tant les amis proches que les copains et autres camarades constituant des liens forts, quel que soit le contexte initial de leur rencontre) et les relations professionnelles

(quelques cas de relations personnelles que les enquêtés ont déclaré comme importantes, mais avec qui les échanges restent limités au contexte du travail). En effectuant ce tri, nous pouvons alors comparer quelles catégories de relations habitent plus ou moins les réseaux des uns et des autres.

Soulignons tout de suite l'importance des relations amicales pour nos enquêtés. Sur les 398 relations personnelles qui constituent l'ensemble des liens forts étudiés, 246 constituent des liens amicaux, soit près de 62% des relations. En considérant ce critère des rôles joués par les membres de l'entourage pour l'individu au centre, il s'agit de la première catégorie de liens forts, quelle que soit l'origine sociale des enquêtés. De nombreux liens familiaux sont certes présents dans les réseaux que nous examinons. Comme nous l'avons vu, la famille constitue le principal contexte dans lequel sont recrutés les liens forts. Mais il faut considérer que les liens forts noués dans tous les autres contextes constituent quant à eux, pour la plupart, des amitiés (au travail, à l'école, par effet de réseau...), expliquant là leur prépondérance à l'aune de ce critère. Ainsi au sein de chaque réseau personnel, les liens amicaux en tout genre constituent généralement le groupe le plus important.

Nous retrouvons là le lien remarquable qui existe dans nos sociétés entre jeunesse et amitié. Alexis Ferrand⁴²², Olivier Galland⁴²³ mais aussi Odile Rissoan⁴²⁴ témoignent tous de l'investissement amical particulièrement important pendant cette période, dans le cadre de la pratique d'une sociabilité plus forte qu'aux autres âges de la vie. Les jeunes ont plus d'amis, et ces derniers apparaissent effectivement en majorité dans les relations personnelles de nos enquêtés. Cependant, si elle demeure presque toujours principale, la part dévolue aux amis fluctue tout de même d'un réseau à l'autre, au profit des liens familiaux.

Pour comprendre ces variations, il nous faut d'abord nous souvenir des écarts qui apparaissent entre les personnes quant aux contextes dans lesquels ils rencontrent leurs proches. Lorsque nous avons analysé la naissance des relations au début de ce chapitre, nous avons évoqué un phénomène qui a ici des conséquences : les enquêtés aux origines populaires « recrutent » davantage que les autres, leurs relations fortes dans des contextes dont la fréquentation leur est assignée (la famille, l'école, le voisinage quand ils habitent encore chez leurs parents). De

⁴²² A. Ferrand, « Les durées de vie des relations interpersonnelles », *Revue Suisse de Sociologie*, n°2, 1989, p. 432-439.

⁴²³ O. Galland, *Sociologie de la jeunesse*, 5ème édition, op. cit.

⁴²⁴ O. Rissoan, « Les relations amicales des jeunes : un analyseur des trajectoires sociales lors du passage à l'âge adulte », *Genèses*, volume 54, n°1, 2004, p. 148-161.

leur côté, les individus issus des classes supérieures nouent la majorité de leurs liens forts dans des contextes plus « choisis » (les études supérieures, le travail, les associations).

Ainsi, dans la continuité de cette observation, il apparaît que les membres de la famille occupent une part plus importante dans les réseaux des jeunes originaires des milieux populaires. En conséquence, chez eux, la part dévolue aux relations amicales demeure certes majoritaire, mais elle ne constitue « que » 55 % des relations fortes (79 liens sur 144), quand chez les jeunes originaires des milieux aisés cette part monte à 67 % (152 liens sur 227).

Voici un tableau qui résume le rôle que joue chaque relation auprès des enquêtés, en fonction de leur milieu social d'origine.

Tableau n°4 :
Rôles des relations personnelles, selon l'origine sociale des enquêtés

		Enquêtés originaires des classes...						
		populaires		supérieures		moyennes	TOTAL	
		Effectifs	Proportion	Effectifs	Proportion	Effectifs	Effectifs	Proportion
Relations...	familiales	58	40%	65	28,5%	11	134	33,5%
	amicales	79	55%	152	67%	15	246	62%
	amoureuses	5	3,5%	7	3%	1	13	3,5%
	professionnelles	2	1,5%	3	1,5%	0	5	1%
	TOTAL	144	100%	227	100%	27	398	100%

Lecture : Pour les enquêtés originaires des classes populaires, le nombre de liens forts tissés dans la famille est de 58, ce qui représente 40% de leurs relations personnelles.

Nous constatons que les écarts se jouent essentiellement dans la proportion contrastée de liens familiaux et de liens amicaux que présentent, d'un côté les entourages relationnels des jeunes issus des milieux populaires et de l'autre ceux des jeunes originaires des classes supérieures. Par exemple, nous pouvons comparer les cercles de relations d'Anaïs et de Fatou qui, l'un comme l'autre, sont constitués de 13 liens forts.

Chez Anaïs, nous relevons d'abord la présence de 4 membres de la famille : ses parents, Philippe et Isabelle, et ses deux frères et sœurs, Maxime et Pauline. Par la suite, il s'agit essentiellement de liens amicaux : Sabrina, une amie d'enfance ; Camille, Audrey et Elodie, le

groupe de copine qu'elle a constitué pendant sa licence ; Jonathan, le seul lien qu'elle a conservé de ses années à l'IAE ; Josépha et Mélanie, des copines également collègues de travail (mais nous les comptabilisons bien comme des relations amicales car elles se retrouvent aussi en dehors de leur temps dans l'entreprise), et enfin Damien et Florian, des amis rencontrés l'année dernière lors de sorties dans des bars. Ses relations amicales constituent ainsi près des trois quarts de son réseau personnel (9 relations sur 13).

Chez Fatou, nous notons également la présence des membres de sa famille directe, composée comme chez Anaïs de 4 individus : ses parents Ali et Myriem, et ses frères Emir et Akram. A leurs côtés cependant, d'autres membres de la famille constituent aussi des liens forts dans la vie de notre enquêtée : Fatima, sa tante du côté maternel qui réside dans le même quartier et qu'elle voit presque tous les jours ; Anissa, sa cousine de la même génération dont elle a toujours été très proche. Viennent ensuite les amies : les relations de longue date avec les voisines Yamina, Nada et Imen ; les copines plus récentes que sont Asma et Assa, ainsi que Yohan et Nathan qui complètent sa bande actuelle. La part des amis dans son réseau dépasse alors juste la moitié des relations (7 liens sur 13) tandis que la famille y occupe une place plus importante.

Si les relations amicales constituent bien souvent la catégorie la plus représentée dans les réseaux, les enquêtés aux origines populaires offrent donc une place sensiblement plus importante aux liens noués au sein de leur famille (ou dans celle de leur conjoint). Les enquêtés issus des classes supérieures, font eux la part belle aux amis dans leur entourage. Cet écart a des conséquences sur l'hétérogénéité de l'entourage de chacun, car la diversité présente dans la famille n'est pas la même que celle entretenue entre les différentes relations amicales.

En effet si la famille permet de fréquenter des personnes aux qualités hétérogènes en termes d'âge, de situation matrimoniale, de sexe et même parfois de milieu social, c'est d'abord parce que ces personnes sont reliées entre elles par des liens de parenté. La diversité qu'offre la famille s'exprime donc à l'intérieur d'un seul collectif. Ces personnes appartiennent au même groupe, elles sont issues du même contexte de rencontre, elles se connaissent entre elles et communiquent. La variété des ressources dont elles disposent, comme l'éventail des facettes que l'individu peut exprimer à leur contact, s'en retrouvent alors réduits.

Au contraire, la diversité qu'offrent les liens amicaux fait écho à la pluralité de l'individu lui-même. Les amis ont été rencontrés dans des contextes variés, à plusieurs époques. Les uns et

les autres ne se connaissent pas forcément et ne communiquent pas nécessairement entre eux. Ils constituent souvent des groupes distincts, ils partagent des points d'affinités différents avec l'enquêté. Les relations amicales peuvent ainsi davantage supporter la présence de l'individu sur plusieurs scènes sociales. Elles peuvent potentiellement lui donner accès à des cercles sociaux plus nombreux et davantage diversifiés.

Nous commençons en fait là à dépasser la seule considération des relations personnelles pour aborder des effets qui touchent à la structure que les interconnexions entre ces liens forment autour de l'individu. Nous y reviendrons amplement dans la prochaine partie du chapitre, consacrée à l'examen de ces configurations. Pour l'instant, nous notons simplement que la variation de la part de relations amicales et familiales dans les réseaux, selon l'origine sociale des enquêtés, constitue un premier indice quant au degré d'hétérogénéité que chaque entourage recèle.

Si la part des relations amicales nous intéresse, c'est parce que son importance souligne la capacité des acteurs sociaux à nouer des liens en dehors du cercle familial, dans des contextes potentiellement plus variés. Mais comment ensuite mesurer cette diversité de liens ? En partant de l'idée que les individus participent à des cercles sociaux distincts et successifs au fil de leur trajectoire, nous pouvons chercher à apprécier les différentes époques auxquelles les relations ont été nouées.

Pour nous assurer de l'évolution des contextes dans le cours de la trajectoire, nous mettons à profit le fait que tous les enquêtés soient jeunes. En effet, tous les jeunes, parce qu'ils évoluent dans plusieurs carrières parallèles vers les statuts sociaux de l'âge adulte, sont amenés, après leur sortie du lycée à changer de positions. Les séquences de transition statutaire nous l'ont montré : ils suivent des formations dans l'enseignement supérieur, ils connaissent leurs premières expériences professionnelles, ils quittent le foyer familial, ils changent de ville... A différents degrés, la jeunesse constitue ainsi toujours une période pendant laquelle les contextes de l'existence évoluent, permettant de rencontrer de nouvelles personnes. Pour apprécier l'hétérogénéité du réseau, nous allons en fait mesurer « l'âge » de chaque relation.

2.2.5.2 La fréquence de rencontre de nouveaux liens

Un autre indice pour aborder la diversité dans l'entourage relationnel est d'observer ce qui constitue en quelque sorte le « taux de renouvellement » du réseau. Il s'agit de considérer la

propension des individus à nouer de nouveaux liens, à partir de leurs expériences dans les différents contextes que leurs nouvelles positions sociales les amènent à occuper au fil de leur trajectoire.

Nous avons vu en effet que les relations ne surgissent pas de nulle part mais qu'elles naissent dans les contextes courants de la vie sociale. Or, les acteurs sociaux sont amenés à évoluer dans différents contextes au cours de leur jeunesse : ce sont des moments et des lieux à chaque fois inédits, où sont susceptibles d'être fréquentées des personnes aux caractéristiques originales. Bien sûr, les nouvelles positions investies dans une carrière ne sont pas totalement déconnectées de celles précédemment occupées. Les contextes d'action récents peuvent parfois ressembler aux anciens (un enquêté peut par exemple changer d'entreprise mais demeurer au même poste, dans le même domaine d'activité). Cependant, chaque nouvelle situation permet la fréquentation de personnes jusque-là inconnues, avec lesquelles peuvent se constituer des liens. Il est donc intéressant pour nous de savoir si des relations fortes se créent dans ces occasions plus récentes ou si le réseau reste avant tout composé de liens anciens et durables dans la vie des enquêtés.

Pour cela, nous avons considéré l'ancienneté de chaque relation. Nous avons alors conservé tous les liens qui ont été noués après la sortie du lycée. Etant donné que chaque individu n'a pas quitté l'enseignement secondaire au même moment dans sa trajectoire, nous avons tenu compte de l'âge particulier auquel chacun a effectué cette transition, pour ensuite identifier les relations pertinentes dans cet exercice précis.

Nous avons exclu de ce calcul les nouvelles relations familiales (comme par exemple la naissance d'une petite sœur ou le remariage d'un des parents après un divorce) car nous considérons qu'il s'agit plutôt de relations « données », là où nous souhaitons mesurer la tendance de chacun à établir des liens dans des contextes extérieurs à la famille, potentiellement diversifiés. Pour chaque individu, un certain nombre de liens ont ainsi été reconnus. Comme tous les enquêtés n'ont pas non plus le même âge, il nous semble plus judicieux, plutôt que de donner à voir les chiffres bruts sur des durées inégales, de mettre en avant le ratio du nombre de relations fortes créées par an depuis la sortie du lycée, pour chaque enquêté.

Précisons aussi que nous mesurons l'ancienneté de la relation depuis l'instant de la rencontre, et non à partir du moment où celle-ci est devenue un lien fort. C'est-à-dire que nous ne considérons pas, selon notre définition de la force du lien, le moment où l'enquêté a reconnu

cette relation comme importante dans sa vie, ni le moment où la personne a commencé à être fréquentée dans plusieurs contextes. Ce sont des informations que nous n'avons pas et que l'enquêté lui-même ne peut certainement pas dater pour tous les membres de son entourage, contrairement au moment de la rencontre qui lui est plus facilement identifiable.

Enfin, il s'agit d'un taux calculé à partir des liens forts existant encore aujourd'hui. L'information n'est donc que partielle : en effet, si un lien fort a été noué après la fin du lycée mais que dans l'intervalle de temps avec la passation de l'entretien cette relation a disparu, elle échappe par là même à nos observations. Cette méthode ne permet donc pas d'obtenir une qualité de données qu'aurait par exemple permis une enquête longitudinale. Cependant, étant donné le temps long que mettent généralement les liens pour s'imposer comme des relations fortes et la stabilité relative (par rapport aux liens faibles) dont ils font alors preuve, ce taux nous fournit tout de même un aperçu convenable des capacités de renouvellement du réseau.

Les disparités qui apparaissent suite à ce calcul sont assez nettes : depuis la sortie du lycée, les enquêtés issus des classes supérieures ont noué par an presque deux fois plus de relations fortes que leurs homologues des classes populaires. Jusqu'au moment de l'entretien (des durées différentes selon les individus), les premiers ont tissé en moyenne 1,02 nouveau lien par an, quand les seconds en ont noué 0,58. Autrement dit, les réseaux personnels des individus aux origines aisées voient en moyenne l'arrivée d'une nouvelle relation forte tous les ans, alors que dans les réseaux des individus aux origines populaires, il en faut presque deux.

Voici un tableau qui permet d'apprécier plus en détail le temps écoulé, en moyenne, entre la rencontre de deux relations fortes, en fonction des enquêtés.

Tableau n°5 :

Fréquences de rencontre d'une nouvelle relation forte, selon l'origine sociale des enquêtés

		Nombre d'enquêtés originaires des classes...		
		populaires	supérieures	moyennes
Au moins 1 nouvelle relation forte rencontrée...	... tous les 8 mois (ratio > 1,5)	0	3	0
	... tous les 12 mois (ratio > 1)	2	5	1
	... tous les 2 ans (ratio > 0,5)	5	5	1
	... après plus de 2 ans (ratio < 0,5)	6	2	0
	TOTAL	13	15	2

Lecture : 3 enquêtés issus des classes aisées ont un ratio de liens forts noués par an supérieur à 1,5. Autrement dit, cela représente la rencontre d'au moins une nouvelle relation forte tous les 8 mois, depuis qu'ils sont sortis du lycée.

Là encore, nous observons que ce sont les catégories de ratios les plus extrêmes qui font ressortir les résultats les plus saillants.

Par exemple dans le réseau d'Audrey, une jeune femme de 24 ans, entrepreneure dans le numérique, nous dénombrons 8 relations fortes rencontrées après l'obtention de son bac il y a 6 ans. Cela représente un rapport de 8/6 soit un ratio de 1,33 relations fortes nouées par an. Cela équivaut à la rencontre d'un lien fort tous les 9 mois entre la fin de l'enseignement secondaire et le moment de l'entretien.

Parmi les liens forts qu'Audrey a noués ces six dernières années, il y a Anthony, rencontré seulement quelques mois après le bac, en première année de licence d'information-communication à l'université de Montpellier. Par la suite, Audrey est montée à Paris étudier dans une école privée de communication. C'est là, il y a 4 ans, qu'elle a rencontré son amie Laura. En travaillant en alternance dans une agence de communication, elle s'est liée d'amitié avec Fadela, la directrice de l'établissement, qui représente encore aujourd'hui pour elle un modèle dans le monde professionnel (c'était il y a 3 ans). Dans le cadre de cette même activité, Audrey a rencontré il y a 2 ans Zoé, responsable de la communication dans une entreprise parisienne partenaire.

La même année, notre enquêtée est ensuite retournée vivre à Montpellier pour porter un projet de *start-up*. Dans l'incubateur, elle a rapidement sympathisé avec Emilie et Elodie, deux autres jeunes entrepreneures dont elle est aujourd'hui très proche. Enfin, plus récemment (il y a 1 an), elle a noué une amitié avec Elena, une de ses quatre colocataires, et André, un étudiant en informatique rencontré par le biais d'un ami, en soirée.

Il est intéressant de noter que ses nombreuses relations ont été nouées dans des contextes variés où Audrey a exercé ces dernières années : à l'université, en école, dans l'agence de communication, dans l'incubateur, dans son logement-même et par l'intermédiaire d'un ami (un effet de réseau). Il s'agit là d'une multiplication des contextes qui joue sur l'hétérogénéité de ses liens. Soulignons toutefois qu'elle n'a pas constitué de relations fortes dans deux autres contextes de sa vie que nous avons par ailleurs questionnés. En effet, Audrey travaille aussi dans une école primaire en tant qu'animatrice périscolaire, et elle organise des événements autour de l'actualité des *start-up* montpelliéraine avec une association, mais les liens personnels qu'elle a rencontrés dans ces collectifs sont moins importants.

Quand nous comparons son cas à celui de Riad, les contrastes sont prononcés. Le jeune homme, également âgé de 24 ans, n'a lui noué qu'une seule relation forte depuis qu'il a quitté le lycée, il y a 6 ans aussi. Cela représente un rapport de 1/6 soit un ratio de 0,17 relations fortes nouées par an. Tous les autres liens de son cercle restreint de relations fortes sont plus anciens : pour une part il s'agit des membres de sa famille qu'il connaît depuis toujours, pour l'autre part ce sont des amis qu'il a rencontré pendant ses années dans l'enseignement secondaire.

Il faut dire que notre enquêté a quitté le lycée après avoir raté son bac, et qu'il a par la suite connu une période de chômage de deux ans tout juste entrecoupée de petits boulots. Aujourd'hui encore, Riad habite chez ses parents, dans le quartier où il a grandi. Son parcours nous permet ainsi de comprendre en partie sa situation relationnelle actuelle : les contextes d'existence sont restés les mêmes, les collectifs fréquentés sont peu nombreux, ce qui ne favorise pas l'émergence de nouveaux liens.

La seule amitié forte que Riad noue pendant cette période est d'ailleurs assez proche de lui : il s'agit de Nadir, un jeune homme qui travaille dans le snack au coin de sa résidence et qu'il a déjà croisé dans plusieurs soirées du fait de relations communes. Après sa période de chômage, Riad a bien décroché un « emploi d'avenir » (un contrat aidé) dans l'accueil, avant de suivre une formation pendant un an en alternance à La Poste (lui permettant finalement

de valider un bac professionnel), mais il n'a pas constitué ou conservé de liens forts dans ces épisodes.

Notons que si Riad n'a noué qu'une seule relation forte pendant cette période de six ans, cela ne veut pas dire pour autant qu'il n'a pas constitué de liens personnels pendant toutes ces années. De nombreux liens plus faibles ont pu par ailleurs se développer. Comme nous le verrons en revenant plus longuement sur son histoire au prochain chapitre, Riad entretient effectivement de nombreux liens moins resserrés dans les associations qu'il fréquente, par l'intermédiaire de son groupe de musique, dans son club de boxe, ou encore dans le cadre de son nouvel emploi comme médiateur à la Mission locale. Mais ces liens ne revêtent pas pour lui l'importance singulière qu'il accorde à ses proches, et leur fréquentation reste à chaque fois cantonnée au contexte qui supporte leurs échanges.

Selon leur origine sociale, les enquêtés tissent donc plus ou moins souvent de nouvelles relations fortes qui viennent étoffer leur réseau de connaissances personnel. Il semble que les individus aux origines les plus aisées aient plus d'occasions de rencontrer de nouvelles personnes dans le cadre de parcours où, grâce à une poursuite d'études supérieures et à une insertion professionnelle mieux assurées, les cercles fréquentés sont multipliés et permettent la rencontre de davantage de personnes originales. Nous verrons également au prochain chapitre que ce sont aussi ces enquêtés qui, de manière générale, développent une sociabilité plus importante et des savoir-faire particuliers venant soutenir ces rencontres.

L'entretien d'un réseau personnel davantage porté sur les liens amicaux, qui se renouvelle et s'enrichit au fil du parcours, semble donc supporter l'hétérogénéité de l'entourage. Pour fortifier les impressions données par ces résultats, nous allons maintenant chercher à apprécier les différents milieux sociaux auxquels chacun peut avoir accès par l'intermédiaire de ses relations.

2.2.5.3 La variété des catégories socioprofessionnelles autour de soi

Comment rendre compte de la variété des mondes sociaux auxquels le réseau donne accès ? Il serait hasardeux de se fier au contexte de rencontre qui a vu naître chaque lien car, même si le souvenir de ce décor originel continue de colorer les échanges, les relations fortes que nous étudions au moment de l'entretien se sont parfois détachées depuis longtemps de ces circonstances initiales.

Il semble tout autant périlleux de chercher à se référer aux différents cercles auxquels est actuellement affilié l'individu. Non seulement les frontières de ces groupes peuvent être floues et changeantes selon les situations (on peut fréquenter une même relation dans un groupe puis dans un autre, pour partager plusieurs sortes d'activités, des membres peuvent aller et venir...), mais même lorsque les frontières de ces groupes sont bien définies, ils peuvent encore réunir des individus aux attributs variés (les différents membres d'une équipe de football, par exemple, peuvent provenir de classes sociales contrastées). Enfin, des relations peuvent également être fréquentées en dehors de tout collectif. Il est ainsi difficile d'identifier les « petits mondes » auxquels l'individu a accès en se fiant simplement aux contextes et aux cercles dans lesquels il déploie sa vie sociale.

Pour jauger du degré d'hétérogénéité dans l'entourage de nos enquêtés, il nous semble alors plus prudent de nous appuyer sur informations que nous possédons déjà sur leurs relations fortes. La profession exercée constitue ainsi un indice intéressant quant au milieu social de chacun des liens à l'étude. Pour pouvoir les comparer, nous avons répartis les différents métiers exercés par les uns et les autres selon un découpage par catégorie socioprofessionnelle.

Cette fois-ci, il ne s'agit pas de reconstituer des classes sociales, en considérant non seulement le métier de chacun mais aussi le diplôme et les revenus estimés. Nous ne cherchons pas à caractériser l'entourage dans le but de le comparer à la situation de l'enquêté au centre (comme ce fut le cas au moment d'apprécier les critères d'homophilie). Au contraire, nous souhaitons ici procéder à un découpage plus détaillé entre les relations, pour faire ressortir le degré d'hétérogénéité du réseau en lui-même, sans rapporter la situation de chaque membre à celle de l'enquêté. Ainsi ce qui nous intéresse, ce n'est pas tellement de comptabiliser le nombre de liens dans chaque partie du réseau pour établir ses proportions. Il s'agit plutôt de mesurer la pluralité de catégories socioprofessionnelles qui y figurent, même lorsque qu'une catégorie n'est représentée que par un seul lien dans l'entourage. Ainsi même un réseau très homophile peut indiquer, à travers la présence de quelques liens contrastés seulement, la coexistence d'une importante diversité de professions.

Les relations des enquêtés ont ainsi été distribuées en 7 catégories, inspirées de celles utilisées par l'INSEE : les ouvriers ; les employés ; les professions intermédiaires ; les cadres supérieurs ; les professions intellectuelles et artistiques ; les chefs d'entreprise employant du personnel ; les artisans et les commerçants travaillant à leur compte. Pour les personnes au chômage,

nous avons considéré le secteur d'activité passé. Pour les personnes encore scolarisées ou étudiantes, nous nous sommes fiés à la profession des parents. Pour les mères au foyer n'ayant jamais travaillé, nous nous sommes rapportés à la profession du mari.

A l'aune de ce découpage, nous constatons des variations entre chaque entourage, composés de plus ou moins de catégories de métiers disparates. Si tous les réseaux nous étaient apparus soumis au même degré d'homophilie de classe sociale (au regard de la situation de l'enquêté), cette fois, les entourages relationnels se révèlent plus clivés au moment de soutenir l'accès à tout un éventail de professions.

En effet, les réseaux des enquêtés originaires des classes populaires présentent une plus faible diversité de professions que les autres. En moyenne, les relations fortes de ces individus n'exercent que dans 4 catégories socioprofessionnelles distinctes. Les réseaux des enquêtés issus des classes supérieures présentent une hétérogénéité plus importante : leurs relations fortes témoignent de leur activité dans, en moyenne, 5 catégories de métier. Voici un tableau qui permet d'apprécier plus en détail les différences entre les réseaux de nos enquêtés.

Tableau n°6 :

Disparité de catégories socioprofessionnelles présentes dans chaque réseau, en fonction de l'origine sociale des enquêtés

		Nombre d'enquêtés originaires des classes...		
		populaires	supérieures	moyennes
Réseau personnel composé de...	... 2 ou 3 CSP distinctes	1	1	0
	... 4 CSP distinctes	8	3	0
	... 5 CSP distinctes	2	5	1
	... 6 ou 7 CSP distinctes	2	6	1
	TOTAL	13	15	2

Lecture : 8 enquêtés issus des classes populaires présentent un réseau personnel dont les différents membres exercent dans 4 catégories socioprofessionnelles (CSP) distinctes.

Précisons que, sans surprise, la catégorie dans laquelle chaque enquêté travaille, figure toujours plusieurs fois dans son propre entourage. Parmi les autres groupes en présence, nous retrouvons généralement ceux qui sont les plus proches de la catégorie d'exercice de l'enquêté.

Pour témoigner de ce phénomène, prenons les cas de Btissame et Lola. La première jeune femme est au chômage. Sans qualification, elle cherche un emploi dans plusieurs secteurs avec l'aide de la Mission locale, mais elle a déjà de l'expérience dans la vente en magasin. Dès le deuxième chapitre, nous avons donc classé Btissame dans la catégorie « employés ».

La grande majorité de ses relations appartient à la même catégorie socioprofessionnelle : il y a son amie Cathy, longtemps serveuse dans la restauration et aujourd'hui au chômage, Hakim, un ami de la famille qui cherche également du travail après avoir effectué cinq ans en tant que militaire dans l'armée de terre (au regard de son grade inférieur à sous-officier nous le classons, comme l'INSEE, parmi les employés), ainsi que Damien, un voisin devenu ami qui exerce comme agent d'entretien de la voirie. A leur côté, il y a également la mère de Btissame (mère au foyer, elle a travaillé comme gardienne d'enfants) et les trois sœurs de notre enquêté : Oumaïma est assistante maternelle, Fatima est adjointe administrative en mairie, et Nourimane est caissière en supermarché. 3 professions qui les situent aussi dans la catégorie des « employés ».

Dans l'entretien de ses relations personnelles, Btissame fréquente ensuite des « ouvriers » : son conjoint Mounir est vigile dans un hôpital et son ex-amoureux (mais toujours ami) Mike est mécanicien dans un garage automobile. Il y a aussi Laurence, une voisine et amie de sa mère avec qui Btissame a également noué des liens : aujourd'hui au chômage, elle était autrefois ouvrière de production dans l'industrie alimentaire. Enfin, Btissame est amie avec Sarah, une kinésithérapeute qui a traité ses problèmes de dos pendant plusieurs mois et avec qui s'est nouée une relation personnelle au fil des séances. Cette dernière est ainsi classée dans la catégorie « professions intermédiaires ».

A travers son réseau personnel constitué de 11 liens forts, Btissame fréquente donc des personnes principalement similaires à elle au niveau de la profession, ainsi que quelques liens exerçant dans deux catégories socioprofessionnelles différentes de la sienne. Mais même dans ces derniers cas, nous constatons qu'il s'agit malgré tout de milieux sociaux proches du sien, notamment dans le cas des « ouvriers ». Ses relations sont d'ailleurs plutôt issues de contextes assignés comme la famille ou le voisinage : une tendance qui ne favorise pas la

diversité. En fait, seule Sarah, rencontrée dans le contexte particulier des échanges entre patiente et praticienne, semble un peu plus éloignée de son milieu social. Il s'agit d'une originalité que Btissame souligne d'ailleurs au moment d'évoquer les activités et les confidences partagées avec son amie :

« Sarah, pendant les séances de massage, on se racontait tout. C'est comme ça qu'on est devenues amies. Elle m'a amené dans des soirées ou à des concerts à Marseille où je n'aurais jamais été, c'était génial. Moi je l'ai présenté à Mike, à Damien, à tous mes amis. [...] Quand on se voit, c'est pour déjeuner ou boire un coup. Je ne lui raconte plus mes histoires de cœur depuis que je suis avec Mounir parce qu'elle ne comprend pas, alors tant pis on ne discute plus de ces choses. » (Btissame)

A l'inverse, alors même que son réseau est plus petit (9 liens forts) Lola est en relation avec des personnes exerçant des professions plus variées. La jeune femme, titulaire d'un baccalauréat général, fréquente elle aussi la Mission locale. Elle vient de monter sa propre entreprise de création de vêtements : elle a dessinée une première collection qu'elle souhaite vendre avant d'envisager ouvrir une boutique. Etant donné qu'elle est seule à se lancer dans cette entreprise, nous la situons dans la catégorie socioprofessionnelle « artisans ». Deux autres personnes dans son réseau sont dans cette situation : son amie Romane, rencontrée pendant ses études de stylisme et qui s'est également installée à son compte, et sa grande sœur Roxane qui, pour encadrer la location de chambres d'hôtes dans sa ferme, est déclarée comme exploitant-hôtelier (il ne s'agit pas d'une exploitation agricole).

Son père Francis, ingénieur en horlogerie dans une entreprise, est assimilé à la catégorie des « cadres supérieurs ». Nous faisons figurer à ses côtés Sacha, le frère jumeau de Lola. Ce dernier est étudiant en pharmacie mais n'ayant pas terminé sa formation et étant toujours dépendant financièrement de ses parents, nous le classons dans la catégorie de son père. Le grand frère de Lola, Théo, figure dans la classe des « professions intellectuelles et artistiques » en tant que responsable de la programmation d'un théâtre à Paris.

Deux relations sont ensuite regroupées au sein de la catégorie des « professions intermédiaires » : sa mère Hélène, qui est infirmière, et son ami Ulysse qu'elle a rencontré alors qu'il était client dans un restaurant où elle a travaillé pendant plusieurs années. Il est lui aussi infirmier. C'est également dans le cadre de la restauration que Lola s'est liée d'amitié avec Mathilde, serveuse, qui représente la catégorie des « employés » (en fait, pour être

précis, Mathilde est d'abord étudiante en droit avant d'être serveuse, mais ses parents sont aussi employés). Enfin, la jeune femme entretient une relation forte avec Sylvain, un agent de GrDF gazier, dont nous avons déjà narré la rencontre plus tôt dans ce chapitre, et qui vient constituer son lien avec la catégorie des « ouvriers ».

Comme tous les autres réseaux de l'enquête, l'entourage de Lola est avant tout défini par une primauté de relations évoluant dans des milieux sociaux proches du sien. Pour autant, la jeune femme a des relations fortes dans cinq autres catégories de métier différentes de la sienne, même s'il ne s'agit que d'une ou deux personnes par classe. En effet, il suffit parfois d'un seul lien qui, par l'originalité de ses caractéristiques par rapport aux autres, permet l'ouverture à un monde social original, en confrontant à des pratiques et des représentations moins habituelles. Lola perçoit cette hétérogénéité autour d'elle, en considérant également d'autres critères que la profession. Elle semble aussi la reconnaître comme un atout :

*« Avec mes amis... On a tous pour point commun d'aimer picoler ! Mais après chacun est très différent. Ulysse il a la quarantaine, sa femme est enceinte, c'est d'autres soucis que la petite Mathilde qui vient de quitter son mec et qui est en train de s'affirmer, ou Sylvain, le mec est en coloc' à 29 ans et il n'est pas prêt de se ranger. [...] Mathilde c'est vraiment une rencontre surprise. On parle de beaucoup de choses, on a le même regard sur la vie alors qu'on vient de milieux sociaux très différents, avec un cheminement différent. Ses parents sont des immigrés égyptiens, des coptes, chrétiens, donc c'est une histoire que je ne connaissais pas du tout. »
(Lola)*

Les quelques années d'incertitude dans le parcours de Lola (elle a arrêté sa formation de styliste à Nîmes pour rentrer à Montpellier, où elle a travaillé pendant deux ans comme serveuse dans la restauration, avant de monter son entreprise) lui ont permis de nouer des relations avec des personnes aux professions un peu plus éloignées de son milieu social d'origine, participant alors à la composition d'un réseau aux relations relativement plus hétérogènes.

Comme nous le soulignons déjà dans la section évoquant l'homophilie de catégorie socioprofessionnelle, les individus issus des classes populaires qui ont connu un épisode de mobilité sociale dans leur trajectoire témoignent aussi de réseaux regroupant des métiers hétérogènes. En effet leurs relations sont pour une part héritées de leur milieu social d'origine tandis que pour l'autre part, elles ont été rencontrées plus récemment dans leur milieu social

actuel. Ainsi Brahim côtoie-t-il aussi bien Adil, un ami d'enfance de son quartier qui travaille dans une entreprise de nettoyage de véhicule automobile, qu'Ella, responsable des relations internationales dans la fonction publique et porteuse d'un projet de *start-up* avec lui. Mais ces cas de « transfuges » sont plus rares, tant dans notre échantillon que dans l'ensemble de la population française, comme le montre Camille Peugny⁴²⁵.

De manière plus générale, ce sont donc une fois de plus les réseaux des individus aux origines les plus aisées qui, en marge de la tendance à l'homophilie, présentent une diversité plus importante, cette fois au regard des catégories socioprofessionnelles en présence. Ces différents critères d'hétérogénéité permettent ainsi d'éclairer, en partie, les apports de leurs relations personnelles dans le cours de leurs séquences de transition statutaire.

2.2.6 Diversité et ressources dans la jeunesse

Malgré le phénomène massif qui conduit les individus à nouer des relations avec des personnes qui leur ressemblent - qu'il s'agisse d'un effet des contextes de rencontres situés socialement ou de la tendance culturelle à préférer le même que soi - les réseaux personnels témoignent donc d'une diversité manifeste. Les liens familiaux d'abord, soutiennent la fréquentation de personnes d'âge, de sexe et parfois de milieux sociaux différents. Les relations amicales d'un individu ensuite, lui ressemblent sur certains points mais sont différentes entre elles au regard d'autres caractéristiques.

Ainsi pour l'acteur social qui est au centre, les liens qui l'entourent font preuve d'une hétérogénéité certaine. Nos enquêtés y sont sensibles et apprécient cette variété pour les conseils et autres ressources différentes qu'ils peuvent recevoir de ces personnes. Surtout, la multitude de liens qu'ils ont noués fait écho à la pluralité de leur propre expérience d'individu. Au fil des parcours, à travers l'espace social, les positions occupées changent, les rôles évoluent et les acteurs sociaux continuent de se socialiser au contact des institutions et des autres collectifs qu'ils fréquentent. Les relations personnelles qu'ils nouent dans ces contextes incarnent alors littéralement les différents registres sur lesquels ils jouent leur existence sociale. C'est dans les activités, les échanges et les discussions avec leurs proches qu'ils cultivent et transforment les différents aspects d'eux-mêmes. C'est dans les histoires

⁴²⁵ C. Peugny, *Le destin au berceau. Inégalités et reproduction sociale*, op. cit.

particulières qui se construisent avec chaque lien que rayonnent des influences et transitent de nombreux biens, services et informations capables d'incliner le cours des trajectoires.

La diversité des relations personnelles suscite alors la diversité des ressources disponible via le réseau. Alors que les individus issus des classes aisées bénéficient plus souvent de l'intervention bénéfique de leurs relations personnelles dans les séquences de leurs parcours, nous constatons que ce sont également eux qui présentent des réseaux de connaissances relativement plus hétérogènes.

Dans leur jeunesse après le lycée, dans les études supérieures et dans le monde professionnel, ils évoluent dans des contextes plus contrastées socialement qui favorisent la constitution de davantage de liens, constituant plutôt des relations amicales, et provenant de catégories socioprofessionnelles plus diverses. Même si leur réseau reflète avant tout leur milieu social d'origine, il leur suffit de quelques autres liens, hérités d'époques et de contextes variés, pour bénéficier d'une ouverture sur des mondes sociaux plus éloignés du leur, pour y faire vivre des facettes de leur personnalité sensiblement différentes et pour bénéficier de ressources originales.

Ainsi certains, comme Emilie et ses associés, ont des réseaux plus hétérogènes qu'ils peuvent mobiliser intentionnellement dans leur parcours. Avec sa *start-up*, la jeune femme propose une application numérique de services à destination des clients des rues commerçantes, amateurs de *shopping*. Elle nous raconte comment elle et ses partenaires ont recruté les premiers utilisateurs :

« Au moment du lancement de l'appli, on n'avait pas tellement besoin de beaucoup d'utilisateurs, mais il fallait qu'ils aient des profils suffisamment variés pour toucher un maximum de magasins différents. J'ai démarché tous mes contacts : ceux du côté des start-up et puis ceux dans la musique. Mélanie elle a fait pareil grâce aux contacts qu'elle a noués dans son asso à l'IAE de Toulouse. [...] Charlotte, elle est mannequin, donc depuis Paris elle a accès à beaucoup de gens de la mode, en même temps que tous ses potes étudiants. [...] David il est à Londres, il en a parlé à toute la communauté francophone qu'il fréquente là-bas... Chacun a mobilisé son réseau dans sa ville ! » (Emilie)

D'autres au contraire ont des relations personnelles similaires à eux, et entre elles, au regard de nombreuses caractéristiques. Leurs capacités à fournir des ressources que ne possède pas déjà l'individu s'en retrouvent réduites. En dehors des membres de sa famille, Sébastien n'a

que trois amis proches : tous les quatre sont des garçons, âgés de 22 ans, qui se sont rencontrés au collège ou au lycée :

« Julien, ce que j’apprécie chez lui, c’est que comme moi, il est calme. Puis après on a en commun d’aimer les jeux vidéo, des styles variés de musique, et puis cette soif de connaissances. [...] L’autre Julien c’est pareil, il a un caractère calme, il partage notre passion pour la musique et les jeux vidéo. [...] Grégory, c’est un gros geek alors on joue pas mal ensemble, et puis heureusement que je suis là pour le sortir un peu de chez lui de temps en temps. » (Sébastien)

Il existe bien des disparités entre les quatre amis. Si les deux Julien viennent aussi d’un milieu populaire, Grégory a lui grandi dans un milieu plutôt aisé (son père est cadre dans la fonction publique). Alors que notre enquêté Sébastien est au chômage, ses trois amis sont eux étudiants (les deux premiers en cinéma et en chimie, le dernier en commerce international). Contrairement aux autres, le premier Julien a une petite amie et a quitté le domicile familial pour s’installer en cité universitaire. Pourtant, dans les carrières de Sébastien que nous avons examiné, ses relations amicales n’ont pas joué de rôle décisif dans le cours des séquences de transition statutaire.

Il faut dire que ces points de contrastes entre les quatre amis sont atténués par un autre phénomène : Sébastien et ses amis forment un groupe dont les différents membres se fréquentent entre eux, principalement lors de rencontres collectives. En dehors de sa famille, son réseau de lien proches ne lui permet donc pas de sortir d’un même cercle de connaissances, d’explorer une autre facette de sa personnalité, ni d’accéder à d’autres ressources que celles qui circulent dans ce collectif.

A l’opposé, le réseau d’Emilie lui permet de fréquenter au moins deux cercles de liens forts qui ne se connaissent pas entre eux (les amis entrepreneurs et les amis de son groupe de musique) : les images d’elle-même qui lui sont renvoyés, les échanges d’informations, de biens et de services qui y circulent ont alors plus de chances d’être différentes.

Au-delà de l’hétérogénéité des relations présentes autour de soi, ce sont donc aussi les interconnexions entre ces différents liens et la structure que forme alors le réseau personnel qui vont autoriser ou empêcher le transfert de ressources. Après l’examen des caractéristiques des relations personnelles, nous souhaitons donc maintenant appréhender

les différentes structures que forment ces liens autour de l'acteur social, et leurs effets sur sa trajectoire.

3. Les caractéristiques des réseaux personnels

Qu'il s'agisse de considérer les contextes de rencontres, les similitudes par rapport à l'acteur social au centre, ou bien l'hétérogénéité entre les personnes de l'entourage, les caractéristiques des relations personnelles demandent à être appréciées au regard des positions que ces personnes occupent dans l'environnement d'un individu. Pour bien comprendre quelles sont les ressources et les contraintes qui peuvent parvenir aux enquêtés au travers de leurs relations personnelles, il nous faut maintenant considérer les caractéristiques de la structure de chaque réseau.

En effet, l'intérêt de penser le monde social en adoptant le point de vue particulier de la sociologie des réseaux sociaux n'est pas seulement de pouvoir identifier et d'examiner chacune des relations personnelles d'un individu, mais aussi et surtout de penser les liens que ces personnes entretiennent entre elles, leur nombre, leurs positions et les effets que cela produit sur l'acteur social au centre. Comme nous l'avons évoqué au premier chapitre, la structure que forment les interconnexions entre les relations personnelles participe à situer l'individu dans le monde social en même temps qu'elle contribue à déterminer ses possibilités d'évolution

Les liens forts d'un individu peuvent être plus ou moins nombreux. Ils peuvent être tous concentrés dans un cercle unique de fréquentation, ils peuvent être séparés les uns des autres, ou bien ils peuvent constituer des ensembles distincts qui reflètent la diversité du parcours et des cercles sociaux fréquentés par l'individu. Cette structure est aussi évolutive : les différentes relations peuvent être présentées les unes aux autres. Elles forment des groupes, des ensembles de liens plus ou moins interconnectés, séparés par des frontières que l'on va chercher à identifier.

Par exemple, les membres de la famille d'origine constituent généralement un premier collectif d'interconnaissance que l'on retrouve dans tous les réseaux. Plusieurs amis d'un même enquêté entretiennent aussi souvent des liens personnels les uns avec les autres, dans les activités d'une bande de copains. En reconstituant le réseau personnel d'un individu, nous pouvons ainsi repérer plusieurs groupes distincts qu'il fréquente dans sa vie. Bien sûr, ces

fréquentations communes côtoient elles-mêmes une multitude d'autres individus qui n'apparaissent pas dans le réseau personnel que l'on a établi, puisqu'ils ne constituent pas des relations fortes pour l'enquêté que l'on étudie.

Les connexions que font ressortir ces réseaux sont donc avant tout des outils d'analyse pour caractériser l'entourage d'un individu plutôt que pour témoigner de l'existence de collectifs qui se pensent comme tels dans le monde social. Ainsi, contrairement à la famille ou à la bande de copains, certains ensembles de relations que font ressortir nos réseaux ne forment pas des groupes dans le monde social. L'examen de ces interconnexions, de ces « composantes » du réseau plus ou moins denses, révèle toutefois des informations essentielles quant à la situation de l'individu au centre.

D'autres liens peuvent être isolés et ne pas se connaître entre eux. Ils ne sont reliés à personne d'autre dans le réseau, si ce n'est bien sûr à l'enquêté que l'on étudie. Les différents ensembles de relations que l'on distingue dans le réseau et les liens solitaires ont généralement été rencontrés dans des lieux et à des époques différentes de la vie de l'enquêté. Ou bien ils engagent des rôles sociaux particuliers dans sa vie sociale que l'individu souhaite distinguer (les relations professionnelles d'un côté, les amis de l'autre par exemple). Là-encore, le réseau personnel ne nous donne que des informations du point de vue de l'enquêté : une relation « isolée » peut tout à fait être fréquentée au sein d'un collectif mais les autres membres n'apparaissent pas car ils représentent seulement des liens plus faibles pour l'individu que l'on interroge.

Certains de ses liens forts encore, parce qu'ils occupent une place importante dans sa vie, peuvent avoir été présentés les uns aux autres malgré une distance originelle, créant ainsi de nouvelles connexions. Au contraire, des liens qui se fréquentaient à une époque peuvent s'être éloignés, ils ne sont alors plus « reliés » que par l'individu dont on observe les relations mais ils n'ont plus de contacts entre eux. Plusieurs situations font ainsi évoluer et participent à transformer les réseaux personnels pour leur donner leur forme qu'ils ont au moment de l'entretien.

Pour apprécier les formes que modèlent les interconnexions entre les relations personnelles, et leurs effets sur les parcours des individus, nous allons d'abord considérer la taille de ces réseaux (3.1) et les structures particulières qui se dessinent (3.2). Nous aborderons également les positions remarquables qu'occupent certains liens. Les configurations ainsi révélées nous permettront alors de comparer méthodiquement les réseaux de nos enquêtés (3.3), avant de

resituer ces phénomènes au regard des dynamiques qui animent les structures relationnelles à l'entrée dans l'âge adulte (3.4).

3.1 La taille du réseau

Un premier élément à considérer dans la comparaison que nous établissons entre les différents réseaux personnel est leur taille. Il s'agit en fait de mettre d'abord en parallèle le nombre de relations des uns et des autres, avant de proprement aborder les connexions qu'elles entretiennent. Au cours du deuxième chapitre, nous avons vu que selon la définition que l'on adopte pour apprécier une « relation personnelle », ce nombre peut varier énormément. Dans notre enquête, nous avons systématiquement appliqué la même méthode afin de sélectionner les liens forts de l'individu. Au début de ce chapitre, nous avons exposé la taille moyenne de chaque réseau personnel : chaque individu de notre échantillon affiche un peu plus de 13 liens forts. Ce sont ces liens que nous avons jusqu'à présent examiné dans ce chapitre, et ce sont leurs interconnexions qui structurent le réseau. Cependant, il existe en fait des variations dans le nombre de relations dénombré par enquête.

Comme l'on peut maintenant s'y attendre, au regard des indicateurs exposés dans les pages précédentes, les individus originaires des classes supérieures ont plus de relations : nous comptabilisons 15 liens forts en moyenne dans leurs réseaux (entre 8 et 26 liens), contre 11 liens dans les réseaux des individus issus de milieux populaires (entre 2 et 21 liens).

Ce résultat n'est plus tellement une surprise quand l'on considère que ce sont ces jeunes davantage favorisés qui ont fait le plus souvent des études supérieures, avant de s'engager dans le monde professionnel - des contextes différents, où ils ont pu rencontrer plus de personnes -, et maintenant que nous connaissons leur tendance à nouer plus fréquemment de nouvelles relations fortes. Nous verrons plus tard que la taille du réseau est également soutenue par le déploiement, dans ce milieu social, d'une sociabilité plus importante.

Nous pouvons supposer que la taille plus vaste d'un réseau supporte alors un accès potentiel à plus de ressources, détenues par davantage de personnes. Il semble que la taille soit effectivement un atout dans cette perspective. Mais, selon une enquête de Nan de Graaf et Hendrik Flap⁴²⁶, il n'y a pas de corrélation entre la taille d'un réseau personnel et la fréquence

⁴²⁶ N. De Graaf, H. Flap, « With a Little Help from My Friends : Social Resources as an Explanation of Occupational Status and Income in West Germany, The Netherlands, and the United States », op. cit.

avec laquelle des emplois sont trouvés grâce aux relations. Ces auteurs mettent plutôt en avant d'autres caractéristiques que nous avons déjà examinées, comme la diversité des liens et le volume des ressources possédées par chaque membre de l'entourage. Davantage que la taille, ces auteurs nous incitent alors à examiner la façon dont la structure du réseau favorise ou restreint la multiplicité et la pluralité des ressources disponibles.

3.2 La structure du réseau et les liens remarquables

Pour apprécier les structures que forment les relations personnelles autour des individus dont elles constituent l'entourage, nous pouvons mobiliser les graphes. Ces dessins de réseau, tels que nous les avons construits et présentés au deuxième chapitre, permettent de visualiser les connexions qui existent entre les différentes relations fortes d'un même individu.

Rappelons d'ailleurs que si tous les « points » sont présents parce qu'ils constituent chacun un lien fort pour l'enquêté, les « traits » qui relient ces points entre eux n'impliquent pas nécessairement la même intensité dans les relations. Ils signifient simplement que ces individus se connaissent personnellement et se fréquentent, sans appréciation de la force du lien au-delà de ce seuil. Rappelons aussi que le réseau personnel que chaque graphe dessine ne fait pas figurer l'enquêté concerné afin de ne pas surcharger l'illustration alors que, par définition, il est relié à tous les autres points.

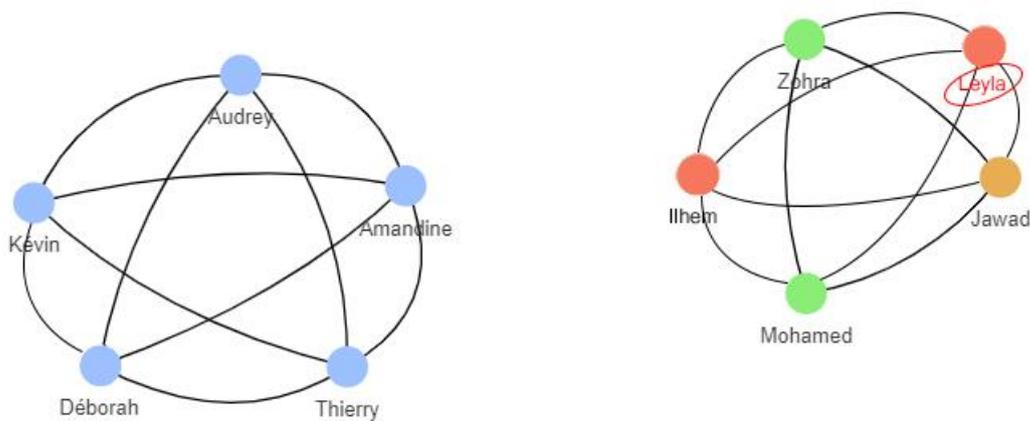
En dessinant les interconnexions entre les liens forts, ces graphes font alors apparaître les structures qui composent les réseaux et les positions remarquables qu'occupent certaines relations dans ce maillage. Comme nous venons de l'indiquer, ces interconnexions peuvent traduire des situations très différentes les unes des autres, il est donc toujours nécessaire d'interpréter les formes qui se dessinent au regard du parcours et de la situation de l'enquêté. Ce n'est qu'à ces conditions que le graphe nous permet d'éclairer les façons dont la structure du réseau supporte (ou pas) l'entretien de la diversité des relations et de leurs ressources.

3.2.1 Contextes sociaux et trous structuraux

Pour comprendre comment l'organisation du réseau permet de soutenir les logiques d'action plurielles d'un individu, commençons par observer un cas plutôt rare dans notre collection. Lorsqu'on regarde le dessin du réseau d'Akim, nous remarquons une séparation entre deux ensembles de relations interconnectées, à la faveur d'un découpage qui traduit précisément

la présence du jeune homme dans deux collectifs distincts. D'un côté il y a sa famille, avec ses parents Mohamed et Zohra, ses deux sœurs Ilhem et Leyla, et son cousin Jawad. De l'autre, il y a des personnes participant à une télévision citoyenne locale, une association au sein de laquelle Akim est bénévole : Déborah, Thierry, Kévin, Amandine et Audrey.

Graphe n°2 : Le réseau personnel d'Akim



Légende

● Parents	● Lien amoureux
● Frères et sœurs	● Amis et autres copains
● Autres liens familiaux	● Relations professionnelles

Le dessin de son réseau nous permet en fait d'identifier les deux contextes principaux au sein desquels Akim déploie actuellement sa vie sociale. Le jeune homme est au chômage et il n'a pas conservé de relations de ses emplois passés ni de ses années d'école. Il vit chez ses parents. Après une période d'isolement, ce n'est que plus récemment qu'il a noué des amitiés avec d'autres bénévoles de l'association qu'il fréquente. L'ensemble de ses liens forts sont ainsi répartis entre sa famille et le collectif de production audiovisuel. Les deux groupes rassemblent, chacun de leur côté, des gens qui se connaissent tous entre eux.

Précisons que lorsque l'interconnexion entre plusieurs personnes est maximale (une situation où tout le monde connaît tout le monde) on parle alors de « clique ». Il s'agit d'une notion de la théorie des graphes utilisée explicitement dans les études classiques d'analyse structurale

dès les années 1950, comme le rappelle Pierre Mercklé⁴²⁷. Dans le cas du réseau d'Akim, les personnes qui constituent ses deux cliques ont conscience de participer chacune à un collectif, à un groupe qui a du sens dans leur existence : la famille d'un côté, les membres de l'association de l'autre. Bien sûr, les cliques qui apparaissent ici ne présentent pas toutes les personnes qui composent ces collectifs : il y a d'autres parents dans la famille d'Akim avec qui il n'entretient pas de liens aussi forts (ses oncles et tantes, d'autres cousins...), et il y a de nombreux adhérents qui vont et viennent dans l'association.

Ce qui nous intéresse ici, c'est le fait que ces deux ensembles de relations privilégiées n'interagissent pas entre eux. Ce découpage particulier du réseau reflète ainsi les deux scènes sociales différentes sur lesquelles Akim évolue. Au près de chaque groupe, il n'occupe pas la même place, il ne tient pas le même rôle, il ne partage pas les mêmes activités ni les mêmes discussions. Nous retrouvons en fait, en visualisant son réseau, les différents contextes de socialisation dans lesquels il est inscrit, et les différentes facettes de sa personnalité qui leur sont associés. D'ailleurs, le jeune homme perçoit bien la distance entre ces deux mondes :

« Mon père il a été ouvrier agricole dans les vignobles toute sa vie, il ne s'imagine pas tout ce qu'on fait dans l'asso. [...] Un jour j'ai ramené une caméra sur trépied. C'est seulement ce jour-là qu'il a compris que j'étais vraiment passionné. J'ai essayé de lui montrer comment ça fonctionnait, toutes les options, tout ça. Maintenant il m'encourage, ma mère aussi, mais ils suivent ça de loin. » (Akim)

Seul son cousin Jawad, également jeune et tout comme lui féru de production audiovisuelle, devrait bientôt rencontrer son groupe d'amis, dans le cadre d'un nouveau projet associatif.

Ronald Burt⁴²⁸ s'est particulièrement intéressé aux séparations qui peuvent exister entre les parties d'un réseau. En se focalisant sur les effets de structure, cet auteur s'est attaché à démontrer comment un acteur social qui se trouve seul en situation de faire le lien entre deux contacts (ou groupes de contacts) qui ne se connaissent pas, peut tirer profit de cette position avantageuse. Dans le prochain chapitre, nous reviendrons plus longuement sur la façon dont un individu peut effectivement exploiter un tel « trou structural » pour obtenir certaines ressources. Ici, il s'agit plutôt d'identifier la façon dont la séparation entre deux parties d'un

⁴²⁷ P. Mercklé, *Sociologie des réseaux sociaux*, op. cit.

⁴²⁸ R. Burt, « Le capital social, les trous structuraux et l'entrepreneur », op. cit.

réseau traduit d'abord un écart entre des expériences sociales distinctes, vécues par l'individu dans deux contextes parallèles, où s'entretiennent des dispositions différentes.

Le découpage du réseau vient mettre en évidence la ligne de démarcation pertinente pour rendre compte des contrastes entre les rôles et les statuts sociaux d'Akim. L'entretien de plusieurs facettes de la personnalité, l'actualisation des répertoires de pratiques différents, sont ainsi non seulement soutenus par des relations personnelles distinctes, mais aussi et surtout par cette configuration particulière du réseau. Les membres d'un groupe ne connaissant pas ceux de l'autre, Akim peut s'exprimer librement sur chaque scène sociale sans risquer de paraître non-cohérent dans ses habitudes.

Pour autant, l'interprétation des graphes de réseaux est rarement si simple, tant les différents contextes et les époques de la vie se retrouvent imbriqués.

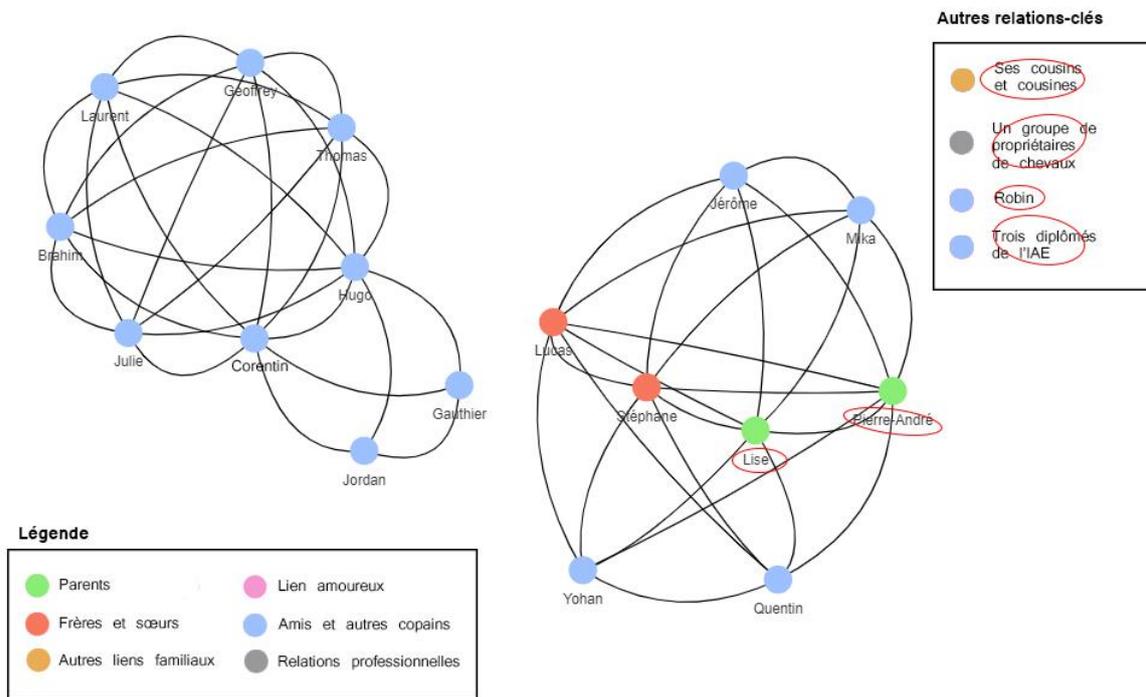
3.2.2 Empreintes du parcours et composantes

Généralement, les différentes composantes qui apparaissent sur un graphe ne reflètent pas, ou alors qu'imparfaitement, la présence de l'enquêté dans des contextes distincts de son existence. Ils mêlent au contraire des liens forts provenant de plusieurs dimensions de sa vie sociale. Ces ensembles ne sont pas non plus toujours constitués en cliques : certains individus n'en fréquentent pas d'autres, bien qu'ils soient « reliés » par une connaissance commune : le degré d'interconnexion est plus faible.

Ils rassemblent aussi des individus qui n'ont pas conscience de former un collectif : la composante telle qu'elle apparaît sur le graphe est une construction analytique qui ne considère que les relations fortes de l'enquêté et qui ne traduit pas l'inscription de ces personnes dans un groupe. Pour autant, ces ensembles de liens et les lignes de séparation qui les démarquent nous éclairent quant aux opportunités d'ouverture sur le monde social que supporte le réseau.

Dans le cas de Grégory, le dessin de son réseau fait ainsi apparaître deux ensembles de relations. Ces composantes ne recoupent pas les différents collectifs qu'il fréquente et mêlent des liens noués tant dans la famille, que dans les études ou au travail. Mais les structures ainsi formées nous permettent néanmoins d'appréhender des éléments décisifs dans son parcours et dans les positions sociales qu'il occupe :

Graphe n°3 Le réseau personnel de Grégory



Depuis quatre ans, Grégory a quitté sa ville natale de Nancy pour s’installer à Montpellier, au moment de débiter un master à l’IAE. Le graphe de son réseau de liens forts reflète en fait la fracture que constitue dans sa vie cet épisode de mobilité géographique.

D’un côté figurent les relations qu’il a noué en Lorraine : sa famille (ses parents Lise et Pierre-André, ses frères Stéphane et Lucas), mais aussi ses amis d’enfance Mika et Jérôme (qui sont en fait les enfants d’amis des parents) ainsi que ses camarades pendant ses premières années d’études, Yohan et Quentin (qui entretiennent également des liens faibles avec la famille de Grégory : ils sont généralement invités à partager les repas de retrouvailles quand notre enquêté retourne dans sa région d’origine). La composante qu’ils forment ensemble conjugue ainsi plusieurs collectifs et contextes distincts dans la vie de Grégory (la famille, les amis d’enfance et d’études). Il ne s’agit pas non plus d’une clique : Mika et Jérôme ne connaissent pas Yohan et Quentin, seuls les membres de la famille côtoient tout le monde.

De la même façon, la seconde composante connexe représente les liens noués à Montpellier. Cet ensemble connecte en fait deux cliques, deux cercles de fréquentations différents. Brahim, Laurent, Julie, Geoffrey et Thomas sont des étudiants ou des diplômés de l’IAE aujourd’hui chefs d’entreprise qui se réunissent, avec notre enquêté, pour faire vivre une association

d'anciens étudiants dans l'établissement. Jordan, Gauthier, Hugo et Corentin sont eux des amis que Grégory a rencontrés dans d'autres occasions et qui se retrouvent pour le plaisir d'être ensemble. Hugo et Corentin s'avèrent connectés aux relations de l'IAE car ils participent eux aussi régulièrement aux rencontres organisées par l'association, le premier en tant qu'entrepreneur, le second comme ancien de l'école.

Une fois encore, le graphe est alors un outil qui nous permet, en connaissant le parcours et la situation de l'enquêté, de mieux identifier et de mieux distinguer les scènes sociales sur lesquels il progresse. Dans cette optique, les connexions qui se dessinent entre des relations évoluant dans différents contextes nous apparaissent toutes aussi intéressantes que les lignes de séparation entre les parties du réseau.

Ici, le fait que les différents amis de Grégory se fréquentent entre eux contribue à ancrer notre enquête dans un certain positionnement par rapport à toutes ces personnes. A partir du moment où les uns et les autres se côtoient, la variété des répertoires de pratiques qu'il pourrait mobiliser à leur contact s'en retrouve réduite. En effet, les habitudes d'un individu peuvent être plurielles dès lors qu'il trouve des situations distinctes et adaptées au cours desquelles les exprimer. Les interconnexions entre plusieurs relations, si elles se multiplient, concourent plutôt à façonner une scène sociale unique, sur laquelle l'individu ne déploie alors qu'une même facette de son identité.

Bien sûr, les aspects de la personnalité mis en avant avec une même relation peuvent changer selon la situation, par exemple si la personne est fréquentée seule à seule ou si tous les autres liens qui lui sont connectés sont présents ce jour-là. Nous pouvons aisément imaginer qu'en Lorraine, Grégory ne mobilise pas les mêmes habitudes quand il se retrouve juste avec Yohan et Quentin pour évoquer leurs péripéties passées (et éventuellement en vivre de nouvelles) que lorsque ses parents sont également présents autour de la table.

Pour autant, le fait qu'à Montpellier, ses deux groupes de connaissances soient reliés n'est pas sans conséquence sur le contenu de ses échanges avec eux. Cela limite en effet sensiblement ce que Grégory peut dire ou faire avec les uns et les autres, l'obligeant à se présenter et à évoluer de manière relativement cohérente auprès de tous. Les possibilités d'entretenir des habitudes contrastées se réduisent sensiblement.

De fortes interconnexions peuvent ainsi confiner à la composition d'un seul et même rôle dans les échanges avec l'entourage, tandis que des composantes de relations multiples autorisent à basculer entre des registres de dispositions parfois éloignés. Pour Grégory, les contacts qui

existent entre ses différents amis ne sont pas vécus comme sources de tensions ou de gêne entre deux facettes, précisément car c'est avant tout le même aspect de son identité qui y est exposé. Ce qui unit ses deux groupes d'amis, c'est bien l'entrepreneuriat :

« Le noyau dur de mes relations à Montpellier c'est dans cet esprit-là, c'est dans la création d'entreprise et tout ça. Du côté de l'Alumni [l'association de diplômés] c'est évident. Mais aussi mes potes Hugo et Jordan, à fond. Gauthier aussi un petit peu, forcément. Lui, il travaille à l'hôpital mais quand on discute start-up ça lui plait, il balance ses petites idées de projet. Parce qu'on lui en parle, il s'intéresse, il est déjà venu à deux, trois de nos événements. A différents degrés, on mouille tous là-dedans. » (Grégory)

L'organisation d'événements entre diplômés revêt aussi toujours un certain côté festif. Ainsi cette dimension amicale des rapports entretenus avec les membres de l'association rapproche encore un peu plus les moments que Grégory passe avec eux de ceux qu'il partage généralement avec sa bande d'amis. Les connexions qui se font entre les cercles de connaissances du jeune homme sont alors peu problématiques pour lui. Le rôle de jeune entrepreneur et de membre du groupe d'amis ne sont pas trop éloignés et ne rentrent pas en contradiction.

Mais lorsqu'un individu fréquente des relations plus hétérogènes, rencontrées en des lieux et à des époques différentes au fil de sa trajectoire, lorsque qu'il exprime à leur contact des facettes plus contrastées de sa personnalité, alors nous retrouvons la nécessité pour lui d'entretenir une distance entre les parties de son réseau. Une certaine opacité entre les relations plurielles d'un individu lui évite de faire se chevaucher deux répertoires de dispositions qui lui semblent incompatibles dans sa vie sociale.

Par exemple, Christophe ressent une certaine gêne à l'idée de bientôt faire se rencontrer Anaïs, sa nouvelle compagne depuis quelques mois, et Rebecca, une amie dont il a été très proche à une époque mais qu'il ne rencontre plus qu'épisodiquement, maintenant qu'elle réside à Lyon :

« Rebecca... Je redoute un peu. Parce qu'elle est complètement barrée. J'ai ce côté un peu barré moi aussi... surtout quand je suis avec elle. En tout cas à l'époque, on a beaucoup fait la fête. [...] Aujourd'hui je suis content de la revoir, mais Rebecca pour moi c'est désormais une dose trop forte. Je la supporte trois, quatre jours, après je suis fatigué de sa folie. Anaïs du coup,

d'un point de vue extérieur, en tant que ma petite copine, je pense qu'elle va avoir beaucoup de surprise en découvrant Rebecca. » (Christophe)

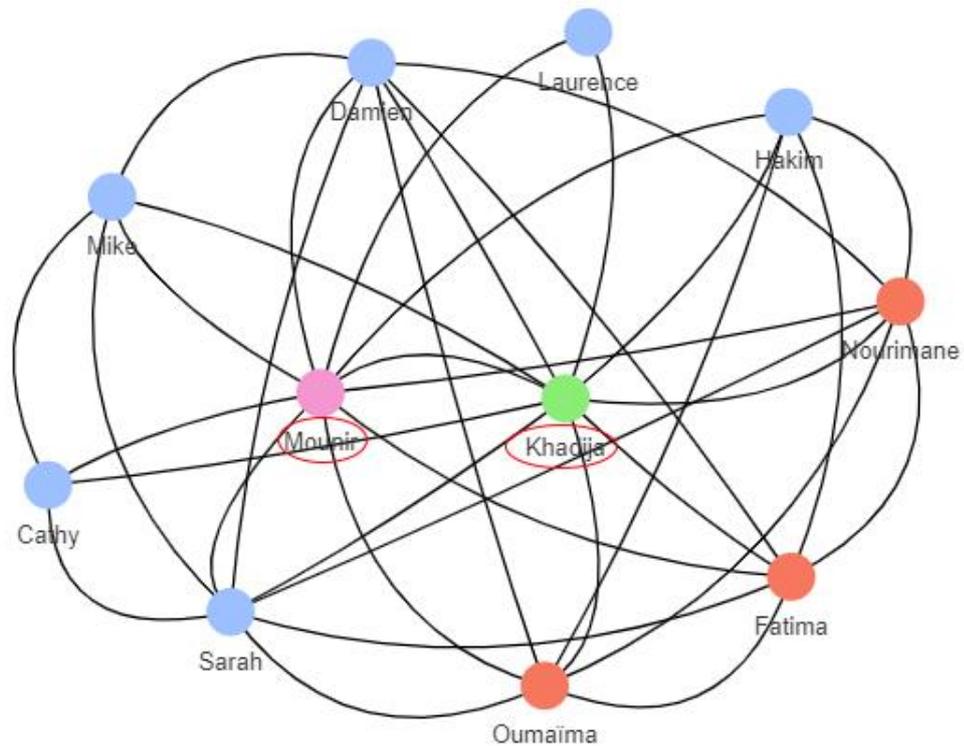
Souvent, la participation de l'individu dans des collectifs différents, dans des moments différents (au travail, dans la famille, dans le club de sport ou l'association culturelle...) suffit pour maintenir à distance des relations personnelles plurielles. Comme nous le verrons dans le chapitre suivant, les enquêtés développent aussi, à différents degrés, des pratiques de sociabilité visant spécifiquement à entretenir la segmentation de leur réseau en plusieurs parties.

3.2.3 Interconnexions et effets de clique

Une certaine hétérogénéité dans les relations est souvent accompagnée d'une opacité dans le réseau pour soutenir ces différences. A l'inverse, des relations homogènes peuvent témoigner de la concentration des liens dans un ensemble unique plus ou moins interconnecté, imbriquant plusieurs cercles de connaissances. Un réseau dont toutes les relations évoluent dans le même milieu social a déjà tendance à isoler l'individu dans ce milieu, mais cet effet d'enfermement se trouve ainsi redoublé quand, en plus, les différentes relations se fréquentent entre elles. C'est particulièrement le cas lors de l'inscription de l'individu dans une clique, s'il n'entretient pas d'autres relations fortes en dehors de cet ensemble.

Dans le cas de Btissame, la plupart de ses relations personnelles se côtoient les unes avec les autres : la majorité de ses amis et les membres de sa famille se fréquentent entre eux. Certains sont d'ailleurs à l'origine des amis de sa mère ou de ses sœurs avant d'avoir été présentés à Btissame, et inversement. Ainsi sa mère Khadija, ses sœurs Nourimane, Oumaïma et Fatima forment une clique avec son conjoint Mounir et ses amis Damien et Sarah. Toutes ses autres relations entretiennent aussi à chaque fois plusieurs liens avec ces personnes.

Graphe n°4 : Le réseau personnel de Btissame



Légende

● Parents	● Lien amoureux
● Frères et sœurs	● Amis et autres copains
● Autres liens familiaux	● Relations professionnelles

Il est fréquent que des enquêtés témoignent de connexions entre les membres de leurs famille et quelques-unes de leurs relations amicales, mais ceux-ci entretiennent généralement plusieurs autres liens à côté, plus distants. Ici, les différents cercles de connaissances dans lesquels notre enquêtée fréquente ses relations fortes se retrouvent imbriqués dans une structure connexe relativement dense.

Alors que nous avons déjà pu observer, plus tôt dans ce chapitre, l’homogénéité sociale qui caractérise les relations de Btissame, l’organisation de son réseau telle qu’elle nous apparait semble là encore contribuer à ancrer la jeune femme dans son milieu d’origine. L’inscription de la jeune femme dans ce groupe est puissante, elle s’y sent aimée et soutenue, elle a une place qui lui est reconnue dans le groupe par chacun de ses proches. Mais les opportunités de

naviguer en dehors de ce collectif et d'avoir accès à d'autres mondes sociaux sont en revanche limitées par cette configuration.

Ce phénomène affaibli la variété des ressources disponibles (ce sont plus souvent les mêmes informations qui circulent) mais aussi la pluralité des scènes sociales sur lesquels s'exprimer (les possibilités de non-cohérence sont réduites). Pour Btissame, il faut alors savoir jouer entre les occasions de rencontre en groupe et les entrevues à deux pour faire varier quelque peu son positionnement, dans des échanges préférés avec les personnes les moins connectées du réseau :

« Laurence, je la vois seule, c'est la copine à qui je peux me confier. Elle ne connaît que ma mère et mon chéri, et je sais qu'elle n'ira rien leur répéter. [...] Elle aussi, elle me raconte ses histoires. C'est ça qui me plaît avec elle, il n'y a pas d'arrière-pensées. Il y a eu des problèmes dans ma famille, on m'a reproché d'être avec Mounir, ou je ne sais pas quoi encore. [...] Ça m'angoisse parfois et c'est bien pour moi d'avoir quelqu'un d'un peu éloigné avec qui en discuter. » (Btissame)

Pour autant cela ne signifie pas que l'entourage de Btissame interdit toute opportunité d'ouverture sur le monde social. Ses relations sont différentes les unes des autres et conservent des spécificités que la jeune femme retrouve dans les échanges qu'elle entretient avec chacun d'entre eux. Nous voyons aussi que celle-ci parvient à se dégager des espaces au sein desquels elle peut s'exprimer autrement. Surtout, il s'agit seulement de son réseau de liens forts. Des relations plus faibles peuvent également contribuer à donner accès à d'autres mondes sociaux. La Mission locale constitue par exemple pour elle un lieu d'échange où elle peut rencontrer d'autres jeunes provenant de milieux différents, dans un véritable apprentissage de la diversité :

« Laurence elle est libre d'esprit. Mounir aussi. C'est un musulman qui est très ouvert, on discute de tout. Moi je lui ai dit "Pour que ça marche entre nous, il ne faut pas se bloquer, sur aucun sujet". Moi avant j'étais comme ça, je ne parlais pas. C'est après que j'ai évolué, avec l'âge, en venant ici [à la Mission locale] en rencontrant tous ces gens. » (Btissame)

Un réseau personnel constitué autour d'un seul groupe fortement interconnecté, s'il permet de bénéficier d'un certain confort relationnel, témoigne donc en même temps d'une plus

grande dépendance de l'individu par rapport à cet entourage. Les possibilités d'accéder à d'autres univers sociaux par l'intermédiaire de ces relations personnelles et d'exprimer d'autres facettes de sa personnalité s'en retrouvent étroitement réduites.

Dans l'optique d'un réseau efficace pour bénéficier de ressources variées et pour supporter la pluralité de l'identité de l'individu, nous constatons donc à travers ces exemples les avantages qu'il y a à évoluer auprès de relations dissociées selon les registres de vie. Ce découpage entre les liens suit généralement les évolutions de l'acteur social dans les positions biographiques qu'il occupe au fil de son parcours, les nouvelles relations n'étant pas forcément présentées aux anciennes.

Mais les liens forts d'un individu sont, par notre définition, les personnes qu'il considère comme les plus importantes dans sa vie et celles qu'il fréquente dans plusieurs contextes de son existence. Ces relations fortes, notamment familiales, l'accompagnent ainsi souvent à travers différentes époques de sa vie. Elles ont vu sa progression entre différentes positions sociales, elles le connaissent sous plusieurs aspects et le retrouvent dans plusieurs contextes. Dans le temps, les occasions de rencontrer et d'entretenir des liens personnels avec les autres liens forts de la personne sont alors multipliées.

Quand ces personnes ne se connaissent pas déjà pour fréquenter les mêmes cercles sociaux, l'individu peut aussi souhaiter les faire se rencontrer. On présente son conjoint aux parents, on intègre un ami extérieur ou un cousin à une bande de copains... Ainsi nous avons vu que Christophe, même s'il redoute la situation, n'évitera pas que sa petite amie Anaïs se retrouve avec sa copine Rebecca. Il est aussi important pour lui qu'elle connaisse ses autres relations... et à travers elles, ses autres facettes.

Plusieurs liens forts d'un individu peuvent ainsi être introduits les uns aux autres par son intermédiaire puis entretenir par la suite des liens personnels, en sa présence ou non. La société fournit toute une série d'occasion pour réunir périodiquement les relations fortes d'une même personne : anniversaires, mariage, fêtes religieuses... En marge de ces occasions, des soirées entre amis ou encore des séjours en vacances sont aussi des moments au cours desquels plusieurs personnes de l'entourage peuvent à leur tour nouer des liens.

Selon Claude Fischer⁴²⁹, les liens forts d'un individu sont ainsi plus souvent interconnectés que les autres. C'est pourquoi de nombreux réseaux dans notre échantillon ne laissent apparaître

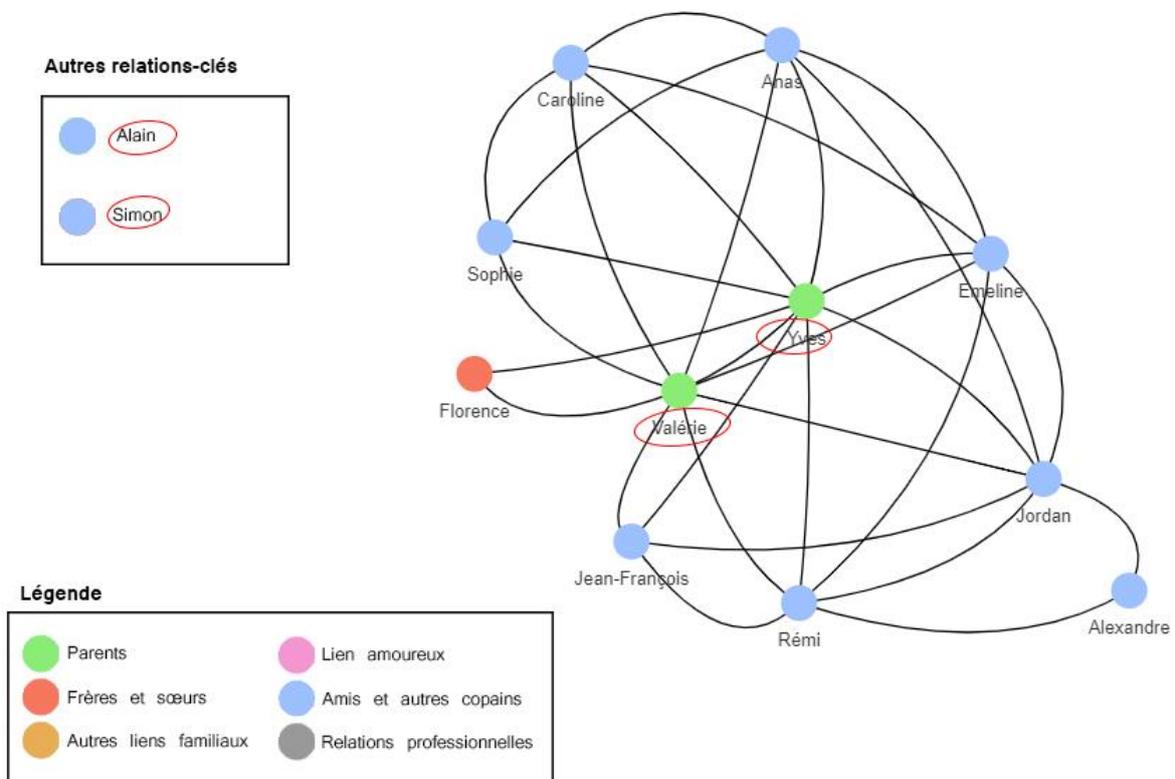
⁴²⁹ C. Fischer, *To dwell among friends*, op. cit.

ni trous structuraux ni liens isolés, mais composent un unique ensemble connexe de relations. Sans pour autant être constitués en cliques, ces ensembles demandent alors à être examinés pour considérer leurs degrés d'ouverture sur des mondes sociaux hétérogènes.

3.2.4 Ensembles de relations et absences de connexions

Dans près de la moitié des réseaux étudiés, les graphes ne laissent apparaître aucune relation « isolée » ou composantes séparées de relations. Comme dans le cas de Btissame, le réseau est illustré par un unique maillage de relations fortes, au sein duquel chaque « point » est au moins relié une fois à un autre. Pour autant, nous sommes loin de retrouver à chaque fois la situation proche de la clique que nous avons observée dans le réseau de la jeune femme, et ces configurations peuvent encore permettre l'existence de scènes sociales relativement hermétiques les unes aux autres pour que l'individu puisse s'y exprimer indépendamment. Voici par exemple le dessin du réseau de Thierry :

Graphe n°5 : Le réseau personnel de Thierry



Dans ce dessin, on peut toujours se déplacer le long d'un « chemin » entre les relations qui n'exclut aucune des personnes qui composent le réseau. Pour autant, ces types de graphes

sont loin de tous dépendre des réseaux fermés. La présence de quelques interconnexions entre des personnes ne conduit pas forcément à une situation de clique, où tout le monde connaîtrait tout le monde.

Si des relations (ou groupes de relations) identifiées pour l'hétérogénéité de leurs apports demeurent déconnectées, alors la diversité est toujours entretenue, l'expression de soi sur différentes scènes sociales reste soutenable et la pluralité de la personnalité de l'individu n'est pas forcément neutralisée. Dans le cas de Thierry, nous avons déjà pu évoquer plus tôt dans ce chapitre le fait que le jeune homme fréquente deux bandes d'amis distinctes : Jordan, Rémi et Alexandre rencontrés sur les bancs de l'université d'un côté, et Sophie, Caroline et Anas, avec qui il participe à l'activité d'une radio associative de l'autre.

Effectivement, les deux groupes ne se côtoient pas. Sur le graphe, ils apparaissent simplement reliés par l'intermédiaire des parents de Thierry, Yves et Valérie, que certains dans chaque groupe fréquentent (notamment depuis que notre enquêté est retourné habiter chez eux). Alors que le graphe fait apparaître une unique composante, les connexions sont en fait limitées à certaines relations intermédiaires (ici, ses parents). Le réseau de Thierry se révèle donc agencé pour lui permettre d'entretenir séparément ses relations avec des groupes pluriels - et les logiques d'action qui leurs sont associées.

Le graphe, les informations que l'on possède sur l'enquêté, son parcours et ses relations sont ainsi utilisés conjointement pour déterminer si la structure du réseau vient supporter l'hétérogénéité des relations, la variété de leurs ressources et la pluralité des échanges que l'individu entretient avec chacun d'eux, ou au contraire si sa configuration vient restreindre cette diversité par des fortes interconnexions.

A défaut de trous structuraux proprement établis, des connexions limitées entre certaines relations, tandis que d'autres restent éloignées, suffisent à l'entretien de répertoires de dispositions sensiblement différents. Même si une seule composante est formée, il faut s'intéresser au nombre d'interconnexions et à la position de chacun. Avant de comparer nos réseaux à l'aune de toutes ces connaissances, ce dernier point nous invite à relever la situation de quelques relations remarquables de par leur positionnement.

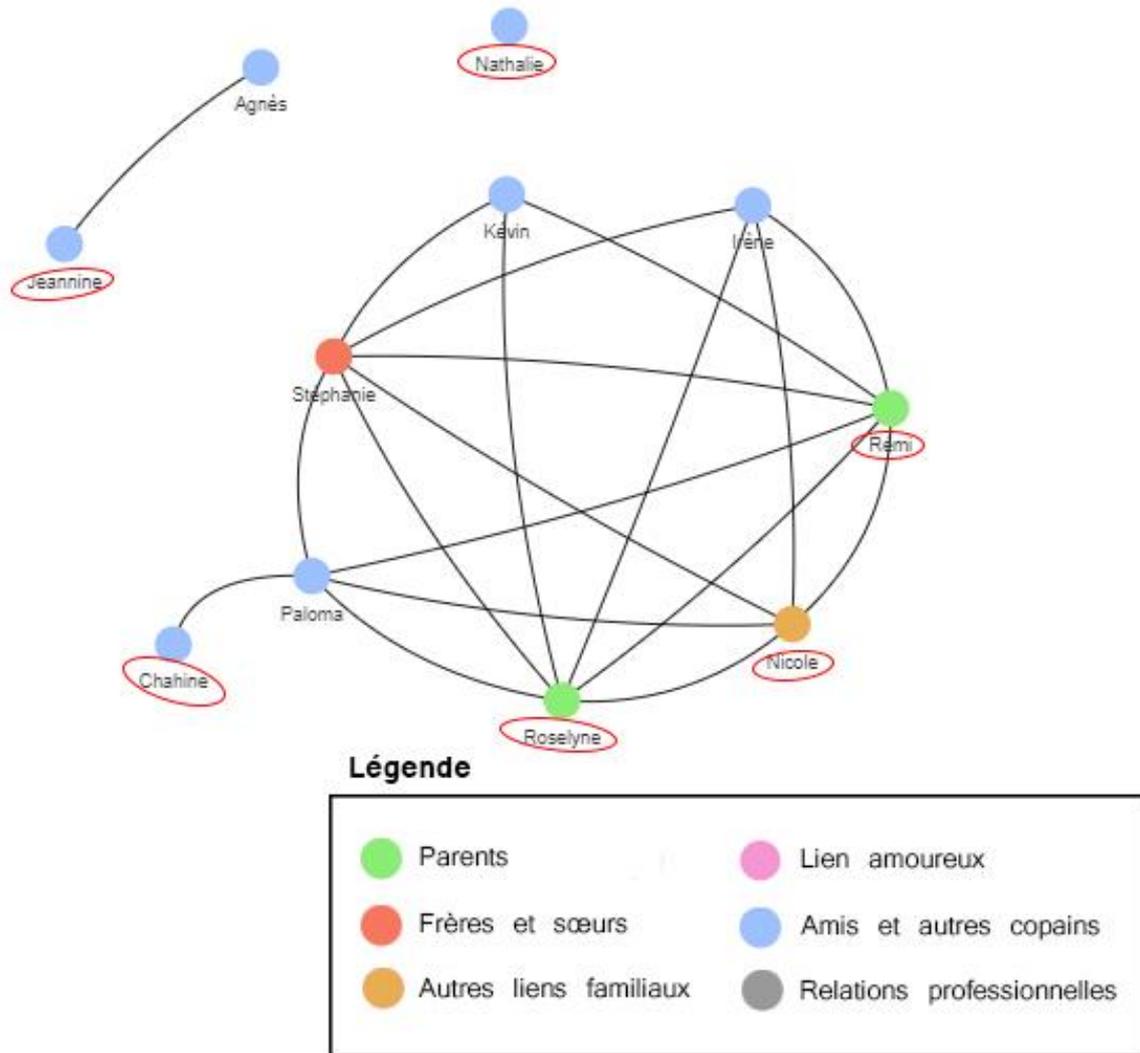
3.2.5 Des relations aux positions remarquables

Les formes que prennent les réseaux sur les graphes dévoilent aussi les places particulières qu'occupent parfois certaines personnes de l'entourage. Ainsi, en marge du (ou des) ensemble(s) plus ou moins interconnecté(s) qui compose(nt) leur réseau, près de la moitié des enquêtés entretiennent aussi des relations isolées, c'est-à-dire des « points » qui ne sont reliés à aucun autre de leurs liens forts, comme autant de segmentation avec les autres parties du réseau.

Cette absence de connexion nous intéresse aussi car c'est précisément avec ce type de relation à l'écart des autres que l'enquêté peut parfois entretenir des échanges plus originaux, en considérant ce qu'il partage le reste du temps avec ses autres liens. L'hétérogénéité peut résider dans les caractéristiques sociodémographiques de cette personne, dans le contexte de rencontre ou d'entretien du lien, ou encore dans les activités et dans les discussions privilégiées.

Même dans un réseau homogène et fortement interconnecté, il suffit en effet d'un seul lien pour pouvoir entretenir une ouverture vers un univers social sensiblement différent du sien, ou permettre l'actualisation d'une facette de soi qui autrement ne peut s'exprimer. Par exemple Clarisse est proche de Nathalie, une amie qu'elle a rencontrée à l'université pendant ses études de biologie. C'est elle qui a notamment encouragée notre enquêtée à rejoindre une école de commerce. Nathalie est originaire d'un milieu aisé, c'est la seule personne dans ce cas dans l'entourage de Clarisse, et elle n'est connectée à aucune autre de ses relations.

Graphe n°6 : Le réseau personnel de Clarisse



Plus communément, ces liens isolés peuvent se faire l'écho d'une époque dans la vie de l'enquêté aujourd'hui révolue, et ne pas avoir été présentés aux relations plus actuelles (comme un ami d'enfance par exemple). Ils peuvent être fréquentés dans un contexte à part qui ne nécessite pas d'être relié aux autres relations (comme une relation professionnelle importante). En plus du ou des groupes de relations plus ou moins interconnectés qui apparaissent dans la plupart des graphes, ces liens isolés viennent ainsi rappeler la multiplicité des cercles sociaux dans lesquels évolue (ou a évolué) l'individu.

A l'inverse, il arrive qu'une relation particulière entretienne elle aussi des rapports personnels avec une quantité importante des autres membres du réseau. En partageant de nombreuses relations communes avec l'enquêté, cette personne apparaît alors comme centrale dans son

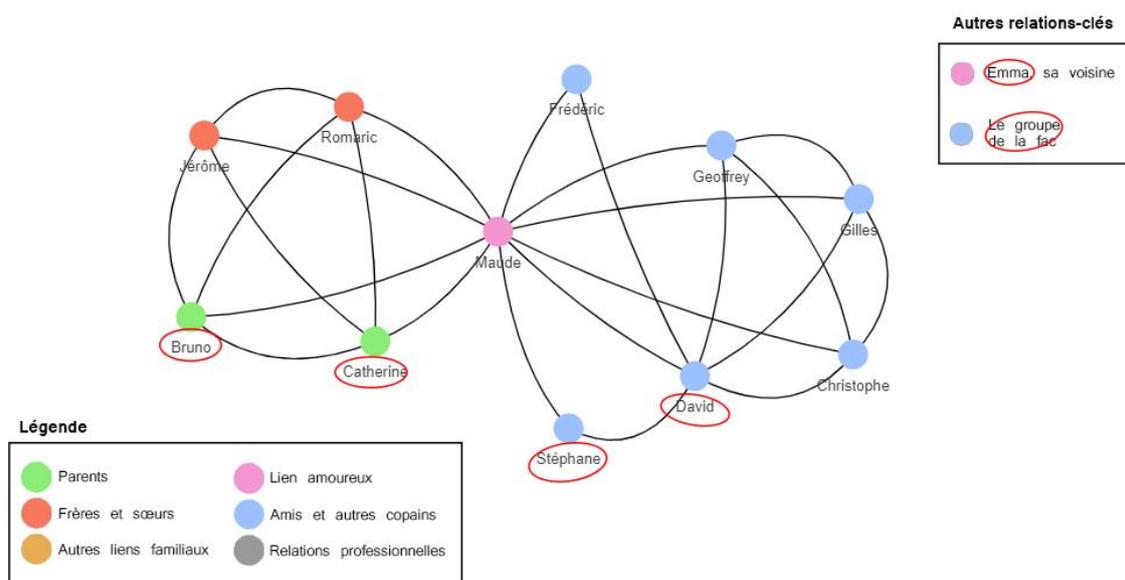
réseau. Lorsque les connexions établies le sont auprès de relations évoluant dans les différents contextes de son existence, alors la personne apparaît même centrale dans sa vie.

La centralité de degré d'une relation (qui consiste simplement à mesurer le nombre de ses connexions) est ainsi un indice classique en théorie des graphes, que l'on retrouve également de manière habituelle dans la sociologie des réseaux sociaux, comme le présente Alain Degenne et Michel Forsé⁴³⁰. Dans nos données, quelques graphes font ainsi apparaître des liens particulièrement centraux dans les réseaux qu'ils illustrent.

Bien souvent, il s'agit du réseau d'un enquêté en couple, et le lien affichant le plus de connexions avec les autres est alors le conjoint. Du fait de son rôle et de son statut particulier dans la vie de l'individu, le conjoint est souvent amené à connaître les autres liens forts et à entretenir des relations avec eux, dans plusieurs occasions de sociabilité. Dans le réseau d'Anton par exemple, sa compagne Maude fréquente aussi bien la famille de notre enquêté (ses parents Catherine et Bruno et ses frères Jérôme et Romaric) que ses collègues entrepreneurs dans l'incubateur (Gilles, Geoffrey et Christophe) ou même ses autres relations amicales nouées à l'université (David, Stéphane et Frédéric). Ils sont en couple depuis neuf ans. Après plusieurs années de vie commune, Maude apparaît ainsi aujourd'hui connectée à tous les membres du réseau de liens forts d'Anton.

⁴³⁰ A. Degenne, M. Forsé, *Les réseaux sociaux*, op. cit.

Graphe n°7 : Le réseau personnel d'Anton



Soulignons que quelques graphes font aussi apparaître une relation particulièrement centrale (au regard des autres liens) alors même qu'il ne s'agit pas du conjoint. Ainsi dans le réseau d'Audrey, c'est son associé Anthony qui est l'ami le plus connecté aux autres. Il faut dire que la jeune femme fréquente son partenaire aussi bien au travail que dans les loisirs, et qu'à son retour à Montpellier c'est lui qui l'a introduit à ses connaissances dans le monde des *start-up* (de nombreux liens faibles qui n'apparaissent pas dans le graphe de son réseau). Non sans malice, Audrey déclare d'ailleurs :

« Avec Antho, c'est comme si on était mariés ! On a signé, le projet est lancé, on s'est engagé tous les deux. Maintenant il faut vivre ensemble ! » (Audrey)

Toutes les relations d'un individu n'ont donc pas la même place dans les réseaux et nous pouvons alors penser qu'elles n'offrent pas les mêmes supports dans les épisodes de transitions entre les positions sociales, tant dans le nombre d'ingrédients décisifs fournis que dans leurs qualités.

Ce rapide tour d'horizon des structures que forment les réseaux de relations personnels nous offre donc de précieux renseignements sur les façons dont les interconnexions entre les liens peuvent influencer les modes de socialisation des individus. Que les graphes révèlent la constitution de cliques ou bien de groupes permettant le maintien d'une certaine opacité

entre les relations, qu'ils dévoilent la présence de trous structuraux, de liens isolés ou de relations plus centrales, ils nous montrent que l'organisation du réseau a des effets sur les possibilités de l'individu de s'exprimer sur des scènes sociales différentes, et sur ses opportunités de déplacement dans le monde social.

Pour permettre une ouverture vers des univers sociaux différents, le réseau doit non seulement regrouper des individus aux caractéristiques variées, mais il doit aussi être constitué de manière à ce que toutes ces relations ne se connaissent pas entre elles. A défaut de trous structuraux nets entre les différentes parties du réseau, l'ensemble de relations doit au moins assurer une distance entre les liens qui permettent des expressions de soi plurielles. A l'inverse, la présentation et l'inscription d'un individu dans une unique composante au sein de laquelle sont fortement imbriqués ses cercles de relations, réduit ses possibilités d'entretien de logiques d'action différentes. Quand, en plus, ses relations sont socialement homogènes, son réseau circonscrit alors son existence dans un unique monde social.

L'examen des graphes nous permet ainsi d'appréhender les configurations qui facilitent ou entravent la présence de l'individu sur une pluralité de scènes sociales et dans des milieux variés. Nous souhaitons maintenant mettre en parallèle les réseaux de nos enquêtés, en considérant ces différents effets de structure identifiés. Pour cela, nous avons besoin d'un outil qui nous permette de comparer méthodiquement le degré d'interconnexion entre les relations.

3.3 Mesurer l'ouverture des réseaux

L'examen visuel des graphes, combiné aux données que nous avons sur les enquêtés et leurs relations, nous a permis de dégager des profils généraux à partir de cas particuliers : un réseau organisé en clique (ou présentant une forme s'en rapprochant) assure à l'individu un ancrage fort dans un groupe mais lui offre peu d'occasions de s'en éloigner. Cette limite restreint ses possibilités de faire vivre une facette de lui-même dissonante avec le répertoire du collectif ou d'obtenir des ressources originales que ne possèdent pas les autres membres du groupe. Au contraire un réseau permettant la fréquentation de cercles différents et de liens isolés dessine les traits d'un individu plus adaptatif, moins inséré dans un collectif mais alors aussi moins dépendant d'un unique groupe de relations.

Cependant, la mise en lumière de ces effets de structure repose sur l'interprétation particulière de la dynamique de chaque réseau, en conjuguant l'observation du graphe au regard des informations que nous possédons sur l'enquêté, son parcours et ses relations. Il s'agit donc d'un travail de mise en perspective permettant de refléter la complexité du système de relations particulier d'un individu singulier. Or, maintenant que nous avons saisi les effets de structure par lequel les interconnexions entre les relations affectent les modes de socialisation, nous souhaitons pouvoir comparer les réseaux de nos enquêtés de manière plus systématique, en portant notre regard sur ces interconnexions.

Pour cela, il existe un indice de mesure que l'on retrouve fréquemment dans l'analyse de réseaux sociaux, qui consiste à considérer un simple paramètre structurel: la densité. Il s'agit de rapporter le nombre de connexions effectivement observées entre les membres d'un réseau au nombre maximum de relations qui seraient potentiellement possibles dans ce même ensemble. Ainsi lorsque la densité d'un réseau est forte (quand l'indice se rapproche de 1) c'est que la structure tend vers la situation dans laquelle tout le monde connaît tout le monde. A l'inverse lorsque la densité du réseau est faible (quand l'indice se rapproche de 0) c'est que les relations ne se fréquentent pas les unes les autres et sont plutôt « isolées ».

Dans notre population d'enquête, la densité moyenne sur l'ensemble des réseaux est de 0,46. Cela signifie que près de la moitié des connexions possibles entre les différents liens est effective. Il s'agit d'un résultat que l'on retrouve dans d'autres études de réseaux personnels comme celle-ci, se concentrant sur des liens forts.

Dans l'enquête de Claude Fischer⁴³¹ menée aux Etats-Unis, la densité moyenne est ainsi de 0,44. Plus proche de nous, l'ouvrage de Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti⁴³² évoque, pour une des deux enquêtes (celle de Toulouse), une densité moyenne également de 0,46. L'autre enquête (celle de Caen) présente une densité moyenne de 0,28 mais la méthode considère beaucoup plus de liens : les contextes de la vie étudiés sont plus nombreux, le nombre de relations pour chaque individu est plus conséquent, et la densité entre eux est alors plus faible.

Comme nous pouvons nous y attendre maintenant que nous avons observé les différentes structures que présentent les graphes, cette densité moyenne cache en fait des variations entre les individus. C'est une fois de plus sur l'origine sociale des enquêtés que reposent les

⁴³¹ C. Fischer, *To dwell among friends*, op. cit.

⁴³² C. Bidart, A. Degenne, M. Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, op. cit.

contrastes les plus significatifs : les réseaux des jeunes issus des classes populaires sont généralement plus denses (un indice de 0,58 en moyenne) tandis que les relations des jeunes issus des classes supérieures se fréquentent moins entre elles (un indice de densité de 0,34 en moyenne). Voici un tableau qui permet d’apprécier plus en détail la distribution de l’indice de densité en fonction des enquêtés.

Tableau n°7

Indices de densité des réseaux personnels, selon l’origine sociale des enquêtés

		Nombre d’enquêtés originaires des classes...		
		populaires	supérieures	Moyennes
Réseau personnel...	Densité < 0,2	0	2	0
	Densité entre 0,2 et 0,4	4	8	0
	Densité entre 0,4 et 0,6	3	4	2
	Densité > 0,6	6	1	0
	TOTAL	13	15	2

Lecture : 6 enquêtés issus des classes populaires témoignent d’un réseau personnel dont l’indice de densité est supérieur à 0,6.

Cet écart de densité selon le milieu social se retrouve aussi dans les résultats des enquêtes de l’ouvrage de Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti⁴³³. Les types de réseaux que les auteurs distinguent sont colorés socialement : les réseaux denses sont plutôt ceux des individus des couches populaires, tandis que les réseaux dissociés s’observent plutôt dans les couches supérieures.

Les liens forts des individus les plus défavorisés sont donc davantage en relation les uns avec les autres. Leurs réseaux font davantage apparaître des composantes fortement interconnectées. Cela s’explique d’abord par la part plus importante de la famille dans leur

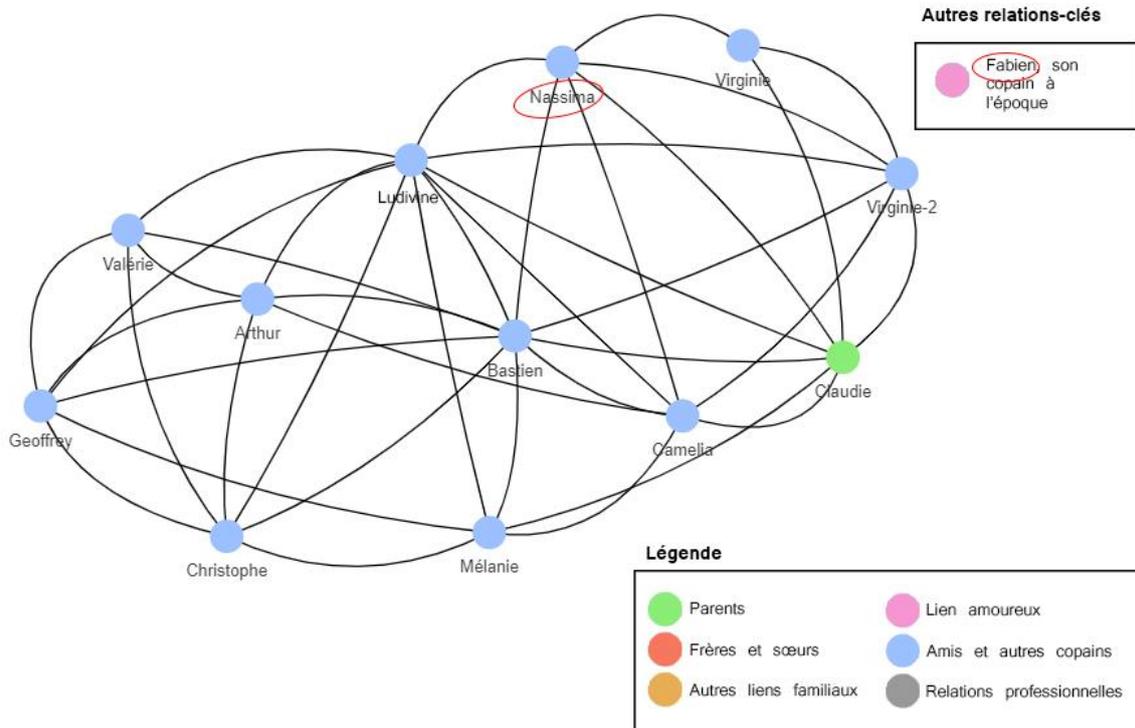
⁴³³ C. Bidart, A. Degenne, M. Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, op. cit.

réseau, puisque ses différents membres se fréquentent généralement entre eux. Mais nous pouvons aussi évoquer le fait que ces individus nouent moins rapidement de nouveaux liens forts (qui pourraient ainsi être déconnectés des anciens), tandis que leurs relations sont davantage héritées de l'inscription et de la participation de ces enquêtés dans les mêmes cercles. Plus souvent rencontrés dans des contextes assignés, leurs liens forts se fréquentent ainsi parfois avant même qu'ils ne nouent des liens avec l'enquêté.

Nous verrons au prochain chapitre que les individus issus des classes populaires sont aussi ceux qui pratiquent davantage une sociabilité concentrée autour de la fréquentation intense d'une même bande d'amis où se mêlent les relations rencontrées dans les différentes époques et les dimensions de la vie sociale. Les réseaux les plus petits sont aussi les plus denses, puisqu'ils traduisent souvent l'inscription de l'individu dans la seule famille ou auprès d'un seul petit groupe d'amis proches. Tous ces éléments contribuent à la constitution de réseaux plus denses dans l'entourage des jeunes issus des milieux populaires.

Ainsi nous avons déjà vu la forme que prend le réseau de Btissame, constitué d'une clique entourée de quelques relations également connectées à cet ensemble. De la même façon, les connexions sont nombreuses dans le réseau de Bettina, l'indice de densité γ est de 0,59. Malgré la faible composante familiale dans son entourage (parmi ses liens forts, on ne retrouve que sa mère), le graphe laisse pourtant apparaître une concentration de ses relations en une composante au sein de laquelle les interactions sont nombreuses.

Graphe n°8 : Le réseau personnel de Bettina



La jeune femme, originaire d'un milieu populaire et titulaire d'un master en Histoire de l'art, est actuellement au chômage. Ses différents amis ont été rencontrés dans les contextes différents qui marquent le fil de son parcours : Nassima et les deux Virginie sont des copines du lycée. Ludivine et Bastien étaient avec elle pendant les premières années à la faculté. Camélia était dans la même promotion dès le premier cycle universitaire, mais les deux jeunes femmes se sont plutôt rapprochées à partir du master. Mélanie a été rencontrée « par hasard » sur Facebook, au moment d'organiser une sortie groupée à une conférence-rencontre organisée avec les acteurs d'une série télévisée qu'elles affectionnent toutes les deux. Enfin Geoffrey, Valérie, Arthur et Christophe ont, eux, été rencontrés plus récemment au cours d'activités proposées par la Mission locale.

Pourtant aujourd'hui, ces différentes personnes se retrouvent régulièrement ensemble. Nombre d'entre elles ont été présentées les unes aux autres par Bettina. Sa mère Claudie, qui séjourne parfois pendant plusieurs semaines chez sa fille, entretient également des liens avec ses camarades rencontrés pendant les études. La bande d'amis se retrouve généralement pour des sorties dans les bars ou pour des soirées en appartement. On discute en terrasse, on joue à des jeux de société ou encore on s'organise des soirées de projection de films. Là, les frontières du groupe sont plutôt floues puisque chacun est encouragé à inviter ses propres

amis, tandis que des relations plus faibles se mêlent aussi au groupe. Selon Catherine Paradeise, cette forme de sociabilité relativement intense et dense est typique des milieux populaires. Outre les nombreuses interconnexions, ce qui lie le groupe, c'est donc aussi la possibilité de se retrouver fréquemment :

« Notre petit club fonctionne parce qu'on est tous ici à Montpellier, on se voit souvent. Je ne sais pas si avec Geoffrey ou Arthur, on continuera à se voir le jour où l'un de nous déménage. Même Ludivine et Bastien, aujourd'hui c'est costaud mais après la licence, si on n'était pas tous restés dans le coin, on se serait peut-être perdus de vue [...] J'aime bien que tout le monde se rencontre. Les fêtes, c'est l'occasion parfaite. » (Bettina)

Dans le partage de nombreux moments, Bettina évolue ainsi au sein d'un groupe qui mêle tant ses relations de l'université que celles de la Mission locale, parmi d'autres encore, selon les occasions. Même si elle peut fréquenter certains d'entre eux en dehors du contexte de ces sorties groupées (notamment sa confidente Ludivine et les autres filles du groupe), l'ensemble constitue cependant une scène sociale relativement unifiée sur laquelle la jeune femme évolue au quotidien. Ce groupe assure et encadre ses temps de loisir mais aussi la plupart de ses sorties culturelles et sportives. C'est également à leur contact que se joue l'entraide dans la recherche d'emploi, comme ses récentes histoires sentimentales.

Parmi ses relations amicales, finalement seules ses copines du lycée, qui n'habitent pas à Montpellier et qu'elle voit moins souvent, lui permettent davantage de sortir du rôle et de la place qu'elle occupe dans sa bande d'amis. Bettina réalise d'ailleurs que ces moments privilégiés avec ses plus anciennes camarades sont aussi des occasions de mettre en perspective ce qui se joue autrement dans sa vie de tous les jours :

« Toutes les petites histoires du quotidien, c'est pas pour elles. Quand on se retrouve c'est généralement un resto puis une nuit blanche pour rattraper le temps perdu. On discute toute la nuit. On peut reparler de tout ce qu'on a vécu, et aussi d'où on en est chacune dans nos vies, dans le travail, dans les amours, tout... C'est l'évolution de nos vies : moi j'ai peut-être trouvé une formation, Virginie et son copain ils vont être propriétaires... Ce genre de choses. » (Bettina)

Le quotidien, c'est plutôt pour le groupe d'amis... avec donc, parfois, ses « petites histoires ». Si la bande lui permet d'évoluer volontiers au contact des personnes importantes dans sa vie,

elle charrie aussi son lot de tensions ou d'incompréhension du fait de la place que chacun occupe dans le groupe, de la reconnaissance qu'il souhaiterait recevoir et de la présence d'autres personnes parfois indésirables. Il est ainsi déjà arrivé que Bettina se résigne à ne pas voir tout le groupe pour éviter de croiser une relation en particulier :

« C'est très compliqué d'évoluer au quotidien avec quelqu'un que tu n'apprécies pas. Harmonie, elle a beaucoup d'influence sur les gens, beaucoup de personnes se coagulent autour d'elle. Au début, Arthur et Geoffrey étaient... sous sa coupe, on va dire. Je ne pouvais pas trop discuter avec eux [...] Moi, elle ne m'aime pas, à l'entendre je suis le mal incarné. Parce qu'on venait me dire "Surtout ne le dis pas que je te l'ai dit, mais Harmonie a dit que...". Ça m'a vite gavé ces gamineries. On se voyait déjà la journée à la Mission locale, quand en plus le soir elle venait au bar... Je préférerais me sacrifier, ne pas y aller. C'est plus simple depuis qu'elle est partie. » (Bettina)

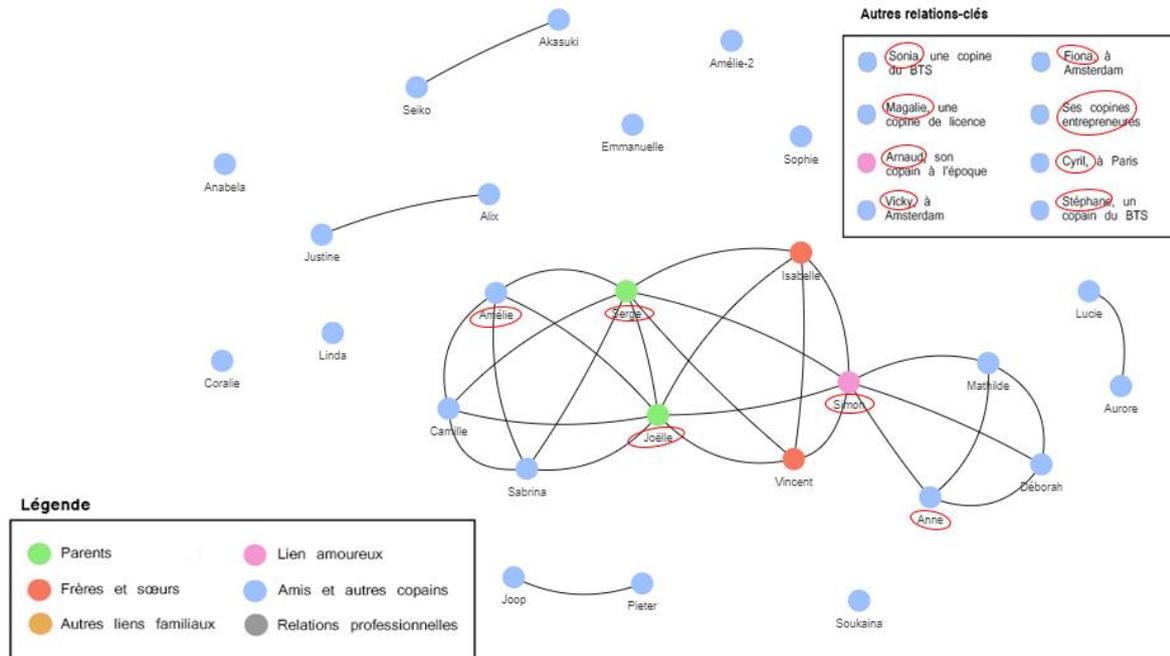
Ce genre de tensions peut survenir dans tous les collectifs, mais lorsque ce groupe de relations est le seul que l'on fréquente, la situation est alors plus compliquée. La densité du réseau réduit aussi les ressources disponibles : dans un groupe, ce sont les mêmes opinions qui vont circuler, ce sont les mêmes informations, les mêmes biens et services qui sont à disposition de chacun des membres. La redondance des ressources disponibles contribue donc aussi à limiter la portée de l'entourage sur l'évolution des parcours.

Au contraire, les réseaux des individus aux origines plus aisées sont moins denses, ils permettent plus souvent de côtoyer plusieurs cercles sociaux. Pourtant, dans leurs graphes, il est aussi fréquent d'observer la présence d'une bande d'amis interconnectés. Comme nous le verrons au chapitre suivant traitant de la sociabilité, les enquêtés témoignent en effet de leur plaisir, eux aussi, à se retrouver en bande, à organiser des soirées où se mêlent leurs différentes relations. Mais en plus de cet éventuel groupe d'amis, et en marge de ce type de rencontres, ils se démarquent de leurs homologues des classes populaires en entretenant également d'autres liens moins connectés, parfois isolés, donnant accès à d'autres sphères de connaissances.

Manon est ainsi l'enquêté qui a le réseau le plus grand, conjugué à l'indice de densité le plus faible (0,09). Nous avons déjà détaillé plus tôt dans ce chapitre une partie de l'importante variété des contextes où la jeune femme a rencontré ses nombreuses relations fortes. Nous

pouvons maintenant observer que tous ces liens hérités de lieux et d'époques différents sont entretenus à distance les uns des autres, dans des occasions qui leur sont réservées :

Graphe n°9 : Le réseau personnel de Manon



Si la jeune entrepreneure fréquente régulièrement une bande d'amis, c'est d'abord le groupe de copain de son compagnon Simon. Dans ce groupe elle entretient des liens forts avec les filles, Déborah, Anne et Mathilde. Une autre clique est ensuite composée des membres de sa famille (ses parents Joëlle et Serge, sa sœur Isabelle et son frère Vincent) qui connaissent aussi Simon. Enfin, un dernier ensemble est constitué de deux amies rencontrées pendant son BTS, alors qu'elle habitait toujours chez ses parents à Nîmes (Camille et Amélie) ainsi que de Sabrina rencontrée en licence mais originaire de la même ville. Les trois amies fréquentent aussi de temps en temps Joëlle et Serge.

Pour le reste du réseau, les liens sont dispersés, ou éventuellement connectés à deux parce qu'ils sont en couple (comme Alix et Justine) ou amis (Joop et Pieter, Seiko et Akasuki, Lucie et Aurore). Ces liens évoquent des périodes, des positions sociales et la fréquentation de cercles différents dans la trajectoire de la jeune femme. Même les relations qu'elle a nouées pendant son année de vie à Paris ne se connaissent pas entre elles. Il s'agit pour Manon de préserver et d'actualiser des répertoires de pratiques et de représentations différents avec les

uns et les autres, mais aussi de pouvoir se nourrir de leurs opinions différentes et des éventuelles ressources à leur disposition :

« Je pense que tu peux te faire influencer si tu restes dans un groupe. J'aime bien tous ces gens [le groupe d'amis de son compagnon] mais ça ne me dérange pas si on ne les voit pas trop souvent. Je préfère être un électron libre. C'est mon côté indépendante, "être libre de penser par soi-même". [...] J'ai fait plein de rencontres, plein d'expériences, tous ces gens m'ont appris quelque chose... C'est pour ça qu'il y a beaucoup d'étrangers dans mes amis, rencontrés dans mes voyages ou en France : ils ont une ouverture d'esprit, ils voient les choses autrement. Je suis preneuse de ces façons de voir décalées. » (Manon)

Nous ne pensons pas comme Manon que l'agencement de son réseau la préserve de la diffusion de toute influence. Par contre, il semble que ses multiples liens isolés participent effectivement à faire varier les sources de celle-ci, et contribuent ainsi à nourrir ses opinions plurielles. Son réseau lui permet de faire vivre des facettes de sa personnalité différentes et d'avoir accès à des ressources variées car ses relations sont hétérogènes.

Plusieurs de ses proches travaillent comme employés ou dans des professions intermédiaires. Mais surtout, nombre de ses amis semblent partager avec elle un positionnement dans des réseaux aux liens également dissociés. Ses copains sont souvent des voyageurs évoluant dans des milieux aisés : Akashi et Seiko sont architectes à Paris mais viennent du Japon. Soukaina, originaire de Tunisie, fait sa thèse en France. Anabela est une cadre supérieure originaire du Brésil, Pieter et Joop sont artisans en région flamande... Tous ces individus, par leur mobilité géographique et au vu de leur milieu social supposé, sont susceptibles d'entretenir également des liens isolés, dans des réseaux aux configurations moins denses, qui donnent eux aussi accès à des mondes sociaux plus variés.

Il semble ainsi que la portée de telles structures soit multipliée : autant un réseau petit et dense limite les fréquentations à des personnes dont les réseaux partagent les mêmes caractéristiques, autant un réseau grand et ouvert permet d'accéder à des cercles de connaissances et à des individus qui ont eux aussi des réseaux vastes et dissociés, redoublant par là même la possibilité de profiter par leur intermédiaire de plus nombreuses ressources, davantage variées. Des dynamiques contraires semblent donc habiter les effets de structures à l'œuvre dans les réseaux des jeunes, selon leur origine sociale.

Dans un discours fidèle à ce qu'il appelle « l'esprit *start-up* », Anton nous décrit ainsi ce phénomène en évoquant la sensibilité particulière, qu'il a développé dans ses activités, aux ressources disponibles par l'intermédiaire de son entourage, et jusqu'au-delà :

« Je suis assez optimiste, je sais qu'il y a des opportunités. Il faut savoir les reconnaître et les saisir. Il faut surtout savoir aller les chercher. Il faut sortir de sa zone de confort pour se rendre compte qu'elles sont partout. Quelque part, il y a quelqu'un qui a besoin de tes talents. Tu ne l'as pas encore rencontré, ton cercle ne te le permet pas encore. Donc il faut que tu sortes de ton cercle, que tu ailles discuter autour de toi. Et là, comme par hasard, il va se passer quelque chose ! [...]

Le jour où tu n'as pas de sel, tu ne vas pas payer trois fois le prix à l'épicerie, tu demandes d'abord à ton voisin. Là, c'est la même idée dans les start-up. Il y a des synergies qu'on peut trouver. Des fois, les uns ont des contacts auxquels les autres peuvent vendre quelque chose. Moi, quand je demande un conseil dans l'incubateur, je ne connais pas forcément les gens qui ont une solution, mais je connais à coup sûr des gens qui connaissent des gens. » (Anton)

Nous verrons au prochain chapitre que cette tendance à entretenir des réseaux vastes et ouverts n'est pas seulement le résultat de parcours différents et de l'inscription des individus dans des contextes sociaux contrastés, mais qu'elle est aussi soutenue par des pratiques culturelles particulières qui favorisent cette configuration.

La taille, la structure du réseau et l'intensité des interconnexions entre ses membres sont donc des phénomènes qui nous permettent aussi de rendre compte, en partie, des effets inégaux des relations personnelles sur le cours des trajectoires. Cependant, nous avons vu précédemment que les réseaux ne sont pas donnés comme tels aux individus. Leur forme et leur composition évoluent tout au long de la vie, modifiant en conséquence les possibilités de transferts de ressources et d'expressions de soi dans l'entretien de ces liens. Si nous n'avons procédé à la reconstitution de l'entourage de chaque enquêté qu'au seul moment de l'entretien, nous souhaitons tout de même mettre en lumière les transformations des réseaux qui s'observent généralement pendant la jeunesse.

3.4 Dynamiques des réseaux à l'entrée dans l'âge adulte

L'examen que nous faisons dans ce chapitre des relations, de leurs caractéristiques, des réseaux et de leurs structures constitue une photographie de l'entourage relationnel de chaque enquêté au moment de l'entretien. Nous n'avons pas interrogé les personnes après chaque séquence de transition statutaire dans leur trajectoire, afin de suivre les évolutions de leurs relations personnelles au regard de ces changements biographiques.

Bien sûr nous avons des éléments de réponse, en ayant accès à l'histoire de chaque lien encore présent aujourd'hui, en ayant aussi identifié les personnes qui ont fourni des ressources décisives pendant ces séquences de la jeunesse. Mais alors que notre questionnement porte sur les dynamiques qui animent les déplacements de nos jeunes enquêtés entre des positions sociales au fil de leur parcours, nous souhaitons tout de même porter au regard les évolutions généralement constatées dans l'entourage des individus, à cet âge. Nous avons suffisamment insisté sur le fait que les parcours dans les différentes carrières de l'existence et la composition du réseau personnel sont interdépendants, pour ne pas aborder les changements qui animent alors les réseaux personnels pendant la jeunesse.

En se basant toujours sur les résultats de leur enquête longitudinale, Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti⁴³⁴ présentent d'abord comment, au fur et à mesure de l'avancée en âge, les jeunes modifient leurs façons de nouer et d'entretenir des liens. Ces transformations sont articulées avec les évolutions des individus entre les positions sociales au cours de leurs trajectoires.

A la sortie du lycée, puis encore à la fin des études supérieures, la disparition du contexte scolaire entraîne ainsi l'éloignement et la disparition de nombreux liens : ceux dont la fréquentation était d'abord entretenue par la coprésence dans l'établissement d'étude. Certaines relations y résistent bien, mais alors les échanges se transforment. Les partenaires se trouvent de nouveaux moments et partagent de nouvelles activités.

Nous assistons donc à un phénomène important d'autonomisation des relations par rapport au contexte d'origine. Dans la suite des parcours, ces auteurs nous montrent que cette façon de faire est conservée : les relations sont plus rapidement « extraites » pour être fréquentées en dehors sans attendre la disparition du contexte de rencontre. Les protagonistes vont aussi se fréquenter davantage à deux plutôt qu'au sein d'une bande qui, souvent, a disparu en

⁴³⁴ C. Bidart, A. Degenne, M. Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, op. cit.

même temps que la fin des études. Après l'expérience scolaire, les individus ont moins d'amis mais les liens sont plus forts. L'accent est davantage mis sur la relation elle-même, plutôt que sur le partage d'une activité ou la coprésence dans un groupe. On parle alors de singularisation.

Ces évolutions dans les parcours et ce changement dans la façon d'appréhender les relations personnelles ont des effets sur les réseaux, comme le constatent aussi Alain Degenne et Marie-Odile Lebeaux⁴³⁵. La fin de l'expérience scolaire provoque un mouvement massif de dissociation des relations, avec la disparition des cliques de camarades que les études permettaient de rassembler au quotidien, et la préférence pour des retrouvailles plus isolées avec les liens qui ont « survécu » à cet épisode. A l'entrée dans l'âge adulte, les relations et les éventuels groupes qu'elles forment apparaissent ainsi plus éparpillés.

Selon ces auteurs, ce phénomène est accentué par le fait que, par la suite, les nouvelles personnes rencontrées ne sont pas non plus forcément présentées aux anciennes, surtout lorsque ces relations mobilisent des registres de pratiques différents. Les nouvelles rencontres sont d'ailleurs moins fréquentes. Les modes de socialisation entre l'univers scolaire et le monde du travail sont différents : on y noue moins de liens, que l'on fréquente moins souvent en groupe. Le réseau tend alors à se stabiliser, autour de ces liens forts appréciés pour leurs différences et pour les particularités de chaque relation.

Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti⁴³⁶ soulignent tout de même que si ces évolutions sont communes, les réseaux qui, à l'origine, sont les plus denses (les plus fortement interconnectés) sont ceux qui évoluent ensuite le moins vers une situation d'éparpillement. Ils nous rappellent enfin que, au-delà de ces mouvements généraux, les évolutions propres à un réseau ne peuvent être interprétées qu'au regard de la trajectoire particulière empruntée par l'individu dans sa biographie. Un trou structural entre deux parties du réseau peut par exemple témoigner d'un épisode de mobilité géographique ou sociale. C'est aussi l'existence d'une relation amoureuse durable qui entraîne une centralité de cette personne dans le réseau, puisque le conjoint est généralement amené à fréquenter les autres liens forts de l'individu.

⁴³⁵ A. Degenne, M-O. Lebeaux, « The dynamics of personal networks at the time of entry into adult life », *Social Networks*, vol. 27, n°4, 2005, p. 337-358.

⁴³⁶ C. Bidart, A. Degenne, M. Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, op. cit.

Ainsi à l'entrée dans l'âge adulte, les relations ont tendance à être autonomisées plus rapidement tandis que la singularité du lien est mise en valeur, dans des réseaux moins denses et plus éparpillés. Notre échantillon d'enquête, constitué d'individus ayant récemment quitté l'univers scolaire, semble se situer précisément dans cet entre-deux, alors que leur insertion professionnelle n'est souvent pas encore pleinement réalisée. Nous retrouvons effectivement dans leurs réseaux des indices de ces évolutions récentes. Leurs liens forts semblent notamment moins dépendants des contextes de rencontres, même les plus récents. Surtout, des trous entre les parties du réseau, des liens isolés et des distances entretenues entre les relations reflètent souvent la pluralité des positions sociales dans lesquels ont évolué les individus et les multiples contextes qu'ils fréquentent.

Pour autant, ces transformations générales dans la tenue des relations et dans la configuration des réseaux qui accompagnent l'avancée en âge sont à tempérer au regard des origines sociales de chacun. Tout ce chapitre en témoigne : la diversité des relations et la dissociation des parties du réseau sont des phénomènes qui restent contrastés par la position initiale dans la hiérarchie sociale. Celle-ci continue de peser de tout son poids jusqu'à ce moment des parcours.

Malgré le mouvement général d'éparpillement du réseau provoqué par la fin de la scolarité et l'entrée dans le monde professionnel, l'existence des jeunes issus des milieux populaires reste davantage circonscrite dans des réseaux plus petits, denses et homogènes. En revanche, les réseaux personnels des jeunes originaires des classes supérieures semblent déjà agencés pour supporter cet éclatement comme pour accueillir de nouveaux liens, dans l'entretien de structures relationnelles plus grandes et plus dissociées.

David Morgan, Margaret Neal et Paula Carder⁴³⁷ ont ainsi mis en évidence la plus grande inertie dont font preuve les réseaux les plus denses dans le passage à l'âge adulte. Ces auteurs soulignent aussi que, même si la composition d'un réseau change parfois du tout au tout (des relations nouvelles se substituent presque intégralement aux anciennes), la structure du réseau peut ne pas en être fondamentalement affectée.

Au-delà des événements biographiques et des contextes de la vie sociale qui contribuent à donner aux réseaux leurs formes particulières, nous pensons donc qu'il y a aussi des pratiques culturelles distinctes qui participent à l'entretien de ces configurations si contrastées. Nous

⁴³⁷ D. Morgan, M. Neal, P. Carder, « The stability of core and peripheral networks », *Social Networks*, vol. 19, n°1, p. 9-25.

souhaitons alors examiner les façons particulières qu'ont chaque enquêté de vivre leur sociabilité, les manières qu'ils ont de nouer et d'entretenir des relations, les formes d'organisation qu'ils déploient dans leurs échanges avec les uns et les autres, au gré des différentes occasions que leur fournit leur vie sociale. Nous souhaitons ainsi mettre en évidence la façon dont certaines pratiques de sociabilité contribuent à agencer le réseau de manière à soutenir les évolutions de l'individu.

Ces interrogations vont ainsi constituer le prochain chapitre de notre étude. Mais avant cela, nous souhaitons examiner une dernière fois les relations personnelles des enquêtés. En effet, maintenant que nous avons mis en évidence les différents phénomènes qui affectent les réseaux et leurs effets sur les trajectoires, nous pouvons alors apprécier correctement les caractéristiques et la position des liens qui, effectivement, sont à l'origine d'un ou plusieurs éléments décisifs dans le cours des séquences de transitions statutaires de ces 30 jeunes.

4. Les relations-clés

Après avoir analysé et détaillé les relations personnelles des individus et les réseaux qu'elles forment ensemble, nous comprenons mieux les disparités que nous avons observées en examinant les séquences de changement de position dans les parcours. Mais l'étude des réseaux personnels des enquêtés recèle encore quelques informations à même de nous éclairer sur ces inégalités qui marquent les biographies.

Maintenant que nous connaissons les contrastes qui existent entre les réseaux selon l'origine sociale des enquêtés, nous pouvons analyser concrètement l'effet de certaines relations personnelles sur le cours des trajectoires individuelles. Nous souhaitons en effet revenir sur les « ingrédients relationnels » que nous avons mis à jour au chapitre précédent, dans l'étude des parcours. Ceux-là même dont l'inégale présence dans les biographies nous a conduit à explorer les réseaux personnels.

Pour rappel, les « ingrédients relationnels » sont les éléments de contextes fournis par les relations personnelles, qui se sont avérés décisifs à un moment donné dans le parcours des enquêtés depuis leur sortie du lycée, en participant à orienter le cours d'une séquence de transition entre des positions sociales. Si tous les enquêtés en bénéficient, nous avons pu constater que les trajectoires des jeunes originaires des classes supérieures en présentent un

nombre significativement plus important, dans de plus nombreuses séquences⁴³⁸. Ces éléments constituent dans leur grande majorité des ressources dans les épisodes de vie examinés, bien que les individus issus des classes populaires voient là surgir plus de contraintes que les autres⁴³⁹.

Ces ingrédients relationnels peuvent être de toute nature : un bien matériel, un service, une information échangée ou un conseil qui s'avère déterminant... Parfois, c'est même la simple présence d'une relation dans l'entourage qui suffit à engager le processus dans une nouvelle direction, car la personne incarne un modèle de vie, ou bien parce que sa situation est prise en compte dans les décisions de l'individu. En revenant sur la liste que nous avons constituée, nous souhaitons maintenant observer qui, précisément dans le réseau, se cache derrière chacun de ces ingrédients.

Ces personnes sont celles que nous avons entourées en rouge sur les frises illustrant les séquences, comme sur les graphes présentant les réseaux. Au regard de leurs apports décisifs dans les trajectoires, nous les nommons « relations-clés ». Bien sûr, toute une palette d'autres individus pourrait prétendre à une telle appellation, mais nous nous limitons ici à ceux qui fournissent au moins un ingrédient relationnel dans les séquences étudiées. Définir les contours de qui est reconnu comme relation-clé nous demande donc de rappeler les conditions d'identification d'un ingrédient relationnel.

D'abord, la survenue d'un élément décisif dans une séquence peut être occasionnée par une personne qui ne constitue pas une relation personnelle pour l'enquêté étudié, auquel cas il ne s'agit pas d'un ingrédient relationnel, et la personne qui est intervenue n'est pas reconnue comme une relation-clé. Par exemple, un professeur peut soumettre pendant sa classe une proposition d'orientation scolaire qui va bouleverser la destinée d'un enquêté. Si les échanges entre l'enseignant et l'enquêté concerné sont confinés aux rapports habituellement entretenus entre un professeur et son élève, nous considérons que chacun est dans son rôle et qu'il s'agit ici plutôt d'un ingrédient institutionnel. Le professeur, quelle que soit la portée de son acte, ne constitue pas une relation-clé.

⁴³⁸ Les 13 enquêtés originaires des classes populaires présentent 55 ingrédients relationnels repartis au cours de 49 séquences, sur les 84 que constituent leurs parcours. Les 15 enquêtés originaires des classes supérieures affichent eux 147 ingrédients relationnels dans le déroulement de 88 séquences, sur les 113 que constituent leurs parcours.

⁴³⁹ Parmi les 55 ingrédients relationnels dans les séquences des jeunes originaires des milieux populaires, 10 apparaissent comme des contraintes. Parmi les 147 ingrédients relationnels dans les séquences des jeunes originaires des milieux aisés, seuls 8 constituent des contraintes.

Ensuite, il y a des personnes qui sont effectivement identifiées comme des relations personnelles de l'enquêté, mais dont les apports ne sont pas reconnus en tant qu'ingrédients relationnels parce qu'ils surviennent en dehors des séquences étudiées. Nous pensons en particulier aux « autrui significatifs », ces personnes identifiées par George Herbert Mead⁴⁴⁰ qui participent activement à la socialisation de l'individu. Les parents sont par exemple des relations qui, dans les échanges qu'ils entretiennent avec lui dès sa naissance, permettent à l'enquêté d'incorporer des manières de penser et d'agir susceptibles ensuite d'orienter sa trajectoire.

Ces personnes constituent assurément un atout pour l'individu. Mais les dispositions dont elles ont soutenu la transmission, au moment où elles agissent, appartiennent déjà à celui qui les met en pratique. Si l'une de ces manières de faire doit constituer, à un moment, un élément décisif dans une séquence, elle est identifiée dans notre classement comme un ingrédient personnel. Dans notre exemple, les parents ne sont donc pas reconnus comme des relations-clés. Si ces derniers doivent tout de même apparaître en tant que relations-clés, c'est bien parce que dans le cours d'une séquence ils auront directement contribué à la survenue d'une ressource ou d'une contrainte pertinente dans l'exégèse de cet épisode.

Les relations-clés ainsi définies, nous allons maintenant pouvoir analyser leurs caractéristiques et mesurer leur présence dans le parcours de chacun. Nous possédons déjà des informations sur une quantité de ces relations-clés, puisque pour la plupart nous les retrouvons dans les réseaux personnels que nous avons construits et étudiés dans ce chapitre.

Par exemple lorsqu'Oriane décide de fonder sa seconde entreprise, c'est d'abord parce que son ami Antonin l'appelle pour lui proposer ce nouveau projet. En s'aidant du graphe et de nos données, nous pouvons alors resituer Antonin dans le réseau de liens forts de la jeune femme : il s'agit d'un ex-collègue de travail à peine plus âgé. Il fréquente également Sarah, l'associée d'Oriane et Séverine, une amie : tous les quatre étaient en fait employés il y a plusieurs années dans la même entreprise de graphisme. Il connaît aussi Nathan, le petit ami d'Oriane, qu'il retrouve dans les dîners que le groupe partage ensemble.

Mais d'autres relations-clés que nous allons examiner n'apparaissent pas dans nos réseaux. Il y a deux raisons à cela : soit la relation personnelle qui a fourni un ingrédient dans une séquence passée a aujourd'hui disparu de la vie de l'enquêté, soit elle constitue pour lui un

⁴⁴⁰ G. H. Mead, *L'esprit, le soi et la société*, op. cit.

lien faible. En effet nos réseaux se concentrent sur les liens forts et actuels de chaque enquêté, ils ne laissent donc pas apparaître ces relations. Cependant, une fois reconnues comme relations-clés, nous avons recueilli toutes les informations nécessaires sur ces personnes afin de pouvoir traiter leur cas dans cette section. Dans cette partie, nous allons ainsi aborder à la fois le cas de relations que nous avons déjà étudié car elles constituent aujourd’hui des liens forts de l’entourage relationnels, mais nous allons aussi examiner d’autres liens décisifs, qui aujourd’hui ne sont plus actifs ou bien qui constituent des liens plus faibles.

Nous allons ainsi observer les contrastes qui existent entre les enquêtés au regard de ces liens particuliers. Nous commencerons par comparer le nombre de relations-clés dont chaque enquêté bénéficie (4.1). Nous examinerons ensuite la place qu’elles occupent dans les réseaux personnels, au travers du rôle que chacune d’entre elles joue pour l’enquêté (4.2) puis en considérant la force du lien qui les unit (4.3). A chaque occasion, nous comparerons le nombre et la qualité des ingrédients fournis.

4.1 Le nombre de relations-clés

Avant d’observer en détail les caractéristiques de ces personnes-clés, le premier élément à considérer est le nombre de relations différentes qui interviennent dans les séquences de chaque individu. En effet, des variations entre les enquêtés apparaissent déjà au regard de la quantité de liens différents qui ont pu être en capacité, au moins une fois, de constituer un ingrédient dans leur parcours. En considérant toutes les ressources dont a bénéficié un individu par l’intermédiaire de son entourage dans l’ensemble de ses séquences (ainsi que des quelques contraintes imposées par le réseau personnel), il s’agit d’aller décompter combien de relations différentes ont supporté ces ingrédients.

Si une relation fournit plusieurs ressources et/ou contraintes, dans le cours d’un même processus ou bien dans des séquences distinctes, nous ne la comptabilisons qu’une seule fois. Pour être précis, nous ne décomptons d’ailleurs pas strictement le nombre d’individus différents, mais plutôt le nombre de « combinaisons de relations-clés » singulières qui ont participé à la survenue d’un ingrédient. En effet, selon les situations, l’ingrédient nécessite pour faire effet une seule ou bien plusieurs personnes de l’entourage.

Par exemple dans une séquence d’accès à un nouvel emploi dans la carrière professionnelle de Sarah, c’est son amie Oriane qui prévient notre enquêtée qu’un poste est à pourvoir dans

son entreprise. Ici, l'information donnée par Oriane constitue bien un ingrédient relationnel, et Oriane est bien identifiée comme constituant une relation-clé. Mais il arrive parfois que, pour qu'un élément de contexte fasse son effet et soit reconnu comme un véritable ingrédient relationnel, plusieurs personnes soient impliquées.

Ainsi, lors de la mise en place d'une cagnotte en ligne pour financer le lancement de sa *start-up*, les nombreux cousins et cousines de Grégory se sont passés le mot afin que chacun apporte sa contribution dans les derniers instants, alors qu'il semblait que la somme récoltée n'allait pas atteindre l'objectif escompté. Nous considérons que c'est leur action conjuguée qui permet à la ressource d'être décisive et de constituer un ingrédient dans le cours de cette séquence de création d'entreprise. Nous ne décomptons alors pas le nombre précis de cousins qui ont participé à ce mouvement, mais nous considérons plutôt l'ensemble comme une seule « combinaison de relations-clés » qui fournit l'ingrédient.

Si, dans un scénario hypothétique, les cousins de Grégory se mobilisent de nouveau et interviennent une fois encore dans le cours d'une séquence, nous ne les comptabiliserons pas une seconde fois puisqu'il s'agit d'inventorier la variété de relations-clés (ou de combinaisons de relations-clés) différentes dans le parcours de l'individu. En revanche, si par la suite une des cousines de notre enquêté fournit, seule, une ressource, nous l'identifierons cette fois comme une nouvelle relation-clé.

Même si ces cas de « combinaisons de relations » sont plutôt rares, il est nécessaire de bien établir la façon dont nous décomptons les personnes derrière chaque ressource décisive. En effet, en dehors de la combinaison récurrente des « parents », la plupart des ingrédients relationnels sont en fait soutenus par une seule et unique relation-clé, plus simple à identifier. Cette façon de compter semble plus adaptée à notre objectif, qui n'est pas de dénombrer des effectifs de personnes dans l'absolu, mais plutôt de commencer à aborder l'inégale variété des relations venant soutenir les ressources dans la trajectoire de chacun.

Que constatons-nous alors ? 142 relations (ou combinaisons de relations) différentes sont identifiées comme venant supporter les 217 ingrédients relationnels distincts relevés dans l'ensemble des parcours. Certains ne contribuent qu'une seule fois dans une séquence, quand d'autres apparaissent de manière répétée tout au long d'une trajectoire. Le parcours de certains enquêtés laisse apparaître plus de relations-clés que d'autres.

Dans leurs séquences, les jeunes issus des milieux populaires connaissent en moyenne l'intervention d'à peine plus de 3 relations-clés (ou combinaisons de relations-clés)

différentes : 3,5 relations précisément, entre 1 et 6 selon les enquêtés (soit un total de 45 relations-clés pour 13 enquêtés). De leur côté, les jeunes originaires des classes supérieures bénéficient eux en moyenne du soutien de près de 6 relations-clés (ou combinaisons de relations-clés) différentes : 5,8 relations précisément, entre 3 et 12 selon les enquêtés (soit un total de 87 relations-clés pour 15 enquêtés). Voici un tableau qui laisse voir plus en détail cette répartition :

Tableau n°8
Nombre de relations-clés, selon l'origine sociale des enquêtés

		Nombre d'enquêtés originaires des classes...		
		populaires	supérieures	Moyennes
Nombre de relations-clés différentes...	1 ou 2 relations-clés	4	0	0
	3 ou 4 relations-clés	5	4	1
	5 ou 6 relations-clés	4	6	1
	+ de 7 relations-clés	0	5	0
	TOTAL	13	15	2

Lecture : 6 enquêtés issus des classes supérieures ont connu l'effet de 5 ou 6 relations-clés différentes dans le cours de leurs séquences de transition statutaire.

Cette inégalité dans la distribution du nombre de relations-clés est aussi accentuée au regard de la quantité d'ingrédients que ces personnes de l'entourage fournissent. Dans les séquences des enquêtés issus des classes populaires, ce sont seulement 55 éléments décisifs qui sont soutenus par les 45 relations-clés différentes (soit en moyenne 1,2 ingrédient par relation-clé), tandis qu'elles sont 87 à contribuer aux 147 ingrédients relationnels relevés dans les parcours des jeunes originaires des classes aisées (soit en moyenne 1,7 élément décisif par relation-clé).

Ainsi, si les jeunes issus des milieux populaires bénéficient de moins d'ingrédients relationnels dans le cours de leurs trajectoires, c'est non seulement parce que, généralement, ils

enregistrent l'intervention de moins nombreuses relations-clés que les autres, mais aussi parce que celles-ci leur fournissent chacune, en moyenne, moins d'ingrédients. Par contraste, les jeunes originaires des classes supérieures bénéficient de davantage d'ingrédients relationnels dans leurs parcours, à la fois parce que leurs relations-clés sont plus nombreuses et parce qu'elles contribuent chacune en moyenne à davantage d'éléments décisifs.

Mais ce premier regard sur la quantité de relations-clés dont chaque enquêté dispose et sur le nombre d'ingrédients qu'elles procurent, masque encore des disparités plus profondes selon le milieu social d'origine, qui participent à la mise en intelligibilité de logiques sociales contrastées. En effet, ces moyennes générales ne permettent pas d'exprimer les différences qui existent entre les relations-clés d'un même individu, tant dans le nombre que dans la qualité des ingrédients qu'elles apportent. Pour appréhender cette diversité, nous souhaitons donc maintenant nous pencher sur les rôles que chacune d'entre elles jouent dans la vie des enquêtés.

4.2 Les relations-clés au regard de leur rôle dans l'entourage

Que ce soit souvent les mêmes individus qui assurent le transfert de ressources ou bien qu'un éventail plus large de personnes soit mobilisé, nous nous demandons maintenant qui sont précisément ces relations-clés. Pour répondre à cette interrogation, nous pouvons commencer par les distinguer au regard du rôle que chacune d'entre elle joue auprès de l'enquêté.

4.2.1 Les parents

D'abord, signalons la présence stable et durable de relations-clés qui apparaissent dans presque tous les parcours : les parents. L'entremise du père ou de la mère (et plus fréquemment des deux) est constatée au moins une fois dans la quasi-totalité des parcours étudiés : c'est le cas dans l'histoire de 28 enquêtés sur 30. Les parents sont le premier support dans la trajectoire des individus à cet âge de la vie, quelle que soit leur origine sociale.

Parmi toutes les relations-clés, ce sont également eux qui interviennent le plus souvent au fil des séquences : ils fournissent généralement plusieurs ressources, dans plusieurs épisodes du cycle de vie. Les 30 relations-clés « parents » identifiées sont ainsi à l'origine de 74 ingrédients relationnels. Leurs apports peuvent être variés : aide financière, matérielle, services rendus

mais aussi et surtout des avis, des conseils qui sont écoutés au moment de choisir une voie plutôt qu'une autre. Ainsi dans l'ouvrage de Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti⁴⁴¹, les personnes interrogées reconnaissent leurs parents comme leurs relations les plus influentes (dans le sens où ce sont eux qui donnent majoritairement des conseils concluants dans des moments effectifs d'indécision). Sans être toujours décisif ou pertinent selon les situations, leur soutien est en tout cas à chaque fois apprécié. Dans notre étude, les enquêtés décrivent souvent leurs parents comme des personnes sur lesquels ils peuvent compter indéfectiblement, et cela se vérifie dans leurs séquences.

Bien sûr, les parents de tous nos enquêtés n'occupent pas les mêmes positions dans la hiérarchie sociale. La quantité et la variété des ressources qu'ils fournissent s'en retrouvent affectées. Ainsi les parents des enquêtés aux origines les plus favorisées contribuent en moyenne à la survenue de deux fois plus d'ingrédients relationnels (ils fournissent généralement 3 éléments décisifs) que les parents de leurs homologues issus des milieux populaires (qui contribuent chacun en moyenne à 1,5 ingrédients).

Ensuite, en termes de qualité des ressources fournies, le contraste le plus net apparaît au regard du capital économique qu'ils peuvent mettre à disposition de leur enfant. 13 de nos 15 enquêtés originaires des classes supérieures ont bénéficié d'une aide financière régulière de leurs parents pendant leurs études supérieures, alors qu'ils avaient déjà quitté le domicile familial. Ce budget leur a été attribué au moins le temps d'un diplôme, mais aussi parfois au long de plusieurs cycles universitaires (ce qui constitue autant d'ingrédients au fil des séquences).

L'aide peut avoir principalement assuré le coût des frais d'inscription dans une école comme elle a pu permettre de couvrir intégralement loyers et frais quotidiens. Certains entrepreneurs bénéficient encore d'un soutien parental tous les mois alors que leur projet de *start-up* est encore en phase de lancement. Du côté des jeunes issus des classes populaires, seules 2 enquêtées ont pu bénéficier d'une aide financière dans la poursuite d'études supérieures : Clarisse pendant sa licence de biologie à Lyon et Sophie pendant sa licence en relations internationales à Bruxelles. Pour les autres individus de cette catégorie ayant fait des études, le soutien des parents existe, mais il se concrétise alors autrement : Fara et Brahim ont ainsi

⁴⁴¹ C. Bidart, A. Degenne, M. Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, op. cit., p. 275.

continué à vivre chacun au domicile familial jusqu'à la fin de leur master (Brahim y habite d'ailleurs toujours).

La portée des conseils offerts par les parents, pendant les séquences d'orientation scolaire, présente aussi des nuances entre les parents diplômés, connaissant mieux les rouages de l'institution scolaire, et ceux qui ne le sont pas. Par exemple Myriem, la mère de Fatou (non diplômée), ne peut guère participer aux choix de sa fille dans les études, au-delà d'encouragements à poursuivre dans l'enseignement supérieur.

Après l'obtention d'un bac professionnel, notamment sur insistance de sa mère, Fatou s'inscrit ainsi en première année d'une licence Administration économique et sociale. Au bout de quelques mois cependant, la jeune femme finit par décrocher de cette formation qui ne correspond pas à ses attentes. Dans l'histoire de Fatou, nous retrouvons une situation mise en évidence par Stéphane Beaud et Michel Pialoux⁴⁴². Pour les jeunes issus de milieux populaires et détenteurs d'un bac professionnel, les études universitaires demeurent attrayantes car elles permettent d'accéder à la norme étudiante, mais le taux d'échec à l'université de ces diplômés est majeur (moins de 10% de réussites).

Lorsque Fatou décide d'arrêter, sa mère n'est alors pas en mesure de lui recommander des formations, des diplômes alternatifs à envisager pour l'an prochain. C'est en fait avec l'aide de la Mission locale que la jeune femme va repenser son projet professionnel. Au contraire, Hervé, le père de Louise (ingénieur diplômé d'un master), sait intervenir de manière ponctuelle mais décisive dans le parcours de sa fille. C'est lui qui conseille une école d'ingénieur alors que la jeune femme ne sait pas quoi faire après son bac. Dès années plus tard, alors que Louise souhaite se réorienter vers le développement durable, c'est encore lui qui l'aide à se prononcer entre deux écoles pour suivre sa nouvelle formation.

Parmi les relations personnelles, les parents sont donc généralement les principaux « accompagnateurs » dans les évolutions des enquêtés entre leurs différentes positions sociales. Leur présence est particulièrement remarquée au début du parcours post-lycée, pendant les années d'études. Mais ils restent susceptibles d'intervenir à tout moment, notamment en cas de coup dur comme lors d'une rupture amoureuse ou d'un licenciement (en offrant notamment la possibilité de retourner vivre chez eux). Plus généralement, en situation de doute, leurs conseils sont souvent recherchés.

⁴⁴² S. Beaud, M. Pialoux, « Les bacs pro à l'université. Récit d'une impasse », *Revue française de pédagogie*, n° 136, 2001, p. 87-96.

En ce qui concerne les enquêtés pour lesquels nous n'avons pas relevé l'assistance des parents au cours des séquences, nous notons qu'il s'agit dans les 2 cas d'individus originaires des classes populaires, dont le père est absent depuis l'enfance. Cela ne signifie pas que leur mère n'est pas présente dans leur vie : Julien habite toujours chez elle, Bettina reste très proche de la sienne. Elles constituent assurément pour eux des relations auprès desquels ils trouvent reconnaissance et protection en maintes occasions. Simplement, il semble qu'elles ne bénéficiaient pas de ressources remarquables pour accompagner les évolutions de leurs enfants dans leurs carrières scolaire puis professionnelle. Marie-Claire la mère de Julien n'a pas fait d'études et ne travaille pas (elle est handicapée en fauteuil). Claudie la mère de Bettina est ouvrière non-qualifiée à la retraite. L'occasion ne s'est donc jusqu'à présent pas présentée qu'elles puissent intervenir dans leurs séquences de transitions respectives.

Enfin, notons que les parents apparaissent aussi comme des relations imposant des contraintes dans le cours des trajectoires. Leur rôle essentiel dans la vie des enquêtés, s'il se traduit majoritairement par l'octroi de ressources, leur confère également la faculté d'imposer parfois des ingrédients moins désirés. Sur les 21 ingrédients-contraintes, 9 sont le fait des parents. Ils sont ainsi les premiers pourvoyeurs d'ingrédients relationnels, tant dans l'apport de ressources que de contraintes.

Dans le cas d'Anaïs, il s'est agi par exemple pour eux d'encadrer la trajectoire de leur fille, en marge de la distribution d'autres ingrédients ressources. Après son bac, ceux-ci refusent ainsi qu'elle poursuive des études d'arts plastiques pour se concentrer sur une formation à leurs yeux mieux valorisée sur le marché de l'emploi. Ils s'opposent également à ce qu'elle emménage avec son petit ami de l'époque. Aujourd'hui Anaïs perçoit d'ailleurs différemment ces contraintes :

« Finalement ils ont eu raison pour les études, j'aime ce que je fais aujourd'hui dans les ressources humaines. Emménager avec mon copain c'est pareil, ce n'était pas une bonne idée. A 20 ans, alors qu'on ne travaillait pas... ça faisait trop de responsabilités. Mes parents, c'est un peu la voie de la raison. J'ai du mal à aller contre leur avis. » (Anaïs)

Pour Virginie, ce sont plutôt des disputes répétées qui ont poussé la jeune femme à préférer se débrouiller sans ses parents dans son parcours. Pour Sébastien, il est plus difficile de s'émanciper de l'influence de ses parents puisqu'ils constituent ses seules relations-clés.

Comme nous l'avons déjà rapporté au chapitre précédent, son père présente d'abord une ressource dans une première séquence en proposant au jeune homme, au chômage et sans qualification, de venir travailler et vivre avec lui. Mais, dans une séquence suivante, la cohabitation tourne mal, les disputes s'enchaînent entre les deux hommes et contribuent à la manifestation de la dépression de Sébastien et à son internement.

Les parents constituent généralement des relations avec lesquelles l'individu est intimement lié. Dans le cours de son existence, il doit ainsi composer tant bien que mal avec eux. Lorsqu'ils exposent à des contraintes, celles-ci sont alors plus susceptibles d'imprimer leur marque de manière décisive sur sa trajectoire. Dans l'exposé de sa conception analytique des parcours de vie, lorsqu'il évoque l'idée des « *linked lives* », Glen Elder⁴⁴³ insiste notamment sur le fait que la présence des personnes de l'entourage peut constituer des ressources mais aussi des contraintes, parce l'individu fait aussi ses choix en considérant l'intérêt des personnes qui lui sont liées.

Cette exposition à des contraintes imposées par les relations les plus proches est également multipliée lorsque, comme dans le cas de Sébastien, les parents constituent en fait les seuls liens personnels pourvoyeurs de ressources : la dépendance à ces uniques relations-clés soumet alors plus facilement aux contraintes qu'elles pourraient présenter. Il nous faut donc pouvoir apprécier la présence des parents au regard des autres relations-clés disponibles, ou non, dans les trajectoires, à commencer par les autres membres de la famille d'origine.

4.2.2 La famille

Le fait que les parents constituent une relation-clé dans les parcours de presque tous les enquêtés laisse entrevoir le rôle plus important qu'occupe la famille dans les destinées des jeunes issus des milieux populaires. En effet, nous avons vu que la variété des relations-clés de ces individus est plus restreinte. En moyenne, entre 3 et 4 relations ou combinaison de relations-clés interviennent dans leurs séquences respectives, contre près de 6 pour leurs homologues des classes aisées. En sachant que les parents constituent généralement l'une de ces relations-clés, la part qu'ils représentent est aussitôt plus conséquente. L'effet est similaire en ce qui concerne les autres membres de la famille : nous constatons l'intervention de frères et sœurs, de cousins ou encore de grands-parents dans la majorité des parcours, mais leur

⁴⁴³ G. Elder, « The life course paradigm. Social change and individual development », op. cit.

présence est immédiatement plus remarquable dans les trajectoires des enquêtés originaires des classes populaires.

Commençons par signaler que la présence des autres membres de la famille parmi les relations-clés est beaucoup moins systématique et répétée que celle des parents. Leur soutien (car il s'agit généralement de l'apport de ressources) semble plus aléatoire et davantage circonscrit à un épisode particulier, au cours duquel ils sont en situation de fournir un ingrédient. Bien qu'il se dégage une majorité de conseils et d'encouragements, les ressources fournies sont alors aussi plus variables.

Ainsi, en comptant également les parents, nous dénombrons jusqu'à 17 membres de la famille d'origine parmi les 45 relations-clés des jeunes issus des milieux populaires, et 27 parmi les 87 relations-clés des jeunes issus des milieux plus aisés. Alors que dans l'absolu, le nombre de liens familiaux apparaît plus important dans les parcours des jeunes originaires des classes supérieures, le contraste est en fait inversé lorsque ces chiffres sont rapportés à la quantité de relations-clés disponible pour chaque catégorie d'enquêté. Pour les individus issus des classes populaires, plus du tiers de leurs relations-clés sont des membres de la famille d'origine. Pour les personnes originaires des classes supérieures, moins d'un tiers de leurs relations-clés sont des membres de la famille d'origine.

Comme le détaille Serge Paugam⁴⁴⁴, la famille constitue traditionnellement le premier cercle autour de l'individu au sein duquel s'entretiennent des rapports de solidarité. Dans nos sociétés modernes, l'Etat et le marché se posent comme les garants des revenus, de la santé ou encore du logement des acteurs sociaux (par les salaires du travail et par le déploiement d'une protection sociale généralisée) ce qui permet à ces derniers d'exister en tant qu'individus autonomes, dans plusieurs cercles, en étant moins dépendants de leur condition de membre de la famille d'origine.

Mais ce processus d'individualisation ne s'est pas complètement substitué aux liens d'entraide qui subsistent au sein de la famille, notamment dans les classes populaires. Pour nos enquêtés issus de ces milieux, les membres de leur famille d'origine apparaissent en tout cas plus incontournables. Par exemple, ce sont les parents mais aussi la grand-mère de Clarisse, à la Réunion qui se cotisent pour financer les études de l'ainée en métropole. C'est encore la sœur

⁴⁴⁴ S. Paugam, *Le lien social*, Paris, Presses universitaires de France, col. Que sais-je ?, 2008.

de Riad, travaillant à la mairie d'une ville voisine, qui recommande son frère au chômage pour un emploi municipal de saisonnier.

Dans le cas de Lionel, c'est presque toute la famille qui est mise à contribution, au fil des séquences de son parcours, pour tenter de trouver une issue aux problèmes du jeune homme. Il est intéressant de constater que, bien que dernier bénéficiaire de plus de relations-clés que n'en connaissent, en moyenne, les autres enquêtés issus des classes populaires (il en a 5, contre 3,5 en moyenne), il s'agit essentiellement de membres de sa famille.

Lionel a grandi en Guadeloupe chez son grand-père maternel Alexandre, après le décès de sa mère alors qu'il était encore tout jeune (il n'a jamais habité chez son père Stéphane, ambulancier en métropole). Suite à des échecs scolaires et à l'abandon d'un premier apprentissage en boulangerie, le jeune homme se retrouve à 18 ans livré à lui-même dans les rues d'une petite commune de son île. Il préfère y errer avec ses amis plutôt que de retourner au domicile familial, et il contracte alors quelques dettes pour survivre.

C'est là que son grand-père intervient une première fois pour le raisonner. Alexandre fait jouer ses contacts et obtient qu'une seconde boulangerie accepte Lionel comme apprenti. Il part alors vivre dans une autre ville de l'île, chez sa tante maternelle qui accepte de l'héberger. Mais l'expérience professionnelle tourne court (il est souvent absent et se fait licencier). Lasse du comportement de son neveu (il sort souvent la nuit et ne participe pas aux tâches de la maison), sa tante le met rapidement à la porte.

Nous voyons que si la famille fournit des ressources dans le parcours, la trop grande dépendance de l'individu par rapport à ce collectif l'expose aussi quelquefois à des contraintes plus difficilement évitables. C'est à partir de cet événement que Lionel va s'adonner à un petit trafic de drogue. Il vit d'abord pendant deux mois dans la rue avant d'être recueilli par « Espace vert », un dealer qui l'a vu grandir et qui le prend sous son aile. Le réseau de solidarité reste en fait proche de la famille :

« "Espace vert", c'est un grand que je connais depuis toujours. Quand il était petit, mon grand-père lui donnait des petits boulots. Il connaît tout le monde dans ma famille [...] Je suis vraiment reconnaissant envers ce mec parce qu'il m'a sorti de la galère, il m'a fait travailler pour lui. Il me payait plus que la normale, il m'emmenait dans des soirées, partout. Je voyais tous les patrons défiler, les belles voitures, je craignais rien, il me protégeait. Il me l'a dit, "Si je fais ça pour toi, c'est parce qu'avant, ton grand-père me donnait des sous pour que je puisse manger". » (Lionel)

Cette situation dure une année avant qu'Alexandre ne finisse par remettre la main sur son petit-fils. Entre temps, Lionel a réglé ses dettes mais il saisit, en discutant avec son aïeul, la déception de ce dernier et l'impasse dans laquelle il se trouve. Alexandre mobilise alors les membres de la famille présents en métropole pour tenter de trouver une issue au jeune homme.

Lionel ne pourra pas aller habiter chez sa grand-mère paternelle en banlieue parisienne car son grand frère y a déjà été envoyé pour suivre des études. C'est donc son parrain Jérôme (son oncle maternel) qui vient le récupérer, en lui assurant qu'une place l'attend, chez lui, à Montpellier. C'est ainsi que depuis six mois Lionel vit dans le salon du petit appartement de son oncle et de sa compagne, chez qui il tient à se montrer plus préoccupé des tâches ménagères et des règles de vie commune, que ce dont il avait pu témoigner chez sa tante. En parallèle, il a trouvé une formation avec l'aide de la Mission locale. C'est Morgane, une amie à lui, également originaire de la Guadeloupe et habitant à Paris, qui lui a d'abord parlé de cette formation.

Sur les 5 relations-clés de Lionel, 3 font ainsi partie de sa famille d'origine : son grand-père, sa tante et son parrain. Cette part des liens familiaux n'est pas toujours majoritaire dans les relations-clés des enquêtés originaire des classes populaires, mais elle y demeure plus importante qu'ailleurs. Surtout, l'histoire de Lionel nous montre bien comment, en situation de précarité, le premier recours dans l'entourage est bien souvent la famille. Ainsi dans le cas des individus ne bénéficiant que d'une ou deux relations-clés, il s'agit généralement de membres de la famille. Nous ne relevons par exemple qu'une seule relation porteuse d'un ingrédient relationnel dans toute la trajectoire d'Akim : sa grande sœur Leyla, qui l'aide à un moment donné à sortir de son isolement et l'incite à s'inscrire à la Mission locale.

Dans ces conditions, il n'est alors pas étonnant que les réseaux de liens proches des enquêtés issus des milieux populaires accordent, comme nous l'avons vu plus tôt dans ce chapitre, une part plus importante à des relations nouées dans la famille, dans les contextes assignés comme le voisinage et à des liens entretenus depuis toujours : c'est avant tout à leur contact que se négocie une entraide et une solidarité qui s'avère parfois salutaire dans des trajectoires plus exposées aux risques de la vie (chômage, problèmes de santé...). Agnès Pitrou⁴⁴⁵ a ainsi

⁴⁴⁵ A. Pitrou, *Les solidarités familiales. Vivre sans famille ?*, Toulouse, Privat, collection Pratiques sociales, 1992 [1978].

montré que les solidarités familiales sont particulièrement actives au sein des populations défavorisées.

Comme nous l'avons vu au sujet des parents, des relations familiales fortes et incontournables peuvent aussi, de par leur position, plus facilement contraindre les trajectoires. Ce phénomène nous permet donc aussi de mieux comprendre la plus grande exposition des jeunes issus des milieux populaires à des ingrédients relationnels contraignants : la place plus importante qu'occupent leur famille d'origine, et en particulier leurs parents, à la fois dans leurs réseaux personnels et parmi leurs relations-clés, traduit parfois une dépendance à cet unique collectif, dont les contraintes imposées s'avèrent alors plus souvent décisives dans les séquences. Généralement, les contraintes relevées prennent ainsi la forme de conflits familiaux. Si les parents et autres membres de la famille d'origine sont d'abord des soutiens dans leurs évolutions biographiques, leur présence unique se révèle aussi quelquefois plus handicapante.

Penchons-nous maintenant sur un autre type de relations-clés qui est aussi en capacité d'offrir à la fois des ressources et des contraintes dans les séquences : les conjoints.

4.2.3 Les relations amoureuses

Après les membres de la famille examinons la place qu'occupe, parmi les relations-clés, une autre personne au rôle particulier : l'amoureux(se). Nous constatons que des relations amoureuses (même si elles n'existent plus aujourd'hui) ont eu un rôle déterminant dans plusieurs séquences. Parmi l'ensemble des relations-clés, 18 sont ainsi des liens amoureux, dont 7 occupent encore ce rôle dans les réseaux que nous étudions. En effet si les liens avec les différents membres de la famille d'origine restent les mêmes toute la vie (un frère sera toujours un frère), les relations amoureuses, elles, évoluent. Nous considérons ici le rôle de la personne au moment où son ingrédient fait effet dans le parcours. Ainsi, des petit(e)s ami(e)s apparaissent même s'ils sont aujourd'hui des « ex ».

L'ingrédient fourni est généralement une aide, un accompagnement continu dans un épisode d'évolution entre des positions sociales, que cette séquence soit provoquée ou plutôt subie. Les conjoints sont ainsi à l'origine de 18 ressources. C'est son compagnon Mounir qui conseille et encourage Btissame au moment où celle-ci cherche à louer son premier appartement. Pendant sa période de dépression, Virginie témoigne aussi du soutien à toute épreuve de son

conjoint Rémi, jusqu'à ce qu'elle puisse reprendre une activité professionnelle. Parfois, c'est la simple présence du lien amoureux qui permet aussi d'éclairer des épisodes de mobilité géographique : Manon privilégie une école située à Avignon afin de rester proche de son petit ami de l'époque.

Mais nous notons que les relations amoureuses sont aussi à l'origine de contraintes. Avec les parents, ils sont ainsi le second type de relation-clé à l'origine de l'essentiel des ingrédients relationnels constituant des contraintes. Sur l'ensemble des séquences, ils fournissent 8 contraintes. Là-encore, ces ingrédients surviennent du fait que les vies des uns et des autres sont intimement liées et que les choix de vie sont aussi faits en fonction d'eux. Même si elle préfère l'établissement de Toulouse où elle a aussi été sélectionnée, Anaïs choisit pourtant de poursuivre ses cours à l'IAE Montpellier car son petit ami, lui, est retenu dans la région. Enfin, le conjoint constitue parfois un ingrédient-contrainte dans le cours de la séquence relatant la fin de la relation amoureuse, par exemple lorsque sa présence n'est plus désirée ou bien lorsque c'est lui qui met un terme à l'histoire.

L'origine sociale des individus ne semble pas avoir d'influence sur le concours ou non de leur conjoint dans leurs séquences. En fait, sa présence parmi les relations-clés nous apparaît plus aléatoire et relative aux histoires sentimentales de chacun. Leur faible nombre nous appelle en tout cas à la prudence sur les distinctions que nous pourrions faire entre les membres de notre population.

Surtout, la majorité de ces relations amoureuses dont nous étudions l'apport dans les trajectoires n'existent plus aujourd'hui. Par conséquent, nos observations nous permettent avant tout de mesurer l'influence d'histoires de cœur s'étant déroulées plus tôt dans les biographies, à une époque où les enquêtés étaient encore souvent engagés dans leurs études, ou alors qu'ils vivaient encore chez leurs parents. Dans l'âge adulte, le conjoint participera certainement à de plus nombreuses séquences, parce que la vie est faite en commun, parce qu'il est susceptible d'être consulté dans de plus nombreux choix.

Dans le parcours de Laurent, en couple depuis dix ans et père d'une petite fille, sa compagne Natacha apparaît ainsi déjà comme porteuse d'ingrédients dans le fil de plusieurs séquences : de leur emménagement dans le sud de la France à la concrétisation de son idée de *start-up*, en passant, bien sûr, par leur volonté de faire un enfant. Mais généralement, dans la période de la jeunesse que nous examinons, la présence de la relation amoureuse en tant que relation-

clé est plus incertaine et ne semble pas révéler de différences significatives entre les enquêtés. Les liens amicaux, en revanche, vont s'avérer les témoins de disparités certaines.

4.2.4 Les liens amicaux et les autres relations personnelles

Nous avons vu que, du côté des individus aux origines plus aisées, la famille n'est pas moins présente dans les trajectoires, tant en nombre de parents que dans la quantité de ressources qu'ils fournissent, mais que cette présence apparaît réduite en proportion de la multitude de relations-clés dont ils bénéficient. En effet, si les jeunes issus des classes supérieures affichent une variété de relations-clés plus étendue, nous allons voir que c'est d'abord parce qu'ils enregistrent l'intervention décisive de davantage de liens prospérant en dehors de leur cercle familial.

Dans l'ensemble des séquences analysées, nous relevons l'influence de relations personnelles qui ne sont ni des membres de la famille d'origine, ni les conjoints des enquêtés. Des ingrédients relationnels parviennent ainsi aux individus par l'intermédiaire d'une catégorie plus vaste regroupant de simples copains et des amis très proches, en passant par des connaissances présentées par d'autres personnes de l'entourage, jusqu'à des contacts relevant plutôt de leurs activités dans les mondes scolaire, professionnel et associatif (bien que l'ingrédient implique toujours la dimension personnelle de la relation, sinon il aurait plutôt été reconnu comme ingrédient institutionnel). C'est notamment là que des liens plus faibles se situent.

Le nombre de ce dernier type de relations-clés varie considérablement selon l'origine sociale des individus. En dehors de la famille et des liens amoureux, il reste en effet 22 relations-clés (sur 45) pour les enquêtés issus des classes populaires. Elles sont encore 50 (sur 87) pour ceux issus des classes supérieures. Ce phénomène ressort également lorsque nous adoptons de nouveau le point de vue des individus. Alors que pour les jeunes issus des classes populaires nous ne dénombrons, en moyenne, que moins de deux relations-clés hors-famille et hors-conjoint par enquêté (1,7 liens), ce nombre est presque doublé chez les jeunes issus des classes supérieures (en moyenne par enquêté, 3,3 liens). Voici un tableau qui permet de mieux apprécier la distribution de ces relations-clés amicales et autres, entre les enquêtés.

Tableau n°9

Nombre de relations-clés en dehors de la famille et des liens amoureux

		Nombre d'enquêtés originaires des classes...		
		populaires	supérieures	Moyennes
Nombre de relations-clés hors-famille et conjoint...	0 ou 1 relation-clé	6	2	0
	2 ou 3 relations-clés	6	7	1
	4 ou 5 relations-clés	1	4	1
	+ de 6 relations-clés	0	2	0
	TOTAL	13	15	2

Lecture : 7 enquêtés issus des classes supérieures ont connu l'effet, dans le cours de leurs séquences de transition statutaire, de 2 ou 3 relations-clés qui ne sont ni des membres de leur famille ni un conjoint.

Les ingrédients fournis par ces relations sont essentiellement des ressources. Ce sont généralement des informations et des services de toutes sortes, en écho à la plus grande diversité des individus qui les supportent. Ces relations-clés se démarquent en effet par la multiplicité des contextes et des cercles sociaux d'où ils proviennent. Contrairement aux parents dont la marque du soutien est souvent répétée dans le parcours, nous ne notons généralement l'intervention de ces diverses relations-clés que dans une seule séquence, afin de faire bénéficier à un moment donné d'une seule ressource.

C'est pourquoi le nombre de ces relations est d'autant plus important : il démontre comment le réseau de connaissances d'un individu peut être mobilisé, à plusieurs reprises, par l'intermédiaire de relations différentes, pour faire profiter d'opportunités nouvelles et de ressources plus exceptionnelles que l'aide répétée fournie habituellement par la famille. Les enquêtés aux origines les plus aisées, qui présentent généralement les réseaux les plus grands, les plus ouverts et les plus hétérogènes sont ainsi ceux qui bénéficient le plus de relations-clés hors-famille.

Par exemple dans le parcours de Thomas, nous notons certes, d'abord, le soutien de ses parents Michel et Françoise, à plusieurs reprises. Ce sont eux qui financent son école à Paris dans la communication, ainsi que son stage de fin d'études en Australie. Ils contribuent également à une partie du loyer pendant cette période. Mais à son retour en France, ce sont ensuite d'autres relations extérieures qui prennent le relais. Le jeune homme s'installe dans un premier temps à Paris en colocation avec son ami Ludovic. Ils travaillent tous les deux en tant que graphistes indépendants, et ils peuvent notamment compter sur Paola, la petite amie de Ludovic à l'époque, pour leur décrocher de précieux contrats avec la grande agence événementielle dans laquelle elle travaille.

Quelques années plus tard, les deux acolytes se sont maintenant installés à Montpellier. Les contrats se font plus rares, ils cherchent une nouvelle activité professionnelle, et c'est dans l'émulation de leurs échanges que naît l'idée de fonder leur propre *start-up*. A ce moment-là, Thomas peut alors compter sur l'aide d'un de ses ex-camarades de promotion qui s'est également installé à Montpellier, Laurent. Ce dernier est désormais directeur marketing dans une entreprise dont les locaux sont situés en face de ceux de l'incubateur. C'est par son intermédiaire qu'ils approchent ainsi pour la première fois les responsables de l'établissement.

Au moment du lancement de leur *start-up*, Thomas a pu également compter sur les conseils déterminants d'Aurore, une amie entrepreneure plus expérimentée, qui est par la suite devenue sa compagne. En marge de ses parents, nous décomptons donc l'intervention de 4 de ses relations amicales (Ludovic, Paola, Laurent et Aurore), dont certains sur plusieurs séquences. Les réseaux des individus originaires des classes supérieures, plus grands et plus ouverts sur des mondes sociaux différents, leur permettent donc d'effectivement bénéficier de liens plus nombreux et variés, susceptibles ainsi de constituer davantage de relations-clés dans leurs parcours, au travers des ressources et des opportunités qu'elles délivrent. Du fait de leur variété, les appuis de ces personnes extérieures sont ainsi plus pertinents pour répondre aux besoins professionnels dans une situation particulière.

Signalons les 3 seuls cas où des relations amicales ont engendré des ingrédients-contraintes. Il y a d'abord Clarisse. La jeune femme a quitté son île natale de la Réunion pour s'installer à Lyon mais elle a été suivie par son amie d'enfance Paloma. Sa présence, et surtout celle de son nouveau petit ami Chahine, semble trop envahissante pour notre jeune enquêtée qui cherche alors à déménager au plus vite et atterrit ainsi à Montpellier. Il y a ensuite Lola qui,

pendant ses études de stylisme à Nîmes où elle ne connaît d'abord personne, se lie rapidement d'amitié avec une bande de copines dans sa formation. Mais leurs sorties alcoolisées trop répétées compromettent définitivement ses études et, alors que sa santé commence également à vaciller, elle préfère tout quitter et retourner à Montpellier. Enfin il y a Julien : le jeune homme n'a jamais eu beaucoup d'amis mais il a un temps accordé sa confiance à Cédric. Or, celui-ci et sa bande de copains l'ont un jour « trahi » en lui dérobant ses tableaux, un événement qui l'a conduit à stopper toute activité artistique. Dans les trois cas, notons qu'il s'agit toujours de situations dans lesquelles l'individu se retrouve dépendant d'un seul cercle de relations qui offre reconnaissance et protection mais qui expose aussi des contraintes que cette configuration resserrée ne permet pas d'éviter.

Dans le tableau suivant, nous résumons les apports des différentes relations-clés, en considérant le rôle qu'elles jouent dans la vie des enquêtés.

Tableau n°10 :

Ressources et contraintes offertes par les relations-clés en fonction de leur rôle, selon l'origine sociale des enquêtés

		Enquêtés originaires des classes...			
		populaires	supérieures	moyennes	TOTAL
Relations-clés qui constituent des...	Liens familiaux fournissent...	17	27	2	46
	Ressources	20	67	3	90
	Contraintes	5	4	1	12
	Liens amoureux fournissent...	6	10	2	18
	Ressources	4	13	1	18
	Contraintes	3	3	2	8
	Autres liens personnels fournissent...	22	50	6	78
	Ressources	21	59	8	88
	Contraintes	2	1	0	3
	TOTAL fournissent...	45	87	10	142
	Ressources	45	139	12	196
	Contraintes	10	8	3	21

Lecture : Dans leur parcours, les enquêtés originaires des classes supérieures connaissent l'intervention de 27 liens familiaux distincts, qui contribuent à l'apport de 67 ressources et à 4 contraintes différentes.

Après observation des rôles tenus par les personnes à l'origine des ingrédients relationnels dans les parcours, nous constatons donc que les évolutions dans les positions sociales des individus issus des milieux populaires - ceux-là même dont les réseaux personnels sont plus petits, denses et homogènes - reposent davantage sur l'aide fournie par les membres de leur famille d'origine. De leur côté, les jeunes issus des classes supérieures comptent également sur l'aide de leurs parents, qui leur fournissent davantage de ressources. Mais ils se démarquent aussi et surtout par la mobilisation de plus nombreux liens personnels noués en dehors du cercle familial, pour bénéficier de ressources plus nombreuses et plus hétérogènes - à l'image de leurs réseaux plus vastes et diversifiés.

Cependant, les relations-clés évoluant en dehors de la famille regroupent encore des personnes très différentes que la simple reconnaissance en termes de rôles ne permet pas de

distinguer. Or, d'autres disparités éclairantes sur les inégalités qui sillonnent le monde social peuvent encore être mises en lumière en choisissant un autre filtre pour caractériser les relations-clés. C'est pourquoi nous allons maintenant considérer la force du lien à l'œuvre derrière chaque lien personnel décisif.

4.3 La force des liens

L'examen des rôles que jouent les relations-clés dans la vie des enquêtés a permis de révéler des différences significatives entre les enquêtés, selon leur origine sociale. Une autre façon d'observer les relations-clés est de considérer la force des liens.

Apprécier la force du lien consiste à qualifier l'intensité de la relation entre deux personnes. Généralement, les enquêtes cherchent à distinguer les liens les plus forts émotionnellement, ou bien les plus durables, les liens de confiance ou encore les liens que l'on fréquente souvent. Par contraste avec ces critères, apparaissent alors aussi les liens plus faibles. La force du lien est une notion classique dans l'histoire de la sociologie des réseaux sociaux, en particulier depuis les analyses proposées par Mark Granovetter⁴⁴⁶. Cet auteur la définit comme une combinaison qu'il pense linéaire entre investissement émotionnel, temporel, degré d'intimité et quantité de services rendus entre deux personnes. Or, comme le souligne Michel Grossetti⁴⁴⁷, ces différentes variables ne sont pas toujours corrélées.

Pour rappel, dans notre enquête, la force du lien est une notion qui nous a d'abord permis de délimiter l'étendue des réseaux de connaissances personnels que nous avons construit : nous n'avons cartographié que les liens forts actuels des enquêtés. Ces liens particuliers ont ici été définis et reconnus de deux façons : il s'agit des personnes que l'enquêté considère comme importantes dans sa vie au moment de l'entretien, et de celles que nous retrouvons à ses côtés dans plusieurs des contextes de vie examinés (celles qu'il fréquente à la fois au travail, dans les loisirs, dans les associations...).

Dans cette partie focalisée sur les relations-clés décisives dans le passé des individus, nous sommes cette fois amené à examiner d'autres liens que les relations fortes présentes dans les réseaux personnels actuels. Nous examinons chaque personne de l'entourage qui est à

⁴⁴⁶ M. Granovetter, « The Strength of Weak Ties », op. cit.

⁴⁴⁷ M. Grossetti, *Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, op. cit.

l'origine d'un ingrédient relationnel, et nous apprécions la force de ce lien au moment de la séquence où il intervient, même si cette intensité a pu évoluer par la suite.

Cette fois, lorsque nous jugeons de la force du lien, l'objectif est donc différent : nous ne cherchons plus à circonscrire un horizon aux réseaux personnels que nous étudions, mais bien à qualifier l'intensité des liens au moment où ceux-ci se révèlent déterminants dans les trajectoires. Par exemple lorsqu'Anne-Sophie permet à Virginie d'obtenir un emploi de serveuse dans le restaurant où elle travaille, les deux femmes ne sont encore que de simples copines qui se fréquentent depuis peu. Nous répertorions alors la relation-clé que constitue Anne-Sophie comme la contribution d'un lien faible, même si elles sont aujourd'hui devenues des amies proches (Anne-Sophie apparaît bien dans le réseau personnel de Virginie que nous avons construit). A l'inverse, bien que Julien ne fréquente plus Cédric depuis plusieurs années, il le considère encore comme son meilleur ami au moment où ce dernier lui propose de le rejoindre dans son activité de négoce en vin. Nous considérons donc qu'il s'agit d'un ingrédient fourni par un lien fort (alors que Cédric n'apparaît pas dans le réseau actuel de Julien).

Précisons encore une fois que nous ne comparons ici que des « relations-clés » telles que nous les avons définies, c'est-à-dire des personnes qui ont été reconnues comme à l'origine d'un ingrédient relationnel. Que nous qualifions ces liens comme forts ou faibles, la dimension personnelle de la relation avec l'enquêté est donc toujours impliquée, sinon nous n'aurions pas reconnu leur participation comme un ingrédient relationnel au chapitre précédent. Par exemple, si une relation de travail d'un enquêté est à l'origine d'une ressource dans une de ses séquences mais que ce transfert s'explique dans le cadre des rapports formels entre employés d'une même entreprise, nous considérons cet ingrédient comme institutionnel. Toutes les relations-clés que nous étudions, même faibles, ont un lien personnel avec l'enquêté qui participe à expliquer la survenue d'un élément décisif dans une séquence.

Dans le cas où la relation-clé est en fait constituée d'une combinaison de plusieurs liens, nous avons choisi de considérer l'ensemble comme une relation forte, dès lors qu'une personne au moins dans cet ensemble constitue effectivement un lien fort. Nous pouvons en effet penser que l'ingrédient fait alors son effet parce que ce lien fort est présent, et nous préférons donc considérer toute la combinaison comme telle. Les combinaisons de relations-clés identifiées comme faibles sont donc uniquement composées de liens faibles.

Enfin, nos données ont fait ressortir un unique cas dans lequel une même relation a fourni deux ingrédients relationnels différents, dans deux séquences distinctes, alors que la force du lien a évolué entre ces deux épisodes. Ainsi lorsqu'Emilie trouve un stage à Londres dans le marketing, c'est en partie grâce à Éric, le directeur d'une agence dans laquelle elle a été formée. Ce dernier représente à ce moment-là un lien faible pour la jeune femme : la relation personnelle qu'ils ont nouée dans le cadre de sa première expérience professionnelle est encore récente.

Un an plus tard, Emilie a décidé de fonder sa propre *start-up* et Éric l'aide à rencontrer de potentiels associés. Dans ce second temps, Éric constitue désormais un lien fort : leur relation s'est développée, le directeur d'agence aux précieux conseils incarne un véritable modèle pour Emilie dans l'entrepreneuriat. Ils se retrouvent régulièrement pour partager des déjeuners au cours desquels ils évoquent tant leurs affaires respectives que leurs vies personnelles. Afin de ne pas faire disparaître cette nuance, nous avons choisi de comptabiliser la double intervention d'Éric comme s'il s'agissait de deux relations-clés différentes : une première fois en tant que lien faible, une seconde fois comme un lien fort.

Cette distinction selon l'intensité du lien nous permet déjà de mettre en évidence un premier phénomène : les principales relations personnelles qui agissent dans le cours des trajectoires sont des liens forts. En effet sur l'ensemble des relations-clés, plus de 66% sont des liens forts (94 relations-clés sur 142). Dans la plupart des cas, nous retrouvons ainsi ces personnes dans les réseaux que nous avons construits pour chaque enquêté (si le lien ne s'est pas dégradé ou n'a pas disparu). Ces liens forts fournissent les trois-quarts des ingrédients relationnels constatés (165 ingrédients sur 217). Ces ingrédients constituent avant tout des ressources mais nous y retrouvons également l'ensemble des quelques contraintes relevées dans nos données. En effet nous avons vu que les ingrédients-contraintes sont essentiellement imposés par des parents et des conjoints, des personnes dont les vies sont intimement liées à celles des enquêtés, et qui incarnent pour eux des liens forts. Le cours des trajectoires est donc principalement affecté par les relations parentales, amoureuses et amicales composant les liens forts de chacun, ce sont elles qui fournissent la grande majorité des ingrédients relationnels, même si tous n'en bénéficient pas dans les mêmes quantités.

Nous allons tout de suite examiner ces liens forts décisifs, avant de nous pencher ensuite sur le dernier tiers de relations-clés, composé de liens plus faibles.

4.3.1 Contrastes entre les liens forts

Le premier élément à considérer est la quantité de ressources et de contraintes que fournissent ces liens forts. Dans les parcours des jeunes issus des milieux populaires, leurs liens forts décisifs contribuent en moyenne à la survenue de 1,3 ingrédients (47 éléments de contexte soutenus par 37 relations-clés). Dans les séquences des jeunes issus des milieux aisés, les liens forts décisifs en apportent en moyenne 2,1 (107 ingrédients supportés par 51 relations-clés). Ces ingrédients sont aussi plus souvent des ressources que des contraintes.

Lorsque nous avons évoqué le nombre de relations-clés dont dispose chaque enquêté, nous avons déjà relevé, chez les jeunes originaires des classes supérieures, la quantité plus importante d'ingrédients que supporte en moyenne chaque lien décisif. Nous pouvons maintenant préciser que ces apports multiples de ressources sont essentiellement le fait de leur relations fortes : ce sont elles qui interviennent généralement à plusieurs reprises dans leurs trajectoires.

De leur côté, les liens forts décisifs des jeunes originaires des classes populaires apparaissent aussi parfois comme des liens multi-ressources, mais leurs apports demeurent moins répétés que chez leurs homologues, tandis que ces liens fournissent également davantage de contraintes. Il semble qu'il s'agisse là d'une conséquence de la tendance générale à l'homophilie que nous avons relevé dans les réseaux personnels : les liens forts des enquêtés aux origines les plus aisées évoluent également dans des milieux sociaux favorisés et ils assurent ainsi l'accès à de plus nombreuses ressources. Au contraire, ceux qui possèdent moins de ressources évoluent au côté de personnes ne disposant également que de peu de ressources.

Derrière ces différences entre les apports des liens forts de nos deux catégories d'enquêtés, nous retrouvons en partie les contrastes que nous avons déjà notés entre leurs parents (ceux des individus issus des classes aisées leur fournissent deux fois plus d'ingrédients). En effet les parents constituent des liens forts pour tous les enquêtés de notre échantillon, et ils participent donc aussi à marquer les différences dans le nombre d'apports que nous constatons maintenant entre les liens forts.

Au-delà de la quantité d'ingrédients fournis, des contrastes entre les enquêtés s'observent aussi lorsque l'on considère la place qu'occupent les liens forts décisifs parmi l'ensemble des relations-clés. En effet, en ce qui concerne les individus issus des classes populaires, plus de

quatre cinquièmes de leurs relations-clés sont des liens forts (37 relations sur 45). Alors qu'ils bénéficient déjà moins souvent de leurs relations personnelles dans leurs parcours, les jeunes issus des milieux populaires dépendent donc aussi plus fortement de leurs seuls liens forts pour influencer le cours de leurs trajectoires. De l'autre côté, les liens forts restent aussi majoritaires parmi les relations-clés des individus originaires de milieux aisés, mais cette majorité est chez eux plus restreinte : ils ne représentent que moins de trois cinquièmes de leurs relations-clés (51 de leurs 87 liens décisifs).

Cette place plus importante qu'occupent les liens forts parmi les relations-clés des jeunes issus des classes populaires, ne saurait être simplement expliquée par la part considérable des liens familiaux dans leur destinée (qui constituent généralement des liens forts). Un phénomène plus général est ici à l'œuvre : au-delà du rôle que ces personnes jouent dans la vie de l'enquêté, les jeunes originaires des milieux populaires comptent davantage sur leurs uniques liens forts pour constituer des ingrédients dans le cours de leurs transitions statutaires. En effet, lorsque nous effectuons le même examen en mettant de côté les relations-clés familiales, nous retrouvons des contrastes sensiblement similaires entre les enquêtés, dans des proportions à peine réduites. Même en ne considérant que les relations-clés hors-famille, près des trois quarts constituent toujours des liens forts chez les jeunes issus des milieux populaires (20 relations sur 28), alors qu'ils n'en représentent que moins de la moitié chez les jeunes issus des milieux aisés (27 relations sur 60).

Tableau n°11 :

Force des liens entretenus avec les relations-clés, selon l'origine sociale des enquêtés

		Enquêtés originaires des classes...		
		populaires	supérieures	Moyennes
Relations-clés qui constituent des...	Liens forts	37	51	6
	<i>Membres de la famille</i>	17	24	6
	<i>Autres</i>	20	27	0
	Liens faibles	8	36	4
	<i>Membres de la famille</i>	0	3	0
	<i>Autres</i>	8	33	4
	TOTAL	45	87	10
	<i>Membres de la famille</i>	17	27	6
	<i>Autres</i>	28	60	4

Lecture : Les enquêtés issus des classes populaires témoignent de 37 relations-clés qui sont des liens forts aux moments où elles agissent. Même lorsque l'on ne considère que les relations-clés qui ne sont pas des membres de la famille, 20 d'entre-elles constituent encore des liens forts.

Il semble ainsi que le cours des trajectoires des jeunes issus des milieux populaires repose davantage sur l'accompagnement fourni par leurs liens forts, qu'il s'agisse de membres de la famille ou bien d'amis proches. En marge de leurs liens forts, les jeunes originaires des classes supérieures, bénéficient eux en revanche de l'effet de plus nombreux liens faibles, évoluant principalement en dehors du cercle familial.

Ainsi lorsque Fara réussit le concours lui permettant d'intégrer une formation afin d'obtenir un Diplôme d'Etat d'accompagnant éducatif et social, elle le doit notamment à Aude, une de ses meilleures amies qui étudie dans le même domaine et qui l'aide à réviser : une relation amicale qui constitue en même temps un lien fort. A l'inverse, l'observation des relations-clés des enquêtés aux origines les plus aisées laisse apparaître une part significative de liens faibles, qui se situent plus souvent en dehors de la famille.

Nous allons maintenant examiner plus en détail le rôle et les apports de ces liens faibles.

4.3.2 La force de liens faibles

Le dernier exemple évoqué nous amène à « retourner » notre objet d'étude pour nous pencher maintenant sur les liens faibles parmi les relations-clés. En effet, l'apport plus important d'ingrédients relationnels que connaissent les jeunes originaires des classes supérieures dans leurs trajectoires ne s'explique pas seulement par les plus nombreuses ressources que leurs fournissent leurs liens forts, mais aussi par la mobilisation de davantage de liens faibles dans le cours de leurs séquences.

Comme on peut le voir dans le précédent tableau, parmi les personnes de l'entourage qui ont contribué à fournir un ingrédient dans les parcours, à peine plus d'un sixième sont des liens faibles pour les jeunes issus des classes populaires (8 cas sur 45), tandis qu'ils forment plus d'un tiers des relations-clés des jeunes issus des classes supérieures (36 cas sur 87).

Il s'agit de relations se situant au-delà des réseaux que nous avons dessinés et qui n'apparaissent donc pas sur nos graphes (sauf dans les quelques cas où les liens se sont depuis resserrés). Quelle que soit l'origine sociale des enquêtés, leurs liens faibles se situent presque tous en dehors de la famille. Ce sont plutôt des relations amicales, mais elles ne font pas partie du premier cercle d'amis proches. Ces liens personnels sont considérés comme moins importants par les enquêtés, ils ne sont fréquentés que dans un seul contexte, mais ils fournissent pourtant des ingrédients variés.

Leurs apports sont exclusivement des ressources (nous avons vu que les contraintes sont imposées par les liens forts, en particulier les parents et les conjoints) de toutes natures. Quelle que soit l'origine sociale des enquêtés, un lien faible contribue généralement à la survenue d'une seule ressource. Alors que les parents et les autres liens forts sont impliqués dans la vie de l'individu et peuvent être actifs plusieurs fois pour accompagner sa trajectoire, les liens faibles ne sont pas « prêts » à intervenir aussi souvent. Leur manifestation traduit plutôt une opportunité qui s'est présentée, dans une séquence unique, d'apporter une ressource.

Les individus qui entretiennent des relations plus variées, dans des contextes plus nombreux, sont ainsi davantage susceptibles de bénéficier de l'apport de telles relations-clés moins souvent « mobilisables ». Dans le parcours de Manon, c'est par exemple un copain qu'elle fréquente en soirée pendant son année de vie à Amsterdam qui lui permet de travailler comme chargée de communication pour plusieurs artistes locaux. A son retour en France,

c'est aussi une copine éloignée qui l'héberge pendant ses premières semaines d'installation à Paris. Lorsqu'elle décroche un emploi de guide en Camargue, c'est encore par l'intermédiaire d'un ancien camarade de son BTS. A chaque fois il s'agit de liens faibles, issus d'époques et fréquentés dans des contextes différents, qui permettent l'accès à des ressources originales. Voici un tableau qui permet d'apprécier la qualité des apports fournis par les relations-clés en fonction de l'intensité du lien.

Tableau n°12 :
Ressources et contraintes offertes par les relations-clés selon la force du lien, en fonction de l'origine sociale des enquêtés

		Enquêtés originaires des classes...			
		populaires	supérieures	moyennes	TOTAL
Relations-clés qui constituent des...	Liens forts	37	51	6	94
	fournissent...				
	Ressources	37	99	8	144
	Contraintes	10	8	3	21
	Liens faibles	8	36	4	48
	fournissent...				
	Ressources	8	40	4	52
	Contraintes	0	0	0	0
	TOTAL	45	87	10	142
fournissent...					
Ressources	45	139	12	196	
Contraintes	10	8	3	21	

Lecture : Dans leurs parcours, les enquêtés issus des classes supérieures connaissent l'intervention de 36 liens faibles distincts qui contribuent à la survenue de 40 ressources et de 0 contraintes.

Après la mise en évidence de la contribution de leurs liens forts à de plus nombreuses ressources, cet apport de leurs liens faibles est le second phénomène qui contribue à expliquer la quantité plus importante d'ingrédients relationnels dans les parcours des jeunes aux origines les plus favorisées.

Cette seconde tendance nous intéresse d'autant plus qu'elle semble être une conséquence directe de l'entretien, par cette catégorie d'individus, de réseaux personnels généralement plus grands, plus ouverts et plus diversifiés. Alors que la quantité plus importante de

ressources fournies par chaque lien fort décisif dans les parcours des enquêtés issus des classes supérieures s'explique d'abord par les caractéristiques sociodémographiques de ces relations (elles permettent d'accéder à plus de ressources parce qu'elles évoluent elles aussi généralement dans les classes supérieures) ; il faut, pour comprendre l'apport de plus nombreux liens faibles, mobiliser les formes et les attributs des réseaux personnels eux-mêmes.

Les configurations des réseaux des enquêtés aux origines les plus aisées permettent effectivement d'entretenir un nombre plus important de relations hétérogènes qui, sans nécessairement constituer des liens forts, permettent d'accéder à des ressources inédites. Lorsque, dans son article fondateur, Mark Granovetter⁴⁴⁸ distingue liens faibles et liens forts, c'est déjà pour révéler, dans un remarquable oxymore, « la force des liens faibles ». L'auteur part du constat que les liens forts d'un individu ne permettent que peu souvent d'accéder à d'autres mondes sociaux. De par leur place particulière auprès de celui-ci, ils se connaissent souvent entre eux, leurs réseaux personnels se chevauchent, ils constituent davantage de cliques au sein desquelles les ressources sont alors limitées et se répètent (ils forment des groupes plutôt denses). A l'inverse, « les personnes avec qui il est faiblement lié ont plus de chances d'évoluer dans des cercles différents du sien et elles ont donc accès à des informations différentes de celles qu'il reçoit »⁴⁴⁹ (elles constituent plus souvent des liens isolés pour l'individu).

Un des critères généralement mobilisé dans l'analyse des réseaux sociaux pour mesurer la force des liens est la polyvalence de chaque relation. Dans notre enquête, les liens forts sont ainsi notamment ceux qui sont fréquentés dans plusieurs contextes. Avec ces relations, plusieurs activités sont partagées, les protagonistes se retrouvent et échangent dans plusieurs situations distinctes. Brahim rencontre par exemple son cousin Farid lors des repas de famille, mais aussi lors des soirées entre amis puisqu'ils résident dans le même quartier et qu'ils fréquentent les mêmes voisins. Ils militent également tous deux dans une même association d'éducation populaire. Cette multiplicité des échanges assure la force du lien et entretient le transfert des ressources (les personnes sont plus volontaires pour aider leurs proches, à plusieurs reprises s'il le faut).

⁴⁴⁸ M. Granovetter, « The Strength of Weak Ties », op. cit.

⁴⁴⁹ Ibid., p. 1371 (traduction personnelle).

Mais dans le même temps, cette multiplicité des liens favorise les interconnexions entre les différentes relations personnelles, et les informations qui circulent dans ses cercles sont alors plus redondantes. La diversité des ressources disponibles s'en retrouve affaiblie, et les chances qu'elles constituent un élément décisif aussi. A l'inverse, les liens faibles sont plutôt des liens « spécialisés », c'est-à-dire qu'ils ne sont rencontrés que dans le cadre d'un seul contexte, d'une seule activité. Leur présence en périphérie des réseaux réduit alors la tendance à l'homophilie : ces liens peuvent présenter de caractéristiques plus éloignées de celles de l'individu au centre. La probabilité qu'ils soient disposés à fournir une ressource est moindre, mais leurs apports sont plus variés, leurs ressources sont plus « ciblées ».

Pour reprendre l'exemple de Brahim, ce n'est pas son cousin Farid, malgré sa motivation, qui peut aider notre enquêté à trouver un travail dans l'informatique, un domaine professionnel qu'il ne connaît pas. C'est bien l'un des liens faibles de Brahim, le patron d'une agence de communication dans laquelle il a effectué un stage et avec qui il est resté en contact, qui lui permet, un jour, de décrocher un emploi dans ce secteur. Tentons alors maintenant de distinguer les types de ressources que fournissent les relations-clés, selon la force du lien.

4.3.3 Qualités des ressources selon la force du lien

Les ressources que fournissent les relations-clés semblent différer sensiblement selon la force du lien. Les relations fortes apportent généralement une aide, parfois répétée, dans l'entretien de liens de solidarité : nous avons vu comment les parents et les conjoints assurent ainsi ce rôle de soutien, qu'il soit financier, matériel ou psychologique. Les amis proches aussi apparaissent comme des liens fournissant encouragements, reconnaissance et parfois même protection en cas de coups durs. Par exemple, c'est aussi au contact de son ami d'enfance Brandon que Virginie reprend confiance en elle après sa dépression. Nous avons vu que ce sont également les liens forts qui, de par leur place dans la vie de l'individu, sont seuls en capacité d'imposer des contraintes décisives dans les séquences.

De leur côté, les liens faibles qui constituent des relations-clés apparaissent plutôt comme fournissant des ressources plus variées que ne possèdent pas le premier cercle de liens forts. L'ingrédient peut être mobilisé par l'acteur social au centre qui recherche l'effet d'une ressource plus spécifique. Par exemple Sarah, au moment de créer son entreprise, fait appel au petit ami de Laurine, une de ses meilleures copines. Elle connaît peu le jeune homme mais

celui-ci, étudiant en marketing, accepte de relire et de corriger son « *business plan* », le dossier de développement du projet d'entreprise. La ressource peut aussi constituer une occasion inattendue de bifurcation dans le cours d'une trajectoire. Par exemple, ce sont d'abord des amis des parents de Laurent, dans son village d'origine, qui proposent au jeune homme de travailler comme manœuvre sur le chantier de leur villa, alors qu'il est encore étudiant en mathématiques. Par la suite, Laurent effectuera d'autres missions de construction pour d'autres habitants de la région. Il se spécialisera ensuite dans le bâtiment en obtenant une licence dans le domaine, puis il fondera sa propre *start-up* dans le secteur.

Dans son approche du capital social des individus, c'est-à-dire des ressources disponibles via leur réseau personnel, Nan Lin⁴⁵⁰ distingue lui aussi les apports des relations selon la force des liens. Selon cet auteur, les liens forts protègent effectivement dans les situations de difficulté tandis que les liens faibles, plus hétérogènes, procurent plutôt des opportunités nouvelles dans la trajectoire.

Michel Forsé⁴⁵¹, en étudiant l'effet propre du capital social, reconnaît aussi des différences selon l'origine sociale des individus. Cet auteur se base sur les données de l'enquête Emploi de l'INSEE, qui permet de connaître le mode d'obtention de leur emploi d'un échantillon de 10 000 personnes. Il constate que 35% des embauches s'effectuent par l'intermédiaire de relations personnelles. Chez les individus les plus défavorisés, ce sont les liens forts qui sont les plus efficaces. Dans les milieux aisés, ce sont au contraire les relations professionnelles qui servent le plus souvent. Les individus originaires des classes supérieures naviguent en effet plus aisément dans les institutions scolaires et professionnelles. Pour obtenir un emploi, ils passent ainsi plus volontiers par des voies officielles (comme les concours de la fonction publique) et ils ont ainsi moins besoin de mobiliser leurs relations familiales.

Cependant, nous avons vu que la contribution des liens forts, quelle que soit l'origine sociale, ne se situe que rarement dans les possibilités offertes d'accéder à un emploi mais plutôt dans l'aide et la protection assurées à travers les épisodes de la vie. Ce sont plutôt les liens faibles et les liens professionnels qui viennent fournir ces opportunités nouvelles. Ainsi les réseaux personnels de nos enquêtés issus des classes supérieures, plus vastes et diversifiés, sont ceux qui permettent le mieux de bénéficier de ces deux types d'apports, fournis par des liens forts et par des liens faibles.

⁴⁵⁰ N. Lin, « Les ressources sociales : une théorie du capital social », op. cit.

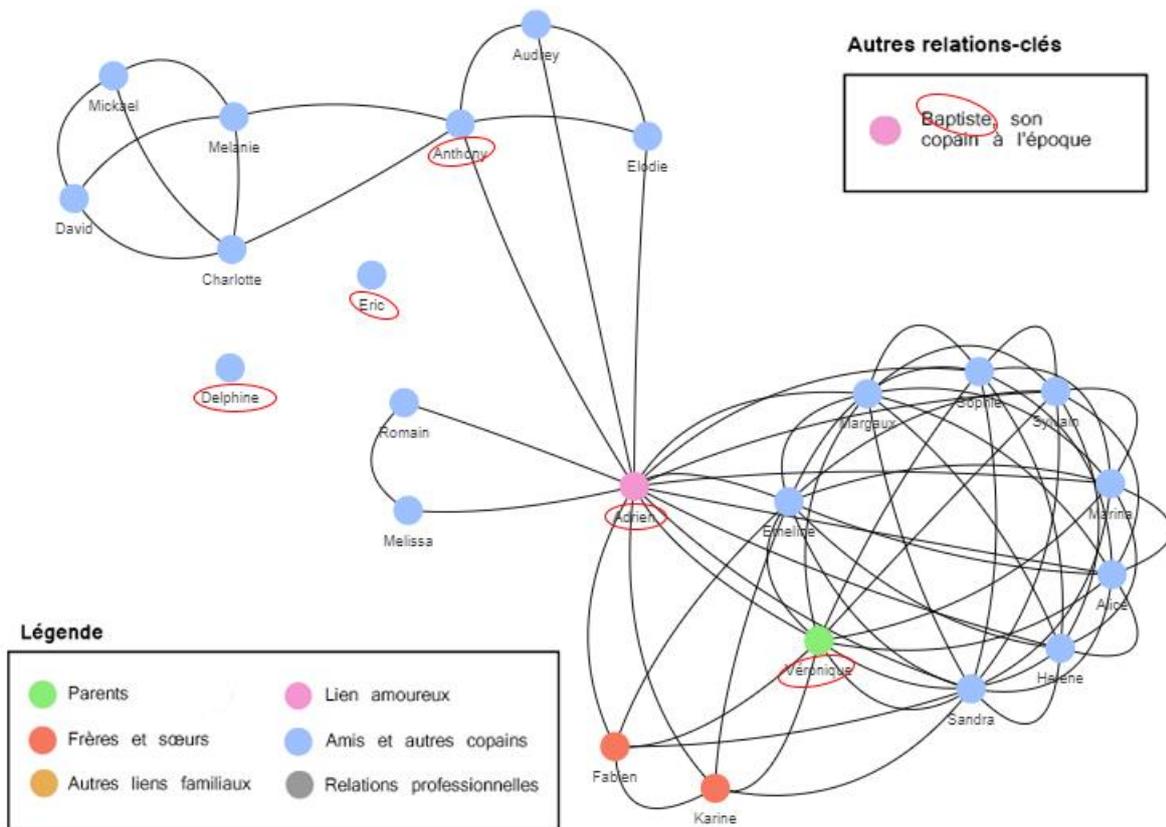
⁴⁵¹ M. Forsé, « Capital social et emploi », op. cit.

Ce phénomène apparaît de manière spécifique dans les séquences retraçant la création de *start-up*. Dans ces épisodes, nous constatons que les jeunes issus des classes supérieures mobilisent souvent plusieurs strates de leur réseau personnel, des leurs liens les plus forts jusqu'à des liens plus faibles. Par exemple, la plupart de nos enquêtés entrepreneurs comptent sur le soutien financier de leurs parents pour s'engager dans un tel projet : Anton met en jeu par avance son héritage, et la mère d'Anthony elle, accepte de faire un prêt à son nom.

La mère d'Emilie n'intervient pas dans la séquence au cours de laquelle celle-ci crée son entreprise, mais d'autres relations fortes sont appelées. Comme nous l'avons vu, c'est son ex-patron Éric qui l'aide à trouver des associés. Son ami Anthony, jeune entrepreneur, participe également aux recherches (c'est lui qui présente Mélanie et Charlotte à Emilie). Emilie obtient enfin des conseils décisifs provenant d'une relation plus faible : Delphine, son ancienne professeure de l'IAE de Montpellier, avec qui elle est restée en contact (elle considère depuis leur relation comme un lien fort).

Lorsqu'on examine les relations-clés d'Emilie, nous constatons ainsi qu'elle a bénéficié dans son parcours de l'apport à la fois de liens forts et faibles, dans la famille et en-dehors, isolés ou insérés dans des composantes de relations interconnectées. Par leur intermédiaire, Emilie profite tant d'un soutien général (son compagnon l'encourage à créer son entreprise) que de ressources spécialisées (les conseils et contacts de Delphine et Eric).

Graphe n°10 : Le réseau personnel d'Emilie



Selon Michel Grossetti et Jean-François Barthe⁴⁵², les entrepreneurs mobilisent ainsi souvent leurs relations personnelles pendant la phase de création de leur entreprise. Christophe se souvient, lui qui a rejoint l'incubateur il y a quelques mois à peine :

« Je me suis beaucoup entouré. Ça a été une grande question pour moi au départ : "Est-ce que, quand on crée sa boîte, il faut acquérir seul des compétences dans tous les domaines ? Ou bien est-ce que le rôle de dirigeant d'une entreprise ce n'est pas plutôt de trouver les bonnes personnes et de les encadrer ?" [...] Maria, qui est devenue mon associée, je l'ai recruté d'abord parce que c'était la majeure de promo de mon master. On se fréquentait peu mais j'étais sûr de ses capacités. Il y a aussi ma marraine, qui nous a conseillé à toutes les étapes. Et puis mes parents, qui ont pris le risque de combler mes dettes si je me plante » (Christophe)

Dans la poursuite de leurs activités entrepreneuriales, ce sont ensuite des liens faibles et des relations purement professionnelles qui prendront le relais, selon Michel Grossetti et Jean-

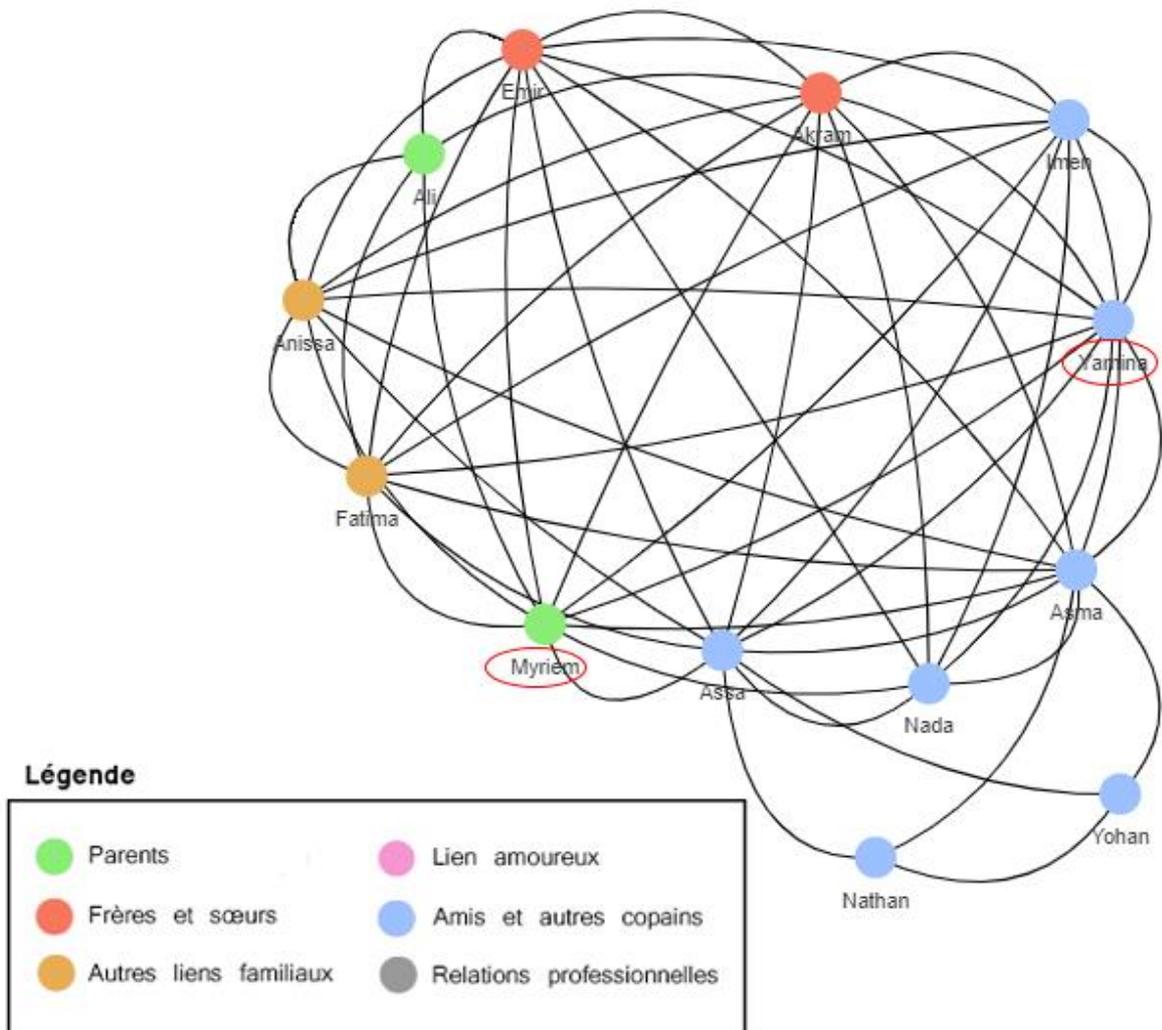
⁴⁵² M. Grossetti, J-F. Barthe, « Dynamique des réseaux interpersonnels et des organisations dans les créations d'entreprises », *Revue française de sociologie*, vol. 49, n°3, 2008, p. 585-612.

François Barthe. La suite de leur parcours nécessitera moins l'intervention de leurs liens forts et familiaux, tandis qu'ils auront davantage développé leurs relations de travail, sur un modèle proche des résultats avancés par Michel Forsé⁴⁵³. Mais au début de leur carrière, dans cette phase de transition que nous étudions, la présence du réseau personnel est bien constaté dans le parcours de tous nos enquêtés entrepreneurs originaires des classes supérieures.

Par contraste, dans les parcours des enquêtés originaires des classes populaires, ce sont les liens forts qui assurent plus exclusivement un soutien décisif, des liens qui sont plus souvent des relations familiales ou des amis intégrés dans des groupes de connaissances aux interconnexions denses. Les ressources dont ils font bénéficier sont dès lors moins spécifiques. Ainsi lorsqu'on examine les relations-clés dans le parcours de Fatou, nous remarquons que c'est essentiellement sa mère qui l'encourage à faire des études supérieures, et son amie Yamina qui l'accompagne dans ses démarches de recherche d'emploi.

⁴⁵³ M. Forsé, « Capital social et emploi », op. cit.

Graphe n°11 : Le réseau personnel de Fatou



L'analyse des relations-clés qui, dans le cours des séquences, ont contribué à la survenue d'un ingrédient décisif nous permet donc de confirmer, à travers l'observation de situations effectives, l'inégale portée des réseaux personnels des jeunes adultes sur le cours des trajectoires. En effet, les individus originaires des classes supérieures comptent dans leurs séquences sur davantage de relations-clés. Parmi elles, leurs liens forts leur fournissent de plus nombreuses ressources qui encadrent et assurent les parcours. Mais ils bénéficient aussi de l'intervention de plus nombreux liens faibles, évoluant généralement en dehors de la famille d'origine, qui fournissent plutôt des opportunités nouvelles, ponctuelles et spécialisées. Leurs réseaux personnels, typiquement plus grands, plus variés et plus dissociés, leur permettent ainsi d'entretenir cette complémentarité entre les apports de leurs différentes relations personnelles.

De leur côté, les individus originaires des classes populaires témoignent eux de l'intervention d'un nombre plus réduit de relations-clés dans leurs parcours. Ils dépendent aussi plus fortement de leurs seuls liens forts, notamment familiaux, pour bénéficier de transferts de ressources. Dans le même temps, cette configuration accroît leur exposition à des contraintes provenant de ces liens incontournables. Leurs réseaux personnels, typiquement plus petits, moins variés, denses et plus centrés sur les liens familiaux participent donc à circonscrire leurs évolutions dans un seul milieu, voire un seul cercle de liens forts. Si ces structures assurent une insertion sociale durable, elles limitent en même temps le nombre et la variété des ressources disponibles par l'intermédiaire de leur réseau personnel.

5. Conclusion

Nous avons ouvert ce chapitre en nous demandant pourquoi, dans les dynamiques qui animent leurs déplacements dans les positions sociales, les jeunes adultes ne bénéficient pas tous dans la même envergure des apports de leurs réseaux de connaissances personnels. Nous avons alors examiné l'entourage relationnel de chacun des enquêtés et nous avons constaté plusieurs points de contrastes, selon le milieu social dont chacun est issu.

Dès leur origine, les relations personnelles se sont révélées inscrites dans les contextes de la vie courante des individus. Alors qu'une partie des liens d'un acteur social lui est déjà « donnée » à la naissance, l'autre s'établit généralement au cours de la pratique habituelle de ses activités sociales. Tout le monde ne pratiquant pas les mêmes activités ni ne fréquentant les mêmes lieux aux mêmes moments, les espaces de rencontres nous sont ainsi apparus socialement préstructurés. A l'intérieur de ces contextes qui encadrent les possibilités mêmes de rencontres, les individus ont aussi témoigné d'une tendance à préférer nouer des relations avec des personnes semblables à eux, notamment en termes d'âge, de sexe et de position sociale occupée. Dès cette étape, les réseaux de nos enquêtés ont cependant pu être distingués entre ceux des individus originaires des classes populaires, qui accordent une plus grande place aux relations familiales et aux relations nouées proches d'eux dans des contextes d'assignation, et ceux des individus originaires des classes supérieures, qui font la part belle aux amis et aux relations nouées pendant les études et au travail.

L'examen des liens forts effectifs de chaque enquêté est ensuite venu confirmer une tendance générale à l'homophilie, en particulier au regard du milieu social dans lequel évoluent les

relations. Nous avons considéré, là, un premier élément de réponse à notre questionnement : si les jeunes issus des milieux aisés bénéficient davantage de leurs relations personnelles dans le cours de leurs parcours, c'est parce que, comme eux, celles-ci évoluent aussi généralement dans des milieux aisés : elles ont alors potentiellement plus de ressources dont elles peuvent faire profiter.

Mais l'apport du réseau personnel a aussi et surtout été apprécié au regard de l'hétérogénéité des relations qu'il permet d'entretenir. En effet les contextes de rencontres étant multiples et les critères d'homophilie variés, des relations personnelles bigarrées peuvent être entretenues par des individus pluriels. Là, la diversité des relations favorise vite la diversité des ressources. Au travers des cercles de connaissances auxquels les différents liens donnent accès, et grâce à la pluralité des facettes de la personnalité qu'ils permettent d'entretenir, les différentes relations personnelles constituent autant d'exemples de vie qui peuvent influencer l'individu et changer le cours de sa trajectoire. Encore une fois, ce sont les réseaux des jeunes issus des classes supérieures qui sont apparus les plus diversifiés, en permettant notamment l'accès à un éventail de milieux sociaux plus étendu.

Mais les seuls attributs des relations ne suffisent pas à cerner l'ampleur des phénomènes que nous étudions. En effet, la variété et la quantité de ressources disponibles par l'intermédiaire du réseau sont aussi soutenues par les structures mêmes que forment entre elles les différentes relations fortes d'un individu. Avec les graphes, l'examen visuel des interconnexions a fait apparaître plusieurs configurations aux effets contrastés. Des trous structuraux entre les différentes parties d'un réseau, tout comme l'isolement de certaines relations, se sont révélés comme venant soutenir l'existence de l'individu sur plusieurs scènes sociales distinctes, aux ressources potentiellement originales.

A l'inverse, les situations dans lesquelles les différentes relations sont toutes connectées les unes aux autres ont tendance à enfermer l'individu dans un ensemble plus cohésif, au sein duquel les ressources qui circulent sont alors plus redondantes. Les enquêtés originaires des classes populaires sont ainsi apparus comme ceux dont les réseaux sont les plus petits et les plus denses, tandis que les enquêtés originaires des classes supérieures témoignent eux de réseaux personnels généralement plus vastes et dissociés.

Les transformations que subissent dans le temps les relations et les réseaux, avec les évolutions de positions sociales qui accompagnent l'avancée dans la jeunesse, conduisent pourtant, en général, les acteurs sociaux à entretenir des rapports davantage dissociés entre

leurs différents liens forts. Mais les réseaux les plus denses se révèlent aussi moins sensibles à ces transformations. Au-delà de la diversité des liens entretenus, il semble ainsi que l'hétérogénéité du réseau personnel est soutenue par des structures différentes qui encouragent (ou au contraire limitent) les déplacements de chaque individu dans le monde social.

Ces variations entre les enquêtés se retrouvent jusque dans les caractéristiques des relations qui, concrètement, ont fourni et ont constitué des ingrédients dans les séquences que nous avons étudiées. Au contact de liens moins diversifiés, dans des réseaux plus petits et interconnectés, les jeunes issus des milieux populaires connaissent l'intervention de moins nombreuses relations-clés. Celles-ci recouvrent les apports d'une part plus importante de liens familiaux. Leurs évolutions sont presque toujours soutenues par des liens forts, qui offrent plutôt une protection et une aide générale.

Dans le même temps, la quantité remarquable de ressources dont bénéficient les jeunes issus des milieux aisés provient de plus nombreuses relations-clés différentes, qui évoluent davantage en dehors de leur famille d'origine. Par l'intermédiaire de relations plus hétérogènes, fréquentées au sein de réseaux plus grands et ouverts, leurs liens décisifs constituent aussi une part non négligeable de liens faibles, qui fournissent généralement des opportunités nouvelles dans le cours de leurs séquences.

Les réseaux de connaissances personnels, les caractéristiques des relations qu'ils recèlent, tout comme des structures qu'ils forment ne peuvent donc être compris sans appréhender l'origine sociale et le parcours de vie de chacun. Chaque nouvelle position sociale occupée est susceptible de permettre l'émergence de nouvelles relations personnelles, d'en faire disparaître d'autres et ainsi de transformer les configurations que forme l'entourage. A l'inverse, l'analyse des séquences d'évolution entre les positions sociales d'un individu nécessite d'examiner ses relations personnelles et le réseau qu'elles forment autour de lui, pour comprendre la diversité et de la quantité des ressources disponibles ou non par leur intermédiaire.

Ainsi, les liens personnels peuvent constituer des supports relationnels à l'autonomie des individus, non seulement au regard des attributs des personnes dans l'entourage, mais aussi et surtout en fonction des caractéristiques des liens et de la structure qu'ils forment autour de chacun.

Si les contextes de vie contrastés des individus contribuent à façonner des réseaux aux caractéristiques si différentes selon leur origine sociale, nous allons constater dans le prochain chapitre que c'est aussi une pluralité de pratiques de sociabilité qui viennent soutenir de tels écarts. L'identification des façons de vivre et de se représenter les relations personnelles vont participer à la mise en intelligibilité des dynamiques contrastées entre la sociabilité, le réseau personnel et les positions occupées dans le cours des carrières sociales, en fonction de l'origine sociale des individus.

Mais nous allons aussi repérer l'effet d'autres facteurs survenant plus tard dans les biographies, permettant le développement progressif de véritables « savoir-faire relationnels », susceptibles de venir concurrencer l'effet primaire du milieu social.

SAVOIR-FAIRE RELATIONNELS

et dynamiques socialement différenciées

A l'école, au travail, dans leur vie amoureuse, les individus sont aujourd'hui invités à conduire leurs propres « carrières », dans des institutions qui autrefois balisaient davantage les comportements et les trajectoires. Cependant, les hommes et les femmes ne constituent pas pour autant des sujets libres ou bien des êtres détachés de toute appartenance sociale. Leur autonomie et leur responsabilité s'exerce dans des cadres sociaux qui viennent soutenir cette certaine conception de l'individu.

Nous pouvons percevoir le raisonnement sociologique comme une tentative de resituer les acteurs sociaux contemporains dans les milieux, les groupes, les collectifs organisés qui, dans un contexte sociétal de plus grande incertitude, contribuent toujours à orienter le cours des destinées individuelles. Dans les chapitres précédents, nous avons vu que des mécanismes sociaux sont à l'œuvre dans la vie des hommes jusque dans l'entretien de leurs liens les plus intimes : les relations personnelles des jeunes adultes comptent dans les épreuves et dans les choix de leurs trajectoires.

Le nombre de liens, leur diversité, comme la structure qu'ils forment autour de chacun, sont en effet des éléments qui contribuent à supporter inégalement les évolutions des individus dans le monde social. En fonction de leur milieu d'origine, les acteurs sociaux ont tendance à développer des réseaux personnels aux propriétés opposées, produisant des effets contrastés. La variété des exemples de vie que constituent l'entourage relationnel, la pluralité des facettes de soi qu'il permet d'exprimer, comme le nombre de ressources et de contraintes qui transitent par son intermédiaire, ne sont pas les mêmes selon que l'on grandisse dans les classes populaires ou dans les classes aisées.

Cependant, il nous semble que ces inégalités ne sont pas uniquement la conséquence de l'évolution des individus dans des environnements sociaux différents. Bien sûr, la forme et la composition du réseau personnel d'un acteur social sont modelés par sa progression dans des contextes situés socialement. Les situations de son existence autorisent à ce qu'il puisse rentrer en contact avec certaines personnes mais pas avec d'autres. Selon sa position, il n'est

pas non plus exposé aux mêmes événements dans le cours de sa biographie, des éléments qui participent à façonner les contours de son entourage relationnel.

Mais d'autres phénomènes semblent aussi à considérer pour rendre compte de la constitution d'un réseau personnel et de ses effets. Au milieu des propos des enquêtés sur les rôles de leur entourage dans leur trajectoire, à travers l'histoire et la description qu'ils font de chaque lien, il nous semble que nous pouvons repérer l'effet concomitant de certaines représentations et pratiques de sociabilité. Dans les manières de faire des rencontres, dans les façons d'échanger avec les relations, des habitudes individuelles nous apparaissent elles aussi comme décisives dans la composition d'un réseau personnel.

Ainsi même lorsque, avec l'entrée dans la vie adulte, les contextes de l'existence changent, même lorsque les anciennes relations personnelles sont perdues et que d'autres sont rencontrées, nous avons vu qu'un acteur social peut tout de même reproduire autour de lui un réseau aux caractéristiques similaires. A plusieurs moments de l'analyse, nous avons aussi identifié des situations dans lesquelles certaines pratiques de sociabilité contribuent à accentuer ou bien à tempérer les effets du réseau personnel.

L'aspect, le contenu et la portée des réseaux personnels semblent donc aussi le fruit de manières contrastées de faire et de vivre les relations. Ces structures relationnelles ne sont bien sûr pas fabriquées délibérément par les individus. Ce que nous souhaitons ici mettre en lumière c'est plutôt le fait que, dans l'expérience quotidienne de leur vie sociale, les personnes déploient des pratiques différentes dans la façon de nouer des liens, dans les multiples contextes de leur existence. Ils témoignent aussi de plusieurs usages dans l'entretien de leurs différentes relations. Ces manières de penser et de vivre les liens personnels concourent alors, involontairement, à structurer les réseaux personnels (bien que nous verrons que, parfois, certains individus cherchent consciemment à agir sur l'organisation de leur entourage).

Ces sont ces diverses habitudes de sociabilité, et leurs effets sur la forme du réseau, que nous nous proposons ici de mettre en évidence. Ces habitudes nous intéressent particulièrement parce qu'il nous semble que leur déploiement peut parfois permettre de donner à la structure relationnelle autour d'un individu, une autre forme que celle que son milieu social contribue aussi à façonner.

Bien sûr, les différentes pratiques de sociabilité ne se forment pas en dehors des milieux sociaux. Les façons de rencontrer, d'échanger et de composer avec les relations autour de soi sont situées socialement ; les pages suivantes vont nous permettre d'en témoigner. Si dans

les chapitres précédents nous avons mis en évidence des clivages considérables entre les situations des uns et des autres, c'est aussi parce que des « manières de faire » différentes, dans les classes populaires et dans les classes supérieures, viennent appuyer ces effets de contextes. Les logiques sociales opposées que nous avons identifiées sont donc aussi alimentées par des pratiques individuelles discordantes.

Pour autant, les individus ne reçoivent pas à leur naissance un « kit de montage » de leur réseau, correspondant à leur classe sociale d'origine, auquel ils se conforment ensuite tout au long de leur existence. Les manières de faire et de vivre les relations sont plurielles, en écho aux propres évolutions de l'individu dans de multiples cercles sociaux. Tout au long de l'existence, au contact de certaines relations ou de certaines institutions, de nouvelles dispositions à la sociabilité peuvent se développer progressivement, en même temps que d'autres peuvent être inhibées. Ces pratiques peuvent être limitées à l'entretien d'une seule relation comme elles peuvent se diffuser dans d'autres échanges. Les liens peuvent être teintés de plus ou moins d'affectivité ou d'utilité. Ces habitudes variées contribuent aussi à l'agencement du réseau personnel.

Si les dispositions à la sociabilité sont notamment caractérisées par la culture de l'individu dans son milieu social d'origine, elles ne s'y réduisent pas. Ces véritables « savoir-faire » relationnels, issus de socialisations différentes, forgés dans l'entretien de relations distinctes, peuvent ainsi parfois, venir tempérer, voire contrecarrer, l'effet puissant du milieu social sur le réseau personnel. A travers la constitution et l'entretien de ces pratiques, c'est donc la capacité de l'entourage relationnel à soutenir la progression de l'individu dans le monde social qui se joue.

Dans ce chapitre, nous nous proposons d'aller saisir au plus près les modes de sociabilité que déploient chacun des enquêtés. Nous souhaitons rendre compte des différentes façons dont ils ont noué leurs liens et des manières dont ils les entretiennent. Nous cherchons aussi à cerner les perceptions que chacun cultive sur ses relations personnelles, sur le réseau qu'elle forme et sur leur aptitude à influencer le cours des carrières sociales. Nous tentons enfin de situer ces pratiques au regard des expériences, des caractéristiques sociodémographiques et du réseau personnel de chacun.

Il ne s'agit pas de prétendre à l'exhaustivité quant à l'ensemble des manières de faire et de vivre les relations qui traversent la société. Nous souhaitons plutôt, en ayant à l'esprit le poids du milieu social sur la forme des réseaux personnels et sur les ressources qui y circulent, porter

au regard des traits particuliers et des différences notables que nous avons répertoriés dans notre exploration des pratiques et des représentations d'une population d'enquête aux origines sociales contrastées.

Dans un premier temps, nous allons mobiliser les connaissances sociologiques existantes afin de caractériser la sociabilité pendant la jeunesse, par rapport à ce qui se pratique à d'autres âges de la vie, avec des nuances selon la classe sociale d'appartenance (1). A partir de l'examen des entretiens, nous exposerons alors près d'une vingtaine de modes de sociabilité, que nous avons identifiés dans les pratiques de nos enquêtés (2). Il apparaîtra que ces façons de vivre et de se représenter les relations personnelles sont inscrites dans des pratiques culturelles divergentes selon le milieu social d'origine, concourant ainsi à l'effet de dynamiques contrastées entre les modes de sociabilité d'un individu, les propriétés de son réseau personnel et les positions occupées dans le cours de ses principales carrières. Dans l'articulation entre ces éléments, nous pourront toutefois reconnaître certaines habitudes précises qui, lorsqu'elles sont multiples et flexibles, constituent des « savoir-faire relationnels » (3). Enfin nous mettrons en évidence la façon dont de tels savoir-faire peuvent aussi être développés progressivement au cours de la trajectoire, à la faveur d'autres facteurs biographiques, et notamment au regard de l'action d'institutions travaillant à l'insertion sociale des jeunes (4).

1. Sociabilité de jeune, sociabilités de classe

L'appellation « sociabilité » peut recouvrir plusieurs notions qu'il s'agit d'abord de distinguer. Dans un sens commun, elle peut désigner le trait de caractère d'un individu avenant, qui se lie facilement aux autres et qui est agréable à vivre. Dans cette acception plutôt psychologique, employée notamment par Rousseau, certaines personnes sont alors plus « sociables » que d'autres qui sont plus timides ou belliqueuses par exemple. Le terme a pris un autre sens dans un usage spécifique à la sociologie, que retrace Carole-Anne Rivière⁴⁵⁴.

Georg Simmel⁴⁵⁵ fut un des premiers sociologues à se préoccuper de la sociabilité. Pour cet auteur, les interactions entre individus sont à la base de toute formation sociale. Pour saisir le

⁴⁵⁴ C-A. Rivière, « La spécificité française de la construction sociologique du concept de sociabilité », *Réseaux*, vol. 123, n°1, 2004, p. 207-231.

⁴⁵⁵ G. Simmel, *Sociologie et épistémologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1981 [1917].

fonctionnement d'un groupe, il accorde plus d'importance à la forme de ces interactions qu'à leur contenu. Son objet d'étude se situe ainsi à l'échelle intermédiaire des relations sociales, et ses travaux serviront plus tard d'appui au développement de l'analyse des réseaux sociaux, comme nous l'avons vu au premier chapitre. Dans son modèle formaliste, la sociabilité est présentée comme la forme pure de l'action réciproque : elle désigne de manière théorique l'ensemble des interactions qui existent *a priori* en dehors de tous rapports contraints ou intéressés, sur un mode égalitaire entre les différents participants.

En France, la discipline s'empare peu du terme et se concentre davantage, dans la tradition durkheimienne, sur les classes sociales et sur les mouvements sociaux, plutôt que sur ces phénomènes de groupes plus restreints. Avec l'apport, ensuite, de la sociologie des réseaux développée outre-Atlantique, la notion revêt un aspect plus concret : elle permet de désigner et d'observer le nombre, la fréquence et la qualité des contacts effectifs que noue tout un chacun au cours de son existence. Michel Forsé⁴⁵⁶ la définit alors comme « l'ensemble des relations qu'un individu entretient avec les autres, et des formes que prennent ces relations »⁴⁵⁷. C'est cette acception de la sociabilité que nous allons traiter ici.

Ainsi objectivé, le terme permet de mettre en lumière toute les pratiques, les échanges, les contenus, les lieux et les moments propres à la naissance et l'évolution des relations personnelles. Les sociologues observent les formes que prend la sociabilité pour rendre intelligible différents phénomènes sociaux. Certains, notamment aux Etats-Unis, se focalisent sur les structures-mêmes que forment les liens de sociabilité (ce sont les tenants de l'analyse structurale des réseaux sociaux que nous avons présenté au premier chapitre, comme Ronald Burt⁴⁵⁸). D'autres, plutôt de tradition anglaise ou française, s'attachent à resituer les pratiques et le contenu de la sociabilité, au regard des caractéristiques et de la culture des individus qui la vivent (comme François Héran⁴⁵⁹ ou Michel Bozon⁴⁶⁰).

Dans notre population d'enquête, tous les enquêtés témoignent de pratiques de sociabilité, c'est-à-dire qu'ils établissent effectivement, chacun, des contacts avec d'autres personnes et qu'ils les entretiennent de manière régulière. Parents, famille, voisins, amis, collègues et

⁴⁵⁶ M. Forsé, « Les réseaux de sociabilité : un état des lieux », *L'Année sociologique*, vol. 41, 1991, p. 247-264.

⁴⁵⁷ *Ibid.*, p. 247.

⁴⁵⁸ R. Burt, « Le capital social, les trous structuraux et l'entrepreneur », *op. cit.*

⁴⁵⁹ F. Héran, « La sociabilité, une pratique culturelle », *op. cit.*

⁴⁶⁰ M. Bozon, « La mise en scène des différences. Ethnologie d'une petite ville de province », *L'Homme*, 1982, tome 22, n°4, p. 63-76.

membres d'associations sont par exemple des personnes qui sont rencontrées pendant la semaine ou pendant le mois.

Comme nous l'avons évoqué dans le chapitre précédent, ces relations peuvent être plus électives, leur fréquentation relevant alors davantage d'un choix (un dîner entre amis par exemple) ou bien plutôt assignées, les rencontres étant davantage imposées (par la coprésence sur le lieu de travail, ou bien par l'habitation d'un même immeuble). La sociabilité peut aussi avoir pour support le partage d'une activité (un loisir, une mission dans une association...) ou bien se suffire à elle-même, juste pour le plaisir de se retrouver, de discuter et de passer du temps ensemble.

Comme le soulignent Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti⁴⁶¹, la grande majorité de la sociabilité s'effectue à l'échelle de la ville, et même du quartier. C'est aussi un élément que laissent apparaître les réseaux personnels de nos enquêtés : la majorité des liens forts que nous étudions résident comme nos enquêtés à Montpellier. Les relations, pour perdurer, ont besoin d'occasions de rencontre et d'échange, qui impliquent souvent une coprésence sur un territoire géographique limité, au sein d'une sociabilité locale dynamique.

Mais le rythme et les conditions de rencontre demeurent variés. Dans leur vie quotidienne, certains enquêtés font preuve d'une sociabilité foisonnante, croisant de nombreuses personnes au quotidien dans de multiples occasions, au gré des différents collectifs qu'ils fréquentent, quand d'autres ont des rencontres limitées avec un minimum d'interlocuteurs. Certains se démarquent aussi par leur capacité à mobiliser les technologies de communication pour entretenir des relations à distance.

En général, le nombre et le rythme des fréquentations de nos trente enquêtés semblent tout de même particulièrement forts, si on le compare à ce qui se pratique à d'autres âges de la vie. François Héran⁴⁶², dans son analyse des données de l'enquête de l'INSEE « Contacts », s'est par exemple intéressé à la sociabilité pendant la jeunesse comme à d'autres moments dans les trajectoires. La jeunesse y apparaît comme un âge de la vie à la sociabilité particulièrement importante, variée et dynamique, tournée vers l'extérieur. La suite des parcours se caractérise plutôt par la stabilisation d'un cercle restreint de relations fortes qui accompagne l'individu, par un investissement plus important dans la sphère domestique, puis par un déclin des fréquentations (en particulier après 40 ans).

⁴⁶¹ C. Bidart, A. Degenne, M. Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, op. cit.

⁴⁶² F. Héran, « La sociabilité, une pratique culturelle », op. cit.

En effet, la quasi-totalité des jeunes adultes de notre population semble entretenir une sociabilité intense. Dans une même semaine, ils rencontrent et échangent avec plusieurs de leurs liens forts (mais aussi d'autres relations), dans et en dehors des liens familiaux, à travers leurs activités dans plusieurs collectifs, pour partager des activités multiples (même si l'on distinguera par la suite des nuances entre les enquêtés).

Notre échantillon reflète également un autre trait saillant propre à la jeunesse (toujours selon François Héran, mais aussi selon Sylvie Octobre, Christine Détrez, Pierre Mercklé et Nathalie Berthomier⁴⁶³) : l'intensité de l'activité sociable profite essentiellement à la composante amicale de leur réseau personnel. Alors que plus tard la sociabilité sera plus organisée autour de la famille que l'on a construite, ou des associations que l'on fréquente, ce sont ici les amis et bandes de copains qui dénotent par leur importance. Cette présence se manifeste tant dans la part que les amis occupent au sein de chaque réseau personnel (comme nous l'avons vu au chapitre précédent) que dans le rythme des fréquentations. Tous nos enquêtés, sauf un (nous examinerons sa situation dans la dernière partie), dédient ainsi plusieurs moments par semaine à la rencontre de leurs amis.

Ces éléments caractéristiques de la sociabilité juvénile s'expliquent en partie par les cadres particuliers qu'instaure l'expérience scolaire : en fréquentant un lycée, une école, un campus universitaire, on est amené à rencontrer de nombreux pairs. Dans le partage de la condition d'élève ou d'étudiant les liens se font plus facilement et les amis sont alors plus nombreux. Ils se défont aussi souvent, à la fin de chaque année ou cycle scolaire, mais ils sont rapidement remplacés à la rentrée suivante.

Nos enquêtés ont, eux, tous terminé leur formation initiale, ils ne sont plus à l'école ou à l'université ; pour autant, leurs façons de vivre les relations restent marquées par cette importance des liens amicaux et par ce besoin d'intensité dans les fréquentations. En effet, à part Laurent qui est jeune père, aucun n'a encore d'enfant, près de la moitié est en couple mais tous semblent prolonger des modes de sociabilité témoignant d'un fort investissement amical. Ils sont encore « jeunes » dans le sens où ils sont encore en train d'effectuer leurs évolutions vers les positions sociales de l'âge adulte. Dans cet entre-deux, leur sociabilité demeure intense et orientée vers les amis.

⁴⁶³ S. Octobre, C. Détrez, P. Mercklé, P. Berthomier, *L'enfance des loisirs. Trajectoires communes et parcours individuels de la fin de l'enfance à la grande adolescence*, Paris, La Documentation Française, col. Questions de culture, 2010.

De ce point de vue, le « nouvel âge de la vie » décrit par Olivier Galland⁴⁶⁴ nous permet effectivement de mettre un nom sur cette période caractérisée, certes par l’allongement des études dans un contexte de détérioration du marché de l’emploi, mais aussi et surtout par la volonté des jeunes de prolonger les attraits d’un mode de vie dégagé des obligations familiales, et alors plus volontiers organisée autour de l’expérimentation et de la sociabilité amicale. Thomas par exemple a 30 ans, il dirige une *start-up*, il est en couple avec Aurore, mais il continue de vivre en colocation avec Ludovic, son ami et associé. Le week-end ils organisent de grandes fêtes dans leur appartement, quand ils ne sortent pas faire la tournée des bars avec un groupe aux contours assez flous, composé majoritairement d’entrepreneurs. C’est d’ailleurs au sein de cette bande que Thomas a rencontré sa compagne.

Il faut préciser que son entreprise n’est lancée que depuis six mois et qu’il ne fréquente Aurore que depuis quatre mois. Ce prolongement de la sociabilité amicale ne fonctionne que dans un « entre-deux », entre la famille d’origine et la famille que l’on construit, entre la fin du lycée et l’installation dans un emploi stable, après quoi les façons de faire se réorientent rapidement autour d’un investissement plus important dans les rôles parentaux et professionnels, typiques de l’âge adulte.

Rappelons que près de la moitié de nos enquêtés cherchent du travail à la Mission locale, quand d’autres lancent à peine leur entreprise : dans la plupart des cas, ils sont dans des situations professionnelles qui ne sont pas encore stabilisées, ou tout juste, et leurs habitudes de sociabilité restent typiques de la jeunesse. Rappelons aussi que 9 enquêtés vivent chez leurs parents (dont 2 après avoir habité seuls durant leurs études), 8 habitent seuls, 5 sont en colocation et 8 autres résident avec leur conjoint. Bien qu’on puisse les situer à différentes étapes de leurs carrières, tous évoluent dans cette période de transition entre deux âges de la vie, entre deux façons de vivre la sociabilité.

Dans leurs réseaux, nous observons déjà l’élection de certains membres de la famille, comme de quelques amis, généralement rencontrés pendant les études, qui ont « survécu » à la disparition du contexte originel (le lycée, l’université...). On commence ainsi à deviner un cercle de liens forts mieux établi, plus spécifique de l’âge adulte, qui va certainement constituer les fréquentations de l’individu pendant de nombreuses années. Mais, à ce cercle pas encore tout à fait défini, se mêlent aussi des relations fortes plus récentes, parfois encore

⁴⁶⁴ O. Galland, « Un nouvel âge de la vie », op. cit.

inscrites dans le contexte de rencontre, dont on ne sait pas encore si elles perdureront. En marge de ces relations, des liens amicaux plus faibles sont aussi entretenus, ceux-ci sont parfois même fréquentés plus souvent, signes d'une sociabilité toujours forte.

Il est intéressant de noter que les enquêtés qui présentent les réseaux les plus stabilisés (quelques membres de la famille, quelques amis de longue date, moins de nouvelles rencontres) sont effectivement ceux qui vivent les situations les plus proches de l'âge adulte (ceux qui ont investi les rôles professionnels et conjugaux associés à cet âge de la vie : ceux qui sont installés avec leur conjoint et qui ont un emploi durable). Par exemple, Sarah est en couple avec Yohan depuis quatre ans, ils habitent ensemble depuis presque autant de temps. Elle a lancé son agence de graphisme il a huit mois, après avoir emmagasiné trois ans d'expériences professionnelles dans ce milieu, elle travaille depuis son domicile, dans un village en périphérie de Montpellier.

Son réseau personnel est aujourd'hui constitué de son petit ami, de ses parents et de sa sœur, d'un groupe de six copines très soudées qui se connaissent depuis le lycée (voire depuis l'école primaire pour certaines) et qui sont aujourd'hui éparpillées à travers la France. Il y a aussi deux couples rencontrés il y a deux et trois ans, avec qui elle et son compagnon font des diners ou des sorties. Parmi eux, Oriane, son associée, et le conjoint de celle-ci. Ses moments de sociabilité évoluent ainsi quasi-exclusivement autour de ces liens forts, composés de son conjoint (au quotidien), de son associée (fréquentée tous les jours de semaine et souvent même le week-end), de membres de la famille (elle remonte voir ses parents et sa sœur une fois par mois dans sa région d'origine), d'amis d'enfance (elles se voient quelques fois par an séparément, au moins trois fois toutes ensemble) et d'amis dans la même situation matrimoniale (elle voit son associée, le conjoint de celle-ci et l'autre couple d'amis une à deux fois par semaine).

La sociabilité de Sarah s'organise ainsi principalement autour de la fréquentation des membres de son réseau de liens forts. Pour autant, tous nos enquêtés dans cette configuration conjugale et professionnelle sont loin d'avoir « abandonné » la vitalité de leur sociabilité amicale. En fait, sur les 7 enquêtés qui habitent en couple et qui ont un emploi, seuls 3 sont effectivement, comme Sarah, dans des dynamiques où ils rencontrent moins de nouvelles personnes pour se concentrer sur la fréquentation d'un cercle de liens forts et stable (c'est-à-dire que la composition de leur réseau de liens forts n'a pas changé depuis deux ans au moins).

Il est intéressant de noter dès à présent que, contrairement à Sarah, ceux qui sont déjà (partiellement) installés dans cette sociabilité moins intense, plus typique de l'âge adulte, sont majoritairement issus des classes populaires, et ce même s'ils sont plus jeunes. François Héran⁴⁶⁵ a montré que les réseaux personnels dans les milieux populaires sont effectivement plus sensibles à l'avancée en âge, ils se renouvellent moins dans le temps.

Ceux qui continuent à avoir une sociabilité plus dynamique et variée sont plutôt ceux aux origines les plus aisées. Dans notre échantillon, même lorsqu'ils sont plus âgés, ils continuent de rencontrer plusieurs fois par semaine davantage de liens faibles dans leurs loisirs, en marge de la fréquentation de leurs relations fortes. Pendant l'entretien, la première liste de relations que nous avons établi (celle qui contient encore des liens faibles) a ainsi été souvent plus conséquente dans le cas des individus issus des classes supérieures.

Au-delà du mouvement général qui voit les modes et les contenus des rencontres se transformer avec l'évolution dans les positions sociales, comme l'intensité de la sociabilité baisser avec l'âge, il semble donc que soit aussi à l'œuvre des logiques spécifiques au milieu social des enquêtés. Ce sont là des nuances dans les modes de sociabilité que nous nous proposons d'explorer.

Nous commençons ici à aborder une distinction entre deux jeunesses, deux mondes sociaux contrastés, deux rapports à la sociabilité distincts qui produisent des pratiques hétérogènes, des types de réseaux différents. C'est un écart que l'on a délibérément accentué dans la constitution de notre population d'enquête, et qui va animer nos observations durant tout ce chapitre. Comme le montre François Héran⁴⁶⁶, toujours d'après les résultats de la même enquête, et comme en témoignent également Catherine Paradeise⁴⁶⁷ et plus récemment Fabien Granjon, Catherine Blanco, Guillaume Le Saulnier et Grégory Mercier⁴⁶⁸, la sociabilité augmente avec le statut social.

Ces enquêtes offrent à voir des résultats à l'opposé des représentations qui habitent parfois l'imaginaire collectif, comme par exemple celle d'une convivialité ouvrière puissante qui viendrait quelque peu adoucir les difficultés de la vie auxquelles sont exposées ces personnes. Au contraire, les individus évoluant dans les milieux aisés ont plus de liens, plus

⁴⁶⁵ F. Héran, « La sociabilité, une pratique culturelle », op. cit.

⁴⁶⁶ Ibid.

⁴⁶⁷ C. Paradeise, « Sociabilité et culture de classe », *Revue française de sociologie*, 1980, vol. 21, n°4, p. 571-597.

⁴⁶⁸ F. Granjon, C. Blanco, G. Le Saulnier, G. Mercier, « Sociabilités et familles populaires: Une socio-ethnographie de la mise en contact », *Réseaux*, vol. 145-146, n°6, 2007, p. 117-157.

diversifiés, et ils consacrent plus de temps à leurs fréquentations. Dans les classes supérieures, la sociabilité est aussi plus tournée vers l'extérieur, quand celle des classes populaires reste fortement orientée vers la famille. Comme nous l'avons vu, les trajectoires des jeunes les moins favorisés sont particulièrement dépendantes des solidarités familiales.

A un moment des parcours où les positions sociales associées à l'âge adulte n'ont pas encore été tout à fait investies, les façons de vivre la sociabilité dans les différentes classes sociales semblent donc elles-aussi participer à façonner des réseaux personnels bigarrés, aux effets contrastés sur les destinées. Dans les histoires de nos enquêtés, nous souhaitons ainsi repérer des habitudes qui sont propres à certains milieux sociaux. Surtout, nous allons voir que, dans leurs expériences du monde social, dans leurs activités et dans leurs rencontres, les individus ont aussi l'occasion de développer des pratiques plurielles auprès de leurs différents liens, contribuant à la mise en place de dynamiques parfois originales entre sociabilité, réseau personnel et carrières.

Pour cela, nous allons d'abord répertorier les différentes « façons de faire », les différents modes de sociabilité dont chacun témoigne dans l'entretien de ses relations.

2. Modes de sociabilité

Lorsqu'en entretien nous avons reconstitué le réseau de connaissances personnel des enquêtés, nous avons aussi collecté des informations sur chacune de leurs relations : l'histoire de leur rencontre, leurs temps forts, la qualité du lien, mais aussi les activités partagées, les sujets de discussions abordés, la fréquence des rapports et les modes de communication. Ces données nous ont permis de reconstruire, petit à petit, les façons qu'ont chacun de nos enquêtés de vivre leur sociabilité : les lieux et les moments où ils font des rencontres, les manières de sélectionner et de construire leurs relations, de les faire vivre, comme les discussions et les activités partagées. Nous avons ensuite plus directement questionné les personnes sur la perception qu'ils ont de leurs réseaux, de leurs pratiques de sociabilité et sur les façons dont elles ont évoluées.

Il en ressort toute une collection de « manières de faire » que nous détaillons et commentons ici. Ces habitudes sont comparables à de véritables dispositions, telles que nous les avons définies au premier chapitre. Au moment d'aborder les logiques d'action plurielles des

individus contemporains, nous avons en effet mis en évidence le fait que les personnes se « socialisent » dans la répétition de leurs interactions avec les autres et avec les institutions. Dans le cours de leurs multiples activités, au gré des cercles sociaux qu'ils fréquentent et des rôles qu'ils y jouent, les individus développent, entretiennent et affinent des façons de faire et des habitudes de pensée variées, voire contradictoires.

En mobilisant notamment les travaux de Bernard Lahire⁴⁶⁹, nous avons souligné le fait que ces dispositions héritées du passé sont mobilisées plus ou moins consciemment par les acteurs en situation, en fonction de ce qui leur semble adapté dans le contexte présent. Ainsi, si certaines habitudes semblent générales parce qu'elles sont déployées dans toute une variété de situations, la plupart des dispositions demeurent partielles et localisées. Ce sont ces caractéristiques qui permet d'ailleurs l'entretien de logiques d'action plurielles sans questionnement identitaire majeur pour l'individu : ses différents répertoires de dispositions ne se chevauchent pas dès lorsqu'ils sont employés dans des situations distinctes, au fil de ses appartenances.

Nous ne pouvons pas remonter, dans la vie des enquêtés, à l'origine de chacun des comportements que nous allons décrire ici. Si l'analyse des entretiens nous a permis de mettre en évidence plusieurs modes de sociabilité, les paroles recueillies ne permettent pas d'en établir la genèse dans la biographie de chacun. Néanmoins, ces habitudes se rapprochent de dispositions, dans le sens où chacune a été distinguée parce qu'elle se répétait dans les pratiques des enquêtés. Nous n'avons jamais identifié de « façons de faire » à partir d'une seule observation, mais toujours à partir de leur réitération dans les échanges avec une ou plusieurs relations. En procédant de la sorte, nous mettons aussi en évidence le fait que le « champ d'application » de certaines habitudes est circonscrit à l'entretien de relations spécifiques, ou à des activités dans des contextes particuliers.

En repérant des logiques d'action qui se répètent, en identifiant les situations dans lesquelles elles s'activent, et en observant leurs évolutions au contact des autres, nous nous sommes ainsi assuré de distinguer les habitudes de sociabilité de chaque enquêté. Nous les avons ensuite comparées entre elles et, lorsqu'une pratique cultivée par deux enquêtés nous a semblée suffisamment similaire, nous les avons interprétées et regroupées comme constituant un même mode de sociabilité.

⁴⁶⁹ B. Lahire, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, op. cit.

Nous avons ainsi recomposé près d'une vingtaine de « façons de faire ». Nous les avons ordonnées au regard de trois moments qui jalonnent la vie de chaque relation : la rencontre (2.1), la sélection et la connexion de la relation à l'entourage (2.2), et l'entretien du lien (2.3). Dans une quatrième section, nous relevons également les manières qu'ont les individus de penser leur réseau et ses ressources (2.4).

2.1 Faire des rencontres

Dans le chapitre précédent nous avons vu que les relations n'apparaissent pas au hasard dans le monde social mais naissent dans des contextes, et en particulier dans les institutions et les collectifs que fréquentent les personnes. L'observation des réseaux de nos enquêtés nous a également appris que les individus issus des classes populaires font une place plus importante aux relations sélectionnées dans la famille ou dans le voisinage proche, des fréquentations assignées, tandis que ceux issus des classes aisées offrent une part plus grande aux liens noués dans le cadre des études et du travail, des contextes de rencontres plus variés. Mais dans ces collectifs qu'ils fréquentent d'abord pour d'autres raisons (étudier, travailler, habiter...), comme en dehors, les individus développent des approches différentes pour rencontrer de nouvelles personnes. En examinant l'origine de leurs relations fortes, mais aussi des pratiques de sociabilité auprès d'autres liens évoqués en entretien, nous avons référencé différentes habitudes, des façons de faire ou même des stratégies dont font preuve les enquêtés au moment de nouer des liens.

2.1.1 Par ami d'ami

Au-delà des institutions que fréquente un individu, son réseau de connaissances personnel lui-même peut faire office de contexte de rencontre. Un ami ou un membre de la famille nous fait rencontrer un de ses amis, qui devient ensuite le nôtre. Parfois, il n'est même plus nécessaire que la relation commune soit présente pour que l'on se fréquente. C'est une façon de faire qui est très répandue et que l'on retrouve souvent dans les histoires des relations que relatent nos enquêtés. Nous avons vu que 17% des liens forts de nos enquêtés ont été noués de la sorte. Ainsi 24 personnes sur 30 dans notre population d'enquête témoignent avoir rencontré une, et souvent plusieurs, relation(s) « par ami d'ami ».

Un dîner, une sortie, une activité sportive ou culturelle : les occasions de sociabilité sont variées au cours desquelles chacun peut inviter ses propres relations et ainsi favoriser la création de nouveaux liens. Michel Bozon et François Héran⁴⁷⁰ ont mis en évidence le fait que les couples se constituent aussi dans ces moments particuliers. Parfois, la rencontre nécessite aussi une chaîne un peu plus longue de relations :

« Mounir, je l'ai rencontré en vacances au bled, en Algérie, il y a trois ans. C'est par la famille. Tu vas rire, mais c'est le neveu d'une amie de ma mère ! Je connaissais déjà son cousin qui était venu s'installer en France aussi. Au début on s'ennuyait ensemble et voilà, maintenant c'est mon chéri ! » (Btissame)

Cette connexion par le réseau, qui permet la rencontre, est généralement doublée de la pratique d'une activité commune qui vient renforcer le début de relation (comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, la multiplication des contextes favorise l'émergence du lien) :

« Jordan, c'était un pote d'Alex à la base. Je l'ai rencontré parce qu'on allait faire des volleys ensemble, pour le plaisir. Et puis comme on était à fond tous les deux, on s'est inscrit à l'option volley de la fac. Ensuite on a même fait une coloc' ensemble. » (Thierry)

Cette première façon de faire des relations ne semble pas corrélée à une caractéristique individuelle précise ou à une pratique culturelle socialement située : elle se retrouve dans de nombreux parcours, en diverses occasions. Il nous faut tout de même remarquer que les individus aux réseaux grands et hétérogènes bénéficient plus de cet effet, puisque les opportunités de rencontres sont alors multipliées et plus variées.

2.1.2 Une relation qui ouvre sur d'autres

Une façon semblable de créer des relations, de rencontrer de nouvelles personnes, peut être de « profiter » d'une connaissance que l'on a déjà pour nous introduire aux nombreux contacts dans son propre réseau. La manière de faire « par ami d'ami » permet de témoigner du fait que, ponctuellement, une relation puisse faire rencontrer un ou quelques-uns de ses proches, lors d'une occasion qui s'y prête, sans que cet effet soit répété ou volontairement

⁴⁷⁰ M. Bozon, F. Héran, *La formation du couple. Textes essentiels pour la sociologie de la famille*, op. cit.

amplifié. Ici, l'accent est plutôt mis sur la reconnaissance par l'enquêté lui-même d'un de ses contacts comme fournisseur particulièrement généreux et/ou efficace de nouvelles rencontres. 6 enquêtés ont ainsi témoigné de cette manière de faire.

Quand cette pratique est stratégique, la première raison invoquée est la nécessité de (re)construire un réseau de fréquentations courantes, lors d'un épisode de mobilité géographique par exemple. Avoir une personne qui nous introduit à d'autres peut alors être un moyen efficace d'accélérer le processus de renouvellement du réseau. Par exemple, lorsqu'elle arrive à Montpellier, Clarisse ne connaît encore personne dans cette ville. Elle emménage chez Jeannine, sa colocataire de quatorze ans son aînée, qui devient rapidement son amie et « mentor » :

« Elle m'apporte des conseils, elle m'explique certaines choses que moi, à 21 ans, je ne connais pas. C'est de l'amitié et puis... j'allais dire "sensei", mais ça c'est au Japon [terme désignant un maître garant d'un savoir et d'une expérience]. » (Clarisse)

Jeannine la présente alors à l'ensemble de son cercle d'amis, au gré des dîners et des soirées dans leur appartement. C'est aussi par son intermédiaire qu'elle a connu les membres d'un club de jeux de société, qu'elles fréquentent désormais toutes les deux. L'ensemble des liens qu'elle a tissé à Montpellier passent ainsi par Jeannine⁴⁷¹. Dans le même temps, elle n'aura conservé aucune relation pendant ses quelques mois passés dans une école de commerce de Montpellier.

Lorsque par la suite les sources de rencontres ne se multiplient pas et que les relations ne s'autonomisent pas de cette connexion initiale, il en ressort une certaine dépendance à la personne pourvoyeur de liens, comme cela semble encore être le cas entre Clarisse et Jeannine. Ce n'est pas la situation de tous les enquêtés ayant recours à ce mode. Quand elle est à Bruxelles le temps de sa licence en relations publiques, Sophie noue des relations presque essentiellement grâce à Lara, une connaissance à elle qui est venue à la même époque dans la capitale belge pour exercer son métier. Ce sont les collègues de travail de Lara qui vont constituer les principales relations amicales de Sophie à ce moment-là. Mais ensuite, lorsque

⁴⁷¹ Même si le dessin de son réseau ne laisse pas apparaître ces liens encore trop faibles. Les relations présentées sur son graphe sont les membres de sa famille installés à la Réunion et quelques amis aujourd'hui éloignés. En fait, les deux seuls liens résidant comme elle à Montpellier qui figurent sur son réseau sont Jeannine, sa colocataire, et Agnès, la grande amie de celle-ci avec qui Clarisse s'est aussi liée d'amitié.

notre enquêtée rentre à Montpellier, elle retrouve d'anciens liens, en crée de nouveaux, tout en conservant certaines de ses relations nouées en Belgique, indépendamment de son amitié avec Lara.

Plus qu'une réponse à une nécessité, cette manière de faire peut alors, pour certains, être une véritable « technique », à utiliser en situation, en arrivant dans un nouveau contexte, avant de s'en émanciper et de déployer d'autres moyens de rencontre. Ainsi Louise, lorsqu'elle part vivre deux ans à Singapour, dans le cadre d'un Volontariat International à l'Étranger (VIE), comprend rapidement le « raccourci » que peut représenter la bonne relation à son arrivée :

« Là-bas, j'ai rencontré des expatriés principalement. Y en a pas mal que tu rencontres parce qu'ils sont en VIE aussi. Le premier appart' ou j'ai été c'était un grande coloc'. Et là j'ai vite sympathisé avec Bella, la petite copine d'un de mes colocs, qui était là depuis plusieurs mois et connaissait tout le monde... Il suffit de trouver la personne pour que tout se débloque. En étant pote avec Bella, j'étais invitée dans plein de soirées, dans toutes les colocs' de VIE - les contacts, ça se fait essentiellement par les colocs. Et après, on crée ses propres liens en soirée. » (Louise)

D'autres poussent l'utilisation de cette façon de faire jusque dans leurs habitudes ordinaires, dans leur ville de résidence. Le recours à ce mode se fait alors de manière beaucoup plus spécialisée, par l'intermédiaire d'un lien moins fort, au milieu d'une sociabilité déjà intense. Thomas, qui a l'habitude d'organiser de grandes soirées avec son colocataire Ludovic dans leur appartement, raconte comment il a pu à un moment donné rencontrer tout un nouveau groupe de personnes :

« On a rencontré ce mec, un petit jeune, à l'époque il avait 22 ans à tout péter. Il lançait sa galerie d'art : un mec sûr de lui, tchatteur à mort, ultra-sympa. Et comme c'est un mec qui tchatte, il connaît tout le monde à Montpellier ! Assez vite, on s'est fait un groupe comme ça, on a rencontré à travers lui pas mal d'autres gens. On l'invitait à nos soirées, il venait avec du monde et on s'est vite constitué un groupe de potes qui sont restés, même si maintenant on ne le voit plus. » (Thomas)

Ces quelques cas, bien que peu nombreux, laissent tout de même apparaître des nuances dans l'utilisation de ce mode de sociabilité. Pour les enquêtés issus des classes populaires (Clarisse et Sophie) et moyennes (Oriane) qui ont eu recours à cette manière de faire, il s'agissait plutôt de pallier l'absence d'autres moyens de rencontres efficaces, dans un moment particulier de

leur trajectoire. Pour ceux issus des classes aisées (Louise, Thomas et Audrey), nous avons plutôt observé un savoir-faire agissant parmi d'autres habitudes de rencontre. Ce mode n'est alors utilisé que dans des contextes ou dans des moments plus spécifiques, pour s'assurer de nouvelles rencontres régulières.

2.1.3 « Faire le premier pas »

Les contextes de la vie quotidienne fournissent assurément de multiples occasions de rencontre, mais tous les individus que l'on croise ne deviennent pas des relations. Il faut souvent un autre point de rapprochement : une caractéristique, un objectif en commun, le partage d'une même passion, la fréquentation mutuelle d'un autre contexte... Parfois, c'est une situation de crise qui va pousser les protagonistes à sortir des rôles attendus et contribue alors à faire naître le lien.

Nous avons déjà évoqué ces conditions d'émergence dans le chapitre précédent, mais nous souhaitons ici mettre en avant l'attitude de certains enquêtés qui « n'attendent pas » qu'une telle situation se présente ou qu'un facteur de similitude supplémentaire soit reconnu pour sortir des rôles attendus. Dans des collectifs où cela leur est possible, où cela leur semble intéressant, ils vont de l'avant et provoquent le destin. Anton, un jeune entrepreneur, pratique ainsi ce qu'il appelle « la politique de la porte ouverte » dans les locaux de l'incubateur de *start-up* : son bureau n'est jamais fermé et du thé chaud attend quiconque passe par le couloir et souhaite discuter :

« La technique de la porte ouverte ? On a envie de créer une communauté, où les boîtes se connaissent, où elles peuvent échanger, demander conseil. C'est devenu un automatisme. Ça vient d'un traumatisme dans mon immeuble précédent, où mes voisins étaient tous tarés. Je me suis dit "Plus jamais de voisins avec qui je ne peux pas échanger". [...]

Quand j'ai déménagé, le premier truc que j'ai fait c'est taper à toutes les portes, me présenter, arriver avec une bouteille, ce que j'avais sous la main. Et dès que je voyais une nouvelle arrivée, au bout de quelques jours j'arrivais avec des bières, des croissants, n'importe quoi, "Bienvenue dans l'immeuble !". [...]

Provoquer la bienveillance et l'amitié. J'ai toujours été un gars accueillant, mais c'est à partir de cette époque-là que j'ai réalisé que dès fois, il fallait se forcer soi-même à faire le premier pas. » (Anton)

Seulement 4 personnes parmi nos enquêtés ont témoigné de cette tendance, mais il est intéressant de noter que 3 d'entre elles ont pour point commun d'être parties vivre au moins six mois dans un pays étranger (nous reviendrons plus tard sur le cas de ces enquêtés). Selon Louise, son habileté certaine à faire des rencontres est directement liée à son expérience d'expatriation :

« Ce que j'ai appris aussi à Singapour, c'est d'aller au devant des autres. Quand tu débarques dans un nouveau pays, t'as pas vraiment le choix. Autant en France tu peux rester devant ton ordi en rentrant du boulot, parce que t'as eu ta dose d'échanges au travail, parce que tu sais que tu vas voir ta famille, tes potes le week-end. Mais là, quand t'es en Asie... [...] Depuis cette expérience, quand je ressens que c'est le moment de sortir de ma zone de confort, j'y vais plus facilement. » (Louise)

« Faire le premier pas » est une manière de faire des rencontres qui ne doit donc pas être confondue avec le trait de caractère d'une personne courtoise ou expansive (bien que cela puisse aider). Ainsi Louise se décrit-elle toujours comme quelqu'un de « *plutôt timide* », mais cela ne l'a pas empêchée, en arrivant à Montpellier il y a un an, d'aborder Claire lors d'une conférence (une amie avec qui elle est depuis partie en voyage) ou de rencontrer Julie et Salomé dans un bar du centre-ville.

Plus rare (du moins dans notre échantillon), plus spécifique aussi, la démarche nécessite toutefois que l'individu sache où et quand la mettre en pratique. Il y a des contextes où l'on est plus légitime que d'autres pour s'autoriser cet élan, il faut savoir les reconnaître afin de ne pas provoquer de malaise ou de malentendu, quitte à affiner sa technique : un enthousiasme plutôt passif au travail (Anton laisse la porte ouverte) et plutôt actif dans le voisinage par exemple (c'est lui qui vient sonner).

Notons que sur les 4 enquêtés concernés, 3 sont issus des classes aisées, sont diplômés et travaillent. Si l'ensemble est trop faible pour nous apprendre quoi que ce soit, la fraction témoigne tout de même de l'avantage que représentent ces positions, facilitant certainement le sentiment d'être dans son bon droit au moment de se présenter et de s'affirmer devant les autres. Il s'agit là d'un effet d'entraînement entre les positions tenues, les ressources individuelles et les modes de sociabilité que nous allons retrouver plusieurs fois dans notre exploration.

2.1.4 Favoriser les contextes favorables

Les relations naissent dans des contextes, mais certains contextes sont plus propices aux rencontres que d'autres. Les enquêtés les ont bien identifiés. Pendant des années, c'est l'école, l'université, le lieu d'études qui a souvent constitué pour eux le terrain le plus important de rencontre et d'entretien des relations. En imposant la fréquentation quotidienne d'un ensemble de pairs, l'expérience scolaire permet le développement, en marge des logiques pédagogiques, d'un espace où se joue une part majeure des sociabilités amicales et amoureuses, comme l'a décrit Florence Maillochon⁴⁷². Cet investissement relationnel peut même parfois venir concurrencer et mettre en péril le rôle d'élève :

« Pendant toutes mes années d'étude, à chaque fois je m'arrangeais pour avoir plein de monde autour de moi, j'invitais plein de monde pour bouger, j'étais hyperactif. Quand on était à l'IUT, qu'on était tous les trois [avec Yohann et Quentin, ses camarades de l'époque], on faisait toutes les soirées, on était tous les matins à 8h en amphi, et tous les soirs on emmenait des personnes différentes, parce que tout le monde n'était pas capable de nous suivre à chaque fois. Il fallait enchaîner ! On s'est un peu flingué la santé, on a redoublé, mais on a eu notre diplôme et on a bien rigolé. » (Grégory)

Mais aujourd'hui ce contexte scolaire n'existe plus pour nos enquêtés. Par la suite, le monde professionnel ne vient pas offrir les mêmes opportunités de rencontres et d'échanges. Au travail, les postures sont souvent plus distancées, les personnes fréquentées sont moins nombreuses ou bien se renouvellent moins régulièrement.

Les rencontres se jouent alors au fil de pratiques de sociabilités plus variées. Certains fréquentent par exemple des associations dans le but premier de rencontrer du monde. C'est le cas d'Akim qui, après une période pendant laquelle il ne voyait plus personne et passait son temps à jouer à un jeu vidéo en ligne de manière addictive, a cherché à « *sortir de [sa] bulle* ». Après avoir effectué un service civique auprès d'une télévision citoyenne locale, il a continué d'y être bénévole, principalement « *pour rencontrer du monde* ». D'autres pratiquent un sport collectif, ou participent aux événements dans leur quartier.

⁴⁷² F. Maillochon, « Le jeu de l'amour et de l'amitié au lycée : mélange des genres », *Travail, genre et sociétés*, vol. 9, no. 1, 2003, pp. 111-135.

Mais pour cultiver les rencontres, les enquêtés comptent d'abord sur les moments passés avec leurs amis. Principalement, ils mettent en avant les occasions fournies par leur sociabilité amicale au cours desquelles, en plus des quelques connaissances identifiées, sont conviées ou sont susceptibles d'être présents d'autres personnes. Nous avons déjà commencé à les évoquer en filigrane des sections précédentes : ce sont les dîners entre amis, les sorties dans les bars, mais aussi des séjours organisés, le partage d'une activité de loisir, sportive ou culturelle. Tous perçoivent ces moments comme des occasions, outre de retrouver leurs amis, de nouer également de nouveaux liens :

*« On est à Montpellier, il faut souvent peu de prétextes pour se faire une soirée arrosée, donc avec les potes du football on se retrouve le soir pour boire des coups. Là ça va, ça vient, tu rencontres du monde, des amis plus ou moins proches des uns, des autres, tu recroises des entrepreneurs que t'as rencontré dans les divers événements, c'est le petit Montpellier. »
(Anthony)*

Mais si les lieux et les moments où l'on retrouve ses amis fournissent des opportunités de rencontre, ils les encadrent aussi. Une distinction majeure qui s'opère alors entre toutes ces pratiques de sociabilité est d'ordre spatial. Il semble que les jeunes issus des milieux aisés ont plus tendance à faire vivre leurs relations amicales dans l'espace public (c'est-à-dire des lieux où *a priori* tout le monde peut se rendre ou se présenter : sorties en plein air, événements culturels, discothèques...) tandis que leurs homologues issus des milieux populaires préfèrent, à l'exception des bars, les espaces privés (c'est-à-dire des lieux *a priori* plus intimes, il s'agit ici principalement des soirées chez des amis).

« Parfois on se rejoint au bar, on discute. Sinon on s'invite les uns chez les autres pour jouer aux jeux-vidéos, quelques fois aux cartes. » (Sébastien)

Cette sociabilité dans l'espace public peut parfois exister en complémentarité de celle dans la sphère privée, témoin d'une sociabilité d'autant plus forte :

« Mes amis proches sont en couple. Du coup je sors avec des gens qui ne sont pas dans ce cercle-là, uniquement pour faire la fête, pour aller danser au Rockstore ou des choses comme ça. Je sors tous les soirs boire un coup, ça c'est sûr. On se retrouve avec [le groupe d'amis

proches] dans un bar ou chez quelqu'un. Après sortir danser, faire la fête au bout de la nuit, c'est deux fois par semaine. C'est avec des potes de soirées, on ne se voit que pour ça, ça bouge selon les périodes. » (Lola)

La propension à vouloir faire des rencontres et vivre la sociabilité amicale « vers l'extérieur », dans les lieux publics permettant des rencontres plus variées, trouve parfois sa raison dans la situation amoureuse des intéressés : ils sont célibataires. Mais le milieu social reste déterminant sur les pratiques. Si on exclut les bars, ils sont ainsi 10 enquêtés d'origines aisées à vivre plutôt leur sociabilité dans l'espace public, quand ils ne sont plus que 3 à témoigner de cette tendance parmi les jeunes issus des milieux populaires.

Les sorties et rencontres dans les bars montpelliérains sont pratiquées par 25 enquêtés sur 30. Les bars semblent donc faire exception, à cet âge, à ce contraste public/privé. Mais il semble que des différences puissent encore être distinguées entre ces établissements : entre ceux du centre-ville et ceux des quartiers périphériques, ou bien entre les bars où l'on vend de l'alcool et les « bars à chichas », plutôt courus par une population masculine et maghrébine. Certains bars apparaissent ainsi presque comme des lieux privés dans lesquels les enquêtés ont leurs habitudes, quand d'autres constituent effectivement des lieux propices aux rencontres. Dans nos données, nous manquons malheureusement de précisions pour pousser plus loin cette investigation.

Ces préférences disparates entre l'espace public et privé ont des effets sur le nombre et les caractéristiques des personnes alors rencontrées. Dans la sphère privée, chez des amis, on est moins nombreux, on est plus facilement dans un « entre-soi » qui ne favorise pas l'hétérogénéité du réseau. Au-delà de préférences culturelles, nous pouvons aussi expliquer ce contraste par les coûts plus importants qu'impliquent souvent les sorties à l'extérieur, ou encore par les difficultés de pouvoir simplement accéder à certains lieux quand l'origine sociale se double d'une origine ethnique stigmatisée.

Brahim, entrepreneur issu d'un quartier populaire de Montpellier, a d'abord longtemps fréquenté des relations nouées et éprouvées dans ce quartier, avant de découvrir d'autres espaces plus « ouverts » au contact de ses camarades de son école de management. Il raconte :

« Il y a des potes à moi qui se sont mis à parler dans mon dos, juste parce que j'étais moins présent. C'était de la jalousie. Le mec qui fait des études, il a besoin de réviser, de bosser, il est un peu moins là... Mais surtout, il y avait ce truc : je commençais à sortir beaucoup en soirée. Eux se faisaient toujours refouler en boîte. Moi, comme je n'y allais pas avec trois rebeus mais avec des potes de mon école, j'étais un peu le seul rebeu de la bande, donc ça passait plus facilement. Il y a eu ces trucs-là qui ont fait qu'on s'est éloignés. « T'étais où samedi ? - J'étais à la boîte orientale toute pétée, et toi t'étais où ? - Ben, j'étais à l'O-Bar ! - Ah ok, moi l'O-Bar j'ai dû me faire refouler vingt fois là-bas, j'ai jamais vu la couleur de cette boîte. » (Brahim)

Si tous les enquêtés semblent avoir identifié, dans leurs pratiques, des moments particuliers pour rencontrer de nouvelles relations, ils ne semblent donc pas tous le faire de la même façon, ni dans les mêmes lieux, ni peut-être même à la même fréquence. Les conséquences de ces pratiques contrastées sont alors des possibilités de rencontres moins nombreuses et moins variées pour les jeunes issus des milieux populaires.

Dès les moments et les contextes de rencontre des liens, nous voyons donc se dessiner des différences notables, à même de jouer sur les structures des réseaux personnels et sur les ressources qui y circulent. Impliqués dans des cercles plus variés, les enquêtés aux origines aisés développent davantage de relations, moins homogènes. Les pratiques et les modes de rencontre accroissent ces inégalités relationnelles : si le jeu des connaissances communes participe pour une part importante dans la création des nouveaux liens, ceux qui ont plus de contacts, plus variés, voient alors cet effet multiplié. Les individus issus des couches supérieures ont aussi une sociabilité plus forte et plus tournée vers l'extérieur, dans des lieux publics. Enfin, des « techniques » déployées semblent encore participer aux écarts constatés, qu'il s'agisse de savoir identifier et de profiter d'une relation pour en rencontrer d'autres, ou bien de se positionner volontairement, dans certains contextes, comme celui qui fait « le premier pas ».

2.2 Construire le réseau

Dans cette section nous allons recenser quelques façons dont, une fois rencontrés, les liens sont identifiés, comment ils sont fréquentés et comment ils sont mis en relation (ou pas) les uns avec les autres. Nous nous pencherons cette fois encore sur des points de contraste

particuliers mais essentiels pour saisir les différences culturelles qui participent à constituer des réseaux de connaissances si hétérogènes.

2.2.1 Dyades et bandes

Des enquêtés témoignent d'une tendance à vivre leurs relations à travers la répétition de rencontres interindividuelles, simplement à deux (ou à quatre éventuellement, en comptant les conjoints) quand d'autres déploient plutôt leurs moments de sociabilité dans des activités et des rencontres en groupes, dans des échanges mêlant de plus nombreux liens. Nous reconnaissons là des pratiques qui vont elles aussi jouer sur la structure du réseau de chacun, en influant sur la densité des interconnexions ou sur l'éparpillement des relations.

Bien sûr, selon les époques et les contextes où elles ont été rencontrées, selon les activités partagées aussi, certaines relations sont davantage amenées à être fréquentées en bande ou bien à l'écart des autres. Par exemple, un ami d'enfance résidant à l'autre bout de la France, « isolé » dans le réseau personnel, n'est pas convié à une séance de révision organisée entre copains étudiants à Montpellier. De même, lorsqu'on fête un anniversaire, de nombreuses personnes de l'entourage sont invitées à partager ce moment (notamment des membres de la famille), tandis que lorsque l'on souhaite évoquer un problème personnel, on se retrouve plutôt seul à seul avec son confident.

Les personnes présentes à chaque occasion de sociabilité dépendent ainsi des interconnexions dans l'entourage, des engagements de chacun au fil du temps et des caractéristiques de la situation présente. Dans la vie de tous les enquêtés, nous retrouvons ainsi tant des moments partagés en groupes que des rencontres dyadiques. Pour autant, au-delà de ces effets contextuels, certains enquêtés favorisent résolument les rencontres à deux.

En préférant multiplier les rapports dyadiques, ces enquêtés se distinguent alors par leur habitude à extraire plus rapidement leurs nouvelles rencontres du contexte qui les a vu naître. Ainsi Audrey, tout en ayant recours à une connaissance pour lui présenter de nombreuses personnes (une façon de faire que nous avons déjà identifiée), s'empresse ensuite de retrouver ses nouveaux amis dans des occasions plus privilégiées :

« Anthony [son associé dans une start-up] il a ce côté de... proposer des sorties, d'organiser des gros événements. C'est lui le moteur. Il est là, il discute avec tout le monde. Moi, j'y vais

dans ses soirées, c'est cool je rencontre du monde. Mais ensuite je préfère qu'on se retrouve à deux en dehors, pour boire un café au calme. [...]

Il y a Alban, c'est un pote que j'ai rencontré dans ce groupe. Typiquement, maintenant je le vois tous les dimanches, on est juste tous les deux. Y a une autre copine aussi, dès fois on se voit à trois, mais voilà. » (Audrey)

Dans ces moments, c'est la qualité du lien et des individus qui est mise en avant. Les particularités de chaque personne et des échanges qui ne peuvent pas forcément s'exprimer lors d'événements en groupes, sont affirmés lors de ces rencontres.

« Dans mes rapports aux gens c'est beaucoup comme ça, j'aime pouvoir choisir les moments où je vois une personne. Et qu'on se voie vraiment, c'est-à-dire qu'on ne soit pas noyés dans une soirée. J'aime bien discuter, j'aime bien les moments où t'es vraiment dans l'échange avec une personne. Tu prends plus le temps de connaître. Plus t'es nombreux plus c'est compliqué de se voir. » (Audrey)

Sur les 11 enquêtés à avoir signifié cette préférence particulière pour les relations dyadiques, 8 sont issus de classes supérieures. Etant donné que ce sont ces individus qui présentent les relations les plus variées, rencontrées dans des contextes plus multiples, il leur est certainement plus souvent nécessaire ou avantageux de dégager des moments singuliers et appropriés pour fréquenter des personnes aux profils parfois différents.

Comme en témoignent les paroles d'Audrey, il semble aussi qu'un rapport plus individualiste à la sociabilité soit à l'œuvre, mettant l'accent moins sur le rôle et la place à l'intérieur d'un groupe que sur la valeur que l'on confère à un lien pour son unicité. Cette pratique distinctive nous apparaît majeure, tant dans les dispositions culturelles qu'elle révèle que dans les effets qu'elle participe à produire sur la forme des réseaux.

Il faut noter que cette façon de vivre les liens ne se fait généralement pas au détriment des occasions de se voir en groupe mais vient plutôt s'ajouter à celles-ci, témoignant d'une sociabilité d'autant plus importante, avec d'un côté des relations « à deux » pour les liens forts et de l'autre des cercles plus étendus de connaissances où se mêlent des liens plus faibles. Selon Claire Bidart⁴⁷³, ces modes de sociabilité plurielles, entre amitiés de circonstances et

⁴⁷³ C. Bidart, « Les âges de l'amitié. Cours de la vie et formes de la socialisation », *Transversalités*, vol. 113, n°1, 2010, p. 65-81.

amitiés plus personnelles, se font l'écho de formes de socialisation différentes : d'un côté on apprend à reconnaître les normes du groupe, de l'autre on « travaille » son identité dans l'entretien de liens plus affectifs.

Pour certains, cette tendance à préférer les rencontres interpersonnelles peut néanmoins se transformer en véritable aversion pour les bandes et autres cliques de copains. Ainsi, Manon rejoint d'abord le constat d'Audrey :

« Dans les groupes, j'ai remarqué que certaines personnes s'éteignent. Dès qu'il y a plus de deux, trois personnes, ce ne sont plus les mêmes, elles s'éteignent, c'est dommage. Dès fois c'est parce que la personne est plus réservée, d'autres fois parce que celles qui se rajoutent parlent beaucoup, prennent plus de place ; c'est souvent les deux. Du coup je préfère vivre mes relations en dehors des groupes, pour avoir accès à la personne, vraiment. » (Manon)

Notre enquêtée s'emporte ensuite contre la constitution de groupes, trop enfermants selon elle. Elle prend pour témoin Simon, son compagnon, qui fréquente essentiellement une bande d'amis rencontrée à l'époque du lycée :

« Je fuis tout ce qui est bandes. Je lui dis à Simon que ça ne me plaît pas trop ce côté communauté avec sa bande de potes. Alors que je les aime beaucoup ces gens, j'ai les mêmes valeurs qu'eux, etcetera, mais... J'ai pas envie de m'enfermer dans une bande. Quelque part, ça me dérange. [...]

Pour lui, ce groupe d'amis c'est plus important que sa famille. Ils sont très solidaires entre eux. Dès que quelqu'un propose une sortie, un truc, ils vont tous vite y aller. Moi, dans ma tête, c'est pas bon. T'es pas libre, tu es toujours avec les mêmes personnes et vous faites tous la même chose. Pour moi la liberté est plus importante. » (Manon)

En écho aux différentes facettes d'elle-même que lui permet d'explorer son réseau éparpillé (son réseau est le plus grand et le moins dense de tout l'échantillon), elle pense la sociabilité en groupe comme un rétrécissement des espaces où elle a noué ses diverses relations, une réduction de la variété de discussions et de pratiques possibles, qui conduirait alors à un affaiblissement de sa personnalité même :

« Ce qui me dérange le plus, c'est qu'en étant dans une bande, on perd un peu de son identité en fait. Ça a toujours été quelque chose qui me fait peur. Pourtant, j'ai jamais eu de groupe

d'amis comme ça, qui m'aurait étouffé, mais je me suis toujours dit "Jamais tu rentreras dans une bande". » (Manon)

Notons qu'il s'agit d'une manière de faire qui semble particulièrement bien ancrée en elle et qui, avant la mise en couple avec Simon, n'avait peut-être pas rencontré de contexte qui vienne autant la perturber. Manon invoque une émotion (la peur) pour décrire ce qui la saisit au moment de fuir les groupes d'amis. Ce registre quasi-instinctif se distingue bien là des compétences relationnelles qui ont pu être développées par d'autres enquêtés dans des épisodes plus récents de socialisation, de manière plus intellectualisée aussi, comme nous le verrons plus loin dans la section « Concevoir les apports du réseau ».

D'autres individus ont quant à eux affirmé leur préférence pour une sociabilité qui se pratique presque exclusivement dans des collectifs. Quasiment tous les enquêtés fréquentent une ou plusieurs bandes, aux contours parfois flous où se mélangent des liens plus ou moins forts, mais ils ont aussi la plupart du temps d'autres relations qu'ils vivent en dehors, dans des rapports plus interpersonnels. Même des individus qui entretiennent essentiellement des rapports avec un ou deux groupes de relations (la famille, la bande d'amis) fréquentent en fait aussi certains de leurs membres dans des moments « à deux ».

Ils sont finalement assez rares (4 enquêtés) à n'afficher que des pratique de sociabilité en groupe. Ce sont les plus jeunes de l'échantillon, certainement encore imprégnés des modes de sociabilité du lycée. Ils sont souvent restés géographiquement proches de leurs relations nouées dans ce contexte. Ce sont également les moins diplômés, qui n'ont pas vécu d'expériences estudiantines ou professionnelles à partir desquelles ils auraient pu nouer et entretenir d'autres liens, en marge de ces relations antérieures. Il y a par exemple Fatou qui fréquente essentiellement trois groupes : sa famille, le groupe des copines d'enfance, qui habitent le même quartier (ce groupe s'étend même aux membres de leurs familles : elles s'invitent régulièrement à manger et à dormir les unes chez les autres), et le groupe des copines de soirées, avec lesquelles elle sort le week-end pour retrouver d'autres personnes. En Guadeloupe, avant qu'il ne vienne s'installer à Montpellier il y a six mois, la vie sociable de Lionel, 20 ans également, s'organisait aussi toujours dans des bandes, parfois constituées autour de trafics. Il y était reconnu (en tout cas le percevait-il ainsi), pour des qualités qui prennent place et qui s'affirment au sein du groupe :

« Je suis un mec qu'aime bien parler avec tout le monde. J'ai habité dans trois communes, dans toutes les communes je me suis intégré, tu vois. Tout le monde me connaissais, je faisais partie des groupes. [...] Ces mecs-là, ils ont un groupe, une sorte de gang, pas mal connu quand même. J'étais fier le jour où ils m'ont proposé de rentrer dans leur groupe. J'avais posé un son avec un rappeur sur un morceau de son album, ça leur avait plu. » (Lionel)

La sociabilité en groupe permet ainsi souvent d'entretenir un rôle, une identité et une place active dans un collectif. L'entretien des seuls rapports « en bande » peut alors aussi être amplifiée par le sentiment d'exclusivité qui prévaut entre les membres du groupe. Par exemple, Sébastien ne se verrait pas entretenir des relations avec un autre groupe d'amis en parallèle :

« Hugo, on ne le voit plus. J'avais l'impression qu'il profitait de nous. Il a un autre crew en fait. On a remarqué que, à chaque fois qu'il s'engueulait avec les autres, il revenait nous voir, on était la roue de secours, tu vois. A chaque fois il venait pour se déchirer la tête en plus. C'est peut-être faux, hein, mais en tout cas petit à petit il n'a plus eu sa place dans nos soirées. » (Sébastien)

Dans les milieux populaires, nous avons vu que c'est notamment sur un groupe, la famille, que repose parfois l'essentiel des transferts de ressources permettant aux individus d'assurer leur existence. Il semble alors que les rencontres impliquant les différents membres d'un collectif, permettant l'entretien des rapports de solidarité, y sont davantage favorisées.

La tendance à investir les moments de sociabilité à travers des rencontres interpersonnelles ou des fréquentations en groupe fait donc écho à la fois à la diversité des relations de chaque individu et à des différences culturelles quant à ce qui est valorisé pendant ces moments (la qualité d'un lien, ou bien la place dans un collectif). Les individus ne sont pas exclusifs, ils pratiquent à la fois leur sociabilité dans des collectifs, lors de rencontres « à deux », à plusieurs moments et pour de multiples raisons. Mais on dénote ici des nuances liées au milieu social d'origine, des préférences contrastées entre contacts dyadiques et relations en groupe pour affirmer sa personnalité, qui impactent alors la densité du réseau.

2.2.2 Liens spécialisés et liens polyvalents

En parallèle à l'inclination à fréquenter plus souvent les relations en groupe ou lors de rencontres à deux, nous observons un autre phénomène : la tendance de certains à « spécialiser » les relations, à leur affilier le partage d'une activité spécifique ou un type de discussion particulier. Ils fréquentent ainsi plusieurs personnes, pour faire avec chacune des choses différentes. A l'inverse, d'autres enquêtés expriment plutôt la volonté de partager toujours plus de moments et d'activités variées avec les mêmes personnes. Il s'agit là de dynamiques de spécialisation et de distribution ayant des effets sur la structure des réseaux, comme l'ont mis en évidence Dominique Cardon et Fabien Granjon⁴⁷⁴.

Nous avons vu dans les chapitres précédents que les liens forts des individus étaient plus souvent « polyvalents » (une partie des relations fortes de chaque enquêté a même été reconnu sur ce critère) : avec eux, on partage plusieurs activités, dans plusieurs contextes, avec les membres de sa famille, avec plusieurs amis proches, on discute, on sort ensemble, parfois on travaille aussi dans la même entreprise...). Par contraste, les liens faibles sont davantage affectés à un contexte, une occupation particulière. Ici, nous évoquons le cas d'individus qui attribuent une activité dédiée à chaque relation jusque dans leur réseau de liens forts.

Ainsi Emilie présente-t-elle des relations qui, pour une part importante comparée aux autres enquêtés, permettent d'identifier et de recouper ses différentes activités, dans le partage de ses moments de sociabilité. La jeune femme joue du piano : on retrouve donc d'abord un groupe de six personnes avec qui elle forme un orchestre depuis une dizaine d'années. Si à une époque elle a pu partager plus de moments avec eux (sorties, fêtes, vacances...), depuis qu'elle est venue s'installer à Montpellier elle ne remonte plus les voir dans sa région maternelle que dans le cadre des répétitions et des concerts.

Fondatrice d'une *start-up*, elle ne fréquente ses quatre associés que dans le cadre de leurs relations de travail (là où d'autres entrepreneurs mêlent plus volontiers rapports amicaux et professionnels). Pour faire du sport, elle rejoint Mélissa et Romain, un couple, et une vingtaine d'autres personnes qui de manière hebdomadaire se réunissent pour courir (cependant, elle retrouve aussi le couple à l'occasion de dîners ou de sorties avec son compagnon). Seules ses

⁴⁷⁴ D. Cardon, F. Granjon, « Social networks and cultural practices: A case study of young avid screen users in France », *Social Networks*, vol. 27, n°4, 2005, p. 301-315.

autres relations sont plus polyvalentes : ses deux copines Audrey et Elodie avec qui elle est aussi investie dans une association, son petit ami Adrien avec qui elle vit depuis cinq ans, les membres de sa famille proche.

De son côté, Virginie préfère quant à elle organiser des soirées chez elle et son conjoint Rémi. Elle convie généralement six amis proches, auxquels se mêlent souvent d'autres relations lorsqu'ils décident plutôt de sortir dans un bar. Avec ce même groupe, Virginie est aussi partie en vacances à plusieurs occasions, ils participent ensemble à une association qui réalise des courts-métrages, font du paint-ball ou encore suivent avec assiduité les événements d'un club de motards.

En marge de ce groupe, Virginie fréquente bien une autre bande de trois personnes rencontrées plus récemment à la Mission locale, mais celles-ci sont en fait également invitées à participer aux soirées (et même aux tournages amateurs pour l'une d'entre elles). Seuls quelques liens sont plus spécialisés : Marine, une ancienne copine du lycée qu'elle retrouve seule pour discuter, ou Anne-Sophie, une ancienne collègue dans la restauration qui vit désormais à Bordeaux mais avec qui elle échange régulièrement au téléphone pour évoquer leurs vies de couple.

Là-encore, ces façons de faire - entretenir plutôt des liens spécialisés ou polyvalents - ne sont pas exclusives dans la sociabilité de chacun. Les rôles que tiennent chaque relation par rapport à l'individu amènent à décliner ce qui peut être partagé ou non (ainsi le conjoint est presque toujours une relation polyvalente). Mais ces préférences sont conjuguées à la taille, à la diversité du réseau personnel de chacun, à une sociabilité inscrite dans des rapports plutôt dyadiques ou en groupe. En effet, si tous les membres du réseau se connaissent entre eux et sont fréquentés ensemble, le nombre d'activités différentes partagées avec eux aura tendance à être plus important. Les pratiques entre les enquêtés sont donc encore une fois clivées en fonction de leur milieu social d'origine.

2.2.3 Segmenter le réseau

Nous avons vu dans le chapitre précédent que les graphes des réseaux personnels permettent de distinguer les principaux groupes que fréquentent les enquêtés. Généralement, on y distingue la famille, les collègues de travail, au moins un groupe d'amis, à côté de quelques relations isolées comme les amis d'enfance. Nous venons de voir également que le contenu

des échanges pouvait être spécialisé autour de la pratique d'une activité ou de moments spécifiques, dans des échanges à deux ou en bande. Les enquêtés peuvent alors préférer que leurs différents liens forts, ou les différents groupes qu'ils forment, ne se rencontrent pas. Ils « segmentent » leur réseau, entretiennent les séparations entre les parties. Les différents ensembles sont identifiés, nommés, et les pratiques et les discussions dédiées y sont distinguées (notamment lorsque chaque groupe de liens recouvre la participation de l'enquêté dans un contexte particulier). C'est par exemple le cas de Fara :

« Moi je suis le genre de personne qui sépare énormément boulot et vie perso. Au travail, je ne suis pas là pour me faire des amis, sans méchanceté, mais je ne raconte pas mes problèmes de couple. [...] J'ai rencontré des collègues super, qui m'ont aidé pour mon mémoire de dernière année, mais je ne me verrais pas les inviter à venir boire un coup avec mes copines. » (Fara)

Lorsque l'on vit des relations plus spécialisées, il s'agit de pouvoir préserver une activité ou une facette de sa personnalité que l'on explore plutôt avec une personne ou un groupe, sans avoir à l'afficher ou l'imposer à d'autres relations, souvent héritées d'autres époques ou d'autres contextes. Cela se fait plus facilement si les différentes personnes ne sont pas reliées entre elles, si elles ne se connaissent pas. L'idée de connecter les différentes parties peut ne même pas effleurer l'individu.

Par exemple, nous avons vu au chapitre précédent que Christophe évolue dans des collectifs et des rôles très différents : il va observer les étoiles avec les membres de son club d'astronomie, puis il va faire la fête avec ses copains du volley, quand le lendemain il échange des conseils avec d'autres utilisateurs dans l'espace de travail partagé de l'incubateur d'entreprise. S'il a noué des relations fortes dans ces trois cercles, les unes et les autres ne se connaissent pas, les frontières entre ces « mondes » perdurent malgré la force des liens :

« Chaque rôle me convient : le rôle de président d'association, le rôle de pote déconneur qui va monter en slip sur la table, le rôle du chef d'entreprise qui fait sa présentation devant cinquante personnes. Mais j'aime vraiment les différencier. Pour moi, c'est une caractéristique indispensable pour être chef d'entreprise : être capable de faire la séparation entre le boulot, les amis, etcetera [...] Ce sont des mondes séparés. Ce sont des gens qui ne se connaissent pas et qui n'auraient surement rien à se dire » (Christophe)

Outre les activités différentes partagées avec les parties morcelées du réseau, les personnes qui composent l'entourage peuvent présenter des caractéristiques sociodémographiques suffisamment éloignées pour justifier, pour l'enquêté, leur séparation (certains sont jeunes, d'autres sont plus âgés par exemple...). Dans les deux cas, le réseau doit donc présenter une hétérogénéité particulière, sur le modèle de ce qu'ont plus tendance à vivre les individus issus des classes aisées, pour qu'on trouve trace du penchant à « segmenter ».

Notons que, comme pour Fara ou Christophe, il s'agit ici d'une pratique nullement pensée par l'individu dans l'objectif de construire consciemment un réseau aux ressources non-redondantes. Nous avons plutôt affaire à une sensibilité particulière dans la gestion des liens, développée par des individus ayant fréquenté des cercles sociaux hétérogènes dans le cours de leurs trajectoires, et ayant noués des relations variées dans ces occasions.

Nous constatons donc aussi cette manière de faire chez les quelques enquêtés de notre échantillon qui semblent être en cours de mobilité sociale ascendante. C'est le cas de Fara, que nous avons cité plus haut dans ce point, qui évite tout contact entre ses collègues de travail (rencontrées récemment pendant son stage de master 2) et ses copines (rencontrées dans son voisinage à l'époque du collège). Brahim lui aussi présente un réseau à l'opacité toute particulière : sa petite amie ne connaît pas sa famille, qui ne connaît pas les associés de sa première *start-up*, qui ne connaissent pas les partenaires de son second projet d'école de communication, dont certains seulement sont en contact avec ses amis du réseau associatif militant. Dans les deux cas, il s'agit de maintenir des relations associées à des facettes de soi différentes, parce que développées dans des mondes sociaux éloignés.

Au-delà de l'histoire de chaque relation et des contextes dans lesquels elles sont fréquentées, qui marquent déjà des séparations géographiques et temporelles entre les groupes, certains enquêtés font donc le choix de maintenir des distances entre les différentes parties du réseau. Cette inclination se remarque principalement chez ceux dont les réseaux présentent les plus fortes hétérogénéités, que cette diversité soit le fruit d'une sociabilité intense comme c'est le cas des plus aisés et diplômés ou qu'elle marque un changement de milieu social intervenu dans le parcours. C'est aussi de cette manière que les individus évitent de confronter les « dissonances culturelles » entre leurs pratiques, comme le montre Bernard Lahire⁴⁷⁵.

⁴⁷⁵ B. Lahire, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, op. cit.

2.2.4 La place du conjoint

Si la tendance à segmenter, à maintenir l'opacité entre des parties du réseau, s'observe entre des ensembles de relations aux pratiques ou aux caractéristiques trop différentes, un lien échappe généralement à ces cloisonnements : le conjoint. Du fait de son rôle majeur dans la vie de l'individu, le conjoint est amené à fréquenter nombre de relations en commun. Ainsi, nous avons vu au précédent chapitre que la présence durable d'un lien amoureux dans le réseau se traduit généralement par la centralité de cette relation dans l'entourage.

Même dans un réseau personnel découpé en plusieurs composantes, auxquelles sont associées des temps de sociabilité distincts, nous constatons que le conjoint est parfois invité à partager ces différents moments. Ainsi Christophe, qui a plus tôt évoqué les différents « rôles » qu'il aime tenir, comme son souci que ses différentes audiences ne se rencontrent pas, a pourtant présenté sa petite amie à l'ensemble de ses relations :

*« Anaïs par contre elle, oui, je veux qu'elle connaisse tout le monde. Pour moi c'est indispensable. J'organise des barbecues à la maison, elle rencontre mes potes de coworking, la famille du volley, mes amis perso, elle me connaît sous tous mes aspects. Je veux que, si je m'absente, elle puisse discuter avec les gens, qu'elle ne s'ennuie pas, je trouve ça génial. »
(Christophe)*

Les deux partenaires peuvent avoir chacun leurs relations, qu'ils entretiennent chacun de leur côté, mais comme pour Christophe, le conjoint est souvent invité à rencontrer les proches de la personne, dans le partage d'autres moments de sociabilité en commun.

Pour 4 enquêtés cependant, le conjoint occupe une place moins centrale dans le réseau parce que des relations fortes sont explicitement tenues à distance de celui-ci. Pour 2 d'entre eux, l'explication semble surtout résider dans le fait que la relation amoureuse est encore jeune. Thomas sort avec Aurore depuis quatre mois. Elle connaît son colocataire, le groupe d'entrepreneurs avec qui ils sortent le week-end, mais elle ne connaît pas encore sa famille, ni les amitiés qu'il a noué pendant les études, des liens isolés qui ne résident pas à Montpellier. Il est probable que si leur histoire se poursuit, elle sera amenée à les rencontrer. De même Riad n'a pas présenté sa petite amie ni à sa famille, ni à ses différents groupes d'amis et collègues d'associations. Il montre un souci particulier à préserver ce lien à travers des

rencontres uniquement à deux, « *pour l'instant* », alors qu'ils ne se fréquentent « *que depuis quelques semaines* ».

Au contraire pour les 2 autres enquêtés, cette observation laisse entrevoir des façons de faire plus établies. Laurent est en couple avec Natacha depuis une dizaine d'année, ils sont venus s'installer à Montpellier il y a cinq ans. Natacha connaît la famille de Laurent et ses amis d'enfance, rencontrés dans leur région d'origine, mais elle ne fréquente pas les nouveaux contacts de Laurent.

A Montpellier, le jeune homme a repris le chemin des études pendant deux ans afin de posséder les compétences pour monter sa *start-up*. Depuis cette formation, il anime aussi une association qui organise des rencontres entre étudiants et entrepreneurs. Natacha est, elle, en congé parental pour s'occuper de leur petite fille de neuf mois. Elle profite aussi de cette période pour préparer le concours de professeur des écoles en candidate libre. A travers ses nouvelles activités, Laurent rencontre beaucoup de personnes - essentiellement des liens faibles - dans le cadre d'une sociabilité très active qui mêle relations amicales et professionnelles, entre étudiants et jeunes entrepreneurs.

Ces fréquentations ont lieu exclusivement à l'extérieur de leur domicile, qui reste un lieu de tranquillité, et si Natacha entend parler de ces connaissances, elle n'a pas d'occasion de les rencontrer.

« Avec mon associé, on bosse beaucoup dans le hall de l'hôtel Mercure. On est un peu des électrons libres. On se pose là-bas, c'est ouvert 24 heures sur 24. J'habite juste à côté, à Antigone, on peut y aller à 7h du matin comme à 23h. On prend un café et puis on peut bosser comme on veut, on dérange personne, ni chez moi ni chez lui. Des fois je bosse à l'incubateur, et puis dès fois aussi au local de mon asso qui est au cœur du campus science à Montpellier. »
(Laurent)

Dans ces activités, seuls quelques liens plus forts se sont créés comme Romain, un étudiant qui participe également beaucoup à l'association de Laurent, mais leurs rencontres restent éloignées de sa vie conjugale. C'est également le cas de Franck, un ami avec qui Laurent a fait de la course pendant ces deux dernières années. Seul William, son associé, a en fait été présenté à Natacha.

Il y a aussi Manon, la jeune femme au réseau éparpillé, qui fréquente beaucoup de relations dissociées, par rencontres interpersonnelles. Elle s'est installée à Montpellier pour rejoindre

Simon, son compagnon depuis deux ans. Là elle fréquente sa bande d'amis à lui, dans des rencontres souvent entre couples, mais elle entretient toujours ses nombreuses relations à elle, de son côté :

« Je pense que c'est important de pas s'oublier et de garder son cercle d'amis. Avec Simon, on est très complices. Je partage énormément avec lui, avec sa bande, mais je prends toujours le temps pour mes copines, pour moi. [...] Je vois mes copines d'ici, ou bien je peux monter seule à Paris pour voir les filles. » (Manon)

Segmenter le réseau jusqu'à tenir des liens volontairement éloignés de son conjoint semble être une pratique assez rare, mais qui apparaît associée aux façons de faire d'individus à la sociabilité déjà riche et tournée vers l'extérieur. Notons que pour Laurent ou pour Manon, il s'agit à chaque fois de fréquenter, loin du foyer, des amis de même sexe. Peut-être qu'autrement la situation pourrait susciter plus de jalousies ou d'incompréhension. En tout cas, aucun des deux ne s'y risque.

2.2.5 Une intensité dans la fréquentation des liens faibles

Nous avons vu dans les chapitres précédents que nous pouvons distinguer les relations selon la force du lien que l'individu a noué avec eux. Lorsqu'on se penche sur les modes de sociabilité en ayant à l'esprit cette distinction, nous constatons des différences notables quant aux personnes fréquentées au cours d'une semaine.

Une moitié des enquêtés se consacre plutôt à la rencontre de leurs liens forts : le conjoint, les amis proches, parfois quelques membres de la famille, des collègues que l'on voit aussi en dehors du travail. Ces liens sont les personnes qui apparaissent sur les graphes de réseaux que nous avons dessinés pour chacun. Au contraire, les autres enquêtés nous ont déclaré passer autant, voire plus de temps, au cours d'une semaine, à rencontrer des liens plus faibles, qui n'apparaissent généralement pas sur nos dessins. Les liens forts ne sont donc pas forcément ceux que l'on voit le plus souvent.

Ce mode de sociabilité orienté vers les liens faibles (dans la fréquence des rencontres) est plutôt caractéristique des enquêtés qui consacrent déjà beaucoup de temps aux moments de sociabilité, comparés aux autres. Ainsi il y a cumulativité : cette forme de sociabilité vient s'ajouter aux temps passés avec certains liens forts plutôt qu'elles ne les remplacent. Les liens

faibles fréquentés sont en grande majorité des individus présents en même temps qu'eux dans des collectifs, avec qui ils échangent plus ou moins selon les occasions : d'autres jeunes identifiés participant aux ateliers de la Mission locale, des porteurs de projet dans l'incubateur de *start-up*, des membres d'un club de sport, d'une association ou encore des connaissances dans d'autres occasions de loisirs.

Les enquêtés font en tout cas bien la distinction entre ce premier cercle resserré et ce second plus large, même lorsque leurs habitudes de fréquentation penchent plus vers le second.

« J'ai quelques amis fixes, je sais qu'ils ne bougeront jamais. Il y en a d'autres - c'est Montpellier - je sais qu'ils sont de passage pour six mois, un an. Et bien c'est mes potes, je reste volontiers boire un coup après le boulot, mais voilà, je ne vais pas chercher à maintenir le contact. Fabrice, un de mes coworker [ils partagent le même bureau à l'incubateur], on s'entend très bien mais... je sais qu'il veut partir à Paris dans un super incubateur. Il ne passera pas sa vie ici, donc je ne mise pas beaucoup sur cette amitié-là. Ça ne nous empêche pas de passer du bon temps. C'est peut-être froid et tout ce qu'on veut mais, voilà, c'est peut-être aussi un moyen de se protéger. » (Christophe)

9 enquêtés issus des classes aisées ont ainsi témoigné de la fréquentation assidue de plusieurs cercles de liens faibles, au travers différents collectifs avec lesquels ils sont en contact (collègues de boulot, partenaires de sport, ou encore bandes de copains) contre 4 seulement issus des classes populaires. Ces derniers apparaissent comme beaucoup plus investis dans la fréquentation de leurs liens forts. Nous savons que leurs réseaux, souvent plus petits, font une place plus grande à ces relations importantes. Elles permettent une reconnaissance affective et une protection rapprochée (par lien de filiation pour les membres de la famille, comme membre du groupe dans un cercle d'amis proches).

En revanche, nous avons vu aussi que ce sont bien les liens faibles qui, par leur nombre et leur diversité plus importante, autorisent l'accès à des ressources plus spécialisées que ne peuvent pas fournir les liens forts. Cette manière de faire, si elle n'est pas pensée de manière intéressée par les individus, s'avère néanmoins discriminante dans la constitution d'un réseau « efficace ».

Notons qu'il s'agit aussi d'un mode de sociabilité que l'on retrouve principalement chez des célibataires. Ils sont 9 enquêtés dans cette situation sur les 13 qui ont présenté cette

inclination. Les personnes en couple préfèrent fréquenter, avec leur conjoint, des personnes du réseau de liens proches, notamment d'autres couples.

Les façons de reconnaître, distinguer et relier les relations les unes aux autres varient donc sensiblement selon les enquêtés. Certains ont des liens ou des groupes spécialisés, dédiés à la pratique d'activités différentes, quand d'autres concentrent la plupart de leurs moments de sociabilité sur la fréquentation des mêmes liens forts, polyvalents. Certains préfèrent plus que d'autres rencontrer des membres de leur réseau seul à seul, quand d'autres optent plutôt pour des retrouvailles en bande. Quelques-uns encore cultivent une opacité entre les différents groupes de leurs réseaux, parfois même avec leur conjoint. Enfin ces temps de fréquentation peuvent être plus souvent destinés à retrouver des liens forts ou des liens plus faibles.

Pour autant, ces façons de faire ne sont pas, elles non plus, réparties au hasard dans le corps social. Ceux qui favorisent les rencontres groupées sont généralement les plus jeunes, ceux qui n'ont pas encore évolué dans suffisamment de contextes scolaires et professionnels distincts pour y avoir noué une variété de liens qu'ils entretiennent séparément. La « segmentation » du réseau concerne d'abord les personnes présentant les relations les plus hétérogènes, comme par exemple celles ayant elles-mêmes changées de milieu social dans leur trajectoire. La sociabilité laissant une place plus importante à la fréquentation de liens faibles est, quant à elle, plutôt du fait des célibataires.

Mais au-delà de ces tendances, ce sont d'abord et surtout des façons de faire socialement situés qui apparaissent, se rejoignant et se nourrissant les unes et des autres. Nous continuons ainsi à dessiner les contours de profils culturels contrastés marqués par l'origine sociale des enquêtés.

2.3 Entretenir les relations

Après avoir distingué les façons qu'ont les enquêtés de faire des rencontres, après avoir reconnu les différents modes de sociabilité qui contribuent à structurer le réseau, penchons-nous sur les comportements dont les individus font preuve pour entretenir leurs liens personnels.

Certaines relations apparaissent comme plutôt assignées par la fréquentation commune d'un même lieu, d'un même collectif (les voisins, les collègues de travail) : c'est ce contexte qui se charge en grande partie de l'entretien du lien (parfois intégralement). Mais d'autres sont plus grandement « choisies » et impliquent une participation élective des protagonistes. Pour ne pas s'étioler jusqu'à disparaître, les relations ont alors besoin d'être activement actualisées par des rencontres, des échanges qui assurent qu'au fil du temps et des trajectoires, la connexion perdure. Le « contenu » des rapports peut être varié : on discute, on s'invite à manger, on partage des activités, on sort faire la fête, on se rend service, on échange au téléphone ou par message.... Mais dans tous les cas, il faut savoir créer les conditions de cet entretien. Il faut aussi savoir jouer avec les attentes des uns et des autres, selon la situation, la qualité du lien : certaines relations ont ainsi parfois besoin de beaucoup de marques d'attention, d'autres moins. Nous avons ici relevé plusieurs manières qu'emploient les individus pour cultiver leurs échanges.

2.3.1 Instituer des rendez-vous

Le rythme des fréquentations les plus courantes - celles qui sont côtoyées dans la même ville de résidence, voir dans le même quartier - peut fluctuer selon les occasions, les disponibilités des uns et des autres. On se voit un jour et puis pas le lendemain, on s'appelle parfois pour fixer une date, bien que les choses peuvent parfois aussi être plus improvisées (on croise un voisin sur le palier, on reçoit une invitation à effet immédiat, on rencontre un ami en terrasse...).

Un certain ordre peut également exister quand la fréquentation de la relation est assujettie à celle d'une institution et à sa cadence particulière : l'entreprise tous les jours de la semaine, le club de lecture le samedi... La société elle-même fournit des occasions de se retrouver de manière régulière : fêtes de fin d'année, anniversaires, mariages... Ces occurrences ponctuelles sont notamment l'occasion de revoir des liens éloignés géographiquement.

Mais pour s'assurer de ne pas se perdre de vue, emportés dans les courants contraires de routines quotidiennes, des enquêtés accordent leur agenda avec certaines de leurs relations : ils instaurent d'eux-mêmes un rythme de rencontre auquel se tenir, en dehors de tout cadre institutionnel. Cette façon de faire permet d'éviter l'effort d'avoir à synchroniser un temps pour chaque nouveau rendez-vous, tout en étant garanti que le contact soit maintenu. Nous

observons cette pratique d'abord avec des liens forts, en premier lieu la famille. Le « rituel » vient alors attester de l'engagement des protagonistes :

« Tous les week-ends je suis chez mon père. Les dimanches midi, c'est repas de famille chez le paternel ! » (Thierry)

Il peut aussi s'agir d'amis proches. L'important n'est pas que le rendez-vous soit honoré strictement à chaque fois mais bien d'assurer la vitalité des échanges :

« Avec Ludivine, on s'accorde au moins un temps par semaine, au moins une soirée. On a décrété le lundi, on a appelé ça le « Lundi Ludi' » [rires] Bon, si c'est pas possible, tant pis, ce n'est pas un drame, mais voilà, ça évite de culpabiliser de ne pas prendre le temps de se voir. » (Bettina)

Nous constatons que ces stratégies de calendrier sont aussi parfois déployées pour assurer la pérennité d'une activité (lorsque celle-ci n'est pas assurée par le rythme indiqué par un club ou une association). Cette « technique » est alors particulièrement utilisée par les enquêtés ayant des relations plus spécialisées. Thierry a par exemple convenu avec Jean-François qu'ils allaient faire de l'escalade ensemble un dimanche sur deux (une relation qu'il ne fréquente que dans ce contexte).

« Instituer des rendez-vous » permet enfin de mieux gérer le contact avec des relations éloignées géographiquement. Ainsi Oriane retourne-t-elle une fois par mois dans le Gard pour voir ses parents. Pour Sarah, il y a toujours les « vacances des copines » qui réunit pour quelques jours chaque été les amies d'enfance dans une nouvelle destination. On ne sait pas où, mais on sait approximativement quand.

Nous constatons l'instauration de tels rendez-vous réguliers chez 11 enquêtés, sans qu'une caractéristique commune ne se dégage particulièrement. Ils peuvent être instaurés aussi bien pour retrouver des liens forts polyvalents que des liens plus spécialisés. Enfin, ces rendez-vous peuvent être vécus à distance :

« Ma mère, je la vois une fois par mois environ, ça peut bouger. Mais je l'ai au téléphone une fois par semaine sûr, on s'appelle toujours le dimanche soir. » (Bettina)

Ce qui nous amène à nous pencher sur les façons dont nos enquêtés ont recours aux outils de communication.

2.3.2 Utilisation des technologies de communication

Au moment d'entretenir les relations, les technologies de la communication s'avèrent un support à la sociabilité efficace. En tout cas, ils sont utilisés par une grande majorité de nos enquêtés.

Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer de prime abord, téléphones, SMS, e-mails et « réseaux sociaux virtuels » ne remplacent l'interaction en face à face (une thèse du déclin de la sociabilité notamment avancée par Robert Putnam⁴⁷⁶). Ces outils ne sont pas non plus dédiés au seul entretien des liens les plus éloignés. En fait, ils viennent d'abord consolider, voire redoubler les relations que l'on fréquente le plus souvent. Ils permettent de s'accorder sur une heure de rendez-vous dans la journée ou pour le lendemain, ils autorisent aussi que la discussion se poursuive au-delà du moment de la rencontre. C'est un constat que faisaient déjà Christian Licoppe et Zbigniew Smoreda au sujet des usages des seuls téléphones : « plus on se voit, plus on s'appelle »⁴⁷⁷.

28 enquêtés utilisent ainsi quotidiennement leur téléphone et leur ordinateur pour communiquer avec leurs proches. 2 d'entre eux ont même rencontré certaines de leurs relations, aujourd'hui des liens forts, par l'intermédiaire de plates-formes de rencontre numérique. Sophie et Anthony étaient d'abord rédacteurs d'actualités sur un même site collaboratif avant de se rencontrer physiquement et de lier une amitié. Manon a, elle, connu son conjoint via une application de rencontre. Julien, s'il ne fréquente quasiment personne en dehors de chez lui, entretient cependant des conversations suivies depuis plusieurs années avec trois personnes, de manière indépendante, sur un forum de discussion dédié à la culture japonaise (ils ne se sont jamais rencontrés).

La discipline sociologique s'est beaucoup questionnée sur ces outils. Des enquêtes ont fait état d'une « fracture numérique », que ce soit dans l'accès à internet, en termes

⁴⁷⁶ R. Putnam, *Bowling alone. The collapse and revival of American community*, New-York, Simon & Schuster, 2000.

⁴⁷⁷ C. Licoppe, Z. Smoreda, « Liens sociaux et régulations domestiques dans l'usage du téléphone. De l'analyse quantitative de la durée des conversations à l'examen des interactions », *Réseaux*, vol. 18, n°103, 2000, p. 269.

d'équipement comme Benoit Lelong et Franck Thomas⁴⁷⁸, ou en termes d'écarts de pratiques et d'actualisation des usages alors que les technologies ne cessent d'évoluer, comme Fabien Granjon⁴⁷⁹. L'âge apparaît comme le premier facteur d'inégalité : les moins de 25 ans utilisent plus souvent ces technologies que les autres catégories d'âges, et leurs pratiques évoluent très vite, selon Céline Metton⁴⁸⁰. Le niveau de diplôme apparaît aussi comme une variable discriminante dans les utilisations de ces supports de sociabilité, comme le montrent les résultats d'une des deux enquêtes réunis dans l'ouvrage de Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti⁴⁸¹.

Dans notre échantillon, les différences de diplômes ou même d'origine sociale ne sont pas significatives. Elles semblent être atténuées par le rôle d'abord prépondérant de l'âge : tous nos enquêtés sont jeunes et utilisent des technologies de communication. A travers l'interrogation du mode de communication employé selon la relation concernée, nous pouvons néanmoins dégager quelques nuances entre les personnes : ceux issus des classes aisées sont ceux qui utilisent une plus grande variété de supports, pour contacter des liens différenciés.

« Elles ont chacune leur moyen de communication : Zoé c'est du texto, Clémentine c'est du Skype, euh, Dionne c'est du Facebook, je ne sais pas moi, je te dis ça comme ça... Elo c'est du Whatsapp, chacun à son canal et sa fréquence, c'est marrant, j'ai plein d'applis sur le téléphone du coup ! » (Louise)

La sociabilité des plus aisées est encore une fois appuyée par des pratiques plus variées. Cette distinction est importante car si l'on existe sous plusieurs profils, sur plusieurs « réseaux sociaux virtuels » où l'on retrouve des personnes différentes, on favorise la diversité des formes d'expression de soi, une variation intra-individuelle de sa personnalité, qu'on ne peut pas faire si, par exemple, on n'est présent que sur Facebook, sous son vrai nom, où sont présents à la fois les membres de la famille, les collègues de travail et les amis.

⁴⁷⁸ B. Lelong, F. Thomas, « L'apprentissage de l'internaute : socialisation et autonomisation », in *Actes du 3e colloque international sur les usages et services des télécommunications*, Paris, ENST, 2001, p. 74-85.

⁴⁷⁹ F. Granjon, « Les sociologies de la fracture numérique. Jalons critiques pour une revue de la littérature », *Questions de communication*, n°6, 2004, p. 217-232.

⁴⁸⁰ C. Metton, « Les usages de l'Internet par les collégiens. Explorer les mondes sociaux depuis le domicile », *Réseaux*, vol. 123, n°1, 2004, p. 59-84.

⁴⁸¹ C. Bidart, A. Degenne, M. Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, op. cit.

En plus des supports à la sociabilité amicale et amoureuse que fournissent ces technologies, nous constatons que les plus diplômés utilisent aussi davantage ces outils dans leur vie professionnelle. Dans cette dimension, plutôt que de simplement entretenir des relations qui existent déjà, les réseaux sociaux virtuels sont même mis à profit pour rencontrer des liens faibles tels que des potentiels clients, associés ou employeurs.

« Amélie je l'ai rencontrée via Couchsurfing, quand je suis arrivé sur Amsterdam. Simon, je l'ai rencontré sur Tinder. Et puis Linda c'est sur LinkedIn, elle cherchait quelqu'un pour un boulot ponctuel et mon profil correspondait, depuis on est copines. Je continue à me servir pas mal de LinkedIn pour présenter mon projet à d'éventuels partenaires dans la région. » (Manon)

Là-encore ces plates-formes offrent des raccourcis appréciables pour les enquêtés dans leur milieu professionnel : ils peuvent se montrer visible, enrichir leurs contacts et se rappeler à leur bon souvenir moyennant peu d'efforts pour les uns et les autres. Une forme de sociabilité importante à l'ère de « l'économie de l'attention », comme le souligne Valérie Beaudouin⁴⁸². Par-delà la généralisation de l'utilisation des technologies de la communication, cette multiplication des supports et des dimensions de la vie impactées laisse alors entrevoir, chez certains, une plus grande aisance dans la gestion des liens à distances et de liens faibles. Deux points que nous soulevons maintenant.

2.3.3 Conserver les liens à distance

Les choix, les événements biographiques et les opportunités des parcours de vie font que les individus sont amenés à être mobiles, à déménager, à changer de ville ou même de pays. Là, ils rencontrent, nouent et fréquentent alors de nouveaux liens, dans des modes de sociabilité que nous avons décrit plus haut. Parfois, ce sont aussi leurs connaissances qui migrent, retournent dans leur région d'origine, s'installent ailleurs. Alors que la grande majorité de la sociabilité se joue à l'échelle de la ville, comment les relations continuent-elles après la survenue d'un éloignement géographique et temporel ?

La plupart ne survivent simplement pas à ce changement de contexte. En fait, selon une enquête portant sur la mobilité géographique entre départements français menée par Pierre-

⁴⁸² V. Beaudouin, « Les dynamiques des sociabilités », in C. Licoppe (dir.), *L'évolution des cultures numériques. De la mutation du lien social à l'organisation du travail*, Paris, Éditions FYP, 2009, p. 21-28.

Alain Mercier, Chantal De Gournay et Zbigniew Smoreda⁴⁸³, ce sont surtout les liens forts qui sont en capacité de s'accommoder de l'éloignement. Selon Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti⁴⁸⁴, ce sont aussi les liens les plus anciens. Souvent, il s'agit des mêmes, en particulier des membres de la famille. On retrouve aussi les amis d'enfance et toutes les relations qui ont déjà connu la disparition du contexte de rencontre originel, des éloignements, des transformations dans les biographies individuelles, et qui ont alors déjà fait preuve d'une certaine résistance au changement :

« Imen, depuis qu'elle s'est mariée elle qu'a déménagé, on se voit beaucoup moins souvent. Mais c'est une copine d'enfance, ça bougera pas. Je sais que même si on ne se voit pas pendant six mois, on se revoit on discute pareil, comme si c'était hier. » (Fatou)

Fatou voit son amie s'éloigner de Montpellier, mais le lien est déjà suffisamment résistant. Les deux jeunes filles ont passé leur scolarité ensemble, leur relation s'est renforcée. Quand le lycée s'est terminé, elles sont tout de même restées proches car elles n'étaient déjà plus simplement deux lycéennes qui fréquentent le même établissement, mais deux amies à la relation unique. Ce nouveau changement géographique et cet écart dans les situations matrimoniales ne semble alors, pour l'instant, pas en capacité de remettre en cause leur relation.

Parfois, l'éloignement ne provoque ni l'effritement ni la perte du lien mais il révèle au contraire une force qu'on ne lui soupçonnait pas :

« Camélia, je l'ai rencontrée à la fac, on était en Histoire de l'art ensemble. On était proches sans l'être, on parlait bien mais sans plus. Ça s'est fait une fois qu'elle est partie en fait. Je ne m'attendais pas spécialement à rester en contact avec elle, mais là on s'est rendues compte que nos échanges nous manquaient, on se soutenait... Donc comme elle a poursuivi en master à Avignon, et moi ici, on s'est soutenues à distance ! » (Bettina)

Le maintien de la relation est alors assuré par des prises de nouvelles plus ou moins régulières de la part des protagonistes, des visites occasionnelles. La force du lien autorise un

⁴⁸³ P-A. Mercier, C. De Gournay, Z. Smoreda, « Si loin, si proches. Liens et communications à l'épreuve du déménagement », op. cit.

⁴⁸⁴ C. Bidart, A. Degenne, M. Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, op. cit.

investissement moins important et une fréquence d'échanges plus aléatoire, mais il faut savoir donner des signes :

« Marc et Boris, ils ne veulent pas rentrer en France, ils sont toujours en voyage, donc c'est compliqué de les voir souvent, je ne les vois qu'une fois par an. Alors on garde contact, un message de temps en temps. On ne peut pas évoquer les choses du quotidien, mais on se dit ce qu'il se passe dans nos vies, dans les grandes lignes. Puis on trouve encore des points d'accroche : là y en a un qui vient de monter son agence de surf au Panama, on parle de nos business. On se voit super rarement, mais on garde le contact. » (Alexandre)

Nous constatons que les individus d'origine populaire, aux relations plus souvent rencontrées dans des contextes proches (famille, voisinage, ami d'ami...) semblent alors plus sensibles aux effets de mobilité spatiale, aux changements de contexte. Dans l'ouvrage de Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti⁴⁸⁵, ce sont ces individus qui mentionnent en premier la distance géographique pour expliquer la fin d'une relation. Nous retrouvons, dans les discours de nos enquêtés originaires des classes populaires, l'évocation de cette distance comme constituant une barrière trop importante :

« Avec Irène on est censées se voir, soit sur Bordeaux soit sur Montpellier... mais ça, je pense que ça va être plus dur à organiser. On se dit toujours "Ouais, je pourrai venir chez toi ! Tu pourras venir chez moi" mais au final, c'est dur, on s'éloigne. Parce que bon, elle a ses examens, moi je vais travailler. Voilà, elle, elle aura des vacances, moi ça voudra dire prendre des congés, ce n'est pas la même chose...» (Clarisse)

Ainsi dans les réseaux que nous avons dessinés, les jeunes issus des milieux populaires ont plus souvent que les jeunes des milieux aisés un réseau (si on ne compte pas la famille) essentiellement constitué d'individus résidants dans la même ville (7 contre 4). Au contraire, les jeunes des classes supérieures font plus souvent apparaître des liens (toujours hors-famille) entretenus à distance (12 contre 7).

Il s'agit majoritairement d'individus ayant fait des études ailleurs qu'à Montpellier, et qui ont conservés des relations de ces épisodes de leur vie. Nous avons dit que les relations des enquêtés aux origines aisées sont plus variées au regard des contextes de rencontre, plus

⁴⁸⁵ C. Bidart, A. Degenne, M. Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, op. cit.

rapidement autonomisées et investies dans des rencontres « à deux », il n'est donc pas étonnant qu'elles puissent alors aussi sensiblement mieux résister à l'éloignement. Ces individus semblent plus disposés à entretenir malgré la distance jusqu'à des liens plus faibles, ou qui ont été forts à une autre époque, par l'envoi de signaux modestes mais suffisants pour entretenir la relation :

« Il y aussi les copains de la fac à Reims. Je suis l'avancement de leurs vies sur les réseaux sociaux, dès fois j'envoie des messages, mais c'est moins récurrent. On s'envoie des petits signes de vie, pour dire qu'on ne s'oublie pas. » (Laurent)

Les fêtes qui rythment chaque année civile permettent aussi d'apporter régulièrement des preuves mutuelles de considération, en fournissant un « investissement limité ». Par exemple, en entretien, au moment de dresser la liste de ses relations, Virginie a souhaité s'aider de son répertoire téléphonique. Elle met alors en avant la ténuité des liens qui l'unissent à certains de ses contacts :

« Madeleine et son copain, on s'envoie un message pour la bonne année et puis c'est tout en fait. Si j'y pense, je lui souhaite son anniversaire, voilà. Mais quand je monte dans le Jura, je l'appelle et ça nous fait plaisir de se retrouver pour dîner ensemble. Même si ce n'est plus arrivé depuis trois ans. » (Virginie)

Les enquêtés originaires des couches supérieures semblent surtout se démarquer par la plus grande variabilité qu'ils présentent dans l'entretien de leurs liens à distance, dans le dosage spécifique du signal qu'ils envoient selon la qualité de la relation et les besoins qu'ils ont identifiés. Ils semblent ainsi développer des modes de sociabilité leur permettant d'assurer le maintien de relations plus nombreuses :

« J'ai pas mal d'amis très proches avec qui je parle peu souvent. Et ça, j'ai mis du temps à l'apprendre et à le développer aussi. Au début je le prenais mal, je m'imaginai que si on ne se donnait pas des nouvelles tous les mois, c'était pas une vraie amitié. Mais c'est n'importe quoi, ça ne marche pas du tout comme ça la vie. Chaque relation est unique et à son rythme de communication. [...]

Il y a des copains rencontrés pendant le VIE à Singapour, je leur envoie des photos de Montpellier de temps en temps, ça suffit. D'autres, Claire, avec qui je vais rester plus longtemps au téléphone... L'important c'est de garder la connexion, c'est quelque chose qui dépasse le rythme des discussions. » (Louise)

La capacité à entretenir les liens à distance, à s'assurer de la vitalité des échanges par des petits rappels réguliers est aussi la marque des enquêtés ayant souvent déménagé. Ceux-ci semblent avoir développé le souci de conserver les contacts noués dans les différents lieux où ils ont résidé. Par exemple, Emilie a grandi en Bretagne, puis elle est partie vivre en Touraine où son père a ouvert une maison d'hôte. Après le décès de ce dernier alors qu'elle était âgée de 14 ans, elle est allée vivre dans le Loir-et-Cher avec sa mère, au plus proche de sa famille maternelle. Elle a ensuite habité Tours le temps de ses études, avant de finalement s'installer à Montpellier dans le cadre d'une réorientation. Elle témoigne alors d'une volonté qui s'est construite dans ces épisodes :

« Je garde contact avec tout le monde, c'est super important. Même des gens que je ne vois plus, tant pis on communique à distance. En fait j'ai beaucoup déménagé dans ma vie et je garde des liens avec les personnes que je rencontre, partout, tout le temps. [...] Depuis l'enfance, à force de bouger, de perdre mes copains à l'école, je me disais "Je vais garder contact avec les gens", même si on n'y arrivait pas. Et puis aussi, d'avoir des chambres d'hôte ça a été décisif. Pour moi - j'étais petite - ce n'étaient pas des clients, ils étaient chez nous alors je pensais que c'étaient des invités. J'étais très proche de certains, je me souviens d'un couple en particulier, le fait qu'ils ne reviennent pas ça m'avait brisé le cœur. Quand certains m'envoyaient une carte, j'adorais ça ! » (Emilie)

Au final, nous pouvons affirmer que si tous les enquêtés parviennent à maintenir des relations fortes malgré la distance, certains sont plus sensibles à cet éloignement, parce que leurs liens sont plus souvent dépendants des fréquentations répétées et des contextes du quotidien - comme c'est le cas des individus issus des couches populaires. D'autres savent mieux l'endurer, parce que leurs relations ont plus volontiers été autonomisées en mettant l'accent sur la qualité du lien interpersonnel - comme c'est le cas des individus issus des couches aisées. Les témoignages de nos enquêtés laissent aussi penser que cette dernière catégorie d'individus, dans ses pratiques culturelles, est plus coutumière des signes d'attention et des

marques d'échanges, même faibles, que nécessitent l'entretien des liens à distance, en sachant adapter ces signaux aux exigences de chaque relation.

2.3.4 A la rencontre des liens éloignés

Outre les échanges à distance, une autre façon d'entretenir les liens éloignés peut être simplement de... créer les occasions de se rapprocher. De la même façon que, pour rencontrer de nouvelles personnes, nous avons vu que certains font « le premier pas » et multiplient les approches, nous avons remarqué que des enquêtés n'attendent pas que l'occasion se présente pour trouver une raison de rendre visite à leurs proches, quand pour d'autres la distance paraît plus insurmontable. Il s'agit de la même capacité à « aller de l'avant » non plus appliquée à la rencontre mais à l'entretien des relations. Là-encore, il s'agit d'une façon de faire que l'on retrouve plutôt chez ceux aux origines plus aisés, chez les plus diplômés et ceux ayant déjà vécu dans plusieurs villes :

« C'est moi qui vais voir les gens, je suis assez mobile, je peux faire un week-end à Paris pour voir de la famille, j'en profite pour voir des amis. Cet été je vais remonter en Bretagne. A Paris je vais voir Zoé, et puis d'autres bons amis dont je t'ai pas parlé, parce que sinon la liste serait trop longue ! C'est pas des gens que je vois très souvent non plus mais c'est une habitude que j'ai depuis des années du fait de bouger, de tout le temps déménager, tu entretiens les liens, c'est à toi aussi d'aller vers les gens et de créer les opportunités de les revoir. » (Louise)

Nous constatons aussi que, pour quelques rares personnes au réseau déjà grand et varié, cette capacité s'étend jusqu'à la fréquentation de liens moins forts :

« Ma sœur dit que je déborde de copines. Ce ne sont pas des amies, mais ce sont des bonnes copines. A chaque fois que j'ai bougé j'ai rencontré des gens - j'adore, ça m'apporte beaucoup, je tiens à garder contact avec eux. Et puis j'adore aussi quand je vais dans un endroit, avoir des copines déjà sur place. Je suis capable de me déplacer pour aller les voir, même si la personne ne se déplace jamais. Emmanuelle, jamais elle ne descend à Montpellier, c'est pas grave, moi j'adore visiter la Normandie ! » (Manon)

Nous pourrions considérer que seule la question économique joue ici : pour voyager, encore faut-il avoir les moyens de s'offrir des vacances et de payer le transport. Mais les descriptions

faites par les enquêtés nous font penser que cette façon de faire va au-delà et englobe l'application d'autres modes de sociabilité déjà observés : c'est un comportement que nous notons chez des personnes ayant déjà déménagé ou vécu à l'étranger, qui ont noué des liens dans les endroits où ils sont passés et qui ont su les entretenir.

2.3.5 Entretien le réseau de liens faibles

Au-delà du réseau de liens forts que nous avons dessiné pour chaque enquêté existe un cercle aux contours plus flous de liens faibles. Même si nous n'avons pas reconstitué ce réseau périphérique, nous avons pu noter qu'une moitié des enquêtés passaient plus de temps à fréquenter des individus de ce second cercle que leurs liens proches. Ces relations faibles impliquent moins d'engagement que n'en nécessitent par exemple le conjoint, les parents ou les amis proches. Nous avons dit qu'ils sont souvent fréquentés à travers des collectifs : des collègues de bureau, des copains de soirée. Ce sont ces groupes qui assurent alors le maintien du lien. Les personnes qui ont des activités dans de plus nombreux contextes peuvent ainsi entretenir davantage de liens faibles.

Pour les autres liens faibles qui ne sont pas ou plus associés à un contexte d'activité supportant la fréquentation, il faut savoir faire vivre la relation pour ne pas qu'elle s'essouffle jusqu'à disparaître. Nous retrouvons alors là des habitudes proches de ce que l'on a relevé pour l'entretien de liens à distance. Il s'agit par exemple d'envoyer régulièrement des signaux, même faibles, pour faire rebondir la relation jusqu'à une prochaine occasion. Laurent témoigne :

« Sur Montpellier, je suis en contact surtout avec des collègues, des entrepreneurs, des étudiants de l'IAE. Etre présent avec mon asso sur le campus, y avoir un bureau, c'est l'idéal : tu bois un café, tu croises du monde... tu vas à une conférence, tu croises encore du monde. [...]

J'ai aussi des amis extérieurs à l'entrepreneuriat, on est en contacts réguliers... Hier on est allé à Marineland avec des amis d'une amie de ma copine, qui sont arrivés à Montpellier en même temps que nous. Chacun fait sa petite vie, il n'y a pas une grosse attache pour être honnête, mais les contacts sont réguliers. » (Laurent)

Comme si la distance géographique et la faiblesse d'un lien exigeaient, pour ne pas que la relation se perde, les mêmes ressorts, nous retrouvons dans cette section des comportements

similaires que ceux que nous avons remarqué pour assurer l'entretien des liens éloignés : il s'agit de trouver des occasions d'entretenir la relation sans que cette activité ne demande un investissement trop important. La fréquentation d'une institution comme la pratique d'une activité sont ainsi des moments mis à profits pour maintenir ces échanges. Cet effet peut même être recherché : Laurent pérennise ses rencontres dans le monde étudiant même s'il ne l'est plus lui-même, en travaillant depuis le bureau de son association située dans les locaux de la faculté.

Dans notre panel, 9 enquêtés issus des classes aisées ont témoigné explicitement de cette inclination, 4 seulement provenaient des classes populaires.

2.3.6 Réactiver les liens faibles

Les épisodes de mobilité géographique, la disparition du contexte de fréquentation originel et les transitions statutaires en général sont redoutables pour les liens faibles. Si des enquêtés ont démontré des capacités certaines à en conserver malgré tout, la plupart du temps ils se perdent. Mais dans de rares cas, nous avons aussi constaté que des individus ont pu réactiver des relations qui semblaient perdues, après plusieurs années sans aucun échange, dans des situations bien précises.

Trois enquêtés ont témoigné de ce geste, trois personnes qui d'ailleurs se distinguent aussi pour l'entretien particulier qu'ils manifestent de leurs liens faibles. Audrey d'abord : cette jeune entrepreneure a travaillé pendant plusieurs années à Paris dans une agence de communication avant de revenir s'installer à Montpellier. Là-bas, elle avait notamment noué des contacts qui, un an et demi plus tard, s'avèrent une aide précieuse dans le lancement de sa *start-up* :

« Dans les agences de com' où j'ai bossé, j'ai rencontré pas mal de monde, notamment dans les médias. J'y pensais plus et puis c'est devenu évident au moment du lancement du projet. C'était beaucoup de nanas, des jeunes, je les ai recontactées, voir si elles pouvaient faire la pub autour d'elles. Au final y en a qu'ont adoré le concept, elles m'ont demandé de les tenir au courant de l'avancée. [...] »

Le réseau, t'as plusieurs sortes de relations. Dès fois ça peut être purement business et tu sais que t'as moins besoin d'entretenir, ça va très bien à tout le monde. Pour le coup, là, c'était quand même risqué, je ne leur avais donné aucune nouvelle depuis mon départ ! » (Audrey)

Dans le cadre de cette demande professionnelle nécessitant leurs compétences, Audrey peut donc se permettre de recontacter ces liens faibles. Pour Grégory, il faut ajouter le rapprochement géographique au récit de la réactivation. Le jeune homme a dans un premier temps fait une licence professionnelle à Montpellier dans le commerce de la filière équine, sur les mêmes bancs que Blandine. Il est ensuite remonté travailler dans les écuries de ses parents vers Nancy. Trois ans plus tard, le voici de retour à Montpellier, il a créé une entreprise d'élevage collaboratif de poulains et il cherche à promouvoir sa société :

« Blandine, on ne se donnait plus du tout de nouvelles depuis la licence mais j'avais vu sur Facebook qu'elle venait de s'installer, elle venait de créer son centre équestre à côté de Montpellier. Alors je lui ai proposé... On a fait un partenariat pour un événement il y a quelques semaines : elle a ramené ses poneys sur le parking de Carrefour pour proposer des balades, et puis moi je présentais mon projet. Et donc voilà, depuis on se rappelle de temps en temps, pour le côté pro, plutôt. » (Grégory)

Dans les deux cas, nous pouvons observer le caractère strictement professionnel de la requête, appuyée par un certain côté amical dans la relation, même faible. Ces deux éléments semblent faciliter la reprise de contact. Si elle avait concerné un autre domaine, peut-être que la réactivation aurait été plus délicate, comme semble le penser Anthony quand, deux ans après qu'ils aient quitté la fac, il a cherché à recontacter Audrey :

« Je suis allé la voir à Paris, alors que ça faisait deux ans qu'on ne s'était pas parlé et je lui ai dit "Comment ça va ? bla bla", elle se demandait ce que je lui voulais, elle croyait que je la draguais. Je l'ai rassurée "Je te coupe tout de suite, je monte un projet, j'ai vu ce que tu fais sur Facebook, ton profil m'intéresse, est-ce que tu veux bosser avec moi ?". » (Anthony)

Dans des situations bien précises, des liens *a priori* éteints peuvent donc en fait être réactivés. Comme pour le mode de rencontre « Faire le premier pas », ce comportement est le fait d'individus s'estimant suffisamment légitimes pour tenter cette proposition (là, ils sont chacun en train de lancer une *start-up*), tout en sachant reconnaître les contextes dans lesquels ils peuvent l'employer (le monde professionnel) et les personnes qui pourraient y être sensibles (des anciens collègues ou camarades).

Les différentes façons qu'ont les enquêtés d'entretenir leurs relations sont donc elles-aussi révélatrices des différences culturelles qui traversent le monde social. Certes, des pratiques semblent fréquentes et répandues au moment d'assurer contacts et échanges de nouvelles : on instaure des rythmes de rencontres, on communique par téléphone, par internet (et encore, tous ne le font pas de la même façon, ni avec le même type de liens), on s'appuie sur le partage d'une activité ou la fréquentation commune d'un collectif, d'une institution. Mais à côté de ça, d'autres façons de faire sont marquées par l'origine sociale et le niveau de diplôme des enquêtés.

Alors que les liens sont habituellement sensibles à l'éloignement géographique (même si la famille et les liens forts y résistent mieux), les individus issus des couches aisées et ayant fait des études conservent plus souvent leurs relations à distance, en sachant envoyer des signaux régulièrement, même faibles, mais suffisants pour que la relation perdure. Ils n'hésitent pas non plus à prendre les devants et à leur rendre visite (on retrouve également ces caractéristiques chez les individus ayant déménagé à plusieurs reprises). De la même façon, ils s'assurent aussi de la vitalité des liens faibles qui les entourent, notamment en les fréquentant au travers de leurs activités quotidiennes. Dans le cadre de telles pratiques, des relations *a priori* perdues peuvent même être réactivées. Il s'agit là d'autant de manières de faire qui, si elles sont mises en marche d'abord pour répondre à l'affectivité qui imprègne ces liens et au plaisir de partager des moments ensemble (quand la relation n'est pas purement professionnelle), assurent en parallèle la multiplicité et la variété des ressources disponibles dans le réseau.

2.4 Concevoir les apports du réseau

Au quotidien, dans leurs façons de rencontrer, d'élire et d'entretenir leurs relations, les individus déploient toute une série d'habitudes qui se démarquent par les formes distinguées qu'elles donnent aux réseaux de connaissances, à leur composition et aux ressources qui y circulent. Mais il s'agit là du déroulement ordinaire de la vie sociale, faite de relations humaines, entre proches et moins-proches, entre relations assignées et choisies, toujours teintée d'affects, jalonnée de moments de joie et de déceptions. Les individus n'agissent pas comme ils le font avec leurs relations par pur intérêt, en visualisant leur réseau, les ressources

qui y circulent et les effets qu'elles pourraient produire sur leur trajectoire. Du moins, pas principalement : ils sont d'abord trop occupés à vivre, tout simplement.

Pour autant, ils ne sont pas non plus totalement ignorants de ces effets-là, ils distinguent certains avantages que peuvent constituer leurs proches, ils perçoivent aussi la dimension d'utilité que peut recouvrir certains de leurs liens, ou bien ils reconnaissent parfois la place originale qu'eux-mêmes tiennent au sein d'un ensemble de relations. Dans cette dernière section sur les modes de sociabilité, nous allons ainsi répertorier quelques façons de faire que nous avons observées, en considérant cette dimension réflexive des individus sur les ressources de leur réseau.

2.4.1 Les compétences des relations

La façon la plus directe de profiter des bénéfices du réseau est d'abord de chercher à capter les ressources dont disposent les relations personnelles. Dans leurs projets professionnels, associatifs ou autres, les individus tentent ainsi parfois de mobiliser certains de leurs contacts avant d'aller chercher au dehors une ressource ou une compétence qu'il leur coûterait alors éventuellement plus cher. Cette façon de faire demande de savoir identifier les compétences ou les ressources particulières dont disposent les connaissances, pour être efficace :

« Nada, à chaque fois je lui demande de me faire des papiers, tout ce qui est démarche administrative, ou pour chercher du boulot, tout ça. Dès fois je lui demande même d'appeler pour moi, je ne suis pas à l'aise au téléphone. Elle, elle est agent administrative, ça fait qu'elle est tout le temps derrière un bureau, elle sait faire. Envoyer un mail c'est facile pour elle, elle va bien formuler. » (Fatou)

Profiter des compétences d'une relation permet aussi d'être plus assuré de leurs valeurs qu'on ne le serait avec un tiers. Quand Anton décide de monter sa *start-up*, il doit trouver des associés compétents prêts à prendre un risque avec lui, il se penche ainsi d'abord vers ses connaissances personnelles :

« Je savais que je ne pouvais pas monter le projet tout seul, il me manquait vraiment des compétences de développeur, des gars qui travaillent en industrie et tout ça. Du coup j'ai fait vraiment le tour de tous mes potes, en leur parlant du projet que j'avais, j'en ai réuni cinq ou six un après-midi. C'est comme ça que j'ai recruté David. [...]

Quand tu veux monter un truc aussi risqué, tu ne le fais pas avec des inconnus, tu le fais avec des gens dont tu connais les compétences, avec qui tu sais que tu peux travailler sans que ça clash tout de suite. Typiquement, des amis de la fac, avec qui t'as déjà fait des projets. Il faut avoir une confiance quand tu mets tes billes sur la table. » (Anton)

Comme nous l'avons évoqué au chapitre précédent, Michel Grossetti et Jean-François Barthe⁴⁸⁶ ont mis en évidence le fait que les liens personnels sont particulièrement mobilisés aux diverses étapes de la création d'une entreprise. On fait appel à un cousin graphiste pour dessiner un logo, ou on fait relire le *business plan* par le petit ami d'une copine qui est en école de commerce... Dans le cas de Brahim, le projet même de sa deuxième entreprise nécessite les compétences de ses relations dans toute leur diversité : pour lancer une école de communication à destination des jeunes des quartiers populaires, il s'est entouré à la fois d'amis militants de son quartier d'origine, et d'amis entrepreneurs expérimentés dans le domaine de l'éducation et de la communication, rencontrés plus récemment.

La capacité à entretenir de nombreux liens faibles peut alors s'avérer particulièrement bénéfique pour faire circuler jusqu'à soi des informations variées et spécialisées, « à peu de frais » :

« Valère, on se croise vite fait à l'incubateur dans les couloirs, il est aussi à l'asso des anciens de l'IAE. On se donne des nouvelles de nos boîtes respectives, où on en est... Quand y a des bonnes infos, des bons événements à aller voir, on se tient au jus de tout ça. On n'est pas de la même promo mais lui et moi on sait qu'on peut compter l'un sur l'autre pour se refiler les bons plans. » (Laurent)

Pour les individus issus des milieux populaires, nous avons vu que les ressources décisives pendant les séquences de transitions statutaire reposent plutôt sur l'aide fournie par des liens forts. Dans le cas d'Akim, le phénomène est même directement lié à la qualité du lien : ce ne sont pas ces ambitions professionnelles qui l'amènent à mobiliser une relation, mais c'est la force de la relation elle-même qui entraîne un projet correspondant aux compétences des deux amis. Le jeune homme est très proche de son cousin Jawad et c'est d'abord de l'envie de réaliser quelque chose ensemble que naît leur idée d'association de production audiovisuelle :

⁴⁸⁶ M. Grossetti, J-F. Barthe, « Dynamique des réseaux interpersonnels et des organisations dans les créations d'entreprises », op. cit.

« Ca fait tellement longtemps qu'on voulait faire un truc ensemble ! Ca fait quatre ans que j'entends : "Oh, j'aimerais bien monter mon affaire, au Maroc ou en France". Et puis l'année dernière, on revenait de Marseille... Entre temps on avait tous les deux bossé dans l'audiovisuel, chacun de notre côté... Dans le train j'ai pris une feuille et un stylo, j'ai commencé à écrire, j'ai lancé toutes mes idées que j'avais, de monter l'association. Ça lui a plu, il a commencé à écrire lui aussi de son côté. Et voilà, on est parti de là. » (Akim)

Au final, cette capacité à identifier les compétences du réseau et à les mobiliser est assez répandue, nous la constatons dans les histoires de 19 enquêtés, de toute origine sociale. Bien sûr ceux qui ont plus de contacts, plus variés, profitent alors plus de cet effet, de manière plus spécifique, surtout lorsque qu'ils l'étendent aux ressources de leurs liens faibles. Pour ceux qui ont les réseaux les plus petits et les moins diversifiés, il s'agit plutôt d'une entraide, d'une solidarité plus générale, fournie par des liens plus proches.

2.4.2 Les opinions des proches : richesse et tri

Au-delà de l'identification et du recours aux relations personnelles pour leurs compétences, les individus savent reconnaître chez leurs proches, chez leurs amis, des traits différents, selon des caractéristiques qui leur sont propres (comme les qualités de la personne : celle-ci sait écouter quand on a besoin de parler, celle-ci est qualifiée pour aider dans un domaine précis...) où bien en fonction de ce qu'ils partagent entre eux (le contenu du lien : tel genre de discussion avec les uns, tel type d'activités avec les autres...). La variété qui se dégage du réseau personnel est alors appréhendée comme une richesse venant nourrir la personnalité de l'enquêté lui-même.

En effet nous avons vu que les liens, rencontrés à des époques et dans des contextes différents, peuvent faire écho à différentes facettes de l'individu, qu'il nourrit et fait évoluer à leur contact. Plutôt que de chercher à atténuer les oppositions, beaucoup d'enquêtés ont témoigné des avantages qu'ils peuvent tirer de la confrontation de leurs idées, de leurs projets, avec les différentes personnes et groupes de leur réseau, qui incarnent plusieurs nuances auxquelles ils sont sensibles. Ils se nourrissent alors de ces opinions sensiblement bariolées :

« Avec mes proches, je ne vais pas parler des mêmes choses, c'est selon les uns, les autres. Et même, sur un même problème, ils ne vont pas avoir la même vision, selon leur situation, leurs

personnalités bien distinctes. Quand je parle de mes problèmes de couple avec Arthur c'est particulier, parce qu'il est aussi ami avec mon compagnon et qu'il nous a déjà aidé à une période où on s'était séparés. C'est différent quand j'en parle avec Anne-Sophie, qui est plus éloignée, qui a déjà divorcé, c'est plus entre filles. » (Virginie)

Les enquêtés semblent percevoir et même entretenir une certaine diversité dans les échos qu'ils reçoivent de leur environnement, quel que soit le degré d'hétérogénéité de leur réseau. Même lorsque leur questionnement concerne une dimension particulière de leur vie sociale, les relations apparentées à d'autres domaines peuvent être mobilisées, pour apporter une fraîcheur, un œil extérieur dont ne bénéficie autrement pas l'individu plongé au cœur de la situation :

« Quand j'ai un problème avec la boîte je fais ça : après en avoir parlé avec mon équipe, je vais toujours en discuter avec d'autres entrepreneurs, pour avoir d'autres sons de cloche. C'est vachement riche tout ce qui ressort. Dès fois je pousse le truc plus loin. J'en parle avec Maude [sa compagne] parce qu'à force elle connaît un peu les caractères de chacun dans l'équipe. Une fois, j'ai même demandé son avis à Arthur, un mec avec qui je fais du jeu de rôle, sur l'attitude à adopter avec un partenaire financier. Je n'étais pas d'accord avec la posture que me proposait mon avocat, et si tu veux le mec est super bon négociateur dans toutes nos parties, donc je suis allé le voir pour le mettre en situation. » (Anton)

C'est ainsi qu'Emilie s'est dégagée des moments pour « faire autre chose, voir d'autres personnes que des entrepreneurs » alors qu'elle patinait quelque peu sur son projet de *start-up*. Ce n'est qu'au bénéfice de cet éloignement que lui sont apparues de nouvelles idées, qui ont finalement permis de débloquer sa situation professionnelle.

La diversité du réseau, tout comme la pluralité des socialisations qu'a connues l'individu, peut aussi générer des avis opposés, des contradictions. Là-encore, ces différentes influences ne sont pas rejetées mais plutôt tolérées comme témoins de la profusion de ressources à disposition. A condition alors de savoir faire le tri :

« Quand tu es encore en phase de réflexion sur ton projet, c'est très important d'aller confronter tes idées aux autres, pour être sûr de répondre aux attentes du marché. Mais beaucoup de gens viennent te parler, tout le monde te donne son avis : des entrepreneurs, des professionnels du secteur, ta mère, tes potes, ton oncle à Noël... Tu entends noir et blanc. Et il

*faut savoir ne pas écouter tout le monde, ne pas écouter tout le temps, si tu veux avancer. »
(Anthony)*

Le tri s'effectue après réception des avis, mais il s'opère aussi de manière préventive en sélectionnant d'abord, dans son réseau, les bons interlocuteurs. C'est par exemple le cas lorsqu'Anaïs se voit proposer un poste en CDI à Marseille au sein d'une entreprise de recrutement de cadres. Cette offre vient contrecarrer ses projets de découverte d'une nouvelle ville (elle a déjà vécu dans la cité phocéenne au début de ses études et souhaite travailler ailleurs en France, voire à l'étranger) mais la promotion est tentante.

Anaïs en parle alors autour d'elle, notamment à ses parents qui lui conseillent de saisir cette opportunité. Mais elle évite soigneusement d'en discuter avec Camille, une amie proche qui part voyager un an en Australie, et qui l'invite à quitter la France depuis longtemps déjà (comme nous l'avons vu lors de l'examen d'une séquence antérieure dans sa trajectoire). Camille pourrait l'inciter à la rejoindre et facilement attiser ses envies d'ailleurs, mais la direction alors empruntée serait trop éloignée de ses préoccupations professionnelles. Anaïs finit par accepter le poste à Marseille. Quand on peut profiter de plusieurs influences dans son réseau, il faut ainsi savoir calibrer la puissance des signaux que l'on reçoit, parfois dans des directions opposées.

Les enquêtés semblent donc en mesure d'identifier et d'exploiter une certaine diversité parmi leurs relations, même lorsque leur réseau apparaît plus homogène que d'autres en termes de caractéristiques ou de compétences. Les différentes relations, dans les contextes et l'histoire du lien, dans leur contenu, renvoient toujours à des aspects différents des individus. La pluralité des avis, loin de leur faire peur, est alors appréciée pour sa capacité à venir résonner avec leurs propres incertitudes, doutes et contradictions. Pour les personnes aux relations les plus hétérogènes, la variété des opinions se déploiera toutefois au sein d'un éventail plus conséquent, plus riche mais les conduisant à apprendre d'autant mieux à « faire le tri ».

2.4.3 Exploiter les trous structuraux

Lorsque un individu a un réseau suffisamment étendu, varié (parce qu'il a multiplié les contextes de rencontres dans les différentes positions qu'il a occupé, parce qu'il entretient de nombreux liens faibles) et lorsqu'il est suffisamment dissocié (parce que les différents ensembles ainsi constitués dans son entourage ne sont pas connectés entre eux, parce qu'il

vit plus souvent ses relations au travers de fréquentations interindividuelles et spécialisées), il peut se retrouver dans une position stratégique d'intermédiaire entre plusieurs groupes qui, sans lui, ne communiqueraient pas.

Que les deux groupes appartiennent à des univers sociaux trop éloignés, ou bien qu'ils ne se connaissent simplement pas, l'individu incarne une position de pivot dont il peut tirer profit. Nous reformulons ici la théorie des « trous structuraux » développé par Ronald Burt⁴⁸⁷, qui le premier a relevé les avantages dont pouvait bénéficier un individu exploitant la séparation entre deux groupes de contacts. Burt met particulièrement l'accent sur la structure des réseaux, sur la chaîne de relations que doit parcourir une ressource pour parvenir d'une entité à une autre. Nous conservons surtout ici l'idée qu'un individu puisse réaliser qu'il est une « relation-clé » dans la coordination des besoins et ressources d'autrui et décider de tirer profit de cet avantage, en nous penchant davantage sur le contenu de ces relations.

Dans les histoires que nous avons recueillies, ce phénomène est relevé à deux occasions. Il y a d'abord la situation de Riad. Originaire d'un quartier populaire, il a ensuite poursuivi sa scolarité (sur insistance de ses parents) dans un lycée situé dans un village huppé au Nord de Montpellier « *au milieu des bourges* ». Là, il se noue d'amitié avec de nouveaux camarades, tout en poursuivant les liens constitués dans son voisinage. Depuis, il fait le pont entre ces deux mondes :

« Akram par exemple, c'est déjà arrivé qu'il ait besoin d'un contact, professionnel, par rapport à sa boucherie. Moi direct j'ai demandé à Jérôme, le mec fait du commerce. Le dimanche d'après je me suis pointé à son magasin avec dans ma poche le contact qui va bien. Ou sinon ça arrive que Jérôme, il va avoir besoin d'une affaire ou quoi, il va me dire "Demande à Nadir s'il peut m'avoir ça". Moi je fais le lien, je passe d'un monde à l'autre, j'adore. » (Riad)

Riad tire satisfaction de rendre service aux uns et aux autres de ses liens forts (un rôle d'intermédiaire qu'il affectionne particulièrement, comme nous pourrons le constater dans la dernière partie ce chapitre). Mais cette position particulière dans le réseau peut aussi être mise à profit de manière plus directement intéressée, en faisant le lien entre des ensembles plus faibles de relations. La deuxième histoire est celle de Geoffrey.

⁴⁸⁷ R. Burt, « Le capital social, les trous structuraux et l'entrepreneur », op. cit.

Le jeune homme, étudiant en école d'ingénieur, vient de terminer son mandat d'un an non-renouvelable de président du Bureau des Elèves (BDE), une association financée par l'école et chargée notamment d'organiser des événements tout au long de l'année scolaire, jusqu'au grand gala final. En plus d'engranger de l'expérience dans l'organisation de soirées, Geoffrey a noué pendant ces quelques mois beaucoup de relations dans le monde professionnel, tels que des propriétaires de salles de fêtes, des ingénieurs son et lumière, ou des traiteurs... :

« Jusqu'à présent l'asso passait par tout un tas d'intermédiaires pour obtenir ces services, des gens extérieurs à l'école qui s'assuraient de faire le lien avec les professionnels. Sauf que moi, j'avais compris comment ça marchait ! A la fin de mon mandat, on ne passait plus par des organisateurs de soirées, tout passait par moi. » (Geoffrey)

Au moment de quitter ses fonctions, lui vient alors une idée afin de faire fructifier sa position. Il décide de corrompre le président de la nouvelle équipe, ainsi qu'un professionnel du milieu festif :

J'ai aidé un nouveau président, une nouvelle équipe, à se faire élire et en échange je suis devenu l'intermédiaire incontournable, j'organisais toutes les soirées, ils n'avaient plus à se préoccuper de cette partie-là du boulot. J'étais censé être neutre pendant l'élection, mais oui je les ai aidés, je leur ai trouvé des financements. J'ai dit à un mec qui louait du matos de soirée : "File nous du fric, si on gagne on passera par toi pour les trois prochaines soirées", des trucs comme ça. Moi ça m'a passionné, et comme ça j'ai pu continuer à organiser des événements pendant une année supplémentaire. J'en organisais même pour d'autres écoles. » (Geoffrey)

Le jeune homme a ainsi conforté sa position d'entremetteur entre les élèves de son école, représentés par le BDE, et les différents prestataires de services nécessaires à l'organisation des soirées. Ce rôle lui a permis d'engranger un capital économique qu'il a ensuite investi dans le processus de création de sa *start-up*. Aujourd'hui, il est intéressant de noter que son entreprise est d'ailleurs constituée (selon un modèle commercial partagé par de nombreuses *start-up*) autour d'une plate-forme numérique permettant de faire le lien entre des personnes cherchant et d'autres offrant certains services.

A l'échelle du réseau personnel, une telle façon de faire n'est cependant pas sans conséquence sur les mécanismes de confiance entre les différentes relations, comme le signale Ronald Burt

dans un ouvrage plus récent⁴⁸⁸. Les relations sociales, notamment amicales, exigent généralement des équilibres dans les engagements et dans la réciprocité des échanges que cet usage trop utilitariste vient perturber. Geoffrey finit d'ailleurs par être accusé de conflit d'intérêt par plusieurs de ses camarades de promotion qui voient d'un mauvais œil cet enrichissement personnel sur le compte, notamment, de leurs cotisations. En parallèle d'obscures menaces provenant du milieu de la nuit parisienne, il se voit alors contraint de changer de ville et d'école.

Ainsi l'exploitation de trous structuraux est d'abord le fait d'individus ayant, objectivement, des relations aux ressources et besoins hétérogènes, et occupant une place particulière dans un réseau de connaissances. Mais encore faut-il que la personne perçoive l'opportunité que constitue cette situation. Il semble que cette manière de faire se constate notamment chez des individus immergés dans des environnements compétitifs. Geoffrey baigne dans le milieu de l'organisation de soirées où plusieurs intermédiaires se disputent les mêmes événements, tout en étant inscrit dans une école d'ingénieur élitiste ; Ronald Burt étudiait lui la rapidité des promotions entre les cadres supérieurs d'une même entreprise. Cette remarque quant à la particularité des populations étudiées a ainsi été mise en avant par Vincent Lemieux⁴⁸⁹.

2.4.4 « Faire du réseau »

La dernière pratique que nous allons évoquer est celle d'individus qui, dans certaines dimensions de leur vie sociale, ont intégré une certaine conception, à la fois des ressources que peuvent offrir les relations et des effets que produisent les chaînes de liens et les réseaux. Ils adoptent en conséquence des attitudes visant à multiplier les occasions de rencontre et d'entretien de ces liens. Cette attitude est alors souvent appelée, par les enquêtés eux-mêmes, « faire du réseau ». Nous allons nous y attarder un peu plus longuement.

Cette démarche se concentre principalement autour du développement de relations qui n'impliquent *a priori* pas d'engagement affectif, qui en même temps possèdent des ressources spécifiques et qui peuvent s'accommoder de cet aspect utilitaire : les relations professionnelles. Mais c'est bien tous le réseau de connaissances personnel qui est susceptible d'être mobilisé à cet effet :

⁴⁸⁸ R. Burt, *Brokerage and closure. An introduction to social capital*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

⁴⁸⁹ V. Lemieux, *Les réseaux d'acteurs sociaux*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999.

« Là par exemple, j'ai une de mes demi-sœurs, elle connaît quelqu'un au Québec qui peut nous aider pour la start-up, sur un point précis. Tu vois j'ai appris à repérer et à aller chercher : il y a des personnes comme ça dans mon réseau, des fois à une personne près, qui peuvent m'aider. Et ça il faut que j'entretienne, il y a des moments où forcément ça va m'être utile. »
(Audrey)

Cette attitude est évoquée explicitement par 13 enquêtés dans notre population. Ils sont tous entrepreneurs dans des secteurs technologiques ou commerciaux de pointe. En effet leur activité au sein des *start-up* implique de connaître, dans plusieurs domaines d'activité bien spécifiques (juridique, financier, technique...) des personnes compétentes susceptibles de les aider, alors que souvent ils portent un projet à quelques-uns seulement (au commencement), dans des secteurs concurrentiels. Leur situation de travailleurs indépendants, développant des produits ou services innovants, demande qu'ils s'emploient à rencontrer ainsi de nombreux pairs, en mesure de leurs donner des conseils, de leur trouver des financements, des clients potentiels, ou encore de leur présenter de possibles associés, employés ou stagiaires.

A l'incubateur, nous avons remarqué que pour être efficace, la pratique demande de respecter une règle implicite : que l'on soit entrepreneur vétérane ou néophyte, développeur informatique ou professionnel du marketing, que l'on propose ses talents ou qu'on en cherche d'autres, les échanges se jouent toujours entre « égaux ». Malgré leurs parcours et leurs ressources différentes, ils sont tous porteurs de projets et, dans leurs échanges, ils s'affichent comme pairs à ce titre. Georg Simmel définissait déjà la sociabilité comme le fait d'être avec d'autres personnes, agréablement⁴⁹⁰. Elle constitue alors pour lui la forme la plus pure de l'action réciproque, une interaction ludique dénuée de toute finalité rationnelle et utilitaire, un jeu « au cours duquel "on fait" comme si tous étaient égaux »⁴⁹¹, conduisant à une stylisation des relations. Erving Goffman à son tour a insisté sur une règle fondamentale selon lui dans l'ordre social : dans toute interaction il s'agit de préserver sa « face » et celle des autres, dans un travail commun de « figuration »⁴⁹².

Ici, nous ne sommes pas dans la forme de sociabilité désintéressée que pense Simmel, pourtant tous travaillent bien à ne pas constituer le caractère utilitaire des relations comme

⁴⁹⁰ G. Simmel, *Sociologie et épistémologie*, op. cit.

⁴⁹¹ Ibid., p. 129.

⁴⁹² E. Goffman, *Les rites d'interaction*, op. cit.

premier ou exclusif dans leurs échanges, tout comme sont gommées les inégalités entre entrepreneurs le temps de la rencontre. Ceux-ci savent qu'untel qui a échoué à faire fructifier ses deux premiers projets réussira peut-être avec son troisième, ils savent aussi qu'un autre qui ne présente pas de compétences nécessaires pour leur *start-up* pour l'instant leur sera peut-être utile dans le futur, ou bien que les stagiaires d'aujourd'hui deviennent les titulaires de demain. Le réseau s'agrandit et s'entretient en respectant cet engagement d'apparente égalité, une caractéristique que l'on retrouve aussi dans la gestion des relations amicales (un engagement pensé comme égalitaire et désintéressé). Ceux qui y dérogent pourront apparaître trop distants, calculateurs ou prétentieux.

Les échanges jouent alors sur des registres qui fluctuent entre relations amicales et professionnelles, dans des occasions plus ou moins informelles entre collègues de travail. Nous avons déjà noté que pour « réactiver » un lien dans un but professionnel, l'existence d'une dimension amicale dans la relation, même superficielle, facilitait l'échange de ressources. C'est la même préoccupation qui semble habiter les entrepreneurs de l'incubateur dans l'entretien de nombre de leurs liens faibles parmi leurs pairs : en jouant sur la limite entre les deux registres, les individus stimulent les échanges, sans mettre en avant le caractère utilitaire des relations. Ils assurent ainsi plus fluidement le maintien des liens, surtout entre jeunes.

« J'ai déjà bossé avec trois, quatre mecs que j'ai rencontré à des apéros-entrepreneurs. Des missions de développement. On s'est recroisé à plusieurs événements. Du coup c'est devenu un peu plus que des relations pros, c'est des potes. Là par exemple j'organise une fête, j'ai mis un message sur Facebook pour savoir qui vient, c'est destiné à tout un tas d'entrepreneurs que je croise en soirée. » (Anthony)

Des événements sont organisés par l'incubateur pour soutenir ce travail : des banquets aux cours desquels on échange des cartes de visite, des formations, des conférences où l'on présente son projet... L'établissement lui-même est pensé comme un lieu rassemblant les projets et les compétences, pour faciliter les échanges et l'émulation. Nous verrons plus loin dans ce chapitre comment la Mission locale cherche, dans certaines occasions, à se constituer comme un tel lieu.

Mais les entrepreneurs s'organisent aussi et d'abord eux-mêmes pour se retrouver régulièrement dans un bar du centre-ville, en profitant du dynamisme d'un groupe instigateur

composé d'une dizaine d'individus. A ces occasions, ils peuvent déployer et travailler plusieurs manières de rencontrer et d'entretenir des liens que nous avons déjà évoquées. Certains entrepreneurs sont assidus à ces rendez-vous, d'autres n'y sont allés qu'une seule fois. Mais tous reconnaissent la valeur de cette façon de faire :

« Moi je n'y vais pas. C'est juste des occasions pour faire du réseau ces trucs-là. C'est très clairement assumé. Ils le disent ! Et ils ont raison, je les comprends. Pour eux, c'est une manière de s'entraider pour améliorer leur business. On est en désaccord avec Geoffrey là-dessus, pour lui c'est très important de faire ça. Pour Anton aussi d'ailleurs. Pour moi, non, c'est pas des relations saines. T'es là à serrer des paluches et donner ta carte de visite. OK, c'est autour d'une bière, ou d'une quiche que t'as fait chez toi, mais n'empêche que... [...] Peut-être qu'il faudra que j'accepte de jouer les règles, c'est juste que pour l'instant j'en n'ai pas forcément besoin au stade où j'en suis dans mon type de boîte, où la communication n'est pas fondamentale. Un jour certainement qu'il faudra que j'aie networker. » (Christophe)

Bien sûr, ces rapports plus intéressés n'empêchent pas que de véritables amitiés puissent aussi se nouer dans ces contextes, comme nous pouvons l'observer dans les réseaux de nos enquêtés. Dans les couloirs de l'incubateur, au bar, se mêlent liens forts et liens faibles. Les plus jeunes et ceux qui ont le plus d'affinités se retrouvent alors aussi en soirées ou dans d'autres occasions. On y discute moins du travail, pour davantage passer du temps « entre amis ». Notons que si les entrepreneurs fréquentent volontiers d'autres porteurs de projet, ils entretiennent plus souvent une distance avec leurs propres associés : ceux-ci ne peuvent fournir ni ressources nouvelles, ni sons de cloche dissonants.

« On mélange travail et apéros, mais je mettrais un bémol en ce qui concerne David. On se voit déjà dix heures par jour, donc le soir quand je sors, j'ai plutôt envie de me vider la tête. A un moment on passait aussi nos week-ends ensemble. Je le voyais plus que ma copine ! Maintenant je sors avec d'autres entrepreneurs, on va parler boulot, mais ce ne sera pas le mien, ou alors je pourrais en parler d'une manière différente qu'avec mon équipe. Il faut savoir créer des moments de ventilation. » (Anton)

Le jonglage entre relations amicales et professionnelles est aussi plus délicat à gérer avec ceux qui sont directement impliqués dans la même entreprise :

« Mes associés, je les vois de temps en temps en dehors, mais je me force à ne pas trop les fréquenter. On est amis, on le sait, mais on veut pouvoir rester objectif au vu des enjeux. Si je me mets une mine avec mon associé, le lendemain au boulot ce sera peut-être plus dur pour lui dire qu'il a fait une connerie. » (Anthony)

Ces moments de sociabilité particuliers sont donc plus orientés vers la rencontre et l'entretien de nombreux liens faibles, aux compétences et aux domaines d'activité identifiés : ce sont eux que les entrepreneurs recherchent quand ils affirment « faire du réseau ». Nous pouvons alors penser qu'il s'agit d'un trait propre à leur activité professionnelle, une disposition qu'ils auraient acquise et développée uniquement dans ce contexte. Celle-ci ne nous intéresserait ici que marginalement tant elle serait l'affaire d'une niche professionnelle particulière. Mais le fait que, pour être efficace, cette pratique nécessite d'investir quelque peu la dimension amicale des liens, nous laisse plutôt présager qu'elle puisse être appuyée par un ensemble de pratiques et de représentations de la sociabilité plus générales, dont nous avons déjà montré l'utilité dans la construction et l'entretien d'un réseau aux relations nombreuses, riches et variées. Certes, nous avons affaire à une attitude que les entrepreneurs apprennent à reconnaître et à travailler dans le cadre de leur activité :

« C'est en réalisant ce stage pour cette start-up que j'ai compris que c'était super important de garder les contacts. Je manageais avec eux, on allait dehors, Eric [le directeur] connaissait toujours plein de monde, partout... Et c'était grâce à ça qu'il avait plein d'opportunités, plein d'aides, des solutions à ses problèmes ou des réponses à ses questions. C'est clairement Eric qui m'a parlé du réseau en premier. » (Emilie)

Mais nous pensons qu'il y a aussi, en amont de ce travail récent (tous nos enquêtés ne sont dans l'entrepreneuriat que depuis quelques mois, ou quelques années pour les plus expérimentés), des représentations particulières du réseau et des pratiques dans la rencontre et l'entretien des relations, plus anciennes qui viennent appuyer cette orientation, multiplier ses effets. Ce sont nombre de « manières de faire » que nous avons identifiées jusqu'ici et qui ont dessinées les contours des modes de sociabilité propres aux individus issus des classes aisées.

Nos enquêtés entrepreneurs dans les *start-up* sont presque tous issus des couches supérieures de la société. Dans le cadre limité de nos entretiens, il est alors difficile de démêler

ce qui, dans leurs pratiques, s'est façonné au contact de leur milieu d'origine ou dans leur activité professionnelle. Pour autant, l'étude comparée des différences de style entre Anton, notre enquêté adepte de la « politique de la porte ouverte » à l'incubateur, et Brahim, entrepreneur originaire d'un milieu populaire, nous fournissent quelques précieux indices.

Les deux hommes sont nés, ont grandi et vivent à Montpellier. Rappelons quelques éléments. Anton a 30 ans, son père est psychiatre, sa mère au foyer s'investit dans l'artisanat, il a deux grand frères. Après un doctorat en informatique, et alors que sa famille le voyait emprunter une carrière académique, il a décidé de s'associer avec son directeur de thèse pour fonder son entreprise dans l'innovation numérique. Nous l'avons rencontré par l'intermédiaire de l'incubateur où il a ses bureaux.

Brahim lui a 26 ans, son père est maçon, sa mère au foyer s'occupe de ses petits frères et sœurs (il est le troisième de sept enfants). Après le bac, il a suivi une formation dans la vente (BTS), puis dans l'informatique (DUT), avant de se réorienter suite à un licenciement économique, vers la création d'entreprise (un Master à l'IAE). Il est aujourd'hui associé-fondateur d'une *start-up* dans le numérique et monte en parallèle un projet dans l'économie sociale et solidaire : une école de communication pour jeunes des quartiers populaires. Nous l'avons rencontré à la Mission locale, dans le cadre d'une formation qu'il venait suivre.

Comparons d'abord leurs réactions face à l'exercice des salons et des buffets organisés par les incubateurs et autres collectifs à destination des porteurs de projet. Anton aujourd'hui les fréquente rarement, tant ils lui paraissent « faux » alors qu'entre amis, au bar ou ailleurs, ils peuvent se retrouver pour boire un verre et se présenter d'éventuels partenaires de manière plus décontractée. Mais il a pratiqué :

« Pendant très longtemps, je n'ai fait que du networking. Mon job principal, c'était d'aller à toutes les actions de formations, à tous les cocktails, toutes les actions de rencontres, les clubs, trucs d'entrepreneurs. Raconter mon projet au plus de personnes possibles, et voir ce qu'ils en pensaient. "Est-ce que vous pensez que ça peut marcher ? Qui ça peut intéresser ? Est-ce que vous pouvez me mettre en relation avec eux ?". » (Anton)

Il remonte pour nous jusqu'à ses premières expériences, le défi qu'elles représentaient pour lui et les contacts qu'il a ainsi commencé à nouer, comme les conseils qu'il a pu recevoir :

« Les premières fois, j'avais les foies. Tu arrives en costume, tu connais personne, autour d'une chips, "Et vous, vous faites quoi ?" Au début tu ne sais pas comment faire... Tu as vu Lord of War ? Il a une phrase géniale : "La première fois, c'est comme le sexe, on ne sait pas trop ce qu'on fait, mais c'est excitant" c'est un peu ça. Tu te challenges. [...] Rapidement, tu te rends compte que les gens sont quand même bienveillants. » (Anton)

Si ses premières expériences sont impressionnantes, elles ne semblent pas totalement étrangères, comme s'il lui suffisait d'oser se jeter à l'eau pour savoir nager. Pour Brahim, les premiers gestes dans cet environnement paraissent beaucoup moins confortables, il a du mal à exister dans le jeu des échanges entre professionnels :

« Mes premières expériences sur les salons ? Au début je ne distribuais même pas de cartes ! Je me faisais remballer sévère ! Ca me décourageait d'aller leur parler... "Bonjour, je m'appelle Brahim. J'aimerais bosser dans le numérique, s'il vous plaît" Les mecs me remballaient sévère. C'était "Ouais, envoie un CV, salut", "Attends, je dois parler avec lui", "Désolé, je suis au téléphone", c'était des trucs sales quoi, vraiment. J'étais un enfant qui vient demander un stage de troisième. » (Brahim)

Nous avons dit qu'au moment de « faire du réseau », les professionnels respectaient dans leurs interactions un engagement d'égalité entre pairs. Mais encore faut-il savoir se présenter comme un pair pour être reconnu comme tel. La bienveillance dont témoigne Anton dénote avec l'accueil réservé à Brahim. Etre un professionnel du monde des *start-up*, c'est une facette de sa personnalité que ce dernier a dû apprendre à affirmer davantage qu'Anton, tant elle est éloignée des aspects de lui-même qu'il présente dans d'autres contextes (chez lui, dans son quartier ou dans les associations), quitte à forcer le trait :

« J'ai appris, à force, qu'il fallait que je me mette dans la peau d'un professionnel... et ça commençait par la tenue. J'étais habillé correctement mais... ça ne suffisait pas. L'habit ne fait pas forcément le moine mais il y contribue un peu quand même. Donc j'ai sorti mon plus beau costard, j'y suis allé, j'ai commencé à parler aux gens. Déjà, ils avaient l'impression d'avoir un pro devant eux. Et puis, avant de demander un boulot, un contact, je discutais d'abord business, entre pairs. C'est vraiment là que j'ai compris des choses, que je me suis mis dans une autre posture. [...] C'est bête, mais même pour moi en fait, quand j'enfile le costard et les lunettes, je ne parle pas de la même manière, ça y est, je suis un professionnel. » (Brahim)

Les différences constatées entre les deux entrepreneurs ne semblent donc pas simplement liées au caractère de l'un qui serait plus timide ou de l'autre qui serait plus sociable. Dans ces événements, il faut savoir incarner une posture et « aller de l'avant » pour établir les contacts. Quand nous l'interrogeons sur l'origine de ses compétences, Anton cite sa passion pour les jeux de rôles sur table qui lui ont permis d'apprendre à asseoir et à jongler entre plusieurs postures. Pour sa tendance à « faire le premier pas », il rappelle ses habitudes avenantes dans son voisinage. Mais il évoque aussi son passé familial :

« Quand j'étais petit, je trainais beaucoup plus avec les adultes. J'adorais passer du temps avec mes parents dans leur soirées avec leurs amis, à écouter les discussions qu'ils avaient. Je restais debout : ils parlaient d'économie, de politique, j'adorais ces discussions, j'adorais apprendre. [...] Ce n'est qu'à partir du lycée que j'ai pu commencer à discuter de choses sérieuses avec des gens de mon âge. J'ai commencé à m'ouvrir, à débattre avec des gens qui avaient des avis complètement différents, essayer de comprendre leur point de vue. » (Anton)

Au moment de s'engager dans l'entrepreneuriat et de nouer des contacts professionnels, les expériences passées d'Anton dans sa famille, ses activités de loisir et son voisinage nous apparaissent comme venant soutenir ses manières de faire. Pour Brahim, la même pratique demande un effort plus conscient de positionnement et de gestion des relations. Quand nous le questionnons sur l'origine de ses aptitudes, il évoque des représentations et des gestes d'abord étrangers, qu'il a apprivoisés au contact de relations dans des occasions plus récentes :

« Pendant mes études, il y a un mec qui m'a pris en stage pour faire du social, parce qu'il voyait que je galérais. Il ne me l'a jamais dit, mais je pense qu'il a fait ça parce que lui aussi faisait partie d'une minorité et que lui aussi a dû être rejeté : il était homosexuel. La fois d'après, je cherchais un autre stage et j'ai pu constater la puissance du réseau. J'ai été pris dans une agence dont le directeur était lui aussi homo : c'était un ami de mon premier maître de stage qui l'avait contacté pour témoigner du fait que j'étais un bosseur. [...]

En master, mon tuteur de stage était maghrébin comme moi, originaire d'une cité de Marseille. Ça a son importance parce que c'est vite devenu mon modèle. Il était très bon en communication, en réseau, il était ami avec tout le monde, très à l'aise. Je me suis dit "Si lui y arrive, pourquoi pas moi ?", j'ai commencé à le mimer. [...] Faire du réseau, tout ça je l'ai appris sur le tas, je continue encore, ma communication n'est pas parfaite. » (Brahim)

Au regard du parcours de Brahim, nous comprenons également mieux pourquoi il tient aujourd'hui à proposer une formation à la communication dans les échanges professionnels, à destination des jeunes des quartiers populaires : c'est un sujet qu'il affectionne particulièrement, ce sont des enseignements qu'il a lui-même éprouvés et qu'il souhaite transmettre.

Pour Anton, la pratique visant à nouer et entretenir des contacts professionnels semble donc mobiliser des dispositions anciennes, héritées notamment de son milieu social d'origine. Pour Brahim, il s'agit plutôt de manières de faire qu'il a intellectualisées plus récemment, au cours de ses premières expériences professionnelles. L'entrepreneuriat reste cependant un contexte relativement nouveau pour l'un comme pour l'autre, ils n'y sont installés chacun que depuis deux ans. Dans les années à venir, s'ils continuent à pratiquer régulièrement salons, apéritifs entrepreneuriaux et autres occasions plus informelles de sociabilité, il ne fait aucun doute que les deux jeunes hommes sauront encore développer leurs aptitudes à s'affirmer en tant que porteurs de projets, à échanger dans des rapports professionnels en jouant parfois sur le registre amical, à mobiliser leur réseau personnel, bref, à « faire du réseau ».

Au-delà des rythmes de vie des relations personnelles, de leur naissance et de leur entretien, qui créent des effets propres sur les structures des réseaux, ces dernières pratiques de sociabilité sont plus directement dédiées à la reconnaissance et au développement des ressources qui transitent au travers de ces échanges. Les enquêtés perçoivent leur environnement social comme des occasions de bénéficier d'opinions différentes. Ils savent aussi reconnaître et tirer avantage des compétences particulières que possèdent leurs proches. Dans des conditions plus particulières, des individus peuvent instrumentaliser la distance entre plusieurs parties de leur réseau pour en tirer profit. Enfin, certains s'évertuent à développer un réseau de liens professionnels plus faibles, jouant quelque peu sur le registre amical, pour assurer le maintien à proximité de ressources et d'opportunités.

Après avoir distingué ces façons de vivre et de se représenter les relations personnelles, nous allons pouvoir distinguer la manière dont certaines constituent de véritables savoir-faire relationnels dans la mise en œuvre d'une dynamique vertueuse, entre le réseau personnel et l'évolution dans les différentes carrières sociales.

3. Les savoir-faire relationnels

Au fil des modes de sociabilité que nous avons répertoriés, nous avons découvert plusieurs façons qu'ont les enquêtés de rencontrer, d'élire et d'entretenir leurs relations. Nous avons observé plusieurs manières qu'ils ont de connecter entre eux leurs différents liens, dans le partage de moments, d'activités et de discussions hétérogènes. Nous avons aussi mis en évidence plusieurs pratiques visant plus spécifiquement à développer le réseau personnel et à bénéficier de ses ressources. En marge des effets produits par les contextes sociaux dans lesquels évoluent leurs trajectoires biographiques, ces modes de sociabilité participent à façonner des réseaux aux propriétés différentes autour de chaque individu, autorisant la circulation de plus ou moins de ressources et de contraintes, elles-mêmes plus ou moins variées.

Dans le chapitre précédent, nous avons mis en lumière les structures et les caractéristiques de ces différents réseaux. Nous avons constaté que nous pouvons notamment les distinguer selon l'origine sociale des enquêtés : les individus issus des classes aisées présentent plus souvent des réseaux vastes et diversifiés, capables de jouer positivement sur les parcours de vie en fournissant de plus nombreuses ressources originales ; les enquêtés issus des classes populaires offrent davantage à voir des réseaux petits et homogènes, où circulent des ressources plus modestes et redondantes. De la même façon, nous constatons ici encore des écarts, cette fois dans les pratiques de sociabilité, selon que les individus ont grandi dans les couches populaires ou aisées de la société. Selon le milieu social dans lequel ils évoluent, les individus semblent ne pas développer les mêmes pratiques ni les mêmes représentations dans les rapports qu'ils entretiennent avec leurs relations personnelles.

Ainsi, les habitudes de classes différentes participent elles-aussi à la mise en place de réseaux personnels aux formes et aux effets si contrastés. Nous avons vu que, bien sûr, plusieurs autres facteurs participent à définir les façons de chacun de vivre la sociabilité, tels que le niveau de diplôme, le statut professionnel, l'histoire des mobilités géographiques, la situation conjugale actuelle ou encore la fréquentation de certains contextes particuliers (nous y reviendrons dans le point suivant). Mais dans notre analyse, ce sont bien ces contrastes relatifs aux origines sociales qui apparaissent comme les plus récurrents et les plus décisifs sur la répartition des modes de sociabilité.

Ce sont bien ces écarts qui nous permettent de rendre plus intelligible la disparité des réseaux observés. Nous constatons ainsi un certain accord entre les modes de sociabilité pratiqués par les individus issus des milieux populaires et la forme que prennent fréquemment leurs réseaux, plus petits, plus denses. L'observation des façons de faire déployées par les personnes issues des milieux aisés nous permet, elle, de saisir comment ces derniers développent généralement des réseaux plus vastes et plus ouverts.

Dans le dernier chapitre de leur ouvrage, Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti font l'hypothèse que « les réseaux vastes et diversifiés s'accompagnent de représentations culturelles mais aussi de "compétences relationnelles" spécifiques, permettant de créer et d'entretenir aisément les relations personnelles »⁴⁹³. Pour construire et faire vivre un réseau large et hétérogène, à même de fournir des ressources susceptibles de jouer positivement dans les diverses séquences des parcours de vie, nous constatons qu'il faut effectivement faire appel à des modes de sociabilité multiples et particuliers, à utiliser avec pertinence selon le contexte, la relation et ses spécificités.

Leur maniement et leur gestion nous apparaissent alors comme de véritables « savoir-faire relationnels ». Par ce terme, nous entendons des compétences qui non seulement favorisent la taille et la diversité du réseau, mais qui permettent aussi d'y faire mieux circuler des ressources non-redondantes. Au regard des types de réseau et des modes de sociabilité que nous avons mis à jour, au vu de leur distribution dans le monde social, le développement et l'usage efficace de ces compétences apparaît principalement corrélé à l'origine sociale des individus. C'est donc d'abord en mettant à profit les différences observées entre les enquêtés selon leur classe sociale d'origine que nous allons commencer à distinguer ces « savoir-faire relationnels ».

Nous allons ainsi mobiliser l'ensemble des résultats que nous avons obtenus ici et dans les chapitres précédents, afin de distinguer deux modèles, deux profils-types contrastés dans les façons d'investir la sociabilité, de constituer et d'entretenir un réseau personnel, selon que l'on est originaire des classes populaires où que l'on ait grandi dans un milieu aisé (3.1). Nous distinguerons alors toute une série de savoir-faire relationnels remarquables dès lors qu'ils sont utilisés de manière combinée et flexible en fonction des situations (3.2).

⁴⁹³ C. Bidart, A. Degenne, M. Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, op. cit., p. 307.

3.1 Des profils et des dynamiques contrastés

Pour mettre en évidence les savoir-faire relationnels favorisant le développement et l'entretien d'un réseau personnel vaste et varié, à même de profiter à l'individu dans le cours de sa trajectoire, commençons par distinguer deux profils-types. Ceux-ci vont nous permettre d'apprécier les pratiques de sociabilité des jeunes en fonction du milieu social dans lequel elles se déploient. Nous pourrions ainsi observer les dynamiques contrastées dans lesquels sont pris les individus.

3.1.1 Sociabilité des jeunes dans les classes populaires

Les individus issus des classes populaires d'abord, se démarquent par une sociabilité plus faible que leurs homologues des classes aisées, contrairement à ce que l'imaginaire ouvrier laisse parfois penser. Ils consacrent en effet moins de temps que les autres à la fréquentation de leurs différentes relations personnelles. Il faut dire que leur entourage relationnel est généralement composé de moins d'individus. Il s'agit plus souvent de liens forts, qu'il s'agisse de membres de la famille (plus nombreux dans leurs réseaux) ou de relations amicales particulièrement intenses.

Dans les milieux populaires, les occasions de rencontre des liens semblent particulièrement bien accordées avec la présence de tels liens forts dans les entourages. En effet, nos jeunes enquêtés évoluant dans cette classe ont tendance à vivre leur sociabilité plutôt « vers l'intérieur », c'est-à-dire dans la sphère domestique, chez eux, ou bien chez leurs proches par qui ils ont été invités (à l'exception notable de la fréquentation des bars, même si ces établissements, quand on y a ses habitudes, peuvent presque être assimilés à des lieux privés). L'accès au domicile est plus souvent réservé à des liens forts : avant d'inviter quelqu'un chez soi, il faut du temps, une répétition des échanges et l'instauration d'une confiance mutuelle, notamment lorsque l'on réside dans un logement modeste ou bien lorsque l'on vit encore chez ses parents.

Pour ces individus, la sphère privée apparaît alors comme le contexte tout particulier de la vie sociale dans lequel on peut vraiment « être soi-même », davantage qu'au travail ou dans les études où l'on s'émancipe moins des rôles que l'on tient. Mais, dans ces espaces privés, les personnes rencontrées sont dès lors moins nombreuses et plus souvent semblables à soi. Les relations personnelles, dans les milieux populaires, sont aussi plus fréquemment choisies

parmi des personnes dont la fréquentation est assignée, comme les membres de la famille et les voisins. La tendance générale à l'homophilie (c'est-à-dire à nouer des liens avec des personnes qui nous ressemblent) ne vient que renforcer cet effet : le nombre et la diversité des ressources qu'offrent le réseau s'en retrouve une première fois affaiblie.

Dans la continuité de ces observations, nous notons que les enquêtés originaires des classes populaires côtoient plus souvent les personnes de leur entourage dans des occasions groupées, en réunion, qu'il s'agisse d'un repas familial ou bien de l'activité d'une bande de copains. Dans ces moments, l'accent est notamment mis sur la participation et sur l'appartenance des membres au cercle qu'ils ont en commun. Même s'ils fréquentent aussi des liens plus isolés, les réseaux dans les milieux populaires apparaissent alors sensiblement plus denses.

Dans le ou les groupes auxquels il participe, l'individu y est bien inséré, il a une place qui lui est reconnue et il y est protégé : l'entraide et la solidarité y sont souvent fortes. Mais les informations et les ressources qui y circulent sont dès lors plus redondantes. Les discussions et les activités pratiquées y sont les mêmes avec tout le groupe (les liens sont polyvalents plutôt que spécialisés) et la facette de la personnalité que l'on peut y exprimer reste sensiblement la même pour tous les membres. Il est alors plus difficile de naviguer dans le monde social en dehors de ces cercles et de profiter de ressources extérieures.

Pourtant, les liens les plus proches ont moins besoin d'être entretenus régulièrement, ils survivent mieux au temps qui passe, comme à la distance géographique. Dans l'optique de développer un réseau « efficace » et riche en ressources, ces façons de faire apparaissent comme un « surinvestissement » dans des relations déjà bien stabilisées, moins spécialisées, fournissant moins d'opportunités. Une fois encore ces pratiques limitent le nombre et la diversité des ressources circulant dans le réseau personnel.

Ces modes de fréquentation, caractérisés par l'appartenance au groupe et par une certaine intensité dans la fréquence des rapports, ont alors pour incidence que les relations résistent moins bien aux changements, par exemple lorsque le contexte de rencontre originel disparaît ou lorsque les positions sociales tenues par l'individu évoluent. Nombre de liens faibles sont ainsi perdus à chaque évolution dans le cycle de vie, lorsque l'on quitte le monde scolaire pour le monde du travail, lorsqu'on quitte le domicile familial, ou bien lorsqu'on devient parent... C'est un effet qui traverse la société mais que nous retrouvons de manière plus saillante dans cette classe. Le maintien des relations héritées des différents contextes dans le fil du parcours

est moins assuré. Les réseaux des jeunes issus des milieux populaires, déjà plus petits, sont alors ceux qui se renouvellent le moins. Là encore, la quantité et l'hétérogénéité des ressources en pâtissent. La séparation déjà constatée entre la sociabilité du foyer, celle exercée auprès des liens forts, et la sociabilité « à l'extérieur », se redouble ainsi de ruptures relationnelles plus marquées entre les différents âges de la vie.

Enfin, quand il s'agit de penser le réseau et ses ressources, les individus issus des classes populaires savent certes identifier l'aide que peut leur apporter chaque relation. Ils perçoivent les compétences et les sensibilités de chacun et ils bénéficient dans une certaine mesure de la diversité qu'ils y trouvent, en écho à leur propre pluralité. Mais ces capacités sont limitées par une hétérogénéité des liens plus modeste, ayant des ressources plus réduites. Les solidarités familiales demeurent essentielles et engagent les personnes à d'abord assurer le maintien de ces relations « vers l'intérieur ». Les désavantages semblent donc se cumuler et leurs effets sur la sociabilité, ainsi multipliés, viennent impacter le processus de structuration du réseau, le nombre et la portée des ressources à disposition.

3.1.2 Sociabilité des jeunes dans les classes supérieures

Du côté des individus aux origines aisées, la dynamique semble inverse : la sociabilité est non seulement plus intense, mais elle apparaît aussi plus variée, au contact notamment de liens faibles fréquentés en dehors du cercle familial, dans les différentes activités de la vie sociale. Cette sociabilité est appuyée par des façons de faire qui, certes, ne sont pas les mêmes que dans les classes populaires, mais qui semblent surtout plus nombreuses, afin d'être mobilisées de manière plus spécifique et contextualisée. Puisque ce sont ces individus qui développent généralement des réseaux vastes et diversifiés, tâchons de repérer ce qui, dans leurs pratiques, permet cet essor et constitue des savoir-faire relationnels.

Chez ces jeunes, les moments consacrés à la fréquentation des relations sont, d'abord, davantage tournés « vers l'extérieur ». Des personnes aux traits plus variés sont ainsi susceptibles d'être rencontrées, en dehors de la famille. Les soirées entre amis à domicile se pratiquent aussi, mais de plus nombreuses sorties dans des lieux publics viennent en outre soutenir les échanges, dans des occasions où liens forts et liens faibles se mêlent plus facilement. Ainsi, la séparation entre la sociabilité domestique et celle pratiquée dans les autres contextes de l'existence apparaît moins prononcée. Les facettes de la personnalité qui

sont entretenues avec les liens forts et les liens faibles sont moins exclusives. Plutôt qu'une rupture entre le foyer et le monde extérieur, les jeunes issus des classes aisées semblent exercer des rôles, auprès de leurs différentes relations personnelles, qui les situent davantage le long d'un continuum entre la sphère privée et publique.

Il faut dire que dans leurs entourages, nous constatons de plus nombreux liens faibles, des liens qui demandent moins d'engagement, moins d'intensité dans la fréquence des rapports. En parallèle de la sociabilité déployée auprès des liens forts, davantage de personnes sont ainsi rencontrées et côtoyées à travers la participation à différents cercles de connaissances. Ainsi pour ces individus, les études, l'activité professionnelle comme les loisirs constituent plus souvent des occasions d'entretenir des contacts. Les contextes de rencontre sont plus variés, on y croise plus de monde, et les relations nouées affichent alors plus souvent l'expression d'un choix, l'élection d'un lien interpersonnel particulier.

Dans ces moments, nos enquêtés dans cette catégorie ont de surcroît recours, plus que les autres, à des procédés visant explicitement à multiplier les rencontres. Il peut s'agir de mettre à profit une relation qui elle-même a un réseau vaste et varié, et qui permet la présentation régulière de nouvelles personnes. Il s'agit aussi plus souvent de faire « le premier pas », dans des contextes où l'on se sent légitime de procéder ainsi. Surtout, ces enquêtés ont démontré qu'ils savent utiliser ces « techniques » non pas de manière indistincte mais généralement au bon moment, au bon endroit (par exemple dans le cadre de l'emménagement dans une nouvelle ville, ou bien en nuançant la démarche selon que l'on soit dans le cadre professionnel ou dans le voisinage). Ces pratiques assurent en tout cas la rencontre de plus nombreux liens faibles. C'est aussi pour décrire cette faculté à jouer avec les modes de sociabilité selon les contextes que nous employons le terme de savoir-faire relationnels. Par ces pratiques et méthodes, les individus issus des classes aisées nouent plus de liens, plus régulièrement, leur réseau est plus grand, plus hétérogène et se renouvelle davantage.

Cette profusion de relations et cette diversité des contextes de rencontres se traduisent alors dans les façons de vivre les relations : celles-ci sont plus souvent spécialisées. Notamment au contact des liens faibles : on ne se côtoie que pour pratiquer une activité particulière, ou bien pour évoquer certains sujets de discussions bien identifiés. Les personnes de l'entourage sont alors plus souvent fréquentées lors de rendez-vous dyadiques, au détriment des bandes (ou plutôt, en plus et à côté de la fréquentation de celles-ci). Là, l'accent est mis sur les qualités de la personne, du lien qui les unit ou bien sur l'activité singulière qu'ils partagent, en écho au

caractère plus « choisi » de la liaison. Au près de chacun, ce sont des répertoires de pratiques plus indépendants qui peuvent être mobilisés. C'est une « partie de soi » différente qui est potentiellement entretenue.

Dans un tel réseau personnel, les différentes relations ou groupes ainsi constitués sont également souvent tenus à distance les uns des autres, dans une opacité nécessaire pour explorer les différents aspects de soi-même auxquels renvoie chaque lien, selon l'époque et le contexte où il a été rencontré. Ces pratiques ont des effets sur les structures et les ressources qui circulent dans l'entourage : en donnant accès à des milieux divers sans que les différentes relations ou parties se connaissent, le réseau ainsi éparpillé assure la non-redondance des informations et opportunités qui convergent vers l'individu. Là-encore, la volonté de faire évoluer ses relations indépendamment les unes des autres, et le souci d'entretenir des séparations entre les parties du réseau (parfois même jusqu'à tenir à distance le conjoint), sont des pratiques culturelles qui constituent des savoir-faire relationnels assurant la variété des ressources, permettant à l'individu de nourrir son identité de la fréquentation de multiples cercles.

Pour entretenir leurs plus nombreuses et diverses liaisons « vers l'extérieur », les individus issus des classes aisées multiplient alors les façons de faire. Ils font notamment preuve de plusieurs pratiques qui s'apparentent davantage à des véritables « techniques » qu'à de simples habitudes de sociabilité, en particulier en ce qui concerne les entrepreneurs de l'incubateur. D'abord, ils soutiennent un rythme de sociabilité plus élevé que les autres (en fréquentant des cercles variés pour s'assurer d'y croiser leurs liens faibles, en allant plus souvent à la rencontre de leurs liens à distance). Ensuite, ils envoient régulièrement des signaux à l'intensité régulée pour redynamiser les relations éloignées ou faibles qui ont besoin d'être actualisées.

Ces capacités à entretenir les liens ont à leur tour des effets sur leurs réseaux : les relations que l'on y trouve témoignent plus souvent des différentes positions sociales qui ont été occupées, le maintien des liens est mieux assuré. Nous pouvons ici encore parler de savoir-faire relationnels car ces pratiques demandent de savoir identifier les impératifs de chaque relation et de chaque contexte, afin d'engager l'effort nécessaire à la vitalité du lien : on envoie un simple message à un tel, on convie plutôt un autre à un événement que l'on a organisé, on prend le soin pour un dernier de programmer une visite personnelle... Les technologies de la communication, utilisées de manière plus spécifique à chaque relation et

dans plusieurs domaines de la vie sociale, s'avèrent là aussi un support efficace à l'entretien des liens.

Ces différents savoir-faire, déployés dans la rencontre et dans la conservation des multiples liens, permettent de rendre compte en partie de la plus forte présence des liens faibles dans l'entourage. Ces liens faibles, parce qu'ils sont souvent plus spécialisés et hétérogènes, sont justement ceux qui permettent l'accès à des ressources, des opportunités spécifiques et originales que ne possèdent pas les relations les plus proches. Il s'agit donc là d'un apport décisif dans l'établissement d'un réseau aux multiples richesses mobilisables.

Dans les représentations qu'ils se font de leur réseau, les enquêtés aux origines aisées appréhendent d'ailleurs la diversité des liens qu'ils entretiennent objectivement, et la multiplicité des ressources que ceux-ci possèdent. Cela se traduit notamment par l'identification et la mobilisation des relations pour la complémentarité de leurs compétences. Dans le milieu professionnel, qui autorise des échanges dans lesquels la dimension instrumentale du lien est plus tolérée (en tout cas chez les entrepreneurs) nous constatons des compétences à reconnaître et à exploiter des trous structuraux entre des groupes de relations. Surtout, ces jeunes enquêtés se démarquent par leurs capacités à nouer et entretenir des liens en jonglant entre le registre amical et utilitariste dans les rapports professionnels. Ces échanges mobilisent ainsi plusieurs des façons de faire identifiées, qui sont mises à profit et qui se soutiennent entre elles, pour assurer les évolutions dans la carrière de l'individu.

Ainsi l'entourage accompagne mieux les déplacements entre les différentes positions sociales dans le cours de l'existence. Les relations personnelles sont plus nombreuses à fournir plus de ressources dans ces moments. En même temps, le réseau personnel se fait davantage l'écho des différents contextes traversés, tout en continuant à accueillir de nouveaux liens. Dans ces milieux, les ruptures relationnelles entre les différents âges de la vie nous apparaissent dès lors moins marquées. Au contraire, nous distinguons une continuité plus manifeste entre le réseau personnel et les statuts sociaux occupés au fil de la trajectoire. Pour ces individus, les avantages se cumulent et les bénéfices des pratiques de sociabilité semblent alors multipliés : dans les classes supérieures, l'entretien d'un réseau vaste et varié donne accès à des personnes ayant également des réseaux aux propriétés similaires, permettant l'accès potentiel à d'autant plus de cercles de connaissances et de ressources variées.

Au regard de ces deux profils contrastés, nous constatons que les pratiques de sociabilité sont prises dans des dynamiques plus générales qui les dépassent, impliquant la forme et la composition des réseaux personnels, comme les évolutions des acteurs sociaux dans des milieux sociaux différents. De part et d'autre de la société, les positions initiales dans la hiérarchie sociale pèsent sur les pratiques culturelles de sociabilité, sur la taille et la forme des réseaux ainsi constitués, comme sur les richesses qui y circulent. Les ressources personnelles, les modes de sociabilité et la structure du réseau personnel sont en interaction permanente et se renforcent mutuellement.

Une personne défavorisée a moins de relations lui permettant d'améliorer sa condition, tandis qu'une personne favorisée a plus de liens lui permettant d'assurer sa position. Rencontrés dans des contextes proches, les individus issus des classes populaires ont des relations plus homogènes, disposant de ressources modestes et des mêmes éventuelles informations. Comme le montre Serge Paugam⁴⁹⁴, ils sont aussi plus exposés aux événements de la vie qui handicapent la sociabilité (chômage, problèmes de santé, conflits familiaux...).

De l'autre côté, plus on connaît de personnes, plus on a de chances de créer de nouvelles liaisons. Ayant rencontré des relations dans des contextes plus variés, les personnes issues des milieux aisés ont alors plus tendance à les fréquenter dans le cadre de rencontres dyadiques, qui assurent la diversité des ressources disponibles, qui elles-mêmes pourront devenir des ressources personnelles... Ces effets cumulatifs se retrouvent aussi dans les processus de structuration des réseaux : un réseau petit et dense protège mais enferme l'individu dans son monde social (entouré de ses liens proches), quand un réseau ouvert et pluraliste donne accès à d'autres personnes ayant le même type de réseau, dans des cercles divers (notamment grâce aux liens faibles en périphérie). En conséquence, pour Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti, « le fait que l'on vive au milieu de son entourage, que les amis en présentent d'autres, génère une forme de ségrégation sociale, douce, néanmoins sournoise, qui tend à maintenir chacun dans son milieu »⁴⁹⁵.

Alors que nous cherchons à isoler des savoir-faire relationnels, ces deux profils nous permettent donc de reconnaître que l'effet des pratiques de sociabilité s'apprécie aussi au regard des dynamiques contrastées dans lesquelles elles s'exercent. Nous pouvons donc

⁴⁹⁴ S. Paugam, *La disqualification sociale. Essai sur la nouvelle pauvreté*, 8ème édition, op. cit.

⁴⁹⁵ C. Bidart, A. Degenne, M. Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, op. cit., p. 307.

maintenant distinguer les modes de sociabilité qui concourent plus ou moins directement aux effets d'une dynamique vertueuse dans le cours de la trajectoire.

3.2 Des savoir-faire multiples et flexibles

Les modes de sociabilité des jeunes sont pris dans des dynamiques plus générales. Une même pratique n'a pas le même effet selon la personne qui l'emploie, en fonction des propriétés de son entourage relationnel et des caractéristiques du milieu social au sein de laquelle elle est exercée. Nous pouvons toutefois chercher à identifier les « façons de faire » qui soutiennent le développement d'un réseau personnel grand et ouvert, permettant d'enclencher la dynamique vertueuse dans la vie d'un acteur social entre sa sociabilité, ses relations personnelles et les évolutions dans ses carrières sociales.

Nous identifions d'abord quatorze pratiques et représentations qui peuvent être assimilées à de véritables *savoir-faire relationnels* parce qu'elles ont des effets directs sur la taille, la diversité et l'ouverture du réseau. De manière générale, le fait de *consacrer plus de temps* à la fréquentation des relations personnelles assure déjà la vitalité des liens dans l'entourage. Pour autant, la plupart des jeunes entretiennent une sociabilité particulièrement intense par rapport à ce qui se pratique à d'autres âges de la vie. Cette intensité n'est en fait « rentable » que si elle est se traduit par l'exercice d'une palette variée d'habitudes.

La taille du réseau personnel est favorisée par plusieurs éléments. D'un côté, les capacités à constituer de nouveaux liens, tels que la tendance à « *faire le premier pas* », assurent le renouvellement régulier du réseau. De l'autre, les aptitudes à conserver les liens déjà noués permettent de maintenir cette abondance de personnes dans l'entourage. Il s'agit de trouver les opportunités pour *entretenir les liens faibles* au travers des différentes activités de la vie sociale, de *savoir contacter régulièrement les liens à distance* ou bien encore de *provoquer les occasions de retrouvailles*.

Au-delà du nombre de relations, la diversité des liens est encouragée par d'autres habitudes. Le fait de *favoriser l'entretien des liens amicaux* supporte par exemple la fréquentation de plus nombreux cercles de connaissances, davantage que ne le permet la seule composante familiale. La tendance à *vivre les échanges « vers l'extérieur »* permet aussi de rencontrer plus de personnes évoluant dans des groupes différents de soi et de ses proches. C'est alors surtout l'entretien d'une *sociabilité organisée autour de la fréquentation de liens faibles*, notamment

dans les temps de loisir, qui soutient l'hétérogénéité de l'entourage, plutôt que des rapports exclusivement focalisée sur l'entretien des liens forts.

Lorsque les échanges interpersonnels sont supportés par *des rencontres dyadiques* plutôt que par (ou en marge de) l'appartenance à des groupes, les ressources disponibles comme les facettes de sa personnalité que l'on peut exprimer sont dès lors susceptibles d'être plus variées. Le fait *d'entretenir une opacité* entre les différentes parties du réseau participe également à la non-redondance des ressources qui circulent dans l'entourage, comme il permet de ne pas se faire confronter des logiques d'action parfois opposées. La tendance à « *spécialiser* » les liens dans le partage d'une activité spécifiques ou de certaines discussions assure également ces effets.

Enfin, des personnes cherchent consciemment à profiter des avantages que peuvent leurs offrir leurs relations en allant jusqu'à *réactiver des liens* (dans le contexte professionnel, dans certaines conditions), en *exploitant leur position stratégique* dans une structure de relations, ou bien encore en « *faisant du réseau* » dans des échanges professionnels mêlant rapports amicaux et intéressés.

En marge de ces quatorze modes de sociabilités, d'autres pratiques constituent aussi des *savoir-faire relationnels*, dès lors qu'elles sont employées dans un réseau déjà vaste et hétérogène. Ainsi ces pratiques ne sont pas directement « efficaces » mais elles s'avèrent pertinentes lorsqu'elles sont exercées par un individu dont les ressources personnelles et celles de son entourage viennent multiplier leur impact. Elles participent alors à l'entretien d'une dynamique positive déjà amorcée entre les pratiques de sociabilité, le réseau personnel et la trajectoire de vie.

Ainsi, rencontrer des liens « *par ami d'ami* » ou bien en *profitant d'une relation qui ouvre à de nombreux cercles* sont des pratiques qui profitent à la taille, à la diversité et à l'ouverture du réseau quand on a déjà un entourage suffisamment varié pour en redoubler les effets. Il en va de même pour *l'utilisation qui est faite des technologies de la communication* : celles-ci sont « profitables » dès lors qu'elles permettent d'entretenir des liens faibles plutôt que de seulement supporter les échanges avec les liens forts. Enfin, la *mobilisation des compétences complémentaires des relations* comme celle de leurs *opinions contrastées* produisent des résultats dont la portée est amplifiée en fonction de la diversité effective de l'entourage.

Pris indépendamment, ces savoir-faire relationnels sont cependant relativement limités. Toutes ces pratiques de sociabilité, que leurs effets soient directs ou indirects sur l'envergure et l'hétérogénéité du réseau, demandent en fait à être appréciées au regard de leur multiplicité et de leur imbrication dans les usages de chaque individu. Nous constatons que c'est d'abord leur combinaison qui fait d'elles des savoir-faire relationnels véritablement efficaces.

Par exemple, « faire le premiers pas » pour multiplier des rencontres est une technique dont la portée est accrue dès lors qu'elle est associée à une tendance à nouer des liens faibles à la fois au travail, dans le voisinage et dans la sphère publique. Les avantages que sont susceptibles de fournir ces pratiques sont perpétués quand, par la suite, on sait conserver ces liens faibles. De même, l'exploration de différentes facettes d'une personnalité, sur des scènes sociales relativement hermétiques, se fait généralement en entretenant à la fois des liens spécialisés, rencontrés lors d'échanges dyadiques, quand ils sont maintenus séparés les uns des autres.

Davantage encore que leur combinaison, c'est aussi la capacité des individus à déployer des savoir-faire relationnels modulables, adaptés à chaque situation, qui nous semble décisif. Les enquêtés qui témoignent d'un éventail étendu de pratiques se distinguent en effet par leur capacité à mobiliser leurs différentes « façons de faire » de manière souple, en fonction des caractéristiques des relations et des contextes concernés. Un réseau personnel vaste et diversifié nécessite des pratiques de sociabilité plurielles et flexibles. Au contact des uns et des autres, les différents modes de sociabilité sont susceptibles d'être exploités, dès lors qu'ils semblent appropriés. Par exemple, avec un groupe d'amis proches on pratique plusieurs activités en bande pendant que dans d'autres occasions on retrouve séparément des liens plus « spécialisés ». Avec certains on instaure des rendez-vous réguliers quand on s'assure simplement de croiser les autres dans le contexte d'une activité associative. Les liens qui permettent d'introduire à des cercles de connaissances originaux sont bien identifiés, alors que dans les contextes où ce genre de pratiques n'est pas favorable on s'en abstient. C'est là aussi que se situe tout le savoir-faire.

Cette multiplicité et cette flexibilité des modes de sociabilité se retrouvent d'abord chez les enquêtés aux savoir-faire relationnels les plus développés, ayant les réseaux les plus vastes et les plus ouverts : ceux ayant grandi dans les milieux aisés. Par contraste avec les habitudes des autres enquêtés, l'exercice de ces pratiques semble relever d'une certaine culture de classe.

Dans l'entretien de leurs liens personnels, les savoir-faire relationnels participent en effet activement à la dynamique entre leur réseau et leur trajectoire. En retour, c'est aussi cette dynamique qui vient nourrir leurs pratiques : c'est parce que ces jeunes évoluent dans des contextes plus variés (notamment pendant les études supérieures), qu'ils cultivent de plus nombreuses relations, héritées de ces différentes appartenances. Il leur est alors nécessaire de mettre en œuvre des modes différents dans la fréquentation de chaque lien ou groupe de liens. Ils apprennent d'autant mieux à reconnaître et à profiter de la plus grande richesse que présente objectivement leur entourage.

Les pratiques culturelles des jeunes les plus aisées apparaissent ainsi adaptées à l'entretien d'une telle dynamique. Ils nouent plus de liens dans des contextes plus variés, qui leur donnent accès à d'autres cercles de connaissances susceptibles d'appuyer leur transition statutaire vers de nouvelles positions, depuis lesquelles de nouvelles relations seront plus facilement nouées dans l'entretien de pratiques de sociabilité plurielles et davantage modulables... En ce sens, la dynamique relationnelle répercute et redouble les hiérarchies sociales. François Héran a ainsi mis en avant la façon dont, « en matière relationnelle, le capital va au capital »⁴⁹⁶.

Ainsi, les jeunes issus des classes supérieures ne sont pas naturellement plus sociables ou plus doués. Simplement, alors que leurs pratiques culturelles sont déjà plus orientées vers la mise en place d'un réseau grand, diversifié, qui accueille davantage de nouveaux liens, les contextes dans lesquels ils évoluent favorisent aussi l'effet de ces habitudes. A l'opposé, un individu vivant sa sociabilité dans un réseau plus petit et plus dense pourra éventuellement développer une pratique de sociabilité s'apparentant à un savoir-faire relationnel (comme par exemple le fait de préférer des rencontres dyadiques), mais si cette façon de faire est eseuilée ou appliquée indistinctement dans toutes les situations, auprès de relations évoluant par ailleurs dans un même groupe, la portée de son effet en sera limitée. Nous reconnaissons là l'influence des dynamiques contrastées dans lesquels sont pris les individus. Dès leur naissances, les milieux sociaux dans lesquels les acteurs évoluent participent ainsi à orienter la teneur des articulations entre leurs pratiques de sociabilité, leur réseau personnel et le cours de leurs carrières sociales.

⁴⁹⁶ F. Héran, « La sociabilité, une pratique culturelle », op. cit., p. 15.

Pour autant, dans l'examen des différents modes de sociabilité auquel nous avons procédé, nous avons pu constater que d'autres facteurs biographiques participent également au développement de savoir-faire relationnels. Nous allons ainsi mettre en évidence le fait que, plus tardivement dans leur parcours, à la faveur de différents facteurs biographiques, les individus développent progressivement, parfois, d'autres habitudes de sociabilité. Nous allons particulièrement nous attarder sur la façon dont des institutions cherchant à favoriser l'insertion sociale et professionnelle des jeunes, vont aussi miser sur le développement de tels comportements.

4. D'autres facteurs biographiques dans l'exercice des savoir-faire relationnels

C'est en observant les pratiques de sociabilité des jeunes issus des classes supérieures que nous avons pu mettre en évidence la façon dont des savoir-faire relationnels participent activement à l'entretien d'une dynamique vertueuse, entre les propriétés du réseau personnel et les opportunités alors offertes dans la trajectoire de vie.

Mais en marge de ces contrastes culturels puissants, les récits des enquêtés nous permettent aussi de mettre en évidence d'autres occasions de développer des savoir-faire relationnels, à même de venir à leur tour susciter l'activité décisive des relations personnelles sur le cours des carrières sociales. Nous allons d'abord voir comment les individus ayant connu des épisodes de mobilité sociale ascendante (4.1) ou bien de mobilité géographique (4.2) mettent en œuvre, dans certaines conditions, des pratiques de sociabilité originales dans les nouvelles situations de leur vie. Nous nous pencherons ensuite plus longuement sur le rôle que cherchent à jouer certains collectifs organisés dans la constitution de ces savoir-faire (4.3). Enfin, nous mobiliserons l'histoire particulière de deux enquêtés originaires des classes populaires pour mettre en évidence des logiques sociales plus générales, qui concourent à l'effet contrasté de leurs modes de sociabilité sur leurs carrières respectives (4.4).

4.1 La mobilité sociale ascendante

Dans nos observations, nous avons constaté que les jeunes ayant grandi dans les classes supérieures développent certains savoir-faire relationnels qui semblent propres à la culture dans ces milieux. De la même façon, il nous semble alors qu'un individu issu des classes populaires ou moyennes qui, dans le cours de sa trajectoire, connaît une mobilité sociale ascendante, peut s'exercer à de tels savoir-faire dans les nouveaux contextes de sa vie.

Nous avons déjà évoqué comment Brahim, l'enquêté originaire d'un quartier populaire de Montpellier, aujourd'hui diplômé d'un master et chef d'entreprise dans le secteur du numérique, a progressivement appris à « faire du réseau » dans son milieu professionnel. De même, il semble avoir développé la capacité à rencontrer et à entretenir de nombreux liens faibles, tant dans son travail qu'au travers de ses activités associatives. Il s'agit d'une habitude qu'il n'avait pas auparavant, comme il en témoigne en évoquant les discussions passées avec son cousin Sofiane :

« Je me souviens, il y a quelques années, je lui disais, "Arrête avec l'associatif ! Ça te fait perdre du temps ! Tu ne vis pas de ça !" Je lui disais qu'il fallait qu'il pense d'abord à sa carrière, qu'il avait un diplôme, qu'il devait plutôt chercher du travail. Et puis c'est à ce moment-là que, de mon côté, j'ai découvert l'importance du réseau, dans l'expérience des salons, tout ça... Et puis en fait je suis tombé dans l'associatif moi aussi ! J'ai compris que c'est là que tu te fais des amis dans le milieu, quoi ! Tu es au courant de ce qui se passe à l'échelle locale... » (Brahim)

En plus de développer des rapports de sociabilité différents avec leurs liens les plus récents, les quelques personnes en cours de mobilité ascendante dans notre échantillon témoignent de réseaux personnels particulièrement segmentés. Nous avons vu comment l'entourage proche de Fara se divise ainsi entre sa famille et ses amies d'enfance d'un côté, et ses copines rencontrées durant les études supérieures de l'autre. Là, les pratiques de nos enquêtés avec les uns et les autres apparaissent alors très clivées. Ce n'est pas les mêmes façons de se fréquenter, ni les mêmes activités et discussions qui sont partagées.

Nous constatons que ces pratiques de sociabilité ont d'ores et déjà des effets sur le réseau et ses ressources. C'est notamment en mettant à profit la dynamique à l'œuvre dans son réseau personnel que Brahim cherche à mettre en place une offre de formation à la communication pour les jeunes de quartiers populaires : il mobilise pour ça des acteurs associatifs de son

quartier et des entrepreneurs de l'économie sociale et solidaire, des liens forts comme des liens faibles. Nous pouvons penser que cette tentative est aussi un moyen pour lui de concilier plusieurs facettes de sa personnalité qui sinon demeurent exclusives. Plus qu'une simple transition statutaire, ce projet élaboré avec l'aide des différentes composantes de son réseau peut être interprétée comme un souci identitaire d'amortir les changements de rôles entre le travail, l'engagement associatif, les loisirs, entre les différentes époques de sa vie.

En effet, maintenant qu'il est mieux disposé pour évoluer confortablement dans ses différentes activités, maintenant qu'il possède notamment certains savoir-faire relationnels, ce projet lui permet d'assurer une certaine continuité entre les contextes de sociabilité dans lesquels il est engagé personnellement (bien qu'au niveau relationnel, les parties du réseau demeurent segmentées). Dans ses rôles, il nous semble qu'il essaye là d'adoucir une rupture que l'on a identifié comme caractéristique des milieux populaires, entre sociabilité privée (Brahim réside toujours chez ses parents, auprès de ses amis et voisins dans son quartier d'origine) et sociabilité publique (il entretient désormais de nombreux liens dans les associations du monde de *start-up* comme de l'éducation populaire).

Mais au-delà de l'exposition de ces quelques histoires, les cas de mobilité sociale sont rares dans notre échantillon. Surtout, ils ne sont pas encore vraiment « consolidés », nos enquêtés étant encore en train de parcourir leur itinéraire vers l'âge adulte. Il faut alors se tourner vers d'autres recherches pour apprécier correctement le poids de ce facteur biographique dans le développement de savoir-faire relationnels.

Les enquêtes « Contacts » et « Emplois » mises en œuvre par l'INSEE, et analysées respectivement par François Héran⁴⁹⁷ et Michel Forsé⁴⁹⁸, montrent par exemple que le niveau de diplôme joue fortement sur la vitalité de la sociabilité. Selon Michel Grossetti⁴⁹⁹, les plus diplômés nouent ainsi des relations dans de plus nombreux contextes et entretiennent plus de liens, parce qu'ils sont effectivement amenés à fréquenter plus de cercles différents. Ils élisent notamment de plus nombreuses relations que les autres pendant leurs études, puis dans le travail. Nous pouvons donc imaginer que des personnes originaires des milieux

⁴⁹⁷ F. Héran, « La sociabilité, une pratique culturelle », op. cit.

⁴⁹⁸ M. Forsé, « Capital social et emploi », op. cit.

⁴⁹⁹ M. Grossetti, « Where do social relations come from ? A study of personal networks in the Toulouse area of France », op. cit.

populaires connaissant une telle trajectoire dans les études développent eux aussi une sociabilité plus forte.

Mais les savoir-faire relationnels développés dans ces conditions ne font effet qu'alors qu'une dynamique positive est déjà à l'œuvre dans la trajectoire de l'individu. Celui-ci occupe une position sociale plus valorisée que celle de ses parents, et les formes de sociabilité qu'il exerce dans les nouveaux contextes de son existence participent d'abord à maintenir ou à amplifier cette dynamique. Nous allons voir que d'autres facteurs biographiques permettent cependant le développement de savoir-faire relationnels qui semblent eux à l'origine de l'enclenchement d'une telle dynamique vertueuse entre le réseau et les carrières sociales.

4.2 La mobilité géographique

Le maintien d'un grand réseau aux relations éparpillées implique, nous l'avons vu, de savoir entretenir de nombreux liens, dans de multiples occasions (puisque les différentes personnes ne se connaissent pas). Malgré la distance spatiale ou temporelle, la conservation de plusieurs liens est souvent assurée par divers échanges, allant du signal le plus faible à la rencontre plus directe. Le fait d'avoir connu de nombreux épisodes de mobilité géographique semble avoir permis à certains enquêtés de développer des dispositions à mieux maintenir les liens noués à d'autres époques, dans d'autres villes.

Ainsi sur les 9 enquêtés à avoir déménagé et vécu dans au moins trois villes différentes, 6 d'entre eux font preuve de savoir-faire relationnels leur permettant de particulièrement mieux préserver leurs relations. Certains évoquent directement cette mobilité comme étant à l'origine de leurs façons de faire. Nous l'avons vu avec Emilie lorsque nous avons rapporté son souci particulier d'entretenir les relations héritées des différents lieux où elle a résidé. Ce fut aussi le cas avec Louise au moment d'exposer sa tendance à voyager pour créer les occasions de retrouver ses amies.

Les épisodes de mobilité géographique semblent aussi permettre d'apprendre à plus facilement nouer des liens lorsqu'on arrive dans un nouveau lieu, dans une nouvelle ville. Ainsi pour raconter son aisance à nouer de nouveaux liens, Oriane mentionne ses déménagements successifs à un âge-clé dans son apprentissage des relations sociales :

« J'ai grandi dans le Gard, mais j'ai fait tout mon lycée en internat à Avignon. Après le bac, je suis partie à Reims, puis à Montpellier. En fait j'ai été indépendante très jeune, donc rencontrer des nouvelles personnes ça n'a jamais été un problème. Par contre, j'ai tellement bougé partout que je ne vis pas l'amitié dans un groupe soudé, fermé, ou alors pas longtemps. A vrai dire, je n'ai pas gardé de relations à l'issue de chaque formation. » (Oriane)

Même si Oriane nous dit que nouer des nouveaux liens n'a jamais été un problème pour elle, nous constatons plus loin dans la discussion qu'il ne s'agit pourtant pas d'une disposition héritée, mais que cette habitude s'est bien affirmée progressivement au fil de ses déplacements dans sa scolarité.

« Je pense que c'est de me retrouver seule à 15 ans qui m'a appris à me débrouiller. Avant ça, au collège, j'étais un peu dans le groupe des boulets, on ne parlait à personne. En arrivant à Avignon, il a fallu que je m'affirme. [...] Du coup à Rouen, j'étais déjà plus mature que les autres élèves, j'ai été élue déléguée : impensable pour la collégienne que j'étais. » (Oriane).

Nous constatons la même facilité à nouer de nouveaux liens chez les enquêtés ayant vécu une expérience à l'étranger. Sur les 7 enquêtés qui sont partis habiter seul au moins six mois dans un autre pays (dans le cadre d'un échange Erasmus, ou bien d'une expatriation par exemple), 4 citent leur voyage comme un apprentissage des modes de rencontre. La capacité à plus rapidement renouveler le réseau semble intensifiée par ces expériences. Par exemple, après avoir étudié à Nîmes, Montpellier, Avignon, et vécu à Aix-en-Provence, Manon part vivre un an à Amsterdam puis quelques mois au Togo. A son retour, elle s'installe rapidement à Paris. Elle n'y vit que six mois, mais elle y noue de nombreux liens faibles et 4 relations proches que l'on retrouve encore aujourd'hui dans son réseau.

Les déménagements, les voyages à l'étranger et plus généralement les situations où l'on se retrouve dans un nouvel environnement peuvent donc favoriser le développement de savoir-faire relationnels permettant de plus facilement nouer de nouveaux liens, ou d'entretenir les anciens désormais à distance, voire même les deux. Mais il faut noter là-encore le poids toujours important des ressources personnelles et des contextes sociaux dans lesquels se déroulent ces expériences.

Ainsi, si ces épisodes de mobilités ont assurément permis à Emilie, Louise et Manon de développer leurs savoir-faire relationnels, les jeunes femmes ont toutes grandi dans des milieux aisés. La dynamique vertueuse propre à ces couches de la société, qui voit se renforcer mutuellement les positions individuelles, les savoir-faire relationnels, l'étendue et la variété du réseau, a tout aussi certainement contribué à « transformer l'essai » que constituaient ces occasions. Ce sont toutes leurs ressources personnelles, leur bagage culturel et leurs autres savoir-faire relationnels qui ont pu aussi supporter l'acquisition de ces nouvelles dispositions (ou bien le travail de leur spécialisation, pour plus d'efficacité, si elles étaient déjà présentes dans leur répertoire de pratiques).

Oriane, une de nos rares enquêtées originaires des classes moyennes, développe certes des facilités à nouer des nouveaux liens mais elle les conserve ensuite moins bien lorsqu'elle déménage ou change de contexte, faute peut-être de sensibilisation aux représentations et aux pratiques culturelles associées à la conservation des liens, dans la pratique d'une sociabilité qui repose davantage sur une intensité dans la fréquence des rapports.

Penchons-nous alors sur les quelques enquêtés qui n'ont pas attesté de savoir-faire relationnels plus développés après de multiples déménagements ou voyages : ce sont plus souvent des enquêtés issus des classes populaires. L'exemple le plus frappant est celui de Sébastien :

« Jusqu'à 10 ans, j'ai eu une enfance très particulière. Ma mère était à la rue donc on se faisait héberger là où on pouvait. Dès fois, plusieurs fois dans l'année, on devait partir. J'ai beaucoup changé d'écoles pendant cette période. Pour résister j'ai dû me faire une sorte de carapace... Comme j'étais très timide, je suis resté solitaire. A l'adolescence, au moment où on partage, où on dépasse ses limites et ainsi de suite, avec ses amis, moi je n'ai rien fait. Je suis passé à côté, j'ai toujours gardé ma carapace. » (Sébastien)

Il ne suffit donc pas de voyager, de s'exposer à de nouveaux environnements sociaux pour que s'affûtent les savoir-faire relationnels relatifs à la rencontre des liens et à leur entretien à distance. Ces expériences peuvent effectivement constituer des occasions exceptionnelles de développer ces modes de sociabilité, mais elles nécessitent d'être appuyées par un minimum de supports matériels et relationnels, d'autres savoir-faire relationnels. Le déclenchement d'une dynamique demeure toujours dépendant de ces effets de contextes sociaux. Voyons

voir maintenant comment certains collectifs organisés travaillent plus ou moins explicitement au développement de telles pratiques individuelles.

4.3 Au contact des institutions

Les représentations et les pratiques sociables des individus évoluent aussi au contact des nombreuses institutions qu'ils fréquentent. Associations, école, travail façonnent les savoir-faire relationnels indirectement parce qu'ils fournissent des lieux, des contextes où se jouent une part importante de la sociabilité. Elles encadrent les rôles, les temps, ce qui est autorisé ou interdit, et modulent ainsi les pratiques. Mais au-delà de ce jeu ordinaire des rencontres et des fréquentations entre membres, certaines institutions peuvent se donner pour objectif même de développer les savoir-faire relationnels des acteurs sociaux.

C'est notamment le cas des deux établissements au sein desquels nous avons rencontré les enquêtés : l'incubateur de *start-up* et la Mission locale. Nous avons déjà évoqué comment l'incubateur, au-delà de la fourniture de bureaux et d'encadrement aux *start-up* naissantes, est pensé comme un lieu d'émulation où peuvent s'échanger idées et talents. A travers les formations professionnelles dispensées en groupe, ou bien par l'organisation de plusieurs événements hebdomadaires, les responsables de l'incubateur invitent les entrepreneurs à aller discuter de leurs projets respectifs entre pairs aux expériences et avis contrastés, à reconnaître les compétences qui les entourent, à « faire du réseau ».

La Mission locale tente elle aussi de développer de telles habitudes entre les bénéficiaires de ses services. Comme nous l'avons vu au premier chapitre, c'est d'abord sur les pratiques des jeunes que les conseillers peuvent influencer pour faciliter leur insertion sociale, davantage que sur les conditions du marché de l'emploi et de la formation. Dans le cadre d'une « politique générative », il s'agit de développer chez eux les comportements socialement valorisés en vue de l'insertion professionnelle. Les travailleurs sociaux tentent ainsi de promouvoir des modes de sociabilité favorisant l'essor du réseau personnel et de ses ressources.

Dans les antennes de quartier où nous avons investigué, des sorties pédagogiques ou des moments plus récréatifs sont aménagés pour inciter les individus à se rencontrer. Dans ces occasions, au-delà du premier rendez-vous collectif nécessaire à leur inscription, les jeunes peuvent apprendre à se connaître et alors à mieux échanger conseils et opportunités dans leurs parcours. Dans les locaux de la « Garantie Jeunes », le dispositif spécial de suivi intensif,

un collectif d'entraide entre jeunes a été mis en place avec l'appui des organisateurs. Chacun est aussi invité à participer à la préparation et à l'animation des événements en lien avec la vie de la Mission locale.

Si ces collectifs sont pensés pour aider les individus à reprendre confiance en eux, en retrouvant un rythme de travail dans une équipe, les jeunes sont aussi explicitement appelés à valoriser les ressources, les compétences et les informations qui peuvent transiter par leur réseau personnel. Lors du lancement de la « Garantie Jeunes » en 2013, le Premier ministre d'alors avait d'ailleurs déclaré devant les représentants nationaux des Missions locales que celles-ci avaient vocation à être « le réseau de ceux qui n'en ont pas »⁵⁰⁰.

La Mission locale et l'incubateur consacrent donc une part de leur énergie à tenter de développer un réseau entre leurs bénéficiaires, comme ils les incitent à développer leurs propres savoir-faire relationnels dans leur entourage. Les dispositifs mis en place dans l'incubateur semblent cependant plus efficaces : l'établissement constitue un véritable lieu de regroupement où se joue au quotidien une part conséquente de la sociabilité entre jeunes créateurs d'entreprises, tandis que les antennes de la Mission locale demeurent davantage un lieu de passage (à l'exception notable du collectif de jeunes inscrit dans le dispositif spécial de suivi).

Nous pouvons identifier plusieurs raisons à cela. D'abord, l'incubateur a été pensé dès l'origine comme un lieu permettant de faciliter la constitution et l'entretien des liens entre professionnels. Dans l'architecture même de l'établissement, le patio central matérialise cette attention à la faveur de la sociabilité. Les conseillers-référents des créateurs de *start-up* semblent intégrer foncièrement cette dimension relationnelle dans leur travail, en collaborant notamment avec de nombreuses associations pour organiser des événements tout au long de l'année venant soutenir les rencontres et les échanges.

Dans la Mission locale, la volonté de développer le réseau personnel des bénéficiaires semble se manifester de manière plus nuancée selon les antennes, selon les conseillers, au bénéfice d'une réflexion entamée plus récemment. Comme le montre Xavier Zunigo⁵⁰¹, l'espace professionnel des métiers de l'insertion demeure relativement ouvert et peu codifié, les

⁵⁰⁰ Discours de Jean-Marc Ayrault sur la politique de l'emploi en faveur des jeunes et la lutte contre le décrochage scolaire, à l'Assemblée nationale le 26 avril 2013. Disponible à l'adresse :

<http://discours.vie-publique.fr/notices/133000958.html> (consulté le 15/01/2018).

⁵⁰¹ X. Zunigo, *La prise en charge du chômage des jeunes. Ethnographie d'un travail palliatif*, op. cit.

travailleurs sociaux ont des carrières et des profils différents : leur sensibilité aux questions des ressources relationnelles n'est pas la même. Les lieux eux-mêmes ne sont parfois pas adaptés à une présence continue et autonome des jeunes. Les pratiques en Mission locales sont cependant en train d'évoluer. En 2015, l'Institut Bertrand Schwartz (le « laboratoire » où s'élabore le renouvellement de l'action en direction des jeunes bénéficiaires des Missions locales) a notamment publié un dossier de capitalisation rédigé par Anne Le Bissonnais⁵⁰², à partir des résultats d'une recherche-action mise en œuvre depuis plusieurs années.

Là, des expérimentations ont été menées dans plusieurs antennes en France pour intégrer davantage les jeunes dans la vie de leur Mission locale, en procédant notamment à la création et à l'encadrement de collectifs de jeunes. En confiant aux jeunes des responsabilités dans la gestion de certains projets, l'objectif a notamment été de rompre l'isolement de certains individus comme de développer les pratiques de sociabilité de tous, afin que ces habitudes puissent potentiellement être transférées dans l'emploi. A Montpellier, au moment de notre enquête, nous avons pu constater une certaine mise en œuvre de ces réflexions, à travers la création d'un tel collectif dans les pratiques d'accompagnement des bénéficiaires de la « Garantie Jeunes », dans les locaux de Port-Marianne.

Cependant, si l'efficacité des dispositifs mis en place par l'incubateur et par la Mission locale nous semble contrastée, c'est aussi et surtout parce que les individus à qui ils sont destinés n'ont ni les mêmes ressources ni les mêmes types de réseau personnel. A l'incubateur, il s'agit davantage d'entretenir et d'alimenter une dynamique déjà enclenchée entre les pratiques de sociabilité, la composition de l'entourage relationnel et les opportunités dans les carrières. A la Mission locale, les occasions de rencontres sont plus souvent mises à profit pour d'abord enrayer un processus inverse (en cas de délitement des liens sociaux consécutifs à une période de chômage par exemple) avant même de songer à développer les savoir-faire relationnels. Nous observons encore une fois toute la puissance des logiques sociales dans lesquels sont pris les individus.

⁵⁰² A. Le Bissonnais, Dossier de capitalisation « Agir pour et avec les jeunes sur un territoire ». Retour sur deux années de recherche action collective, cabinet Idéel pour l'Institut Bertrand Schwartz, 2015. Disponible à l'adresse : https://www.institutbertrandschwartz.org/assets/files/01-SYNTHESE-RAC-2012-2014_VDEF_pourWeb.pdf (consulté le 15/01/2018).

Au-delà des spécificités de nos terrains d'enquête, nous pouvons mettre à contribution le fait que plus d'un tiers des enquêtés ont fait des études dans la communication, le marketing ou bien le management. Dans le cadre de ces formations, nous constatons qu'ils ont en effet pu apprendre des techniques particulières ayant parfois alimenté leurs compétences relationnelles jusqu'à devenir de véritables savoir-faire. En ce qui concerne l'usage des technologies de la communication spécialement, les étudiants de ces formations sont invités à développer leur présence « en ligne », dans des pratiques constituées autour de leur activité professionnelle, mais qui les engagent aussi plus personnellement.

Ils sont ainsi aujourd'hui plusieurs responsables communication dans leur *start-up* à partager et à faire circuler des articles de presse ou des événements locaux relatifs à leur domaine professionnel, en leur nom propre, à destination d'une audience virtuelle constituée autour de leur personne et non pas autour de l'entreprise dont ils assurent la promotion.

Nous retrouvons là quelque peu le mélange subtil (mais efficace pour la circulation des ressources) entre les rôles professionnelles et les aspects plus amicaux, plus personnels des relations que nous avons déjà évoqué dans l'analyse de certaines pratiques de sociabilité. Cette activité plus individualisante sur Internet permet à nos enquêtés de développer une popularité qu'ils peuvent mobiliser au-delà d'un unique projet de *start-up*, leur permettant parfois de nouer des contacts professionnels ou de saisir des opportunités nouvelles dans leur carrière :

« Le stage chez Eric, je l'ai décroché en postulant directement. A l'agence, ils ont checké [sur Internet], mon profil leur correspondait. J'étais quelqu'un qu'avait beaucoup de followers, dès que j'allais à un événement marketing digital, je tweetais des messages, des photos. Les profs nous avaient dit que, dans notre licence, il fallait exister comme ça aussi, qu'il n'y avait pas que le diplôme. C'est de cette façon que j'ai décroché un stage à Londres, à force de faire tous les événements, de partager les bonnes infos, en me faisant connaître. » (Emilie)

Bien sûr, si certaines pratiques peuvent être enseignées par une école, elles seront encore une fois plus efficaces si elles sont employées par une personne disposant de ressources personnelles, de savoir-faire relationnels déjà établis, au sein d'un répertoire de pratiques plus varié et adaptatif. Les écoles d'ingénieur et de commerce cherchent plutôt à se positionner comme des supports à la mise en place et à l'entretien de telles dynamiques dans la vie de

leurs étudiants, en harmonie avec un discours diffusant des représentations particulières du réseau et de ses ressources.

Comme le relèvent Dilip Subramanian et Jean-Baptiste Suquet⁵⁰³, la sociabilité dans les « grandes écoles » est en effet favorisée par l'organisation de week-ends d'intégration, par la culture d'un esprit de promotion élitiste, mais aussi par des jeux de distinction qu'opèrent entre eux les étudiants. Surtout, d'après Marie-Pierre Bès et Johann Chaulet⁵⁰⁴, c'est la valorisation des associations d'anciens élèves qui facilite le maintien d'un réseau performant, permettant à la fois d'assurer la circulation d'informations, de ressources entre diplômés et d'entretenir la réputation de l'école. Pour Sarah, c'est son ancienne école de communication qui lui fournit ainsi les occasions de retrouver ses anciens camarades :

« J'ai plus trop de contacts avec mes collègues d'études, c'est distant, mais je participe toujours aux événements de réunion. Une fois par an l'école organise des retrouvailles. » (Sarah)

L'institution vient ici offrir un support matériel à une pratique d'entretien des liens faibles et éloignés, un appui sans lequel nombre de contacts auraient sûrement été perdus. Louise participe également à ce type d'événements planifiés par son école d'ingénieur, facilitant ainsi de potentielles réactivations de liens en vue d'échanges de ressources spécifiques. A ces occasions, l'accent est, une fois de plus, mis autant sur la convivialité entre les individus que sur les opportunités professionnelles à saisir.

Il m'a par exemple été donné d'assister à la cérémonie de remise des diplômes d'une école de commerce de Montpellier, au moment où je pensais encore constituer là-bas mon terrain d'enquête. Alors que des photos de soirées étudiantes défilaient sur l'écran derrière lui, le doyen de l'établissement a insisté sur l'importance des liens que les élèves avaient noués entre eux pendant les années dans l'établissement, les invitant à rejoindre le réseau des diplômés et, dans leur futur vie professionnelle, à se souvenir du nom de leur école au moment de choisir entre deux CV déposés sur leur bureau.

Lorsqu'ils ne bénéficient pas de telles structures héritées directement de leur formation, certains enquêtés ont aussi témoigné de leur volonté de rejoindre des cercles professionnels

⁵⁰³ D. Subramanian, J-B. Suquet, « Esprit de corps et jeux de distinction étudiants », *Sociologie* [en ligne], vol. 7, n°1, 2016, <http://journals.openedition.org/sociologie/2720> (consulté le 19 janvier 2018).

⁵⁰⁴ M-P. Bès, J. Chaulet, « Le rôle des associations d'anciens élèves dans le maintien de la réputation des Grandes Ecoles », *Journées d'étude « vers une sociologie des réputations ? »*, Janvier 2013, Amiens, France.

pouvant jouer un rôle similaire. Pour développer son agence de graphisme, Oriane a ainsi adhéré à un réseau mondial d'aide entre entrepreneurs, disposant de groupes locaux :

« Ça permet d'avoir des relations professionnelles, ils m'apportent du business, des clients, moi je leur en apporte aussi. On se donne des conseils aussi, ce sont d'autres entrepreneurs, même si c'est dans d'autres domaines que le mien, ils peuvent avoir des connaissances dans tout ce qui est financier, administratif, tout ça. » (Oriane)

Les enquêtés sensibles aux modes de sociabilité valorisant le réseau et ses ressources peuvent donc chercher à s'affilier à des institutions facilitant directement ces pratiques. Lorsqu'elles n'existent pas, certains vont même jusqu'à les créer. C'est le cas de trois de nos enquêtés. Tous entrepreneurs, hommes, ayant grandi dans des milieux aisés, ils semblent déjà bénéficier de ressources personnelles, de savoir-faire relationnels et d'un réseau fourni et ouvert au moment où ils décident de monter, chacun, leur propre structure. Celles-ci sont pensées, notamment, comme des supports à leur propre dynamique relationnelle déjà active.

C'est ainsi que Laurent, autrefois « faluchard » (une confrérie festive d'étudiants) et toujours soucieux de multiplier les rencontres, monte une association d'échanges événementiels entre entrepreneurs et étudiants, au moment où lui-même reprend des études. Quand il rejoint l'incubateur, Anthony remarque les relations qui se nouent entre les participants à la formation d'entrée, et propose alors de constituer un collectif d'entraide et de parrainage entre « anciens » et « nouveaux », qui s'est depuis généralisé dans les pratiques de l'établissement.

Grégory, lui, a rejoint l'IAE de Montpellier dans le cadre d'un master visant à obtenir les compétences nécessaires à la gestion de son projet d'entreprise. A sa sortie, il continue de participer à l'organisation d'événements, à « coacher » des étudiants souhaitant se lancer dans l'entrepreneuriat. Avec trois camarades et le soutien de l'établissement, ils fondent alors l'association des anciens élèves :

« Ce qui m'énervait un peu à l'IAE... Disons que j'avais des copains en école de commerce qui me disaient "Nous, ça coûte peut-être une blinde, mais on se paye un réseau". Derrière, ils ont un carnet d'adresse. Et nous, alors qu'on avait les mêmes cours, les mêmes compétences, parfois même les mêmes profs, on n'avait pas de réseau d'anciens... Progressivement, on a eu l'idée de créer cette association : on s'est mis autour de la table avec d'autres assos, des élèves,

des diplômés pour constituer un "esprit IAE". Pour que les étudiants, quand ils arrivent le premier jour, ils rejoignent le mouvement, qu'il y ait une vraie identité, et qu'à la sortie leur diplôme soit valorisé. [...]

Je fais ça pour les générations futures d'étudiants, et puis pour moi-même. Peut-être qu'un jour je serais sur le marché de l'emploi et que j'aurais besoin du réseau de l'IAE. Et puis on s'éclate, c'est aussi pour le plaisir de retrouver des amis, passer des moments sympas en gérant tout un tas de projets. » (Grégory)

Les enquêtés fréquentent et adhèrent ainsi à des institutions qui développent leurs savoir-faire relationnels, dans le cadre de leur formation scolaire ou dans l'objectif de leur insertion professionnelle. Ces structures (écoles, Missions locales, incubateurs d'entreprises...) peuvent aussi fournir des supports à leur sociabilité en dégageant des temps et des espaces de rencontres dans lesquels, au-delà de la convivialité des échanges, des contacts professionnels peuvent être entretenus, des ressources peuvent plus facilement transiter entre les individus. Parfois, ces institutions sont entièrement dédiées à l'organisation de ce soutien (cercles et réseaux professionnels).

Bien sûr, l'effet de ces modes de sociabilité développés au contact des institutions s'apprécie toujours au regard des articulations entre les ressources personnelles de l'individu, les positions qu'il occupe dans le monde social, la panoplie de ses habitudes relationnelles préexistantes, comme la forme et la composition de son réseau. Néanmoins, nous allons voir que la mise en œuvre de tels savoir-faire relationnels acquis plus tard dans le cours de l'existence peut effectivement susciter l'activité d'une dynamique vertueuse entre ces éléments, venant contrecarrer ce à quoi les héritages socioculturels semblaient un temps destiner l'individu.

Pour cela, nous allons explorer plus en détail les processus et les logiques sociales à l'œuvre dans le cours de la vie de deux enquêtés aux pratiques contrastées.

4.4 Des savoir-faire à l'épreuve

Pour rendre intelligible l'effet des savoir-faire relationnels sur les propriétés du réseau et sur les opportunités offertes dans les contextes d'existence des individus, nous allons ici mettre en avant les histoires de deux jeunes enquêtés, dont les trajectoires semblent prises dans des dynamiques opposées.

Au premier regard, l'un et l'autre semblent d'abord partager bien des points communs. Ce sont tous les deux des garçons, originaires des classes populaires, qui vivent encore au domicile parental, situés dans le même quartier modeste du Nord-Ouest de Montpellier. Julien est âgé de 22 ans, Riad a 24 ans. Les deux jeunes hommes ont quitté l'école en Terminale, après avoir échoué aux épreuves du baccalauréat. Mais aujourd'hui, alors que Julien est sans-emploi, bénéficiaire depuis peu du dispositif de suivi intensif de la Mission locale, la « Garantie Jeunes », Riad est lui médiateur salarié de la Mission locale (il a entretemps repris des études et obtenu un bac professionnel). Ils ne se connaissent pas.

Julien a le plus petit réseau de notre échantillon (2 liens forts). Il est le seul enquêté à ne pas témoigner d'une sociabilité vive, habituellement caractéristique de la jeunesse. Dans le cours d'une semaine, en général, il ne consacre pas de moments à la fréquentation de relations amicales, en dehors des quelques échanges qu'il peut avoir dans les locaux de la Mission locale. Nous allons voir que, même si le jeune homme témoigne expressément d'une volonté de tirer avantage des ressources des personnes autour de lui, l'effet sur ses carrières est en fait minime : la variété de ses modes de sociabilité est réduite, ses habitudes sont peu flexibles, elles s'exercent dans des configurations relationnelles et des contextes sociaux qui en limitent la portée.

De son côté, Riad n'a pas le réseau de liens forts le plus grand ni le plus varié. Comme la plupart des jeunes originaires des classes populaires, il témoigne d'abord d'une sociabilité intense dans la fréquentation des liens familiaux et de quelques amis proches. Pour autant, nous allons voir que dans le cours de sa trajectoire, au contact de plusieurs institutions, le jeune homme a pu nouer des relations originales, évoluant dans d'autres milieux sociaux, déployant d'autres habitudes de sociabilité. Dans ces occasions il a développé toute une gamme de savoir-faire relationnels adaptés aux différentes situations de son existence. Cela se traduit aujourd'hui par son activité dans plusieurs cercles de connaissances variés, au contact de nombreux liens faibles. C'est aussi dans ces contextes que se joue son insertion sociale et professionnelle, comme la mise au point des facettes de sa personnalité.

Pour rendre compte de la trajectoire divergente de chacun de ces deux enquêtés, il va ainsi nous falloir considérer les interdépendances entre leurs pratiques de sociabilité, leur réseau personnel et les opportunités comme les contraintes ainsi provoquées dans le cours de leurs carrières. Leurs histoires contrastées vont nous permettre de mettre en relief l'effet des

articulations entre ces différents éléments. Nous identifierons alors mieux le rôle particulier que peuvent jouer les professionnels de l'insertion dans l'amorce d'une dynamique vertueuse.

4.4.1 Aux prises avec la vie

Julien, d'abord, est un garçon assez solitaire. Les seuls liens forts que nous avons identifiés dans son entourage sont sa mère Marie-Claire, avec qui il vit, et sa sœur Déborah d'un an sa cadette, qui habite à Grenoble avec son compagnon. Il n'a plus de contacts avec son père depuis le divorce de ses parents quand il avait cinq ans. Alcoolique, l'homme était parfois violent avec Julien (celui-ci exerçait alors comme ouvrier d'imprimerie). Sa mère, handicapée en fauteuil, n'est pas diplômée et n'a jamais travaillé.

Depuis que Julien a quitté son lycée professionnel sans diplôme il y a trois ans, il n'a exercé que quelques « petits boulots » dans la manutention et dans la vente. Il a plutôt consacré son temps à diverses activités artistiques en amateur, dans l'espoir que celles-ci deviennent lucratives, mais sans succès. Il n'a pas repris de formation. Aujourd'hui il fréquente la « Garantie Jeunes » dans l'objectif premier de constituer un projet professionnel viable. Dès le début de l'entretien, il nous prévient :

« Plus jeune, j'étais déjà victime de mon entourage. La violence de mon père bien sûr. Le divorce de mes parents. Mais même dans ma scolarité. Je n'avais aucune idée de ce que je voulais faire, et ma mère ne pouvait absolument pas m'aider. Donc on a suivi les choix d'orientation par défaut. J'ai pris ce qu'on me proposait, j'ai atterri en bac pro comptabilité sans conviction. [...]

Ma mère et ma grand-mère me sont tombées dessus parce que je ne me suis pas présenté aux épreuves d'un bac que j'étais sûr de rater. Mais pour quoi faire ? Elles m'ont pourri mais elles n'avaient pas de solution ! » (Julien)

Nous constatons là de nouveau la portée limitée des encouragements à la scolarité provenant des parents non-diplômés, souvent moins fins connaisseurs des rouages de l'institution scolaire.

Mais ce qui nous interpelle d'abord dans sa situation, c'est l'absence de relations personnelles en dehors de sa famille proche. Pourtant, le jeune homme n'est pas insensible à toute forme de sociabilité, il a même une certaine conscience des ressources qui peuvent transiter par

l'entourage. En effet, tout au long de l'entretien, Julien va insister sur la dimension utilitaire des liens :

« J'ai très peu d'attaches. C'est par peur de la déception. J'évite généralement d'avoir des fréquentations. On va dire que c'est uniquement des relations intéressées, que je peux avoir. [...] Trop de fois, des personnes pour qui je portais une haute estime m'ont enfoncé. Aujourd'hui je n'ai pas envie d'avoir d'amis ou de connaissances proches. Ce ne sont plus que des relations intéressées. C'est un réseau que j'essaie de me créer, dans lequel je fréquente une personne parce qu'elle peut m'apporter quelque chose. » (Julien)

L'absence de liens amicaux dans son réseau de liens forts semble en partie la conséquence d'expériences passées traumatisantes. Bien qu'il n'ait jamais eu beaucoup d'amis, Julien entretenait autrefois davantage de liens, notamment dans le cadre de la fréquentation de son lycée. Mais plusieurs événements récents qu'il a vécus comme des « trahisons » sont venus mettre un terme à cette activité sociable.

Nous retenons principalement le vol de ses tableaux, il y a deux ans. Julien a confié la vente de ses peintures à un groupe fréquenté depuis le lycée, qu'il considérait comme des amis proches. Le temps d'un salon organisé autour du thème de la culture japonaise, auquel le garçon ne pouvait pas se rendre en personne, ses amis étaient censés exposer ses créations aux côtés des leurs. Mais durant cet événement, ils ont en fait offert ses tableaux aux visiteurs comme prix d'une tombola, afin de promouvoir la visibilité de leur stand. Le garçon a alors cessé toute relation avec eux.

C'est à la même période que Julien s'est aussi éloigné de la plupart des membres de sa famille. Suite au décès de sa grand-mère maternelle, une de ses tantes a été accusée d'avoir abusé financièrement de l'aïeule pendant ses dernières années, grignotant ainsi un héritage qui aurait dû être distribué. Des conflits ont alors éclatés entre les différents descendants. Julien et sa mère ont préféré s'éloigner d'eux.

« C'est à partir de ce moment-là que je me suis dit qu'il valait mieux se détacher, rester seul. J'ai préféré me couper de ce qu'on appelle l'amitié. Ça a été pareil dans ma famille. J'essaie d'éviter toute relation, pour me préserver justement de ce genre de déconvenues. » (Julien)

Alors que nous avons souvent mis en avant, tout au long de cette thèse, la façon dont le réseau personnel constitue généralement un support pour les individus, l'histoire de Julien nous rappelle que l'entourage expose aussi parfois à des contraintes. Cela est notamment le cas dans les milieux populaires où les individus sont davantage exposés à des difficultés handicapant la sociabilité. Même les solidarités familiales, sur lesquelles peuvent généralement s'appuyer les individus dépourvus d'autres ressources, font ici défaut.

Là, le réseau personnel participe à l'enclenchement d'une dynamique négative pénalisant tant la vie sociable que les activités dans d'autres carrières : depuis ces événements Julien a cessé de peindre, il passe la plupart de son temps seul, retranché chez lui. Sa mère retrouve ses amies dans une association de quartier mais elle n'accueille personne à leur domicile. Ainsi le jeune homme ne fréquente pas non plus de relations par son intermédiaire.

A la suite de ces déconvenues, nous observons que c'est d'abord la dimension sentimentale des liens personnels en laquelle Julien ne veut plus croire aujourd'hui, alors que les deux situations évoquées (tant dans son groupe d'amis que dans sa famille) lui ont démontré dans la douleur l'aspect utilitariste que revêtent aussi les relations. Pourtant, c'était avant tout la perspective affective qui avait poussé Julien à rejoindre ce groupe d'amis au lycée, alors qu'il se sentait seul :

« Cette bande d'amis, ce n'était pas des gens très fréquentables... Je voyais bien qu'ils étaient imbus de leur personne, assez racistes sur les bords. Mais c'était des personnes qui me souriaient, qui étaient là, qui me parlaient, qui me faisaient rire. Il faut dire aussi que dans cette bande il y avait une fille que je trouvais magnifique. J'ai préféré me concentrer sur leurs aspects sympathiques on va dire. [...]

On est restés potes un an et demi, je considérais Cédric, le chef de cette bande, comme mon meilleur ami. Sur la fin, je savais que ça allait mal se terminer. Je savais qu'ils risquaient de me planter par derrière, je ne savais juste pas comment. » (Julien)

Dans l'histoire de ses liens amicaux, Julien témoigne uniquement de la fréquentation de bandes de copains, dans des occasions de sociabilité en groupe. Il s'agit d'une exclusivité dans les façons de faire plutôt caractéristique des milieux populaires. Nous constatons que le jeune homme est même quelque peu dépendant de ces seuls liens, tant pour entretenir des rapports affectifs que pour bénéficier de services décisifs par leur intermédiaire. C'est Cédric, son ami d'alors, qui lui a notamment permis de travailler pendant un temps avec lui dans le cadre de

ses activités de négoce en vins. Ainsi même lorsque le garçon pressent qu'une contrainte peut surgir de ce groupe, il demeure engagé émotionnellement et il ne peut guère l'éviter.

Après coup, Julien ne désire donc plus entreprendre des relations personnelles qu'en considérant l'aspect intéressé des échanges. Il développe alors une vision individualiste, mais qui s'apparente davantage à un individualisme subi plutôt qu'à une indépendance relationnelle orchestrée :

« J'ai vécu toute ma vie dans ce quartier. Mais j'ai fini par être dégoûté de ces murs, de ce lycée, de ces gens. J'ai préféré tracer ma route tout seul, avec mes moyens. [...]

J'ai quelque chose à me prouver, je me donne des objectifs pour ne pas sombrer dans cette petite folie qu'est ma vie, quoi. A un moment donné ça a été la peinture, mais ensuite y a eu la sculpture. J'ai fait des décors pour un collectif de courts-métrages amateur. Maintenant c'est l'écriture... Et puis on va bien voir jusqu'où je peux aller ici, avec la Mission locale. [...]

- Tu es autonome en fait ?

Pas vraiment autonome, non. Je n'ai jamais appris à l'être. Je suis plus un opportuniste. Tu vois dans l'asso de cinéma, j'ai fait connaissance avec deux, trois personnes qui m'ont donné la confiance nécessaire pour présenter mes œuvres. Dans ce groupe je n'aimais pas trop l'ambiance, je prenais un peu sur moi-même, mais ça m'a permis de faire figurer mes décors dans un petit film qui a été projeté devant 200 personnes. » (Julien)

Dans cette pratique des liens intéressés, nous pouvons reconnaître l'effet d'un certain savoir-faire relationnel : Julien cherche à « faire du réseau » afin de bénéficier des compétences de ses relations. Mais la portée de cette façon de faire s'avère en fait chez lui très limitée. En effet, cette disposition d'esprit ne s'accompagne pas d'une variété de pratiques venant soutenir le rythme des rencontres, ni de représentations adaptées à l'entretien de tels liens utilitaires. Il s'agit aussi d'un rapport intéressé aux autres qu'il tente d'instaurer indistinctement quel que soit le contexte d'activité. Au fil des ans, son réseau demeure petit et peu varié.

Malgré son entrain à nous exposer sa conception motivée des relations interpersonnelles, ces deux dernières années il n'a en fait noué que très peu de liens, qu'il n'a d'ailleurs pas conservés, et qui n'ont pas joués de rôle décisif dans ses transitions statutaires (nous ne constatons l'intervention que de 2 relations-clés dans son parcours, 2 liens forts, à l'origine de deux ressources et d'une contrainte). Par exemple, dans sa « carrière sociale » de sculpteur

de décors, nous observons plusieurs décalages entre ses ambitions relationnelles et les modes de sociabilité qu'il déploie.

Julien convient volontiers qu'à ce moment-là, aucune connaissance dans son entourage ne lui permet de valoriser ses sculptures. En adhérant à une association réalisant des courts-métrages (qu'il a contactée par Internet), le jeune homme cherche bien alors à *favoriser un contexte favorable* dans la rencontre et l'entretien de relations personnelles. Pendant les mois qui suivent, il noue effectivement des liens avec plusieurs membres de l'équipe, certains d'entre eux l'encouragent particulièrement à réaliser ses sculptures. Mais lorsque le projet s'achève, Julien ne conserve en fait aucune de ces relations. Pourtant il avait pu pendant ces six mois commencer à se constituer un petit réseau dans le monde du cinéma amateur, allant au-delà des participants du collectif, pour s'étendre à divers partenaires qui ont à un moment donné été impliqués sur le tournage (comme le gérant d'une salle de projection, ou bien des amis d'amis invités à jouer des rôles de figuration).

Le film terminé, une fois que Julien a pu faire figurer ses décors, il ne cherche pas à prolonger les échanges. Nous constatons en fait que tous ces liens sont restés dépendants du contexte de fréquentation, ils n'ont pas été « extraits » de l'activité ou bien de la relation ayant permis la rencontre. Dans la vie du collectif, Julien a essentiellement reproduit un mode sociabilité *en groupe* qu'il connaît, dans une fréquence et dans des occasions de rencontre intenses, mais uniquement soutenues par l'association. Ainsi lorsque le contexte disparaît, le groupe se dissout et ses relations cessent.

Au-delà du manque de savoir-faire relationnels alternatifs, le fait que Julien n'ait même pas cherché à entretenir ses relations après qu'elles lui aient permis de mettre en valeur ses œuvres, nous fait aussi penser à la pratique des « liens jetables » (« *disposable ties* ») mise en évidence par Matthew Desmond⁵⁰⁵. Selon cet auteur, les personnes en situation de grande précarité dans les milieux urbains n'ont parfois même pas le « choix » entre la mobilisation de leurs liens faibles ou celle de leurs liens forts. Ils ne sont pas au centre d'un réseau dissocié et spécialisé leur permettant de bénéficier de ressources en évoluant dans différents cercles de connaissances, dans un registre individualiste. Mais ils ne sont pas non plus membres d'un groupe fortement interconnecté capable de les protéger, dans un registre d'appartenance communautaire (comme la famille ou la bande d'amis proches).

⁵⁰⁵ M. Desmond, « Disposable Ties and the Urban Poor », *American Journal of Sociology*, vol. 117, n°5, 2012, p. 1295-1335.

Lorsque les individus ne peuvent compter ni sur les opportunités de liens faibles isolés ni sur le soutien de liens forts soudés, Matthew Desmond montre que des acteurs sociaux peuvent alors développer des « liens à usage unique ». Dans ces situations, les relations entre des personnes qui viennent de se rencontrer sont caractérisées par le partage d'une intimité accélérée, voire simulée, dans des rapports à la fréquence particulièrement soutenue. Mais une fois que des ressources ont été échangées (dans le cadre d'une réciprocité minimale), le lien n'est alors généralement plus entretenu.

Même si ce concept a d'abord été développé pour permettre d'éclairer des situations d'urgence (comme par exemple le cas de locataires expulsés d'un quartier pauvre, nécessitant d'être hébergés) nous constatons toutefois des similarités avec les manières de faire de Julien dans l'association, comme dans sa bande d'amis du lycée. Ce concept nous permet en tout cas de bien identifier le fait que Julien ne perçoit pas ces « liens jetables » comme de potentiels amis. Nous observons qu'il reproduit de nouveau cette logique dans le nouveau collectif qu'il fréquente depuis peu, le groupe de jeunes de la Mission locale :

« Je n'ose pas leur dire à la Mission locale. Je ne veux pas les décevoir, mais ma participation au collectif ne reflète pas du tout une implication dans la vie de la « Garantie Jeunes ». C'est peut-être horrible de dire ça, mais si j'ai aidé certains jeunes ici, c'est presque un dommage collatéral pour moi. Je ne considère pas les autres membres du collectif comme des amis, ni même comme des connaissances. Je fais seulement ça pour voir où ça peut m'emmenner dans ma recherche d'emploi, dans mon projet professionnel. » (Julien)

Mais, alors qu'il déclare vouloir se constituer un réseau dans lequel convergerait vers lui des ressources, cette pratique unique déployée dans chaque groupe fréquentée ne l'aide pas à constituer ni à entretenir des liens. En fait, la conception de ce que doit être, selon lui, un vrai lien amical, demeure préservée de ces considérations intéressées :

« J'ai des principes moraux. Je déteste tout ce qui est mensonge, moqueries, m'as-tu-vu. Je ne supporte pas non plus les gens qui picolent ou qui prennent de la drogue. Les personnes qui semblent déroger à ces principes, je n'essaye même pas de leur parler, ni de faire connaissance, ça ne m'intéresse pas. Je sélectionne ceux qui sont dignes... C'est souvent instinctif, à la tête de la personne, en fonction de l'attitude générale. » (Julien)

Alors que sa volonté de bénéficier de ressources dans son entourage demanderait davantage de nouer des liens faibles et hétérogènes (notamment dans la fréquentation de ces collectifs institutionnels), Julien cherche à chaque fois à rencontrer des personnes lui ressemblant au regard de certaines pratiques et de considérations de confiance mutuelles, dans des attentes que l'on a habituellement avec des liens plus forts. Dans la continuité de son mode de sociabilité d'abord tourné vers l'appartenance à un groupe, cette conception du lien amical comme étant nécessairement un lien intime participe, là-encore, à circonscrire les savoir-faire relationnels de Julien à des pratiques et des représentations généralement associées aux milieux populaires.

Ainsi, l'intention de développer consciemment un réseau pour bénéficier de ses ressources n'est pas suffisant. Encore faut-il posséder les ressources personnelles, et notamment des savoir-faire relationnels, pour mettre en œuvre une telle stratégie, en sachant où et quand déployer ces différentes pratiques de manière adaptée. Là, cette seule volonté d'entretenir des échanges intéressés entrave même les possibilités de constitution de nouveaux liens personnels.

Pour reprendre les catégories que nous avons constituées dans ce chapitre, nous pouvons dire que Julien a beau chercher à « *faire du réseau* » pour *bénéficier des compétences des relations*, pour être efficace ces pratiques demandent plutôt d'être soutenues par des capacités à *nouer* et à *entretenir des liens faibles* et/ou *spécialisés*, dans des rencontres *dyadiques*. Mais sa conception des rapports amicaux demeure en fait imprégnée des habitudes de sociabilité intense, *tourné vers la constitution de liens forts*, dans *l'appartenance à un groupe*, tel que cela se pratique généralement dans les milieux populaires.

Comme motifs d'espoir dans la situation du jeune homme, nous pouvons toutefois évoquer les liens qu'il a noués et qu'il entretient *sur Internet* depuis plusieurs années. Il s'agit de personnes qu'il n'a jamais réellement rencontrées, mais dont la fréquentation virtuelle prolongée semble lui apporter une certaine stabilité émotionnelle. En échangeant séparément avec trois personnes sur un forum d'écriture de nouvelles, il a notamment accès à une certaine *variété d'opinions* qu'il déclare apprécier : ces individus ont des âges sensiblement différents et ils exercent des professions contrastées, dans différents pays francophones.

Au quotidien, la fréquentation du groupe de jeunes de la Mission locale lui permettra aussi peut-être de rencontrer des amis, ou bien de se trouver une nouvelle passion transférable

dans l'emploi. Le jeune homme est en effet toujours intéressé par la découverte de nouvelles activités artistiques. Dans sa trajectoire, il a aussi démontré certaines dispositions à anticiper une carrière et à se fixer des objectifs, même modestes. Il semble ainsi prêt à moduler cet entrain pour le mettre en œuvre dans un contexte professionnel :

« J'ai une curiosité que rien n'arrête. Je ne peux pas appeler ça une force. C'est plutôt une faculté d'adaptation. J'ai vécu des trucs pas cools et j'ai dû apprendre à vivre avec. Du coup j'en ai tiré une capacité à trouver le positif dans toute situation. Là, à la Mission locale, j'espère bien trouver une formation ou un boulot qui éveillera cette curiosité. » (Julien)

Nous allons maintenant évoquer le cas d'un autre enquêté, qui habite à quelques pas seulement de chez Julien mais qui, dans un autre contexte familial et au travers de la fréquentation de certaines institutions et relations, a développé une flexibilité remarquable dans ses savoir-faire relationnels.

4.4.2 Un long apprentissage

Riad est le benjamin d'une fratrie de six enfants. Ces cinq grands frères et sœurs ont déjà quitté le foyer parental pour s'installer seul (c'est le cas de son frère) ou en couple (c'est le cas de ses quatre sœurs). Il est le dernier à vivre encore chez sa mère Ouafa (femme au foyer) et son père Hamid (câbleur retraité). Si deux de ses frères et sœurs ont fait des études supérieures (Medhi est même titulaire d'un master), Riad lui n'a jamais vraiment affectionné le cadre scolaire :

« Déjà en primaire, j'étais pas un garçon très sage. Je ne tenais pas en place [rires]. Au collège, je faisais bordel, je séchais les cours avec mes potes, pour rejoindre des filles en ville. Avec les bulletins que j'avais, ça a commencé à être moins drôle [...].

En fin de troisième, je me suis réorienté. Ma mère rêvait que je sois docteur mais ce n'était pas possible [rires]. Alors j'ai voulu faire infirmier. Mes sœurs m'avaient aidé à bosser cette année-là, à avoir des bonnes notes. C'est pour ça que j'ai pu suivre une filière technologique SMS [sciences médico-sociales]. » (Riad)

Il nous semble que ce sont les parents de Riad qui jouent là un rôle décisif dans cette orientation, puisque le suivi de cette filière, plus rare, implique que le garçon aille étudier dans

un lycée éloigné de leur domicile, dans une zone rurale plutôt huppée au Nord de Montpellier. Or, cette distance instaurée avec les amis du quartier (du moins durant le temps de la classe) était une condition imposée par le père et la mère au moment des vœux. Même si ses parents n'ont pas fait d'études, ils ont déjà suivi les évolutions de cinq de leurs enfants dans l'enseignement. Cela a certainement contribué à ce qu'ils tentent ainsi, avec l'aide des grandes sœurs, de reprendre en main la carrière scolaire de leur plus jeune fils.

Néanmoins, Riad échoue aux épreuves du baccalauréat. Dans un premier temps, il cherche à repasser son diplôme en candidat libre, mais il ne se présente pas aux épreuves. Il s'en suit pour lui une longue période de chômage entrecoupée de « petits boulots », comme nous l'avons évoquée au chapitre précédent. Ce n'est que deux ans plus tard qu'il décroche un poste de chargé d'accueil dans un office forestier, non loin de Montpellier. Il s'agit d'un « emploi d'avenir », un contrat aidé obtenu par l'intermédiaire de la Mission locale. Un an plus tard il effectue une formation financée par la Poste qui lui permet en fin de compte d'obtenir un bac professionnel. Il est ensuite embauché en CDD comme médiateur à la Mission locale. Nous aurons l'occasion de revenir sur la manière dont il a accédé à ses différentes positions dans sa carrière.

Ce qui nous interpelle pour le moment, c'est la façon dont son rôle à la Mission locale de « passerelle entre les conseillers et les jeunes », fait écho à des positions d'intermédiaire qu'il occupe aussi entre ses relations personnelles, à différents endroits de son réseau, à plusieurs moments de sa trajectoire.

La sociabilité de Riad est en effet organisée à l'intersection de plusieurs cercles de connaissances. D'abord, il fréquente principalement sa famille. Il vit avec ses parents, mais ses frères et sœurs visitent aussi régulièrement le domicile parental (même sa sœur résidant à Bordeaux fait le trajet une à deux fois par mois). Il s'agit de rendez-vous importants pour eux. Plusieurs fois par semaine, il essaye aussi de voir ses amis proches et voisins, Akram et Nadir (parfois dans des occasions communes). Enfin pendant le week-end il retrouve généralement Jérôme, un ami rencontré au lycée. Il est intéressant de tout de suite noter les différences de sociabilité qui apparaissent entre ses différents liens amicaux forts, tant dans les pratiques que dans les discussions échangées :

« C'est pas du tout les mêmes rapports avec les uns et les autres. Akram et Nadir ils travaillent, Jérôme il est étudiant en commerce. [...] Quand je retrouve Akram, ça va être entre midi et

deux, on va manger ensemble dans sa boucherie. Nadir c'est souvent la nuit, pour aller en soirée chez des potes à nous, ou pour rejoindre des meufs. Jérôme je vais le retrouver dans un bar du centre-ville pour boire un coup avec ses copains-copines, c'est un autre monde, ça n'a rien à voir [...]

Avec Jérôme, on rigole sur plein de trucs, vraiment on rit beaucoup. Avec Akram on parle souvent de filles, alors qu'avec Jérôme ça n'arrive jamais. » (Riad)

Nous avons déjà souligné dans ce chapitre, au moment d'évoquer l'exploitation des « trous structuraux », l'affection particulière de Riad pour son rôle d'entremetteur, en fonction des services dont ont besoin les différents membres de son réseau de liens forts. Nous mettons maintenant en évidence les habitudes plurielles qu'il déploie au contact des uns et des autres : dans des moments et des lieux distincts, soit orientés *vers la sphère privée*, soit vécus dans *des lieux publics*, ce sont des activités et des discussions *spécialisées* qui sont partagées. Au bénéfice d'une sociabilité principalement organisée autour des liens forts, comme c'est plus souvent le cas chez les jeunes enquêtés originaires des classes populaires, les façons de faire n'en sont pas moins contrastées entre ses amis, rencontrés dans des lieux et des époques différentes.

Nous notons que Riad semble également *entretenir de nombreux liens faibles*, dans d'autres groupes, à la faveur de plusieurs activités. Il s'agit là de liens bien moins intimes, souvent plus récents, que le garçon ne côtoie qu'à une fréquence moins soutenue. Pourtant, c'est bien l'existence de ces liens faibles qui assure à Riad une présence dans des cercles de connaissances encore une fois hétérogènes, au regard de critères comme le milieu social mais aussi l'âge, le sexe, ou la position dans le cycle de vie.

En effet, le jeune homme est investi dans un club de boxe auquel il se rend deux fois par mois. Il participe aussi aux activités de trois associations humanitaires ou caritatives (dont une qu'il a créé avec des amis), et il joue de la batterie dans un groupe de jazz qui se produit dans des mariages (une fois tous les deux mois environ). Il perçoit cette diversité comme une richesse :

Je me rends compte que j'ai un cercle vraiment... disparate. Jérôme, le bobo de la campagne et Nadir, le mec des quartiers, c'est l'opposé. Moi ça ne me dérange pas. Je ne partage pas les mêmes délires avec chacun, mais l'amour que j'ai pour eux, c'est le même. [...] Quand je discute avec les gars de la boxe ou avec les artistes du JAM [une salle de répétition de Montpellier], ce n'est pas comparable, ils ne sont pas câblés pareil les mecs. Mais moi ça m'intéresse beaucoup

de discuter avec tous ces gens, de comprendre comment ils réfléchissent. C'est ce qui fait ma force, je pense. » (Riad)

Jusque dans sa personnalité, nous allons voir que Riad se nourrit de ces influences hétérogènes. Mais le fait que le garçon rencontre des liens faibles si variés n'est pas qu'une simple conséquence de son engagement dans de nombreuses activités. Nous constatons qu'il exerce en fait, comme pour ses liens forts, toute une gamme de savoir-faire relationnels qui viennent supporter la création et la « gestion » des liens faibles. Sa présence dans chaque contexte n'est ainsi qu'un moyen parmi d'autres pour lui d'assurer l'entretien des relations. La musique, le sport et l'engagement associatif sont consciemment mis à profit pour « faire du réseau » :

« Les mariages, j'en fait pas souvent, mais c'est là où je rencontre beaucoup de monde. Il y a trois semaines, on a ambiancé le mariage du fils à C., c'est un gars qui tient toute la fête foraine de X [une station balnéaire]. J'ai fait aussi le propriétaire du domaine de D., le patron des entreprises O., des joueurs de foot du club de Montpellier... C'est un répertoire en fait. Voilà, ils me connaissent, s'ils ont besoin pour la musique pendant un événement. J'essaye de parler de mon asso caritative aussi, quand on a besoin de sponsors pour une mission ça peut aider. » (Riad)

Pour entretenir ce répertoire, les *technologies de la communication* sont là particulièrement mises à profit :

Les musiciens, on se voit rarement, mais on est toujours en train de se tenir au courant par téléphone ou par texto. Il y a beaucoup de personnes en fait, avec qui je communique comme ça. Ma sœur qui est à Bordeaux bien sûr, mais aussi pleins de gens qui sont ici, à Montpellier, mais que je n'ai pas le temps de voir. Heureusement on a inventé les smartphones ! [...] Je suis assez sociable, donc je garde tout le monde en contact. J'ai toujours des liens avec les gars avec qui je faisais du foot, ou de la natation. J'aimerais perdre personne. C'est un carnet, hein ! » (Riad)

L'utilisation faite de ces technologies est bien particulière. Là où sur Internet, nous avons vu que Julien cherche à échanger avec des personnes qu'il n'a jamais rencontrées, résidant à travers le monde, Riad s'emploie lui plutôt à entretenir des liens faibles locaux qu'il connaît

déjà. Il s'assure ainsi de leur conservation dans le temps, même lorsque le contexte de rencontre initial n'existe plus.

Si sa sociabilité auprès de ses liens forts demeure intense, Riad module la fréquence des échanges avec les liens faibles, que ce soit en ligne ou hors-ligne, en fonction du contexte et des relations.

« C'est vrai que depuis que j'ai arrêté le foot on se voit moins souvent avec l'équipe. En plus maintenant que je bosse, je n'ai pas forcément le temps... Mais on a un groupe Whatsapp où on blague tous en commentant les matchs du week-end en Ligue 1. C'est comme ça que je sais aussi quand ils organisent un apéro. [...]

Les deux potes avec qui on a monté une asso, on se voit très rarement. On s'est rencontrés dans le cadre associatif et on ne se voit que pour ça, en fait. Antoine, ça va faire un an que je ne l'ai pas vu. Mais on va se voir pas mal souvent là, pour organiser un voyage. Ça marche comme ça, quand on a besoin de se voir pour faire avancer le projet, on s'appelle et on va boire un verre. » (Riad)

Pour supporter cette hétérogénéité, nous observons que Riad entretient aussi un certain cloisonnement entre ses activités et ses liens faibles spécialisés :

« A la Mission locale, c'est plutôt des collègues de travail. Il n'y a personne que je vois en dehors, non. C'est pareil pour la boxe, c'est la même chose pour les assos. Les musiciens de mon groupe ils habitent en Espagne donc, vraiment, quand on se voit c'est juste pour un événement. Pour la plupart, c'est des gens qui ne s'entendraient pas du tout entre eux, en fait. » (Riad)

La segmentation de son réseau par contexte d'activité est aussi supportée par le fait que Riad habite chez ses parents. En effet, puisque le garçon ne peut que rarement recevoir des amis chez lui, il se déplace toujours, n'hésitant pas à « faire le premier pas » pour s'inviter chez les uns et les autres. Les chances que les différentes personnes de son entourage se rencontrent sont ainsi réduites.

Dans ses pratiques actuelles, Riad témoigne ainsi de toute une variété de modes de sociabilité. Pourtant, il n'en n'a pas toujours été ainsi. Le jeune homme a grandi dans un quartier populaire. Dans son enfance, sa sociabilité amicale était alors presque exclusivement orientée vers la fréquentation d'une grande bande de copains aux contours mouvants, composée de

voisins et de camarades de classes. Il ne semble donc pas que ce soit ses origines sociales, ni même des expériences de déménagement ou de voyage, qui lui aient permis de développer une telle pluralité d'habitudes. Il semble qu'il faille chercher ailleurs dans son parcours.

En examinant le cours de sa trajectoire, nous pouvons identifier plusieurs moments majeurs dans la constitution de certaines dispositions relationnelles. Il y a d'abord son affectation en seconde dans un lycée situé dans un quartier plus riche. Il ne s'agit pas d'un épisode de mobilité géographique ni sociale à proprement parler, mais cela y ressemble sur certains aspects. Au quotidien, Riad est soudainement amené à être en relation avec des jeunes évoluant dans des classes sociales plus aisées, alors que dans le même temps il ne souhaite bien sûr pas perdre de vue ses amis du quartier :

« Le lycée, ça m'a vraiment changé d'univers. Là, j'arrive dans ce village super-chic. Dans la cours du lycée, pas trop de rebeus. Je découvre ma classe : on était quatre garçons pour vingt-cinq filles ! » (Riad)

Alors qu'à l'âge du lycée les modes de sociabilité sont encore relativement communs à tous, dans le partage de la condition d'élève (des relations imposées par la fréquentation de l'établissement, des rapports en groupe, où se mêlent liens forts et faibles), Riad s'intègre rapidement, au bénéfice notamment d'autres critères d'homophilie :

« J'ai vite enlevé mon image du type rebeu de quartier, tu vois. Je leur ai montré que je n'avais pas zéro culture. Ça m'a aidé qu'on ne soit que quelques garçons, je me suis rapidement fait pote avec Jérôme. » (Riad)

A partir de ce moment-là, Riad se familiarise à de nouvelles habitudes, dans les échanges avec ses camarades. En même temps, il continue d'avoir sa place dans le groupe de son quartier. Nous pouvons penser que c'est à cette époque qu'il apprend ainsi naviguer entre plusieurs mondes sociaux, entre plusieurs cercles de connaissances. Dans ce lycée, il a peut-être raté son bac mais il affine d'autres compétences, relationnelles. Pourtant, quand on l'interroge, le jeune homme évoque une situation plus ancienne encore comme étant à l'origine de ses habitudes plurielles.

En troisième, alors qu'il fréquente encore le collège de son quartier, il est élu par ses camarades pour participer au Conseil départemental des jeunes de l'Hérault. Chaque année,

les collègues du département désignent en effet des délégués pour siéger dans une assemblée de juniors. Là, ils sont encadrés pour mettre en place plusieurs projets à destination des collégiens. Pendant un an, il côtoie ainsi d'autres élèves provenant de différents établissements du département.

« Je me suis retrouvé à gérer une commission autour du sport, avec des garçons et des filles qui venaient des quartiers chics, de partout, y avait un mélange. On a mis en place un tournoi de foot qui s'est déroulé dans tous les collèges. [...] Pour moi, ça a vraiment été un déclic. Quand je fréquentais ces élèves, quand je parlais aux grandes personnes qui nous encadraient, je devais changer mon langage, je devais avoir un savoir-être. Ça m'a appris beaucoup de choses, ça a éveillé ma curiosité envers les gens. » (Riad)

Au-delà de la constitution de savoir-faire relationnels, nous observons que c'est aussi au contact de cette institution que se développent des dispositions à se projeter dans l'avenir et à mener des projets, qui habitent aujourd'hui son activité associative :

« Et puis c'était mon premier projet ! On avait un financement, il fallait organiser... Bon même si il y avait toujours des adultes avec nous. Ça m'a montré que j'étais capable, j'étais super fier ! A partir de là, ça a beaucoup changé pour moi. » (Riad)

Dans ces commissions-juniors organisées par l'institution départementale, nous constatons quelques similitudes avec les collectifs de jeunes de la Mission locale. Bien sûr, le premier groupe a d'abord pour objectif de faire découvrir la vie citoyenne aux enfants quand le second vise plus directement la constitution de comportements valorisables dans l'emploi. Cependant, dans les deux cas, il s'agit de déléguer des responsabilités aux jeunes pour stimuler la confiance en leurs capacités, tout en leur donnant l'occasion de fréquenter des camarades évoluant en dehors de leurs cercles de connaissances.

Pour Riad, cette expérience semble en tout cas avoir constitué une découverte fondatrice de la diversité, lui offrant une opportunité de travailler à adapter quelque peu son comportement en fonction des contextes, en apprenant de la fréquentation de camarades hétérogènes. Cet exercice va faciliter son intégration au lycée l'année suivante, mais au-delà nous pouvons aussi considérer qu'il a contribué au fait que le jeune homme affectionne aujourd'hui entretenir des fréquentations dans des cercles distincts. Ce récit de vie nous montre comment une institution peut, en mettant en relation des individus qui sinon n'auraient pas d'autres

occasions de se croiser, concourir au développement d'habitudes ou de compétences qu'elle ne peut pas offrir directement aux personnes.

Bien sûr, l'effet de cet événement dans la vie de Riad ne surgit pas de nulle part. De la même façon que les conseillers de la Mission locale s'appuient d'abord sur des dispositions exercées par ailleurs par les jeunes, pour les convertir en comportements socialement valorisés ; l'exercice du Conseil départemental a certainement participé à « mettre en évidence » des pratiques et des représentations de la sociabilité auquel le jeune homme était déjà sensible (Riad parle d'ailleurs de « déclic »).

Ainsi il nous semble que si aujourd'hui Riad entretient une sociabilité tournée vers l'extérieur, au travers de relations personnelles nouées dans les différents contextes de sa vie, c'est aussi aux bénéfices d'habitudes plus anciennes encore. Il n'est pas anodin que Riad ait été élu délégué par ses camarades. Nous avons vu qu'à cet âge-là, sa sociabilité est encore toute entière organisée autour de son appartenance à une bande de copains polyvalents, impliquant de nombreux liens plus ou moins resserrés. Pourtant dans ce groupe, le rôle actif et particulier qu'il y joue l'engage déjà plus que les autres à entretenir des rapports à l'extérieur du collectif :

« Quand on est jeune dans les quartiers populaires, on traîne ensemble à dix ou à quinze. Et bien quand j'étais gamin j'étais souvent... l'ambassadeur du groupe. Tu sais, quand on allait quelque part, c'était souvent moi qu'on poussait en avant. C'est moi qui demandais à l'accueil pour acheter les places de piscine par exemple. Je ne sais pas, je devais bien présenter. Et puis, après avoir été au Conseil des jeunes, je suis devenu le porte-parole officiel. Systématiquement, c'est moi qui me plaignais pour le groupe. Dès qu'il fallait intervenir devant du monde, quand on sortait en ville, c'est moi qui parlais. Je leur montrais que je pouvais m'exprimer comme un bourge. J'avais l'impression de pourfendre les injustices. Ça m'a collé depuis ce jour-là. » (Riad)

Ainsi, du fait même de sa place dans le groupe, nous pouvons penser que Riad avait déjà des penchants pour l'exercice d'une sociabilité plus ouverte vers l'extérieur. Le travail de l'institution a été d'encadrer et de valoriser ces comportements dans la mise en œuvre d'un projet. Il est intéressant de noter que, s'il semble toujours avoir eu ce rôle de « représentant » dans son groupe d'amis du quartier, ce n'était pas le cas dans sa famille. En tant que petit dernier, c'est plutôt sa grande sœur qui prenait sa défense devant ses autres frères et sœurs ou devant ses parents.

Depuis cet apprentissage, Riad prolonge ses habitudes dans diverses occasions de sociabilité et poursuit ses évolutions dans des cercles de connaissances hétérogènes. Pendant sa période de chômage, il s'engage dans différentes associations humanitaires (conciliant par là même son souci de lutter contre les injustices). Il y rencontre des musiciens qui l'initient à la batterie. A la Mission locale (à laquelle il s'est inscrit à l'origine pour bénéficier de réduction sur les titres de transports) il participe aux événements organisés et, une fois qu'il travaille, il y revient en tant que « parrain » bénévole accompagnant les jeunes pour des sorties pédagogiques. C'est d'ailleurs dans une de ces occasions, lors d'un salon de l'emploi, qu'il sympathise avec un responsable local des formations de La Poste, qui lui donne alors un coup de pouce afin qu'il puisse intégrer leur cursus (c'est ainsi qu'il obtient à 23 ans un bac professionnel). Dans les différents cercles auxquels ses relations et ses activités lui donnent accès, Riad cherche consciemment à intégrer et à s'adapter aux façons de faire en situation, dans des habitudes qui dépassent les seuls savoir-faire relationnels :

« De partout où je passe, j'essaye d'apprendre les codes. Les codes du quartier, les codes des bobos dans mon lycée. Quand je travaillais à l'accueil à la Poste pendant ma formation, c'était génial. J'étais dans la Poste d'Aiguelongues, donc j'avais tous les bobos de Castelnaud, tous les rebeus du quartier et tous les gitans du coin, j'avais tout mélangé ! Donc encore une fois ça m'a permis de m'adapter. Tu connais la série "Le Caméléon" ? Et ben voilà, Nadir dès fois il m'appelle Jarod pour rigoler. » (Riad)

Nous comprenons mieux maintenant pourquoi Riad parle de « force » en évoquant la diversité de ses relations. C'est à leur contact, dans des contextes séparés, qu'il entretient des logiques d'action plurielles. D'abord auprès de ses liens forts (dans sa famille, avec ses amis du quartier, avec Jérôme), puis dans ses autres activités. C'est aussi par leur intermédiaire qu'il peut bénéficier de certaines ressources.

Ainsi dans le cours des séquences de transitions statutaires qui ont rythmé sa trajectoire depuis la fin du lycée, nous avons relevé la présence de 5 relations-clés ayant contribué chacune à l'effet d'une ressource décisive (soit un nombre de relations-clés plus proche de celui que nous retrouvons en moyenne chez les jeunes issus des classes supérieures, que celui qui s'observe par ailleurs chez les autres enquêtés originaires des classes populaires). Sur ces 5 relations-clés, nous notons que 3 sont en outre des liens faibles qui ne sont pas non plus des liens familiaux.

L'ordre dans lequel interviennent ces relations-clés nous permet aussi de souligner le temps long qu'il a fallu avant que le réseau personnel de Riad soit « efficace ». Si nous avons vu qu'il reconnaît et qu'il exerce des savoir-faire relationnels depuis l'âge de 15 ans, ce n'est que des années plus tard, lorsque son entourage s'est ainsi étoffé et diversifié, qu'il bénéficie de l'effet de ses liens faibles.

Dans les premières séquences de son parcours après le lycée, pendant sa période de chômage, ce sont ses relations fortes qui assurent d'abord un soutien décisif. Sa grande sœur, qui travaille comme employée de mairie dans une commune voisine, lui obtient un emploi de saisonnier, qui va permettre à Riad de financer son permis de conduire. C'est aussi son père qui fait jouer ses relations pour qu'il décroche l'année suivante un autre « job d'été », lui permettant d'acheter un véhicule. Un véhicule qui facilitera d'ailleurs sa participation dans les différents contextes de son existence. Ainsi, ce n'est que dans un second temps que ses amis dans le milieu associatif, les jazzmen et le responsable de la Poste lui permettront respectivement de créer son association, de participer à un groupe de musique et de poursuivre une formation diplômante.

Pour finir, nous notons que cette activité relationnelle flexible lui a même permis, indirectement, d'obtenir son emploi actuel :

« Je pense que j'ai été recruté à la Mission locale parce que j'ai les bons codes avec les jeunes. Je m'adapte, selon la personne je sais comment lui parler. Et puis il m'arrive d'en recroiser ici qui m'ont déjà vu à un mariage, ou dans le quartier, à la salle de boxe ou dans une asso. Quand je suis arrivé les conseillers ils étaient surpris : "Tu connais tout le monde ici !" [...]

Mes parents ne comprennent pas que je fasse de l'associatif. Pour ma mère, je perds du temps à faire de la musique. Mais c'est aussi grâce à la force que m'a donné tout ça que j'ai mon boulot aujourd'hui, et là ils sont bien contents. » (Riad)

A travers le parcours de Riad, nous pouvons observer la façon dont, lorsque des savoir-faire relationnels ne sont pas « hérités » du milieu social d'origine, ils peuvent aussi se façonner au fil du parcours, contribuant à la mise en place d'un réseau personnel susceptible de soutenir l'autonomie de l'individu dans le monde social. L'histoire du jeune homme nous montre aussi comment des institutions (ici le Conseil des collégiens, et la Mission locale) peuvent concourir

au développement de ces savoir-faire relationnels (parmi d'autres dispositions), en venant supporter des moments de sociabilité entre les acteurs sociaux.

Le récit de notre enquête nous permet alors d'apprécier à sa juste mesure la portée de ce travail social sur le cours des destinées individuelles. En effet, il nous apparaît que l'action des telles institutions du fait de leur présence partielle et limitée dans la vie des jeunes, consiste d'abord à « étayer » (pour reprendre le terme employé par Xavier Zunigo⁵⁰⁶) des pratiques et des représentations de sociabilité que les individus connaissent déjà par ailleurs. La mise en relation de différents jeunes facilite aussi le transfert de ressources que les professionnels de l'insertion ne peuvent pas fournir directement. Dans le cas de Riad, il semble ainsi que des « proto-dispositions » aient pu être affinées et même converties en comportement socialement valorisés, en savoir-faire relationnels, au contact d'un tel collectif.

Dans le cours des trajectoires individuelles, ce travail d'étayage peut contribuer à mettre en œuvre une dynamique entre le réseau et les positions occupées au fil des carrières sociales, en réactivant et en affinant des dispositions latentes, que l'individu peut ensuite mobiliser de manière autonome dans la poursuite de sa trajectoire. Cette « impulsion » nécessite toutefois de s'appuyer sur des pratiques de sociabilité déjà existantes. Elle implique aussi l'effet d'autres éléments contextuels venant soutenir ce travail.

Pour Riad, alors que son « apprentissage » a démarré précocement, il a fallu du temps, une forte activité sociale et le soutien, pendant cette période, de son groupe de liens forts pour que la dynamique se mette en route. Dans le cas de Julien, nous imaginons qu'il est plus difficile pour le jeune homme de profiter d'un tel élan alors que des expériences passées négatives ont déjà « abimé » son inclination à nouer et entretenir des relations personnelles, dans un contexte où il n'a pas pu non plus bénéficier de solidarités familiales.

Néanmoins, la jeunesse demeure une période particulièrement propice au développement de savoir-faire relationnels, à même de contribuer au bouleversement d'une destinée. En effet, à un âge où les positions sociales qui caractériseront la vie adulte n'ont pas encore été totalement investies, la sociabilité demeure intense. En même temps que la jeunesse s'étire dans le cours des biographies, les modes de sociabilité hérités de l'expérience scolaire se prolongent. On consacre plus de temps à la fréquentation des amis. Là, davantage qu'à d'autres âges de la vie, on est susceptible de rencontrer de plus nombreuses personnes,

⁵⁰⁶ X. Zunigo, *La prise en charge du chômage des jeunes. Ethnographie d'un travail palliatif*, op. cit.

d'accéder à des cercles de connaissances plus variés. La dynamique entre la vie sociable, le réseau personnel et les opportunités offertes dans les carrières est donc à cet âge tout spécialement en mesure d'être efficace.

Les institutions comme les « grandes écoles » ont d'ailleurs bien compris l'atout majeur que constitue cette sociabilité vive en vue de l'insertion professionnelle de leurs élèves. D'autres organismes comme la Mission locale cherchent aussi à mettre à profit, auprès d'un public différent, une telle activité relationnelle. En dehors du milieu social d'origine, avant que les héritages socioculturels ne se concrétisent dans des statuts sociaux professionnels et familiaux adultes, des épisodes de mobilité géographique ou sociale comme la fréquentation d'institutions peuvent donc aussi concourir au développement des savoir-faire relationnels.

5. Conclusion

Les précédents chapitres nous ont appris que les trajectoires vers l'âge adulte des jeunes enquêtés sont inégalement supportées par l'effet de leurs relations personnelles. En effet, selon qu'ils soient originaires des classes populaires ou supérieures, la forme et la composition de leur réseau personnel n'autorise pas la même quantité ni la même variété de ressources décisives transférables vers l'individu.

Dans ce chapitre, nous avons souhaité mettre en avant le fait que les propriétés des réseaux des uns et des autres ne sont pas seulement le résultat de leurs évolutions dans des environnements sociaux contrastés. Les pratiques et les représentations qu'ont les individus dans l'expérience de leur sociabilité concourent aussi à modeler les caractéristiques structurelles et sociales de l'entourage. Bien sûr, les façons de rencontrer les liens, de construire le réseau, les manières d'entretenir les relations et de concevoir les apports potentiels de l'entourage, ne sortent pas de nulle part, ce sont des pratiques culturelles situées socialement. Derrière chaque mode de sociabilité, il a ainsi été possible de distinguer des écarts dans les façons de faire, selon la classe sociale d'origine de chacun.

Il est apparu que si les jeunes issus des classes populaires ont généralement des réseaux plus petits et plus denses, c'est aussi parce qu'ils favorisent une sociabilité tournée vers la fréquentation intense des liens forts (et notamment les liens familiaux), davantage vécue dans la sphère domestique. Les relations y sont plus souvent polyvalentes (on partage plusieurs moments et activités avec elles) et côtoyées dans des occasions où se mêlent les différentes

personnes de l'entourage. La séparation est alors plus nette entre l'identité que l'on exprime dans ces moments dans la sphère privée, et les rôles que l'on joue auprès des autres dans les activités de la vie sociale. Les réseaux personnels de ces individus sont alors aussi plus sensibles aux changements : les ruptures relationnelles sont plus fréquentes lorsque les contextes de la vie évoluent.

De l'autre côté, les habitudes relationnelles des jeunes originaires des classes supérieures nous ont permis de mettre en évidence certains « savoir-faire relationnels » dans la constitution et le maintien d'un réseau vaste, ouvert et hétérogène. Nous avons identifié que ces propriétés du réseau sont favorisées par l'expérience d'une sociabilité davantage tournée vers les liens faibles et « vers l'extérieur » : on y rencontre et on y entretient de plus nombreuses relations dans le cours des activités de la vie sociale (dans les études supérieures, au travail, dans les associations...). La diversité des liens est supportée par ces contextes de rencontres plus variés, mais elle est aussi assurée par une propension à davantage fréquenter les personnes de l'entourage dans des occasions de rencontre dyadiques, au gré aussi d'activités et de discussions plus spécialisées.

Plutôt qu'une rupture entre sociabilité privée et publique, les diverses relations de ces individus offrent davantage à voir un prolongement entre les différentes facettes de leur personnalité qu'ils expriment aux côtés de chacun. De même, plusieurs techniques dans l'entretien des liens faibles ou à distance assurent aussi une meilleure conservation des relations : le réseau incarne ainsi une certaine continuité relationnelle au gré des époques et des déplacements dans le monde social. Dans ces conditions, les aptitudes de ces individus à percevoir et mobiliser les ressources du réseau nous sont alors apparues d'autant plus efficaces.

En effet, la mise en évidence de ces deux profils contrastés nous a également permis de mettre en lumière la nécessaire appréciation de la portée de ces modes de sociabilité au regard du contexte relationnel et social dans lesquels ils se déploient. Les façons de vivre et de se représenter les relations personnelles, les propriétés du réseau comme les positions occupées sont des éléments qui s'articulent et entraînent des dynamiques contraires dans la vie des individus. Un même mode n'a pas le même effet selon la relation et la situation dans laquelle il est employé. Dès lors, au-delà de certaines pratiques culturelles bien identifiées, les savoir-faire relationnels résident aussi dans les aptitudes à combiner les différents modes de

sociabilité et à flexibiliser leur utilisation de manière adaptée, en fonction des convenances de la relation ou du contexte.

Si ces mécanismes sont d'abord alimentés par l'effet majeur du milieu social d'origine, nous avons identifié le fait que, en développant et en modulant de nouveaux comportements relationnels dans le cours de leur trajectoire, des personnes contribuent cependant à l'enclenchement d'une dynamique vertueuse entre leur sociabilité, leur réseau et les opportunités offertes dans leurs carrières. La mise en évidence des différentes pratiques de sociabilité nous a en effet déjà permis de noter l'implication de plusieurs facteurs biographiques dans cet apprentissage. Par exemple, les évolutions du statut matrimonial influent sur les façons de faire, les jeunes célibataires ont tendance à plus sortir dans des lieux publics que ceux qui sont en couple.

Plus spécifiquement, nous notons qu'un changement de classe sociale vers des milieux où les capitaux économiques et culturels sont plus importants favorise le déploiement de nouvelles habitudes de fréquentation, comme la constitution d'aptitudes à « jongler » entre les parties du réseau tout en les tenant séparés. De multiples déménagements ou une expérience de vie à l'étranger semble aussi concourir aux perfectionnements des dispositions à conserver des anciens liens à distance comme à en créer des nouveaux dans les contextes actuels.

Enfin, nous avons mis en lumière la façon dont des institutions comme les écoles d'enseignement supérieur, mais aussi des associations étudiantes et professionnelles, et des organismes spécialisées dans l'insertion des jeunes (comme les Missions locales) contribuent aussi à mettre en relation des jeunes pour soutenir leurs échanges, le transfert de ressources et le développement de savoir-faire relationnels. Là, la vive sociabilité caractéristique des jeunes est mise à profit pour étayer leurs dispositions, afin qu'ils se constituent un réseau personnel susceptible de venir supporter leur autonomie dans le cours de leurs carrières.

CONCLUSION GENERALE

Les résultats de cette enquête nous conduisent à dresser plusieurs constats qui viennent consolider les connaissances actuelles, en même temps qu'ils nous invitent à explorer de nouvelles perspectives de recherche. Nous avons mis à profit l'exploration de la biographie d'une trentaine de jeunes aux origines sociales contrastées afin d'identifier des logiques sociales et des processus transversaux dans leurs itinéraires vers l'âge adulte. En recourant à des outils conceptuels et méthodologiques conçus pour appréhender le déroulé des actions individuelles, nous avons mis en valeur les phénomènes sociaux plus généraux que sont les articulations entre la structure, la composition de l'entourage relationnel et les évolutions de positions dans le cours des principales carrières de la vie sociale. Nous avons aussi mis au jour l'effet des modes de sociabilité dans ces dynamiques. Nous pensons ainsi que cette étude contribue à renforcer la légitimité d'une analyse sociologique prenant pour objet les relations personnelles dans la compréhension des trajectoires de vie. Elle participe également aux réflexions quant à l'essor d'un modèle socioculturel contemporain imprégné d'un individualisme normatif. C'est d'ailleurs sous l'angle de la formation des individus que nous souhaitons donner à voir nos résultats.

- Devenir un individu

Aujourd'hui, les jeunes évoluent dans un contexte sociétal caractérisé par une plus grande incertitude et par une instabilité qui semble inhérente dans le déroulé de leurs carrières. Depuis plusieurs décennies déjà, la dimension individuelle dans la vie sociale a pris de l'ampleur. Les institutions qui autrefois concouraient à l'assignation stricte des comportements, en imposant des normes guidant les pratiques et les représentations, en appellent maintenant davantage à la responsabilisation et à l'autonomie de chacun.

Dans de telles conditions, les acteurs sociaux sont enjoins à se frayer leur propre itinéraire dans le cours de leur carrière scolaire, professionnelle ou conjugale, en occupant des positions plus incertaines. Au vue de leurs trajectoires singulières, au gré de leurs appartenances plurielles, ils sont aussi invités à actualiser les images qu'ils ont d'eux-mêmes et qui leur sont renvoyées dans l'entretien de leurs rapports aux autres. A partir de notre souhait initial

d'examiner les parcours des jeunes vers l'âge adulte, nous avons alors reconnu la jeunesse comme un processus désormais plus complexe et prolongé dans le cours des biographies, spécifiquement dédié à l'acquisition des statuts sociaux de l'autonomie en dehors de la famille d'origine, et à la mise au point d'une identité subjective individuelle.

Ainsi l'injonction à être soi, à « se réaliser », se traduit tant dans les processus d'accès aux rôles professionnels, conjugaux et parentaux associés à l'âge adulte, que par la quête continue d'une identité individuelle et authentique. Cette expérience de l'individualité expose davantage les acteurs aux risques et à l'isolement que dans les époques de l'Histoire où l'existence était plus amplement régulée par la vie du groupe d'appartenance. Les femmes et les hommes contemporains peuvent cependant compter sur la mobilisation de différents supports. Robert Castel⁵⁰⁷ a ainsi mis en avant la façon dont une propriété de biens comme une propriété de droits viennent soutenir l'exercice effectif de la propriété de soi. Pour pouvoir prendre des initiatives en son propre nom, pour pouvoir mettre en œuvre des stratégies autonomes dans la conduite de ses carrières, il faut bénéficier de biens matériels ou, à défaut, de droits sociaux assurant de ne pas être trop entièrement commandé par le besoin.

Dans cette enquête, nous nous sommes proposé de mettre en évidence des moments concrets d'incertitude et d'imprévisibilité dans les trajectoires des jeunes, au cours desquels de tels supports de l'individu sont susceptibles d'être mobilisés. En empruntant les outils permettant d'apprécier le déroulé de processus dans la biographie singulière de chacun, nous avons reconstitué les séquences de transition statutaires qui rythment la vie de nos enquêtés depuis la fin du lycée, dans les principales carrières de leur existence. Outre l'identification de différents scénarios-types dans la survenue et dans l'enchaînement des événements, nous avons aussi et surtout pu circonscrire l'effet des différents « ingrédients » de l'action.

Si tous les acteurs sociaux, du fait de leur condition d'individu, sont soumis à l'imprévisibilité et à l'instabilité dans leur parcours, il apparaît que tous n'ont pas les mêmes ressources personnelles pour y faire face, ni les mêmes dispositions à anticiper, à réagir, à prendre des risques. Selon les contextes de leur existence, ils ne sont pas non plus exposés aux mêmes situations. C'est pour distinguer cette fragilité structurelle commune à tous, de sa concrétisation dans des séquences diverses et particulières, que Marc-Henry Soulet⁵⁰⁸ parle

⁵⁰⁷ R. Castel, *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, op. cit.

⁵⁰⁸ M-H. Soulet, « Reconsidérer la vulnérabilité », *Empan*, vol. 60, n°4, 2005, p. 24-29.

de « vulnérabilité » : face aux épreuves de la vie, certains sont parfois en mesure de prévenir ou de parer les coups, quand d'autres sont blessés parce que cette fois ils n'ont pas eu les moyens de faire face aux exigences de la propriété de soi.

Nous avons alors travaillé à distinguer les éléments décisifs dans le déroulé de chaque processus, en fonction de l'échelle à laquelle ils surviennent. Nous avons là constaté l'effet de dispositions personnelles différentes à anticiper, à s'adapter ou à prendre des risques dans une carrière. Nous avons noté aussi l'impact des institutions que fréquentent les enquêtés, dont l'effet est présent dans de nombreuses situations. Mais nous avons aussi et surtout pu mettre en évidence le fait que, dans ces moments, les individus mobilisent non seulement leurs propres ressources, mais comptent aussi sur celles des personnes dans leur entourage (ce que nous avons appelé dans nos séquences, les « ingrédients relationnels »).

Ainsi face à la vulnérabilité systémique engendrée par la condition d'individu, les relations personnelles protègent, viennent à l'aide ou offrent des opportunités inédites dans les carrières. Parfois elles aiguillent aussi la trajectoire dans une direction non-désirée. Dans bien des situations, les liens personnels nous sont ainsi apparus comme des éléments constitutifs de l'action, qui concourent à nuancer les possibilités d'exercice de l'autonomie individuelle. Du fait de leur nombre, de leur hétérogénéité, et de la diversité de situations au cours desquelles ils se manifestent, nous avons alors reconnu les apports des relations personnelles comme constituant de véritables supports relationnels à l'individu.

L'entourage s'avère fournir des ressources bien plus variées que, par exemple, le simple « piston », un avantage obtenu grâce à l'appui d'une connaissance dans une entreprise ou une administration. C'est notamment depuis sa position au sein de son réseau personnel qu'un individu observe le monde social autour de lui et apprend à s'y situer. C'est aussi par l'intermédiaire des relations que se négocient les possibilités de pénétrer des mondes sociaux hétérogènes. La diversité des personnes autour de soi, comme les ouvertures et les frontières que forment leurs interconnexions, sont des éléments qui supportent ou restreignent l'accès à de nouveaux cercles de connaissances. Dans ces échanges, on a alors la possibilité de fréquenter des personnes, susceptibles de détenir des ressources originales, de sensibiliser à de nouvelles idées, ou de permettre l'apprentissage progressif de nouvelles habitudes.

En marge (et au milieu) des rôles sociaux que joue une personne dans des institutions (à l'école, au travail, dans la famille...), sa capacité à exister positivement comme un individu, sa trajectoire, comme son identité, sont aussi affectés par l'effet particulier de son entourage

relationnel. C'est aussi dans l'entretien des relations personnelles que se jouent les possibilités de s'affirmer et d'être reconnu comme un individu.

- Des inégalités sociales au travers de l'entretien des liens personnels

Nous avons constaté que l'autonomie particulière dont bénéficient les personnes n'est pas un état naturel mais bien une condition sociale, soutenue par une variété de supports. Cependant, ces supports ne sont pas répartis aléatoirement dans le monde social. Il existe des inégalités majeures dans l'accès à la propriété privée de biens. C'est d'ailleurs pour élargir le processus d'individualisation aux personnes ne possédant pas de patrimoine qu'une propriété sociale a progressivement été mise en place à partir du début du XX^{ème} siècle (telles que des protections mutualisées contre les risques de la vie). Depuis plusieurs décennies cependant, la remise en cause des systèmes de protection collective comme la précarisation de l'emploi concourent à reporter de nouveau la charge de la responsabilité sur les seuls individus, ainsi fragilisés.

Dès lors, comme le souligne Marc-Henry Soulet⁵⁰⁹, la pertinence qu'il y a à penser l'exposition des individus aux imprévisibilités de la vie en termes de « vulnérabilité » individuelle, ne doit pas pour autant conduire à négliger les facteurs sociaux qui pèsent toujours sur le cours des trajectoires. Les carrières sont affectées par les comportements et les choix personnels des acteurs sociaux. Mais au-delà de ces considérations individuelles, les situations qui se jouent engagent toujours l'effet de différents supports sociaux. Les individus sont positionnés à différents points dans la structure sociale, ils ne possèdent pas les mêmes ressources. Les milieux sociaux dans lesquels ils évoluent les exposent inégalement à des contraintes.

Dans notre enquête, la mise au jour des éléments décisifs dans le cours des transitions statutaires nous a permis d'identifier concrètement de telles inégalités sociales jusque dans la répartition et l'effet des supports relationnels. En effet, nous avons constaté que les jeunes ayant grandi dans les classes supérieures bénéficient, dans le cours de leurs séquences, de l'intervention de plus nombreuses personnes de leur entourage, dans des proportions significatives. Celles-ci contribuent à l'effet de davantage d'éléments, constituant plus souvent des ressources. Face aux risques de la vie, ces jeunes qui sont déjà mieux « équipés » en termes de capitaux économiques et culturels, semblent donc aussi mieux protégés par les

⁵⁰⁹ M-H. Soulet, « Reconsidérer la vulnérabilité », op. cit.

personnes de leur entourage. Celles-ci leur permettent en outre de bénéficier de davantage d'opportunités dans leurs carrières.

Nous avons alors enquêté sur la composition du réseau personnel de chaque individu, et sur la structure que forment les relations entre les différentes personnes autour de lui. Ces informations nous ont permis de mieux apprécier l'inégale répartition des supports relationnels dans la vie de chacun. Il est apparu que les enquêtés originaires des milieux aisés entretiennent plus de relations, rencontrés et fréquentés dans des contextes plus variés, au gré d'activités et de discussions davantage spécialisées, dans des occasions de sociabilité distinctes qui assurent l'opacité entre les différentes parties du réseau. Ces caractéristiques du réseau concourent à faire converger vers l'individu des ressources plus nombreuses et hétérogènes, susceptibles non seulement de le protéger mais aussi de supporter ses possibilités d'évolutions. Ces propriétés de l'entourage permettent également de s'exprimer sur des scènes sociales plus variées et hermétiques les unes des autres, où sont alors susceptibles d'être affinées des logiques d'action contrastées, et des facettes de la personnalité plurielles.

Par contraste, les réseaux des enquêtés originaires des milieux populaires se révèlent plus petits et plus denses. Les différentes relations qui les composent se fréquentent davantage entre elles, notamment à la faveur de moments de sociabilités partagés en famille ou dans une bande de copains. Les liens semblent aussi plus souvent polyvalents, on partage ensemble différentes activités et une pluralité de moments. Ces caractéristiques du réseau reflètent généralement la situation d'un individu dans un environnement relationnel au sein duquel il est fortement intégré, où il tient une place et un rôle actif, auprès de liens prêts à assurer protection ou aide en cas de coup dur.

Mais les ressources et les informations dont ces personnes disposent ont dès lors plus de chance d'être redondantes. Elles sont ainsi moins nombreuses et moins variées, elles constituent moins souvent des opportunités nouvelles. De même, les possibilités de présentation et d'expression de soi en dehors de ce ou ces groupes d'appartenance apparaissent plus restreintes. La mise au point de l'identité, comme le transfert de ressources mobilisables dans les carrières, se jouent ainsi plus essentiellement dans des ensembles de relations à l'hétérogénéité réduite.

Au-delà de la mise en évidence de ces aspects généraux de l'entourage, cette enquête nous a aussi permis de comparer les caractéristiques particulières des relations-clés des individus,

c'est-à-dire des personnes qui ont effectivement contribué à la survenue d'une ressource ou d'une contrainte dans le cours des séquences étudiées. Nous avons là constaté la pertinence toujours intacte de traits clivants que la sociologie des réseaux sociaux a par ailleurs mis en évidence : les trajectoires des personnes issus des milieux populaires reposent plus essentiellement sur la protection et le soutien conférés à plusieurs reprises par leurs liens les plus forts (les membres de la famille, les amis proches). Dans le même temps, les jeunes enquêtés issus des milieux aisés bénéficient, en outre de cette aide apportée par les liens forts, de l'apport de liens faibles fréquentés dans différents contextes. Ce sont ces derniers qui leur permettent de profiter d'opportunités nouvelles et spécifiques que ne peuvent généralement pas fournir les proches.

Dans le discours commun, à la faveur de la diffusion d'un modèle socioculturel centré sur l'individu, la société elle-même est alors parfois représentée comme n'étant plus composée de groupes ni d'institutions, mais plutôt comme étant essentiellement agencée par les entrelacements que forme la participation d'individus autonomes à des relations libres. Pourtant, en mobilisant les outils de la sociologie des réseaux sociaux, la mise en évidence des structures relationnelles effectives autour de chacun nous permet de retrouver l'effet des milieux sociaux jusque dans les caractéristiques de l'entourage. Les inégalités sociales se reproduisent aussi dans l'entretien des relations personnelles.

- Des processus d'individualisation socialement différenciés

Au travers des chapitres, nous avons repéré des articulations entre le réseau personnel et les carrières, entre l'entourage et l'identité. Elles contribuent à redoubler les inégalités sociales et à situer chacun dans son milieu. Ces phénomènes relationnels sont centraux pour saisir les trajectoires individuelles. Pourtant, il nous semble qu'ils demeurent peu reconnus dans le monde social, ou plutôt, ils ne sont évoqués que de manière partielle par les individus.

En effet, en considérant la diffusion des normes d'autonomie et de responsabilité dans la société contemporaine, face à l'exigence de se produire soi-même, ce sont aussi les supports de l'individu qui sont niés. Le principe formel d' « égalité des chances » en est un bon exemple : le mérite personnel et les « performances » des individus sont mises en avant, au mépris des ressources inégales de chacun et des contextes différents dans lesquels les personnes évoluent. Dans ce contexte, les différentes situations de la vie s'apparentent alors à des épreuves individuelles, à des exercices d'autogestion de soi et de son parcours. Les

individus sont tenus comme principaux responsables de leurs réussites comme de leurs échecs.

Comme les autres supports, l'apport des relations personnelles demeure alors lui aussi dans l'ombre. Les « coup de pouces » offerts par l'entourage sont rarement mis en avant pour rendre compte de la réussite professionnelle de quelqu'un. Pourtant, c'est aussi sur ces supports que se construit une carrière. Et même lorsque le soutien décisif d'une relation personnelle est directement évoqué par un individu, il s'agit généralement de souligner le fait que le geste a été motivé par le caractère singulier et souvent affectif du lien. La façon dont, à travers le cours d'une biographie et dans le monde social, la répétition de ces gestes contribue à la reproduction des inégalités sociales demeure elle, peu estimée.

En considérant la présence inégale de ces supports dans le cours des carrières, comme l'omission de leur dimension systémique, les processus d'individualisation qui se jouent pendant la jeunesse nous apparaissent alors socialement différenciés. Au regard notamment de l'effet des relations personnelles, c'est la production d'individus aux nuances remarquables qui nous est donnée à voir. Le dernier chapitre nous a notamment permis d'identifier les dynamiques opposées dans lesquels sont pris les jeunes, en fonction des interactions entre leur réseau et leurs parcours. De la même façon que Robert Castel⁵¹⁰ a identifié des individus « par excès » ou « par défaut », nous pouvons alors dégager deux figures idéal-typiques de l'individu pris au milieu de ses relations :

- D'un côté, il y a ceux dont les supports personnels et relationnels protègent et soutiennent à travers les épreuves individuelles. A la faveur d'un réseau vaste et hétérogène, ils bénéficient de ressources leur permettant non seulement d'évoluer dans leurs carrières sociales, mais aussi de participer activement à la vie collective depuis les positions qu'ils occupent. Dans leur profession, dans leurs occupations associatives, dans les différents cercles de connaissances héritées des contextes traversés, ils s'engagent et ils sont reconnus en tant qu'individus. Ils peuvent répondre positivement à l'exigence d'être authentique. Jusque dans leur personnalité, l'expérience de l'individualité est alors davantage appréciée comme permettant l'expression de soi dans des situations variées.

⁵¹⁰ R. Castel, *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, op. cit.

Dans ces conditions, les capacités à entretenir et renouveler un réseau « efficace » sont accrues. On se sent plus légitime pour s'affirmer et nouer des liens au gré de ses différentes occupations. On aime à fréquenter et à conserver des relations fondées d'abord sur la qualité du lien interpersonnel. A chaque étape, dans chaque contexte, l'entourage relationnel est susceptible de s'enrichir, et de procurer à nouveau des opportunités de carrières. Les articulations entre le réseau et le parcours semblent ainsi plus fluides.

Il s'agit d'une dynamique qui peut être active très tôt dans la jeunesse. Par exemple, dès l'obtention du bac et l'entrée dans les études supérieures, le jeune homme dont les parents participent au financement d'un logement en dehors du foyer familial bénéficie déjà d'un lieu pour soutenir sa sociabilité amicale, en même temps qu'il apprend à exister en tant qu'individu indépendant. Il s'agit d'un support précoce qui peut s'avérer décisif par la suite, dans les capacités à mobiliser le réseau dans ses épreuves personnelles, à être reconnu sur différentes scènes comme un individu participant à la production de la société.

Chez ces individus positivement individualisés, les supports relationnels à leur autonomie sont néanmoins parfois passés sous silence. Plusieurs entrepreneurs dont les séquences révèlent pourtant un nombre significatif d'« ingrédients-ressources relationnels » mettent ainsi en avant la figure du sportif, uniquement jugé sur ses performances, pour rendre compte de leur parcours. Grégory reconnaît par ailleurs volontiers l'importance de l'entourage relationnel dans les carrières, puisqu'il a fondé un réseau de diplômés à l'IAE de Montpellier. Pourtant, en se fondant sur son expérience en tant que jockey, il met d'abord en avant des aptitudes et des faiblesses personnelles dans la création de son entreprise :

« C'est dans le mental. C'est la volonté de réussir, de relever des challenges. Ça, tu le retrouves dans le sport et dans les start-up. Quand tu crées une entreprise, tu sais que tu vas avoir beaucoup d'obstacles. Moi, j'ai galéré pendant cinq ans, je manquais de compétences. Tant pis. Si tu sais ce que tu veux vraiment, tu te lèves quand même tous les matins, prêt à galérer. Je retrouve le même esprit conquérant que quand je me levais à 3h du mat' pour aller faire une course à 500 bornes. » (Grégory)

- De l'autre côté, un second type d'individu reflète la condition de ceux dont un déficit de supports personnels et relationnels, ou bien des situations dans les contextes de leur existence, ont exposé à des vulnérabilités. Souvent, ils n'ont pu compter que sur des solidarités familiales limitées ou bien sur l'aide de quelques amis proches. La sociabilité y est

d'ailleurs davantage orientée vers ces liens forts, qui se concentrent plus volontiers dans un même groupe, ou dans un ensemble dense, avec qui l'on partage plusieurs moments. Leur réseau, plus petit et plus homogène, accompagne moins souvent leurs évolutions entre des positions sociales.

L'expression de soi se joue d'abord dans ce cercle resserré de liens forts, dans la pratique d'une sociabilité plutôt concentrée dans la sphère domestique. Dans les autres contextes de l'existence, on s'émancipe moins des rôles sociaux que demande la situation. Les relations nouées dans ces occasions demeurent alors davantage dépendantes de ces contextes. Quand les positions occupées changent et que le contexte n'est plus fréquenté, de plus nombreux liens disparaissent. Les ruptures relationnelles au fil du parcours sont plus marquées. Le réseau apparaît plus sensible aux changements. Face aux épreuves de la vie, on s'investit davantage dans le groupe qui protège et assure l'expression d'une intimité, ce qui ne favorise pas le nombre ni le renouvellement des relations.

Ce manque de supports relationnels, s'il dépasse la simple insuffisance passagère, handicape alors les capacités de l'individu à répondre positivement à la responsabilité de devoir conduire son parcours. Ceux qui ne peuvent même pas compter sur leur appartenance à un groupe familial ou amical pour être protégés (ou ceux dont le groupe d'appartenance constitue plutôt des contraintes), ceux qui ne sont pas non plus reconnus comme participant de manière active à la vie collective (parce qu'ils sont au chômage par exemple) se retrouvent fragilisés jusque dans leur identité.

Chez ces jeunes, le processus d'individualisation est plutôt subi, dès lors qu'ils n'ont pas les moyens de répondre à l'injonction d'être authentique dans tous les contextes et les moments de leur existence. Pour Marc-Henry Soulet, « la souffrance qui en résulte est en fait la souffrance d'être une personne limitée, inaboutie par rapport aux possibilités qui [leur] sont offertes de se réaliser »⁵¹¹. Julien, un enquêté en situation de précarité professionnelle qui n'a que peu bénéficié dans son parcours de ses quelques relations personnelles, en nombre très réduit, témoigne ainsi :

« J'ai du mal à me considérer comme quelqu'un, pour moi je ne suis personne. Je n'ai pas de travail, je n'ai rien de stable, pas d'amis. Donc à partir de là, les gens pensent qu'on n'est pas

⁵¹¹ M-H. Soulet, « Reconsidérer la vulnérabilité », op. cit., p. 28.

grand-chose. Je suis un tout petit peu de leur avis. Enfin, je suis toujours quelqu'un, mais pas comme il faudrait. » (Julien)

Dans une société où la dimension individuelle de la vie sociale est valorisée, l'intégration et la cohésion sociale repose sur les capacités de chacun à s'affirmer comme un individu devant les autres et à participer activement à la production de la société, en menant sa trajectoire. Dès lors, le problème des individus en panne de réalisation d'eux-mêmes est aussi le problème de la collectivité. Comme le résume Marc-Henry Soulet, « les épreuves individuelles deviennent des enjeux collectifs »⁵¹². Tout un pan du travail social consiste d'ailleurs à favoriser les conditions de l'action et à promouvoir les comportements vers l'autonomie chez ces personnes fragilisées. Dans les pratiques des professionnels de l'insertion, cela se traduit aussi par la mise en valeur des modes de sociabilité supportant le développement et « l'efficacité » du réseau personnel.

- Une sociabilité aux effets recherchés

Dans la dernière partie de notre enquête, nous avons mis en évidence le fait que, si la forme et la composition des réseaux personnels se dessinent en fonction des milieux sociaux contrastés dans lesquels évoluent les individus, des pratiques de sociabilité et des représentations du réseau contribuent aussi à établir ces nuances. En effet, l'étendue, l'hétérogénéité et l'ouverture du réseau dépendent aussi de plusieurs « savoir-faire relationnels » dans la rencontre et dans l'entretien des liens.

Nous avons vu que si plusieurs façons de faire favorisent directement le nombre et la variété de ressources disponibles dans l'entourage (comme les capacités à nouer de nouveaux liens dans les nouveaux contextes de l'existence, les « techniques » de conservation des liens à distance, ou le fait de vivre ses relations dans des occasions de rencontres dyadiques), elles ne deviennent de véritables savoir-faire que lorsqu'elles sont employées de manière adaptée, en fonction des caractéristiques de chaque relation. C'est la mise en pratique d'un éventail de modes de sociabilité flexibles et spécialisés qui, combinés, soutiennent la constitution et l'entretien d'un réseau vaste et ouvert.

⁵¹² M-H. Soulet, « Reconsidérer la vulnérabilité », op. cit., p. 27.

Ainsi, nous avons pu identifier de tels savoir-faire dans les pratiques culturelles des enquêtés originaires des classes supérieures. Mais nous avons observé que des modes similaires peuvent être développés plus tard dans le parcours, dans certaines conditions, au bénéfice d'un épisode de mobilité sociale ou géographique par exemple. Surtout, nous avons vu comment des institutions comme des écoles, des incubateurs d'entreprises ou bien des organismes en charge de l'insertion sociale comme les Missions locales, tentent aussi de promouvoir de tels comportements individuels.

Dans les pratiques des « grandes écoles » ou dans l'incubateur où nous avons enquêté, il semble que les dispositifs mis en place visent surtout à soutenir une dynamique déjà à l'œuvre chez les élèves/entrepreneurs. L'établissement organise régulièrement des événements et encourage directement les individus à échanger informations, conseils et services. Mais ceux-ci savent par ailleurs comment mobiliser et entretenir leur réseau, dans des occasions qui leur semblent moins artificielles.

Dans le cas des politiques sociales comme celles mises en œuvre à la Mission locale, les pratiques sont différentes car le public n'est généralement pas le même. L'organisation de moments de rencontres et d'échanges entre jeunes s'intègre à une volonté plus large de façonner des comportements individuels socialement valorisés et transférables dans l'emploi, qu'il s'agisse de travailler à affiner les capacités à mener à bien un projet, le rapport à l'emploi ou donc, de développer des savoir-faire relationnels. Cet aspect formatif peut être particulièrement efficace pendant la jeunesse, puisque les positions sociales qui caractériseront la place de l'individu dans sa vie d'adulte n'ont pas encore totalement été investies. A cet âge de la vie, qui semble toujours se prolonger, la sociabilité demeure aussi particulièrement intense. Les atouts sont donc réunis pour que des tentatives comme la constitution de collectifs de jeunes « débordent » des murs et permettent l'entretien de liens personnels (et l'échange de ressources) au-delà des temps proposés par l'institution.

Cependant, il semble que le caractère ponctuel et temporaire de ces politiques génératives permette surtout d'effectuer un travail de renforcement, d'« étayage », des dispositions à la sociabilité que les jeunes ont déjà développées par ailleurs, plutôt que d'envisager de former ou de transformer les habitudes. Il apparaît alors difficile de procéder à un tel travail d'activation pour les individus ne semblant pas posséder de capacités relationnelles socialement convertibles. En cherchant à renforcer la composante individuelle d'une dynamique entre le réseau personnel et les opportunités de carrières, les professionnels de

l'insertion s'attèlent à exacerber des articulations qui sont d'abord alimentées par des logiques sociales contrastées. Nous pouvons nous demander si le risque n'est pas alors de concourir aveuglément à une individualisation des problèmes sociaux, confinant d'autant plus les personnes les plus fragilisées dans une individualité qu'ils ne peuvent pas mettre en œuvre positivement.

A la Mission locale, les collectifs de jeunes sont certes organisés dans un souci de bienveillance, dans des échanges entre jeunes ayant souvent besoin de reprendre confiance en eux. Mais nous voyons bien en quoi cette volonté de jouer sur les modes de sociabilité n'a en même temps rien d'incompatible avec des méthodes de « développement personnel », de soi et de son réseau, proposant une vision radicalement individualiste des rapports aux autres. Le danger est alors de surestimer la dimension individuelle d'un phénomène collectif, en insistant sur des considérations qui occultent les inégalités sociales derrière les capacités des jeunes à s'affirmer en tant qu'individus individualisés.

- Des pistes

Cette recherche contribue à montrer que, dans un contexte sociétal d'incertitude au sein duquel les individus sont invités à tracer leur propre itinéraire vers l'âge adulte, la dimension relationnelle des trajectoires individuelles est un élément supplémentaire dans la compréhension de la reproduction des inégalités sociales. La mise en évidence des modes de sociabilité permet en même temps d'éclairer la façon dont, à l'échelle individuelle, les acteurs sociaux peuvent participer à l'activité d'une dynamique relationnelle venant soutenir leur autonomie.

Nous espérons donc que notre travail procure des outils pertinents pour contribuer à une analyse sociologique des modes de sociabilité et des relations personnelles dans les parcours de vie. Il nous semble important de porter un regard sociologique sur ces questions qui habitent aujourd'hui les représentations communes. Dans les médias, dans les entreprises, dans les discours politiques, les réseaux sont à la mode. Qu'il s'agisse d'essayer de développer les connexions pour supporter une carrière professionnelle, ou bien qu'il s'agisse d'en dénoncer les effets délétères, le pouvoir que l'on confère à ces phénomènes est tantôt sous-estimé, tantôt exagéré.

Les liens personnels influent de manière systémique sur le cours des carrières individuelles, mais ils sont loin de constituer les relations libres et détachées des groupes sociaux qu'on

imagine parfois. Il existe donc un intérêt à resituer les effets des modes de sociabilité et des relations à leur juste place, en s'attachant à en montrer les nuances et la mesure. Les travailleurs sociaux notamment, pourraient gagner à mieux apprécier ces phénomènes. Au moment d'accueillir une personne dans un dispositif d'insertion, la connaissance de son parcours de vie conjugée à un intérêt porté aux propriétés de son réseau personnel (ou du moins, aux caractéristiques de certaines de ses relations) permettrait aux conseillers d'identifier des atouts relationnels originaux et pertinents.

Dès lors, d'autres interrogations se dégagent. Maintenant que nous avons accumulé ces connaissances, nous pensons que nous gagnerions à dépasser la dichotomie entre individus des classes populaires et ceux des classes supérieures mise en exergue dans cette recherche. Nous pouvons par exemple imaginer une enquête qui se concentrerait sur le cas de personnes en situation de vulnérabilité mais non-originaux de milieux populaires, comme des jeunes diplômés déclassés par exemple. Là nous pourrions examiner si leur parcours révèle un déficit de supports relationnels. A l'opposé, nous pourrions examiner les pratiques et les représentations à l'œuvre dans des milieux à fort capital culturel, plutôt qu'économique (comme par exemple des artistes ou des intellectuels) afin de voir si des façons de faire originales sont déployées.

Plutôt que de se focaliser sur les individus et leurs habitudes, une autre enquête envisageable serait d'étudier les dispositifs mis en place dans des institutions déployant une partie de leur énergie à développer le réseau personnel de leurs membres comme leurs dispositions à la sociabilité. Un examen comparé pourrait mettre en évidence les discours et les façons de faire efficaces d'établissements ayant « rodé » depuis longtemps leurs techniques (comme une école de commerce) au regard d'organismes ayant intégré plus récemment cette problématique (comme les Missions locales).

BIBLIOGRAPHIE

ABBOTT, Andrew, *Time matters. On theory and method*, Chicago, University of Chicago Press, 2001.

ARIES, Philippe, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Points, 2014 [1^{ère} édition 1960].

ARRONDEL, Luc, MASSON, André, VERGER, Daniel, « Mesurer les préférences individuelles à l'égard du risque » *Economie et statistique*, n°374-375, 2004.

AUDRIC, Sophie, CANONERO, Bernard, « Montpellier Méditerranée Métropole : une métropole toujours attractive », *Insee Analyses Languedoc-Roussillon-Midi-Pyrénées*, n°18, 2016.

AUDRIC, Sophie, TASQUE, Olivier, « Montpellier Agglomération : un territoire attractif pour les étudiants et les jeunes dans un contexte immobilier tendu », *Insee Repères Synthèse pour l'économie du Languedoc-Roussillon*, n°7, 2012.

BAJOS, Nathalie, BOZON, Michel (sous la direction de), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008.

BARNES, Josh, HUT, Piet, « A hierarchical $O(N \log N)$ force-calculation algorithm », *Nature*, volume 324, n°4, 1986, p. 446-449.

BATTAGLIOLA, Françoise, BROWN, Elizabeth, JASPARD, Maryse, « Itinéraires de passage à l'âge adulte. Différences de sexe, différences de classe », *Sociétés contemporaines*, n°25, 1997, p. 85-103.

BATTAGLIOLA, Françoise, « Les modes sexués d'entrée dans la vie adulte », in BLÖSS, Thierry, *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001, p. 177-195.

BAUDELLOT Christian, ESTABLET, Roger, « Une jeunesse en panne d'avenir », in COHEN, Daniel (sous la direction de), *Une jeunesse difficile. Portrait économique et social de la jeunesse française*, Paris, Éditions de la rue d'Ulm, coll. « Collection du CEPREMAP », 2007, p.25-57.

BEAUD, Stéphane, *80 % au bac... et après? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, La Découverte, collection Textes à l'appui, 2002.

BEAUD, Stéphane, « Enseignement supérieur : la "démocratisation scolaire" en panne », *Formation emploi*, volume 101, n°1, 2008, p. 149-165.

BEAUD, Stéphane, « Que reste-t-il de la jeunesse populaire? », *Revue Projet*, volume 320, n°1, 2011, p. 64-70.

BEAUD, Stéphane, « Frontières scolaires et fractures de la jeunesse », *Cahiers de Sociologie Economique et Culturelle*, n°56, 2013, p. 73-99.

BEAUD, Stéphane, CONVERT, Bernard, « « 30 % de boursiers » en grande école... et après ? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, volume 183, n°3, 2010, p. 4-13.

BEAUD, Stéphane, PIALOUX, Michel, « Les bacs pro à l'université. Récit d'une impasse », *Revue française de pédagogie*, n° 136, 2001, p. 87-96.

BEAUD, Stéphane, WEBER, Florence, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 1997.

BEAUDOUIN, Valérie, « Les dynamiques des sociabilités », in LICOPPE, Christian, (sous la direction de), *L'évolution des cultures numériques. De la mutation du lien social à l'organisation du travail*, Paris, Éditions FYP, 2009, p. 21-28.

BECK, Ulrich, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier, 2001 [1^{ère} édition 1986].

BECKER, Howard, *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, collection Leçons de choses, 1985 [1^{ère} édition 1963].

BECKER, Howard, *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris, La Découverte, collection Grands Repères, 2002 [1^{ère} édition 1988].

BENARROSH, Yolande, *Recevoir les chômeurs à l'ANPE*, Paris, L'Harmattan, 2006.

BENOLIEL, Roger, ESTABLET, Roger, « Réciprocité et rapports de classe : l'amitié, Mauss et/ou Marx? », in RAVIS-GIORDANI, Georges (sous la direction de), *Amitiés, anthropologie et histoire*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1999.

BERGER, Peter, LUCKMANN, Thomas, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin, 2012 [1^{ère} édition 1966].

BEROUD, Sophie, BOUFFARTIGUE, Paul, ECKERT, Henri, MERKLEN, Denis, *En quête des classes populaires. Un essai politique*, Paris, La Dispute, 2016.

BERTAUX, Daniel, *Les récits de vie*, Paris, Armand Colin, collection 128, 1997.

BES, Marie-Pierre, CHAULET, Johann, « Le rôle des associations d'anciens élèves dans le maintien de la réputation des Grandes Ecoles », *Journées d'étude « vers une sociologie des réputations ? »*, Janvier 2013, Amiens, France.

BESSIN, Marc, « Les transformations des rites de la jeunesse », *Agora Débats/Jeunesses*, n°28, 2002, p. 12-20.

BESSIN, Marc, BIDART, Claire, GROSSETTI, Michel (sous la direction de), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte, collection Recherches, 2009.

BIDART, Claire, « Les jeunes et leurs petits mondes: relations, cercles sociaux, nébuleuses », *Cahiers de la MRSH*, 1996, p. 57-76.

BIDART, Claire, *L'amitié. Un lien social*, Paris, La Découverte, 1997.

BIDART, Claire, « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, n°120, 2006, p. 29-57.

BIDART, Claire, « Devenir adulte : un processus », in VRANCKEN, Didier, THOMSIN, Laurence, *Vers un état biographique? L'état social à l'épreuve des parcours de vie*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2008, p. 209-225.

BIDART, Claire, « Dynamiques des réseaux personnels et processus de socialisation : évolutions et influences des entourages lors des transitions vers la vie adulte », *Revue française de sociologie*, volume 49, n°3, 2008, p. 559-583.

BIDART, Claire, « Étudier les réseaux. Apports et perspectives pour les sciences sociales », *Informations sociales*, volume 147, n°3, 2008, p. 34-45.

BIDART, Claire, « Les âges de l'amitié. Cours de la vie et formes de la socialisation », *Transversalités*, volume 113, n°1, 2010, p. 65-81.

BIDART, Claire, « What does time imply? The contribution of longitudinal methods to analysis of the life course », *Time and Society*, volume 22, n°2, 2013, p. 254-273.

BIDART, Claire, CHARBONNEAU, Johanne, « How to Generate Personal Networks: Issues and Tools for a Sociological Perspective », *Field Methods*, volume 23, n°3, 2011, p. 266-86.

BIDART, Claire, DEGENNE, Alain, GROSSETTI, Michel, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, collection Le lien social, 2011.

BIDART, Claire, DEGENNE, Alain, GROSSETTI, Michel, « Personal Networks Typologies : A Structural Approach », in *Social Networks*, volume 54, 2018, p. 1-11.

BIDART, Claire, LAVENU, Daniel, « Evolutions of personal networks and life events », *Social Networks*, volume 27, n°4, 2005, p. 359-376.

BIDART, Claire, LONGO, María-Eugenia, « Processus, combinatoires, entourages : autres regards sur la jeunesse » in HAMEL, Jaques, PUGEAULT-CICCHELLI, Catherine, GALLAND, Olivier, CICCHELLI, Vincenzo (sous la direction de), *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 209-219.

BIDART, Claire, PELLISSIER, Anne, « Entre parents et enfants : liens et relations à l'épreuve du cheminement vers la vie adulte », *Recherches et prévisions*, n°90, 2007, p.29-39.

BIRD, Katherine, KRÜGER, Helga, « The secret of transitions: the interplay of complexity and reduction in life course analysis », *Advances in Life Course Research*, volume 10, 2005, p. 173-174.

BLÖSS, Thierry, *Les liens de famille. Sociologie des rapports entre générations*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.

BOISSEVAIN, Jeremy, « The Place of Non-Groups in the Social Sciences », *Man*, volume 3, n°4, 1968, p. 542-556.

BOLTANSKI, Luc, CHIAPELLO, Eve, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999.

BOUFFARTIGUE, Paul, ECKERT, Henri (sous la direction de), *Le travail à l'épreuve du salariat. À propos de la fin du travail*, avec la collaboration de Jean-René Pendariès, Paris, L'Harmattan, collection Logiques sociales, 1997.

BOURDIEU, Pierre, *Esquisse d'une théorie de la pratique. Précédé de Trois études d'ethnologie kabyle*, Genève, Librairie Droz, 1972.

BOURDIEU, Pierre, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, collection Le sens commun, 1979.

BOURDIEU, Pierre, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, collection Le sens commun, 1980.

BOURDIEU, Pierre, « Le capital social », *Actes de la recherche en sciences sociales*, volume 31, 1980, p. 2-3.

BOURDIEU, Pierre, « La jeunesse n'est qu'un mot », in *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1992, [1^{ère} édition 1981].

BOURDIEU, Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, volume 62-63, 1986, p. 69-72.

BOURDIEU, Pierre, *Choses dites*, Paris, Minuit, collection Le sens commun, 1987.

BOURDIEU, Pierre (sous la direction de), *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993.

BOURDIEU, Pierre, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997.

BOURDIEU Pierre, PASSERON Jean-Claude, *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, Minuit, collection Le sens commun, 1964.

BOURDIEU, Pierre, WACQUANT, Loïc, *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Seuil, 1992.

BOURRICAUD, François, *L'individualisme institutionnel. Essai sur la sociologie de Talcott Parsons*, Paris, Presses Universitaires de France, 1977.

BOZON, Michel, « La mise en scène des différences. Ethnologie d'une petite ville de province », *L'Homme*, 1982, tome 22, n°4, p. 63-76.

BOZON, Michel, « Des rites de passage aux "premières fois". Une expérimentation sans fins ? », *Agora Débats/Jeunesses*, n°28, 2002, p. 22-33.

BOZON, Michel, « Autonomie sexuelle des jeunes et panique morale des adultes. Le garçon sans frein et la fille responsable », *Agora Débats/Jeunesses*, n°60, 2012, p. 121-134.

BOZON, Michel, HERAN, François, *La formation du couple. Textes essentiels pour la sociologie de la famille*, Paris, La Découverte, collection Grands Repères, 2006.

BROOKS, Rachel, « Transitional Friends? Young People's Strategies to Manage and Maintain their Friendships During a Period of Repositioning », *Journal of Youth Studies*, volume 5, n°4, 2002.

BURK, William, STEGLICH, Christian, SNIJDERS, Tom, « Beyond dyadic interdependence : Actor-oriented models for co-evolving social networks and individual behaviors », *International Journal of Behavioral Development*, n°31, 2007.

BURT, Ronald, *Structure. Version 4.2*, New-York, Center for Social Sciences of Columbia University, 1991.

BURT, Ronald, « Le capital social, les trous structuraux et l'entrepreneur », *Revue française de sociologie*, volume 36, n°4, 1995, p. 599-628.

BURT, Ronald, *Brokerage and closure. An introduction to social capital*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

CARDON, Dominique, GRANJON, Fabien, « Social networks and cultural practices: A case study of young avid screen users in France », *Social Networks*, volume 27, n°4, 2005, p. 301-315.

CASTEL, Robert, *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Fayard, 1995.

CASTEL, Robert, HAROCHE, Claudine, *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi. Entretiens sur la construction de l'individu moderne*, Fayard, 2001.

CASTEL, Robert, *La montée des incertitudes. Travail, protections, statut de l'individu*, Paris, Seuil, collection La couleur des idées, 2009.

CAPDEVIELLE, Jacques, MOURIAUX, René, « Le militantisme syndical en France », *Revue française de science politique*, n°22, 1972, p. 566-581.

CHAMAHIAN, Aline, « Se former dans le temps de retraite. Analyse sociologique des parcours de vie en formation », *Retraite et société*, n°65, 2013, p. 81-100.

CHAMBOREDON, Jean-Claude, « La société française et sa jeunesse », in DARRAS, *Le partage des bénéfices. Expansion et inégalités en France*, Paris, Minit, 1966, p. 156-175.

CHAMBOREDON, Jean-Claude, « La délinquance juvénile, essai de construction d'objet », *Revue française de sociologie*, 1971, n°12-3, p. 335-377.

CHAMBOREDON, Jean-Claude, « Adolescence et post-adolescence, la "juvénisation" : remarques sur les transformations récentes des limites et de la définition sociale de la jeunesse », in ALLEON, Anne-Marie, MORVAN, Odile, LÉBOVICI, Serge (sous la direction de), *Adolescence terminée, adolescence interminable, Colloque national sur la post-adolescence (Grenoble, 30 avril-1er mai 1983)*, Paris, Presses universitaires de France, 1985, p. 13-28.

CHAUVEL, Louis, *Le destin des générations. Structure sociale et cohortes en France au XXe siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1998.

COLLOVALD, Annie, « Pour une sociologie des carrières morales des dévouements militants », in COLLOVALD, Annie (sous la direction de), *L'humanitaire ou le management des dévouements. Enquête sur un militantisme de « solidarité internationale » en faveur du Tiers Monde*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2002.

CORCUFF, Philippe, *Les nouvelles sociologies. Entre le collectif et l'individuel*, 2ème édition, Paris, Armand Colin, collection 128, 2007.

COURGEAU, Daniel, « Réflexions sur la causalité en sciences sociales », *Recherches et Prévisions*, n° 60, 2000, p. 49-60.

CROISAT, Maurice, LABBE, Dominique, *La fin des syndicats ?*, Paris, L'Harmattan, collection Logiques sociales, 1992.

DARMON, Muriel, *La socialisation*, Paris, Armand Colin, collection 128, 2006.

DARMON, Muriel, *Devenir anorexique. Une approche sociologique*, La Découverte, 2008.

DARMON, Muriel, « La notion de carrière : un instrument interactionniste d'objectivation », *Politix*, volume 82, n°2, 2008, p. 149-167.

DARMON, Muriel, *Classes préparatoires. La fabrique d'une jeunesse dominante*, Paris, La Découverte, 2013.

DAUPHIN, Florian, « Culture et pratiques numériques juvéniles : Quels usages pour quelles compétences ? », *Questions Vives* [en ligne], volume 7, n°17, 2012, <http://journals.openedition.org/questionsvives/988> (consulté le 12 février 2018).

DE CONINCK, Frédéric, GODART, Francis, « L'approche biographique à l'épreuve de l'interprétation. Les formes temporelles de la causalité », *Revue française de sociologie*, volume 30, n°1, 1990, p. 23-53.

DE GAULEJAC, Vincent, *La société malade de la gestion. Idéologie gestionnaire, pouvoir managérial et harcèlement social*, Paris, Seuil, 2005.

DE GRAAF, Nan, FLAP, Hendrik, « With a Little Help from My Friends : Social Resources as an Explanation of Occupational Status and Income in West Germany, The Netherlands, and the United States », *Social Forces*, volume 67, n°2, 1988, p. 452-472.

DE SINGLY, François, « La famille individualiste face aux pratiques culturelles », in DONNAT, Olivier, TOLILA, Paul (sous la direction de), *Le(s) public(s) de la culture. Politiques publiques et équipements culturels*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003, p. 43-57.

DECHAUX, Jean-Hugues, *Sociologie de la famille*, Paris, La Découverte, collection Repères, 2009.

DEGENNE, Alain, FORSE, Michel, *Les réseaux sociaux*, Paris, Armand Colin, collection U, 1994.

DEGENNE, Alain, LEBEAUX, Marie-Odile, « The dynamics of personal networks at the time of entry into adult life », *Social Networks*, volume 27, n°4, 2005, p. 337-358.

DELALANDE, Julie, *La cour de récréation. Pour une anthropologie de l'enfance*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, collection Le sens social, 2001.

DEMAZIERE, Didier, « La négociation des identités des chômeurs de longue durée », *Revue française de sociologie*, volume 33, n°3, 1992, p. 335-363.

DEMAZIERE, Didier, « L'entretien biographique et la saisie des interactions avec autrui », *Recherches qualitatives*, volume 30, n°1, 2005, p. 61-83.

DEMAZIERE, Didier, DUBAR, Claude, *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple de récits d'insertion*, Paris, Nathan, collection Essais & Recherches, 1997.

DEMAZIERE, Didier, DUBAR, Claude, « Dire les situations d'emploi. Confrontation des catégorisations statistiques et des catégorisations indigènes », *Sociétés contemporaines*, n°26, 1997, p. 93-107.

DENAVE, Sophie, *Reconstruire sa vie professionnelle. Sociologie des bifurcations biographiques*, Paris, Presses universitaires de France, collection Le lien social, 2015.

DENAVE, Sophie, « Les relations d'interdépendance entre travail et loisir : des logiques de compensation, de concurrence et/ou de substitution au cours des bifurcations professionnelles », *Les Mondes du travail*, n°16-17, 2015, p. 23-34.

DESMOND, Matthew, « Disposable Ties and the Urban Poor », *American Journal of Sociology*, volume 117, n°5, 2012, p. 1295-1335.

DUBAR, Claude, *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin, collection U, 1991.

DUBAR, Claude, « Trajectoires sociales et formes identitaires : clarifications conceptuelles et méthodologiques », *Sociétés Contemporaines*, n°29, 1998, p. 73-85.

DUBET, François, MARTUCCELLI, Danilo, *A l'école : sociologie de l'expérience scolaire*, Paris, Seuil, 1996.

DUBET, François, *Le déclin de l'institution*, Paris, Seuil, collection L'épreuve des faits, 2002.

DUBET, François, « Déclin de l'institution et/ou néolibéralisme ? », *Education et sociétés*, volume 25, n°1, 2010, p. 17-34.

DUBET, François, « La jeunesse n'est-elle qu'un mot ? », in HAMEL, Jaques, PUGEAULT-CICCHELLI, Catherine, GALLAND, Olivier, CICCHELLI, Vincenzo (sous la direction de), *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 13-21.

DURKHEIM, Emile, *De la division du travail social*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013 [1^{ère} édition 1893].

DURKHEIM, Emile, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Flammarion, 1988 [1^{ère} édition 1895].

DURKHEIM, Emile, *L'évolution pédagogique en France*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968 [1^{ère} édition 1938].

DURU-BELLAT, Marie, *Le mérite contre la justice*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009.

DUVOUS, Nicolas, « L'injonction biographique dans les politiques sociales. Spécificité et exemplarité de l'insertion », *Informations sociales*, volume 156, n°6, 2009, p. 114-122.

EHRENBERG, Alain, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998.

ELDER, Glen, « Time, Human Agency, and Social Change. Perspectives on the Life Course », *Social Psychology Quarterly*, volume 57, n°1, 1994, p. 4-15.

ELDER, Glen, « The life course paradigm. Social change and individual development », in MOEN, Phyllis, ELDER, Glen, LÜSCHER, Kurt (sous la direction de), *Examining lives in context. Perspectives on the ecology of human development*, Washington, American Psychological Association, 1995, p. 101-139.

ELDER, Glen, JOHNSON, Monica, CROSNOE, Robert, « The emergence and development of life course theory », in MORTIMER, Jeylan, SHANAHAN, Michael (sous la direction de), *Handbook of the Life Course*, New-York, Springer, 2003, p. 3-19.

ELIAS, Norbert, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Pocket, collection Agora, 2002 [1^{ère} édition 1939].

ELIAS, Norbert, *La Société des individus*, Paris, Pocket, collection Agora, 2004 [1^{ère} édition 1987].

ELOIRE, Fabien, « Qui se ressemble s'assemble ? Homophilie sociale et effet multiplicateur : les mécanismes du capital social », *Actes de la recherche en sciences sociales*, volume 205, n°5, 2014, p. 104-119.

EMIRBAYER, Mustafa, MISCHE, Anne, « What is "agency"? », *American journal of sociology*, volume 103, n°4, 1998, p. 962-1023.

EMLER, Nicholas, « Life Course Transitions and Social Identity Change », *Advances in Life Course Research*, n°10, 2005, p. 197-215.

EPSTEIN, Arnold, « The Network and Urban Social Organization », in MITCHELL, J. Clyde (sous la direction de), *Social networks in urban situations. Analyses of personal relationships in Central African towns*, Manchester, Manchester University Press, 1969.

ERNAUX, Annie, *La Place*, Paris, Gallimard, collection Folio Poche, 1983.

EVANS, Karen, FURLONG, Andy, « Niches, transitions, trajectoires... de quelques théories et représentations des passages de la jeunesse », *Lien social et politiques*, n°43, 2000, p. 41-48.

EVE, Michael, « Deux traditions d'analyse des réseaux sociaux », *Réseaux*, volume 115, n°5, 2002, p. 183-212.

FELD, Scott, « The Focused Organization of Social Ties », *American Journal of Sociology*, volume 86, n°5, 1981, p. 1015-1035.

FELOUZIS, Georges, *Le collègue au quotidien*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994.

FERRAND, Alexis, « Les durées de vie des relations interpersonnelles », *Revue Suisse de Sociologie*, n°2, 1989, p. 432-439.

FERRAND, Alexis, *Confidants. Une analyse structurale de réseaux sociaux*, Paris, L'Harmattan, 2007.

FERRAND, Alexis, *Appartenances multiples, opinion plurielle*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2011.

FILLIEULE, Olivier, MAYER, Nona (sous la direction de), « Devenirs militants », *Revue française de science politique*, volume 51, 2001.

FISCHER, Claude, *To dwell among friends*, Chicago, University of Chicago Press, 1982.

FORSE, Michel, « Les réseaux de sociabilité : un état des lieux », *L'Année sociologique*, volume 41, 1991, p. 247-264.

FORSE, Michel, « Capital social et emploi », *L'année sociologique*, volume 47, n°1, 1997, p. 143-181.

FOURNIER, Pierre, « Le sexe et l'âge de l'ethnographe : éclairants pour l'enquêté, contraignants pour l'enquêteur », *ethnographiques.org* [en ligne], n° 11, 2006, <http://www.ethnographiques.org/2006/Fournier> (consulté le 16 janvier 2018).

FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité. Tome 3 : Le souci de soi*, Paris, Gallimard, collection Tel, 1994.

GALLAND, Olivier, « Précarité et entrées dans la vie », *Revue française de sociologie*, volume 25, n°1, 1984, p. 49-66.

GALLAND, Olivier, « Un nouvel âge de la vie », *Revue française de sociologie*, 1990, volume 31, n°4, p. 529-551.

GALLAND, Olivier, *Sociologie de la jeunesse*, 5ème édition, Paris, Armand Colin, 2011.

GAUTHIER, Madeleine, « Les représentations de la jeunesse », in HAMEL, Jaques, PUGEAULT-CICCHELLI, Catherine, GALLAND, Olivier, CICCHELLI, Vincenzo (sous la direction de), *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 23-32.

GIDDENS, Anthony, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994.

GIRARD, Alain, « Le choix du conjoint », *Population*, volume 19, n°4, 1964, p. 727-732.

GIRAUD, Baptiste, « S'arracher à sa condition d'ouvrier : de l'engagement syndical à l'encadrement intermédiaire », *La Revue de l'Ires*, volume 81, n°2, 2014, p. 33-58.

GIRET, Jean-François, LOPEZ, Alberto, ROSE, José (sous la direction de), *Des formations pour quels emplois ?*, Paris, La Découverte, 2005.

GLASER, Barney, STRAUSS, Anselm, *La découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative*, Paris, Armand Colin, collection Individu et Société, 2010 [1^{ère} édition 1967].

GLASER, Barney, STRAUSS, Anselm, *Transitions statutaires : une théorie formelle*, Fribourg, Academic Press Fribourg, collection Res socialis, 2012 [1^{ère} édition 1971].

GLUCKMAN, Max, « Analysis of a social situation in modern Zululand », *Rhodes-Livingstone Paper*, n°28, 1958 [1^{ère} édition 1940].

GODELIER, Maurice, « La théorie de la transition chez Marx », *Sociologie et sociétés*, volume 22, n°1, 1990, p. 53–81.

GOFFMAN, Erving, *Asiles. Etudes sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Minuit, collection Le sens commun, 1968 [1^{ère} édition 1961].

GOFFMAN, Erving, *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, collection Le sens commun, 1974.

GRANJON, Fabien, « Les sociologies de la fracture numérique. Jalons critiques pour une revue de la littérature », *Questions de communication*, n°6, 2004, p. 217-232.

GRANJON, Fabien, BLANCO, Catherine, LE SAULNIER, Guillaume, MERCIER, Grégory, « Sociabilités et familles populaires: Une socio-ethnographie de la mise en contact », *Réseaux*, volume 145-146, n°6, 2007, p. 117-157.

GRANOVETTER, Mark, « The Strength of Weak Ties », *American Journal of Sociology*, volume 78, n°6, 1973, p. 1360-1380.

GRANOVETTER, Mark, *Getting a job. A study of contacts and careers*, Chicago, University of Chicago Press, 1974.

GRANOVETTER, Mark, « L'influence de la structure sociale sur les activités économiques », *Sociologies pratiques*, volume 13, n°2, 2006, p. 9-36.

GRIBAUDI, Maurizio, *Itinéraires ouvriers. Espaces et groupes sociaux à Turin dans la première moitié du XXe siècle*, Paris, Editions de l'E.H.E.S.S., 1987.

GRIBAUDI, Maurizio, BLUM, Alain, « Des catégories aux liens individuels : l'analyse statistique de l'espace social », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, volume 45, n°6, 1990, p. 1365-1402.

GROSSETTI, Michel, *Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004.

GROSSETTI, Michel, « Where do social relations come from ? A study of personal networks in the Toulouse area of France », *Social Networks*, n°27, 2005, p. 289-300.

GROSSETTI, Michel, « L'imprévisibilité dans les parcours sociaux », *Cahiers internationaux de sociologie*, volume 120, n°1, 2006, p. 5-28.

GROSSETTI, Michel, « ¿ Qué es una relación social ? Un conjunto de mediaciones diádicas », *REDES. Revista hispana para el análisis de redes sociales*, volume 6, n°2, 2009, p. 44-62.

GROSSETTI, Michel, « Que font les réseaux sociaux aux réseaux sociaux ? Réseaux personnels et nouveaux moyens de communication », *Réseaux*, volume 184-185, n°2, 2014, p. 187-209.

GROSSETTI, Michel, « Note sur la notion d'encastrement », *Sociologies* [en ligne], Théories et recherches, 2015, <http://journals.openedition.org/sociologies/4997> (consulté le 03 décembre 2017).

GROSSETTI, Michel, BARTHE, Jean-François, « Dynamique des réseaux interpersonnels et des organisations dans les créations d'entreprises », *Revue française de sociologie*, volume 49, n°3, 2008, p. 585-612.

GROSSETTI, Michel, BARTHE, Jean-François, CHAUVAC, Nathalie, « Les chaînes relationnelles dans un suivi longitudinal d'entreprises de création récente », *Bulletin de Méthodologie Sociologique*, 2011, p. 11-25.

HARARY, Franck, NORMAN, Robert, CARTWRIGHT, Dorwin, *Introduction à la théorie des graphes orientés: modèles structuraux*, Paris, Dunot, 1968.

HEINZ, Walter, « Status passages as micro-macro linkages in life course research », in WEYMANN, Ansgar, HEINZ, Walter (sous la direction de), *Society and biography. Interrelationships between social structure, institutions and the life course*, Weinheim, Deutscher, Studien Verlag, 1996, p. 51–65.

HEINZ, Walter (sous la direction de), *From education to work : Cross-national perspectives*, New-York, Cambridge University Press, 1999.

HERAN, François, « La sociabilité, une pratique culturelle », *Economie et statistique*, n°216, 1988.

HERAN, François, « Trouver à qui parler : le sexe et l'âge de nos interlocuteurs », *Données sociales*, 1990.

HITLIN, Steven, JONHSON, Monica, « Reconceptualizing agency within the life course: The power of looking ahead ». *American Journal of Sociology*, volume 120, n°5, 2015, p. 1429-1472.

HUGHES, Everett C., « Carrières, cycles et tournants de l'existence », in *Le regard sociologique. Essais choisis*, textes rassemblés et présentés par Jean-Marc Chapoulie, Paris, Editions de l'E.H.E.S.S., 1996, p. 165-173.

HUGO TSR, « Les vieux de mon âge », in *Tant qu'on est là*, Chambre froide prod, 2017, piste 8 [enregistrement sonore].

INSEE LANGUEDOC-ROUSSILLON, « Les chiffres clés de Montpellier Agglomération », 2010.

ION, Jacques (sous la direction de), *Travail social et souffrance psychique*, Paris, Dunod, 2005.

KAUFMANN, Jean-Claude, *Le cœur à l'ouvrage. Théorie de l'action ménagère*, Paris, Nathan, collection Essais & Recherches, 1997.

KAUFMANN, Jean-Claude, *Ego. Pour une sociologie de l'individu. Une autre vision de l'homme et de la construction du sujet*, Paris, Nathan, collection Essais & Recherches, 2001.

KAUFMANN, Jean-Claude, *Sociologie du couple*, 6ème édition, Paris, Presses Universitaires de France, 2010.

KILLWORTH, Peter, BERNARD, Harvey, « The reverse small-world experiment », *Social Networks*, volume 1, n°2, 1978, p. 159-192.

LAHIRE, Bernard, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Fayard, collection Pluriel, 2011 [1^{ère} édition 1998].

LAHIRE, Bernard, *Portraits sociologiques*, Paris, Nathan, 2002.

LAHIRE, Bernard, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004.

LAHIRE, Bernard, *L'esprit sociologique*, Paris, La Découverte, collection Textes à l'appui, 2005.

LAHIRE, Bernard, « Nécessité théorique et obligations empiriques », *Revue du MAUSS*, volume 27, n°1, 2006, p. 444-452.

LAHIRE, Bernard, *Dans les plis singuliers du social. Individus, institutions, socialisations*, Paris, La Découverte, collection Laboratoire des sciences sociales, 2013.

LAZEGA, Emmanuel, « Analyse de réseaux d'une organisation collégiale : les avocats d'affaires », *Revue française de sociologie*, volume 33, n°4, 1992, p. 559-589.

LE BISSONNAIS, Anne, *Les Missions du possible. Avec et pour les jeunes en parcours d'insertion*, Rennes, Apogée, 2009.

LE BISSONNAIS, Anne, *Dossier de capitalisation « Agir pour et avec les jeunes sur un territoire »*. Retour sur deux années de recherche action collective, cabinet Idéal pour l'Institut Bertrand Schwartz, 2015.

https://www.institutbertrandschwartz.org/assets/files/01-SYNTHESE-RAC-2012-2014_VDEF_pourWeb.pdf (consulté le 15/01/2018).

LE BRETON, David, *L'interactionnisme symbolique*, Paris, Presses Universitaires de France, collection Quadrige, 2004.

LECHERBONNIER, Lucie, ROBERT, Simon, « Montpellier : Place de la com' », produit en indépendant, 2015 [document vidéo].

LELONG, Benoit, THOMAS, Franck, « L'apprentissage de l'internaute : socialisation et autonomisation », in *Actes du 3e colloque international sur les usages et services des télécommunications*, Paris, ENST, 2001, p. 74-85.

LEMIEUX, Vincent, *Les réseaux d'acteurs sociaux*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999.

LEVY, René, « Status passages as critical life course transitions. A theoretical sketch », in HEINZ, Walter (sous la direction de), *Theoretical advances in life course research*, 1991, p. 87-114.

LEVY, René, GHISLETTA, Paolo, LE GOFF, Jean-Marie, SPINI, Dario, WIDMER, Eric, « Incitations for Interdisciplinarity in Life Course Research », *Advances in Life Course Research*, n°10, 2005, p. 361-391.

LICOPPE, Christian, SMOREDA, Zbigniew, « Liens sociaux et régulations domestiques dans l'usage du téléphone. De l'analyse quantitative de la durée des conversations à l'examen des interactions », *Réseaux*, volume 18, n°103, 2000, p. 253-276.

LIMA, Léa, *Pauvres jeunes. Enquête au cœur de la politique sociale de jeunesse*, Nîmes, Champ social, 2016.

LIN, Nan, « Les ressources sociales : une théorie du capital social », *Revue française de sociologie*, volume 36, n°4, 1995, p. 685-704.

MAILLOCHON, Florence, « Le jeu de l'amour et de l'amitié au lycée : mélange des genres », *Travail, genre et sociétés*, volume 9, n°1, 2003, p. 111-135.

MARDON, Aurélia, « Sociabilités et travail de l'apparence au collège », *Ethnologie française*, volume 40, n°1, 2010, p. 39-48.

MARSHALL, Victor, « Agency, events, and structure at the end of the life course », *Advances in Life Course Research*, n°10, 2005, p. 57-91.

MARTUCCELLI, Danilo, *Forgé par l'épreuve. L'individu dans la France contemporaine*, Paris, Armand Colin, 2006.

MAUGER Gérard, *Les bandes, le milieu et la bohème populaire. Études de sociologie de la déviance des jeunes des classes populaires (1975-2005)*, Paris, Belin, 2006.

MAYER, Philip, « Migrancy and the Study of African Towns », *American Anthropologist*, volume 64, n°3, 1962, p. 576-592.

MAZAUD, Caroline, « Croisement d'échelles : la famille, la localité et le groupe professionnel », *Temporalités* [en ligne], n°11, 2010, <http://journals.openedition.org/temporalites/1193> (consulté le 17 janvier 2018).

MCPHERSON, Miller, SMITH-LOVIN, Lynn, COOK, James, « Birds of a feather : Homophily in social networks », *Annual review of sociology*, volume 27, 2001, p. 415-444.

MEAD, George Herbert, *L'esprit, le soi et la société*, Paris, Presses Universitaires de France, collection Le lien social, 2006 [1^{ère} édition 1934].

MENDEZ, Ariel, (sous la direction de), *Processus. Concepts et méthode pour l'analyse temporelle en sciences sociales*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, collection Intellection, 2010.

MENDRAS, Henri, *La seconde Révolution française*, Paris, Gallimard, 1988.

MERCIER, Delphine, OIRY, Erwan, « Le contexte et ses ingrédients dans l'analyse de processus : conceptualisation et méthode » in MENDEZ, Ariel, (sous la direction de), *Processus. Concepts et méthode pour l'analyse temporelle en sciences sociales*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, collection Intellection, 2010 p. 29-41.

MERCIER, Pierre-Alain, DE GOURNAY, Chantal, SMOREDA, Zbigniew, « Si loin, si proches. Liens et communications à l'épreuve du déménagement », *Réseaux*, volume 115, n°5, 2002, p. 121-150.

MERCKLE, Pierre, *Sociologie des réseaux sociaux*, Paris, La Découverte, 2011.

MERLE, Pierre, « Le concept de démocratisation de l'institution scolaire : une typologie et sa mise à l'épreuve », *Population*, 55^e année, n°1, 2000, p. 15-50.

MERON, Monique, « Les trajectoires des jeunes : transitions professionnelles et familiales », *Economie et Statistique*, n°283-284, 1995, p. 3-8.

METTON, Céline, « Les usages de l'Internet par les collégiens. Explorer les mondes sociaux depuis le domicile », *Réseaux*, volume 123, n°1, 2004, p. 59-84.

MISCHE, Anne, « Projects and possibilities : Researching futures in action », *Sociological Forum*, volume 24, n°3, 2009, p. 694-704.

MITCHELL, J. Clyde (sous la direction de), *Social networks in urban situations. Analyses of personal relationships in Central African towns*, Manchester, Manchester University Press, 1969.

MOEN, Phyllis, « Linked lives. Dual careers, gender and the contingent life course », in HEINZ, Walter, MARSHALL, Victor (sous la direction de), *Social dynamics of the life course. Transitions, institutions and interrelations*, New-York, De Gruyter, 2003, p. 237-258.

MOLENAT, Xavier (sous la direction de), *L'individu contemporain. Regards sociologiques*, 2^{ème} édition, Paris, Editions Sciences Humaines, 2014.

MORGAN, David, NEAL, Margaret, CARDER, Paula, « The stability of core and peripheral networks », *Social Networks*, volume 19, n°1, p. 9-25.

MORENO, Jacob, *Fondements de la sociométrie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1970 [1^{ère} édition 1934]

MORTIMER, Jeylan, SHANAHAN, Michael (sous la direction de), *Handbook of the Life Course*, New-York, Springer, 2003.

MUXEL, Anne. « Les contours de l'expérience des jeunes. À partir d'enquêtes récentes sur les 18-25 ans », *Informations sociales*, volume 136, n°8, 2006, p. 70-81.

NISBET, Robert, « The Decline and Fall of Social Class », *The Pacific Sociological Review*, volume 2, n°1, 1959, p. 11-17.

OCTOBRE, Sylvie, DETREZ, Christine, MERCKLE, Pierre, BERTHOMIER, Nathalie, *L'enfance des loisirs. Trajectoires communes et parcours individuels de la fin de l'enfance à la grande adolescence*, Paris, La Documentation Française, collection Questions de culture, 2010.

PALHETA, Ugo, *La domination scolaire. Sociologie de l'enseignement professionnel et de son public*, Paris, Presses universitaires de France, collection Le lien social, 2012.

PARADEISE, Catherine, « Sociabilité et culture de classe », *Revue française de sociologie*, 1980, volume 21, n°4, p. 571-597.

PARK, Robert, « The city. Suggestions for the investigation of human behavior in the city environment », *American Journal of Sociology*, volume 20, n°5, p. 577-612.

PARSONS, Talcott, « Age and sex in the social structure of the United States », *American Sociological Review*, n°7, 1942, p. 604-616.

PARSONS, Talcott, *Éléments pour une sociologie de l'action*, Paris, Plon, 1955.

PASQUIER, Dominique, *Cultures lycéennes : la tyrannie de la majorité*, Paris, Autrement, 2005.

PASSERON, Jean-Claude, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, 1990, volume 31, n°1. p. 3-22.

PASSERON, Jean-Claude, *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991.

PASSERON, Jean-Claude, REVEL, Jacques (sous la direction de), *Penser par cas*, Paris, Editions de l'E.H.E.S.S., collection Enquêtes, 2005.

PAUGAM, Serge, *Le salarié de la précarité. Les nouvelles formes de l'intégration professionnelle*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000.

PAUGAM, Serge, *Le lien social*, Paris, Presses universitaires de France, collection Que sais-je ?, 2008.

PAUGAM, Serge, *La disqualification sociale. Essai sur la nouvelle pauvreté*, 8ème édition, Paris, Presses Universitaires de France, collection Quadrige, 2009.

PAUSCH, Stephanie, REIMANN, Mareike, ABENDROTH, Anja-Kristin, DIEWALD, Martin, « Work-life Integration of Dual-Earner Couples: Spillover, Crossover, and Accumulation of Workplace Demands and Resources within Partnerships », *Psychosociological Issues in Human Resource Management*, volume 4, n°1, 2016, p. 70-95.

PECHU, Cécile, « Les générations militantes à Droit au logement », *Revue française de science politique*, volume 51, 2001, p. 73-103.

PELLISSIER, Anne, « Trajectoires de décohabitation et cheminements vers l'âge adulte », *Agora Débats/Jeunesses*, n°28, 2002, p. 80-92.

PEREZ-DIAZ, Claudine, « Théorie de la décision et risques routiers », *Cahiers internationaux de sociologie*, n°114, 2003, p. 143-160.

PEUGNY, Camille, *Le destin au berceau. Inégalités et reproduction sociale*, Paris, Seuil, collection La République des idées, 2013.

PIAGET, Jean, *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*, 9ème édition, Lonay, Delachaux et Niestlé, 1998 [1^{ère} édition 1936].

PITROU, Agnès, *Les solidarités familiales. Vivre sans famille ?*, Toulouse, Privat, collection Pratiques sociales, 1992 [1^{ère} édition 1978].

PUTNAM, Robert, *Bowling alone. The collapse and revival of American community*, New-York, Simon & Schuster, 2000.

RENAHY, Nicolas, *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, Paris, La Découverte, collection Textes à l'appui, 2005.

RISSOAN, Odile, « Les relations amicales des jeunes : un analyseur des trajectoires sociales lors du passage à l'âge adulte », *Genèses*, volume 54, n°1, 2004, p. 148-161.

RIVIERE, Carole-Anne, « La spécificité française de la construction sociologique du concept de sociabilité », *Réseaux*, volume 123, n°1, 2004, p. 207-231.

ROSE, José, *Les jeunes face à l'emploi*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998.

SANSEAU, Pierre-Yves, « Les récits de vie comme stratégie d'accès au réel en sciences de gestion : pertinence, positionnement et perspectives d'analyse », *Recherches qualitatives*, volume 25, n°2, 2005, p. 33-57.

SAWICKI, Frédéric, SIMEANT, Johanna, « Décloisonner la sociologie de l'engagement militant. Note critique sur quelques tendances récentes des travaux français », *Sociologie du travail*, volume 51, n°1, 2009, p. 97-125.

SAXENIAN, AnnaLee, *Regional Advantage. Industrial Adaptation in Silicon Valley and Route 128*, Cambridge, Harvard University Press, 1994.

SEN, Amartya, *Ethique et économie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012 [1^{ère} édition 1993].

SEWELL, William, « Trois temporalités : vers une sociologie événementielle », in BESSIN, Marc, BIDART, Claire, GROSSETTI, Michel (sous la direction de), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte, collection Recherches, 2009, p. 109-146.

SIMMEL, Georg, *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013 [1^{ère} édition 1908].

SIMMEL, Georg, *Sociologie et épistémologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1981 [1^{ère} édition 1917].

SOULET, Marc-Henry, « La vulnérabilité comme catégorie de l'action publique », *Pensée plurielle*, volume 10, n°2, 2005, p. 49-59.

SOULET, Marc-Henry, « Reconsidérer la vulnérabilité », *Empan*, volume 60, n°4, 2005, p. 24-29.

SOULET, Marc-Henry, « De l'habilitation au maintien. Les deux figures contemporaines du travail social », *Savoirs*, volume 18, n°3, 2008, p. 33-44.

SOULET, Marc-Henry, « Interpréter, avez-vous dit ! », *Sociologies* [en ligne], La recherche en actes, 2011, <http://journals.openedition.org/sociologies/3471> (consulté le 16 janvier 2018).

SUBRAMANIAN, Dilip, SUQUET, Jean-Baptiste, « Esprit de corps et jeux de distinction étudiants », *Sociologie* [en ligne], volume 7, n°1, 2016, <http://journals.openedition.org/sociologie/2720> (consulté le 19 janvier 2018).

THOMAS, William, ZNANIECKI, Florian, *Le Paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant*, Paris, Nathan, collection Essais & Recherches, 1998 [1^{ère} édition 1919].

TIXIER, Pierre-Eric, *Mutation ou déclin du syndicalisme ? Le cas de la CFDT*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992

VACHET, André, « La dialectique de l'individu et de la collectivité dans la pensée de Marx : Remarques pour une esquisse d'une théorie marxiste des fondements des droits et des libertés humaines », *Philosophiques*, volume 2, n°1, 1975, p. 23-53.

VAN DE VELDE, Cécile, *Devenir adulte. Sociologie comparée de la jeunesse en Europe*, Paris, Presses Universitaires de France, collection Le Lien Social, 2008.

VAN DE VELDE, Cécile, « Les barrières à l'emploi des jeunes : atouts et risques de la situation canadienne », *Bulletin de l'Observatoire Jeunes et Sociétés*, volume 14, n°1, 2017, p. 22-25.

VAUGHAN, Diane, *Uncoupling. Turning points in Intimate Relationships*, Oxford, Oxford University Press, 1986.

WEBER, Max, *Economie et Société. Tome 1: Les Catégories de la sociologie*, Paris, Pocket, collection Agora, 2003 [1^{ère} édition 1922].

WELLMAN, Barry, BERKOWITZ, Stephen (sous la direction de), *Social structures. A network approach*, Bingley, Emerald Group, 1997 [1^{ère} édition 1988], p. 3.

WHITE, Harrison, BOORMAN, Scott, BREIGER, Ronald, « Social Structure from Multiple Networks. I. Blockmodels of Roles and Positions. » *American Journal of Sociology*, volume 81, n°4, 1976, p. 730-780.

WHITE, Harrison, *Identité et contrôle. Une théorie de l'émergence des formations sociales*, Paris, Editions de l'E.H.E.S.S., 2011 [1^{ère} édition 1992].

WHITE, Harrison, « Passages réticulaires, acteurs et grammaire de la domination », *Revue Française de Sociologie*, volume 36, 1995, p.705-723.

WHITE, Harrison, *Markets from networks. Socioeconomic models of production*, Princeton, Princeton University Press, 2002.

ZUNIGO, Xavier, *La prise en charge du chômage des jeunes. Ethnographie d'un travail palliatif*, Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant, collection Champ social, 2013.

ANNEXES

Annexe n°1 :
Le guide d'entretien

GUIDE D'ENTRETIEN

Introduction

Présentation. L'enquête est introduite comme une recherche, réalisée dans le cadre de mes études en doctorat de sociologie, portant sur les parcours des jeunes et sur leurs relations personnelles. Les garanties d'anonymat et de confidentialité sont rappelées. On cherche à recueillir une multitude d'expériences et d'avis. Aussi il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse à ces questions, mais bien l'histoire particulière de chacun.

- Pour commencer, pourrais-tu m'indiquer ton prénom et ton âge ?
- Pourrais-tu me rappeler ta situation en ce moment ? Tu cherches un emploi ? Une formation ? Ou tu as une activité professionnelle ? Laquelle ?
- Est-tu en couple ? As-tu des enfants ?
- Dans quel quartier résides-tu ? Avec qui habites-tu ?

Construire un réseau de connaissances

Si l'enquêté souhaite utiliser son carnet d'adresse ou répertoire, on préférera d'abord écouter les noms qui lui viennent de mémoire. On donne aussi la possibilité à l'enquêté de citer plusieurs fois une même personne.

- Quelles sont les personnes que tu considères comme importantes aujourd'hui dans ta vie ?
- Au travail, est-ce qu'il y a des personnes que tu apprécies particulièrement ? Que tu vois en dehors ?
- Pratiques-tu un sport ? une activité culturelle ? associative ? Si oui, y a-t-il des personnes avec qui tu t'entends mieux dans ces moments ? Que tu vois en dehors ?
- Fréquentes-tu régulièrement la mission locale/l'incubateur ? Si oui, quelles sont les personnes avec qui tu t'entends le mieux ? Que tu vois en dehors ?
- Quelles sont les personnes que tu fréquentes durant tes jours de repos ?
- Quelles sont les personnes que tu as déjà invitées chez toi ?

On reprend la liste des individus cités

- Y a-t-il des personnes importantes pour toi qui n'apparaissent pas dans cette liste ?
- Y a-t-il, au contraire, des personnes avec qui tu ne t'entends pas ?
- Y a-t-il des personnes que tu ne vois plus ou peu mais avec qui tu communique par téléphone ou par Internet (par mail ou Facebook ou autre appli) ?

Un cercle restreint de relations est établi à partir de la liste des fréquentations. On y retient :

- les personnes désignées comme « importantes » et « qui comptent » dans la vie de l'enquêté.
- les personnes qui sont fréquentées dans plusieurs contextes en parallèle.

On dessine réellement un cercle où figurent les noms de ces individus, afin de mieux visualiser ce réseau, et pouvoir ensuite plus facilement tracer les connexions entre les relations. On se laisse de la place pour pouvoir ajouter des noms.

- *L'histoire des relations*

- *Pour chaque relation de ce cercle restreint, Peux-tu me raconter comment tu as rencontré cette personne ?*
- *Y a-t-il eu des évènements, positifs ou négatifs, que tu considères comme des temps forts dans votre relation ?*
- *Aujourd'hui, comment qualifierais-tu cette personne ?*
- *Peux tu me donner son âge ? son métier ? son niveau d'étude ? Vit-elle en couple ? A-t-elle des enfants ?*

- *La gestion du réseau personnel*

- *Dans la continuité, pour chaque relation du cercle. Cette personne fréquente-t-elle certaines de tes relations ? Lesquelles ? On trace les connexions qui se font dans le cercle.*
- *A quelle fréquence vois-tu cette personne ?*
- *Par quels moyens communiquez-vous ?*
- *Que fais tu quand tu es avec cette personne ? Activités partagées ? Discussions ? Projets ?*
- *Saurais-tu dire ce que tu apprécie chez cette personne ? Ce qui te déplaît ?*

- *Dans ce cercle, quelles sont les personnes que tu vois le plus souvent ?*
 - *Quelles sont celles que tu vois seules ? Quelles sont celles que tu vois en groupe ?*
 - *Pour les relations de groupe, Pour toi, qu'est-ce qui différencie untel des autres membres du cercle ? d'un autre en particulier ?*
 - *Pour les relations isolées, Imagines-tu untel rencontrer tes autres amis ? Quelles seraient les réactions envisageables ? Y a-t-il des relations que tu préfères garder exclusives ?*
 - *Y a-t-il quelqu'un à qui tu pourrais demander de l'aide pour trouver du travail ?*
 - *Avec qui pourrais-tu monter une affaire, ou une association ? Pourquoi ?*
 - *A quelles personnes demanderais-tu des avis et conseils pour des problèmes personnels ?*
- Si des personnes extérieures au cercle sont évoquées comme étant importantes, ou ayant été décisives, les ajouter et poser plus tard les questions encadrées.*

Reconstruire le parcours de vie

- Pourrais-tu me raconter ton parcours scolaire et professionnel depuis le lycée ?

- *Pour chaque transition statutaire identifiée, Peux-tu me raconter comment s'est déroulé ce moment de ta vie ?*
- *Certaines personnes ont-elles joué un rôle important à ce moment-là ? Lesquelles ?*
- *As-tu demandé ou reçu des conseils ? Au près de quelles personnes ?*
- *As-tu été déçu par les réactions ou le comportement de certaines personnes dans ces moments-là ?*
- *As-tu au contraire été agréablement surpris par certaines personnes ?*
- *Des personnes à la mission locale/dans l'incubateur ont-elles jouées un rôle particulier dans ces moments-là ?*
- *As-tu le sentiment de t'être éloigné ou d'avoir perdu des relations suite à cet épisode ?*

Si des relations perdues et des personnes extérieures au cercle sont évoquées comme étant importantes, ou ayant été décisives, les ajouter et poser plus tard les questions encadrées.

- Y a-t-il eu un ou des moments dans ta vie où tu t'es senti à un carrefour, avec des choix à faire ? Un moment où tu as senti que ta vie changeait ?
- As-tu le sentiment que ta vie serait différente si à un moment donné tu avais fait un autre choix ?
- T'es-tu déjà investi dans une association ? Dans un club sportif ?

- Pour chaque transition statutaire évoquée, on repose les questions encadrées en pointillé.

Éléments complémentaires

- As-tu déjà reçu des avis contradictoires concernant ton orientation scolaire, ton projet professionnel, ou ta vision du couple ? Comment as-tu alors vécu ces oppositions dans tes connaissances ? Y a-t-il eu des disputes ou des tensions entre ces personnes ?
- T'es-tu déjà disputé avec ta famille ? A quels sujets ?
- Face à des indécisions, as-tu déjà souhaité pouvoir entendre un avis différent de ceux que tu pouvais alors recevoir ? Comment as-tu réagi dans ces moments-là ?
- Est-ce que tu as déjà habité en couple ? Est-ce qu'il y a une ou des relations amoureuses qui t'ont particulièrement marquée ?
- Est-ce que tu as déjà déménagé ? Vécu à l'étranger ?

Les questions encadrées en pointillé peuvent être posées pour reconstituer ces épisodes de la vie sentimentale/résidentielle.

Retour sur les déclarations et conclusion

- En reprenant le discours de l'enquêté, on se permet de revenir sur certains points qui semblent encore manquer de matériau. On précise le parcours personnel (scolaire, professionnel, associatif, amoureux, résidentiel). On revient notamment sur les questions de gestion du réseau personnel, maintenant qu'on a un cercle de connaissances qui s'est peut-être enrichi de nouvelles relations intéressantes à comparer.

- On pose les questions encadrées pour chaque relation-clé qui s'est ajoutée au cercle. Plutôt que de forcément attendre la fin de l'entretien, ce module de questions est aussi utilisé au cours de la discussion de manière occasionnelle, pour faire une pause dans le discours ou en relancer un autre.

- On en profite aussi pour demander, s'il n'est pas apparu, le métier des parents de l'enquêté et leur niveau d'étude.

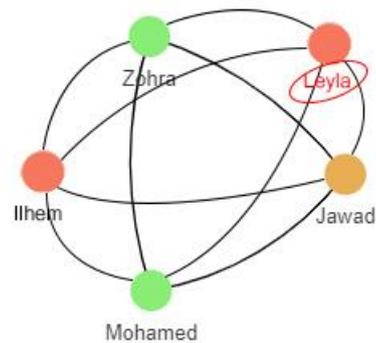
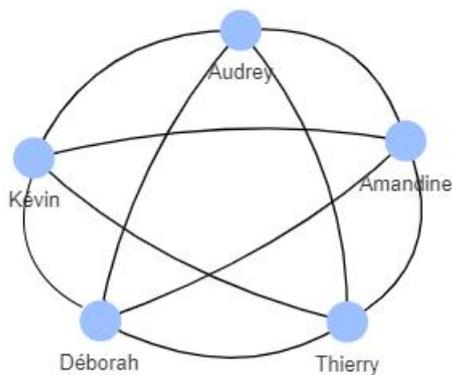
-Est-ce qu'il y a quelque chose dont on n'a pas parlé durant cet entretien, que tu souhaiterais évoquer ? Une histoire, une anecdote, un avis, une idée. Ce que tu veux.

- Remerciements.

Annexe n°2 :
Présentation des enquêtés et graphes de réseau

Akim

Akim a 22 ans, il vit chez ses parents. Son père est ouvrier agricole à la retraite, sa mère au foyer s'est occupée de lui et de ses deux grandes sœurs. Titulaire d'un CAP vente, il a enchaîné les missions d'intérim pendant deux ans, des expériences qui l'écœurent du monde du travail. Il se replie alors dans sa chambre, devant son ordinateur et ses jeux vidéo en ligne. C'est grâce à la Mission locale qu'il décroche un service civique dans une association de production audiovisuelle. Aujourd'hui il continue à être bénévole dans ce collectif, qui lui permet de rencontrer du monde.

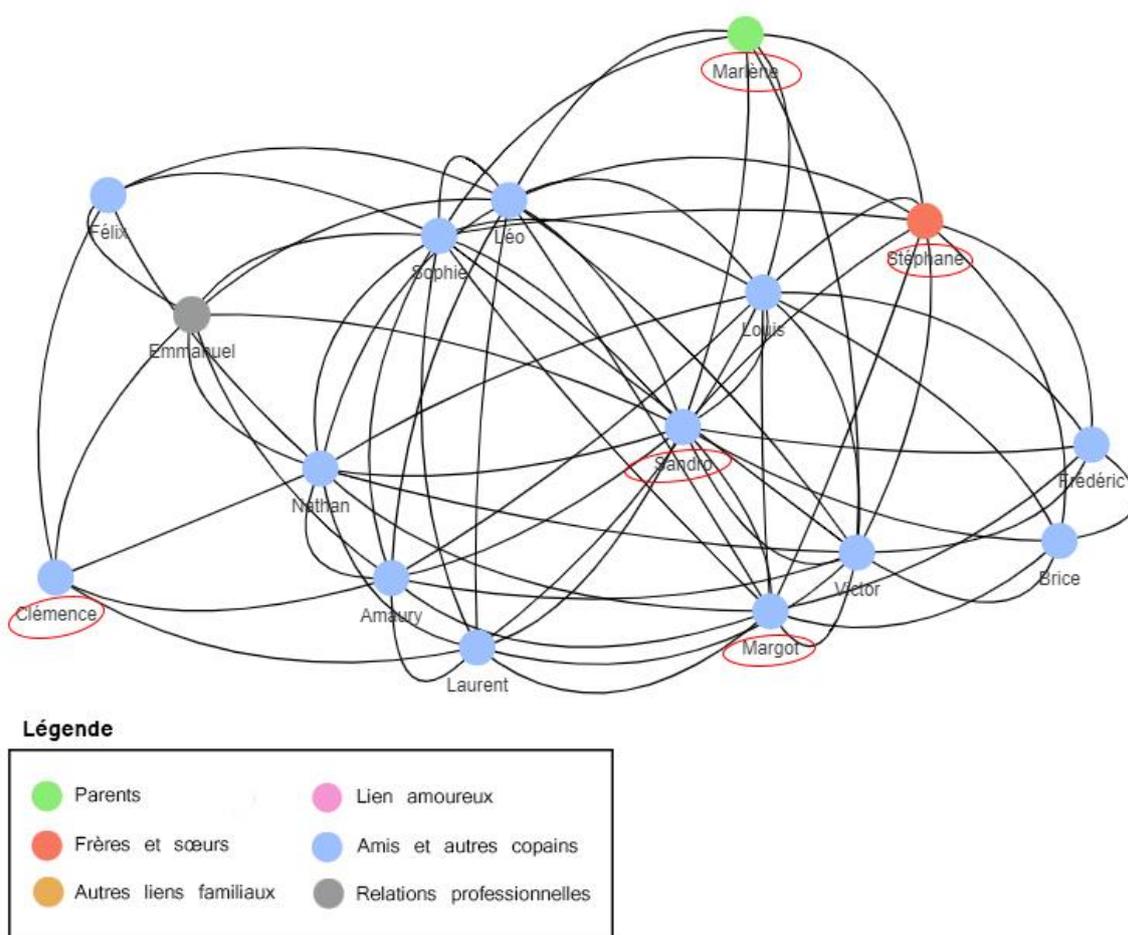


Légende

 Parents	 Lien amoureux
 Frères et sœurs	 Amis et autres copains
 Autres liens familiaux	 Relations professionnelles

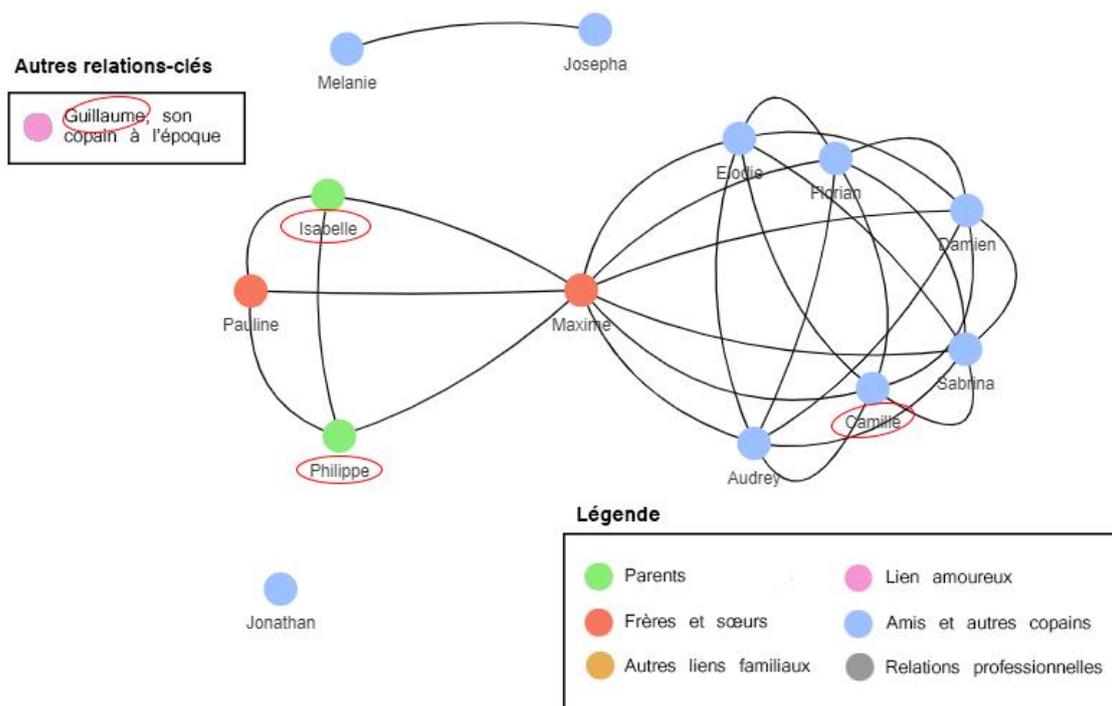
Alexandre

Alexandre a 28 ans, son père est ingénieur, il a grandi avec sa mère professeur d'anglais (ils sont divorcés depuis qu'il a 8 ans). Il a un grand frère de 30 ans. Il fait une école de commerce jusqu'en master. Lassé par ses expériences dans de grosses entreprises en stage et en alternance, il s'oriente dès le dernier semestre de ses études vers l'entrepreneuriat. Avec une amie, il monte un premier projet qui ne décolle pas. Mais il rencontre à cette occasion d'autres porteurs de projet et s'associe avec eux. Ils parviennent à attirer des investisseurs autour d'un site d'actualité sportive participatif. Après quelques années, l'affaire finit par couler. Depuis, il a trouvé un nouvel associé avec lequel il porte une *start-up* dans la domotique. Il vit seul.



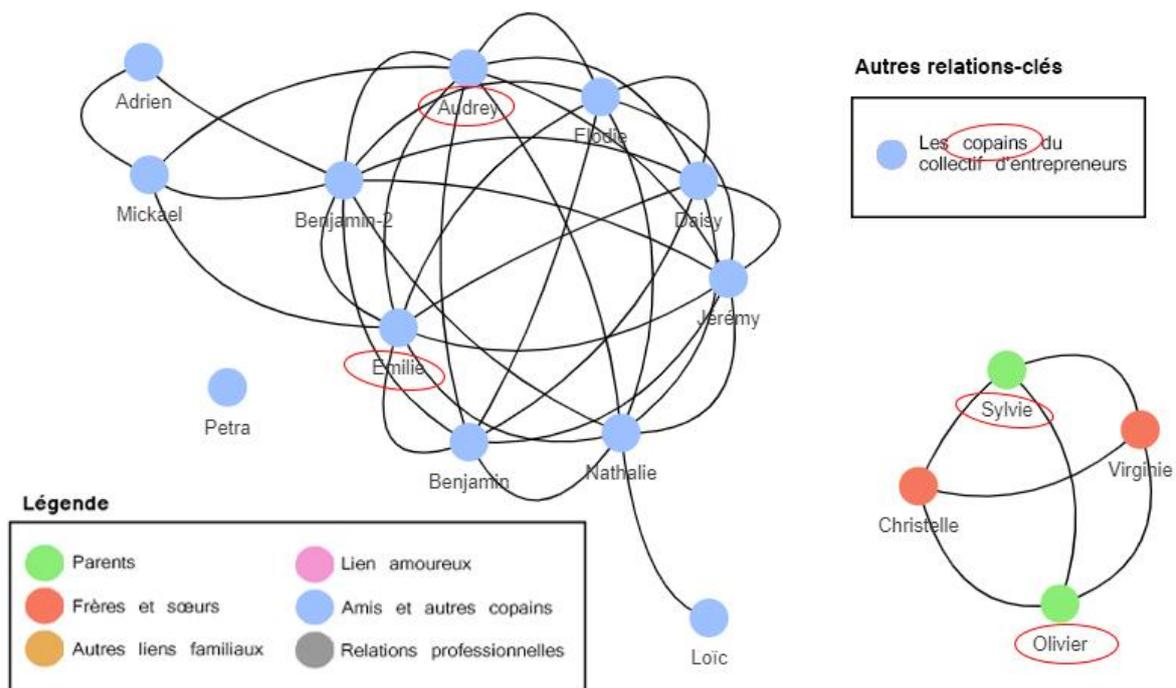
Anaïs

Anaïs a 24 ans, son père est directeur d'un bureau d'études en ingénierie, sa mère est secrétaire. Elle a un frère jumeau. La jeune femme souhaitait d'abord poursuivre des études artistiques avant que ses parents ne l'aiguillent vers une formation dans l'Administration Economique et Sociale, plus qualifiante. A l'IAE de Montpellier, elle suit un master Systèmes d'Information et Ressources Humaines qui la passionne. Aujourd'hui, elle vient de décrocher un poste de « chasseur de tête » à Marseille, où elle effectue du recrutement dans le domaine des transports et de la logistique. Elle vit en colocation mais va bientôt s'installer seule.



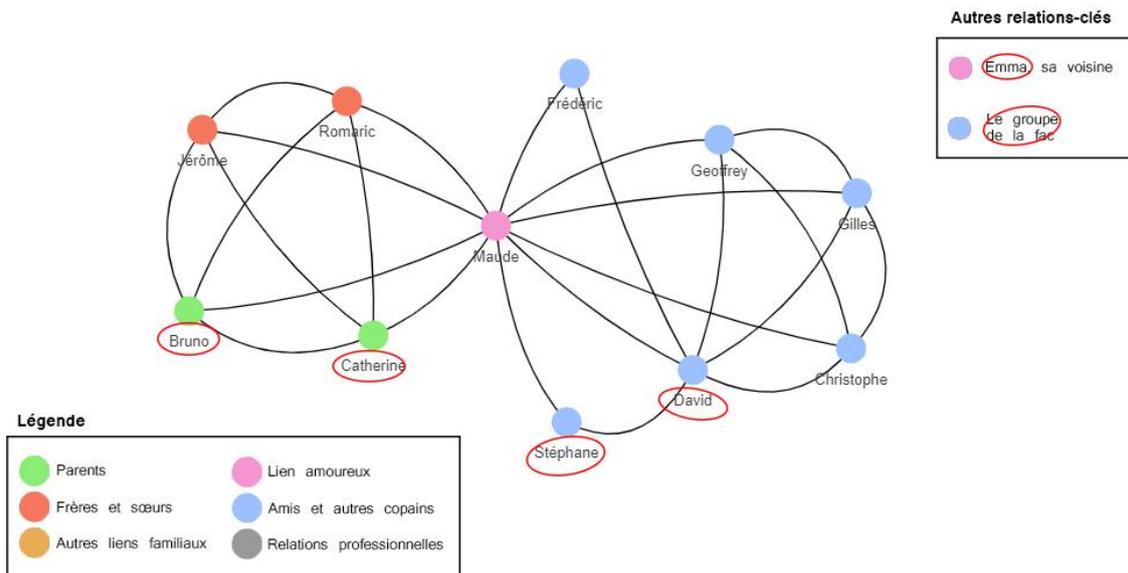
Anthony

Anthony a 26 ans, son père aujourd'hui retraité était directeur de la communication d'un grand groupe de spiritueux, sa mère est pianiste (ils sont divorcés). Il a deux grandes sœurs. Il fait une licence en information-communication à l'université de Montpellier mais se désole du peu de rapport qu'entretient sa formation avec le monde du travail. Il tente ensuite sciences-po, un master en sciences du langage, mais c'est son projet de plate-forme numérique de services à destination des étudiants étrangers qui l'accapare. Aujourd'hui, son entreprise est sur le point d'être lancée. Il participe également à une association qui organise des apéritifs entre étudiants et entrepreneurs, et il a monté un autre collectif qui développe des événements autour du monde des *start-up*. Il vit seul.



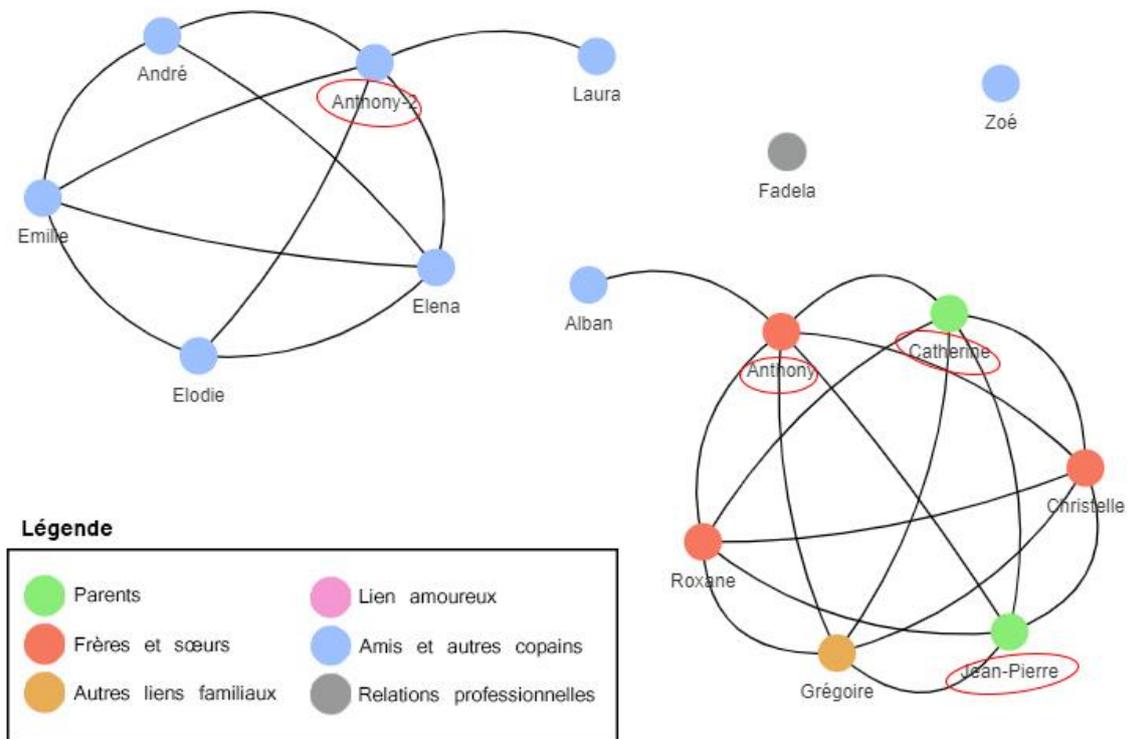
Anton

Anton a 30 ans, son père est psychiatre, sa mère au foyer s'est occupée de lui et de ses deux grands frères. Il a fait un master en informatique, puis un autre en mathématiques, avant de faire une thèse joignant les deux disciplines. Aujourd'hui il a créé son entreprise, produisant un outil numérique fondé sur les résultats de sa thèse, en association avec son ancien directeur de recherche et un ami rencontré sur les bancs de la fac. Il pratique également les jeux de rôles dans une association. Il vit avec Maude depuis huit ans.



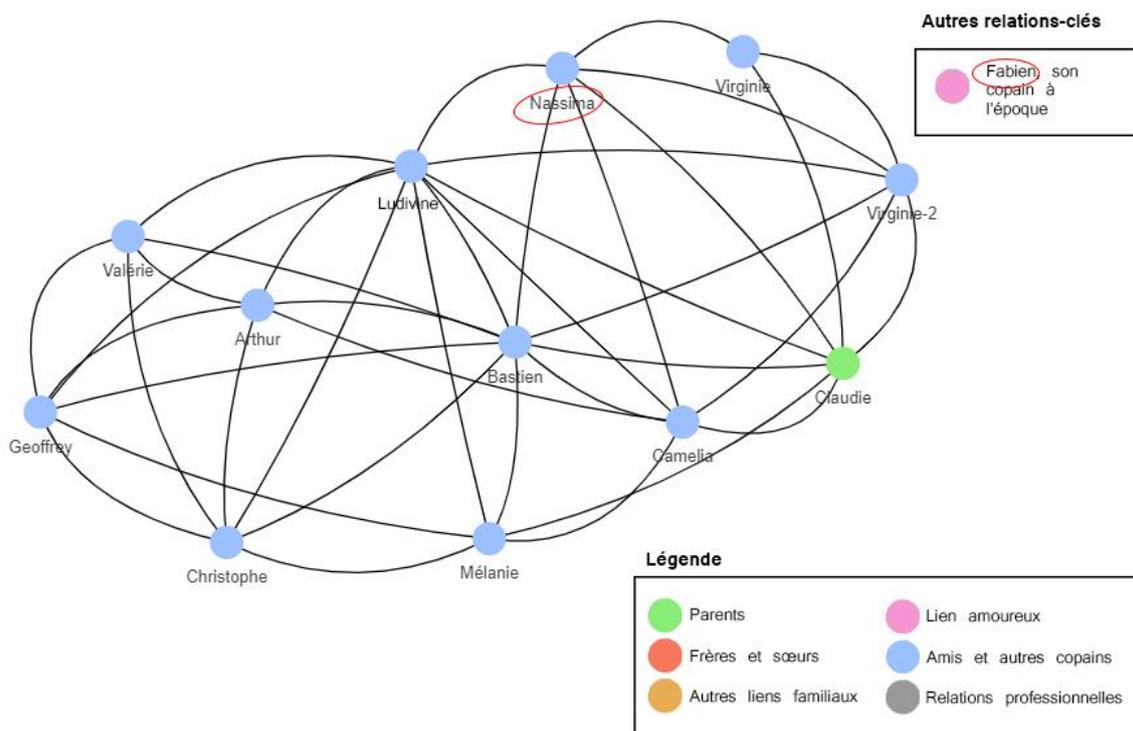
Audrey

Audrey a 24 ans, son père est ingénieur, sa mère est assistante de direction (ils se sont séparés quand elle avait 10 ans). Elle a un frère jumeau et deux sœurs. Elle fait une licence en information-communication mais abandonne au bout de deux ans pour une école de communication privée. Elle monte à Paris pour terminer ses études en alternance dans une agence. Lassée de la vie parisienne et déçue que l'agence ne l'embauche pas à l'issue de l'alternance, elle décide de rentrer à Montpellier pour s'associer avec un ancien camarade qui porte un projet de *start-up* numérique. En marge de cette activité, elle continue toujours de travailler dans l'animation périscolaire et est investie dans un collectif d'organisation d'événements autour du monde des *start-up*. Elle vit en colocation.



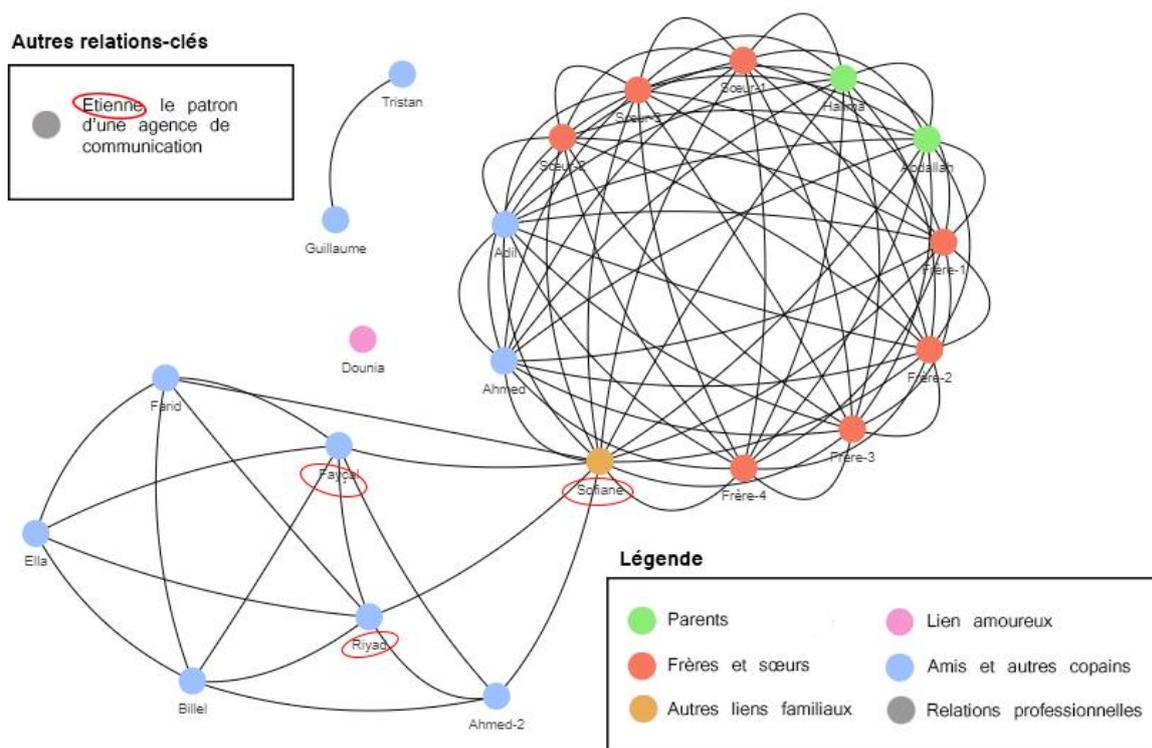
Bettina

Bettina a 25 ans, elle a grandi avec sa mère, ouvrière. Elle n'a plus de contacts avec son père depuis leur divorce quand elle était jeune enfant. Alors qu'elle se prédestinait à être infirmière, son échec au concours la pousse à s'inscrire à l'université pour toucher la bourse pendant l'année. Là, elle découvre et se passionne pour l'Histoire de l'Art. Elle poursuit dans cette discipline jusqu'en master mais peine à trouver un emploi. Au contact de la Mission locale, Bettina révisé son projet professionnel : elle renonce à passer le concours de conservateur de musée et envisage plutôt de se reconvertir dans la dorure artisanale de tableau. Elle vit seule.



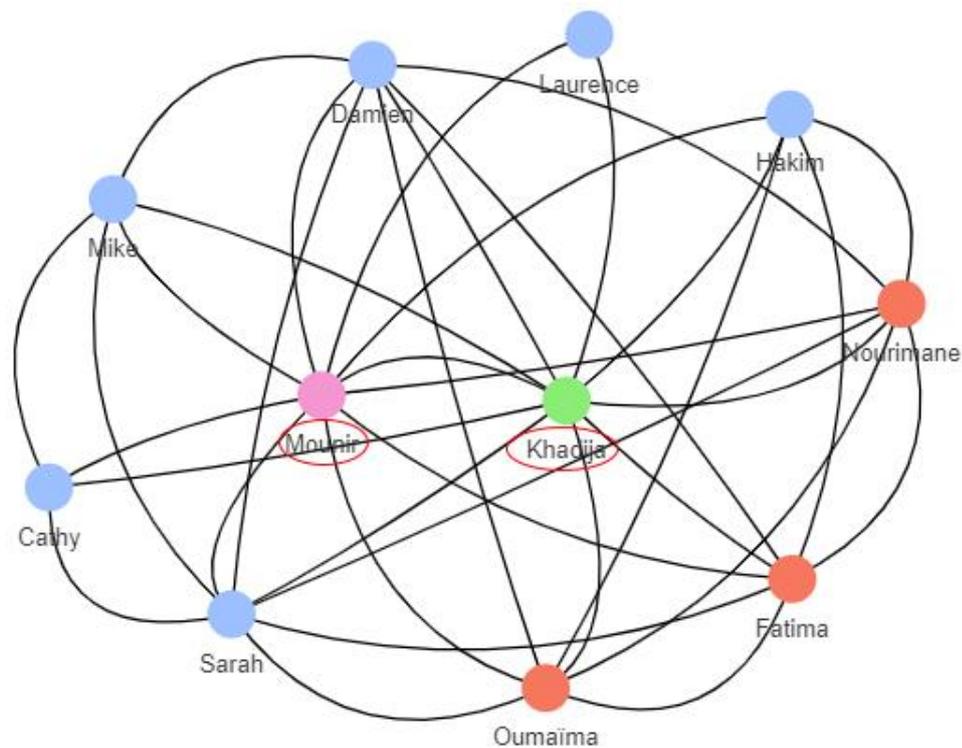
Brahim

Brahim a 26 ans, son père est maçon, sa mère au foyer s'occupe de ses petits frères et sœurs, il est le troisième de sept enfants. Après le bac, il a suivi une formation dans la vente (BTS), puis dans l'informatique (DUT), avant de se réorienter vers la création d'entreprise (master) suite à un licenciement économique. Il est aujourd'hui associé-fondateur d'une *start-up* numérique et monte en parallèle un projet dans l'économie sociale et solidaire : une école de communication pour jeunes des quartiers populaires. Il a une copine qui vit à Aix-les-Bains et habite toujours chez ses parents, dans son quartier d'origine où il milite au sein de plusieurs associations d'éducation populaire.



Btissame

Btissame a 26 ans, elle est la troisième de quatre enfants. Son père, décédé il y a peu de temps, était chauffeur de bus à la retraite. Sa mère s'occupe du foyer. La jeune femme a une malformation au bras droit. Elle a passé son enfance dans un centre spécialisé pour apprendre à vivre avec son handicap et palier à des difficultés d'apprentissage. Dès 16 ans, elle enchaîne les stages dans de nombreux domaines, par le biais d'un établissement d'aide par le travail. La vie en centre finit par la lasser, elle retourne alors vivre quelques temps chez ses parents, puis seule pour affirmer son indépendance. Aujourd'hui elle recherche un emploi.

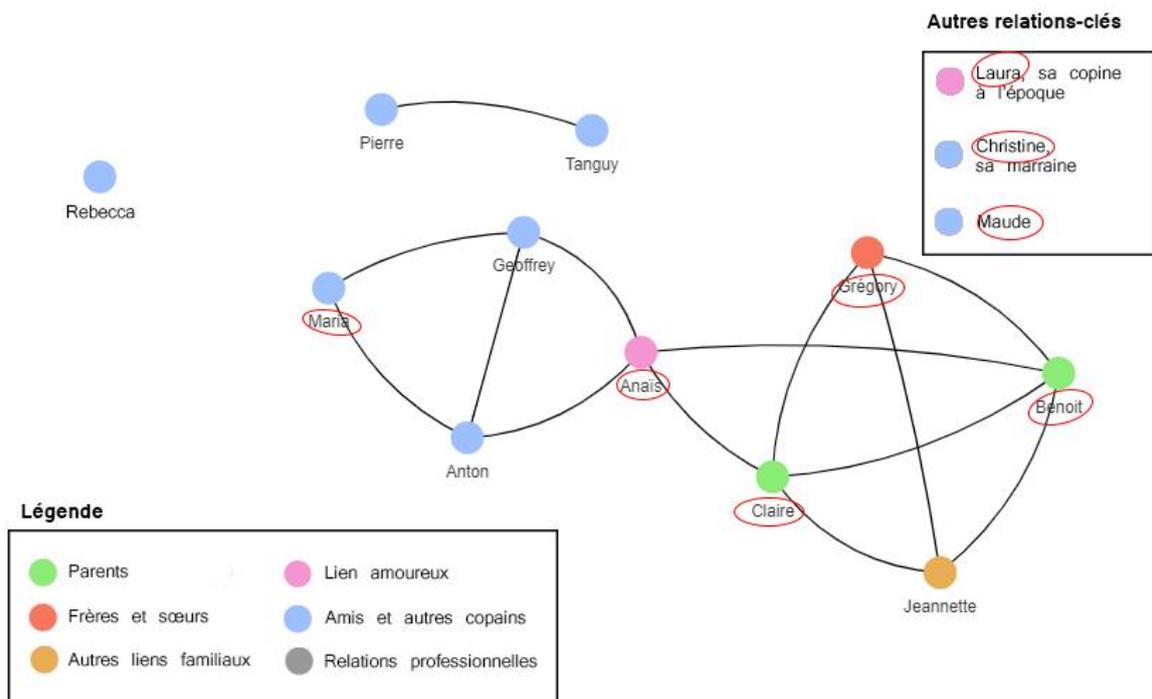


Légende

 Parents	 Lien amoureux
 Frères et sœurs	 Amis et autres copains
 Autres liens familiaux	 Relations professionnelles

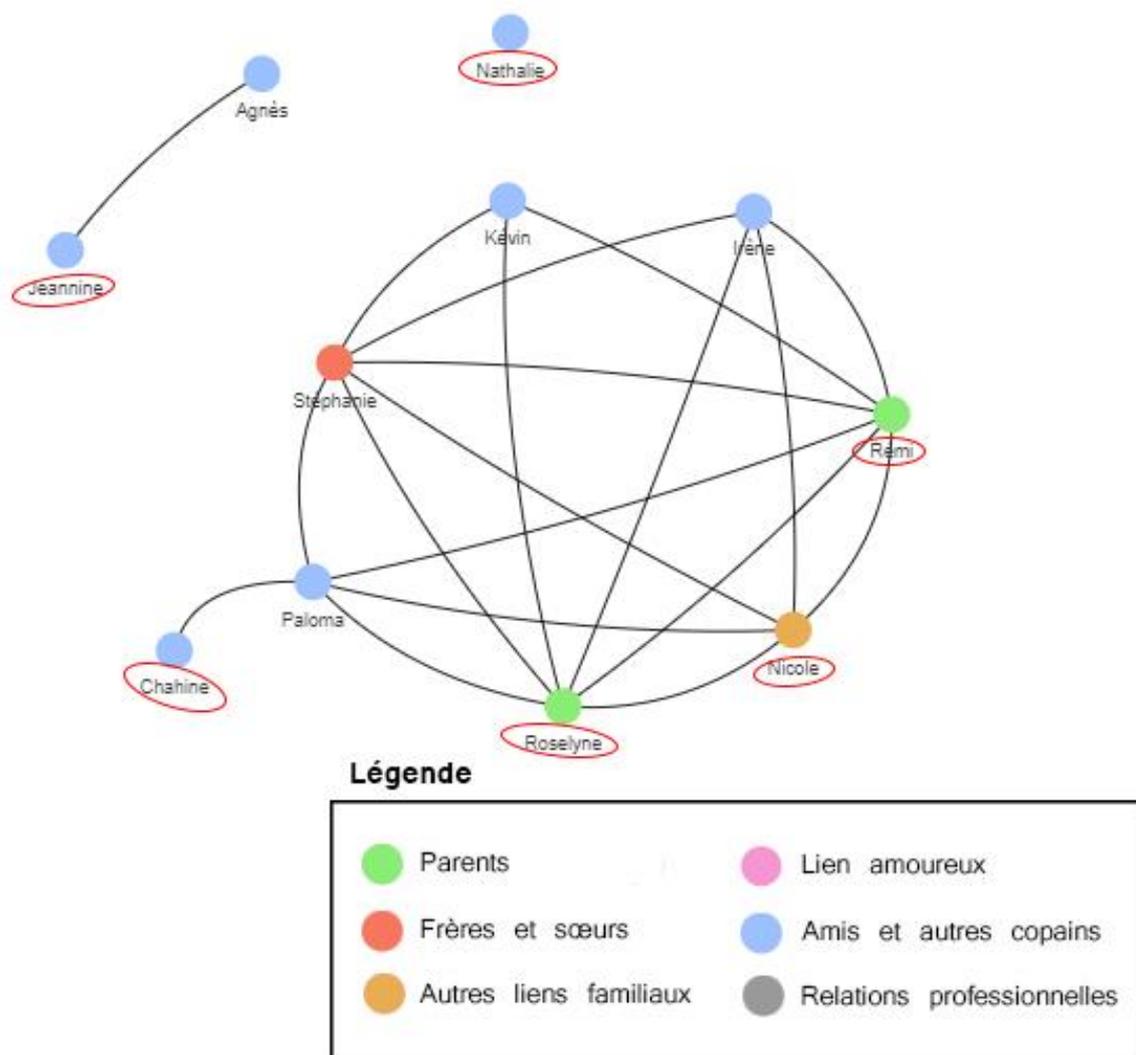
Christophe

Christophe a 26 ans, son père est cadre à la régie des transports de Montpellier, sa mère est professeure d'architecture. Après le bac il suit une formation dans l'aéronautique mais abandonne pendant la première année de master. Quelques mois plus tard, il se lance dans un projet d'entreprise avec une ancienne camarade de cours, visant à commercialiser du matériel d'astronomie. Il est aussi investi dans une association d'astronomie et un club de beach-volley. Il vit en colocation mais va bientôt s'installer avec sa compagne.



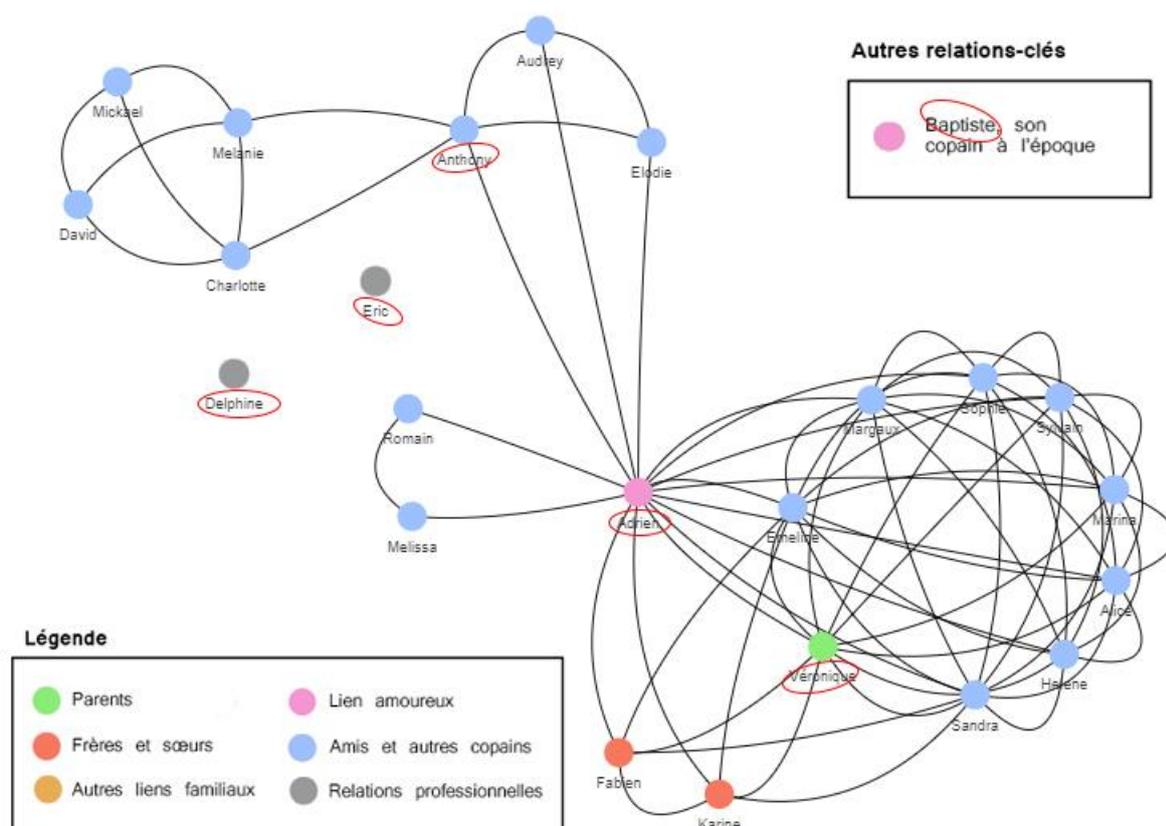
Clarisse

Clarisse a 21 ans, sa mère est femme de ménage et son père ouvrier de maintenance dans les climatisations, elle a une petite sœur de 18 ans. Elle a quitté l'île de la Réunion et sa famille à 17 ans, après avoir obtenu son bac, pour venir étudier en métropole. Elle a vécu à Lyon où elle a fait une licence en biologie cellulaire, puis elle a tenté une école de commerce pendant quelques mois. Elle vit maintenant à Montpellier où elle cherche un emploi dans le domaine de la biologie, avant d'éventuellement reprendre une formation l'année prochaine.



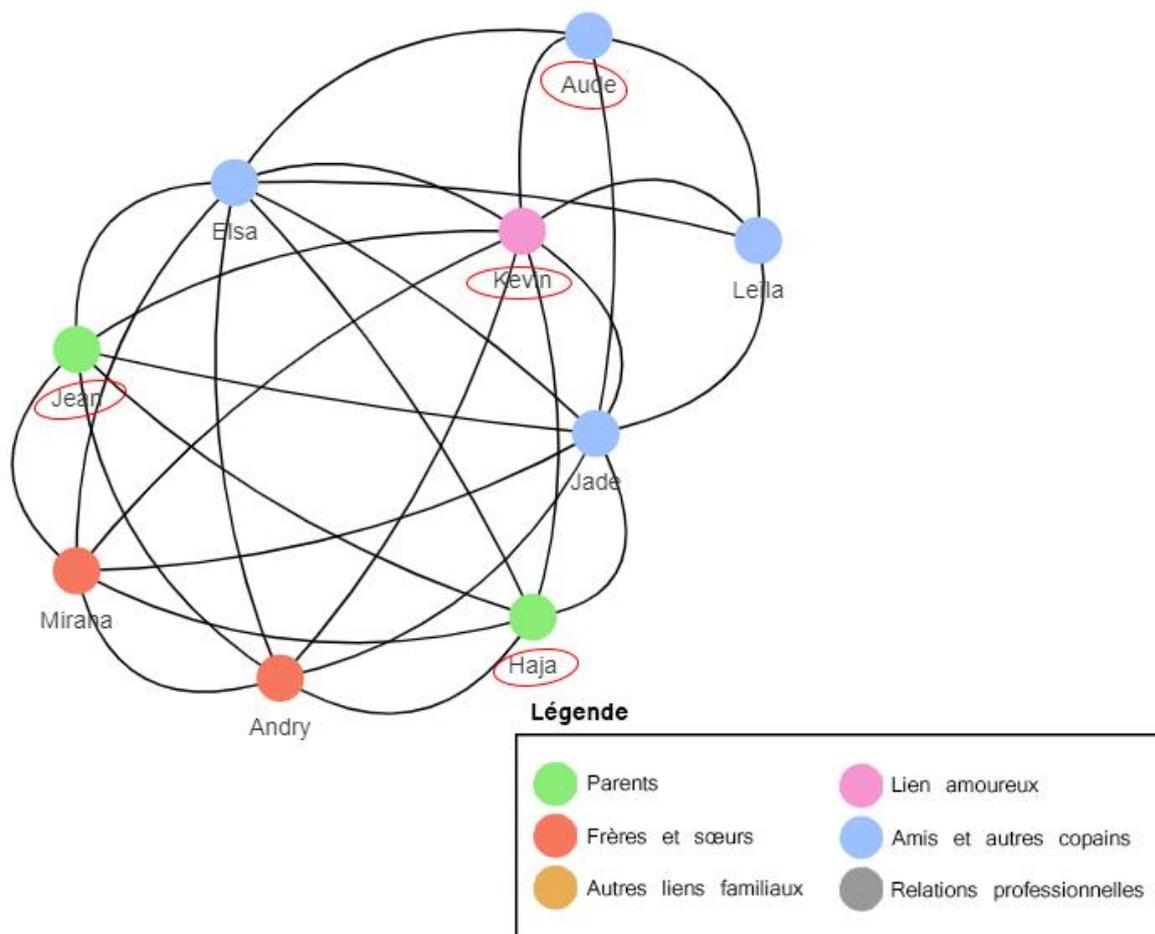
Emilie

Emilie a 27 ans, sa mère est manipulatrice en radiologie médicale, son père est décédé il y a treize ans, il possédait et gérait des chambres d'hôtes. Elle est la benjamine de trois enfants. Après le baccalauréat, elle tente deux fois la première année de Médecine, puis de Biologie, mais échoue aux concours. Elle se réoriente alors vers le marketing le temps d'une licence puis d'un master à l'IAE de Montpellier. Là, elle découvre l'activité des *start-up* locales à l'occasion de plusieurs stages et enseignements. Elle décide alors de transposer un exercice pratique de fin d'étude en véritable projet d'entreprise innovante. La jeune femme est également investie dans une association qui organise des événements autour de la vie des *start-up*. Elle vit avec Adrien.



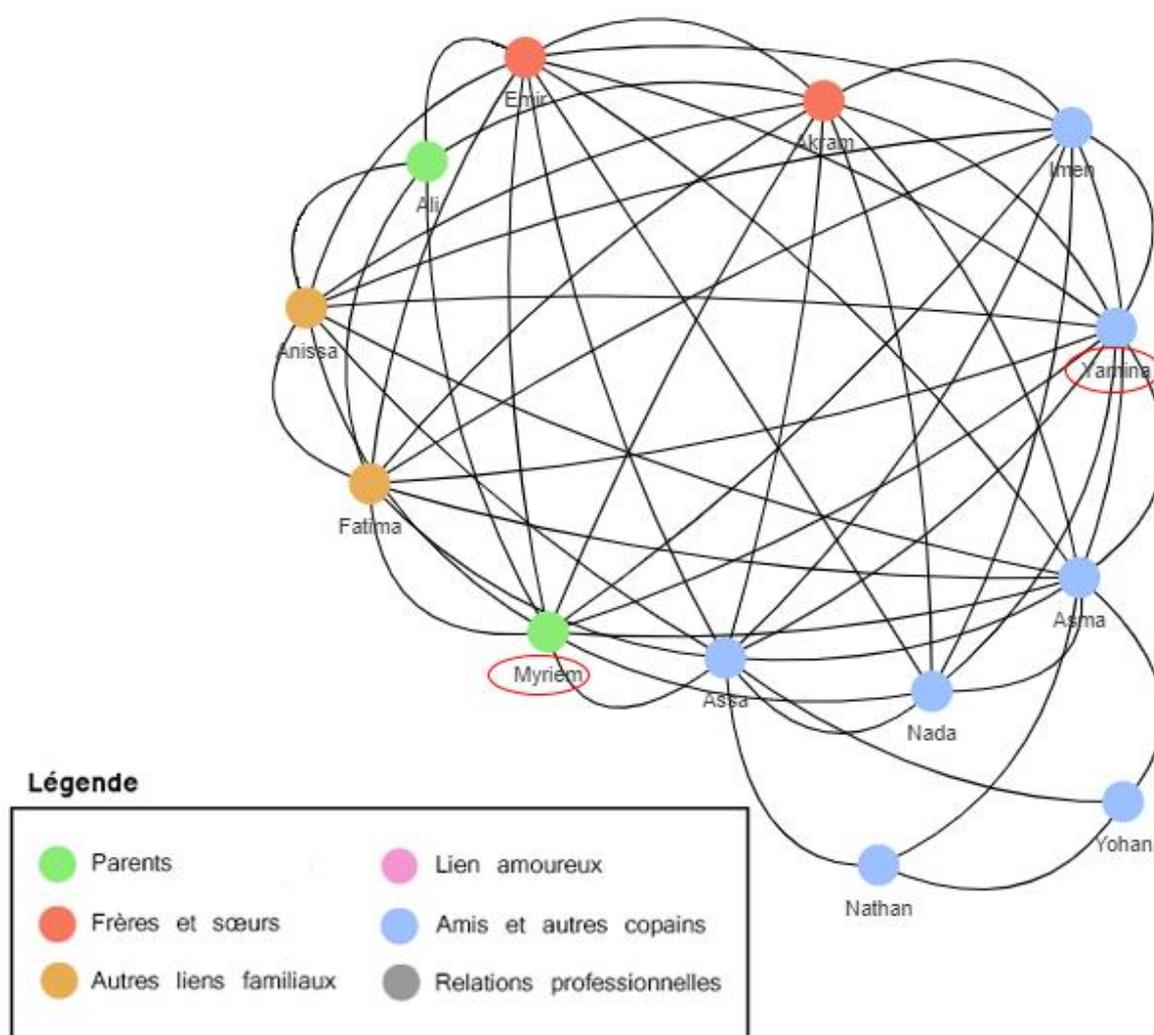
Fara

Fara a 22 ans, sa mère est auxiliaire de vie et son père est chauffeur-livreur. Franco-malgache, elle est arrivée en France, à Montpellier, il y a dix ans. Après des difficultés scolaires au lycée, elle ne se voyait pas faire de longues études. Elle suit un BTS économie sociale et familiale, par défaut (son dixième vœu post-bac), puis un Diplôme d'Etat dans ce même domaine qui la passionne, puis un master plus orienté vers la prévention et la santé. Toute juste diplômée, elle cherche un poste de conseillère en économie sociale et familiale, quitte à déménager ailleurs en France avec son conjoint.



Fatou

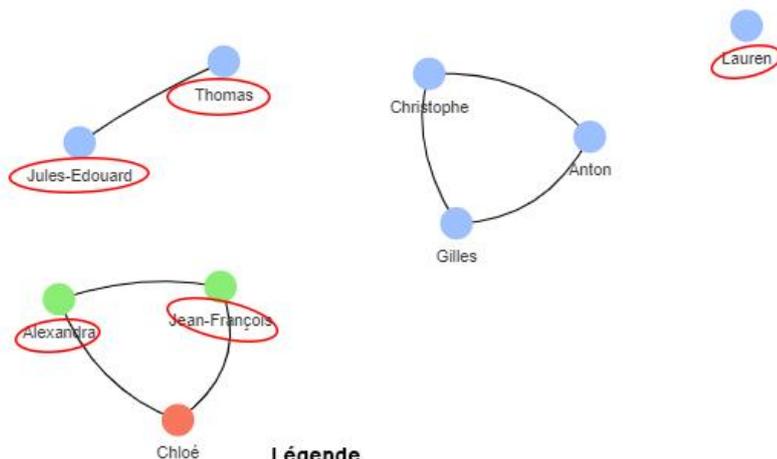
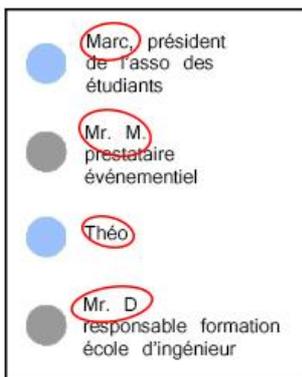
Fatou a 20 ans, elle vit avec sa mère au foyer et ses deux petits frères. Elle voit rarement son père, chauffeur de poids-lourds au Maroc. Après le bac elle a tenté une licence d'Administration Economique et Sociale avant d'arrêter en cours d'année. Insérée dans un dispositif d'accompagnement approfondi à la Mission locale, elle cherche du travail en tant qu'hôtesse d'accueil.



Geoffrey

Geoffrey a 27 ans, son père est entrepreneur et sa mère consultante en gestion de projet, il a une petite sœur. Après avoir obtenu un master dans une école d'ingénieur généraliste, il décide de monter un projet d'entreprise dans le numérique, celle-ci sera bientôt inaugurée. Pendant ses études, il est aussi le président du Bureau Des Elèves et prend goût à l'organisation de soirées de gala ainsi que d'autres événements, jusqu'au-delà de son seul établissement. Il vit seul.

Autres relations-clés

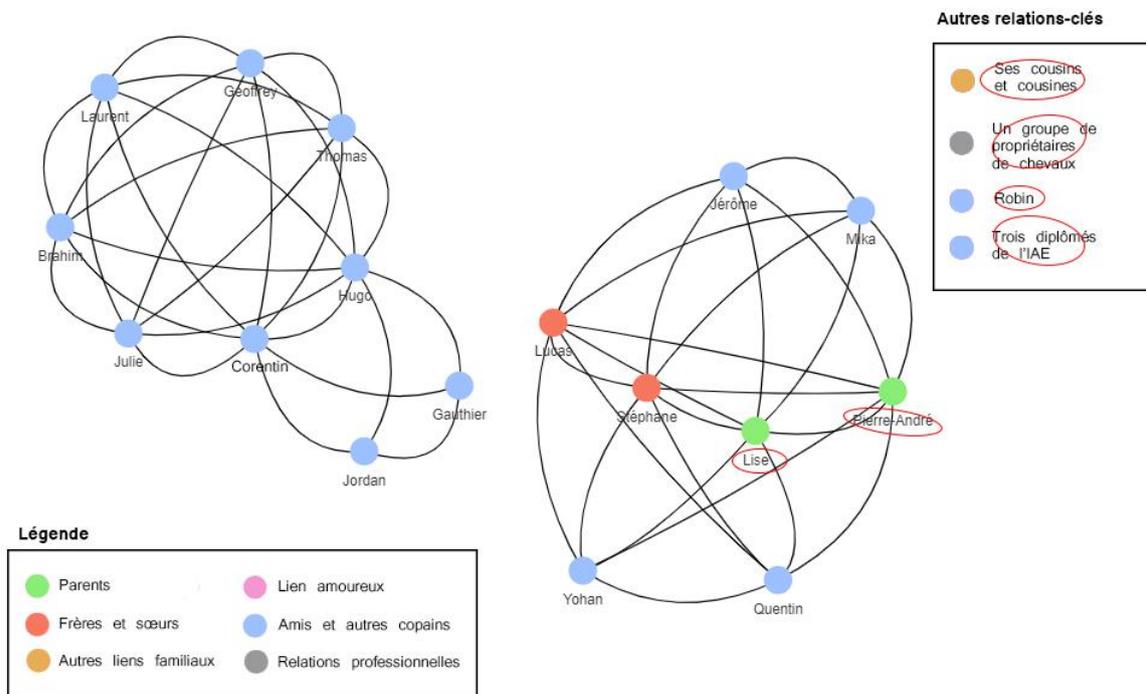


Légende



Grégory

Grégory a 28 ans, ses parents sont propriétaires d'écuries et entraîneurs de chevaux, il est l'aîné d'une fratrie de trois enfants. Il suit d'abord une licence dans la filière équine, tout en étant lui-même jockey. Puis il souhaite profiter des nouvelles perspectives de l'économie numérique pour monter sa propre entreprise autour de l'élevage collaboratif de chevaux. Il rejoint alors un master spécialisé à l'IAE de Montpellier. A l'issue de ces années, il fonde aussi avec quelques camarades une association d'anciens élèves. Il vit seul.



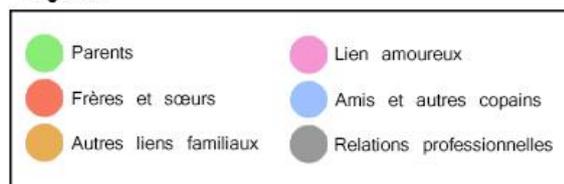
Julien

Julien a 22 ans. Il a grandi et vit avec sa mère, handicapée en fauteuil roulant. Il n'a plus de contact avec son père (à l'époque compositeur-typographe) depuis son jeune âge. Alcoolique, il s'était parfois montré violent avec lui. Le jeune homme se déscolaire au moment de passer les épreuves du bac, qu'il pense échouer à coup sûr. Par la suite, il s'adonne à la brocante d'objets récupérés. Il se passionne un temps pour la peinture et la sculpture, il confectionne des décors pour une association de courts-métrages amateurs. Mais le vol de ses œuvres par ses compagnons d'alors le conduit à stopper ses activités. Solitaire, il est aujourd'hui bénéficiaire d'un dispositif spécial de suivi intensif à la Mission locale, en vue d'élaborer un projet professionnel.

Autres relations-clés

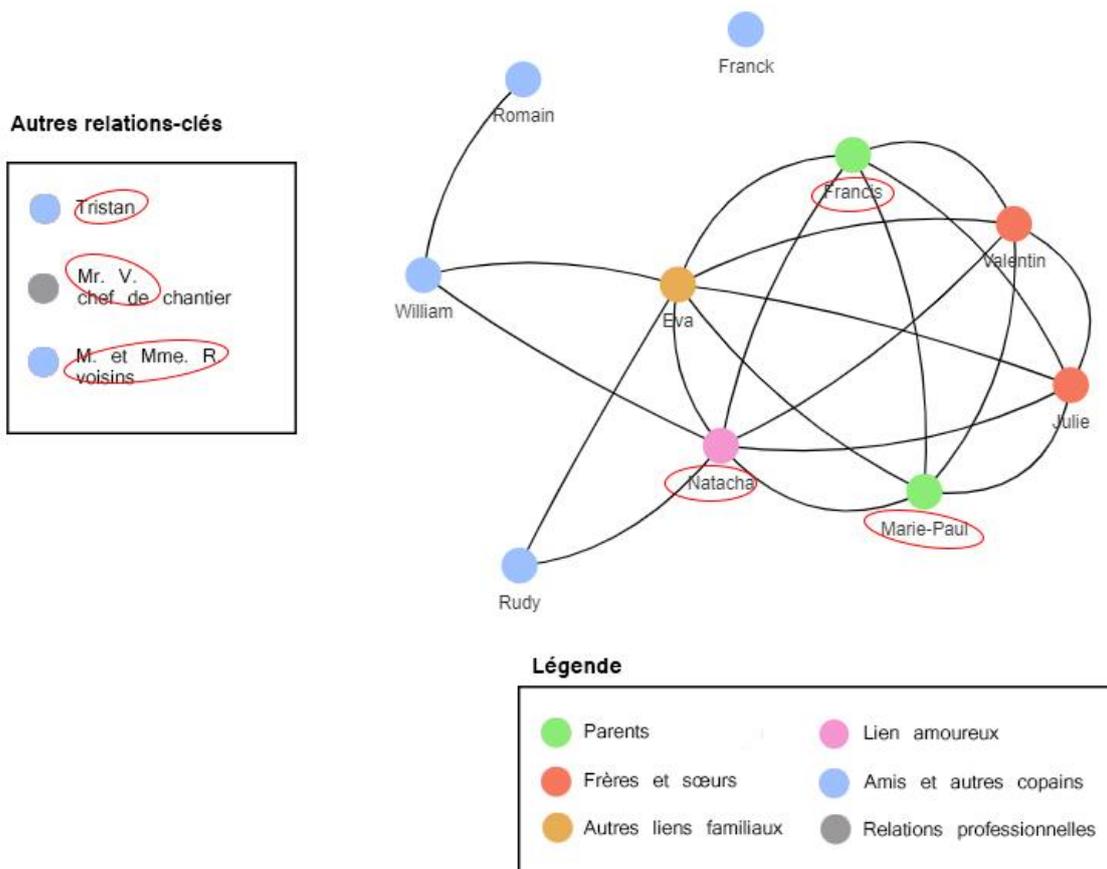


Légende



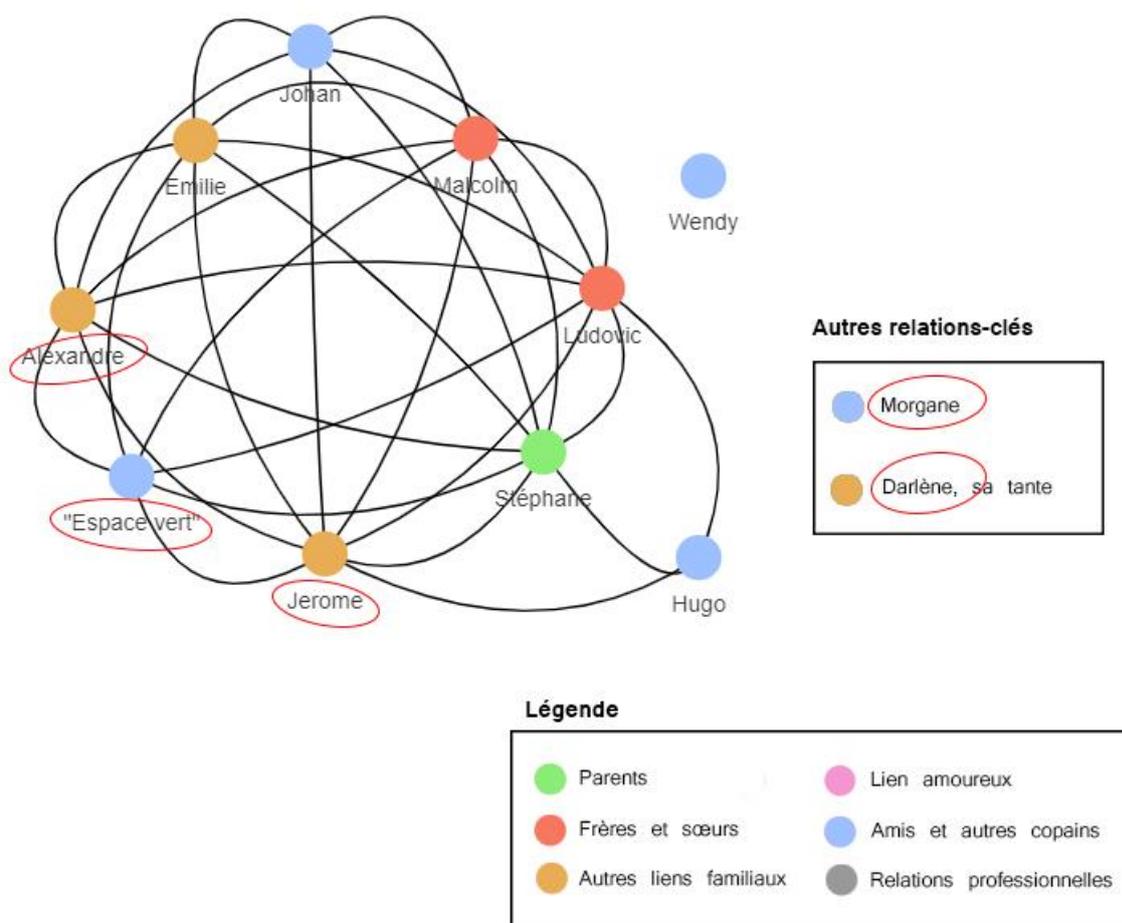
Laurent

Laurent a 29 ans, son père est agriculteur, sa mère est maroquinnière. Il est l'aîné de trois enfants. Après une licence en mathématiques il poursuit une autre licence en économie de la construction, lui qui a plusieurs fois eu l'occasion de travailler dans le bâtiment. A l'issue de cette formation, il trouve un travail dans un bureau d'étude à Montpellier, où il vient s'installer avec sa compagne. Il décide plus tard de démissionner pour créer sa propre entreprise, proposant un outil informatique d'automatisation du travail d'architecte. Pour cela, il réalise d'abord un master à l'IAE tourné vers l'entrepreneuriat. A cette occasion, il fonde une association qui fait se rencontrer étudiants et entrepreneurs. Il vit aujourd'hui avec Natacha et Eva, leur petite fille de neuf mois.



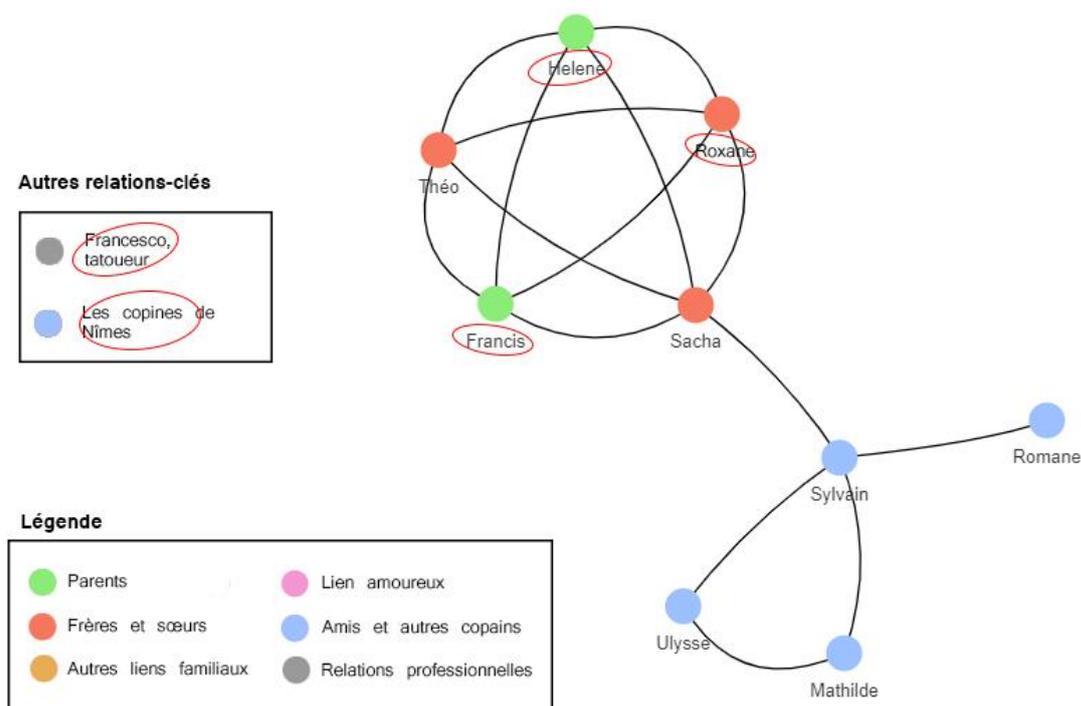
Lionel

Lionel a 20 ans, son père est ambulancier et sa mère est décédée quand il avait neuf mois. Il a grandi chez son grand-père maternel, chauffeur de bus aujourd'hui retraité, sur son île natale de la Guadeloupe. Il a deux grands frères, dont un qui vient de sortir de prison. Après avoir été exclu du lycée, Lionel a tenté deux apprentissages en boulangerie qui n'ont pas abouti. Pendant un an il est ensuite *dealer* dans un petit réseau local. Son grand-père décide alors de l'envoyer chez son parrain, à Montpellier, où il vit depuis six mois. Par l'intermédiaire de la Mission locale, il va reprendre une formation à l'Ecole de la Deuxième Chance et a déjà trouvé un stage dans la restauration.



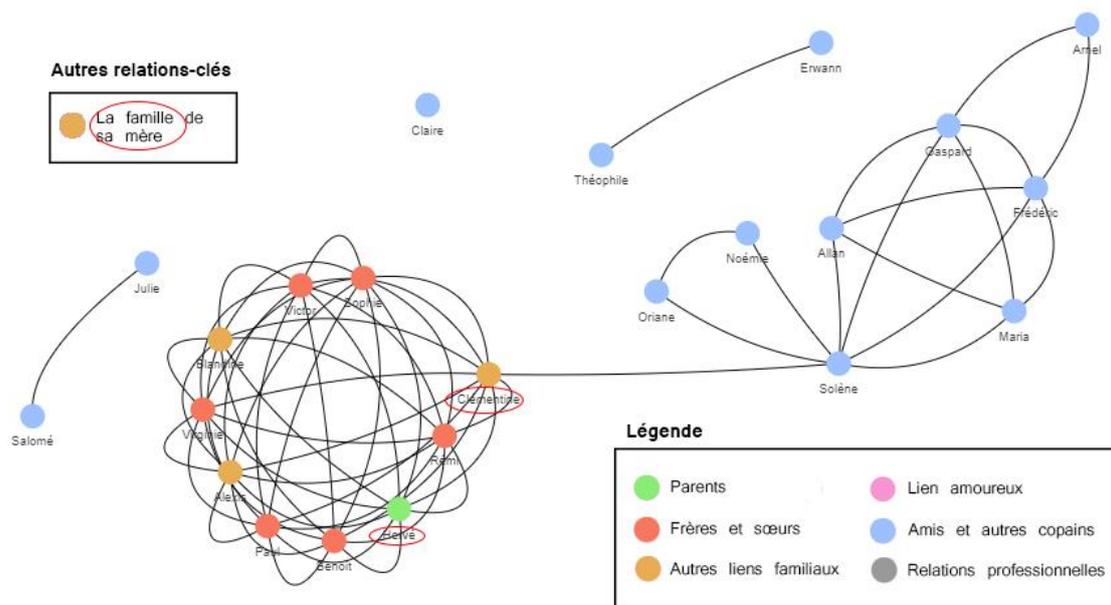
Lola

Lola a 22 ans, son père est ingénieur en horlogerie, sa mère est infirmière (ils sont divorcés depuis qu'elle a 7 ans). Elle est passionnée par le stylisme depuis une option artistique au lycée. Elle poursuit dans cette voie en BTS à Nîmes. Mais, selon elle, ce sont ses mauvaises notes conjuguées à ses sorties nocturnes répétées avec un groupe de copines qui l'éloignent des études avant l'obtention du diplôme. De retour à Montpellier, elle travaille pendant plusieurs années dans la restauration. Aujourd'hui, elle souhaite dépasser cet épisode qu'elle et sa famille considèrent comme un échec, en montant sa propre entreprise de création de vêtements. Elle vit seule.



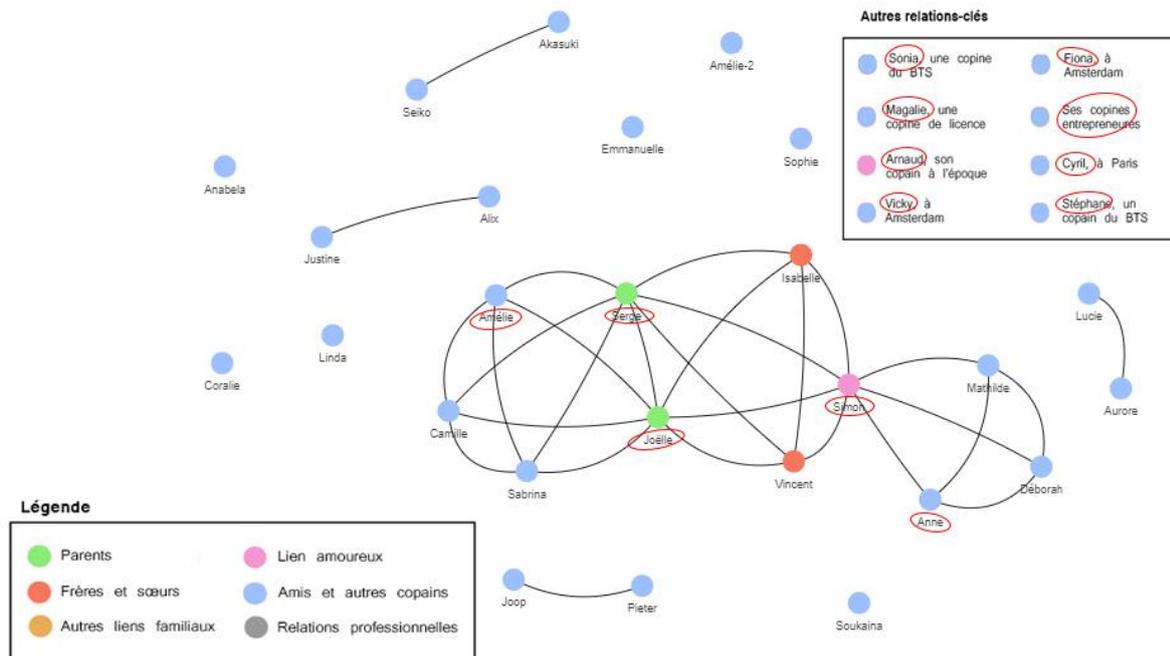
Louise

Louise a 28 ans, son père est ingénieur, sa mère est décédée quand elle avait quatorze ans. Après avoir suivi une formation d'ingénieure alimentaire, elle effectue un Volontariat International en Entreprise à Singapour, où elle travaille pour une multinationale des produits laitiers. A l'issue de cette expérience de deux ans, elle s'installe à Montpellier pour reprendre des études et se spécialiser dans le développement durable. Elle travaille maintenant dans une *start-up* facilitant la traçabilité des produits alimentaires. Elle vit seule.



Manon

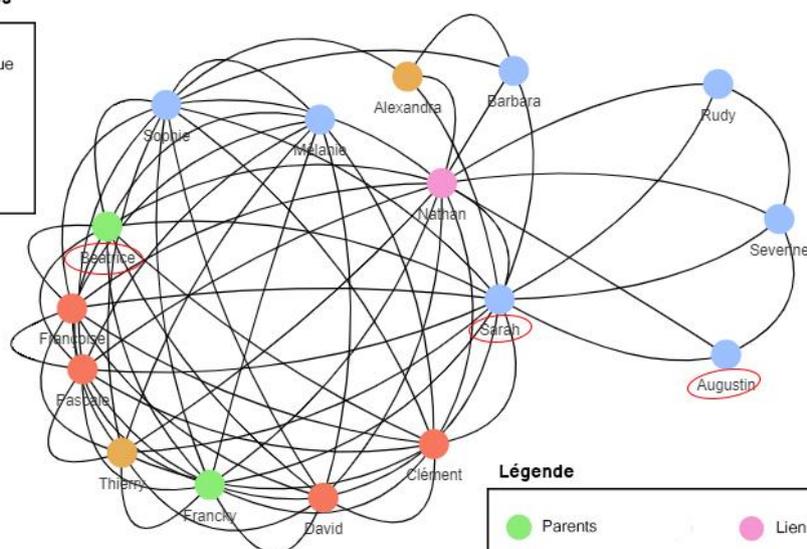
Manon a 30 ans, ses parents sont prestataires foncier dans l'immobilier (ils achètent et revendent des terrains). Elle a un grand frère de 42 ans et une petite sœur de 28 ans. Elle suit d'abord un BTS Tourisme, puis fait une année en Histoire de l'art avant d'obtenir une licence professionnelle en architecture. Elle complète sa formation par un master Médiation culturelle. Elle part ensuite vivre à Amsterdam, puis à Paris, où elle travaille comme chargée de communication pour plusieurs artistes et une *start-up*. Elle rencontre Simon sur Internet et le rejoint à Montpellier. Depuis, elle travaille comme assistante d'éducation dans un collège, tout en portant son projet d'entreprise : des visites guidées de la ville passant par les galeries d'art.



Oriane

Oriane a 24 ans, son père est conducteur de travaux (diplômé d'un BTS) à la retraite, sa mère suit une formation en cuisine après avoir longtemps travaillé comme serveuse (ils sont divorcés depuis qu'elle a 9 ans). Elle quitte son Gard natal pour faire un BTS communication à Montpellier, puis un *bachelor* (bac +3) dans le même domaine. Après une expérience de travail assez traumatisante dans une imprimerie textile (harcèlement moral du patron) elle démissionne en même temps que Sarah, une collègue et amie également enquêtée. Ensemble, elles ont depuis fondé leur propre agence de graphisme. Elle vit avec Nathan.

Autres relations-clés

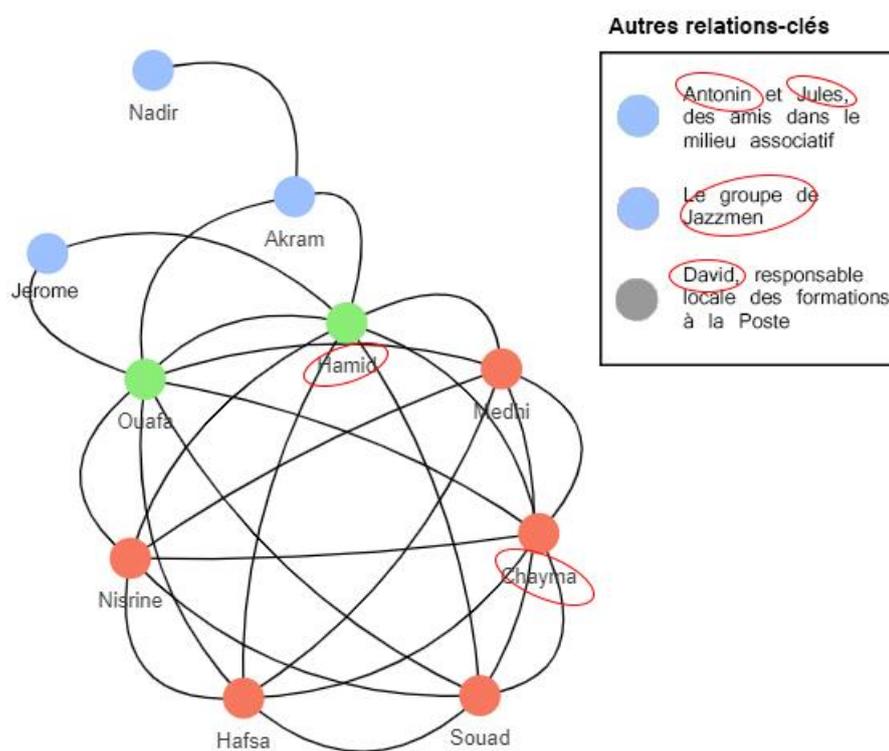


Légende

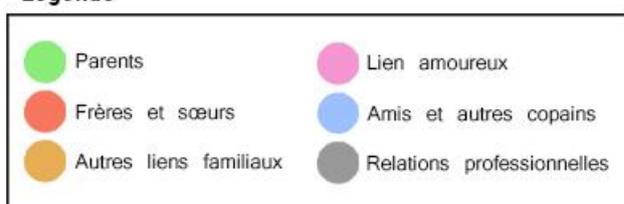


Riad

Riad a 24 ans, son père est câbleur retraité, sa mère au foyer s'est occupée de ses cinq grands frères et sœurs. Après le lycée, il réalise quelques petits boulots que lui dégotent sa sœur et son père mais il est au chômage la plupart du temps. Pendant un an, il est également chargé d'accueil dans un office régional des Parcs nationaux de France, dans le cadre d'un contrat aidé. Très actif dans le milieu associatif depuis des années, il est aujourd'hui médiateur et animateur pour la Mission locale. Il joue également dans un groupe de jazz pour des mariages et il pratique la boxe. Il a une copine depuis quelques semaines et il vit toujours chez ses parents.

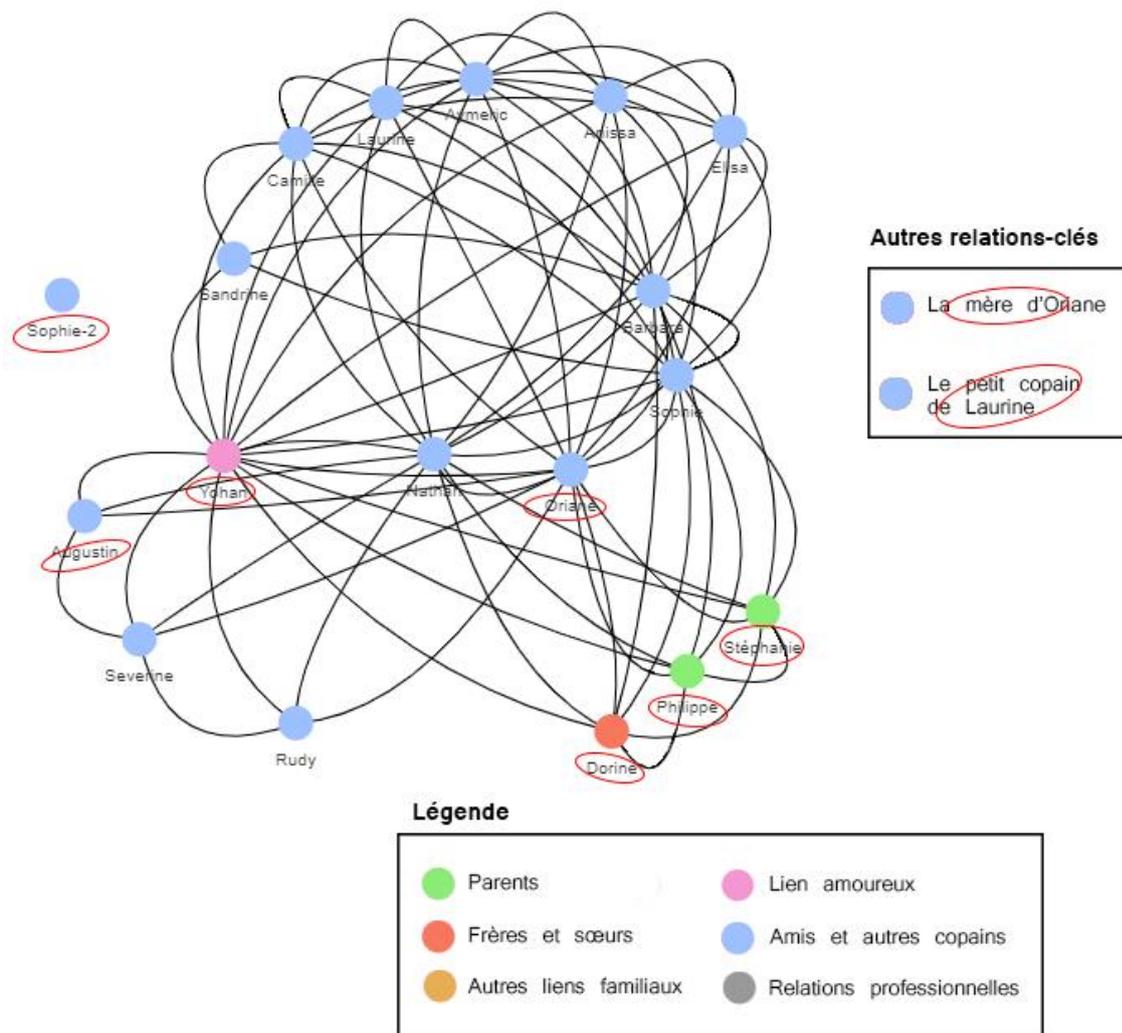


Légende



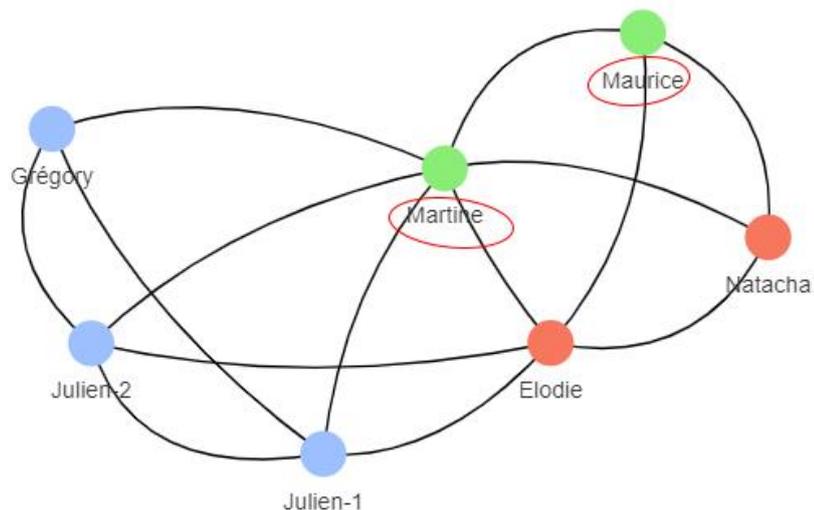
Sarah

Sarah a 26 ans, son père est directeur commercial, sa mère est secrétaire, elle a une grande sœur de 31 ans. Après avoir obtenu un bac S comme le souhaitaient ses parents, elle effectue une Mise à niveau en arts appliqués puis un BTS en communication visuelle. Elle s'installe à Montpellier à l'occasion de son stage de fin d'étude, alors que son compagnon vient de trouver du travail dans la même ville. Elle poursuit un autre BTS, en alternance, tourné vers l'audiovisuel, mais l'entreprise ne peut pas l'embaucher après cette formation. S'en suit une expérience de travail assez traumatisante dans une imprimerie textile (harcèlement moral du patron) à l'issue de laquelle elle démissionne en même temps qu'Oriane, une collègue et amie également enquêtée. Ensemble, elles ont depuis fondé leur propre agence de graphisme. Elle vit avec Yohan.



Sébastien

Sébastien a 22 ans, son père est brocanteur-ferrailleur. Il a grandi avec sa mère (divorcée), handicapée par des problèmes mentaux, chez qui il vit toujours. Ils ont beaucoup déménagé, parfois sans domicile fixe, avant de s'installer à Montpellier il y a une dizaine d'années. Depuis la fin du lycée, il a enchaîné les petits boulots et les missions d'intérim, il a aussi travaillé pour son père. Il a fait une dépression qui l'a conduit à deux hospitalisations. Aujourd'hui en phase de rémission, il cherche un emploi avec l'aide la Mission locale.



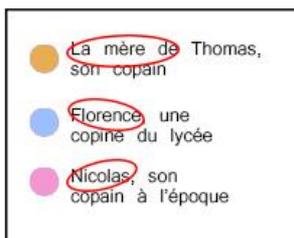
Légende

 Parents	 Lien amoureux
 Frères et sœurs	 Amis et autres copains
 Autres liens familiaux	 Relations professionnelles

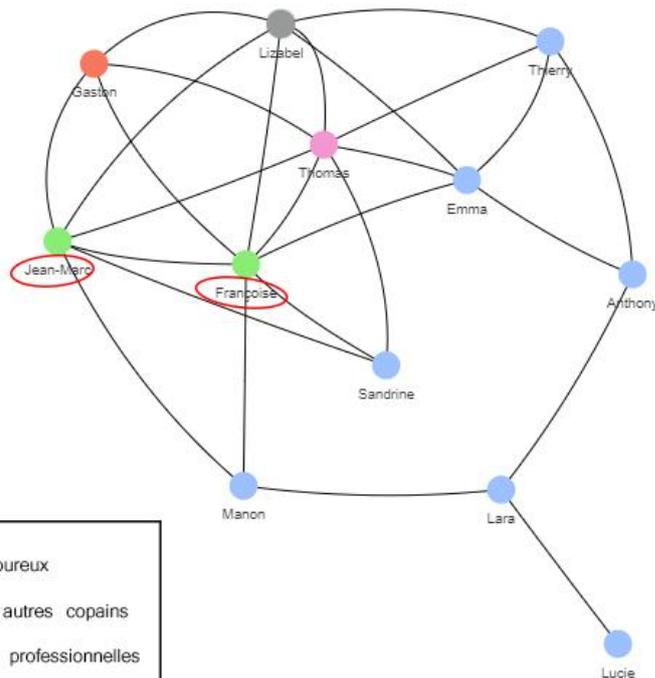
Sophie

Sophie a 25 ans, elle vit avec sa mère, qui s'occupe du foyer, et son père, agent de maîtrise dans une imprimerie, aujourd'hui à la retraite. Pendant sa licence en relations publiques, elle est partie vivre à Bruxelles pour rejoindre son petit ami. Quelques années plus tard, le diplôme en poche et désormais célibataire, elle décide de rentrer à Montpellier pour se rapprocher de sa famille. Aujourd'hui elle cherche une formation dans le management avec l'aide de la Mission locale, après avoir été bénévole dans une association qui lui a donné goût à la gestion d'équipe. Pendant son temps libre, elle est aussi rédactrice pour un site internet dédié à l'actualité des séries TV.

Autres relations-clés

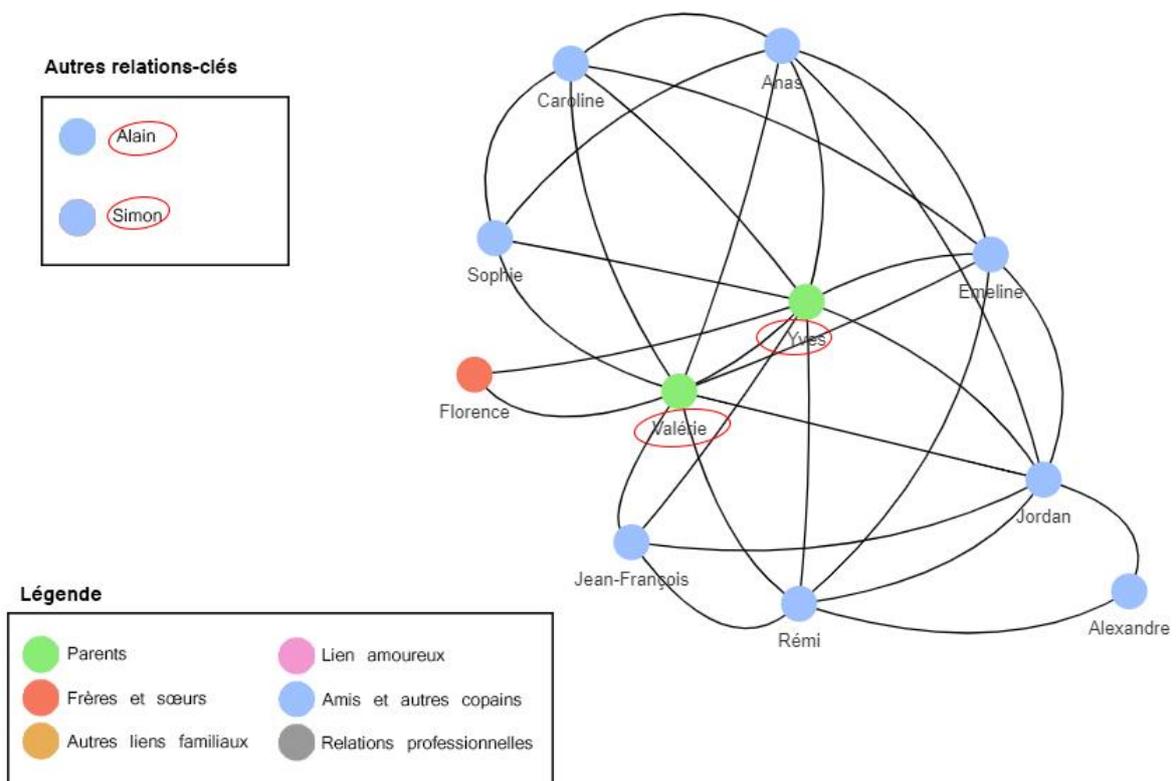


Légende



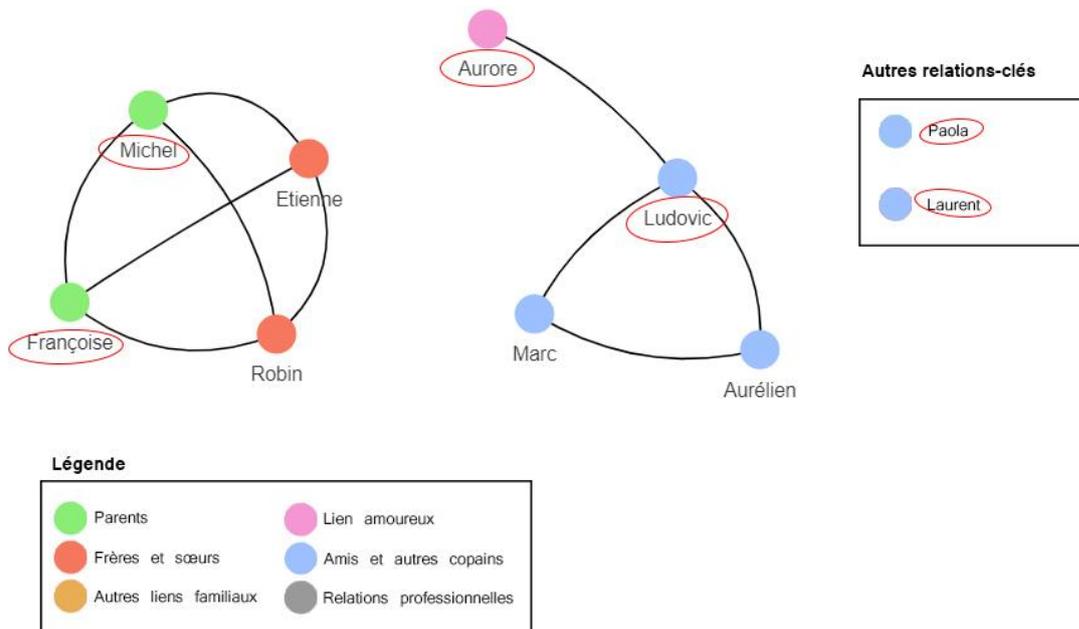
Thierry

Thierry a 26 ans, ses parents sont professeurs des écoles (ils sont divorcés depuis quatre ans). Il est retourné vivre chez sa mère après avoir interrompu son master en Histoire antique. Par la suite il a pu effectuer un service civique au sein d'une radio associative. Aujourd'hui il est inscrit à la Mission locale pour repenser son projet professionnel, il souhaiterait s'orienter dans l'éducation. A côté, il continue de pratiquer sa grande passion, l'escalade.



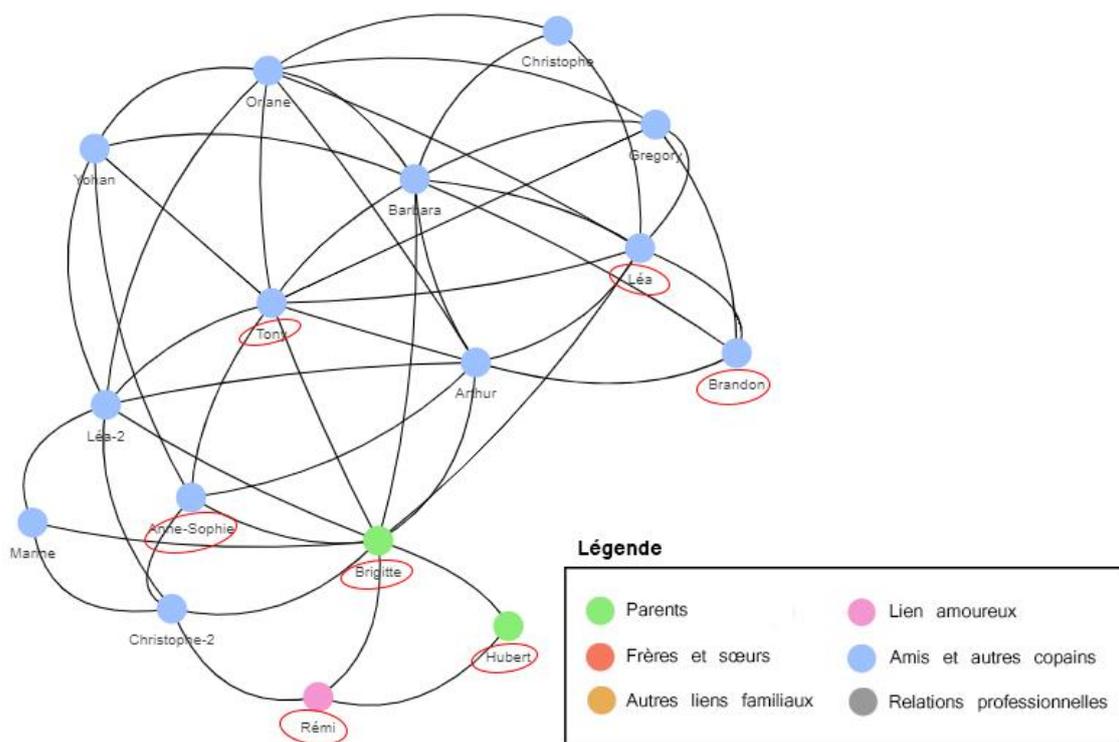
Thomas

Thomas a 30 ans, son père est un ingénieur à la retraite, sa mère est secrétaire médicale. Il a un grand frère de 33 ans et un petit frère de 24 ans. Il fait d'abord un DUT services et réseaux de communication, puis un master dans une école de communication. Il s'installe ensuite à Paris en colocation avec un ami, tous deux travaillent comme graphistes indépendants (autoentreprise) pour plusieurs agences. La vie parisienne finit par les lasser et ils s'expatrient à Montpellier, toujours en colocation. Là, les contrats se font moins fréquents et les deux compères décident alors de porter un projet qui leur tient à cœur dans l'économie numérique. Le jeune homme est aujourd'hui co-directeur de cette *start-up* domiciliée dans l'incubateur de Montpellier.



Virginie

Virginie a 23 ans, ses parents sont employés dans la même papèterie. Après un bac pro comptabilité, elle trouve rapidement du travail dans un grand magasin, se pacse et emménage avec Rémi. Mais s'en suit une période de dépression, elle quitte son emploi dans lequel elle n'est pas à l'aise, se dispute avec ses parents et se replie sur son foyer. Deux ans plus tard, elle reprend confiance en elle notamment au contact d'un groupe de jeunes à la Mission locale (parmi lesquels elle retrouve un ami d'enfance). Elle poursuit alors un BTS de conseiller en économie sociale et familiale. Virginie travaille aujourd'hui comme formatrice à l'utilisation d'un logiciel en milieu hospitalier.



Résumé

Les réseaux personnels des jeunes : formes de sociabilité et parcours inégaux

Cette thèse propose de saisir les trajectoires biographiques de jeunes Français au regard de l'influence de leurs relations personnelles. Nous y mettons en lumière les contextes de vie et les différents modes de sociabilité qui façonnent des réseaux aux formes et aux effets inégaux sur les destinées.

A l'entrée dans la vie adulte, les individus sont invités à investir les rôles majeurs qui vont caractériser leurs positions dans le monde social. Comment les relations personnelles sont-elles mobilisées dans ces occasions ? Qui intervient précisément ? Quelles ressources et contraintes offrent-elles ? Pour répondre à ces questions, nous avons interviewé longuement une trentaine de jeunes adultes aux origines sociales contrastées vivant à Montpellier. Ensemble, nous avons retracé plus de 200 séquences majeures qui ont rythmé leurs parcours, afin de faire apparaître les épisodes dans lesquels leurs relations ont joué un rôle décisif. Nous avons également reconstitué avec eux le cercle de liens proches qui les ont accompagnés dans les principales dimensions de leur vie sociale. L'analyse des caractéristiques de près de 400 relations, de leur histoire et des contours des réseaux personnels qu'elles forment, nous a permis de mettre à jour des entourages très hétérogènes, à même de contraindre les trajectoires ou d'ouvrir parfois à de nouveaux horizons. L'examen très précis des pratiques de sociabilité, enfin, a révélé des différences culturelles qui concourent à l'élaboration de réseaux aux formes et aux effets si distincts. Cette recherche permet alors de mieux saisir comment des supports relationnels viennent inégalement appuyer l'évolution des individus dans le monde social.

Mots-clés : jeunesse, réseaux, parcours, sociabilité, inégalités, origine sociale, mission locale, entrepreneuriat

Youth personal networks : forms of sociability and inequalities in the lifecourse

This thesis proposes to understand the biographical trajectories of young French people according to the influence of their personal relationships. We expose the contexts of life and the different modes of sociability that shape networks with unequal forms and effects on destinies.

At the entrance of adult life, individuals are invited to invest the major roles that will characterize their positions in the social world. How are personal relationships mobilized on these occasions ? Who intervene precisely ? What resources and constraints do they offer ? To answer these questions, we interviewed at length about thirty young adults with contrasted social origins living in Montpellier. Together, we have retraced more than 200 major sequences that have punctuated their lifecourse, in order to reveal the episodes in which their relations played a decisive role. We have also reconstituted with them the circle of close bonds which have accompanied them in the main dimensions of their social life. The analysis of the characteristics of nearly 400 relationships, their history and the contours of the personal networks they form, has enabled us to reveal very heterogeneous entourage, able to constrain the trajectories or to open sometimes to new horizons. Lastly, the very precise examination of sociability practices revealed cultural differences that contribute to the development of networks with such distinct forms and effects. Thereby, this research allows to better understand how relational supports unequally sustain the evolution of individuals in the social world.

Key words : youth, sociability, social networks, lifecourse, friendship, social inequalities